



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172891 1

*DM

MERCURY

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

36

TOME TRENTE-SIXIÈME.



A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-
feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et
de celui de M^{me} V^e *Desaint*.

1809.

(N^o CCCCII.)

(SAMEDI 1^{er} AVRIL 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE MADAME COTTIN.

SOMBRE vallée, asyle du silence,
C'est dans ton sein que j'aime à m'égarer.
J'y suis indépendante, et j'y puis soupirer;
A tous les yeux tu caches ma présence.
Tu plais à mon esprit rêveur,
A l'attendrissement tu disposes mon cœur,
Et, Mathilde à la main, lentement je m'avance
Sous ton ombrage protecteur.
Mathilde ! fruit heureux, noble et touchant ouvrage
Du génie et du sentiment;
Où la religion, sublime en son langage,
Persuade un héros, triomphe d'un amant,
Et d'un fier Musulman fait un Chrétien fidèle.
De ce chef-d'œuvre intéressant auteur,
Trop sensible Cottin ! la mort, la mort cruelle
A dirigé vers toi son souffle destructeur;
Impitoyable, elle dévore
Tes jeunes ans que la douleur flétrit;
Elle a frappé... Tout ton être périt!..
Mais non... dans Malvina je te retrouve encore !
Voilà ton cœur aimant, ta sensibilité,
Ta modeste simplicité.
Victime de l'amour, peut-être aussi, comme elle,

MERCURE DE FRANCE,

Regrettant un ingrat, déplorant ses erreurs,
C'est lui que tu chéris, c'est par lui que tu meurs
Et ta bonté pardo ne à l'infidelle.

D'un amour concentré, réprimant son transport,
Jadis ta plume énergique, éloquente,
Peignit la passion brûlante

Opposée au devoir, luttant avec effort
Et consumant l'objet qu'elle tourmente.

Claire d'Albe gémit de son égarement;
Elle succombe... ô! funeste moment!...

Ce cœur si fier devient coupable;

Mais par un juge indulgent, équitable,

Il sera plaint plus que blâmé:

Hélas! il a beaucoup aimé.

De l'amour filial héroïne touchante,

Elisabeth a fait couler mes larmes;

Bientôt j'unis ma voix à cette voix qui chante

De Jéricho la chute et les malheurs....

O! ravissans écrits! la gloire vous couronne.

Mais où suis-je? quelle terreur

Et quel charme, à la fois, viennent remplir mon cœur?

Ce bois plus épais m'environne

D'un silence religieux;

Zéphir se tait, le feuillage est tranquille;

De ce ruisseau l'onde semble immobile;

Elle craint de troubler le calme de ces lieux.

L'oiseau timide a fui vers une autre contrée:

Il la respecte aussi, cette enceinte sacrée,

Où la réflexion fait place au souvenir,

Où l'on cesse d'entendre et non pas de sentir.

Le funèbre sapin, la sauvage ancolie,

Le saule languissant, compagnon des tombeaux,

Vers la terre incliné, baissant ses longs rameaux,

M'annonce le séjour de la mélancolie,

De la tristesse... ou de la mort.

O! toi dont je pleure le sort,

Peut-être ici ta dépouille repose,

Peut-être ton génie, abandonnant les cieux,

Plane sur ces bosquets, anime cette rose,

Que sa blancheur isole et décèle à mes yeux.

Reviens, âme céleste et pure,

Reviens habiter parmi nous.

Célèbre encor l'amour, la vertu, la nature,

Que tu sus embellir d'un langage si doux.....

Mais quelle obscurité subite
Couvre ces bords silencieux ?
L'onde frémit... L'arbre des morts s'agite...
N'entens-je pas un bruit mystérieux ?
Mon œil croit voir... c'est elle... c'est son ombre...
A travers le feuillage sombre
Elle paraît... sourit à mes accens,
S'élève, s'enfuit, s'évapore ;
Elle n'est plus et je la vois encore ;
J'attends... Prestige de mes sens !
Dans une erreur qui me plait et m'étonne
Vous égarez ma trop faible raison ;
Elle s'indigne en vain de cette trahison ;
Le sentiment vous la pardonne.
Et toi qui succombas sous de longues douleurs,
Toi, dont l'âme sensible et tendre
Connut, hélas ! et peignit les malheurs,
Si mes regrets ont réveillé ta cendre,
Si je fus téméraire en la semant de fleurs,
Daigneras-tu m'absoudre en cessant de m'entendre ?
Je m'éloigne... Reçois le tribut de mes pleurs,
Pour prix de ceux que tu m'as fait répandre.

PMEDELIN.

ARTHUR. CHANT GUERRIER.

AIR : *Du Myrte frais et du triste Olivier.*

ARTHUR saisit et lance et bouclier,
Il se revêt de sa brillante armure,
Déjà, déjà le formidable acier
Orne avec orgueil sa ceinture :
« Quittons, dit-il, ce fortuné séjour ;
» J'entends le cri de la victoire :
» Il faut pour conquérir la gloire
» S'arracher des bras de l'amour. »
Il part. — Déjà le signal est donné ;
Dans tous les rangs on s'apprête à combattre,
Arthur paraît, le Vandale étonné,
A son aspect, se laisse abattre ;
Il encourage et guide tour à tour ;
Partout il trouve une victoire ;
Mais tout ce qu'il fait pour la gloire,
Il le fait aussi pour l'amour.

On n'entend plus le canen meurtrier,
 On n'entend plus la trompette éclatante ;
 Le front poudreux , ombragé d'un laurier
 Il vole aux pieds de son amante.

« Rassurez-vous , le voilà de retour ,

« Ce jeune fils de la victoire ;

» Il fut couronné par la gloire ,

» Il va l'être encor par l'amour.

PIERRET DE ST.-SEVERIN, âgé de 16 ans,
étudiant en médecine.

ENIGME.

Lorsqu' , pour s'amuser , sans cesse ils s'évertuent ,
 Ces messieurs les humains , ils disent qu'ils me tuent.

Moi , je ne me vante de rien ,

Mais , ma foi , je m'en venge bien.

(*Extrait de l'Improvisateur.*)

LOGOGRIPE

IL est à plaindre , hélas ! celui qui dès l'enfance
 A jamais est privé des auteurs de ses jours ;
 Que son sort est affreux ! quelle triste existence !
 Dans son malheur , à qui peut-il avoir recours ?
 A mon tout ; très-souvent son cœur doux et sensible
 A pour le secourir un penchant invincible ;
 Ses soins toujours constans et toujours assidus ,
 Lui rappellent bientôt tous ceux qu'il a perdus ;
 Il reconnaît en lui cette bonté première
 Qui le fait respecter et chérir comme un père.
 J'ai cinq pieds seulement ; décomposant mon nom ,
 Je puis t'offrir , lecteur , un article , un pronom ,
 Ce qu'en géométrie on appelle solide ;
 Ce qu'un maître parfois , qui se montre rigide ,
 Diete à son écolier diligent , ou mutin ;

Trois mots italiens , puis un autre latin ;
 Et cette particule , au collègue en usage
 Qu'explique clairement l'Homond dans son ouvrage ;
 Une herbe de la Chine ; une interjection
 Qu'on ne peut prononcer sans exclamation ;
 Enfin on trouve en moi cette fête annuelle

Qui pour tous les Chrétiens doit être solennelle ;
De peur que d'autres mots s'offrent à mon esprit,
Je me tais, il est tems ; j'en ai bien assez dit.

C..... H.....

CHARADE.

SANS chaleur mon premier perd son utilité,
Mon dernier dans la gamme est fréquemment cité ;
Quoiqu'insecte mon tout devrait être imité.

Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *U*.

Celui du Logogripe algébrique est *Rime*, dont l'anagramme est *Emir*, et dans lequel on trouve en ajoutant les lettres précédées du signe $+$, et en retranchant celles précédées du signe $-$: *Epire*, *Crime*, *Cri*, *Mer*, *Emeri*, *Air*, *Riz*, *Bide*, *Ris*, *Cime*, *Ire*, *Mérite*, *Prime*, *Orme*, *Pie*, *Amo*, $-mi-$ *Roi*, *Rome*, *Drôme*, *Epi*, *Me*, *Rimer* et *Mie*.

Celui de la Charade est *Ho-mère*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

DIALOGUE ENTRE ARCHIMÈDE ET CICÉRON.

Explication d'un passage des TUSCULANES où Cicéron nomme Archimède HUMILEM HOMUNCULUM. Quels ont pu être ses motifs pour employer cette expression en parlant de ce géomètre ?

ARCHIMÈDE.

Je vous salue, grand orateur. Je viens d'entendre le discours que vous avez fait à ces ombres romaines rassemblées autour de vous. A l'abondance de vos paroles, à l'harmonie de vos périodes, j'ai reconnu ce Marcus Tullius Cicéron, dont vos compatriotes, descendus aux Champs-Élysées, m'avaient plus d'une fois vanté l'éloquence ; beaucoup d'entre eux vous plaçaient même au dessus de notre fameux Démosthène.

CICÉRON.

Vous êtes un grec, à ce que je puis comprendre par votre langage et par votre habillement. J'arrive à peine dans ces délicieuses demeures des hommes qui s'ont rendus fameux dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, et qui ont illustré et servi leur pays par leur génie et par leurs talens. J'ai été accueilli, en arrivant, par une foule de Romains qui m'ont salué du nom de Père de la Patrie, qui m'a été décerné pendant ma vie; au milieu de leurs acclamations, ils m'ont témoigné le désir de m'entendre, comme ils me le témoignaient souvent, lorsque je paraissais sur la place publique; et sans avoir eu le tems de me préparer, je viens de les entretenir de l'état déplorable où Rome est réduite, de la profonde dissimulation du jeune Octave, de la brutale cruauté d'Antoine, de la méprisable imbécillité de Lépide, de l'horrible association de ces trois brigands, et enfin de leur désunion prochaine, qui entraînera la ruine totale de la République. Pardonnez si j'exhale encore ma douleur devant un étranger; j'aime et j'admire les Grecs; ils ont été nos maîtres dans la poésie, dans l'éloquence, dans la philosophie; je ne me suis jamais cru l'égal du grand Démosthène; mais, de grâce, apprenez moi qui vous êtes; je parle sans doute à un homme qui porte un nom illustre et que je révère, à un homme dont je dois avoir lu et médité les ouvrages; satisfaites mon impatience; il me tarde de vous rendre à plus juste titre les louanges dont votre indulgence vient de me combler.

ARCHIMÈDE.

Prenez garde; ne vous avancez pas trop; vous parlez en effet à un grec dont le nom ne vous est pas inconnu, mais qui a quelque sujet de se plaindre de vous.

CICÉRON.

Vous m'étonnez; et vous redoublez la curiosité que j'ai de vous connaître.

ARCHIMÈDE.

Je suis Archimède, le géomètre.

CICÉRON.

Salut, noble et savant défenseur de Syracuse, vous qui seul, et par la force de votre génie, avez résisté à nos Romains qui vous assiégeaient par mer et par terre, sous le commandement de Marcellus. Mais comment se fait-il que vous croyiez avoir à vous plaindre de moi? On ne vous a pas dit

ans doute qu'étant questeur en Sicile, je cherchai et je retrouvai votre tombeau, environ cent quarante ans après votre mort; je le reconnus à l'emblème de la sphère et du cylindre qui y étaient gravés, et à une inscription en vers iambes que je savais par cœur; je le fis dégager de la terre, et des ronces dont il était couvert; enfin, je l'indiquai aux Syracusains eux-mêmes, qui l'ignoraient absolument et qui en niaient l'existence: en sorte qu'une des premières villes de la Grèce, et qui avait été long-tems florissante par les sciences et par les lettres, n'eût pas connu le trésor qu'elle possédait, si un homme né dans un pays qu'elle regardait presque comme barbare, si un Arpinate ne fût venu lui découvrir la sépulture d'un de ses citoyens les plus distingués. Est-ce là ce dont vous m'accusez? Il me semble que je n'ai rien fait que d'honorable à votre mémoire; et peut-être, au lieu de plaintes, serait-ce à des remerciemens que j'aurais dû m'attendre.

ARCHIMÈDE.

Un moment; je vous sais gré de l'action en elle-même; j'en étais déjà instruit; cet oubli de mes services et de mon nom ne m'étonne point; j'en accuse moins mes compatriotes que les vôtres; ma ville malheureuse, en tombant au pouvoir de vos Romains encore ignorans et grossiers, a perdu le goût des sciences et la mémoire des savans. Vous n'avez que trop prouvé que nous avions raison de vous appeler des Barbares, puisqu'en nous conquérant vous nous avez apporté la barbarie.

CICÉRON.

Il est vrai que nous n'avions alors de poètes qu'Andronicus et Nævius, d'orateur que le vieux Céthégus; leur langue rude et informe différait beaucoup de la langue riche et élégante des Romains d'aujourd'hui, tant nos relations avec les Grecs nous ont fait faire dans l'art de la parole des progrès rapides! Telle est la puissance des belles-lettres, que par elles les vaincus nous ont pris à leur tour, et sont devenus les maîtres de leurs vainqueurs.

ARCHIMÈDE.

A la bonne heure; mais il ne faut donc pas insulter ceux qui vous instruisent.

CICÉRON.

Qui? moi? je vous aurais insulté? cela ne se peut pas.

ARCHIMÈDE.

Vous ne vous rappelez pas bien apparemment tous les

termes dont vous vous êtes servi, en racontant dans vos *Tusculanes* la découverte que vous aviez faite de mon tombeau ; vous venez presque de les répéter ; mais heureusement votre urbanité m'a fait grâce de certaine épithète que vous auriez fort bien pu vous passer d'employer en écrivant ce récit. Vous souvenez-vous de m'avoir appelé *homme obscur*, *homme de rien*, *humilem homunculum* ? Ce sont vos expressions, si l'on m'a bien instruit.

CICÉRON.

Faut-il se fâcher pour un mot, quand la chose en soi n'a rien que de flatteur, et vous montre assez quelle était pour vous mon estime ?

ARCHIMÈDE.

Un géomètre veut de l'exactitude dans les expressions ; il suppose qu'un orateur comme vous n'en emploie aucune au hasard, et je serais bien aise de voir comment vous pourriez justifier celle-ci.

CICÉRON.

J'y consens, pour vous prouver ma déférence et combien j'attache de prix à vous complaire. Ne perdez toujours pas de vue que celui qui vous a rendu hommage un siècle et demi après votre mort, et qui a voulu consacrer la mémoire de cette action, comme honorable pour lui-même, ne peut avoir eu l'intention de vous rabaisser et de diminuer votre mérite ; mais puisqu'il faut me justifier d'une expression qui vous blesse, je suis forcé de vous rappeler en entier le passage où elle se trouve, pour vous en donner l'interprétation.

C'est au commencement du cinquième livre de mes *Tusculanes* ; j'y veux prouver que la vertu seule rend les hommes heureux sur la terre ; je montre combien était à plaindre, au milieu des grandeurs, un Denys le tyran, qui, toujours obsédé de craintes et de remords, était obligé de fuir toute société. Je n'opposerai point, disais-je, à cette misérable existence, celle d'un Platon et d'un Archytas, personnages consommés en toute sorte de doctrine, et véritablement sages ; je ne citerai qu'un simple mathématicien dont l'esprit se nourrissait des rapports qu'il recherchait et découvrait sans cesse, qui pouvait s'applaudir à chaque instant de son habileté, qui trouvait dans le travail et dans le succès les plus douces jouissances que l'homme puisse goûter ; tandis que Denys, ne rêvant que meurtres et qu'ou-

trages, n'avait de repos ni jour ni nuit. Qui n'aimera mieux être le géomètre que le tyran?

ARCHIMÈDE.

C'est-à-dire, que vous me mettez au dessus d'un homme dont vous voulez dire beaucoup de mal; mais fort au dessous des Platon et des Archytas, que vous avez dessein de louer; ne vous ai-je pas une grande obligation?

CICÉRON.

Vous êtes pressant; mais écoutez-moi jusqu'au bout. D'abord vous devez voir aisément que j'ai voulu vous donner une louange, en montrant par votre exemple qu'on est plus heureux en cultivant les sciences même les plus arides, qu'en exerçant un pouvoir tyrannique. Je puis ajouter que j'ai parlé de vous dans plusieurs autres endroits de mes ouvrages, et toujours avec éloge; j'ai vanté votre ardeur pour le travail, qui était telle que, traçant des figures de géométrie dans votre cabinet, vous ne vous aperçûtes pas que les Romains avaient pris votre ville d'assaut; ailleurs, j'ai dit qu'ayant composé une sphère qui imitait tous les mouvemens du ciel et des astres, vous aviez fait preuve d'une intelligence presque comparable à celle de l'auteur de l'univers. Si vous voulez, après cela, vous plaindre de ce que j'ai élevé au-dessus de vous le profond Archytas et le divin Platon, ce n'est qu'au genre de vos études qu'il faut vous en prendre. Vous savez qu'Archytas, de Tarente, n'était pas seulement un géomètre comme vous; il devint un des plus illustres successeurs de Pythagore, dont il enseigna la philosophie; il fut en même tems grand guerrier et grand politique. A l'égard de Platon, qui peut lui être comparé? Il a appris aux hommes la philosophie la plus sublime; il la leur a fait aimer par les charmes d'une éloquence enchanteresse; je me regarde comme de son école, et ce que j'ai pu avoir de talent comme orateur, je l'avais bien moins acquis sur les bancs des rhéteurs, que dans les riantes promenades de l'académie. Ne vous offensez donc plus de cette comparaison, qui n'a rien d'humiliant pour vous; ce n'est pas Archimède que j'ai placé au dessous de Platon et d'Archytas, c'est la morale, c'est la politique, c'est la philosophie, c'est l'éloquence, c'est la poésie; ce sont enfin les belles-lettres (car elles se composent de tout cela) que j'ai préférées à la géométrie et aux mathématiques; et quand vous ne tomberiez pas d'accord de cette préférence, au moins l'excuseriez-vous sans peine chez un homme qui a aimé les lettres

avec passion, qui les a cultivées presque exclusivement, qui leur a dû son illustration, ses honneurs, tous ses plaisirs dans la prospérité, toutes ses consolations dans les infortunes.

ARCHIMÈDE.

Je pourrais vous répondre que j'ai le droit de dire tout cela des mathématiques; je leur ai dû même de ne pas voir la mort présente, et d'en avoir reçu le coup sans le sentir; je ne sais si jamais les lettres ont produit cet entier oubli de toute chose et de soi-même chez ceux qui les ont le plus aimées; mais je crains bien que vous ne méprisiez la géométrie, faute de la connaître.

CICÉRON.

Je ne la méprise point, et je la connais; je n'étais étranger à aucun genre de science, et je pensais qu'un orateur doit les réunir toutes à un certain point. Je n'avais que dix-sept ans, quand je traduisis en vers latins le poème grec *des Phénomènes d'Aratus*. Vous l'avez lu sans doute?

ARCHIMÈDE.

Non, vraiment; qu'y aurais-je appris? Cela ne prouvait rien. J'ai même oui-dire qu'il contenait des erreurs, et que cet Aratus qui avait fait un poème *des Phénomènes célestes* ne savait pas l'astronomie.

CICÉRON.

Il ne la savait pas aussi bien que vous, et je ne voudrais pas garantir la vérité de tout ce qui est dans son poème; mais cet ouvrage et la traduction que j'en ai faite ont peut-être plus répandu le goût de cette science que vos écrits n'ont pu le faire; ils sont plus solides sans doute; mais ils sont à la portée de moins de monde.

ARCHIMÈDE.

Aussi ne sont-ils pas faits pour tout le monde; je ne les ai destinés qu'à ceux qui voudraient s'instruire et faire des progrès dans la première et la plus belle de toutes les sciences. La vérité n'a besoin que de démonstrations, et point du tout d'ornemens; elle se passe fort bien du ramage des poètes et des bulles de savon des orateurs.

CICÉRON.

Ne vous fâchez pas, savant Archimède. Les orateurs et les poètes auraient tort, s'ils insultaient la géométrie et les sciences; ils doivent les respecter, puisqu'elles sont les fondemens de plusieurs arts nécessaires au genre humain; j'ai

prouvé, par mon exemple, que je pensais ainsi, et je l'ai prouvé à votre occasion. J'ai découvert votre tombau; mais je doute que jamais un géometre s'occupe de chercher le mien.

ANDRIEUX.

DOUGLAS, a tragedy in five acts, by M. HOME.

DOUGLAS, tragédie en cinq actes, par M. HOME.

CET ouvrage a eu un prodigieux succès en Angleterre; il y est d'autant plus célèbre que c'est dans le rôle de Douglas qu'a principalement brillé le jeune Betty, surnommé, à douze ans, le *Roscus* moderne. Tous les journaux anglais ont retenti des louanges de M. Home; ils ont poussé l'enthousiasme jusqu'à soutenir que sa tragédie pouvait rivaliser avec la *Méropé* de Voltaire. Nous allons chercher jusqu'à quel point cette prétention est fondée; ce qui nous conduira à considérer s'il était même adroit d'établir une comparaison entre l'ouvrage nouveau, et l'un des chefs-d'œuvre du Théâtre-Français. Nous ne pouvons procéder à cet examen avec plus de franchise, qu'en donnant une analyse exacte de la pièce anglaise.

Mathilde, fille de sir Malcolm, était à peine sortie de l'enfance, lorsqu'elle épousa secrètement le jeune comte Douglas, issu d'une famille qui était, de tout tems, ennemie de la sienne. La guerre s'allume peu de tems après leur mariage, et Douglas est tué dans un combat. Mathilde accouche d'un fils dont elle est obligée de cacher soigneusement la naissance à son père. Elle confie l'enfant à sa nourrice, pour le faire élever loin de l'Ecosse; mais, n'ayant jamais reçu de nouvelles de l'un ni de l'autre, elle est persuadée qu'ils ont péri en traversant une rivière. Son vœu eût été de consacrer le reste de ses jours à la solitude et aux larmes, si son père, toujours ignorant son infortune, ne se fût jeté à ses pieds pour la déterminer à prendre un époux. Elle accepte donc la main de lord Randolphe, qui a acquis quelques droits à sa reconnaissance, en la délivrant des mains d'un ravisseur inconnu. Par cette union, Randolphe devient possesseur de tous les biens de la maison de Malcolm, qui eussent été le partage du fils de Mathilde. Elle porte depuis sept ans le nom de lady Randolphe, lorsque l'action commence.

Dès la première scène, se présente une différence notable

entre les personnages de la tragédie de Voltaire, et ceux de la tragédie de M. Home. Lord Randolphe, époux légitime de Mathilde, peut-il être mis sur la même ligne que l'usurpateur Polyphonte? Le tyran de Messène est justement abhorré par Mérope; elle se refuse avec indignation à l'hymen auquel il veut la contraindre; et Mathilde témoigne à lord Randolphe, sinon de l'amour, du moins une considération sincère pour ses qualités personnelles (1). C'est avec regret qu'elle le voit partir pour aller combattre les Danois, dont la flotte menace l'Ecosse d'une invasion.

Elle entreprend de faire à sa confidente, Anna, le récit de tous les maux qui l'accablent depuis sa tendre jeunesse, lorsqu'elle s'interrompt brusquement à l'aspect de Glénalvon, neveu de son époux. « S'il est l'héritier des biens de » lord Randolphe, dit-elle, il ne l'est pas de ses vertus. » C'est un renard enchaîné qui épie l'instant de saisir sa » proie à la dérobée (2). » Mathilde rentre précipitamment au château.

« Eh quoi ! s'écrie Glénalvon, lady Randolphe m'évite ? » Bientôt je la courtiſerai comme le lion courtise ses » amantes. L'heure est arrivée de frapper le coup qui va » me rendre le puissant seigneur de ces riches contrées. Mes » pas ne seront point entendus au milieu du tumulte des » armes. Oui, Randolphe a trop vécu ; trop long-tems son » étoile l'a emporté sur la mienne. Déjà Mathilde était en » mon pouvoir ; il survient par hasard, l'arrache de mes » bras, et obtient sa main pour récompense, tandis que » moi je suis trop heureux de m'échapper sans être reconnu ! » Ah ! le ciel m'est témoin que je n'aime pas à semer dans » le péril, et à laisser recueillir à d'autres la douce mois- » son. Je ne suis pas en sûreté ; enflammé, poussé par » l'amour, ou par quelque chose qui y ressemble, j'ai » laissé éclater ma passion, et l'orgueilleuse m'a menacé » d'en prévenir son époux. Je ne sais ce que peut faire une » femme, mais je sais que la colère de Randolphe est ter- » rible, et je ne veux pas vivre dans la crainte. Randolphe » est la seule barrière entre moi et l'objet de mes brûlans » desirs : ne doit-il pas être le plus odieux de tous mes » ennemis ? »

(1)

Woeful as I am,

I love thy merit, and esteem thy virtues.

(2)

But his fierce natur, like a fox chained up,
Watches to seize; un - seen, the wish'd-for prey.

Ce monologue , qui termine le premier acte , a suffisamment établi la caractère de l'infâme Glénalvon , et dévoilé ses noirs projets.

Lord Randolphe ouvre le second acte : il est accompagné par un jeune étranger ; tous deux ont à la main leurs épées nues et sanglantes. Mathilde témoigne une grande inquiétude : son mari lui raconte qu'à peine descendu dans la plaine , il fut attaqué par quatre hommes armés , et que sa vie était en péril , lorsque ce généreux inconnu , paraissant tout à coup , avait exterminé deux des assassins et mis les autres en fuite. Puis il ajoute galamment : « Parlez , milady ; la langue de la beauté fait entendre des accens pleins de douceur pour le brave. » Mathilde adresse au jeune homme de vifs remerciemens , et le prie de se faire connaître : « Je suis né dans l'obscurité , répond-il ; mon nom est Norval. Mon père est un humble pâtre , qui ne voulait point que je quittasse sa chaumière ; mais je me sentais brûler du désir de me faire un nom dans les armes (3). Les Danois sont venus porter le ravage dans nos contrées ; ma première flèche a percé leur chef , et vous me voyez revêtu de son armure. La fortune a conduit mes pas vers ce château , à l'instant même où mon bras a pu vous être de quelque secours. » Lord Randolphe , pénétré d'admiration et de reconnaissance , annonce qu'il veut présenter son libérateur au roi d'Ecosse ; et tout à coup il s'écrie : « Ah ! Mathilde ! qui fait couler vos larmes (4) ? — Je ne puis le dire , répond-elle , un singulier mélange d'affections diverses agite mon sein. Tandis que vous me parliez , je réfléchissais sur l'étrange destinée de ce jeune homme. » Lord Randolphe déclare que Norval jouira

(3) Il y a quelque rapport entre cette réponse et celle d'Egiste :

Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien , suit les lois , et ne craint que les Dieux.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse ,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse.

Mérops , acte 2 , scène 2.

(4) Eh ! madame , d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je , hélas ? tandis qu'il m'a parlé
Sa voix m'attendrissait , tout mon cœur s'est troublé.

désormais, auprès de sa personne, des mêmes honneurs et du même crédit que Glénalvon son neveu.

Le lecteur a déjà observé, sans doute, que Mathilde, épouse aimée d'un homme qu'elle estime, ne peut être comparée à Mérope, opprimée par un tyran cruel. Quelle différence bien plus grande encore entre Norval et Egisthe ! celui-ci arrive dans le palais de ses pères, enchaîné comme un vil assassin ; Mérope voit en lui le meurtrier de son fils, et demande sa mort ; il ne peut être reconnu par sa mère, sans se trouver aussitôt exposé au poignard de l'usurpateur. Norval, au contraire, paraît au château de lord Randolphe comme son sauveur ; Mathilde partage la reconnaissance de son époux : que risque-t-il s'il est découvert ? Si l'intérêt que l'on porte aux héros d'une tragédie est, comme l'on n'en peut douter, en raison des dangers qu'ils courent et des moyens qu'ils ont pour en sortir, comment rapprocher les principaux personnages de Mérope de ceux de Douglas, sans nuire essentiellement à ces derniers ?

Mathilde réfléchit que, si son fils eût vécu, il serait de l'âge de Norval, qu'il aurait les mêmes traits, la même taille (5). Glénalvon vient annoncer qu'il a fait cerner la forêt, et qu'il est impossible que les assassins de lord Randolphe puissent échapper. Mathilde lui répond de manière à lui faire entendre qu'elle n'est point dupe de ce tendre empressement ; elle lui rappelle qu'après l'aveu qu'il a osé lui faire, elle tient son sort entre ses mains, et elle s'éloigne en le menaçant de sa vengeance, s'il ose entreprendre quelque chose contre Norval. Glénalvon prononce un second monologue, où il se reproche d'avoir eu jusqu'ici trop de conscience.

« Si j'avais, dit-il, un grain de foi dans les saintes légendes » et dans les contes religieux, je conclurais de tout ceci qu'il » y a là-haut un bras qui a combattu contre moi ; et qui, » dans sa malice, a retourné, pour m'y prendre moi-même,

(5) Il me rappelle Egisthe ; Egisthe est de son âge, etc.

Ou dans la Mérope de Maffei :

... in tal povero stato,
Oimè, ch'anche il mio figlio occulto vive.
... Piaccia almeno al cielo
Ch' anch' ei si ben complesso, e di sue membra
Si ben disposto divenuto sia !

Atto I^o, scena 3.

» le

AVRIL 1809.



» le piège artificieux que j'avais tendu (6). J'ai voulu épouser
» Mathilde, et je l'ai jetée dans les bras de Randolphe. J'ai
» voulu le tuer, et je me suis donné un rival. Brûlant entre
» tes flammes me dévoreraient, si je pensais qu'elle l'aime !
» Un sombre projet vient de naître dans mon esprit, *tel que*
» *la lune, quand, se levant à l'est, son disque rougeâtre est*
» *traversé par des nuages de bizarres couleurs* (7). »

On annonce, au commencement du troisième acte, qu'on vient d'arrêter dans la forêt un homme qui est sûrement un des assassins de lord Randolphe, quoiqu'il proteste de son innocence. On a trouvé sur lui des bijoux d'un grand prix ; la confidente de Mathilde est étonnée de reconnaître un cœur, emblème particulier du comte de Douglas (8). Lady Randolphe veut interroger elle-même le prisonnier ; il est amené en sa présence. Elle le somme de déclarer comment des pierreries si précieuses sont tombées entre ses mains. « Je serai sincère, répond-il ; j'habitais, il y a dix-
» huit ans, une chaumière sur les bords de la rivière Carron.
» Par une nuit orageuse, j'entendis les cris lamentables d'une
» personne qui se noyait ; je volai à son secours, mais elle
» avait déjà péri, sans doute ; lorsque j'arrivai, je ne trouvai
» qu'une corbeille qui flottait sur l'eau. Elle contenait un
» enfant qui venait de naître. — Était-il vivant ? — Oui,

(6) had I a grain of faith
In holy legends and religious tales,
I should conclude there was an arm above
That fought against me, and malignant turn'd,
To catch my self, the subtle snare I set.

(7) Like the red Moon, when rising in the east
Cross'd and divided by strange-colour'd clouds.

(8) Ce premier indice semble imité de celui qui s'offre à la Mérope de Maffei, dans l'anneau trouvé au doigt d'Egishte ; elle reconnaît le renard, emblème particulier du roi Cresphonte :

. ecco la volpe,
Privata già del re Cresfonte insegna,
Ch' e regio maestro v'è scolpi.

Atto 2°, scena 6.

Je ne fais ces remarques, minutieuses en elles-mêmes, que pour démontrer que l'auteur anglais avait sous les yeux la Mérope de Maffei et celle de Voltaire, en écrivant ; mais qu'il a soigneusement déguisé les noms pour nationaliser son ouvrage.

B

» noble Lady. — Barbare ! et tu as pu immoler la faible créa-
 » ture qu'avaient épargnée les flots et la tempête ! — Moi ?
 » ah ! pour un empire, je ne voudrais pas être coupable de la
 » mort de cet enfant ! — Ciel ! peut-être vit-il encore ? — Il
 » n'y a que peu de jours qu'il était brillant de jeunesse, de
 » force et de beauté. — Où est-il ? — Hélas ! je l'ignore. —
 » Parle, achève l'histoire de cet enfant, ne me déguise rien.
 » — Son berceau contenait beaucoup d'or et de pierreries ;
 » j'avoue, en rougissant, que, séduit par ce trésor, je résolus
 » d'élever ce noble enfant comme un simple villageois. Pour
 » échapper aux regards, je passai dans le nord de l'Ecosse,
 » où j'achetai des terres et des troupeaux. La main du ciel
 » punit mon avarice ; tous mes enfans moururent, et le jeune
 » étranger demeura seul héritier des biens, dont il était, à la
 » vérité, le légitime possesseur. Je voulais lui confier ce
 » secret terrible, mais ma femme s'y opposa : dominé par
 » son naturel, il ne songeait qu'armes et combats. Je cher-
 » chais à l'en détourner, mais que purent mes efforts ? Dis
 » qu'il m'entendit raconter que l'ennemi avait envahi notre
 » territoire. . . . — Providence éternelle ! quel est ton
 » nom ? — Mon nom est Norval, et c'est celui que porte
 » aussi. . . — C'est lui ! c'est lui-même ! c'est mon fils ! ah !
 » faut-il s'étonner si mon sein brûlait à son aspect ? Ecoute,
 » Norval, ce que je vais te dire : l'enfant que tu as sauvé est
 » mon fils ; c'est l'unique héritier des Douglas, et de sir
 » Malcolm mon père. Va trouver un vieux serviteur de ma
 » famille qui demeure au milieu des rochers du Carron :
 » reste auprès de lui jusqu'à ce que j'aie déclaré au roi et à
 » la noblesse tout ce que tu viens de m'apprendre. Si tu vois
 » encore celui que tu appelaais ton fils, donne-lui toujours ce
 » nom, et ne lui révèle pas sa naissance. » Le vieux Norval
 se retire.

Mathilde est suppliée par sa confidente de faire un effort sur
 sa tendresse, pour ne pas laisser pénétrer son secret par les
 yeux qui l'observent continuellement. » A quelles étranges
 » conjectures ne seriez-vous pas exposée ? lui dit-elle ; si un
 » chérubin descendait sur la terre, sous la forme d'une
 » femme la calomnie s'attacherait à ses pas (9). Aujourd'hui
 » même, votre époux a tressailli en voyant vos larmes. »

Cette crainte paraît bien peu fondée. Si lord Randolphe

(9) Le texte anglais porte : « La calomnie, telle qu'un vil mâtin,
 » aboierait à la suite de l'ange. »

Like a vile cur, bark at the angels train.

est d'un caractère jaloux, c'est un motif de plus pour s'empresser de lui apprendre que le jeune homme, qui inspire un si tendre intérêt à Mathilde, est son propre fils. Tout ce qui a été dit jusqu'ici de Randolphe autorise-t-il à croire qu'il soit capable d'attenter aux jours du jeune Douglas, pour ne pas être contraint de lui restituer son héritage ? Le seul individu qu'elle doive redouter est Glénalvon ; mais ce lâche hypocrite peut-il être un adversaire formidable pour son fils, qui a déjà fait éclater une valeur héroïque ? Elle annonce à sa confidente le dessein d'adoucir cet ennemi secret par un accueil plus affable, lorsque tout à coup il apporte la nouvelle de l'approche de l'armée danoise. Il se rejouit de trouver une occasion de périr en combattant : « La mort, dit-il, à Mathilde, est moins affreuse que le mépris. — Je ne te méprise pas, répond Mathilde, mais cesse de nourrir une passion coupable. Poursuis une amante légitime : la gloire. — Ah ! noble Lady, vous m'avez converti ; je vais vous en donner la preuve à l'instant même. Mon bras protégera, dans le choc des armées, ce jeune homme pour lequel vous avez fait paraître un intérêt si vif. — Agis toujours ainsi, Glénalvon, et je suis ton amie. »

Le traître, resté seul sur la scène, déploie toute la noirceur de son âme dans son troisième monologue. — « Ah ! qu'ils connaissent peu le cœur humain, dit-il, ceux qui doutent du pouvoir de la flatterie (10) ! Je crois que la vertu sauvage de cette femme commence à s'assoupir. C'est elle seule que je crains ; tant que Randolphe vivra avec elle en bonne amitié, mes prétentions sur ses biens sont incertaines. J'allumerai donc sa jalousie contre ce Norval, dont le regard demi-feminin est si propre à séduire les héroïnes de vertu, telles que Mathilde. Oui, je l'accuserai, et ne dirai peut-être que la vérité ; car il se trompe rarement, celui qui pense des femmes le plus mal qu'il peut (11). C'est par cette phrase galante que l'auteur a satisfait à l'ancien usage anglais, de placer une sentence à la fin de chaque acte.

Le quatrième est ouvert par lord Randolphe et Mathilde ;

(10) Littéralement : C'est ma clef ; elle ouvre le guichet du cœur humain :

..... 't is my key
And opens the wicket of the human heart.

(11)
He seldom errs
Who thinks the worst he can of woman kind.

elle lui témoigne son effroi à l'approche de la bataille qui se prépare ; mais elle n'ose lui confier encore qu'elle a retrouvé son fils, et le jeune Norval arrive racontant à Glénalvon la longue histoire d'un ermite qui n'a nul trait à l'action. Le son de la trompette appelle tous les hommes au dehors ; Mathilde retient Norval. « Ecoute, lui dit-elle, je vais » t'étonner par le plus merveilleux récit. — Puisse, noble » lady, répond le jeune homme, ton secret être accom- » pagné de danger, afin que je te prouve ma foi ! Ordonne » de mon épée, de ma vie : c'est tout ce que possède le » pauvre Norval. — Connais-tu ces pierreries ? — Si j'osais » en croire mes yeux, je dirais que ce sont celles de mon » père. — De ton père, dis-tu ? oui, elles appartenaient à » ton père. — Je demandai, un jour, d'où venaient ces » richesses ; mais on m'imposa silence. — Eh bien ! apprends » de moi que tu n'es pas le fils de Norval. — Parlez, qui » suis-je donc ? — Noble comme tes ancêtres. — Ciel ! quel » était mon père ? — Douglas. — Lord Douglas ! est-il au » camp ? — Hélas ! — Vous me faites trembler : pourquoi » ces soupirs, ces larmes ? mon père a-t-il cessé de vivre ? » — Il est mort dans les combats avant que tu fusses né. — » O perte irréparable ! et ma mère, a-t-elle survécu à sa » douleur ? — Elle n'a cessé de pleurer son époux et son » enfant. — O vous, qui connaissez si bien le sort des » infortunés anteurs de mes jours, parlez, je vous en con- » jure, dites-moi où est ma mère ? peut-être implore-t-elle » en vain les secours de son fils. Ah ! si mon épée. . . Com- » battant pour elle, qui pourrai-je craindre ? — Ta piété » termine ses maux ; mon fils ! mon cher fils ! — Vous ! ma » mère ! que je sois éternellement à vos genoux ! »

Si cette reconnaissance n'offre qu'une situation devenue commune au théâtre, on ne peut disconvenir qu'elle est amenée avec assez de naturel et de chaleur. La scène est malheureusement refroidie aussitôt par les détails peu nobles auxquels se livre Mathilde, pour satisfaire la curiosité de son fils.

« Apprenez-moi, lui dit-il, si mon père surpassait autant » les autres hommes que vous surpassez toutes les femmes. » — Tu vois en moi, répond Mathilde, les tristes restes » d'une beauté jadis admirée ; l'automne de mes jours est » déjà venu, car le chagrin a précipité le cours de mon » été. Mais, dans mon printemps même, je n'égalais point » ton père : ses yeux étaient comme les yeux de l'aigle, et

» quelquefois cependant plus semblables à ceux des colombes (12). »

Des spectateurs français souriraient probablement à cette récapitulation du printemps, de l'été et de l'automne de lady Randolphe. Ceux qui admettraient à toute rigueur les yeux d'aigle, ne laisseraient point passer les yeux de colombe ; et c'est par cette raison même que ces traits sont utiles à citer, puisqu'ils servent à faire connaître le goût des auteurs, et celui du public pour lequel ils écrivent. L'on en trouve un exemple assez remarquable dans la même scène. Mathilde veut dire à son fils qu'en vain il se vantera de la noblesse de son origine, s'il ne peut éblouir les hommes par l'éclat de ses richesses ; et voici comme elle rend cette pensée : « Oh ! mon fils, le plus noble sang de » tout le royaume est avili, *lorsqu'il n'a pour laquais que* » *la pâle pauvreté* (13). »

Mathilde exige que le jeune Douglas retourne se cacher dans les forêts, sous le nom de Norval, jusqu'à ce qu'elle ait pu recourir à la protection du roi. « Prends garde sur- » tout à Glénalvon, lui dit-elle ; il a affligé mon cœur. — » Lui, ma mère ! Eh bien ! c'est à lui à prendre garde à » moi ! » Il s'éloigne.

Avant cet entretien avec son fils, Mathilde, ignorant quand elle pourrait le revoir, lui avait écrit un billet pour l'engager à l'attendre, cette nuit même, à l'entrée de la forêt. Ce billet, dont l'effet, soit dit en passant, semble calculé sur celui de Zaire, était tombé entre les mains de Glénalvon, qui se hâte de le remettre à lord Randolphe, comme un moyen infailible d'exciter sa jalousie. Randolphe voudrait, cependant, pouvoir douter ; mais Glénalvon lui propose de mettre le jeune Norval à l'épreuve. « Je le harcèlerai, dit-il, par des propos ironiques. S'il est » toujours ce qu'il était en arrivant dans ce château, il me » cédera respectueusement ; mais, s'il est l'amant aimé de la » première des dames Ecossaises, il me montrera la fierté » du lion. Cachez-vous, et prêtez l'oreille. »

- (12) The autumn of my days is come already;
For spring made my summer haste away.
Yet in my prime I equal'd not thy father:
His eyes were like the eagle's, yet sometimes
Like the doves.

- (13) The noblest blood of all the land's abash'd
Having no lackey but pale poverty.

Douglas revient sur la scène : Glénalvon, malgré sa haine, ne peut s'empêcher d'admirer son air martial. « Il s'est d'humeur, dit-il, à imposer silence au tonnerre même ; s'il gronda auprès de lui (14) ». Cependant il le brave, l'irrite par les paroles les plus outrageantes ; et le jeune homme furieux tire l'épée pour obtenir satisfaction. Lord Randolph paraît tout à coup, et demande que ce combat singulier soit différé jusqu'après l'expulsion des Danois : les deux rivaux y consentent.

Le cinquième acte se passe dans la forêt. Douglas, auquel on a eu soin que le billet de Mathilde fût remis, précisément comme celui de Nérestan l'est à Zaire, se trouve au rendez-vous indiqué pour minuit. Le vieux Norval s'y trouve aussi, on ne sait pourquoi ; il avertit Douglas qu'il a entendu Randolph et Glénalvon former un complot contre ses jours. Le jeune homme ne peut croire l'époux de sa mère capable d'une perfidie si noire, et il exige que Norval le laisse seul. Mathilde ne tarde pas à paraître ; elle conjure son fils de se rendre au camp pour éviter les embûches qu'on lui dresse. Douglas, au contraire, veut rassembler les anciens serviteurs de sa famille, et reconquérir son héritage. Le voilà revenu dans la position d'Egiste ; mais Mathilde insiste pour qu'il aille se faire reconnaître de lord Douglas son oncle, qui commande les troupes du camp, et le jeune homme se résout à obéir. A peine a-t-il fait quelques pas pour s'éloigner, les yeux toujours fixés sur sa mère, qu'elle lui adresse une de ces exclamations naïves dont les Anglais et les Allemands font un si grand cas : « Ne me regarde pas, mon fils, tu vas te tromper de chemin (15) ! » Ils se séparent.

Glénalvon sort aussitôt de la forêt, excitant Randolph à tomber de concert sur leur ennemi ; mais le généreux lord s'indigne à l'idée d'un assassinat, et il attend même que Mathilde se soit éloignée pour combattre Douglas ; il rentre dans la forêt pour le joindre. Glénalvon reste sur la scène, et adresse une invocation au démon de la mort. Bientôt des bris et un cliquetis d'épées se font entendre : « Il est tems ! » dit-il, et il court vers le lieu du combat.

Mathilde revient éperdue sur la scène : « Lord Randolph ! » s'écrie-t-elle, entends-moi ; tout est à toi, tout ! mais

(14)

He's in a proper mood

To chide the thunder, if at him it roar'd.

(15) Gaze not on me, thou wilt mistake the path.

« épargne mon fils ! » Douglas arrive, tenant une épée dans chaque main. « Grâces au ciel ! tu respirez, mon fils ! lui dit sa mère ; ce n'est donc pas toi que j'avais vu tomber ? — Non, c'était Glénalvon : le traître, dans le moment où je saisis l'épée de Randolphe, se glissa derrière moi ; et je l'ai tué. — Grand dieu ! tu es blessé ! — Je me sens un peu affaibli, mais ne vous alarmez pas. — La main de la mort est sur toi, ô mon fils ! mon cher Douglas ! — Nous nous séparons trop tôt ; je n'aurai porté qu'un instant le nom de mes pères ; ah ! Pourquoi ne puis-je mourir comme eux au champ d'honneur ? mes yeux se ferment... Adieu, ma mère ! » Il expire dans les bras de Mathilde.

Lord Randolphe a été instruit par Anna du secret de la naissance de Norval ; il reparaît, en maudissant le traître Glénalvon, mais son désespoir redouble lorsqu'il découvre le corps de Douglas. Il frémit de penser que la voix publique l'accusera de lui avoir donné la mort pour hériter de ses biens. Mathilde, en reprenant ses sens, aperçoit lord Randolphe ; et, sans vouloir l'entendre, elle s'écrie, en fuyant, qu'après avoir perdu un tel époux et un tel fils, il est temps d'accomplir sa destinée. Randolphe presse Anna de suivre les pas de sa maîtresse. Le vieux Norval vient s'arracher les cheveux sur le corps de Douglas, en disant : « Voilà les chereux, ô mort, dont tu aurais dû joncher la terre, et non de ceux de cet héroïque jeune homme ! »

Anna revient compléter le dénouement par un récit que les critiques anglais, malgré leur obstination à mettre sur la même ligne Douglas et Mérope, n'ont pas voulu probablement comparer à celui que fait Isménie, dans Voltaire ou dans Maffi. Voici les paroles d'Anna : « Mathilde a volé comme un éclair sur la colline ; elle ne s'est arrêtée que sur le bord du gouffre au fond duquel la rivière se précipite au milieu des rocs ; et de là, s'élançant la tête la première, aussi intrépide que l'aigle qui plane dans les airs... Oh ! si vous eussiez vu ses derniers regards, tour à tour mesurant l'abîme et implorant le ciel, en levant vers lui ses mains blanches (16) ! Elle semblait dire : pourquoi suis-je réduite à cette extrémité ? et elle se plongea dans le vide des airs. »

Lord Randolphe finit la pièce par ces mots : « Ma sentence est prononcée : ma résolution est prise. Je marche droit au combat ; l'homme qui m'y fera tourner le dos sera plu-

(16) And her white hands to heaven, etc.

« terrible que la mort même. Toi, fidèle Anna, prends cet anneau, garant de mon pouvoir ; fais célébrer avec pompe les funérailles de la mère et du fils ; Randolphe espère qu'il ne reviendra jamais dans ces lieux. »

Le dénouement de *Méropé*, qui ne coûte la vie qu'au tyran, et même sans que la scène soit ensanglantée, eût été trop doux, trop peu satisfaisant pour des spectateurs anglais. L'auteur de *Douglas* a cru leur devoir la mort immédiate de trois de ses personnages, en leur faisant même entrevoir comme certaine celle du quatrième. Il est vrai que le jeune héros est le seul qui expire sur le théâtre ; mais ce qui, chez nous, se bornerait à peu près aux paroles que prononce le mourant, donne lieu en Angleterre à une scène qui fait une des parties les plus intéressantes du spectacle. Parmi les louanges données au jeune Roscius-Betty par les journaux de Londres, se trouvait l'éloge spécial du prodigieux talent qu'il déployait en rendant l'âme.

Nous avons assez fait connaître la marche de la tragédie de M. Home, pour mettre nos lecteurs à portée de décider si l'Angleterre peut se croire en droit de l'opposer à la *Méropé* française, ou même à la *Méropé* italienne. Le style en est excessivement vanté ; il serait difficile d'en donner une idée précise par la traduction de quelques passages ; mais, nous nous trompons fort, ou les amateurs de la langue anglaise qui liront *Douglas* dans l'original, pour quelques vers pleins d'énergie, y trouveront souvent de la déclamation, de l'emphase, mêlées de ces idées puériles ou de ces expressions triviales, qu'affectent de nous citer comme un *naturel* inimitable certains detracteurs de notre littérature, et particulièrement de notre théâtre.

L. DE SEVELINGES.

HISTOIRE DE FÉNÉLON, composée sur les manuscrits originaux ; par M. L.-F. DE BAUSSET, ancien évêque d'Alais, membre du Chapitre Impérial de Saint-Denis, et conseiller titulaire de l'Université impériale. — Seconde édition, revue, corrigée et augmentée, avec portrait ; un sommaire à chaque livre et une table générale des matières. — Trois vol. in-8°. — A Paris, chez Giguet et Michand, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 54.

Il fallait compter beaucoup sur le tendre et puissant intérêt qu'inspire Fénélon, pour donner au récit de sa

vie une étendue qui suffirait presque à l'histoire des révolutions d'un grand empire. Un succès complet a justifié la hardiesse de l'entreprise. Le talent de l'écrivain s'est trouvé en proportion et en harmonie avec l'importance et le charme du sujet; les faits ont été habilement disposés; une critique judicieuse en a développé les causes et fait ressortir les conséquences; des particularités ignorées ont été tirées des manuscrits qui les recelaient, et ont jeté un nouveau jour sur les événemens; des citations extraites de ces mêmes manuscrits ont été fondues avec art dans la narration; et le style de Fénélon, souvent mêlé au style de M. de Bausset, a fait éclater le mérite de celui-ci, en mettant le lecteur à même d'observer qu'il y avait du rapport entre l'un et l'autre, et qu'il serait quelquefois permis de s'y méprendre. Enfin, l'opinion publique a décidé que l'*Histoire de Fénélon* était un des ouvrages les plus distingués qui eussent paru depuis long-tems. On y a trouvé de nouveaux motifs pour chérir, vénérer et admirer Fénélon; le cœur et l'esprit des lecteurs ne pouvaient pas avoir trop de reconnaissance pour l'écrivain qui avait su augmenter en eux des sentimens si doux et qui paraissaient ne devoir plus s'accroître.

On a observé généralement que l'histoire du quiétisme et celle du jansénisme tenaient un peu trop de place dans l'ouvrage. Je n'ai pas été très-frappé de ce défaut, si toutefois il existe. Je m'étais bien attendu qu'un évêque, par état et par principes, attacherait plus d'importance que tout autre à l'histoire de ces démêlés ecclésiastiques, et par conséquent y donnerait plus de développement. Cette considération, que je ne perdis point de vue, et à laquelle d'ailleurs tout me ramenait sans cesse, m'a empêché de voir un défaut de proportion dans la très-grande étendue donnée au récit des querelles du quiétisme et du jansénisme, sans que pour cela, je dois l'avouer, mon attention fût aussi soutenue, aussi satisfaite, qu'à la lecture de ce qui concerne l'éducation du duc de Bourgogne, ou les rapports de Fénélon avec ce prince pendant la guerre de la succession. Un livre n'est pas une chose absolue qu'on doive juger indépendamment de toute circonstance de lieux, de

tems et de personnes. Il faut avoir égard au caractère de celui qui écrit, presque autant qu'à la nature même du sujet. Au reste, M. de Bausset semble avoir pressenti le reproche qui devait lui être fait, et avoir essayé de le détourner sur les lecteurs eux-mêmes, en blâmant leur trop profonde indifférence pour tous ces objets de spiritualité qui agitaient et divisaient le public de ces tems-là. Il ne voudrait pas sans doute qu'ils nous émusse au même degré, ni sur-tout de la même manière; mais il remarque, avec la douleur d'un pieux évêque, que nous nous intéresserions un peu plus à l'exposé des controverses et des débats dont la religion a été cause autrefois, si la religion elle-même nous intéressait davantage. On pourrait répliquer à M. de Bausset que, si telles sont en effet les dispositions du public d'aujourd'hui, il était à propos qu'il s'y conformât, puisqu'apparemment il n'a pas l'espoir de les changer par son livre. Mais moi, pour terminer toute discussion à ce sujet, je proposerais à ceux qui sont le plus convaincus de notre indifférence religieuse, et qui peut-être en sont le plus atteints eux-mêmes, une autre manière d'envisager et de prendre la chose. On ne peut nier que les querelles, à l'occasion de l'*amour pur* et de la *grâce efficace*, n'aient occupé tous les esprits d'un siècle où les grandes choses et les grands hommes ne manquaient pas; qu'elles n'aient enfanté des milliers de volumes et donné à l'opinion de violentes secousses, dont la commotion s'est prolongée jusqu'à des tems fort rapprochés de nous, et que, sous ces divers rapports, elles n'appartiennent à l'histoire de l'esprit humain et même à celle de la France. Il me semble que les hommes jaloux de savoir et de savoir bien, de réfléchir sur le jeu des passions, et de remonter aux causes les plus éloignées des grands événemens qui les ont frappés, doivent aimer à trouver dans l'espace d'un volume et demi l'histoire complète de ces trop fameux démêlés, dictée par un esprit d'impartialité qui n'est pas l'esprit d'indifférence, écrite avec cette précision élégante qui écarte l'ennui trop souvent attaché à de pareilles matières, mais sur-tout rendre attachante, animée et presque dramatique par la présence d'un personnage principal auquel tous

les événements viennent se rattacher, et qui répand sur eux une partie de l'intérêt que lui-même est en possession d'inspirer.

Je ne sais pas si cette espèce d'apologie ramènera beaucoup d'esprits; mais, en tout cas, l'histoire du quiétisme me paraît en avoir beaucoup moins besoin que celle du jansénisme. Celle-ci est une véritable mêlée, où aucun personnage, marquant par son génie, ne domine par ses actions. On n'y voit figurer principalement que le cardinal de Noailles, homme d'une grande piété, mais d'un esprit borné et d'un caractère faible, qui joignait l'emportement à la douceur et l'entêtement à l'irrésolution. Le quiétisme est toute autre chose; c'est un duel entre Fénelon et Bossuet, les deux plus beaux génies qui aient honoré l'église gallicane. Il est inutile de supposer ici comment Fénelon, presque vainqueur de son redoutable antagoniste, ne put être terrassé que par les foudres de Rome, et avec quelle touchante soumission il courba sa tête sous la main de l'église mère et maîtresse qui ne le frappait qu'en gémissant. Fénelon fut plus honoré par sa défaite que Bossuet par son triomphe. Le tort de l'un était, comme le dit Innocent XII lui-même, d'avoir trop aimé Dieu, et le tort de l'autre, d'avoir aimé trop peu son prochain. Il était difficile que, dans le récit d'une pareille lutte, on ne cherchât pas malgré soi à augmenter, aux dépens du vainqueur, l'intérêt, qu'il fallait inspirer en faveur du vaincu; l'écueil semblait presque inévitable. Mais l'historien de Fénelon s'est souvenu qu'il était un évêque de France, et qu'en cette qualité il ne pouvait avoir trop de ménagements envers celui qu'on a appelé un nouveau père de l'église. Il a eu constamment le soin, sans altérer la vérité des faits, d'imputer à l'excès du zèle religieux des emportemens qui pouvaient être attribués à des causes moins honorables. Il faut en louer M. de Bausset; mais tous ceux que des considérations de ce genre n'obligent point, et qui croient pouvoir ne pas étendre à la personne de Bossuet le respect dû à son génie, ont conclu de toute sa conduite en cette affaire, qu'il était d'un caractère naturellement hautain et impétueux; que l'habitude de la controverse et les succès

qu'il y avait obtenus avaient fortifié en lui ces dispositions, et qu'irrité du moindre obstacle à ses volontés, de la moindre opposition à ses jugemens, il employait pour les vaincre des moyens violens qui n'excluaient pas toujours les moyens perfides; de ces moyens enfin qui doivent être blâmés en toute affaire, à moins que l'église n'ait sur cela d'autres principes que le monde, et que chez elle l'importance de la fin ne suffise pour justifier l'iniquité des voies par lesquelles on y parvient. Les mêmes personnes vont encore plus loin; elles vont jusqu'à voir dans Bossuet l'approbateur et peut-être même l'instigateur de tous les discours et de toutes les démarches odieuses de cet abbé Bossuet, son neveu, acharné à la ruine et à la diffamation de Fénélon, et excitant à la fois contre *cette bête féroce* (c'est ainsi qu'il appelait Fénélon) les ressentimens de Louis XIV. et toutes les passions du sacré collège. C'est dans une foule de lettres adressées à Bossuet, que ce neveu exhalait sa rage et déposait l'aveu de tous ses noirs artifices. Si Bossuet, dit-on, n'avait pas partagé les passions haineuses de cet agent furieux, si tout souvenir de son ancien attachement pour Fénélon n'avait pas été éteint dans son cœur et remplacé par l'amour de la vengeance, aurait-il permis à son neveu de lui écrire deux fois dans ce style atroce qui ne conviendrait pas même en parlant d'un monstre, ennemi de Dieu et des hommes? N'est-il pas probable que Bossuet, qui avait sur son neveu tous les genres d'autorité, loin de lui interdire un tel langage, l'encourageait à s'en servir, puisque nous voyons cet abbé, jusqu'à la fin de l'affaire et même après qu'elle fut terminée, redoubler chaque jour de fureur et d'invectives contre Fénélon? Ce raisonnement me paraît assez concluant, et je n'y vois pas de bonne réponse. On assure dans le public que M. de Bausset s'occupe d'une histoire de Bossuet; j'ai beaucoup de peine à le croire. Je ne prétends certainement point marquer des bornes au talent; je voudrais encore moins jeter d'avance de la défaveur sur un ouvrage dont le succès pourrait démentir toutes nos conjectures. Mais il me semble que, sans parler des répétitions qu'amènerait l'obligation de retracer souvent les

mêmes circonstances, M. de Bausset aurait beaucoup trop de peine à donner au héros de sa nouvelle histoire une attitude convenable dans cette même affaire du quietisme, dont le récit a déjà laissé de si fâcheuses impressions contre lui dans tous les esprits. Si l'historien jugeait à propos d'adoucir le rôle un peu odieux que Bossuet a joué dans cette affaire, il ne le pourrait qu'en altérant les faits déjà présentés par lui-même : si ce rôle restait le même, comme l'exigeraient la vérité et la bienséance, il confirmerait tout au moins ces préjugés défavorables nés d'un premier récit, et tout l'ensemble du caractère, par conséquent tout celui de l'ouvrage s'en ressentiraient infailliblement. D'un autre côté, l'éducation de Monseigneur, dont tout le génie de Bossuet, aidé des vertus de Montausier, ne put faire que le plus insignifiant des princes, serait d'un bien médiocre intérêt pour ceux qui la compareraient dans leur souvenir à l'éducation de ce duc de Bourgogne, dont Fénelon et Beauvilliers changèrent en vertus aimables tous les défauts terribles, et dont ils firent l'objet des vœux, des espérances, de l'amour et des regrets éternels de la France. Enfin, le même écrivain qui nous a charmés en nous entretenant du *Télémaque*, en nous retraçant longuement toutes les circonstances relatives à la composition de ce livre enchanteur, n'obtiendrait sûrement pas le même succès auprès de ses lecteurs, en leur parlant du *Discours sur l'Histoire universelle*, ouvrage austère et sublime qui fait admirer, mais nullement chérir son auteur. Resterait donc l'histoire des nombreux triomphes remportés par Bossuet sur les ennemis de la foi, et de quelques circonstances mémorables où il fit entendre à l'oreille des princes les sévères maximes de la morale évangélique; mais je doute que le récit de ses conférences verbales, de ses controverses écrites, et enfin de tous ces travaux apostoliques dont sa vie a été remplie, puisse, avec quelque talent qu'on le suppose écrit, exciter et satisfaire beaucoup la curiosité des lecteurs d'aujourd'hui; et c'est principalement par cette raison que je persiste à penser que M. de Bausset n'a point entrepris, comme on le dit, l'histoire de Bossuet.

Mais je reviens à celle de Fénelon. L'auteur, en

résumant l'affaire du quietisme, se réjouit de ce qu'elle laisse tous les personnages qui y jouent un rôle, avec le même caractère de grandeur que le siècle et la postérité leur ont imprimé. Nous avons vu si cela est tout à fait vrai à l'égard de Bossuet. Examinons maintenant la conduite de Louis XIV. « Louis XIV, dit M. de Bausset, » se montre tel qu'il doit être. Il suit qu'il n'est point » juge de la doctrine ; mais il doit veiller à ce qu'elle » n'éprouve aucune atteinte. Il ne dicte point à l'église » une décision ; mais il demande qu'elle soit claire et » précise, etc. » M. Bausset avait donc oublié le *mémoire fulminant* ; comme il l'appelle lui-même, que Louis XIV adressa au pape avant la condamnation du livre de Fénelon ; mémoire rédigé par Bossuet, où il est dit que ce livre est *reconnu rempli d'erreurs, mauvais, digne de censure, etc.* ; et que si Sa Majesté voit prolonger, par des ménagemens qu'on ne conçoit pas, une affaire qui paraissait être à sa fin, elle saura ce qu'elle aura à faire et prendra des résolutions convenables, espérant toujours néanmoins que Sa Sainteté ne voudra pas la réduire à de si fâcheuses extrémités. Est-ce bien là ne se point rendre juge de la doctrine ? Est-ce bien là ne point dicter à l'église une décision ? Il me semble que c'est faire l'un et l'autre de la manière la plus formelle et la plus absolue. Cette louable délicatesse, qui porte, en général, M. de Bausset à présenter sous le jour le plus favorable la conduite et les intentions des personnages dignes de respect, l'a entraîné ici beaucoup plus loin qu'à l'égard même de Bossuet, puisqu'il va jusqu'à dire positivement le contraire de ce qui est prouvé par des actes authentiques.

Plusieurs autres contradictions, mais beaucoup moins graves, peuvent être remarquées dans l'ouvrage, par un lecteur attentif. Je vais en indiquer quelques-unes. Le cardinal de Noailles avait eu d'assez grands torts envers Fénelon, dans l'affaire du quietisme. Fénelon, enfin, était exilé dans son diocèse. Il se présenta une occasion où le cardinal de Noailles put devenir et devint en effet son appui et son défenseur. « En lui » supposant, dit M. de Bausset, une *secrète* satis- » faction d'avoir vu Fénelon déchoir de la faveur où il

» était auprès de M^{me} de Maintenon , et qui avait long-
 » tems balancé celle dont il jouissait lui-même, Fénelon
 » ne pouvait plus lui donner aucun ombrage ; il ne
 » pouvait plus même redouter l'embarras de se retrouver
 » en sa présence à la cour. Le sort de Fénelon était
 » irrévocablement décidé, etc. (Tome I^{er}, p. 516.) »
 Plus loin , sans qu'il soit intervenu aucun changement
 dans la situation respective de Fénelon et du cardinal
 de Noailles , M. de Bausset écrit tout l'opposé de ce qu'on
 vient de lire : « Le cardinal de Noailles savait que Fé-
 » nelon était en droit de lui reprocher ses variations ;
 » et il lui était moins facile de les expliquer , que
 » d'éviter une explication. Il échappait à la difficulté
 » de justifier ses procédés , en tenant toujours Fénelon
 » éloigné de Versailles et de Paris. D'ailleurs sa famille
 » redoutait pour lui , auprès de M^{me} de Maintenon , un
 » homme tel que l'archevêque de Cambrai (Tome II ,
 » p. 163). »

L'époque précise de la composition du *Télémaque*
 est inconnue ; mais il est constant que Fénelon le fit à
 la cour , pendant qu'il était auprès du duc de Bour-
 gogne. Or , pendant tout ce tems , Fénelon jouit de la
 faveur de Louis XIV , qui lui donnait les témoignages
 d'estime les plus flatteurs et l'élevait aux premières
 dignités de l'église. M. de Bausset conclut lui-même de
 ces faits , avec les rédacteurs de la *Bibliothèque Britan-
 nique* , qu'il n'est pas possible que Fénelon ait voulu
 faire la satire du roi dans son ouvrage (T. II, p. 186).
 Cependant M. de Bausset , quelques pages auparavant ,
 en rapportant les diverses impressions que fit à la cour
 la publication du *Télémaque* , dit : « Qu'il était naturel
 » de supposer que Fénelon , mécontent de Louis XIV
 » et de tout ce qui l'entourait , avait pu , sans s'en aper-
 » cevoir lui-même , répandre sur les tableaux qu'il re-
 » traçait , des passions et des faiblesses des rois , des vices
 » et de la corruption des cours , le sentiment pénible et
 » involontaire d'un cœur affligé par l'injustice et aigri
 » par le malheur (Tome II, page 174) ». Puisque c'é-
 tait un fait , que Fénelon avait composé le *Télémaque*
 à la cour , et que , tant qu'il y était resté , il n'avait eu
 qu'à se louer du roi , il n'était pas si naturel de supposer

que, lorsqu'il fit cet ouvrage, *il était mécontent de Louis XIV*, et que son cœur était *affligé par l'injustice et aigri par le malheur*.

L'anecdote de la vache retrouvée par Fénélon, qui a fourni à M. Andrieux le sujet d'une pièce de vers si touchante, faisait, à ce qu'on m'a assuré, partie de la première édition de l'ouvrage. Je n'ai pas vu, sans une véritable surprise, que M. de Bausset l'ait retranchée de la seconde. Cette anecdote, consignée dans les notes de *l'Eloge de Fénélon*, par M. l'abbé Maury, aujourd'hui cardinal, lui avait été racontée par M. le cardinal de Luynes, élevé dans la famille, et je crois même dans le palais archiépiscopal de Fénélon. Un journaliste, dit-on, l'a révoquée en doute, beaucoup moins par respect pour la mémoire de Fénélon, qui ne pouvait qu'en être honorée, que par malveillance pour le poète qui l'a mise en vers, et dont une pareille attaque ne pouvait troubler le succès. Je plaindrais fort M. de Bausset, si, par une déférence craintive ou intéressée, il avait cru devoir à l'opinion très-suspecte de ce journaliste la suppression d'une anecdote que M. le cardinal Maury appelle *le plus beau trait peut-être de la vie de Fénélon*, et qui lui a été attestée par un personnage digne à tous égards de la plus grande confiance.

Les additions faites à l'ouvrage sont assez nombreuses; elles consistent principalement en renseignements nouveaux que l'auteur a puisés dans différentes lettres que les possesseurs lui ont confiées depuis la publication de la première édition, et dont il a employé des fragmens, soit dans le texte, soit dans les notes.

On est généralement convenu que le style de *l'Histoire de Fénélon* était un fort bon style. Il a de la pureté, du nombre et de l'élégance; il y règne une douce chaleur qui ajoute à l'intérêt des matières et contribue à soutenir l'attention. On y trouve néanmoins quelques fautes de langue et quelques constructions vicieuses qu'il importe de corriger. Je demande à l'auteur la permission de les lui indiquer. « Il entreprit de former une » association de gentilshommes éprouvés par leur va- » leur, et de les engager sous la religion du serment, » dans un écrit signé de leur main, à ne jamais donner » ni

» ni accepter aucun appel, *ni à servir de seconds dans*
 » les duels qu'on leur proposerait (Tome I^{er}, p. 15) ».
Ni à servir, ne me paraît point grammatical; je crois
 qu'il faut : *Et à ne point servir*. « On aura été peut-être
 » étonné que Fénélon ne jugea ni bien utile, ni bien né-
 » cessaire, etc. (Tome I^{er}, p. 192) ». Il faut, ce me
 semble : *On aura été peut-être étonné que Fénélon n'ait*
pas jugé, ou de ce que *Fénélon ne jugea pas*, etc. « On
 » ne sait si l'on doit s'étonner *d'avantage des excès ou*
 » une imagination déréglée peut quelquefois conduire
 » une âme réellement vertueuse, *que de la touchante*
 » bonté avec laquelle, etc. (Tome I^{er}, page 297) ».
 On ne dit point *d'avantage que*; il n'y a que *plus* qui
 prenne *que* après soi; il était facile de mettre : *On ne*
sait de quoi l'on doit s'étonner davantage, des excès....
ou de la bonté... « Lui-même s'était si fortement prévenu
 » que la doctrine de Fénélon renfermait les erreurs les
 » plus monstrueuses (Tome I^{er}, page 490). » Je doute
 fort qu'on puisse dire, *se prévenir qu'une chose est*.
 « Fénélon était trop pénétré de l'esprit de soumission
 due à l'autorité de l'église (Tome II, page 352). »
Esprit de soumission forme, pour ainsi dire, un seul
 mot; le participe *due* doit se rapporter à *esprit* et non
 pas à *soumission*. « Le résultat de ses observations fut
 » qu'on ne pouvait hasarder une pareille entreprise
 » sans exposer l'armée à une ruine entière, et sans
 » qu'aucune probabilité de succès pût balancer un si grand
 » danger (Tome III, page 154). » Chacun de ces deux
sans pris à part peut se construire grammaticalement
 et logiquement avec ce qui précède; mais mis à la suite
 l'un de l'autre, ils jettent dans la phrase beaucoup de
 louche et même d'obscurité; parce qu'ils sont em-
 ployés dans deux acceptions différentes; le premier est
 une préposition entièrement exclusive, le second est
 l'équivalent d'*à moins que* : d'ailleurs, il est clair que, si
 l'entreprise expose inévitablement l'armée à une ruine
 entière, il ne peut plus être question d'aucune probabi-
 lité de succès; la première de ces propositions exclut
 nécessairement l'autre.

Eu osant reprendre dans l'ouvrage de M. de Bausset
 ce qui m'a paru contraire à la justesse du raisonnement

et à l'exactitude grammaticale, je crois lui avoir donné une preuve bien moins équivoque de mon respect pour sa personne et pour son talent, que ne l'ont fait tous ces critiques, ordinairement si rudes, qui n'ont eu que des éloges à lui donner et pas une seule observation à lui faire. Toutes ces louanges sans restriction et sans mesure, ne sont que d'honnêtes mystifications. AUGER.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation de *l'Orgueil puni*, comédie en un acte et en prose.

Colas, fils d'un cultivateur de Manontville, est venu à Paris, et sous le nom de Florval il y a si bien fait ses affaires, qu'en peu de tems il se trouve en position de demander la main de la fille du baron de ; il cacha sa naissance et se fait passer pour le fils du seigneur de Manontville.

Cependant le père de Colas, dans l'intention de surprendre son cher fils, se rend à Paris : il se présente chez le baron avec son costume du village ; son fils est partagé entre le plaisir de le revoir et la crainte qu'il ne soit aperçu du baron et de sa fille qui arrivent dans le même moment. Florval, quel est ce vieillard, demande le baron ? comment, Florval, s'écria le paysan, dites donc Colas, mon fils. Explication entre les deux pères qui font de justes reproches à Colas : celui-ci s'excuse sur l'amour qu'il avait conçu pour la fille du baron et sur la crainte qu'elle lui fût refusée, si sa naissance eût été connue ; cette excuse lui obtient son pardon ; le baron, sa fille, Colas et son père partent pour le château de Manontville que le bon fermier a acheté, et dont il venait faire cadeau à son fils.

Cette petite comédie, dont le but est moral, a été applaudie : on y trouve bien quelque ressemblance avec le cinquième acte du Glorieux, et sur-tout avec la brouette du vinaigrier ; mais le dialogue en est bien coupé et le style bon et animé. Perroud a fait nouvelle preuve de talent dans le rôle du fermier : l'auteur est M^{me} Molé, qui a traduit en français *Misanthropie et Repentir*, et qui joue au théâtre de l'Impératrice les rôles de caractère.

Théâtre du Vaudeville. — On a donné lundi dernier, à ce

théâtre., la première représentation de *Roger-Bontems ou la Fête des fous*. Un certain Roger Cadrille, que l'on croit avoir vécu à Dijon sous le règne de François I^{er}, est le héros de ce vaudeville. Ce Roger Cadrille est un vrai sans-souci qui apprend, sans s'émouvoir, la perte d'un procès, la saisie de ses meubles, etc. Ces malheurs ne l'empêchent pas de marier sa nièce au fils d'un conseiller au Parlement de Dijon.

On trouve dans cet ouvrage des couplets gais et francs, et qui ont été fort applaudis. Les auteurs sont MM. Favart et Dupuis.

NÉCROLOGIE. — M. le sénateur *Vien*, membre de l'Institut et doyen des professeurs de l'école française des Beaux-Arts, vient de mourir, à Paris, dans la 93^e année de son âge.

C'est lui qui, le premier, osa s'écarter, en peinture, des détestables règles que suivaient les Vanloo, les Boucher, et tous les artistes de la même époque. Il ramena les peintres à l'étude des bons modèles de l'antiquité, et sur-tout à l'étude de la nature. C'est ainsi qu'il opéra dans les arts une révolution dont nous voyons aujourd'hui les plus heureux effets. L'école actuelle lui doit sa restauration et son éclat.

M. Vien, durant sa longue carrière, n'a cessé de s'occuper de l'art qu'il avait cultivé avec tant de succès. Les jeunes artistes venaient lui demander des conseils; ils l'appelaient leur père.

Il a conservé jusqu'au dernier moment la justesse et la vivacité d'esprit qui l'avaient toujours distingué.

Nous aurons bientôt occasion de publier sur cet artiste justement célèbre une Notice plus étendue. A. D.

— *Joseph Albouy-Dazincourt*, l'un des Comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur, professeur de déclamation au Conservatoire impérial, et directeur des Théâtres de la cour, vient de mourir à Paris, après une maladie de quinze jours. Il avait près de 59 ans.

Cet acteur avait débuté à la Comédie Française, le 21 novembre 1776, par le rôle de Crispin dans les *Folies amoureuses*. En 1778, il fut reçu au nombre des comédiens français.

Dazincourt paraissait avoir reçu une excellente éducation. Il avait le ton de la bonne compagnie, et était admis dans les meilleures sociétés.

Au théâtre, sa gaieté n'était pas très-franche; on lui reprochait un peu de froideur. Mais personne ne l'a égalé dans

les rôles de valets fins et spirituels, dans le rôle de Figaro; par exemple. — Il était aimé et estimé du public.

Dazincourt est connu dans la république des lettres par une petite brochure, qu'il publia en l'an VIII. Elle est intitulée : *Notice historique sur Prévile, membre honoraire de l'Institut national, et comédien français*; par Dazincourt, comédien français.

Cette brochure, qui n'a que vingt-quatre pages, fait connaître parfaitement Prévile, dont il avait été l'élève. L'auteur y sema quelques anecdotes qui en rendent la lecture piquante. A.-J.-Q. B.

— N. B. Je dois m'accuser ici d'une inexactitude qui m'est échappée dans la Notice sur M. de Sainte-Croix, insérée dans le dernier N°. Ce ne fut point ce savant académicien qui donna des soins à l'édition des *Œuvres de Voltaire* faite à Kelh : M. de Croix a été seul chargé de ce travail. La ressemblance des noms a causé mon erreur. A.-J.-Q. B.

Madame de Polier, connue par plusieurs écrits estimables, et entr'autres par le *Journal de Lausanne*, qu'elle a rédigé plusieurs années avec succès, annonce un ouvrage important pour la littérature orientale, sous le titre de :

La Mythologie des Indous, rédigée sur des manuscrits authentiques rapportés de l'Inde.

Les matériaux de cet Ouvrage ont été recueillis par le colonel de Polier dans l'Inde même, pendant un séjour de trente-deux ans qu'il y a passé au service de la compagnie anglaise des Indes, et à celui de plusieurs princes indiens. M. de Polier s'est appliqué, pendant son séjour, à l'étude de la littérature et des langues indiennes, et particulièrement à celle de la langue sanskrite. Il était l'ami du célèbre sir William Jones, et membre de l'*Asiatic Society* à Calcutte, à laquelle il a fourni plusieurs excellens mémoires insérés dans les *Asiatic Researches*.

En 1788 il revint en Europe, apportant un grand nombre de manuscrits qu'il se proposait de publier successivement. En 1792 il se rendit à cet effet en France, et se fixa près d'Avignon, où il eut le malheur d'être assassiné par une troupe de scélérats qui vinrent piller sa maison. Ses manuscrits pourtant furent sauvés, grâce au célèbre Gibbon, qu'il avait connu après son retour en Suisse, et qui s'était proposé de les publier lui-même. Ce projet n'ayant pu être exécuté, Gibbon lui conseilla de les remettre à sa cousine, M^{me} de Polier, qui les mit en ordre sous ses yeux, et en composa la *Mythologie des Indous*.

Cet ouvrage contient l'exposition historique des fables, telles qu'elles

sont admises chez tous les Indous, et contenues dans les dix-huit *pourams*, ou livres, et dans les poèmes destinés à l'enseignement public. « Aucune dissertation étymologique, dit M^{me} de Polier, aucun mémoire astronomique ou physique, aucune controverse ne ralentit l'intérêt de la narration, et n'affaiblit l'effet dramatique des grands événemens que racontent ces fictions.

» Pour juger, continue M^{me} de Polier, ce système sans préjugés et sans hypothèses européennes, M. de Polier s'attacha, comme instituteur, le même Savant, ou *pundit* indien, qui avait enseigné l'étude du sanskrit à sir William Jones, et, sous sa dictée, il écrivit le précis historique des trois principaux poèmes épiques; celui des *Pourams*, qui renferme les histoires des Autars, ou incarnations, et toutes les fables concernant les Deïtias et Daints (êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme); enfin, le précis du *Bagthawaty*, ou des légendes de leurs bagt ou saints, et de tous les personnages célèbres de cette mythologie.

» Ces riches matériaux, rassemblés sans ordre, demandaient à être mis en œuvre pour pouvoir être présentés à des yeux européens. Il fallait distribuer et classer ces précis historiques, leur donner la netteté, la clarté, que leur était un style incorrect; mettre dans l'exposition de ces fables l'ordre qu'elles ont en effet dans le système dont elles font partie, et leur conserver cependant leur empreinte indienne.

» J'ai fait de l'exposition des fables, l'objet principal du corps de mon Ouvrage; je les présente au lecteur dans l'ordre admis par les Indous, quant à leur division. J'ai introduit le disciple européen et son instituteur indien, s'occupant d'un cours complet de cette mythologie.

» La préface contient des notices concernant le voyageur qui a fourni les matériaux et les pièces originales, qu'il a remis à l'éditeur, avec les motifs qui l'ont porté à lui confier ces manuscrits.

» L'exposition des fables est précédée d'une introduction, qui offre d'une manière succincte, non seulement les éclaircissemens nécessaires à l'intelligence de la mythologie des Indous, mais encore à celle de toutes les théogonies et cosmogonies asiatiques: m'occupant ensuite de la chronologie des Indous, je donne un précis de l'origine vraisemblable, de l'ancienne constitution, de l'histoire de ce peuple et de ses quatre castes primitives; et m'arrêtant à celle des brahmines, leurs instituteurs, je trace un tableau rapide des différentes sectes philosophiques.

» Je donne ensuite au lecteur une notice aussi claire que détaillée, de la littérature sanskrite, sacrée et profane, et je termine mon introduction par l'aperçu de la méthode que j'ai suivie dans l'exposition de la mythologie, qui occupe dix-sept chapitres, distribués en deux volumes.

» Le dix-huitième chapitre contient le résumé du système, et en revenant dans celui-ci, aux principes que j'ai établis dans l'introduction, je présente au lecteur le tableau des conformités évidentes, généralement reconnues, qu'on remarque, non seulement entre les systèmes payens,

mais encore entre les systèmes et la révélation écrite. J'examine enfin si ces conformités autorisent les philosophes du dix-huitième siècle, d'assimiler nos livres sacrés aux mythologies, et je prouve, par les résultats établis entre ces deux documens, qu'il faut avoir recours à d'autres sources pour expliquer ces ressemblances. L'indication de ces sources termine l'ouvrage et présente le développement de la théorie nouvelle que j'ai établie dans mon introduction. »

Cet ouvrage, actuellement sous presse, paraîtra en 2 volumes in-8°, dans le courant du mois de mai prochain, aux frais du Bureau d'industrie, à Weimar. (*Extrait du Journal de Littérature étrangère.*)

NOUVELLES POLITIQUES.

(*EXTÉRIEUR.*)

ALLEMAGNE. — *Lubeck, 14 mars.* — Suivant des rapports récents arrivés de la Finlande par la Russie, le prince Bagration, qui commande dans la partie occidentale de cette province, a profité d'un froid très-vif pour exécuter son plan d'attaque contre les îles d'Aland. Ses troupes légères, après avoir traversé les glaces du golfe Bothnique, ont surpris des Suédois et les ont mis en fuite. Les Russes ont éprouvé dans la principale île une vive résistance; mais comme des renforts ont dû leur arriver de plusieurs points de la Terre-Ferme, on ne doute pas que cette île ne soit tombée en leur pouvoir, quoique la garnison suédoise ait été aussi renforcée, et que le roi de Suède ait, dit-on, rendu le commandant de l'île responsable sur sa tête de la conservation d'une si importante possession.

La flottille des galères russes, stationnée dans divers ports de la Finlande, va être équipée de nouveau pour pouvoir se réunir dès que la navigation sera libre dans ces parages. Depuis l'automne dernier, on a construit dans les divers chantiers, avec beaucoup d'activité, des bâtimens destinés à renforcer cette flottille, dont on peut se promettre d'importans services dans le cours des opérations ultérieures. Des matelots ont été levés en Finlande pour équiper ces bâtimens légers.

La Finlande septentrionale jouit de la plus parfaite tranquillité. Les troupes russes occupent une étendue trop considérable de terrain pour pouvoir être à charge aux habitans. Il n'a pas encore été question d'une reprise d'hostilités sur les frontières de la Laponie. Les Suédois paraissent fort contents et doivent en effet s'estimer très-heureux de n'avoir

pas été inquiétés. Au reste, l'excessive rigueur du froid, et surtout l'abondance des neiges, ne permettent point de s'occuper d'opérations militaires sous cette latitude.

Le départ des troupes pour la Finlande a cessé depuis quelques mois en Russie; on juge le nombre de celles qui se trouvent dans cette province suffisant pour la défendre et pour commencer même de nouvelles conquêtes au printemps. Il est sérieusement question d'ouvrir la campagne par une invasion en Suède, qui pourrait se faire à travers le golfe Bothnique, au moyen de bâtimens légers, ou bien par terre, en traversant la Laponie et le Nortland.

Quant aux négociations entre la Russie et la Suède, dont le public a été entretenu pendant quelque temps, on assure aujourd'hui qu'elles n'ont pas eu lieu, et que rien ne fait espérer un retour du roi de Suède au seul système favorable à ses intérêts, celui de faire cause commune avec les puissances du Nord pour mettre fin au despotisme de l'Angleterre.

Hambourg, 18 avril. — On écrit de Riga, que beaucoup de troupes russes se sont mises en marche depuis quelques semaines pour les provinces de la Russie méridionale, et qu'elles paraissent destinées à renforcer l'armée russe en Moldavie et en Valachie, ou à former un corps d'observation sur les frontières de la Gallicie orientale. On regarde à Pétersbourg la continuation de la guerre contre la Porte comme certaine depuis la dernière révolution de Constantinople, qui a été l'ouvrage de l'Angleterre; et sur-tout depuis l'accord honteux qui paraît régner entre le cabinet de Londres et le divan. On prévoit qu'au moment où la guerre éclatera entre les Russes et les Turcs, une flotte anglaise pourra entrer dans la mer Noire, afin de bloquer les ports de la Crimée; et des mesures sont déjà prises en Russie pour parer un tel coup.

— On observe que, depuis quelque temps, il arrive beaucoup de courriers autrichiens à Petersbourg. On prétend de plus savoir qu'il existe de la mésintelligence entre l'Autriche et la Russie, à cause des liaisons de la cour de Vienne avec celle de Londres et de plusieurs manœuvres de l'Autriche, qui sont très-préjudiciables à l'intérêt commun des puissances continentales. Il est question aussi de déclarations ministérielles, présentées à la cour de Vienne par celle de Pétersbourg.

— Si l'on en croit quelques feuilles publiques de Copenhague, il paraît que l'Angleterre est menacée de troubles intérieurs.

— Le bruit se répand que des troupes russes sont déjà en marche contre l'Autriche.

AUTRICHE. — *Vienne, 16 mars.* — Les archives et les joyaux de la couronne vont être transportés à Comorn, que sa position dans une île du Danube fait regarder comme la place la plus forte des états autrichiens.

— L'archiduc palatin de Hongrie parcourt actuellement plusieurs contrées de ce royaume pour y prendre des mesures relatives à la levée des milices et des troupes dites *de l'insurrection*. Au commencement du mois, ce prince était à Oedenbourg, où il a assisté à une assemblée des états; de là il s'est rendu à Stein-am-Anger, pour y passer en revue le corps de la levée des nobles. Dans plusieurs districts, les congrégations générales n'ont eu aucun résultat satisfaisant et la levée éprouve des obstacles difficiles à surmonter.

— S. A. I. l'archiduc Ferdinand, frère de l'impératrice, est arrivé à Cracovie, le 4 mars à onze heures du soir, et est descendu au palais de Kluczawski. Le lendemain, à cinq heures du matin, soixante-douze coups de canons ont annoncé sa présence aux habitans de cette ville, qui s'empresèrent le soir d'illuminer leurs maisons. S. A. I. n'a pas laissé ignorer à l'archiduc Charles, généralissime, qu'il avait trouvé la place de Cracovie dans un état de dénuement très-alarmant; les juifs, auxquels on s'est adressé pour des vivres, ne veulent fournir que sur paiement immédiat en argent comptant, vu le discrédit total des billets de la banque.

— On assure que la mission du comte de Walmoden, envoyé au quartier général russe à Yassy, est de demander la cause des mouvemens considérables que font les troupes russes sur nos frontières.

ANGLETERRE. — *Londres, 7 mars.* — Des lettres particulières de Moldavie annoncent que Mustapha Baraictar n'est point mort, et qu'il forme de grands projets.

Du 8. La frégate *l'Africaine* est arrivée à Plymouth avec des dépêches de M. Adair, annonçant qu'un traité de paix avait été conclu entre la Grande-Bretagne et la Turquie.

— Sept malles de Gothenbourg sont arrivées ce matin. L'embargo avait été mis à Marstrand sur tous les bâtimens anglais, mais cette mesure a été révoquée le lendemain par ordre du Gouvernement suédois, et le paquebot a eu la liberté de mettre à la voile. On ignore ce qui a pu occasionner cette mesure; mais en conséquence de cet événement, les capitaines des paquebots ont mis leurs bâtimens sous la

protection des vaisseaux de guerre de S. M., à Gothenbourg.

— *Du 9 mars.* — C'est avec beaucoup de regret que nous avons encore à annoncer un de ces événemens qui n'ont été que trop fréquens depuis quelque tems. Lord P-g-t (Paget) s'est enfui lundi avec lady C. W-ll-sly (Wellesley), épouse de l'honorable H. Wellesley. Ce qui rend cette circonstance encore plus affligeante, c'est que lord Paget a une femme et huit enfans, et lady Wellesley en a trois. Le bruit s'est répandu hier à la chambre des communes que le mari était parti à la poursuite des fugitifs; qu'il les avait atteints, et qu'un duel s'en étant suivi, lord P. avait été tué.

— *Du 10.* — Notre escadre, qui est à l'ancre devant la rade des Basques, consiste toujours en sept vaisseaux de ligne; celle de l'ennemi est composée de onze vaisseaux, plus le *Calcutta* de 50 canons.

— Les lettres de Harwich annoncent qu'un messager autrichien (porteur de dépêches), a débarqué à Ahlborough. Les ministres de S. M. ont sans doute reçu la notification officielle du parti que l'Autriche a pris de déclarer la guerre à la France. On dit que l'armée autrichienne a déjà fait une invasion en Bavière.

— Une lettre d'un officier écrite à bord d'un bâtiment de transport, devant Cadix, le 15 février 1809, porte ce qui suit :

« Nous avons fait voile de Lisbonne le 1^{er} du courant, et nous sommes arrivés ici le 3, au nombre de quatre régimens, espérant qu'il nous serait permis de débarquer sur le champ; mais la jalousie de nos alliés et les intrigues de nos ennemis nous retiennent toujours à bord; dans un jour ou deux nous devons être tirés de cet état d'incertitude. »

— On assure que le duc d'Yorck, en conséquence de la dernière enquête, a destitué le général Clavering.

— Le chancelier de l'échiquier a proposé de fonder 8,000,000 de billets d'échiquier qui n'ont pas été payés à l'échéance. Cette opération équivalant à un emprunt, puisque la dette publique sera augmentée de cette somme.

Du 13 mars. — Le très-honorable Georges Canning, secrétaire d'Etat de S. M., ayant le département des affaires étrangères, a notifié aujourd'hui aux ministres des puissances neutres résidans en cette cour, que S. M. a jugé convenable de mettre sous le blocus le plus rigoureux les Iles-de-France et de Bourbon. (*Gazette de Londres.*)

Du 14. Des lettres particulières de Hollande annoncent que, d'après un article secret du nouveau traité qui a été conclu entre la Grande-Bretagne et la Porte, celle-ci doit se réunir à l'Autriche dans sa guerre contre la France, et que l'Angleterre doit fournir au gouvernement turc des armes et des munitions à Malte ou dans la Morée. On dit que cette nouvelle vient de Malte.

— Nous avons reçu des gazettes d'Amérique jusqu'au 29 janvier. On trouve dans l'une de ces gazettes l'article suivant :

« Le 25 janvier, M. Erskine s'est rendu chez M. Madison, et lui a exposé qu'ayant observé que, parmi les mesures que devait prendre le congrès, les Etats-Unis étaient sur le point de lever une force additionnelle de 50,000 hommes, il venait lui demander quel était l'objet de cette levée extraordinaire. On ignore quelle a été la réponse du secrétaire-d'Etat. »

Du 15. On assure que le gouvernement a reçu des nouvelles qui ne laissent aucun doute que la guerre n'éclate entre l'Autriche et la France. L'armée autrichienne a dû être mise sur le pied de guerre depuis le 1^{er} de ce mois.

Du 16. — *Fonds publics.* Trois p. 0/0 consolidés, 67 1/2 ; pour avril, 67 7/8.

— Il vient d'entrer à Douvres un bateau ayant à bord deux étrangers et deux officiers anglais qui se sont évadés : l'un des deux est M. Mansell, fils de l'évêque de Bristol, qui avait été pris avec le capitaine Wright, à bord du *Vinzingo*. Ils annoncent que la guerre est sur le point d'éclater entre l'Autriche et la France. Ils se sont embarqués à Middelburg en Hollande, et ils ont failli périr dans la traversée qui leur a pris deux jours et deux nuits.

— La chambre des communes a enfin prononcé sur une affaire qui fixait depuis trop long-tems l'attention du public, et sa décision a répondu à l'attente générale.

La discussion a commencé le 8 du courant. M. Wardle a fait la motion d'une adresse à S. M., pour lui demander la destitution du duc d'York de la place de commandant en chef.

Le chancelier de l'échiquier a proposé une adresse à S. M., portant : « que S. A. R. le duc d'York avait été honorablement acquitté d'avoir eu la moindre part aux transactions scandaleuses qui avaient été dévoilées à la chambre, etc., etc. »

M. Banks a proposé un amendement portant : « que le duc d'York n'avait eu aucune part aux transactions qui avaient eu lieu ; mais que d'après les faits qui avaient été exposés à la chambre, elle était d'avis que S. A. R. ne pouvait plus occuper la place de commandant en chef. »

La discussion a été continuée depuis le 8 jusqu'au 15 inclusivement.

La motion du colonel Wardle a été rejetée par 261 voix contre 123 ; majorité en faveur des ministres , 138 voix.

La motion de M. Banks a été rejetée par 291 voix contre 199 ; majorité en faveur des ministres , 92 voix.

La motion du chancelier de l'échiquier a été ajournée au vendredi suivant.

— Quoique l'affaire de M^{me} Clarke et du duc d'York soit terminée en faveur de ce dernier, le discours prononcé à ce sujet dans la séance du 13 mars, par Francis Burdett, réimprimé et commenté dans plusieurs journaux, a laissé une profonde impression dans le public. Dans ce discours on remarque les passages suivans :

« Qu'est-ce que l'honneur d'un prince qui aime mieux s'exposer à la risée publique que de payer les dettes d'une femme pour laquelle il déclare avoir une passion si ardente ? — Les témoignages de Madame Clarke méritent d'autant plus de confiance, qu'elle a tenu tête à toute la phalange des gens de loi du parlement, qui ayant mis toute leur science à l'attrapper, prétendent à présent qu'elle les a attrapés. — Lorsque le lord chancelier nous parle du peu de corruption qui règne aujourd'hui, j'admire son éloquence, qui me rappelle le *Paradis acquis*. Je conviens que la corruption n'est plus aussi grossière que du temps de nos honorables prédécesseurs, lorsqu'un membre du parlement, étant à dîner chez un ministre, trouvait sous son couvert un billet de banque de 500 liv. sterl., et, tout en s'étonnant d'une semblable trouvaille, le mettait gravement dans sa poche. Mais la corruption emploie aujourd'hui des moyens d'autant plus dangereux qu'ils sont plus cachés, etc. etc. »

ESPAGNE. — *Madrid*, 19 mars. — Sa Majesté a reçu l'adresse suivante de l'ancienne Junte du gouvernement d'Aragon et de Saragosse :

« Sire, la Junte suprême du gouvernement de la ville de Saragosse et du royaume d'Aragon, pénétrée du plus profond respect, à l'honneur d'exposer aux pieds de V. M. que, créée le 18 février dernier, et ayant immédiatement pris connaissance de l'état de la guerre, elle avait été d'avis de la terminer, et de prêter à V. M. serment de fidélité et d'obéissance : la Junte en conséquence demanda au capitaine-général de solli-

citer une suspension d'hostilités ; mais elle ne fut point accordée, et alors la Junte la sollicita en son propre nom ; et s'étant rendue auprès du maréchal duc de Montebello, la reddition de la place fut conclue. Dès cet instant, avec la guerre ont cessé les haines et l'esprit de vengeance ; la vénération, l'obéissance, l'amour, pour S. M. ont succédé aux horreurs du siège, et la meilleure harmonie a régné entre les habitans et les troupes françaises.

» Tel est, Sire, le caractère des Aragonais ; dans le dernier siècle, ils soutinrent avec opiniâtreté la dynastie autrichienne qui avait régné jusqu'alors. Mais aussitôt que l'Aragon fut convaincu des droits de la nouvelle dynastie, il les reconnut et les respecta avec la même tenacité ; il a porté même au delà des bornes cet attachement à la maison qui régnait en Espagne, aussitôt qu'il a été question de changer de souverain.

Oui, Sire, la défense de Saragosse a dépassé les bornes ; la ville a fait des efforts de valeur incroyables ; mais que pouvions-nous contre le talent et l'habileté et contre le courage des troupes impériales et royales ! Enfin, Sire, V. M. a été reconnue comme roi des Espagnes et des Indes ; la Junte, le clergé, toutes les autorités ont prêté avec plaisir le serment d'obéissance et de fidélité, les troupes victorieuses ont été reçues avec une fraternité peu commune.

» La Junte avant de féliciter V. M., a voulu mettre sous ses yeux d'aussi importantes vérités, afin qu'elle puisse juger de l'avenir par le passé ; les Aragonais, toujours conséquens dans leurs opinions, soutiendront aujourd'hui le serment qu'ils ont prêté à V. M. avec le même caractère qu'ils ont soutenu successivement et jusqu'à l'extrémité, ceux qu'ils avaient prêtés aux maisons qui avaient régné sur eux ; et V. M. peut être assurée, ainsi que ses successeurs, qu'aucune province n'égallera l'Aragon en fidélité et en amour.

» La Junte a l'honneur d'offrir à V. M. ses félicitations sur son avènement au trône, et félicite la nation du bonheur que votre règne lui prépare.

» La Junte ayant nommé pour députés aux pieds du trône de V. M., le sieur D. Mariano Domingues, intendant-général de l'armée et du royaume d'Aragon, et le marquis de Fuente-Olivar, ces commissaires pris dans son sein renouvelleront aux pieds de V. M. l'expression des sentimens de tous les Aragonais, et l'assurance que l'obstination de la guerre passée est une preuve de celle qu'ils mettront à la défense du trône de V. M.

» Nous supplions V. M. de vouloir bien donner des ordres pour que les députés puissent parvenir jusques à sa personne sacrée ; et en attendant, nous prions Dieu qu'il accorde à V. M. un règne heureux et aussi prolongé que le désirent ses fidèles sujets.

Saragosse, 11 de mars 1809.

SIRE, aux pieds de V. M.,

Signés, Pedro-Maria Ric, président, Mariano Domingues, Pedro-

Atanasio Pardo, Vicente Goser y Casellas, Pedro-Simon Herranat, Manuel Iraneta, Cristobal Lopez de Guerra, el marques de Fuente Olivar, Felipe Gamblements, Antonio-Raphaël de Herranat, Milla-Villar Toya, Miquel Dolz.

S. M. a reçu avec joie l'expression des sentimens qui animent les Aragonais, et il est remarquable que le même jour où l'adresse ci-dessus partait de Saragosse, son cœur paternel s'occupait des intérêts de ces mêmes Aragonais; et sous la même date a paru le décret qui contient les mesures sages et bienfaisantes que S. M. a prises pour réparer dans Saragosse les malheurs de la guerre.

Voici ce décret :

« Dans la supposition qu'il soit nécessaire de supprimer tous les couvens de religieux et religieuses de Saragosse, seront réservées pour servir de paroisses et de succursales, celles des églises qui par leur situation locale sont applicables à cette destination.

» Les vases sacrés et ornemens du culte, qui se trouveront dans les églises supprimées, seront répartis entre les églises pauvres de l'archevêché de Saragosse.

» Les livres, les manuscrits, les peintures, et autres objets relatifs aux sciences et aux arts, seront rassemblés dans un seul et même édifice, pour servir à l'instruction publique.

» Les communautés de religieux et religieuses des couvens supprimés seront réparties dans les maisons de leurs ordres respectifs : les individus qui voudront demeurer hors du cloître, adresseront leur demande au collecteur général des couvens.

» Les couvens et églises ruinés ou fortement endommagés, et ceux qui nuisent par leur position à la salubrité de l'air, seront entièrement démolis, et les matériaux provenant de cette démolition, seront distribués aux habitans les plus pauvres, dont les maisons ont été détruites.

» Les maisons religieuses, qui ne seront pas démolies, ou employées comme paroisses et succursales, seront destinées aux établissemens de charité et d'éducation publique, à ceux des casernes; et celles qui resteront seront données à bail pour une redevance très-moderée aux personnes qui voudront y établir des fabriques de quelque espèce qu'elles soient, les six premières années du bail devant être *gratuites*.

» Tous les biens des couvens supprimés de Saragosse sont remis au trésor public; mais sur leur valeur seront prélevés les fonds nécessaires aux dotations des établissemens d'éducation et de charité désignés dans l'article précédent.

» Jusqu'à ce que les commissaires de la caisse d'amortissement aient effectué l'aliénation de ces biens, leur produit annuel sera employé à se-

courir les familles pauvres de Saragosse, et à distribuer aux laboureurs qui voudront bâtir une maison au milieu de leurs propriétés.

» L'église de Notre-Dame du Pilar, endommagée pendant le siège, sera réparée, et les fonds nécessaires à ces réparations seront pris par préférence sur les produits des biens ci-dessus.

» Tout fabricant et artiste étranger, qui s'établira à Saragosse pour y exercer son industrie, jouira dès l'instant des droits de naturalisation, et pourra commercer directement avec les Indes.

» L'intendant de Saragosse veillera sur l'exécution de toutes ces mesures, et il sera en outre formé une Junta de personnes zélées pour le bien public, qui nous proposera tout ce qu'elle croira convenable et avantageux à cette ville.

» Nos ministres des affaires ecclésiastiques, de l'intérieur et des finances, sont chargés chacun, en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret. »

— Un autre décret royal renferme les dispositions suivantes :

« Les moines de l'ordre de Saint-Jérôme, actuellement existans dans les couvens, qui successivement seront désignés, seront réunis et vivront en communauté dans le couvent de Saint-Laurent de l'Escurial.

» Afin que les religieux puissent se loger avec plus d'aisance, nous leur abandonnons la partie qui était destinée jusqu'à ce jour pour notre habitation royale.

» Les immenses terrains qui dans les environs de l'Escurial, étaient réservés pour nos chasses, sont provisoirement remis à la disposition du monastère, qui conservera les bois, sous-affermira les terres aux habitans du village, et fomentera la culture dans celles qui seront susceptibles d'être défrichées. »

— S. M., par deux décrets du 8 de ce mois, a organisé définitivement son conseil-d'état. Il se compose de sept membres de l'ancien conseil-d'état et de dix-sept nouvellement nommés.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 30 Mars.

Le dimanche 26 de ce mois, après la messe, ont été présentés par S. Exc. M. le prince Kourakin, ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie, S. Exc. M. le baron de Strogonoff, ambassadeur de la cour de Pétersbourg auprès de celle de Madrid; et M. le prince Wolkonski, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie.

Le même jour, S. M. l'Empereur et Roi, entouré des

princes, des ministres, des grands-officiers et des officiers de la maison, a reçu avant la messe, au palais des Tuileries, dans la salle du Trône, les députations des collèges électoraux des départemens de Jemmappes, du Loiret, de la Marne, de la Mayenne, de la Nièvre, de l'Oise et de la Vienne.

Ces députations ont été successivement conduites par un maître et un aide des cérémonies, introduites par S. Exc. le grand-maitre, et présentées par S. A. S. le prince vice-grand-écuyer.

Chaque président a exprimé à l'Empereur, dans un discours, les sentimens de respect et de fidélité du collège dont il était l'organe; S. M., après avoir entendu ces discours, s'est entretenue avec les membres des députations,

— Par un message du 18 mars, le sénat a été informé que S. M. I. et R. avait nommé sénateurs MM. le cardinal Caselli, évêque de Parme le prince Corsoni (de Florence); Rance Anguisola (de Florence); Fossombroni, ancien lieutenant-général en Toscane, et Venturi, ancien sénateur de Florence.

— Par différens messages de la même date, S. M. a présenté pour candidats à la place de sénateur, vacante par la mort de M. Choiseuil-Praslin, MM. de l'Apparent, préfet des Deux-Nèthes, Duplantier, préfet des Landes, et Belderbuch, préfet de l'Oise.

(M. de l'Apparent a été élu par le sénat.)

A la place vacante par la mort du sénateur Perregaux, ont été présentés comme candidats, MM. Vouty, premier président de la cour d'appel de Lyon; Carbonara, premier président de la cour d'appel de Gènes, et Latteur, premier président de la cour d'appel de Bruxelles.

(M. Carbonara a été élu.)

— Par décrets du 18 mars, S. M. a nommé M. Neri-Corsini conseiller-d'état, section de l'intérieur, et auditeurs en son conseil d'état, MM. Gaëtan Capponi, Joseph Griffoli, Seristori fils, et Coppei, de Toscane.

— Par décret du 14 mars, M. Gary, préfet du département du Tarn, a été nommé préfet du département de la Gironde, en remplacement de M. Fauchet, nommé préfet de l'Arno.

— S. Exc. M. le maréchal Bessièrès, duc d'Istrie, est arrivé à Paris, venant d'Espagne.

— M. le comte de Fuentès est mort à Saragosse des suites

d'une longue et douloureuse maladie contractée dans le cachot où les insurgés l'avaient renfermé.

— Le général de division Morlot est mort le 22 à Bayonne, des suites d'une fièvre maligne et putride. Ses funérailles ont eu lieu le 23, avec la plus grande pompe. La division de troupes qui était sous les ordres de ce général, est chargée d'aller faire le siège de Jaca.

— Le général Thiébaut est nommé gouverneur de la Vieille-Castille.

— La gazette de Madrid, du 18 mars, contient l'article suivant : « Les nouvelles du corps d'armée du maréchal Soult, duc de Dalmatie, nous apprennent que le corps commandé par la Romana, et composé du reste de son armée et d'un grand nombre de paysans, a été mis dans une déroute complète le 7 mars, sur les frontières du Portugal. On lui a fait 5,000 prisonniers. Nous attendons les détails circonstanciés de cette affaire. »

— M. de Romanzow, à son passage par Koenigsberg, pour se rendre à Pétersbourg, a reçu de S. M. prussienne l'ordre de l'Aigle-Noire, avec la décoration en brillans.

— Des lettres de Mulheim, sur la Roër, annoncent un accident funeste qui vient d'y avoir lieu. La galerie souterraine d'une mine de charbon de terre s'est écroulée le 10 de ce mois, et a enseveli sous la terre tous les ouvriers qui s'y trouvaient à plus de trois cents pieds de profondeur, sans qu'il ait été possible de leur porter le moindre secours.

ANNONCES.

Les Martyrs, ou le Triomphe de la Religion Chrétienne; par M. F. Aug. de Châteaubriand. — Deux vol. in-8°, belle édition et très-beau papier. — Prix, 12 fr., et 15 fr., francs de port. — Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Nota. Cette édition est du même format que celle du *Génie du Christianisme*.

Recueil de Poésies, par J. F. Ducis, de l'Institut de France; composé d'Épîtres, de Poésies diverses, de Mélanges, de Pièces fugitives, de Romances mises en musique par M. Grétry, etc. — In-8°, avec 4 planches de musiques gravées. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. — Chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

(N^o CCCCHII.)

(SAMEDI 8 AVRIL 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT DES QUATRE SAISONS EN PROVENCE.

CHANT DE L'HIVER.

MALADIE, RÉTABLISSEMENT, FÊTE DU PÈRE DE FAMILLE.

.....
.....
De cette famille si chère
Combien de maux et de dangers
Ecarte sa main salutaire !
Tout, jusqu'aux biens les plus légers,
Lui vient de ce chef tutélaire.
Le bon époux, le tendre père,
S'il n'est un dieu dans ses foyers,
Est du moins un roi que révère,
Que chérit d'un amour sincère
Un peuple heureux par ses bienfaits.
Mais quel roi vit dans ses sujets
Ce touchant accord pour lui plaire,
Ce respect pour sa volonté,
Ces tendres soins pour sa santé ?
A-t-elle subi quelqu'atteinte
Cette santé d'un prix si grand ?

D

Sur tous les fronts , au même instant
 On lit la tristesse et la crainte.
 Tout bruit qui d'un père chéri
 Pourrait accroître la souffrance ,
 Autour de sa couche est banni :
 L'amour qui veille près de lui
 Fait au loin régner le silence.
 Le plus jeune de ses enfans ,
 Si tapageur , si volontaire ,
 Par tendresse pour ce bon père ,
 Renonce à ses hochets bruyans.
 Sifflet , tambour , paume , toupie ,
 En un coin dorment tristement ;
 Lui-même , assis languissamment ,
 Il les dédaigne , il les oublie.
 Voyez , et les jours et les nuits ,
 Une épouse , de tendres fils
 Au cher objet de leur alarmes
 Prodiguer leurs soins réunis ;
 Voyez par ces soins pleins de charmes ,
 Ses maux calmés , bientôt guéris.
 Mais du prodige on doute encore :
 Du dieu qu'adorait Epidaure
 Le ministre entre à pas comptés ;
 Comme on se presse à ses côtés !
 En tremblant , on attend l'oracle
 Que sa bouche va prononcer :
 « Mon art , dit-il , fit ce miracle. »
 Docteur , tu n'oses le penser.
 Tout bas ton cœur , comme le nôtre ,
 Le rapporte aux soins de l'amour.
 Comme nous , conviens à ton tour
 Que ce docteur en vaut un autre.
 Peindrai-je les transports joyeux
 D'une famille toute entière ,
 A l'instant où le ciel prospère
 • Vient d'exaucer ses plus doux vœux ?
 On s'embrasse , on se félicite ;
 Au cou d'un père , d'un époux
 A l'envi l'on se précipite ,
 De ses regards on est jaloux.
 Mais d'une innocente allégresse
 Toujours la peine et la tristesse
 Ne sont point les avant-coureurs ;

Le doux plaisir n'est point sans cesse
 Précédé de crainte et de pleurs.
 Depuis plus d'un mois, à ses frères,
 Fanfan demande chaque jour
 Quand vient, au gré de son amour,
 La fête du meilleur des pères.
 Plus d'attente ; elle arrive enfin
 Cette fête si désirée ;
 Et dans la légende sacrée
 Elle est indiquée à demain.
 Avec le plus profond mystère,
 En hâte, l'on fait mille apprêts ;
 L'on cueille, l'on monte en bouquets
 Les plus belles fleurs du parterre ;
 On prépare chansons, banquet ;
 Dans les plaisirs qu'on se promet,
 L'on aime sur-tout à comprendre
 Le plaisir si doux de surprendre
 De tous ces soins le tendre objet.
 Qui des caresses d'un bon père
 Demain le premier jouira !
 Qui le premier couronnera
 Une tête à bon droit si chère !
 Tous forment ce vœu dans leur cœur,
 Tous briguent un tel avantage.
 Fanfan l'obtient ; malgré son âge,
 Du sommeil il se rend vainqueur.
 Aux rayons naissans de l'aurore,
 Vers son père qui dort encore
 Il court, précipite ses pas,
 Il est sur son lit, dans ses bras.
 Moment pour tous deux pleins de charmes !
 D'un père ô pur ravissement !
 Il presse son fils tendrement
 Et l'arrose de douces larmes.
 Au bruit de leurs épanchemens,
 En sursaut soudain l'on s'éveille.
 Mais, ô surprise sans pareille !
 Fanfan par ses soins diligens,
 A ravi ces embrassemens
 Qu'en vain l'on se promet la veille.
 Sommeil fatal ! on en rougit,
 On se reproche sa paresse.
 Mais à la voix de la tendresse

MERCURE DE FRANCE,

Cèdent bientôt honte, dépit.
 Tous vont, comme leur jeune frère,
 Déposer aux pieds de leur père
 Des fleurs et les plus tendres vœux.
 Quoique plus tardif, leur hommage,
 D'un même amour étant le gage,
 A le même prix à ses yeux.
 A leur tour ses enfans eux-mêmes
 Éprouvent au fond de leur cœur
 Qu'un baiser d'un père qu'on aime
 En tout tems a même douceur.
 Aussitôt la fête commence ;
 Le plaisir succède au plaisir ;
 Tout se mêle, tout veut jouir,
 Et la vieillesse même danse.
 Nature, je les reconnais !
 Voilà tes pures jouissances ;
 Mais, au lieu de ces plaisirs vrais
 Qu'à pleines mains tu nous dispenses,
 Le monde ne donna jamais
 Que de trompeuses espérances,
 Que des remords et des regrets.

O vous à qui sont encor chères
 Les mœurs, l'innocente galté,
 Vous qui peut-être avez traité
 Ces tableaux de vaines chimères,
 Je veux, à votre œil enchanté
 Sous le toit du meilleur des pères
 En offrir la réalité.
 C'est sa famille, c'est lui-même
 Que ma Muse a peint dans ses chants ;
 Elle a dit comme ses enfans,
 Comme une tendre épouse l'aitne ;
 Elle a dit ces plaisirs touchans
 Que tous les ans sa fête amène ;
 Ces vœux pour lui formés sans peine
 Partant de cœurs reconnaissans.
 O Muse, répète sans cesse,
 Répète à ce mortel chéri,
 Ceux que la plus pure tendresse
 Inspire à son fidèle ami.
 D'une vive reconnaissance
 Soutiens, anime les accens,
 Réponds par les plus nobles chants

A la plus noble bienfaisance.
 Quand le retour de sévrier
 (1) De Blaise annoncera la fête,
 Tresse le chêne et le laurier,
 Muse, pour en ceindre sa tête;
 Et que leurs rameaux confondus,
 En lui, de leur double feuillage,
 Couronnent le rare assemblage
 Et des talens et des vertus....

DEMORE, sous-inspecteur de marine,
 des Académies de Lyon et de Marseille.

~~~~~  
 DORER LA PILULE,

VAUDEVILLE.

AIR : *Regard vif et joli maintien.*

Amis, je le déclare net,  
 Toute pilule purgative,  
 Nous vint-elle de chez Cadet,  
 Me verra sur la négative.  
 Je les aime quand on les fait  
 De pâte fine ou de fécules,  
 Et je prétends en vrai gourmet  
 Que ce soit Balaine ou Rouget  
 Qui dorent toujours (*bis*) mes pilules.

Quand le malin esprit tenta  
 La femme, d'orgueil enivrée,  
 Le fin matois lui présenta  
 Une pomme jaune et dorée;  
 Le fruit dont il la régala  
 Fit taire en elle tout scrupule;  
 Et par sa couleur on verra  
 Qu'à la beauté, dès ce tems-là,  
 Le diable devrait (*bis*) la pilule.

Quelle pilule, un opéra!  
 Chaque fois que l'on m'en régale,  
 Par la douce vertu qu'elle a  
 C'est en dormant que je l'avale.  
 De l'Amour écoutant la voix,

---

(1) M. Cavellier, inspecteur de la marine, à Toulon.

Qu'une *vestale* capitule  
Et se rende à ses douces lois,  
Je veille alors ; car cette fois  
L'esprit a doré ( *bis* ) la pilule.

Du mot d'amour dit tout crûment,  
La prude Lise est offensée.  
« Monsieur, dit-elle à son amant,  
» Gazez du moins votre pensée. »  
Dans son cœur, hélas ! chaque jour  
Il survient un nouveau scrupule :  
Jamais, j'en conviens sans détour,  
Il ne faut lui parler d'amour  
Sans avoir doré ( *bis* ) la pilule.

D'un Français l'audace me plaît ;  
Avec une ardeur sans égale  
Il vole au devant d'un boulet,  
On d'une bombe, ou d'une balle :  
Qu'il les reçoive tour à tour,  
Jamais d'un pas il ne recule ;  
Au son du fifre et du tambour  
La gloire, avec cinq sous par jour,  
A doré pour lui ( *bis* ) la pilule.

Si je n'arrêtais mon essor,  
Poursuivant ce gai badinage,  
De plus d'une pilule encor  
Je pourrais vous faire l'hommage ;  
Mais j'en reste à ce couplet-là :  
Si ma chanson vous paraît nulle,  
Parmi les vôtres placez-la ;  
Au maladroît qui la lira  
Ce sera doré ( *bis* ) la pilule.

EM. DUPATY.

## ENIGME.

QUAND je suis, cher lecteur, du genre masculin,  
On me trouve formé dans le sein de la terre.  
Mon nom peut, sans changer, devenir féminin,  
Alors on me forma pour les arts et la guerre.

A.... H.....

LOGOGRIPIE

J'ai cinq membres; avec mon tout;  
 L'homme de goût  
 M'applaudit ou me blâme;  
 Avec quatre je suis un châtiment infâme;  
 Avec trois je présente un objet immortel;  
 Avec deux je deviens un pronom personnel.

S.....

CHARADE.

POUR élever les eaux, le savant Archimède  
 Avec un grand succès employa mon premier;  
 Quand mon second nous glace il n'est point de remède;  
 Tantôt beau, tantôt laid, chacun a mon entier.

A.... H.....

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPIE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *le Temps*.

Celui du Logogriphe est *Oncle*, et dans lequel on trouve : *le, ce, côte, leçon, (col, nel, no, mots italiens), (leo, latin), on, cô* (herbe de la Chine), *ô* et *Noël*.

Celui de la Charade est *Four-mi*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

*VOYAGE EN CRIMÉE ET SUR LES BORDS DE LA MER NOIRE*, pendant l'année 1803. — Dédié à S. M. Impériale et Royale, par M. de REUILLY, auditeur au Conseil-d'Etat, etc. — Un vol. in-8°, orné de jolies vignettes et de cartes géographiques. — Prix, broché, 7 fr., et 8 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez *Bossange, Masson et Besson*, imprimeurs-libraires, rue de Tournon, n° 6.

De retour sous son toit, tel que l'airain sonore  
 Qu'on cesse de frapper et qui résonne encore,  
 Dans la tranquillité d'un loisir studieux,  
 Il revoit en esprit ce qu'il a vu des yeux;  
 Et dans cent lieux divers présent par la pensée,  
 Son plaisir dure encore quand sa peine est passée. DELILLE.

C'EST ainsi qu'un grand poète a marqué l'impression

profonde des longs voyages, et retracé les souvenirs durables des voyageurs. Le jeune écrivain, dont je vais suivre les traces, a voulu se ménager l'utile plaisir décrit par le poète. Au milieu des déserts de la Tartarie, et sur les rochers sauvages de la Crimée, ses regards étaient encore fixés sur la France, et les peines du moment lui préparaient des joissances pour l'avenir. Il observait, avec l'esprit et le cœur d'un Français, ces belles contrées où fleurirent autrefois le commerce et les arts, et qui, long-tems flétries et dépeuplées par la barbarie des Turcs, maintenant asservies sous la domination des Russes, ne sont pas cependant inaccessibles au bruit de nos victoires lointaines et à la renommée du héros qui règle nos destinées.

Nous avons peu d'ouvrages récents, d'un véritable intérêt et d'une instruction solide, sur la Crimée. On ne doit lire qu'avec un peu de méfiance les relations des écrivains russes et allemands, qui ont poussé très-loin l'art de la flatterie, et qui n'ont vu dans la Tauride que la conquête chérie de Catherine II et du prince Potemkin. Cette observation ne s'applique point aux ouvrages du professeur Pallas, qui a voulu s'établir lui-même dans cette péninsule célèbre, et qui mérite sans doute beaucoup de respect et de confiance. Après lui, je ne connais que deux français, MM. de Tott et Peyssonel, qui aient donné quelques détails curieux, intéressans et fidèles, sur les petits Tartares et les côtes de la mer Noire. Le journal de milady Craven n'est que l'itinéraire d'une femme d'esprit, en qui les voyages et l'usage du monde n'ont pu détruire les préventions les plus aveugles et souvent les plus absurdes en faveur de l'Angleterre et des Anglais. Je crois donc que l'ouvrage de M. de Reuilly paraîtra d'autant plus neuf, utile et piquant, que les choses et les lieux mêmes ont beaucoup changé, depuis que MM. de Tott et Peyssonel ont écrit.

L'auteur annonce que cet ouvrage est le fruit de ses observations pendant un assez long séjour en Crimée, de ses lectures et de ses entretiens avec des personnes instruites, parmi lesquelles il se glorifie d'avoir pu compter M. Pallas. Ce vénérable vieillard accueillit le

voyageur français avec une bienveillance particulière , et bientôt sa maison devint celle de M. de Reuilly. Le portrait qu'il en a tracé doit plaire à tous les amis des sciences, et l'on aime à croire qu'ici la reconnaissance n'ajoute rien à la vérité. « Mes entretiens avec cet illustre voyageur , dit M. de Reuilly , la bonté avec laquelle il a répondu à toutes mes questions , m'ont mis à même de recueillir beaucoup de faits importants.... Sa vieillesse est belle , son extérieur simple , sa conversation toujours intéressante. Hors de son cabinet , cet habile naturaliste n'est plus que le meilleur des hommes. Personne n'était plus en état que lui de me donner des notions exactes et précises sur la contrée qu'il habite depuis quelques années. Il a poussé la complaisance jusqu'à me tracer lui-même l'itinéraire de mon voyage ; et à mon retour , il a voulu lire mes observations , qu'il a corrigées et enrichies de ses notes. »

Il serait difficile d'offrir des gages plus honorables à la confiance du lecteur. M. de Reuilly a puisé par-tout aux meilleures sources , et par-tout il a été protégé par une bienveillance qu'on ne doit jamais à la fortune seule. Ce qui a dû sans doute ajouter à son bonheur, c'est que , parmi les hommes qui ont le plus favorisé ses recherches , il a trouvé sur ces plages à demi-barbares deux français qui , jetés par les événemens si loin de leur patrie , l'honorent à la fois par leurs talens et par leurs regrets. Le premier est M. le duc de Richelieu , gouverneur-général de la province d'Odessa , à qui cette ville naissante doit déjà presque toute sa renommée et sa prospérité. « Fort de la confiance de l'Empereur Alexandre , dit notre voyageur , M. de Richelieu , animé du désir le plus vif de faire le bien , a mis un terme aux déprédations ; les fripons ont été chassés ; des gens honnêtes les ont remplacés dans toutes les parties de l'administration ; les travaux utiles s'achèvent ; les maisons s'élèvent de tous côtés , et Odessa ne tardera pas à devoir à son nouveau chef , la splendeur à laquelle elle est appelée par sa situation. »

Le second français dont l'accueil a rappelé à M. de Reuilly sa patrie , et dont la conversation a pu lui

fournir des notes intéressantes, est M. le marquis de Traversay, amiral-commandant en chef toutes les forces maritimes de la Russie sur la mer Noire, et justement regardé comme l'un des amiraux les plus distingués qu'il y ait en Europe.

Cependant quelque doux qu'il soit pour un voyageur français de rencontrer, sur les bords du Pont-Euxin, l'élégance des mœurs, le langage et l'urbanité de sa patrie; quelques instructifs que puissent être les entretiens féconds et variés d'un savant tel que M. Pallas, je crois que M. de Reuilly a trouvé encore plus d'intérêt dans la conversation d'un prince tartare, qu'il nomme Ataï-Myrza. Reste du sang des anciens souverains de la Crimée, ce prince est âgé d'environ cinquante ans. « Il est d'une taille moyenne; sa constitution est » robuste; sa contenance grave, fière, imposante et » expressive. Il a fait ses premières armes sous Krim- » Gherai, et s'est acquis, par sa bravoure et ses talents, » une grande réputation militaire parmi les Tartares. » Ce prince, doué de beaucoup d'esprit naturel, a » l'élocution aisée, la répartie extrêmement prompte: » il est franc et généreux, assez instruit pour un Mu- » sulman, très-tolérant en matière de religion, et ami » des étrangers. »

Le nom de celui que les Allemands ont appelé *l'homme du destin*, a retenti jusques sous les tentes des tartares et dans les montagnes de la Crimée. « Je » veux voir le GRAND-BONAPARTE, dit un jour à M. de » Reuilly l'héritier détrôné des Kans de Crimée. Quoique » vieux, j'ai envie d'aller à Paris. Y serais-je bien » reçu? — Sans doute, lui répondit le jeune voyageur. » L'hospitalité est le premier devoir de l'homme, et un » guerrier brave et expérimenté est sûr d'être bien » accueilli chez les Français. — Je sais, ajouta le prince » tartare, que vous avez vaincu tous les ennemis qui » ont osé vous attaquer: mais nous sommes d'anciens » amis: je me rappelle d'avoir connu Tott, qui a vécu » quelque tems parmi nous. »

M. de Reuilly rapporte une autre conversation qu'il eut avec Ataï-Myrza, et que les lecteurs seront bien aises de trouver ici toute entière. Il y a peu d'années

que les voyageurs français n'allaient guère chez l'étranger que pour y montrer, avec les grâces légères de leur capitale, les travers d'une éducation assez négligée, et les ridicules d'une impertinence un peu plus soignée. Si nos jeunes gens y portent aujourd'hui plus de sagesse et de réflexion, plus d'envie de se former et de s'instruire, ils y recueillent aussi des témoignages d'estime et de bienveillance auxquels les étrangers ne nous avaient point accoutumés.

« Les journées, chez Atai-Myrza, dit M. de Renilly, se passaient à monter à cheval et à tirer de l'arc. Rien ne peut égaler la force et l'adresse avec lesquelles ce prince lançait une flèche. Rarement il manquait le but, et l'atteignait souvent à une distance prodigieuse. La conversation remplissait le reste du tems, et roulait presque toujours sur la France et sur *Bonaparte*.

« Ce qui m'étonne le plus, disait-il, c'est que ce grand homme ait fait tout ce qu'il a fait dans un siècle aussi éclairé que celui-ci. Lors de son expédition en Egypte, j'avais cru un moment qu'il pensait au rétablissement de la Pologne; et voulait débarquer sur les côtes de la mer Noire; mais le GRAND avait d'autres desseins. Je ne sais si je me trompe dans mes pressentimens; mais je crois qu'avant quatre ans il y aura une guerre générale en Europe.

« Je parlais un jour, ajoute M. de Renilly, de l'immensité de l'empire de Russie, lorsque Atai-Myrza m'interrompit de la manière suivante: — Cet Empire est vaste, sans doute, mais il me rappelle une dispute que j'eus autrefois avec les officiers d'un régiment dans lequel je servais; ils étaient de nations différentes, et je le savais bien; cependant ils ne cessaient de me dire; *nous autres Russes, nous autres Russes....* Ennuyé de les entendre toujours répéter la même chose, je leur dis: voyons; que tous les étrangers sortent de la chambre, et j'aurai affaire avec tous les Russes qui resteront. Tous sortirent, et la dispute fut terminée. — Si j'avais parlé du tems de Paul, observa le prince, comme je le fais aujourd'hui, il m'aurait



» envoyé en Sibérie; mais Alexandre est bon; il voudrait qu'on rendit justice, même aux Tartares.»

Ces traits font mieux connaître que tout ce que j'aurais pu dire, les personnages que M. de Reuilly a vus, les mœurs, les opinions, le caractère et les espérances des peuples qu'il a visités. C'est la partie dramatique de son ouvrage. Les lieux qu'il a parcourus inspirent un intérêt d'un autre genre: eh! quel homme, doué de quelque imagination, n'aimerait pas à visiter, sur les pas d'un guide éclairé, ces contrées poétiques, où l'on trouve si peu de monumens historiques et tant de souvenirs fabuleux! D'un côté, se présentent ces rivages barbares, si effrayans pour les anciens et si mal connus des modernes, que nul n'a pu déterminer avec précision la place où gémissait Ovide exilé. D'un autre côté, ce sont les côtes inhospitalières de la Tauride, où fut adorée, jusqu'à l'arrivée d'Oreste, cette divinité cruelle qui sembla revivre un moment pendant nos orages politiques, pour livrer à la mort les malheureux échappés au naufrage. Etrange et honteux rapprochement! Tandis que Catherine seconde relevait les murs de Théodosie, et rendait à ces colonies grecques le nom qu'elles avaient illustré; tandis que les souverains de la Russie forçaient des tartares à recevoir les lois, les opinions, les coutumes des peuples civilisés, des hommes qui déchiraient la France au nom de la liberté, de la justice et de l'humanité, s'efforçaient de relever, sur les côtes de Calais, les autels de la Diane de Tauride, et voulaient flétrir la nation la plus douce et la plus polie de l'Europe, de ces crimes que nous imputons, presque sans y croire, aux peuples les plus sauvages de l'antiquité. Mais les Français ont bientôt rougi de ces excès déplorables, et sont revenus sans peine à leur caractère humain et généreux. La Crimée a été moins heureuse. Les Russes, dont le gouvernement plus vieux que la nation, s'efforce vainement d'avancer la maturité, n'ont porté dans ces anciennes colonies de la Grèce que la rudesse indomptable des Scythes leurs ayeux. Il est constant qu'ils ont abattu les forêts, appauvri le sol, dispersé les habitans, et que

sous leur empire, la Crimée a perdu près de la moitié de sa population.

M. de Reuilly, en entrant dans cette péninsule célèbre par l'isthme d'Or ou de Précop, n'a vu d'abord qu'une plaine immense et sablonneuse, assez semblable aux déserts qu'il venait de traverser. Mais en approchant du centre, le sol commence à s'élever; bientôt des montagnes pittoresques, des vallons fertiles, d'excellens pâturages, des vergers délicieux, annoncent les rivages de la mer; et l'abondance des productions naturelles, obtenues presque sans culture de cette terre féconde, explique comment les ports voisins furent autrefois le centre du commerce le plus riche et le plus varié. Celui que les Gênois y faisaient avec la Haute-Asie, les provinces baignées par la mer Caspienne et jusqu'aux bords de l'Indus, tenait moins encore à la situation géographique de la Crimée, qu'à l'ignorance des navigateurs du tems et aux circonstances politiques où se trouvaient alors les grands Etats de l'Europe. Mais la presqu'île et les côtes voisines, si elles étaient cultivées et peuplées comme elles peuvent l'être, comme elles l'ont été, suffiraient encore, sans détourner la route que suivent aujourd'hui les trésors de l'Inde, à un commerce très-florissant et très-étendu.

En resserrant ici les observations que M. de Reuilly doit à ses propres observations, ou aux instructions savantes du professeur Pallas et des hommes les plus éclairés qui habitent la Crimée, il est facile d'en former la statistique. Dans son état actuel, le pays n'a point de forêts considérables, mais un grand nombre de bosquets charmans. Dans le voisinage des montagnes, des prairies riantes, des vallées de la plus heureuse fécondité, reposent agréablement les yeux du voyageur fatigué. Le climat est généralement assez doux, mais la température est très-variable, et si l'on en croit les habitans, il y fait plus froid depuis que les Russes s'y sont établis. Le gibier y est rare, les pâturages sont excellens. Toutes les sortes de grains réussissent dans les plaines: de nombreux jardins y abondent en légumes et en fruits délicieux: la vigne s'y plaît, et dans plusieurs cantons on récolte du fort bon vin. Le sol est

riche en plantes utiles pour les arts, telles que l'*atriplex laciniata*, avec laquelle on fabrique de la soude, la gaude ou herbe à jaunir, le safran, le sumac, etc. On y trouve aussi l'olivier, le térébinthe, le plaqueminer, le caprier, le noyer, le grenadier et le figuier. La mer y abonde en poissons, mais faute d'instrumens et d'industrie, on n'y tire pas de la pêche tout le parti qu'on pourrait. L'air y est sain; les eaux y sont mauvaises, les orages peu fréquens, mais effroyables. Les vents du nord et du nord-ouest y sont les plus constants: il s'y élève quelquefois un vent d'une nature extraordinaire et d'une chaleur remarquable. M. Pallas le croit produit par les vapeurs sulfureuses de substances inflammables, cachées dans les abîmes de la mer. La nature y présente un autre genre de phénomène: il y a eu, et il y a encore en quelques endroits, de ces éruptions vaseuses dont parle M. Pallas dans ses voyages. Le pays est coupé de beaucoup de rivières, et parsemé, sur-tout vers l'isthme, d'un grand nombre de lacs salés. M. de Reuilly pense que c'était autrefois des anses de mer, dont par la suite la communication aura été interceptée par des amas de gravier, de limon et de pierres, qui auront d'abord formé des barres, et produit ensuite une entière séparation.

Les principaux objets d'exportation de la Crimée sont les grains, les cuirs, la soude, le poisson sec et salé, des fentes, de la cire, du miel, des vins et du caviar, espèce de beurre fait avec des œufs d'esturgeon. Les Grecs, dans leurs nombreux carêmes, en font une étonnante consommation, soit en Russie, soit dans l'Empire Ottoman. La population de la péninsule, qui s'augmenterait si facilement par l'agriculture et le commerce, n'excède pas 300,000 âmes. On croit qu'elle avait 500,000 habitans sous le gouvernement des Kams.

Ce que j'ai rapporté plus haut des conversations de M. de Reuilly avec Atai-Myrza, et de son séjour chez ce prince, fait suffisamment connaître l'hospitalité des Tartares, les mœurs, les opinions, et le vœu secret de ce peuple antique, plus d'une fois vaincu, sans être avili ni dégénéré. On sera sûrement bien aise de trouver dans l'ouvrage même de M. de Reuilly, quelques notions

historiques sur un peuple qui a subjugué les plus belles parties du monde connu, et auquel il n'a manqué que la gloire des arts et des lettres pour occuper une des premières places dans les annales du genre humain. L'auteur, comme je l'ai déjà remarqué, a constamment puisé dans les meilleures sources. Son style est simple, clair, et ne manque point d'intérêt : on pourrait y relever des négligences et quelques incorrections; mais il paraît que M. de Reuilly, dans les recherches de sa jeunesse active et laborieuse, plus occupé du soin de bien voir que de bien dire, a préféré les observations sages, les aperçus élevés, les découvertes utiles, au mérite de l'élégance et de l'expression. Le genre dans lequel il a écrit est celui qui admet le moins d'ornemens; mais M. de Reuilly a plus de raisons qu'un autre de ne jamais renoncer à ceux qui sont la preuve d'un goût sûr et d'un esprit cultivé. ESMÉNARD.

---

*HISTOIRE GRECQUE DE THUCYDIDE*, accompagnée de la version latine, des variantes des treize manuscrits de la Bibliothèque Impériale, d'observations historiques, littéraires et critiques, de cartes géographiques et d'estampes; par J.-B. GAIL, professeur de littérature grecque au Collège de France. — Huit vol. in-8°.

*HISTOIRE GRECQUE DE THUCYDIDE*, traduite en français, accompagnée de notes supplémentaires aux deux volumes de critiques, de cartes géographiques et d'estampes; par J.-B. GAIL, lecteur et professeur impérial. — Quatre volumes in-8°. A Paris, chez Gail, neveu, au Collège Impérial de France.

AVANT que M. Gail entreprît son Thucydide grec, accompagné de la version latine et suivi d'une traduction française, il n'existait de cet historien que des éditions, soit purement grecques, soit grecques et latines, qui toutes, à cause de leur format ou de leur prix, ne pouvaient être ni à l'usage, ni à la portée des élèves. M. Gail a donc fait une chose favorable au progrès des

bonnes études en publiant une édition de Thucydide, d'un format portatif et d'un prix aussi modique que pouvait le permettre l'impression soignée d'un tel ouvrage. Elle renferme le texte grec, conféré avec les treize manuscrits de l'Auteur que possède la Bibliothèque Impériale : des notes marginales offrent les différentes leçons de ces manuscrits. En regard du texte, se trouve l'ancienne version latine, purgée d'une foule de contre-sens qui la défiguraient : l'Editeur explique et justifie une partie de ses plus importantes corrections dans un Mémoire sur Thucydide, qui est à la suite de sa traduction française. M. Gail avait déjà publié plusieurs fragmens de cette traduction dans les journaux, lorsque M. Lévesque lui apprit qu'il avait lui-même traduit Thucydide en entier. M. Gail crut alors devoir se borner à être l'Editeur de la traduction de M. Lévesque. Cet ouvrage ayant obtenu un succès mérité, et la seconde édition en étant épuisée, M. Lévesque invita M. Gail à revenir sur son propre travail, en lui permettant de profiter du sien. C'est là sans doute un procédé généreux, et M. Gail le reconnaît autant qu'il dépend de lui, en déclarant qu'il doit à M. Lévesque la plus grande partie de ce que lui-même n'avait pas traduit encore, et notamment le huitième et dernier livre presque entier. Ce qui nous importe sur-tout à nous autres lecteurs, c'est que la traduction publiée par M. Gail étant le résultat des efforts en quelque sorte combinés de deux hommes également versés dans la connaissance de la langue grecque, nous avons deux garanties pour une de l'exactitude de la version. Cette version, sous le rapport de l'élégance, ne peut être traitée plus sévèrement qu'elle ne l'a été par l'auteur lui-même. « On sera fondé, dit-il, je le sais, à me reprocher ici quelques négligences de style, et des phrases » embarrassées dans leur marche; là, des *ils*, *les*, *leurs*, » *et*, un peu prodigués; ailleurs ou des consonnances » choquantes comme *nous nous*, *vous vous*, ou le *par-* » *fait* trop souvent répété, et que plus d'une fois le *pré-* » *sens* eût heureusement remplacé. Mais ce qui dimi-

» nuera mes regrets de n'avoir pas mis par-tout la der-

» nière main à la partie du style, ce qui me donnera » peut-être quelques droits à l'indulgence de mes lec-

» teurs,



» teurs, c'est que par-tout, ainsi que dans mon *Théophraste*,  
 » je me suis appliqué à résoudre de grandes difficultés,  
 » et de plus à réformer de grandes erreurs commises en  
 » histoire comme en grammaire. » Ailleurs, M. Gail,  
 prenant le soin de relever quelques-unes de ses fautes les  
 plus graves, soit dans l'interprétation, soit dans le style,  
 pousse le zèle de la science et du bien dire, jusqu'à se  
 goormander lui-même avec dureté et quelquefois avec  
 dérision. Il a remarqué dans sa traduction ces mots :  
 « Un accroissement de forces, fruit de la fertilité du sol. »  
 Son oreille, accoutumée à l'euphonie grecque, est blessée  
 de cette succession de syllabes dures, et il s'écrie : « *For,*  
*fru, fer*, détestable ! Plus loin, il renvoie à la chanson de  
 M. de la Palice, une phrase un peu étrange qui lui était  
 échappée, et d'où resultait cette vérité trop incontes-  
 table, qu'un homme mort d'une première attaque de  
 peste, ne peut pas mourir d'une seconde. Il est impos-  
 sible de s'exécuter de meilleure grâce ; et il y en aurait  
 beaucoup de mauvaise à insister sur des fautes si sincé-  
 rement avouées par celui qui les a commises. On pour-  
 rait soupçonner un auteur qui va ainsi au devant de  
 quelques reproches peu graves et se les adresse si rude-  
 ment à lui-même, de vouloir faire tout de suite à la  
 critique sa part, de peur qu'elle ne se la fasse elle-même  
 un peu trop forte. Mais la lecture de plusieurs livres  
 de la traduction de M. Gail m'a prouvé qu'il n'avait  
 point employé cette ruse de l'amour-propre, et qu'il  
 s'était taxé bien en conscience. Le style, sans être d'une  
 élégance remarquable, a généralement de la correction,  
 de la clarté et de l'aisance. Il est un morceau que l'au-  
 teur a écrit avec un soin tout particulier ; c'est la belle  
 oraison funèbre que Périclès prononça en l'honneur des  
 Athéniens morts pendant la première campagne de la  
 guerre du Péloponèse.

Ce qui appartient en propre à M. Gail et l'élève au  
 dessus du métier de scholiaste et de traducteur, c'est un  
 mémoire sur Thucydide, divisé en quatre parties, dans  
 lesquelles il examine son auteur comme écrivain et  
 comme historien, le compare sous ces deux rapports  
 avec Xénophon, son continuateur, et le défend contre  
 les reproches assez graves que lui ont faits des critiques

anciens et modernes. Je citerai le début de ce mémoire qui expose en peu de lignes tous les titres de gloire de Thucydide et les travaux considérables auxquels a dû se livrer le nouvel Editeur de ses ouvrages.

« L'historien qui créa Tacite, que Démosthènes copia » tout entier huit fois de sa main, qu'il transcrivit une » fois de mémoire, au flambeau duquel s'allumèrent ces » foudres d'éloquence qui firent trembler Philippe sur » son trône; cet immortel auteur que tant d'écrivains, » soit grecs, soit latins, admirèrent, méditèrent, imi- » tèrent à l'envi, que tous les princes et leurs ministres, » dit Mably, devraient lire tous les ans ou plutôt savoir » par cœur, Thucydide n'est connu que par extraits, » je dirais presque par lambeaux, dans les plus célèbres » écoles de l'Europe, et manque absolument aux écoles » françaises. On cessera de s'en étonner, en réfléchissant » sur l'extrême difficulté de mettre entre les mains des » jeunes gens un ouvrage qui n'est que dans celles d'un » petit nombre de savans en Europe; un ouvrage qui, » jugé par un critique ancien ( Denys d'Halicarnasse ) » avec une sorte d'acharnement, semble n'avoir été étu- » dié par des critiques modernes ( le P. Rapin et La- » harpe ), que dans de mauvaises versions; un ouvrage » enfin qui a eu le sort de tout ce qui est grand, élevé, » difficile, celui d'être peu connu et plus mal apprécié. » Pour l'entreprendre, ce n'était pas assez d'un religieux » enthousiasme pour l'un des plus admirables monu- » mens de l'éloquence antique; il fallait encore se sentir » du courage. Il fallait oublier et les inexorables censures » de Denys et le mot désespérant de Cicéron; il fallait » s'entourer de commentateurs, lire les scholiastes, » consulter les manuscrits, méditer son auteur, lutter » contre des difficultés sans nombre, et sortir de cette » lutte avec l'espérance qu'on rendra clair ce qui pa- » raissait obscur, abstrait et presque inintelligible. Ce » courage nécessaire, je l'ai eu; cette espérance elle » m'a soutenu; ces combats, je les ai livrés; ces diffi- » cultés, je me suis efforcé de les vaincre. »

On convient généralement que Laharpe, dans son *Cours de littérature*, n'a donné à l'examen des écrivains de l'antiquité, ni la profondeur ni l'étendue convenables.

Ayant l'air de vouloir s'accommoder à la faiblesse et à la légèreté de son auditoire qu'aurait peut-être bien rebuté en effet une analyse trop exacte des auteurs grecs et latins; mais dans le fait ne voulant ou ne pouvant pas prendre la peine de relire ces auteurs, de les méditer, et de se former sur leurs ouvrages une opinion propre et réfléchie, Laharpe a trouvé plus commode de les juger d'après des souvenirs de collège éloignés et confus, ou d'après ces traditions vagues que le vulgaire des littérateurs reçoit et transmet avec une égale confiance; et il a eu le soin d'énoncer ces jugemens d'une certaine manière indéfinie, absolue et tranchante, qui ne permit point le doute aux personnes sans lumières, et ne donnât point trop de prise aux critiques des personnes éclairées. Sa mémoire a déjà expié ce tort plus d'une fois; déjà plusieurs traducteurs ou imitateurs des écrivains de l'antiquité, ont attaqué avec succès la légèreté ou l'injustice de ses décisions. M. Gail, entre autres, s'est signalé par la vigueur avec laquelle il a défendu contre lui son cher Théocrite. Il a renouvelé ce combat au sujet de Thucydide. Laharpe a consacré une demi-page au plus à ce célèbre historien. « *On lui reproche*, dit-il, » deux défauts assez opposés l'un à l'autre : il est trop » concis dans sa narration, et trop long dans ses harangues. Il a beaucoup de pensées; mais elles sont quelquefois obscures : il a dans son style la gravité d'un philosophe; mais il en laisse un peu sentir la sécheresse. » Voilà certes un jugement d'une brièveté et d'une rigueur un peu prévôtale. Thucydide valait bien que les choses à charge et à décharge fussent discutées avec un peu plus de soin, et la sentence moins durement libellée. M. Gail en appelle, et son *factum* m'a paru fait avec autant de solidité que de modération. Le ton de nos érudits a bien changé. Un savant du seizième siècle eût versé des flots d'injures contre le critique sacrilège : M. Gail se borne à combattre, par des raisons et des exemples, les erreurs de celui qu'il appelle le *Quintilien français*. Laharpe n'est pas son seul antagoniste; le vrai Quintilien et sur-tout Cicéron, ne se sont pas montrés tout à fait favorables à Thucydide. M. Gail gémit de leurs préventions; il les attaque et



travaille à en détruire l'effet. Ces sortes d'apologies, dussent-elles ne pas infirmer le moins du monde des critiques justement imposantes, et n'apporter aucun changement à l'opinion du public lettré, ont toujours l'avantage de réunir en un point les divers témoignages, de faire mieux connaître l'auteur dont le plus ou le moins de mérite est établi et discuté contradictoirement, d'enrichir et d'exercer l'esprit du lecteur, et enfin de flatter son amour-propre, en l'établissant juge d'une cause où le génie, le goût et l'érudition plaident alternativement devant lui.

AUGER.

---

*NOUVELLES DE MICHEL CERVANTES, précédées des Mémoires sur la Vie de cet Auteur. — Traduction nouvelle. — Quatre vol. petit in-12. — Chez Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — 1809.*

CES Nouvelles sont précédées, ainsi que le titre l'annonce, d'une Notice biographique et littéraire sur Michel Cervantes, qui ne doit point être confondue avec ces inutilités préliminaires dont les traducteurs se plaisent trop souvent à enfler leurs volumes. Nous aimons à faire connaissance avec les grands écrivains; nous lisons les plus simples particularités de leur vie avec cette curiosité bienveillante que nous inspireraient les moindres événemens arrivés à nos amis. Mais les Mémoires dont nous parlons pourraient se passer de cette espèce de prestige attaché aux noms célèbres, et la vie de Michel Cervantes fut agitée par tant d'orages, que son histoire présente presque le même genre d'intérêt qu'il a su donner à ses meilleures Nouvelles. Ceux qui veulent absolument retrouver dans la situation personnelle d'un auteur le principe du caractère de son génie, et s'il est permis de s'exprimer ainsi, la couleur de ses ouvrages, seraient un peu embarrassés en lisant les Mémoires sur l'auteur de don Quichotte. Cet homme, né sous cette influence secrète qui fait les grands écrivains; chez qui la passion des lettres et de l'étude se révéla presque dès l'enfance, passa sa jeunesse dans le tumulte des armes.

Il se signala d'abord à la fameuse bataille de Lépante, où un coup d'arquebuse lui fracassa la main gauche; il alla ensuite en Flandres pour y combattre sous les drapeaux du duc d'Albe. Parvenu, à force de services, au grade de capitaine d'infanterie, il s'embarqua de nouveau pour une expédition sur la Méditerranée, et combattit vaillamment contre les barbaresques; mais toujours maltraité par la fortune, il fut conduit prisonnier à Alger, où il passa cinq ans et demi dans la plus dure captivité. Sa mère, en sacrifiant tout ce qui lui restait, le rendit à sa patrie, où l'attendaient de nouveaux malheurs. Arrivé à l'âge de trente-trois ans, dégoûté du métier de la guerre, affaibli par la fatigue et les infirmités, il tomba dans une détresse, qu'il augmenta encore en épousant une demoiselle sans fortune. Il passa le reste de sa vie dans la pauvreté, sans autres moyens d'existence que le produit de ses ouvrages, qui furent beaucoup lus, mais non appréciés par ses contemporains. Ce fut parmi tant d'infortunes et de traverses, et dans un état toujours voisin de la misère, que Michel Cervantes écrivit une Pastorale, des Comédies, des Nouvelles, etc. Ce fut dans une prison où l'avaient jeté les habitans d'un village de la Manche, qu'il commença don Quichotte, ce livre, plein de comique et d'enjouement, ce modèle éternel de la fine critique des mœurs et de la bonne plaisanterie; tant la véritable gaieté de l'esprit est indépendante des faveurs de la fortune, ou plutôt en est elle-même un bienfait précieux, qui peut tenir lieu de tous les autres!

Les romans, quand ils n'ont d'autre but que d'amuser pendant quelques momens la curiosité oisive, ne sauraient être placés dans un rang fort élevé parmi les productions littéraires. Il y a une destinée toute particulière pour ces sortes d'ouvrages. Nous pouvons être vivement intéressés, nous pouvons rire ou pleurer, en les lisant, sans leur accorder beaucoup d'estime, et après en avoir dévoré la lecture, nous les jetons de côté pour n'y jamais revenir, et nous en oublions bientôt jusqu'aux titres; mais il y a pourtant un très-petit nombre de romans sur lesquels le génie a laissé son empreinte. Ceux-là sont lus et relus sans cesse; après avoir

fait le charme du peuple pour qui ils furent écrits, ils ont bientôt passé chez toutes les nations civilisées, qui se sont empressées d'en enrichir leur littérature. Telle a été particulièrement la destinée de don Quichotte. Ce roman n'est plus la propriété des Espagnols : c'est un ouvrage classique à Paris, à Londres, à Rome, comme à Madrid : c'est le livre de tous ceux qui sont sensibles aux grâces d'une philosophie douce et enjouée, et qui aiment à sourire à la peinture vive et plaisante de nos ridicules et de nos travers. Il fallait réunir une connaissance approfondie du cœur humain, à une imagination poétique et féconde; il fallait être à la fois grand moraliste et grand écrivain, pour mettre en jeu des caractères aussi vrais et aussi comiques dans une fable toujours amusante, où se trouvent tous les styles, tous les tons et toutes les couleurs. Ce don Quichotte, si fou dès qu'il s'agit de chevalerie, si raisonnable, si spirituel, si éloquent par-tout ailleurs; ce Sancho Pança, qui, tout en se défiant des belles promesses de son maître, finit toujours par se laisser séduire, et paraît subjugué plutôt que convaincu, offrent un exemple frappant de l'ascendant qu'un caractère passionné ne manque jamais de prendre sur le commun des hommes et sur ceux-là même qui l'accusent de folie : l'idée de cette opposition est aussi juste que profonde; elle est l'histoire de la vie humaine, et tant que le modèle d'après lequel a été fait cet excellent tableau ne sera pas brisé, on le reverra par-tout avec un plaisir toujours nouveau.

Cette sagacité avec laquelle Cervantes a su peindre sous le costume espagnol les hommes de tous les pays et de tous les tems, ne se retrouve qu'en partie dans les Nouvelles dont nous annonçons la traduction. On y voit des détails de mœurs bien saisis, des caractères bien tracés; mais ce sont plutôt de légères ébauches que des peintures soignées. En général, le début de ces petits romans est très-heureux. Les divers acteurs y sont placés tout de suite dans des situations propres à exciter un vif intérêt : mais bientôt les événemens se pressent, les incidens se multiplient, et un grand nombre de scènes, qui auraient pu être comiques ou touchantes, y man-

quent leur effet, faute d'être préparées et approfondies. La curiosité, toujours tenue en haleine, force le lecteur à se hâter : mais il est rarement ému ; il ne sent jamais le besoin de s'arrêter pour réfléchir, pour se pénétrer d'une situation, encore moins celui de revenir sur ses pas.

Mais, si les Nouvelles offrent peu de ces combinaisons heureuses et profondes qui font du don Quichotte un ouvrage de génie, elles auront pourtant un grand mérite aux yeux des lecteurs qui aiment à s'instruire : c'est celui de présenter une peinture fidèle du peuple espagnol à l'époque où elles furent écrites, époque où son histoire se trouve mêlée à celle de toutes les nations européennes, et sur-tout à la nôtre. Les annales des peuples ne font guère connaître que quelques grands personnages ; mais les modes, les opinions, les travers, les usages de la vie privée, tout ce qui est à proprement parler l'histoire de la nation, ne se trouve exactement retracé que dans les bonnes comédies et les bons romans, qui, sous ce point de vue, peuvent être considérés comme un supplément nécessaire à la lecture des compositions historiques.

C'est cette considération qui a engagé M. P. à nous mettre sous les yeux l'un des ouvrages d'un excellent peintre, qui retrace le plus fidèlement le tems où il fut composé. « Je propose au lecteur français, dit-il ingénieusement, un voyage en Espagne à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Aucun livre, je le crois, ne peut donner une idée plus juste de ce pays alors si célèbre. L'auteur y fait paraître toutes les classes de la société ; il saisit avec finesse et sagacité les traits qui les caractérisent, et s'attache à lier leurs folies et leurs travers à des intrigues intéressantes ou comiques. » Pour engager moi-même nos lecteurs à entreprendre ce voyage instructif, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de leur mettre sous les yeux la carte du pays qu'ils auront à parcourir. La voici telle que l'a tracée M. P. lui-même ; je ne saurais mieux faire que de le copier :

« En commençant, dit-il, vous vous trouverez transportés dans ces troupes errantes de Bohémiens qui parcouraient alors l'Espagne : vous êtes instruits de leurs

institutions, de leurs lois, de leurs mœurs; et vous vous faites une idée de ce qu'était la police, même sous le règne sévère de Philippe II.»

« Lorsque vous quittez ce théâtre de désordre et de friponneries, vous passez chez les Turcs, et vous y voyez le sort des esclaves chrétiens. Cervantes était, plus que tout autre, en état de faire ce tableau; lui-même avait été captif. Un esprit aussi observateur que le sien n'avait pas manqué de saisir les détails de mœurs que les Musulmans cachent avec tant de soin aux regards des étrangers. Aussi l'*Amant généreux* présente-t-il des particularités qu'on ne trouve dans aucun voyage.»

« Vous revenez dans la patrie de l'auteur, et vous arrivez à Séville, qui était alors la cité la plus commerçante et la plus riche de l'Espagne. Les désordres qui règnent dans les grandes villes, lorsque la police manque de vigilance et d'activité, fournissent au pinceau de l'auteur les tableaux les plus piquans et les plus singuliers. *Rincornet* et *Cortadille* entrant dans une société de fripons, qui, comme les Bohémiens, ont leurs lois et leur chef; cette peinture, qui serait dégoûtante si elle était faite par un auteur vulgaire, est pleine de gaieté et de naturel. Cervantes prémunit la jeunesse et l'inexpérience contre les pièges qui peuvent lui être tendus, et montre en même tems les abus d'une superstition qui se concilie avec tous les vices. Cette matière était très-difficile à traiter en Espagne; mais l'auteur fut si sage et si mesuré, que l'Inquisition ne trouva rien à reprendre à ses observations.»

« En abandonnant le repaire des fripons de Séville, vous êtes introduits à la cour d'Elisabeth, reine d'Angleterre. Une jeune espagnole s'y fait admirer par sa décence, sa modestie et ses charmes, et se trouve accablée par les malheurs qui frappent presque toujours la beauté sans appui. L'auteur peint dans l'*Espagnole anglaise* l'intérieur de la cour de cette reine célèbre que Philippe II avait voulu épouser, et qui, par conséquent, était fort connue des Espagnols. Tous les traits qu'il lui attribue sont très-conformes à son caractère.»

« Après avoir montré la pompe d'une cour, Cervantes offre le pauvre *licencié Vidriera*, homme de beaucoup,

d'esprit, à qui la tête a tourné, mais qui, comme don Quichotte, n'étant insensé que sur un seul objet, parle très-bien de tous les abus, et exerce sa malignité sur les différentes classes de la société.»

« A cette nouvelle, qui n'est amusante que par les détails, succède l'histoire intéressante de *Léocadie*, que M. de Florian a regardée comme la mieux conduite de toutes celles de Cervantes. Une jeune personne, devenue victime de la brutalité d'un libertin, mérite par sa sagesse et par sa prudence de faire une grande fortune.»

« Un des défauts qu'on reprochait le plus aux Espagnols de ce siècle était la jalousie. L'auteur, dans le *Jaloux*, présente un homme fort riche, revenu des erreurs de sa jeunesse, raisonnant très-bien, mais se laissant tout à coup séduire par les grâces naissantes d'une jeune personne sans fortune. Après l'avoir épousée, il profite de son pouvoir sur elle pour l'enfermer avec d'autres femmes, et faire de sa maison un couvent. Vous êtes initié dans tous les mystères de cette petite société; vous voyez que la sagesse et l'expérience du maître sont toujours en défaut; et le dénouement vraiment moral corrige ce que les détails qui précèdent pourraient avoir de dangereux.»

« Vous avez pu trouver cette retraite un peu triste; mais l'auteur va sur-le-champ vous distraire par des combinaisons nouvelles. Il vous met sur les traces des deux *rivales* qui courent après leur amant, et dont la situation singulière donne lieu aux scènes les plus dramatiques. Vous vous faites une idée de Barcelonne, la première des villes commerçantes après Séville; et vous êtes témoin d'un combat qui prouve que la police maritime n'était pas plus perfectionnée que la police de terre.»

« La grande influence de l'Espagne sur le midi de l'Europe donnait aux gentilshommes de ce pays beaucoup de considération quand ils voyageaient. Cervantes en présente une idée, en peignant deux jeunes gens qui se fixent en Italie pour achever leurs études. Ils sont respectés et considérés de tous ceux qui les approchent: on invoque leur médiation dans une affaire importante, et l'on a la plus haute opinion de leur valeur.»

« Après cette excursion en Italie, l'auteur vous ramène à Tolède, où les folies de deux enfans prodiges lui fournissent l'occasion de peindre les mœurs d'une classe de peuple dont il n'avait pas encore parlé. L'histoire de *Constance*, dont le commencement est tout en détails, prend ensuite un intérêt pressant, dont l'effet est d'autant plus sûr, que toutes les circonstances, très-extraordinaires en elles-mêmes, sont pleines de naturel et de vraisemblance. »

« La vertu se montre sous les traits les plus agréables dans le caractère de *Constance* : Cervantes présente dans le *Trompeur trompé* les artifices dont les femmes corrompues sont capables. Cette leçon si utile sert de prologue à une Nouvelle dans laquelle il semble avoir placé presque toutes les idées morales et critiques qui lui restaient.

« *Le Dialogue des deux Chiens* est peut-être une plaisanterie trop longue; mais l'auteur, en écrivant l'histoire d'un de ces animaux qui a appartenu à plusieurs maîtres, entre dans des détails fort curieux. Il peint à grands traits l'esprit romanesque, le pédantisme, l'hypocrisie; il s'étend sur les abus qui règnent dans l'administration, offre une idée de ce qu'étaient alors les Maures d'Espagne, parle des comédiens, des poètes, des savans, des faiseurs de projets, et ne s'arrête qu'en indiquant qu'il aurait encore beaucoup de choses à dire, s'il voulait peindre tous les travers et tous les vices de son tems.

On peut juger par cette analyse combien les douze Nouvelles doivent contenir de peintures de mœurs qu'on chercherait vainement par-tout ailleurs. Le traducteur a beaucoup ajouté à l'intérêt et à l'utilité de ce recueil, en appelant l'attention du lecteur sur ces détails instructifs, dans des examens qu'il a placés à la suite de chaque Nouvelle. Tous les journalistes se sont accordés à louer ces réflexions judicieuses, aussi bien que la diction élégante et facile de la traduction. C'est un éloge que j'aurais pu me dispenser de répéter, si M. P. avait jugé à propos de placer à la tête de cette production un nom déjà connu de tous les amis des lettres, par d'utiles ouvrages de critique, et qui suffirait pour répondre de la bonté de celui-ci.

G.

**MANUEL DE LITTÉRATURE**, contenant la DÉFINITION de tous les différens genres de compositions, en prose et en vers, avec des exemples tirés des prosateurs et des poètes les plus célèbres; un TRAITÉ de la versification française et des PRÉCEPTES sur l'art de lire à haute voix. *A l'usage des deux sexes.* — Prix, 1 fr. 50 cent. — A Paris, chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Si la jeunesse présente s'élève dans l'ignorance, ce ne sera certainement pas faute de livres. Tous les ans, tous les mois, on pourrait dire même toutes les semaines, il paraît des ouvrages qui ont l'instruction pour objet. C'est du moins une preuve que l'on sent un peu mieux aujourd'hui que dans certain tems qui n'est pas très-éloigné, qu'une bonne éducation peut servir à quelque chose. Heureuse influence d'un gouvernement réparateur! Louable émulation parmi les écrivains qui consacrent leurs veilles à produire des livres moins brillans qu'utiles!

Ce n'est point, en effet, à la renommée c'est à l'utilité seule que paraît prétendre l'auteur anonyme du *Manuel de littérature*. Donner des définitions justes, précises et exactes de tous les différens genres de compositions en prose et en vers, de tous les mots usités particulièrement et exclusivement dans la langue des prosateurs et des poètes, c'est ce qu'il a seulement voulu faire et ce qu'il a très-heureusement fait. Ajoutons que toutes les fois qu'il peut donner un exemple à l'appui d'une définition, il le donne, et fait, dans son choix, preuve d'un excellent goût.

Ce que l'on est sur-tout en droit d'exiger dans un livre élémentaire, c'est la clarté. Cette qualité si essentielle brille éminemment dans le *Manuel de littérature*, et lui donne même un avantage marqué sur beaucoup d'autres livres, très-estimables, avec lesquels on peut le comparer. Par exemple, j'ouvre le *Traité des Tropes* de *Dumarsais*, et j'y lis cette définition des *Figures* : « Les figures sont des manières de parler distinctement des autres par une modification particulière, qui fait



qu'on les réduit chacune à une espèce à part, et qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles ou plus agréables que les manières de parler, qui expriment le même fonds de pensée, sans avoir d'autre modification particulière. » Cette définition un peu embarrassée pour tout le monde sera, si je ne me trompe, un peu obscure pour un jeune étudiant. Je ne remarque point ces défauts dans la définition suivante que je tire du *Manuel* : « Les figures sont des tours de mots et de pensées qui, exprimant d'une manière ornée ce qui pouvait être dit simplement, donnent aux discours plus de grâce ou de force, le rendent plus vif, plus brillant, plus clair et plus animé. »

Je cherche dans les *Principes de littérature* de l'abbé Batteux la définition du goût, et je vois qu'il le définit : « La facilité de sentir le bon, le mauvais, le médiocre, et de les distinguer avec certitude. » Ce mot *facilité* me satisfait d'autant moins que, dissertant sur le goût, Batteux, quelques lignes après celles que j'ai transcrites, dit que le goût doit être un *sentiment* qui nous avertit si la belle nature est bien ou mal imitée. J'ouvre maintenant le *Manuel*, et je lis : « Le goût est le sentiment des convenances. L'homme de goût, dans les lettres, n'écrit rien qui puisse offenser l'oreille; dans les arts, ne fait rien qui puisse blesser les yeux; dans la société, a toujours le ton et le langage convenable au lieu où il est, aux personnes avec lesquelles il se trouve. On a du goût, lorsque dans ce que l'on voit, lit ou entend, l'on est averti par une sensation vive et prompte, agréable ou désagréable, de ce qui est beau ou laid, bon, médiocre ou mauvais. » Cette définition, si je ne me trompe encore, me paraît préférable à celle de Batteux. Je pourrais faire d'autres rapprochemens qui seraient également à l'avantage de l'auteur du *Manuel*, mais je passe au traité qu'il donne de la versification française. Ce traité renferme succinctement toutes les règles que l'on trouve dans les poétiques élémentaires et en présente quelques-unes que l'on y chercherait en vain, qui prouveraient que l'auteur est initié dans les secrets de la poésie. A la suite de ce traité viennent les ouvrages en vers, depuis le distique jusqu'au poème épique, et là, comme dans

les ouvrages en prose, on peut applaudir à la clarté des définitions et au choix des exemples. Mais ce qui doit attirer au *Manuel* une faveur particulière, ce sont les préceptes que l'auteur y a fait entrer sur l'*Art de lire à haute voix*. Cet art que fort peu de personnes possèdent et pratiquent, qui est en quelque sorte abandonné exclusivement aux acteurs et aux actrices, qui cependant devrait entrer pour quelque chose dans l'éducation, a fixé l'attention de l'auteur. Il paraît même qu'il en a fait une étude particulière, et c'est d'après cette étude qu'il en révèle et développe les principaux secrets. De courtes citations donneront une idée de son travail sur ce sujet. Il a défini la voix, les tons qu'elle peut parcourir sans efforts, en montant et en descendant, c'est-à-dire, sans rien perdre de sa qualité; il poursuit ainsi :

« On passe d'un ton à un autre, à l'aide d'un semi-ton, ou d'un repos, d'un silence. Les repos sont indiqués par la ponctuation. »

« Il est essentiel de savoir soutenir sa voix : on entend par ces mots, ne hausser ni baisser trop sensiblement la voix, en lisant une suite de mots liés par le sens et appartenant à la même idée; ne point la laisser tomber aux différens repos que la ponctuation indique, à moins que le point n'avertisse que le sens est fini, que l'idée est complètement rendue, que la phrase est terminée : et dans ce dernier cas, il faut changer de ton, quitter celui où la voix est tombée, et relever la voix au mot qui commence la phrase venant après celle qu'on vient d'achever. »

« Les interjections *ah! eh! hélas!* etc., expriment la joie, la douleur, la surprise, etc., ne doivent pas être prononcées avec un son rapide et sec. Il faut nourrir ce son, le prolonger par une légère inflexion lorsqu'il exprime un plaisir ou une peine profondément sentie : il n'est permis de le jeter et de le retenir aussitôt que dans une vive surprise. »

Je ne dis plus qu'un mot sur le *Manuel*, c'est qu'à quelque âge qu'on le lise, on ne le lira point sans profit, et que tous les instituteurs, quels qu'ils soient, y pourront puiser d'excellentes leçons pour leurs élèves.

G. R.

*IDYLLES, ou Contes champêtres* ; par M<sup>me</sup> PÉTIGNY-LÉVESQUE. Troisième édition, augmentée de plusieurs morceaux traduits de *Labindo* et de *Pindemonte*. — Deux vol. in-18. — A Paris, chez *Allais*, libraire, rue du Battoir, n° 26.

GESSNER avait rendu à la poésie pastorale ses grâces naïves, sa parure simple, mais élégante; il lui avait donné plus d'intérêt et de nouveaux charmes en l'associant à la morale, en réunissant toujours la peinture des affections de l'âme aux descriptions de la nature. L'heureux choix de ses sujets, non moins que les qualités aimables de son style, avaient fondé en Europe sa réputation brillante et méritée (1). Florian, très-inférieur à Gessner, s'était cependant fait connaître avec avantage par la pastorale d'*Estelle*, et par une heureuse imitation de la *Galathée* de Cervantes. Madame Pétigny, alors Mademoiselle Lévesque, publie, à l'âge de seize ans, le recueil de ses contes champêtres. Le vieux Gessner en est si charmé qu'il ne la nomme plus que sa *petite fille*, et Florian la comble d'éloges que le public s'empresse de sanctionner. L'édition est bientôt épuisée; une seconde paraît; elle obtient la même faveur qu'avait obtenue la première, et qu'obtiendra sans

---

(1) De tous les écrivains modernes, dit un célèbre critique anglais, M. Gessner, poète suisse, est celui qui a le mieux réussi dans les compositions pastorales. Il a répandu dans ses *Idylles* plusieurs idées nouvelles. Le lieu de la scène est souvent d'une beauté frappante; ses descriptions sont animées. Il nous peint la vie pastorale embellie autant qu'elle peut l'être, sans jamais passer les justes bornes. Le mérite principal de ce poète est de parler au cœur. Il a enrichi ses sujets d'incidents qui lui donnent lieu de développer les sentimens les plus tendres. Ses tableaux du bonheur domestique sont d'une rare beauté. Il décrit de la manière la plus agréable et la plus touchante l'affection mutuelle des époux, des pères et des enfans, des frères et des sœurs, aussi bien que celle des amans. Comme je n'entends pas la langue dans laquelle écrit M. Gessner, je ne puis juger de sa poésie; mais quant au sujet et à la composition de ses pastorales, il me paraît avoir surpassé tous les modernes.

doute la troisième, augmentée de la traduction de quelques pièces très-agréables, mais où l'on ne trouve pas toujours la simplicité, le naturel et l'intéressant abandon des productions de l'auteur.

On n'est point surpris d'un tel succès, lorsqu'on jette les yeux sur tant de petites pièces bien conçues, composées avec soin, écrites avec une élégante facilité. Si je voulais en citer des fragmens, je n'éprouverais que l'embarras du choix. Mais ces fragmens feraient tout au plus connaître le talent d'écrire de M<sup>me</sup> Pétigny, sans mettre à portée de juger par quelle heureuse réunion de circonstances, de petits détails, de descriptions naïves et délicates, elle parvient par degrés à faire naître l'intérêt dans les sujets les plus simples. Je préfère donc transcrire une de ses pièces, fort courte, mais qui me semble devoir suffire pour faire apprécier l'art aimable de l'auteur dans ces petites compositions.

## LE BENGALI.

« Aimable oiseau, tendre Bengali, dors en paix; le néant t'apporte le repos. Tes cris n'appelleront plus ta compagne; te voilà muet, insensible comme elle. Dors, tendre oiseau, tes tourmens sont finis, et tu jouis d'un repos éternel.

» Fils du printemps, Zéphyr, légers, respectez ce myrte toujours verd; il ombrage la douce victime de l'amour et de la constance. Si vous agitez l'arbrisseau, que ses feuilles frémissantes rendent un son plaintif. Fuyez, folâtres passereaux, vives et légères fauvettes; que la seule tourterelle vienne quelquefois soupirer dans cet asile, car je l'ai consacré à la mélancolie! C'est là que je viendrai m'asseoir, lorsque mon cœur, oppressé par de tristes souvenirs, sentira le besoin de se recueillir; et, tandis que mes doigts *palpitans* essayeront sur ma lyre des sons mal assurés, mes regards pensifs l'irvoqueront, touchante mélancolie, amie des cœurs sensibles; et des larmes, douces comme la rosée, humecteront le gazon qui cache l'oiseau fidèle.

» O bonheur, ombre fugitive! que tu passes rapidement! à peine le jeune oiseau avait fait choix d'une

compagne ; les charmes de la liberté , d'un beau ciel , d'un soleil toujours pur , et sur-tout le bonheur de s'aimer , tout lui promettait un sort digne d'envie. Ah ! sans doute il n'a jamais aimé , celui dont le filet cruel leur ravit tant de biens précieux. Amour , fuis ce barbare , et que jamais il ne trouve le bonheur dans les tendres regards d'une amie !

» Transplantés dans un autre monde , sous un ciel âpre et nébuleux , renfermés dans une étroite prison déjà remplie de serins pétulans , s'aimer était leur seul bonheur ; mais celui-là tient lieu de tous les autres. O tendre couple ! le jour où vous entrâtes dans ma retraite , me parut être un jour d'heureux présage ; tous mes soins vous furent prodigués , et votre bonheur était ma récompense. Comme ils s'aimaient et qu'ils étaient heureux !

» Pendant la nuit , pressés dans le même nid , doucement appuyés l'un sur l'autre , l'Amour les réchauffait sous son aile ; et souvent le soleil , déjà élevé sur l'horizon , les surprit dans ce doux réduit , passant au dehors leurs têtes veloutées , gazouillant à petit bruit la douce chanson d'amour , oubliant , dans ce tendre entretien , et le grain et la verdure que leur présentait ma main. Par quels sons voluptueux l'aimable oiseau savait peindre son amour ! Par quels soins enchanteurs sa compagne l'en récompensait ! comme elle suivait tous ses pas ! quels doux regards ! avec quelle tendre complaisance son bec arrangeait lentement le beau plumage , le collier d'un rouge éclatant qui distinguait son ami ! Souvent immobile près de la cage , attentive à leur douce intelligence , un désir incertain , une espérance vague agitaient mon cœur , et remplissaient mes yeux de larmes. Oh ! qu'il doit être doux d'aimer , d'être aimé ainsi ! de ne vivre que pour son ami ! de le trouver à son réveil , de s'endormir à ses côtés , d'embellir son existence , de la partager sans cesse ! Ainsi parlait dans mon âme une voix secrète : mais , ô bonheur , ombre fugitive ! que tu passes rapidement !

La naissance d'une jeune famille allait mettre le comble à leur félicité ; déjà un œuf (frêle espérance) en promettait d'autres encore. Leur gaité plus vive excitait la



la mienne. Que de soins je promis aux enfans de l'Amour!.... Vain espoir! ô jour de mort! ô malheureux époux! tes cris douloureux me réveillèrent avec l'aurore; j'accours: renversée sur le bord du nid, elle n'était plus la compagne de tes malheurs, l'amie de ton esclavage. En vain inquiet, égaré, il s'agite autour d'elle, il cherche à la réveiller; en vain, dans sa terreur, il force, il précipite ses chants.... Hélas! il est donc vrai! on peut donc perdre ce qu'on adore, la moitié de soi-même, et rester seul, abandonné sur la terre! Eh quoi! faut-il donc toujours craindre, n'aimer jamais? Faut-il repousser la coupe riante du bonheur, parce qu'elle peut se tourner en poison?

» O bonheur, ombre fugitive, que tu passes rapidement!

» Rien désormais ne consolera l'oiseau fidèle. Sans cesse il cherche, il appelle son amie; il ne prend plus de nourriture, il fuit ce nid témoin de leurs plus doux instans; il chante, il chante, il s'anime douloureusement: la nuit même ne peut lui porter le repos. En vain ma main lui présente les alimens qu'il préfère; il s'approche, il me regarde; ses regards, ses sons plaintifs me demandent celle qui donnait du charme à tout ce qui l'entoure; ils me disent qu'il ne peut plus vivre sans elle. Son corps épuisé s'amincit, il languit, il se consume; sa voix s'affaiblit par degrés, elle s'éteint....

» Dors en paix, tendre Bengali, dors en paix, le néant t'apporte le repos. Tes cris n'appelleront plus ta compagne; te voilà muet, insensible comme elle; dors, tendre oiseau, tes tourmens sont finis et tu jouis d'un repos éternel.»

Il y a sans doute dans cette espèce de chant funèbre de la douceur, de l'harmonie, de la grâce, du sentiment même, et quelques traits touchans. Lorsque le sujet peut le permettre, le style de M<sup>me</sup> Petigny s'élève à des beautés d'un autre ordre, et sa composition, toujours soignée, s'enrichit d'heureux développemens. Ainsi, dans des contes plus étendus, tels que ceux de *Mysis et Silvie*, de *Lyse et Alexis*, de l'*Aveugle* sur-tout, qui s'éloigne souvent du genre pastoral, il n'est pas rare de trouver des situations animées, des peintures atta-

chantes, des traits de dialogue pleins de vérité; enfin, des scènes vivement décrites, des aventures intéressantes et des caractères bien tracés. Le style est toujours élégant, un peu enjôlé quelquefois, mais souvent plein de chaleur, du moins de cette sorte de chaleur que peut comporter le genre, et qui s'allie sans effort à une douce sensibilité.

Lorsqu'on songe que cet aimable Recueil est l'ouvrage d'une jeune personne de seize ans, loin d'être surpris des honorables suffrages qu'obtint sa première édition, l'on ne peut s'empêcher d'y ajouter un nouveau tribut d'éloges.

V. F.

## VARIÉTÉS.

**INSTITUT DE FRANCE.** — La Classe de la langue et de la littérature françaises a tenu, le 5 de ce mois, sa séance publique, présidée par M. le comte de Fontanes. Les membres des autres Classes y étaient presque tous réunis, et l'auditoire était aussi très-nombreux. — Après un *Rapport sur le concours des prix de poésie et d'éloquence en 1809*, lu par M. le sénateur François de Neufchâteau, et écrit avec l'élégance et la finesse qui distinguent toutes les productions de M. le secrétaire perpétuel, la Classe a fait la proclamation de ses sujets de prix pour l'an 1810. Le *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle* est remis au concours pour la quatrième fois. La Classe remet aussi à l'année prochaine les *Embellissemens de Paris*, et rappelle qu'en 1808 elle avait annoncé, pour un second prix d'éloquence, l'*Eloge de la Bruyère*. Les ouvrages doivent être envoyés avant le 15 janvier 1810.

M. Delambre, l'un des secrétaires perpétuels de la Classe des sciences mathématiques et physiques, a fait aussi la proclamation d'un sujet de prix pour l'an 1812 : ce sujet est énoncé en ces termes : *Donner la théorie mathématique des vibrations des surfaces élastiques, et la comparer à l'expérience*. Les Mémoires ne seront reçus que jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1811, terme de rigueur.

M. le sénateur Garat a succédé à M. Delambre, et a lu des *Considérations sur les sujets proposés par l'Académie; sur quelques discours envoyés au concours, et imprimés ou retirés depuis; sur le genre de style et d'éloquence qui paraît*

convenir au *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, et à l'*Eloge de la Bruyère*. Après avoir observé, comme l'avait déjà fait M. le secrétaire perpétuel, que le concours pour le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, avait été cette fois bien supérieur aux concours précédens, qu'on y avait même remarqué trois concurrens très-distingués, un surtout qui s'était placé bien au dessus des autres, et avait vu la couronne *comme posée sur sa tête*, M. Garat a relevé les erreurs de ceux qui, n'ayant pas suivi d'aussi bonnes routes, ont ou retiré ou fait imprimer leurs ouvrages. En examinant ce qu'ils ont fait, il a dit ce qu'on devait faire; et, donnant toujours à la fois et le précepte et l'exemple, il a montré quel genre de style et d'éloquence convenait à ce beau sujet et à l'*Eloge de la Bruyère*. Mais quel est ce genre de style? quel est ce genre d'éloquence? Il résulte de l'exemple donné par M. Garat (qui touche souvent aux mêmes objets qu'auront à traiter les concurrens), que ce genre de style et d'éloquence doit s'entendre à peu près de tous les genres de style et de tous les genres de beautés oratoires. Embrassant avec une extrême souplesse des matières si variées, M. Garat n'avait pas annoncé un discours, mais une sorte de conversation écrite; conversation charmante, élevée, où brillent tous les genres d'esprit et de talens, bien digne d'une assemblée nombreuse et choisie, qui en a témoigné de la manière la plus vive et la moins équivoque, toute sa satisfaction.

Cette lecture excédait peut-être les bornes de l'attention que peut accorder un nombreux auditoire. Mais jusque dans sa dernière partie, des aperçus ingénieux, l'abondance, la variété, le choix et la nouveauté des pensées, des traits charmans, et ce style qui n'appartient qu'aux écrivains supérieurs, ont soutenu l'attention, fatiguée et non pas lassée; et cet ouvrage, dont l'impression est vivement désirée, a été couvert de justes applaudissemens.

A cette lecture a succédé celle de quelques *scènes d'une tragédie inédite* de M. Arnault. Ces fragmens pleins de verve tragique, et semés de très-beaux vers, ont été aussi unanimement applaudis.

Le défaut de tems a privé l'assemblée d'un morceau sur *les gens de lettres*, que devait lire un des plus aimables et des plus ingénieux d'entre eux, M. de Boufflers; et c'est un regret que les amis des lettres ont emporté de cette séance.



**SPECTACLES.** — *Théâtre impérial de l'Opéra comique.* — Première représentation du *Mariage par imprudence*, opéra comique en un acte; paroles de M. de Jouy, musique de M. d'Alvimare.

Cet opéra nouveau a été fort applaudi et méritait de l'être.

M. de Clénord, père de la jeune Adèle, pour la mettre à l'abri des poursuites des amans, s'est réfugié dans ses terres, au fond de l'Auvergne. Valbrune, jeune peintre, y a été attiré par lui pour en dessiner les plus beaux points de vue; il devient amoureux d'Adèle, et est servi dans ses projets par Nicette, suivante de la jeune personne. René, jardinier du château, s'aperçoit de leur intelligence et menace Nicette de tout découvrir à M. de Clénord, si elle ne consent à l'épouser pour prix de son silence. La soubrette, qui aime un certain Justin, ne peut répondre à la tendresse de René, qui apprend alors à M. de Clénord que Valbrune aime sa fille, et qu'il vient tous les soirs chanter sous ses fenêtres. Le peintre, surpris par le père, est forcé de donner à Adèle le signal convenu. M. de Clénord croit trouver dans les réponses de sa fille la confirmation de ce que lui a dit René; mais Adèle, prévenue par Nicette que son père les écoute, ne répond pas à l'amour de Valbrune : celui-ci s'en indigne; et, dans son dépit, il lui échappe de dire, qu'après la lettre qu'il a reçue d'elle le matin même, il ne devait pas s'attendre à un pareil accueil. — Une lettre d'Adèle, s'écrie M. de Clénord !.... Celui-ci voit alors qu'on ne peut plus différer l'union des deux amans. Il consent à leur mariage, surtout après avoir reconnu dans Valbrune le fils d'un colonel sous les ordres duquel il a servi.

On voit que le cadre de cette pièce est léger, mais deux situations ingénieuses et un grand nombre de traits spirituels en font un ouvrage fort agréable. Le mouvement du dialogue, la vivacité des scènes, rappellent un écrivain habitué à travailler pour la scène, et qui y a obtenu des succès mérités, comme la facture des couplets et le vaudeville final, prouvent un de nos meilleurs chansonniers.

La musique est de M. Dalvimare, harpiste célèbre, et qui, comme compositeur, avait obtenu de grands succès dans le genre de la romance, et dans plusieurs morceaux de harpe fort remarquables. Cette première production théâtrale promet un talent distingué : le mérite particulier de M. Dalvimare paraît être la mélodie; il donne beaucoup au chant principal, et, sans négliger l'orchestre, il ne lui permet

jamais d'usurper la première place. Quelques personnes ont taxé la musique de faiblesse, et je ne trouve pas ce reproche fondé. La musique de M. Dalvimare est mélodieuse et légère, et entre bien dans l'esprit de la situation : nous l'engageons à continuer comme il a commencé : la route tracée par Monsigny et Grétry est une bonne route à suivre.

Cet ouvrage est bien joué : Chenard remplit le rôle du père ; M<sup>me</sup> Belmont celui de la soubrette ; et je conseillerais à peu de femmes d'en avoir de semblables. M<sup>me</sup> Moreau et M. Batiste ont bien chanté les rôles d'Adèle et de Valbrune : Moreau a représenté René avec un vrai talent distingué. Cet acteur travaille et fait des progrès. A la reprise de Zémire et Azor il a joué le rôle d'Ali de manière à satisfaire même les spectateurs qui se rappelaient Trial. B.

## NOUVELLES POLITIQUES.

### (EXTÉRIEUR.)

SUÈDE. — *Stockholm*, 16 mars. — Enfin le roi de Suède a éprouvé le sort que lui présageait l'Europe depuis plusieurs années. Le caractère d'obstination et de passion, qui était le mobile de la conduite de ce prince, a révolté tous ses sujets.

Le mécontentement avait commencé à se manifester, quand les propositions de paix, faites par la France, furent rejetées par le roi. Tout le monde reconnut alors que le roi, en les rejetant, voulait la guerre sans raison, uniquement pour satisfaire sa haine personnelle contre l'Empereur Napoléon, et suivre l'exécution de ses projets insensés.

Le mécontentement s'accrut prodigieusement par la perte de la Poméranie et de la Finlande : et il fut porté à son comble, lorsque le roi cassa les trois corps des Gardes et les mit au rang des milices. Toute la nation était prononcée contre le gouvernement. Les armées du Nord et de Scanie menaçaient de marcher sur la capitale pour y faire une révolution, et déjà le roi avait rassemblé des troupes pour s'opposer à ces deux armées. La guerre civile était donc sur le point d'éclater.

Le roi, qui d'abord paraissait vouloir se défendre dans Stockholm, prit, le 12 de ce mois, la résolution de quitter la capitale et de se retirer à Linkopink avec les troupes qui étaient à sa disposition.

Une partie de ces troupes se mit effectivement en route ; le reste devait servir d'escorte au monarque. Sa Majesté de-

manda à la banque deux millions de risdals. Sur le refus qu'on fit de livrer cette somme, le roi signa l'ordre de la prendre de vive force. Ce coup d'autorité devait s'exécuter par la bourgeoisie le lundi au matin, 15. Le départ du roi et de toute la famille royale devait avoir lieu le même jour à 10 heures du matin. Tous les collég. s et tous les militaires qui étaient à Stockholm avaient ordre d'accompagner le monarque.

Le feld-maréchal Klingsporr et le général Adlercreutz (après que tout le conseil eut inutilement demandé au roi de faire la paix) allèrent directement trouver Gustave IV et lui dirent « que toutes les horreurs commandées par lui devaient » cesser; que leur devoir, comme Suédois, était de sauver » la patrie, qui leur était chère par dessus tout! . . . et qu'il » devait absolument céder à leurs prières ou cesser de ré- » gner. . . . » Le roi répondit qu'il n'y céderait jamais, et les traitant de scélérats, il tira son épée et voulut en percer le général Adlercreutz; mais au même instant huit à dix autres personnes entrèrent, ayant à leur tête le maréchal de la cour Silfversparre qui dit au roi : « Sire, votre épée vous » a été donnée pour la tirer contre les ennemis de la patrie, » mais non pas contre de vrais patriotes qui ne veulent que » votre bonheur et celui de la Suède. » Au même instant il s'empare de l'épée du roi. Du reste, tout se passa tranquillement, à l'exception que les trabans firent quelque bruit aux portes et menacèrent de les enfoncer.

Cependant le roi, qu'on avait un instant oublié, avait saisi l'épée d'un autre (celle du général Cederstroëin), et s'était enfui par un escalier dérobé. Le général Adlercreutz s'en aperçoit; le baron d'Otten et un autre officier coururent après le roi, et l'atteignent comme il avait déjà gagné la cour. Le colonel Preybf l'arrête; on le reconduit à sa chambre, et, le soir même, il fut transféré au château de Drottningholm, où il est gardé à vue par quelques officiers.

Ses premiers momens ont été terribles. Gustave IV s'est abandonné d'abord à une fureur inexprimable; mais il s'est calmé au bout de quelques heures, et paraît maintenant assez tranquille. C'est dans la nuit du 14, à une heure du matin, qu'il a été transféré à Drottningholm, sous une escorte de 60 à 80 hommes. Trois officiers étaient dans sa voiture, deux étaient derrière. A Drottningholm, il est gardé jour et nuit par des officiers des régimens des Gardes.

Toute la nation applaudit à cette résolution, qui s'est faite sans effusion de sang et sans arrestation quelconque.

La tranquillité et la joie régnaient dans la capitale; le prince

Charles, duc de Sudermanie, s'est mis à la tête du conseil du gouvernement. Les armées du Nord, de l'Ouest et du Sud sont toujours à leur place. Le feld-maréchal Klingsporr est nommé gouverneur de Stockholm et le général Adlercreutz adjudant-général. Le ministre anglais, M. Merry, ne fait aucun préparatif de départ.

Le vœu général des Suédois appelle la paix : des courriers ont été expédiés à Petersbourg, à Paris et à Copenhague. Mais obtiendrons-nous des cours alliées la permission de rester neutres, dans la grande querelle qui divise l'Europe ? L'état déplorable où la Suède est réduite ; l'armée sans solde ; le commerce et toutes les branches de l'industrie nationale anéantis ; l'exploitation des mines abandonnée faute de pouvoir vendre leurs produits ; la nation accablée par des taxes énormes, notamment par une contribution de guerre, ordonnée par le roi seul, au mépris de la constitution ; toutes ces circonstances politiques ne nous laissent d'espérance que dans une paix profonde, que peut-être aucune des puissances belligérentes ne voudra nous accorder.

Quoi qu'il en soit, voici la proclamation que S. A. R. le duc de Sudermanie a publiée en prenant possession du gouvernement.

#### PROCLAMATION DU RÉGENT.

*Nous Charles, par la grâce de Dieu, prince héréditaire des Suédois, Goths et Vandales, etc., duc de Sudermanie, grand-amiral du royaume, etc., etc.*

Faisons savoir à Par une suite d'événemens, S. M. royale ayant été mise hors d'état de diriger les affaires du royaume, Nous, comme étant le seul prince majeur de la famille royale, avons cru devoir prendre provisoirement les rênes du gouvernement, en la qualité de régent. Nous espérons conduire le gouvernement de manière que le repos dans l'intérieur et au dehors soit rétabli, que le commerce et l'industrie, presque anéantis depuis si long-tems, se raniment. Nous déclarons que c'est notre ferme intention de consulter les Etats au sujet des mesures nécessaires à prendre pour le bien du royaume. Mandons et ordonnons, par la présente, à tous les habitans du royaume, aux troupes de terre et de mer, et à tous les employés civils, de nous prêter serment de fidélité et d'obéissance, ainsi que le mérite la pureté de nos intentions, et ainsi que leur propre intérêt l'exige. Sur cela, nous prions Dieu de vous avoir en sa sainte et digne garde.

Fait au château de Stockholm, le 13 mars 1809.

Signé, CHARLES ; et plus bas, C. LAGERTRING.

La diète de Suède est convoquée pour le premier de mai prochain.

ANGLETERRE. — *Londres, 21 mars.* — Nous sommes fâchés d'annoncer que le gouvernement a reçu hier des dépêches de l'amiral Keates, commandant dans la Baltique, lesquelles apportent la nouvelle d'une très-sérieuse insurrection qui a éclaté en Suède, et qui menace de la manière la plus funeste non seulement la tranquillité intérieure de ce royaume, mais la stabilité du gouvernement suédois. Nous apprenons que plusieurs milliers de paysans se sont insurgés dans la province de Wermeland, et ont marché par Carlstadt sur la capitale. Nous apprenons encore qu'un officier-général s'est mis à la tête d'un corps de militaires, et qu'il a pris possession de Stockholm, d'où le roi s'était retiré sous la protection d'environ 3,000 hommes de troupes qui lui sont restés fidèles. Les insurgés ont publié une déclaration contenant l'exposé de leurs griefs, en assignant la guerre comme cause de tous les maux : ils insistent sur le rétablissement de la paix, comme seul moyen par lequel on puisse obtenir des soulagemens et des réformes ; plusieurs personnes s'imaginent que cette insurrection a son origine dans les machinations de l'ennemi ; mais nous croyons plutôt que c'est l'effet de la misère à laquelle ce pays est réduit, et des calamités dont il est encore menacé par la persévérance du roi à soutenir une lutte aussi inégale et aussi ruineuse. Nous espérons que nos ministres, au lieu d'encourager le roi de Suède à se livrer à ses emportemens ordinaires, emploieront toute leur influence pour concilier les partis opposés et apaiser cette fatale discordie. (*Morning-Chronicle.*)

*Du 27.* — Elle est donc enfin terminée, cette affligeante et scandaleuse affaire, qui, depuis le 1<sup>er</sup> février, a si péniblement occupé la partie bien pensante de la chambre des communes ! Le duc d'Yorck a offert hier à son auguste père sa démission de commandant en chef, et le roi l'a gracieusement acceptée. On dit qu'elle a été offerte à S. M. par une lettre qui contient les raisons qui ont déterminé S. A. R. à faire cette démarche, et à la faire dans ce moment. S. M. a nommé, pour lui succéder, le comte de Chatam, ou, selon d'autres, sir David Dundas. Mais cet arrangement donnera lieu à une nouvelle mesure, d'après laquelle l'armée sera dirigée par un conseil, ainsi que cela a lieu pour la marine, d'une manière si avantageuse pour le bien public.

Nous nous réjouissons sincèrement de cet événement, comme d'un grand triomphe remporté par la constitution de notre pays. Le duc d'Yorck a pris une mesure très-sage et très-convenable, et de nouvelles mesures, au moins nous

l'espérons, ne seront pas prises par la chambre des communes. (Courrier.)

— On dit que L. Paget a quitté l'armée anglaise, et qu'il va servir en Autriche comme volontaire.

— Sur la foi de nouvelles requêtes de Malte, on croit que la Porte va faire cause commune avec l'Autriche contre la France, et que la Grande-Bretagne fournira des armes à la Turquie. Ces clauses sont insérées, dit-on, dans un article secret.

— Le *Cotton Planter* est arrivé à Greenock sur la Clyde, en Ecosse, le 7 mars. Il venait de la rivière Sainte-Marie dans le Maryland, et a apporté des papiers américains jusqu'au 29 janvier. On lit dans l'un d'eux, que, le 25 janvier, M. Erskine s'était présenté chez Madison, pour lui demander dans quel dessein le congrès se préparait à lever 50,000 hommes. On ne sait quelle fut la réponse du secrétaire d'état.

— La *Columbian Sentinel* du 20 décembre rapporte une insulte préméditée que reçut dernièrement le lieutenant Foley du schooner anglais *Sandwich*, du capitaine Armstrong du corps de l'artillerie des Etats-Unis. Au moment où le lieutenant Foley, accompagné d'un élève de la marine, débarquait à Savannah avec des dépêches pour le vice-consul d'Angleterre, il fut enveloppé par une force militaire, reconduit à bord de son navire, et forcé de mettre à la mer. On prétendait que le lieutenant avait violé la proclamation du président, en pénétrant dans un port des Etats-Unis avec un vaisseau armé, et cependant la proclamation excepte expressément les vaisseaux chargés de dépêches.

— Le brick de guerre *le Hope*, capitaine Pearce, est arrivé vendredi 10 mars : il avait touché à Cadix et à Lisbonne. Dans sa traversée, il avait rencontré la *Surveillante*, convoyant une flotte sortie de Rio-Janeiro; il en avait appris que le 1<sup>er</sup> mars elle avait rencontré une escadre de quatre vaisseaux de ligne et deux frégates courant ouest-sud-ouest.

On croit que l'escadre qui a été vue par la *Surveillante*, en revenant du Brésil en Angleterre, est l'escadre de Lorient. Elle est de sept vaisseaux; mais nous croyons qu'il n'y a que quatre vaisseaux de ligne. On la dit destinée pour les Indes-Occidentales : cependant il circule une autre opinion qui la ferait partir pour l'Amérique-Méridionale.

ALLEMAGNE. — *Francfort*, 27 mars. — Il circule ici, et dans plusieurs villes de la Confédération du Rhin, une lettre écrite par le rédacteur de la *Gazette de Vienne*, au gazet-

tier d'Ulm. Cette pièce, qui porte la date du 18 mars, mérite d'être connue, et fait naître quelques réflexions.

» Il y a quelques jours, dit le gazetier autrichien, que quatre courriers sont arrivés à Vienne dans un jour. L'un était de Petersbourg; il a reçu de notre empereur un cadeau de 200 ducats pour les nouvelles agréables qu'il a apportées.

» L'autre était de Paris. Celui-ci était un officier, qui n'a voulu remettre ses dépêches que dans les mains de l'empereur même. L'adresse de ces dépêches était au chef du département de la guerre. L'empereur les renvoya à l'archiduc Charles.

» L'archiduc les ayant lues, les fit cacheter en présence du courrier, et les lui rendit en ces termes : « Des bêtises pareilles ne méritent aucune réponse : reportez ce paquet-là où vous l'avez reçu. Si on vous trouve encore après une demi-heure dans la ville de Vienne, vous serez arrêté et conduit jusqu'aux frontières. » Le public approuve généralement cette ferme résolution de l'archiduc.

» Napoléon a fait offre de céder le royaume de Westphalie au grand-duc de Wurtzbourg, et de donner à son frère en échange le Portugal, à condition de donner le grand-duché de Wurtzbourg au frère de l'impératrice, comme héritier du Brisgaw, de Modène et de Massa-Carrara. Il fait espérer de rendre, avec le tems, Venise, le Tyrol et la Toscane; mais il demande l'Espagne et le Portugal. L'Autriche a répondu qu'elle demande la suppression de la Confédération du Rhin, l'indépendance de l'Allemagne de toute influence de la France, et que les princes allemands puissent se donner une nouvelle constitution, et se choisir un autre chef.

» Le premier commis de l'ambassade de France, M. Dodun, continue de donner des assurances des sentimens pacifiques de l'Empereur Napoléon, et il a pris en bail, pour l'été prochain, une maison de campagne près de Vienne.

» On se propose, en cas de guerre, de fomenter une insurrection en masse en Allemagne et en Italie. L'impression des pièces relatives aux événemens en Espagne sera continuée. La correspondance officielle entre notre cour et celle de Paris vient de sortir de la presse; mais elle ne sera publiée, ainsi que les mémoires du ministre Stein, qu'après la déclaration de guerre.

» La reine de Prusse a détruit tout le système français à Petersbourg. Les Russes occuperont la Prusse et la Saxe. Le roi de Prusse donne un contingent de 40,000 hommes. L'élec-

l'ur de Hesse donne trois millions d'écus et deux régimens d'émigrés hessois, etc.

P. S. « Dans le moment où je veux cacheter cette lettre, de nouveaux bruits de paix se répandent. Napoléon doit être sorcier, s'il parvient dans ce moment à empêcher une levée de boucliers de l'Autriche.

( Rien ne démontre davantage l'esprit de vertige qui s'est emparé de la cour de Vienne, et le mouvement qu'elle se donne pour imprimer une fausse direction à l'opinion des peuples. On a, dit-on, reçu à Vienne des nouvelles agréables de Russie. Si l'on a reçu des nouvelles de Russie, ce sont celles de la marche des troupes russes, et la manifestation du mécontentement qu'éprouve la Russie, de l'esprit de déraison et de folie qui agite la monarchie autrichienne. Aucune lettre n'a été envoyée de Paris, ni à l'empereur, ni au chef du département de la guerre.

Les armemens de l'Autriche montrent ses dispositions hostiles, et le triomphe de la faction anglaise; mais ils font sourire de pitié, et n'en imposent à personne. Il est plus facile que l'Autriche périsse que le royaume de Westphalie. Quant au Brisgaw, Modène et Massa-Carrara, l'Autriche voit loin. Pourquoi ne parle-t-elle pas de la Lorraine, de l'Alsace, de Venise, de la Belgique, de la Toscane, du Tyrol? Pauvres insensés, de quelles chimères on vous berce! A la fin de ceci, que vous serez loin de compte!

Le prince de Schwarzenberg a dit que toutes les troupes françaises étaient en Espagne, et que le moment était favorable: il en sera cette année, en Autriche, comme il en a été en 1805 et dans les années précédentes. Après avoir tant exagéré ses forces, personne ne voudra avoir été de l'opinion de la guerre, et l'on tournera en ridicule les espérances de conquête, les fausses notions dont on aura empoisonné l'esprit d'un peuple généreux. La Confédération est plus immuable que la triple couronne de la maison de Lorraine. Quant à l'oppression des libelles d'Espagne, ce sont de faibles et ridicules armes.

La reine de Prusse, comme le roi, déplorent la folie de l'Autriche, lui conseillent la sagesse, et prédisent, avec l'Europe, la catastrophe qui suivrait la rupture du traité de Presbourg.

L'électeur de Hesse, après avoir perdu irrévocablement ses états, n'est pas assez aveugle pour se dessaisir de son trésor, dont il ne retirerait que des chiffons de papiers.

Le *post-scriptum* de cette lettre est sur-tout plaisant, et



prouve le déplorable état où est tombée la monarchie autrichienne. *L'empereur Napoléon doit être un sorcier, s'il parvient à empêcher dans ce moment une levée de boucliers de l'Autriche.* Malheureux ! oui, il fait ce qu'il peut pour empêcher cette levée de boucliers, et pour sauver votre nation de l'abîme où l'on veut la plonger. Mais s'il ne peut y parvenir, et que vous soyez assez insensés pour commencer les hostilités, ces hostilités seront les dernières que vous provoquerez !!! Le sang-froid et la retenue de la France sont le sang-froid et la retenue de la force, et non l'attitude de la faiblesse. Il y a en Allemagne deux fois plus de troupes qu'il ne faut pour détruire les armées autrichiennes ).

**AUTRICHE.** — *Lintz, 25 mars.* — L'archiduc palatin de Hongrie est enfin parvenu à rassembler une congrégation générale à Pest, où l'on va s'occuper des mesures à prendre pour organiser la levée en masse dans ce comté.

La gazette officielle de Vienne, du 22 mars, contient l'article suivant :

« Les engagements que les fidèles et généreux Hessois ont pris volontairement et sans invitation préalable, sont remplis d'une manière digne d'eux, au moment où l'approche du danger doit nécessairement exalter dans chaque habitant de la monarchie autrichienne l'amour de son pays et de son souverain : non seulement les résolutions prises dans la dernière diète sont exécutées avec autant d'énergie que de célérité, et sur-tout avec un accord qui fait naître les plus belles espérances, mais on étend encore les moyens de défense, à mesure que s'affaiblit l'espoir de conserver la paix, qui est le but constant des efforts de S. M. I. et R. »

Ce fastueux éloge du patriotisme des Hongrois fait sourire de pitié les personnes bien informées, qui savent que les promesses faites par un petit nombre de comtés de ce royaume sont éventuelles, et que la plupart se sont refusés constamment à l'adoption des mesures proposées par le gouvernement.

— Suivant les nouvelles de la Turquie, la guerre devient de jour en jour plus probable. Toute l'armée russe se concentre le long du Danube. Il y a eu des pourparlers entre ses chefs et ceux des troupes ottomanes. On croit que l'armistice, qui subsiste encore, sera sous peu dénoncé. Le dernier courrier de Constantinople n'est pas arrivé ; ce qui fait que nous n'avons point de nouvelles récentes de cette capitale.

**ESPAGNE.** — *Madrid, 22 mars.* — (Extrait de la Gazette de Madrid.) Le 7 du courant, quatre bâtimens français, pour-

suivis par l'ennemi, cherchèrent un refuge dans le port de Motrico. L'alcade de cette ville, don Juan-Josef-Maria de Acilona, prit les mesures les plus efficaces pour protéger leur entrée; il envoya sur-le-champ des chaloupes pour les remorquer et les mettre à couvert sous le feu des batteries. La marée n'ayant pu permettre à ces bâtimens de monter jusqu'au quai, ce chef zélé et intelligent plaça les canons qu'il avait à sa disposition en trois batteries, et arma les paysans pour les servir et les défendre. A peine ces dispositions étaient prises, qu'une frégate anglaise de 44 canons parut à l'entrée du port; mais ayant reconnu la position des bâtimens français, elle renonça au projet de les attaquer. Pendant la nuit, l'alcade Acilona renforça les batteries avec l'équipage des navires français qui avaient profité de la marée pour achever d'entrer dans le port; il envoya un détachement à la pointe de Ondarroa qui était sans défense, et où les Anglais auraient pu vouloir tenter le débarquement.

Le jour suivant, la frégate ayant disparu, les bâtimens français sortirent pour continuer leur route.

Les mesures prises par cet alcade ont mérité les éloges du général Touvenot, gouverneur de la province, et du corrégidor de Saint-Sébastien, qui l'ont recommandé particulièrement à S. M. Le roi, pour lui témoigner sa satisfaction, a daigné le nommer chevalier de l'ordre Royal-Militaire d'Espagne.

— Le duc de l'Infantado s'est embarqué pour l'Angleterre.

#### EMPIRE FRANÇAIS. — Toscane, 26 mars.

*Elisa, princesse de Lucques et de Piombino, grande-duchesse de Toscane, aux habitans des trois départemens de la Toscane.*

Notre très-haut et très-auguste Empereur et frère Napoléon-le-Grand, nous ayant conféré, par son décret impérial du 3 mars, la dignité de grande-duchesse de Toscane, nous ne tarderons pas à nous rendre au milieu de vous.

Son vaste génie a confié à nos douces affections pour vous le soin d'accueillir vos vœux, de favoriser l'agriculture, le commerce, les arts, et de rappeler sur ces heureuses contrées la prospérité et leur ancienne splendeur.

Nous serons accessible à l'homme de toutes les classes, aux pauvres comme aux riches.

Les ministres du culte seront protégés dans l'exercice de leurs fonctions, et leur sort sera assuré d'une manière conforme à la dignité de leur caractère.

Nous porterons au pied du trône impérial les vœux et les réclamations de ceux qu'un nouvel ordre de choses a privés de leurs fonctions.

Nous comptons sur le zèle et le dévouement des fonctionnaires publics, pour être informés de tout le bien, qu'on peut faire, et de tous les abus à réformer.

En nous dévouant entièrement à votre bonheur, nous nous empressons de vous recommander un devoir sacré envers la patrie.

Vous faites partie de la Grande-Nation, vous suivez le même sentier dans la carrière de l'honneur; les mêmes décorations, les mêmes récompenses vous attendent.

Accourez à l'invitation glorieuse de partager avec les phalanges invincibles les trophées de victoire, sous l'égide du héros qui fait l'admiration du monde.

En vous montrant sensibles à ses bienfaits, dociles aux lois du Grand-Empire, en rivalisant de respect et de dévouement pour S. M. I. et R. avec ses autres sujets, vous nous donnerez la preuve la plus touchante que l'établissement du gouvernement général des départemens de la Toscane en notre faveur, est considéré par vous comme un nouveau bienfait de notre auguste frère.

ELISA.

*Bayonne, 25 mars.* — Des lettres de Madrid, du 18, confirment la nouvelle défaite à Orensée (Galice) du marquis de la Romana. Quelques-unes de ces lettres annoncent que ce chef d'insurgés demande à se rendre.

On a aussi reçu à Madrid des nouvelles du corps d'armée du général Gouvion Saint-Cyr en Catalogne. La division italienne du général Pino, qui fait partie de ce corps, a pris part à des actions glorieuses et presque journalières qui ont eu lieu, depuis le 11 jusqu'au 26 février, entre les Français et les insurgés espagnols réunis au nombre de 16,000, sous les ordres de Reding et de Palafox-Lazan. Ceux-ci ont été battus dans toutes les rencontres.

Le 23 février, la division Pino reçut ordre de se réunir à la division Souham, que l'avant-garde ennemie avait attaquée dans la matinée. A quatre heures du soir, toutes les troupes étant réunies, le général Gouvion Saint-Cyr ordonna une attaque générale. Les voltigeurs de la 1<sup>re</sup> légère, des 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> de ligne, et ce dernier régiment, ayant trouvé un passage moins difficile, franchirent le ravin avec la plus grande rapidité sous le feu de l'ennemi, et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les ennemis, attaqués de tous côtés avec la plus grande vigueur, furent chassés de toutes leurs positions et battus sur tous les points. La cavalerie ennemie se sauva sans combattre. Toute l'artillerie, 2 à 3,000 hommes tués ou blessés, et autant de prisonniers, ont été les fruits

de cette éclatante victoire. Parmi les prisonniers se sont trouvés trois aides-de-camp du général Reding, et l'on a la certitude que ce général a été lui-même très-dangereusement blessé ; il est à Tarragone. Toutes les troupes françaises et italiennes ont montré la plus grande valeur.

Palafox est encore dans notre ville ; ses incommodités ne lui permettraient pas de supporter les fatigues de la route ; son état-major est parti ce matin pour Nanci.

*Du 28.* La ville et le fort de Jaca se sont rendus. Le général Gouvion-Saint-Cyr fait en ce moment le siège de Tarragone.

La gazette de Madrid, du 21 mars, annonce que le colonel Tascher, aide-de-camp de S. M. C., venait d'arriver de Truxillo, où il avait laissé le corps du maréchal duc de Bellune, qui poursuivait ses succès contre le corps du général Cuesta. L'ennemi, mis en déroute par la seule division allemande sous les ordres du général Laval, avait perdu toute son artillerie et ses bagages. Le colonel Tascher ajoute qu'on a fait cinq à six mille prisonniers de troupes réglées, et que tout ce qui était paysan a été sabré par notre cavalerie. La ville de Truxillo a envoyé une députation au maréchal duc de Bellune, pour faire sa soumission de fidélité et d'obéissance à S. M. Joseph-Napoléon. Ces mêmes députés ont livré à l'armée française les magasins considérables que l'ennemi avait établis dans cette ville. Le général Sebastiani marchait avec 18 ou 20,000 hommes sur Mananars.

*Paris, 7 Avril.*

— Les lettres de Venise annoncent que l'on attend le prince vice-roi au château de Stra, aux environs de cette ville. Les gardes d'honneur et les grenadiers de la garde royale se sont déjà mis en route de Milan.

— Un décret impérial du 1<sup>er</sup> avril, porte qu'il sera créé, auprès du ministre de la police générale, un troisième arrondissement composé de tous les départemens au-delà des Alpes.

— Par un autre décret du même jour, M. le chevalier Vincent Marniola, conseiller-d'état, est chargé, auprès du ministre de la police, de la correspondance, de la suite et de l'instruction des affaires dans les départemens faisant partie du 3<sup>e</sup> arrondissement, tel qu'il est réglé par le décret ci-dessus.

— MM. les comtes de Lacépède, grand-chancelier de la légion d'honneur, et Treilhard, président de la section de

législation du conseil d'état, sont nommés ministres d'état. — M. Voyer-d'Argenson, président du collège électoral de la Vienne, est nommé préfet des Deux-Nèthes. — M. Ladoucette, préfet des Hautes-Alpes, est nommé préfet de la Roër. — M. Caron de Saint-Thomas, auditeur, est nommé intendant du trésor public en Toscane. — M. l'abbé de Saint-Sauveur, vicaire-général de Mende, est nommé évêque de Poitiers.

— M. Maillocheau, chef de la première division au ministère de la police, est nommé commissaire-général de police à Lyon.

— M. Devilliers, ex secrétaire-général de l'intendance de police en Portugal, est nommé commissaire-général de police à Bayonne.

— M. le colonel russe Gorgoli a passé le 29 mars à Francfort, venant de Paris, où il avait apporté des dépêches de secours, et retournant à Pétersbourg.

— La cour de Justice criminelle de Paris a entériné, le 27 mars, des lettres de grâce accordées par S. M. I. et R. au sieur Saint-Simon, ex-officier général français, condamné à la peine de mort par jugement d'une commission militaire, rendu le 12 décembre au camp de Madrid.

## ANNONCES.

*Œuvres choisies, littéraires, historiques et militaires du Maréchal prince De Ligne*; contenant des Mémoires sur la Pologne, les Juifs, les Bohémiens, etc.; les Armées Françaises, Russes et Autrichiennes; des Fantaisies Militaires; le Portrait de Catherine II; les Portraits et les Caractères des Grands Généraux de la Guerre de trente ans; des Pièces inédites sur le Comte et Bacha de Bonneval; un choix de Pensées et Maximes; des Mélanges de Morale, de Littérature; des Portraits, Lettres et bons mots; des Anecdotes sur la Cour de France, la Reine Marie-Antoinette, le Duc d'Orléans, et beaucoup d'autres Personnages célèbres dans le monde politique et littéraire des dix-huitième et dix-neuvième siècles; précédées de quelques Détails Biographiques sur le Prince De Ligne, et publiées par un de ses amis. — Deux vol. in-8° de plus de 860 pages. — Prix, 9 fr. et 11 fr. francs de port. — En papier vélin le prix est double. — Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; et à Genève, chez J. J. Paschoud.

Dans ces Œuvres on n'a pas imprimé les *Lettres et Pensées du même auteur*, publiées par Madame de Staël Holstein, en 1 vol in-8° qui se vend séparément aux mêmes adresses, et peut être considéré comme un troisième volume.

Cet ouvrage est beaucoup plus complet que celui qui vient de paraître chez un autre libraire, sous le titre de *Œuvres choisies du prince de Ligne*, publié par M. Propiac. Ce dernier n'est que d'un seul volume: l'ouvrage de F. Buisson en a deux, et les pièces importantes y sont rapportées avec plus d'étendue.

---

# MERCURE DE FRANCE.

---

## POÉSIE.

---

Nous avons annoncé, en rendant compte de la dernière séance publique de la Classe de la langue et de la littérature françaises, que M. Arnault avait donné lecture d'une scène d'une tragédie inédite. Nous allons mettre cette scène sous les yeux des lecteurs, et nous devons la faire précéder du préambule qui a été entendu à la séance.

« Deux factions célèbres, a dit M. Arnault, sous le nom de Guelphes et de Gibelins, désolèrent l'Italie depuis la fin du onzième siècle jusqu'à celle du quatorzième. C'est à Florence particulièrement qu'elles s'entrechoquèrent avec le plus de fureur. Les querelles d'opinions y dégénérèrent souvent en combats, les combats en massacres, et la victoire y fut souvent suivie de la proscription du parti vaincu. »

Las de vaincre, à proscrire on mit bientôt sa gloire.  
L'échafaud fut dressé sur le champ de victoire ;  
Les soldats fatigués firent place aux bourreaux ;  
On ouvrit les prisons pour remplir les tombeaux ;  
La loi rendit au fer sa victime échappée,  
Et la hache abattit ceux qu'épargna l'épée.

« A la suite d'une de ces batailles toujours funestes à l'Etat, les chefs de la faction victorieuse mirent un jour en délibération la destruction de Florence, de la ville où leurs ennemis avaient dominé si long-tems, où leurs rivaux reprenaient sans cesse de nouvelles forces. Uberti, chef de la famille de ce nom, et général de l'armée victorieuse, s'éleva seul contre cette proposition.

G

» Si quelques-uns de vous, dit-il à ses propres soldats, craignent  
 » leur patrie, qu'ils fassent ce qu'ils pourront pour la détruire ; pour  
 » moi, je prétends la défendre avec la même valeur dont j'en ai chassé  
 » vos tyrans.

» La fermeté d'Uberti produisit sur les Florentins le même effet que celle de Scipion sur les Romains. On se souvient qu'après la bataille de Cannes, ce dernier fit jurer sur son épée de voler au secours de Rome à ceux-là même qui s'étaient rassemblés pour l'abandonner au pouvoir d'Annibal.

» Uberti était aussi un héros ; Machiavel le nomme avec admiration, et le Dante, en le damnant, le proclame grand homme. Des circonstances semblables inspirent aux âmes de même trempe de semblables résolutions.

» Ce fait est le sujet de la scène que l'on va entendre ; scène où l'on a aussi tenté de peindre les divers intérêts qui font mouvoir les hommes d'un même parti, les réunissent un moment contre l'ennemi commun, et les diviseront dès qu'ils seront en possession du pouvoir.

» Je n'aurai point de regret d'avoir esquissé ce tableau, tout terrible qu'il soit, si le souvenir des troubles civils fait sentir plus vivement à chacun le prix du retour de l'ordre et la reconnaissance due au héros, au courage et à la sagesse duquel nous devons la fin de nos malheurs et le rétablissement de la prospérité publique. »

*( La scène se passe au milieu des Apennins, dans une caverne. Uberti s'y entretient d'abord seul avec Spada, son ami. )*

« Uberti, après avoir exposé son projet d'arracher le pouvoir aux  
 » mains des Gibelins ; après avoir dit qu'il vient délivrer l'Etat, et non  
 » le ruiner ; après avoir fait connaître les peines qu'il se donne pour  
 » contenir les hommes de son propre parti, moins animés par l'intérêt  
 » public que par leur ressentiment particulier, ajoute :

Mais quel bruit, quel éclat de ces retraites sombres

Dissipent tout à coup le silence et les ombres ?

Ce sont nos conjurés. Ils viennent concerter

Le grand, le dernier coup qui nous reste à porter.

Guelphe comme eux, Spada, reste, et tu vas connaître

Les grands événements que ce jour verra naître.

### SCÈNE III.

UBERTI, SPADA, CORSO, PAZZI, ALIGHERI, COME, Guelphes.

*( Ils sont tous armés ; quelques-uns portent des flambeaux. )*

UBERTI.

Des droits les plus sacrés généreux défenseurs,

Vous, qui prêts à marcher contre les oppresseurs,

Qui de gloire altérés non moins que de vengeance,  
 Voulez, pour mieux frapper, frapper d'intelligence,  
 Guelphes, connaissez tous quels moyens différens  
 Vont arracher l'Empire aux mains de vos tyrans,  
 Affranchir le pays d'un honteux esclavage,  
 Et vous reconquérir votre propre héritage.  
 Par moi seul enfantés, de si hardis projets  
 De cent talens divers attendent leur succès ;  
 J'ai su les préparer. Instruit par vos suffrages,  
 Parmi les plus vaillans choisissant les plus sages,  
 Entre tous les esprits qu'imploreraient nos besoins,  
 Du commun intérêt j'ai partagé les soins.  
 D'un parti dispersé par des coups si funestes,  
 Tandis qu'Alighéri réunissait les restes,  
 Ralliait dans ces bois, sous ces rocs escarpés,  
 Trois mille fugitifs au carnage échappés,  
 Corso, dans ce lieu même, amassait en silence  
 Le fer qui cette nuit doit armer leur vengeance,  
 Le fer que les Génois à nos bras ont prêté.  
 Pazzi, non moins heureux, par un triple traité  
 A partager l'honneur d'une telle entreprise,  
 Déterminait les chefs de Bologne et de Pise,  
 Des Lucquois, leurs rivaux vous obtenait l'appui,  
 Trois puissans alliés, qui d'accord aujourd'hui,  
 Dans la ville avec nous sont prêts à s'introduire,  
 Assez forts pour servir et point assez pour nuire.  
 Florence cependant, en butte à tant d'efforts,  
 N'est pas moins menacée au dedans qu'au dehors.  
 Craignons peu les tyrans : tandis qu'ils nous proscrivent,  
 Jusque dans leurs conseils mes regards les poursuivent.  
 Leur fol aveuglement au comble est parvenu ;  
 Et tout leur est caché quand tout nous est connu.  
 Avec nos affidés dont leurs murs se remplissent,  
 De la sédition tous les germes se glissent ;  
 Vont des palais du noble au toit des artisans  
 Faire à nos intérêts de nouveaux partisans,  
 Réveiller de ceux-ci la colère endormie,  
 De ceux-là rassurer la foi mal affirmée ;  
 Flatter tous les penchans, offrir pour suborneur  
 A beaucoup l'intérêt, à quelques-uns l'honneur.  
 Quoi de plus ! Bondelmonte à sa haine infidelle  
 Doit en notre pouvoir mettre la citadelle,  
 A l'heure où prévenu par un commun signal  
 Aux conjurés Guidon ouvrira l'arsenal ;



A l'heure où Médicis à nos braves cohortes  
 Du rempart qu'il commande aura livré les portes.  
 Laissez entrer l'espoir en vos cœurs étonnés.  
 Les sermens sont reçus, les otages donnés,  
 L'instant fixé : l'airain dont les accens funèbres  
 Réveillent la prière au milieu des ténèbres,  
 A minuit sonnera le signal concerté,  
 Signal de la victoire et de la liberté.

## CORSO.

Crois-en l'ardente élite en ces lieux réunie ;  
 Le courage applaudit aux projets du génie,  
 Et n'attend que la nuit qui doit favoriser  
 Nos bras impatiens de les réaliser.  
 La nuit est loin encore ! et quel long intervalle  
 De ce moment à l'heure et tardive et fatale  
 Où nous pourrons enfin écouter librement  
 Ce droit des opprimés, ce juste emportement  
 Qui du faible souvent fait un homme invincible,  
 Et qu'en nous la contrainte a rendu plus terrible.

## PAZZI.

Tels sont nos vœux à tous : oui, les maux différens,  
 Les maux que l'avarice et l'orgueil des tyrans  
 Si long-tems sur ma tête a versés sans mesure,  
 Je veux à ces tyrans les rendre avec usure.  
 L'exil, la pauvreté, l'absolu dénûment  
 Seront pour eux encore un trop doux châtiment.  
 Les trésors amassés par mes travaux prospères,  
 L'héritage sacré que m'ont transmis mes pères,  
 Sans pitié, sans pudeur ils me les ont ravis ;  
 De mes biens à loisir ils se sont assouvis ;  
 Ah ! leurs biens, tous leurs biens de ma longue indigence  
 Pourront seuls appaiser la soif et la vengeance.

## ALIGHERI.

Que leur or satisfasse à ton inimitié,  
 A si bas prix mon cœur ne met pas sa pitié.  
 C'est leur sang, tout leur sang qu'il faut à ma colère,  
 A la douleur d'un fils, au désespoir d'un père.  
 Tant qu'ils vivraient, leur sort me semblerait trop doux.  
 Mon père et mes enfans sont tombés sous leurs coups.

## UBERTI.

Et qui donc de leurs lois n'a pas été victime ?  
 N'a pas à les punir d'une injure ou d'un crime ?

Mais nos champs envahis, nos palais saccagés,  
 Même après le combat nos parens égorgés ;  
 Mais nos propres malheurs sont-ils les seuls outrages  
 Que vengent aujourd'hui nos bras et nos courages ?  
 Ah ! tout un peuple en proie aux fureurs d'un parti,  
 Des lois, des saintes lois le cours interverti ;  
 Du plus vil factieux le plus léger caprice  
 Usurpant et la force et le nom de justice,  
 Un pouvoir méprisé jusque dans sa rigueur,  
 Qui faible sans pitié, qui cruel sans vigueur,  
 N'a pour justifier sa longue tyrannie,  
 Ni les droits du bonheur, ni les droits du génie,  
 Voilà des attentats pour les cœurs généreux,  
 Pour vos cœurs, pour le mien mille fois plus affreux  
 Que les sanglans arrêts qui font notre infortune.  
 Dévoués sans réserve à la cause commune,  
 Que tout autre intérêt nous devienne étranger !  
 C'est l'Etat avant tout que nous devons venger.  
 Vaincre en est le moyen ; quant au reste, à m'en croire,  
 Nous en parlerons, mais après la victoire.

COMTE.

Non : avant le combat. Uberty, si tu crois  
 Pouvoir des opprimés nous contester les droits,  
 C'est avant le combat qu'il faut que l'on m'explique  
 Quel projet dissimule et suit ta politique ;  
 Tout en nous excitant, pourquoi tu nous retiens ;  
 Comment mon intérêt s'accorde avec les tiens.  
 C'est avant le combat qu'il m'importe d'apprendre  
 Quel prix tu mets au sang qu'on est prêt à répandre ;  
 Où tendent les succès que tu nous as promis ;  
 Si le plus juste espoir ne nous est pas permis ;  
 Si tu nous interdis, même avant la victoire,  
 La vengeance, aux proscrits plus douce que la gloire.

UBERTI.

Je t'interdis le crime ; et ma sévérité  
 Compte encor malgré toi sur ta docilité.  
 Je ne t'impute pas le soupçon qui t'égare ;  
 Le malheur te rend seul ombrageux et barbare.  
 Ton malheur dure encore, c'est lui qui m'a blessé.  
 Tu le désavoueras quand il aura cessé.  
 Un sort plus doux rendra ton âme à l'indulgence ;  
 Ou, pour toi s'il n'est pas de bonheur sans vengeance,

Des lois que nous servons tu voudras l'obtenir,  
Et ne point imiter ceux que tu vas punir.

ALICHERI.

Il faut les imiter, s'il faut qu'on les punisse.  
Pour eux le vol fut droit, l'assassinat justice ;  
N'abrogeons pas leurs lois, et sans plus discuter,  
Mettons notre vengeance à les exécuter ;  
Leurs fureurs ont rendu les nôtres légitimes ;  
Ainsi les châtimens seront égaux aux crimes ;  
Les pleurs païront les pleurs, le sang païra le sang.  
Nul de nous à leurs yeux ne parut innocent ;  
Nul d'entr'eux devant nous ne doit obtenir grâce.  
Mais c'est peu de détruire eux, leur règne et leur race ;  
Détruisons jusqu'aux murs qui, pour quelques momens,  
Les dérobent encore à nos ressentimens.  
Ces murs du sang des miens rougis par leur furie,  
Ces murs qui m'ont proscrit ne sont plus ma patrie ;  
Qu'ils tombent ! j'ai juré leur ruine, et je voi  
Que tout Guelphe y conspire et la jure avec moi.  
*( Il se fait un mouvement. )*

UBERTI.

Ah ! s'il doit obtenir l'aveu qu'il ose attendre,  
Guelphes, épargnez-moi la douleur de l'entendre  
Cet aveu... Mon arrêt m'a causé moins d'honneur  
Que l'odieux serment dicté par sa fureur.  
Malheur aux Gibelins ! mais enfin leur furie  
N'a pas exterminé jusqu'au nom de patrie.  
Ils ont de leurs enfans épargné le berceau ;  
Ils ont de leurs ayeux respecté le tombeau.  
Au secours de l'Etat je croyais vous conduire ;  
Je voulais le sauver, vous voulez le détruire ;  
Je vous rends le pouvoir que vous m'avez commis :  
Frappez le plus cruel de tous vos ennemis,  
Armé pour le bon droit et non pour l'injustice,  
Noble conspirateur et non pas vil complice,  
Je saurai dans la tombe emporter les secrets  
Qui liaient la fortune à vos vrais intérêts.  
Frappez, sans croire, ingrats, que mon cœur vous pardonne :  
Je vous punis assez quand je vous abandonne ;  
Mais quoi ! quelle stupeur succède à vos transports ?  
Même avant le forfait vous sentez les remords !  
Oubliions, mes amis, une erreur passagère ;

Et tout au mouvement que l'honneur vous suggère,  
Promettons sur ce fer, d'une commune voix,  
De raffermir l'Etat, de relever les lois,  
Sans qui toute alliance est bientôt déunie,  
Sans qui tout est licence, ou tout est tyrannie.

LES GUELPHES.

Nous le jurons!

UBERTI.

J'accepte et j'en crois ce serment.  
Il est digne de vous. Que sans perdre un moment,  
Chacun se rende au poste où son honneur l'appelle.  
La confiance, amis, d'accord avec le zèle,  
Assure le succès de vos heureux efforts.  
Corso dirigera nos projets au dehors :  
Au dedans ils seront réglés par mon audace.  
Là le risque est plus grand, là sur-tout est ma place.

( *Les Guelphes sortent.* )

SCÈNE IV.

UBERTI, SPADA.

SPADA.

Tant de férocité m'étonne.... Je frémis.....

UBERTI.

Etonne-toi plutôt de les voir si soumis !  
A l'homme ainsi le mal de tout tems fut facile.  
A la voix qui l'ordonne il n'est que trop docile.  
Mais le chef que le crime a rendu triomphant  
Est bien mal obéi sitôt qu'il le défend.

SPADA.

Grâce au noble ascendant d'une arme ardente et ferme  
Ce jour à tant d'horreurs te verra mettre un terme.

UBERTI.

Te l'avourai-je, ami, je l'espère ; je croi  
Qu'à ces jours de fureur, de désordre et d'effroi  
Succéderont des jours glorieux et tranquilles.  
C'est aux convulsions des discordes civiles,  
Où le crime lui-même est empreint de grandeur,  
Que plus d'un peuple a dû sa force et sa splendeur.  
Dans ses cruels effets quelquefois salulaire,  
Ce fleau qui parcourt incessamment la Terre,

Laisse, en affermissant ce qu'il n'a pas détruit,  
 Le sage moins timide et le fort plus instruit.  
 Oui, souvent dans l'horreur du tumulte où nous sommes,  
 Les grands événemens ont formé ces grands hommes,  
 Dont l'audace arrachant au pilote incertain  
 Le gouvernail public usurpé par sa main,  
 Au plus fort du péril a soustrait au naufrage  
 Le vaisseau moins brisé qu'éprouvé par l'orage.  
 Mais retourne en nos murs....

## ENIGME.

Je m'égare parfois, sans jamais faire un pas,  
 On me donne souvent à ceux qui ne m'ont pas,  
 Sans faire pour cela qu'ils m'ayent davantage.  
 L'on dit que je suis fou, l'on dit que je suis sage.  
 On me fait grand, petit, droit, juste, de travers,  
 Vaste, étroit, faible, fort, équitable ou pervers :  
 Je suis bel et non beau, je suis léger, volage,  
 L'un abuse de moi, l'autre en fait bon usage.  
 De conciliateur tel me donne le nom,  
 Et tel m'accuse ailleurs de contradiction ;  
 Bon, mauvais, simple, doux, rusé, plein de malice ;  
 Superbe, ambitieux et pétri d'artifice,  
 Je m'en vas, je reviens, on me perd, on me rend ;  
 Et bien pauvre est de moi celui qui ne m'entend.

S.....

## LOGOGRIPE

Je suis une maladie,  
 Qu'on peut dire hardiment,  
 Être sœur de la folie :  
 En moi, l'on trouve aisément,  
 Ce qu'une fillette sage  
 Doit-être, jusqu'au moment  
 Où se fait son mariage ;  
 Ce que craint un jeune enfant ;  
 Ce qu'il faudrait toujours dire ;  
 Un reptile destructeur,  
 Ce que balance zéphire,  
 En caressant une fleur ;  
 Le côté d'une rivière ;

Ce qu'est souvent un buveur ;  
 Celle qui fut notre mère ;  
 Le contraire du mot lent ;  
 Une note de musique ;  
 Ce que l'on fait en dormant ;  
 Un animal de l'Afrique ;  
 Un vieux mot, presque latin,  
 Synonyme de colère ;  
 La demeure d'un lapin ;  
 Ce qui souvent à la guerre.  
 Fait cesser tous les combats ;  
 Et ce qui couvre la terre  
 Dans la saison des frimats.

A.... H.....

### CHARADE.

VOULEZ-VOUS être mon dernier,  
 Jamais sans réfléchir ne faites mon premier.  
 La vie, ami lecteur, qu'est-elle ! mon entier.

---

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPIE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Platine*.

Celui du Logogriphe est *Drame*.

Celui de la Charade est *Vis-à-vis*.

---

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

### KABOUD LE VOYAGEUR.

#### CONTE ORIENTAL.

En ce tems là, il y avait dans un village un pauvre musulman qui possédait un âne. Ce n'était pas une chose rare ; mais ce qui l'était beaucoup, c'est la tendresse que ce pauvre homme avait pour son âne. Tous les jours il l'étrillait avec soin, pour lui rendre le poil plus lisse ; il lui prodiguait les caresses les plus affectueuses, les noms les plus chéris, lui donnait de la litière nouvelle ; et quand il voyageait, il lui laissait presque toujours la bride sur le

cou. Il faut rendre justice à l'âne ; il était plus beau que ne le sont la plupart des individus de son espèce, il avait le pas doux et le trot relevé, le regard vif et assuré, la fierté d'un petit cheval dans la manière dont il portait sa tête, et des oreilles vraiment dignes de servir d'aigrettes au bonnet d'un muphti. Mais qu'importe, au reste, la beauté de ce pauvre animal ? Chez les ânes, comme chez les hommes, la beauté n'est pas une qualité essentielle. L'esprit est tout, et l'âne dont je parle en avait assez, car il portait sa charge à merveille, sans broncher, même dans les mauvais chemins. Or, le bon, le véritable esprit consiste à savoir bien porter sa charge. Il n'est donc pas étonnant que le pauvre Hassan aimât son âne beaucoup plus que le grand Schabbas n'aimait son beau cheval de bataille, beaucoup plus qu'un sultan n'aime la plus belle femme de son sérail. La multitude des objets que nous possédons nuit à la vivacité de nos affections. Un pauvre homme qui n'a qu'un âne, l'aime comme on aime tout ce qu'on possède ; il cesserait de l'aimer, peut-être, s'il en avait deux.

Un jour que le bon Hassan, monté sur son âne, trottait légèrement vers la ville prochaine, voilà qu'il rencontre sur son chemin un saint Dervis qui voyageait modestement à pied. Le Dervis s'approche et considère le cavalier et la monture avec une grande attention. — Vous regardez mon âne, dit Hassan ; avouez qu'il est beau. — Beau ! répond le Dervis, il est superbe. Mais ce n'est pas sa beauté qui m'étonne. — Qu'est-ce donc ? — C'est un air d'intelligence tout à fait extraordinaire. — Oh ! mon âne a de l'esprit comme quatre. Je n'ai pas besoin de lui montrer le chemin. — Cet âne là, mon ami, n'est pas aussi âne que vous le croyez. Voulez-vous me le vendre ? — Vendre mon âne ! je ne le donnerais pas pour dix toman. — Pour dix toman ! je le crois bien, il en vaut cent, et si vous voulez je vais vous les compter.

Quelqu'attachement qu'un villageois ait pour son âne, il aime encore mieux cent toman. Hassan est donc prêt à conclure le marché, lorsque le Dervis, prenant la parole, lui dit : « Ecoute, Hassan, je ne veux point te tromper. Je te vois tout disposé à m'abandonner ton âne pour cent toman, et je dois t'avertir, en conscience, que tu ferais une mauvaise affaire. Je vais te proposer quelque chose de plus avantageux pour toi. Cet âne parle-t-il ? — Non, jamais il n'a parlé de sa vie. — Sait-il lire, écrire et compter ? connaît-il l'Alcoran ? — Jamais, je crois, il n'a encore

pensé à tout cela. — Quoi ! il ne sait ni l'histoire , ni la géographie ; il ne connaît ni les mœurs des peuples , ni les lois qui les régissent ? — Par Mahomet ! dit le paysan , si mon âne savait tant de belles choses , il serait plus instruit que son maître. — Cela arrive bien quelquefois , répond le Dervis. Tiens , si tu veux , je te donnerai cent tomans de cet âne ; ou bien , je vais le mener avec moi dans un pèlerinage que je dois faire incessamment à la Mecque. Je te promets que cet âne profitera si bien de son voyage , qu'à son retour tu ne le connaîtras plus. Il parlera plusieurs langues , saura l'Alcoran par cœur , connaîtra l'histoire , la géographie , les usages , les mœurs des nations , et sera plus instruit à lui tout seul que toute l'académie de Bagdad. Cet âne-là n'a besoin que de voyager pour son éducation. Dans un an je te le rendrai accompli. Tu le montreras par curiosité , il te rendra plus riche et plus puissant qu'un visir. Quel est le parti qui te convient le mieux ? Veux-tu les cent tomans ? — Non par Mahomet , dit le paysan. Un âne qui parle ! un âne qui saura l'Alcoran sur le bout.... de l'oreille ! un âne qui connaîtra l'histoire , la géographie , et qui sera plus instruit à lui seul qu'une académie toute entière !.... Quel animal merveilleux ! que je serai fier d'être son maître ! Vous avez raison , saint Dervis , mon âne a besoin de voyager. Ça ne sait rien , c'est encore tout neuf , ça n'a encore vu que le minaret de son village. Si vous promettez de me le ramener dans un an aussi savant que vous le dites , je consens volontiers à vous le prêter pour votre pèlerinage. — Je le promets , dit le Dervis. — Marché fait , dit le paysan.

A ces mots il descend de dessus son âne qu'il embrasse avec tendresse et auquel il tient ce discours : « Kaboud , mon ami , je fais un grand sacrifice , je me sépare de toi avec regret , mais c'est pour ton bonheur. Adieu , adieu , mon cher Kaboud. Tu vas voir bien du pays ; observe bien les lieux par où tu passeras , écoute attentivement tout ce qu'on dira devant toi , reviens sage et savant , tu feras l'admiration , tu seras la gloire de ton pays et de ton maître. Lorsque tu reviendras de tes voyages , on t'écouterà comme un oracle et tout le monde dira : Il faut avouer que l'âne d'Hassan est vraiment la perle des ânes.

Le bon paysan aide au vénérable Dervis à grimper sur Kaboud ; puis il s'éloigne , emportant sur son dos son havresac et sa petite provision. Il parle à tous ceux qu'il rencontre de la joie qu'il éprouve et de la bonne fortune de Kaboud. Dans un an , dit-il , vous le verrez , vous l'enten-



dre, il aura cent fois plus d'esprit et d'instruction que l'imam de notre mosquée.

Il est sûr que, si pour instruire un ignorant il faut le faire voyager, le saint Dervis remplit avec la conscience la plus scrupuleuse les devoirs d'un excellent instituteur. Il n'épargne pas le pauvre Kaboud, leurs moindres journées sont de quinze à vingt lieues. Il lui fait côtoyer les bords de la mer de Marmara, parcourir les contrées délicieuses de la Natolie ; il entre avec lui dans *Césarée*, dont il lui montre les antiquités et dont il se fait raconter l'histoire par le plus savant *Cicerone* de cette ville célèbre. Ils séjournent quelque tems à *Alep*, et l'âne entend le Dervis dire tout haut que cette ville fut prise par les Arabes sous le règne d'*Héraclius* en 637. Ils parcourent tous les basars où sont déployées les richesses de l'Orient et les étoffes de soie les plus magnifiques du monde. Le Dervis, sans doute pour l'instruction de son élève, questionne des commerçans de toutes les nations sur les mœurs et les usages de leur pays. L'âne écoute les demandes et les réponses, mais il ne dit rien, sans doute pour mieux entendre.

Bientôt le saint Dervis et Kaboud se joignent à une caravane qui fait le voyage de la Mecque. Cette caravane est composée de gens fort instruits ; il s'y trouve des géographes, des historiens, des physiciens, des mathématiciens, des théologiens et des poètes. Kaboud, s'il avait envie d'apprendre quelque chose, ne pouvait choisir une meilleure compagnie. Il entre dans le Diarbec dont il visite les villes principales. « Nous voilà, dit un des savans géographes, nous voilà dans l'ancienne Mesopotamie. Voyez-vous la belle ville de *Mossul*, bâtie sur la rive occidentale du Tygre ? Cette capitale de l'*Algézira* est une des plus charmantes villes de l'Asie : elle est vis-à-vis de *Ninive*, située sur la rive orientale du même fleuve. — *Ninive !* s'écrie un des savans historiens. Quoi ! nous sommes tout près de *Ninive* ! » Après cette exclamation, le savant fait une fort belle description de cette ville, telle qu'elle était au tems de sa splendeur. Il en raconte l'histoire dans tous les détails, et Kaboud doit connaître le roi Bélus et la reine Sémiramis comme s'il eût vécu long-tems à la cour de ces illustres personnages.

La caravane visite ainsi les villes d'*Edesse*, de *Kazalaïn*, de *Haram*. L'historien qui a déjà parlé de *Ninive*, ne manque pas d'apprendre à la compagnie que *Haram* est l'ancienne *Carraé*, le séjour où Abraham reçut la naissance ; qu'auprès de cette ville Alexandre livra la fameuse

bataille d'Arbelles , et qu'elle est célèbre encore dans l'histoire par la défaite de Crassus. Qui ne se serait instruit avec de tels personnages ? Ils ne voyaient pas une petite montagne , qu'ils n'en connussent le nom ; pas une bicoque , qu'elle ne leur rappelât de grands souvenirs ; pas une mesure , sans y trouver les débris de quelques grands monumens. Ils ne se contentaient pas de s'entretenir des pays qui se présentaient sous leurs yeux , ils parlaient encore de ceux qu'ils ne voyaient pas , de ceux qu'ils n'avaient jamais vus ; ils en parlaient comme s'ils les avaient toujours habités. Kaboud doit connaître les principales villes de la Perse aussi bien qu'un marchand Arménien. Il est impossible qu'il ignore quelles sont les forces du Sophi et l'histoire des guerres que les rois de Perse ont eu à soutenir depuis le grand Cyrus jusqu'au dernier règne inclusivement.

Après un séjour d'une semaine entière à Bassora , la caravane entre dans le désert. Les conversations devinrent moins fréquentes , moins animées. Il faisait une chaleur accablante , et les savans craignant de manquer d'eau , étaient sobres de paroles. Cependant , quelques jours après être sortis de Bassora , deux théologiens eurent entre eux une dispute très-longue et très-vive. Les deux adversaires déployèrent dans la défense de leur cause une érudition prodigieuse. L'Alcoran et les plus fameux docteurs furent cités et commentés d'un bout à l'autre , et cette dispute devait être extrêmement utile à Kaboud , qui n'avait encore sur l'Alcoran que des notions très-imparfaites.

Après la dispute entre les deux théologiens , il s'en éleva une autre , moins importante , il est vrai , mais beaucoup plus agréable , entre deux des poètes qui faisaient partie de la caravane. Ils n'étaient pas du même avis sur la préférence que l'on devait donner à tel et tel auteur sur tel et tel autre. Tous les poètes arabes et persans furent passés en revue. Les deux rivaux les savaient par cœur , ils en récitaient et commentaient à qui mieux mieux les passages les plus sublimes.

Les mathématiciens parlaient peu dans la journée , mais pendant la nuit ils avaient leur tour. Dès qu'ils voyaient le ciel tout parsemé d'étoiles , ils déployaient de profondes connaissances , ils expliquaient aux voyageurs émerveillés les mouvemens des corps célestes et ces lois immuables par lesquelles le créateur entretient une éternelle harmonie entre tous ces mondes semés dans l'immensité. Cette instruction était absolument nouvelle pour Kaboud , qui n'avait

point encore porté ses idées si haut. S'il avait fait autrefois quelques réflexions sur la lune, je gagerais qu'il ne la croyait pas beaucoup plus grande que la lanterne de son maître, et qu'il eut d'abord un peu de peine à se mettre dans la tête que ces étoiles, si petites en apparence, étaient beaucoup plus grandes que le globe que nous habitons.

Ainsi Kaboud peut se vanter d'avoir assisté à un cours complet de géographie, à un cours d'histoire, à un cours de théologie, à un cours de littérature et d'astronomie; et cependant il n'est pas encore arrivé à la Mecque, il n'a point encore vu le tombeau du prophète, la fameuse Kaaba et le puits de Zemzem. Quelle provision de connaissances il va rapporter de ses voyages! Cet âne-là fera du bruit.

Mais revenons à son premier maître, au bon et malheureux Hassan. Je dis malheureux, car depuis le départ de Kaboud, il ne peut se consoler de son absence. Il s'était fait une si douce habitude de la compagnie de son âne! il ne peut plus s'accoutumer à vivre seul.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis la rencontre d'Hassan et du Dervis, qu'un ruisseau qui coulait non loin de la chaumière d'Hassan vint à se déborder, et couvrit de pierres le petit jardin de ce pauvre paysan. Que de travaux, que de sueurs avant que ce jardin soit entièrement débarrassé! Si le pauvre Hassan avait eu son âne, il se serait épargné bien de la peine. Trois mois après cet événement, il fut obligé de faire sa petite récolte de riz. Jamais il ne l'avait faite sans son âne. Kaboud attelé à une petite charrette, rentrait les gerbes que Hassan avait moissonnées. Le paysan, privé de son âne, fut bien forcé de le remplacer dans ce travail pénible et de s'atteler lui-même à la petite charrette. La saison était brûlante, il ne put résister à des fatigues au dessus de ses forces; il succomba; une maladie grave, une fièvre ardente le conduisit aux portes du tombeau, et il en serait mort infailliblement s'il y avait eu un médecin dans son village. Pendant sa maladie, il ne cessait d'appeler son cher Kaboud, mais Kaboud était bien loin et bien occupé d'autres choses.

Cependant l'année fatale est révolue et Kaboud n'est pas encore de retour. Que fait-il? où est-il? Le pauvre paysan est dans une inquiétude, dans une agitation.... il en perd le boire et le manger. Si Kaboud était mort! Cette affreuse pensée empoisonne toutes ses jouissances et détruit son repos. Dès qu'il entend trotter un âne, son cœur palpite avec violence; s'il entend frapper à sa porte, il court, il

role, il ouvre ; il croit embrasser son ancien ami ; mais hélas ! il ne trouve qu'un de ses voisins venu pour le visiter :

Enfin, un jour qu'il était assis fort tristement à la porte de sa chaumière, il voit venir de loin un homme monté sur un âne. Il se lève avec la plus vive émotion. C'est Kaboud qu'il va revoir, son cœur le lui dit, et le cœur ne trompe jamais. Le voyageur s'approche, Hassan vole vers lui et reconnaît soudain le Dervis ; mais son âne, son cher Kaboud, hélas ! il ne le reconnaît plus. Ce n'est plus cet âne si beau, si bien peigné, si bien nourri ; c'est un vilain âne tout pelé, tout couvert de cicatrices, maigre comme s'il n'avait jamais mangé, boiteux comme s'il n'avait que trois pieds. Hassan, après avoir salué le Dervis, lui dit d'un air inquiet et mécontent : « Quel animal m'amenez-vous donc là ? — C'est ton âne. — Mon âne ! juste ciel ! dans quel état de maigreur ! — Je ne t'avais pas promis de le ramener gras. — Comme il boite ! le malheureux ! il bronche à chaque pas. — Oui, mais son esprit ne bronche jamais. — Comme le peu de poil qui lui reste est rude et grossier ! — En revanche, son esprit est plus fin et plus délié que la soie. — O Mahomet ! il est borgne ! mon pauvre âne, mon cher Kaboud est borgne ! que je suis malheureux ! — Ne te plains pas, insensé. Il a les yeux de l'esprit qui valent bien mieux que ceux du corps. — Mon âne est donc bien savant ? — Autant qu'il est possible. Interroge-le, tu verras. — Sur quoi ? — Sur tout. Il peut répondre à toutes les questions avec une égale habileté. Adieu, nous sommes quittes. »

A ces mots, le saint Dervis s'éloigne et le bon Hassan tout occupé de son âne ne songe point à remercier le savant instituteur. Il caresse, il embrasse Kaboud, comme un ami, comme un fils que l'on a pleuré pendant long-tems. Il le conduit doucement par la bride jusqu'à sa chaumière. L'âne avait bien de la peine à marcher, et le pauvre Hassan aurait voulu pouvoir le porter, pour lui épargner une vingtaine de pas. Kaboud entre dans son écurie, sans dire un seul mot. Le bon Hassan l'interroge, point de réponse. « Mon savant est trop fatigué, dit le paysan en lui-même ; il ne faut pas le tourmenter. Donnons lui une bonne litière, une bonne mesure de son et d'avoine. Quand il aura bien bu, bien mangé et bien dormi, il parlera plus volontiers. » Il dit, et n'épargne rien à son âne pour lui procurer une bonne nuit.

Il sort ensuite de sa chaumière, et le cœur rempli de joie, il parcourt le village en criant de toutes ses forces : « Mes

amis, Kaboud est arrivé, Kaboud est arrivé. C'est l'âne le plus savant, le plus spirituel du monde; il parle de tout comme un docteur. Rassemblez-vous demain sur la place du village, vous verrez, vous entendrez cette merveille; chacun de vous pourra l'interroger. » Bientôt cette grande nouvelle se répand non seulement dans le village de Hassan, mais dans tous ceux des environs. Les paysans arrivent en foule pour voir, pour entendre cet être extraordinaire. La place est trop étroite pour contenir cette multitude de curieux.

Le lendemain, de grand matin, Kaboud arrive, conduit par son maître au milieu de cette nombreuse assemblée où règne le plus profond silence. Hassan prend la parole et dit : « Voilà, mes amis, voilà un jeune voyageur qui a vu bien du pays et qui connaît bien des choses. Interrogez-le sur toutes les sciences, il vous répondra sans hésiter. » Alors un homme d'une cinquantaine d'années, dont la barbe est longue, l'attitude fière, le regard imposant, un homme qui imprime le respect dès qu'il paraît, qui fait naître l'étonnement et l'admiration dès qu'il parle, le maître d'école du village se présente le premier. « Seigneur Kaboud, dit-il, pardonnez si mon ignorance ose sonder les profondeurs de votre savoir. Si je vous interroge, ce n'est point pour faire briller les faibles lumières de mon esprit, mais pour faire jaillir les rayons étincelans du soleil de votre raison. Répondez-moi donc, sage et savant Kaboud : lorsque le créateur du monde fait paraître une nouvelle lune, que devient l'ancienne ? » Tout l'auditoire est dans l'attente. Kaboud semble se recueillir un instant. Le maître d'école répète la question, mais Kaboud garde un modeste silence. Ce silence est interprété défavorablement, et le pauvre Hassan est en butte aux mauvaises plaisanteries des villageois. Il excuse son âne de son mieux. « Attendez un peu, dit-il; Kaboud, je vous l'assure, est très-instruit, mais il est timide, jamais il n'a parlé devant tant de monde à la fois. Allons, Kaboud, allons, mon ami, du courage. Dis nous ce que tu as vu dans tes voyages. Parle nous des différens peuples qui fréquentent les villes d'Alep, de Damas et de Mossul; déploie toutes tes connaissances. » Un gros homme qui se trouvait là et qui passait dans son village pour un grand politique, s'approche et dit : « Crois-tu, Kaboud, que le roi de Perse soit assez riche en hommes et en argent pour faire la conquête du Thibet ? » — Ecoutez-moi, dit un autre savant du lieu; cet âne a été instruit par un Dervis; il est très-possible que son précepteur ait négligé de lui ap-  
prendre



prendre tout ce que vous lui demandez là , pour en faire un savant dans la loi de Mahomet. Laissez-moi donc l'interroger. Kaboud , de tous les commentateurs du Coran , dis-nous quel est celui qui a mieux saisi le vrai sens de la loi , le véritable esprit du prophète ? — Ah ! que voilà une belle question ! dit Hassan ; allons , Kaboud , allons , il faut répondre. « A ces mots , Kaboud ayant pris un peu d'assurance , promène ses regards sur toute l'assemblée , dresse majestueusement ses oreilles , et fait entendre à tout l'auditoire ces paroles mémorables qu'il prononce à haute et intelligible voix : *hi-hon , hi-hon , hi-hon , hi-hon , hi-hon*. A cette sublime réponse , des huées s'élèvent de tous côtés. Le bon Hassan perd patience. « Ah , coquin ! dit-il , ce n'est pas l'esprit qui te manque , mais la bonne volonté. Attends , attends , je vais te faire parler , moi. » En même tems , il prend un gros bâton , pour délier la langue de ce savant entêté. Il a même déjà assené quelques coups vigoureux sur les os de Kaboud , et il se prépare à redoubler , lorsqu'un autre villageois le retient et lui dit : « Pourquoi assommer ce pauvre animal ? ne vois-tu pas qu'il débite tout ce qu'il sait ? Quel besoin avais-tu de l'envoyer à la Mecque ? N'avait-il pas assez d'esprit et d'instruction pour remplir dans ta maison le ministère d'un bon âne ? Il te portait , il trainait ta charrette , rentrait ta récolte ; que pouvais tu lui demander de plus ? tu as voulu en faire un savant , mais est-il de l'étoffe dont on les fait ? Dans ce moment le plus âne de vous deux , ce n'est pas lui. Ramène-le donc tranquillement dans son écurie , soigne-le bien , pour rétablir sa santé autant que faire se peut ; sers-toi des trois jambes et de l'œil qui lui restent , et ne le prête plus à un Dervis pour aller en pèlerinage. »

Le bon Hassan suivit ce conseil , prit tristement la bride de son âne et le reconduisit à son écurie. Il le soigna , le pensa de son mieux , mais Kaboud n'était presque plus bon à rien. Il avait pris l'habitude de la fatigue , mais il avait perdu celle du travail , et son maître se repentait amèrement de lui avoir fait faire un voyage qui lui avait coûté beaucoup et qui ne lui rapportait aucun profit.

Cette histoire est peut-être un conte ; vraie ou fausse , elle a donné lieu à ce proverbe oriental : *Que l'on mène un âne à la Mecque , fût-ce même l'âne du Messie , on n'en ramènera jamais qu'un âne.*

ADRIEN DE S. . . . N.

DE LA COMÉDIE ITALIENNE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE,ET DE LA *CALANDRIA* DU CARDINAL BIBBIENA (1).*Notions préliminaires.*

La Comédie et la Tragédie grecques eurent la même origine, le chœur des fêtes de Bacchus. Mais tandis que l'athénien Thespis mettait au milieu d'un de ces chœurs, dont le caractère était grave et religieux, un, puis deux et enfin trois personnages, qui y représentaient une action noble, intéressante, imposante, capable d'exciter la terreur et la pitié; d'autres poètes introduisirent dans des chœurs joyeux et bruyans des interlocuteurs qui amusaient le peuple par leurs bouffonneries. Ceux-ci furent bientôt, dans la main des magistrats, des instrumens satiriques, dont ils se servaient pour reprendre les vices des principaux citoyens, et pour arrêter l'agrandissement de ceux dont ils pouvaient redouter le crédit. La Comédie, dans ce premier âge, ne fut point une imitation générale des mœurs; on n'y représenta point, sous un nom inventé et sous un masque de fantaisie, un avaro, un débauché, un intrigant, un ambitieux; elle fut la représentation particulière de l'avarice de tel athénien vivant, des mœurs corrompues de tel autre, des intrigues et des menées d'ambition d'un troisième, qu'on y fit agir et parler sous leur propre nom et sous des masques ressemblans aux traits de leur visage.

Telle fut l'ancienne Comédie d'*Eupolis*, de *Cratinus*, d'*Aristophane*. Nous ne la connaissons point par des définitions obscures ou des descriptions suspectes : de plus de cinquante comédies qu'avait composées le troisième et le plus fameux de ces poètes, il nous en est resté onze. On y voit le bien et le mal qui pouvaient résulter de ces compositions singulières, où sont percés des mêmes traits les vices et les vertus, un misérable tel que Cléon et un sage tel que Socrate; où la persécution contre le plus grand et le meilleur des hommes est préparée par une plaisanterie sans frein, et commence par le ridicule, pour finir par la ciguë.

---

(1) Ce morceau est tiré de l'*Histoire littéraire d'Italie*, de M. Guizot, de même que celui qui a pour objet la *Tragédie italienne* et la *Comédie du Trissin*, inséré précédemment dans deux numéros de *l'Es.* [15 et 19 décembre 1807].

Quand le gouvernement d'Athènes, de démocratique qu'il était, fut devenu oligarchique, si la licence du théâtre n'eût attaqué que les hommes vertueux et les sages, on lui eût sans doute laissé une liberté entière; mais elle blessa des hommes puissans, et elle fut réprimée. Il fut défendu de représenter et même de nommer sur la scène aucun citoyen vivant. C'est ce qu'on nomme la Comédie *moyenne*. La malignité y avait encore des ressources : sans nommer les personnages, on les désignait si clairement que ni le public ni eux-mêmes ne pouvaient s'y méprendre; et le chœur surtout lançait des traits si vifs et si bien dirigés, que la moyenne Comédie se rapprochait de très-près de l'ancienne. L'autorité supprima le chœur, proscrivit les allusions directes; et la Comédie qu'on appela *nouvelle* fut réduite à être ce que doit être en effet la Comédie, une représentation de la vie commune, des vices en général, des faiblesses humaines et des ridicules de chacun des états dont la société se compose. Ménandre fut le plus parfait des poètes de ce dernier âge. Il avait fait cent huit comédies : pas une seule ne s'est conservée; nous ne connaissons ce poète philosophe (2) que par les traductions que Térence nous a laissées de quatre de ses pièces (3); et ce Térence, qui nous paraît et qui est en effet si admirable, Jules-César croyait assez le louer en l'appelant un demi-Ménandre (4).

Le mérite de l'imitation et souvent même de la traduction littérale des poètes grecs fut dans la Comédie, plus encore que dans la Tragédie, presque le seul auquel aspirèrent les poètes latins. *Livius Andronicus*, *Ennius*, *Nævius*, *Accius*, qui avaient transporté l'une à Rome, y naturalisèrent aussi l'autre; *Cæcilius* s'éleva au dessus d'eux : Plaute les surpassa tous : il ne nous est resté que des fragmens tronqués de leurs pièces, et nous avons dix-neuf des siennes presque entières. Plusieurs sont tirées du grec, quelques-unes, dit-on, lui appartenaient en propre; mais dans les unes comme dans les autres, le lieu de la scène, les noms, les mœurs, les aventures, tout est grec. Tout l'est encore davantage dans les six comédies de Térence, que le tems a épargnées, puisqu'elles n'étaient que des traductions de Ménandre et d'A-

(2) Il était disciple de Théophraste.

(3) *L'Eunuque*, *Phautontimorumenos*, *l'Heccyre* et les *Adelphes*.

(4) *Tu quoque, tu in summis, o dimidiato Menander, Poneris, etc.*



pollodore. Il n'y eut donc point réellement de Comédie, comme il n'y eut point de Tragédie latine.

Il n'y en eut pas du moins à qui l'on puisse véritablement donner ce titre. Ni les farces satiriques anciennement apportées à Rome par des histrions d'Etrurie, et qui avaient précédé les traductions des pièces grecques; ni les Atellanes, venues du pays des Osques (5), et qui offraient un mélange de comique et de tragique, n'étaient de véritables comédies: d'ailleurs, il n'en est rien parvenu jusqu'à nous; les érudits ont pu et peuvent encore disserter tout à leur aise sur ce qu'elles étaient ou n'étaient pas. Quant aux comédies qu'on appelait *Togatae*, parce que les acteurs y étaient vêtus de toges à la romaine, par opposition avec les *Palliatae*, dont les acteurs portaient le *pallium* ou manteau grec, il ne s'en est conservé aucune; et rien ne peut nous apprendre si les mœurs et les usages de Rome y étaient effectivement représentés, ou si ce n'étaient point encore des pièces grecques jouées en habit romain.

Les mimes et les pantomimes passèrent aussi de la Grèce à Rome, et n'y acquirent pas moins de faveur. Les premiers étaient nés du chœur de la Tragédie et de la Comédie. Ce chœur, qui exprimait par des chants, des danses et des gesticulations les parties de ces compositions dramatiques qui lui étaient confiées, finit par s'en séparer, et forma, sous le nom de *mimes*, un spectacle indépendant. Les gestes, la danse et le chant y accompagnaient une sorte de drames extrêmement irréguliers, tantôt sérieux et tantôt comiques. Ces derniers descendaient aux plus basses bouffonneries. Les personnages en étaient couverts d'habits grotesques et de masques ridicules; et nous allons bientôt voir un trait singulier de la destinée des arts et des inventions humaines, dans les vicissitudes de ce spectacle.

Les pantomimes lui durent leur origine; ils se détachèrent des mimes comme ceux-ci l'avaient fait du chœur de la tragédie et de la comédie. La gesticulation et la danse étaient leur seul langage. Le plaisir des yeux est sans doute moins vif que ceux de l'esprit et de l'âme pour quiconque peut également goûter les uns et les autres; mais il faut bien reconnaître que beaucoup plus d'hommes sont susceptibles du premier de ces plaisirs que des seconds, en voyant que

---

(5) D'*Atella*; ville autrefois considérable de ce pays, et qui n'est plus qu'un petit village nommé *Sant' Arpino*, à un mille d'*Aversa*, entre Capoue et Naples.

partout où la Pantomime s'est montrée en concurrence avec la Tragédie et la Comédie, elle a toujours attiré les applaudissemens et la foule, et fait regarder froidement, ou même désertier les autres spectacles.

Jamais acteur n'avait excité autant d'ivresse que les deux fameux pantomimes Pilade et Bathylle en excitèrent à Rome sous Auguste. « Cet habile politique, dit le savant Quádrio (6), pour amollir par des spectacles et des divertissemens l'âme de ceux qui soupiraient après la liberté perdue, et pour se montrer en même tems populaire et affable en jouissant des mêmes plaisirs que le peuple, voyant le goût extraordinaire que les Romains avaient pour la Pantomime, crut devoir encourager cet art de tout son pouvoir. » Il se servit pour cet objet de Pilade d'Alexandrie, qui excellait dans les sujets tragiques, et du sicilien Bathylle, favori très-suspect du voluptueux Mécène, et pantomime inimitable dans le comique et le bouffon. Tous deux firent école, et eurent bientôt des élèves qui rivalisèrent avec eux. Leur faste et leur crédit s'augmentèrent, au point que, selon le témoignage de Sénèque (7), leur maison ne désemplissait pas de chevaliers et même de sénateurs, qui allaient leur faire la cour. Gonflés d'orgueil, comme il arrive toujours à des gens de cette espèce, ils forcèrent enfin Auguste lui-même à sévir contre eux; il exila de Rome et de l'Italie entière son cher Pilade, et fit fouetter publiquement, dans la cour de son palais, Hylas, élève et rival de ce danseur.

Tibère, étourdi du bruit que les pantomimes faisaient à Rome, où le peuple se divisait pour eux en factions contraires et troublait la tranquillité publique, les bannit, par un décret, de Rome et de l'Italie; mais le peuple se révolta contre ce décret, soutint son spectacle favori, et l'Empereur fut obligé de se réduire à défendre à tout sénateur d'entrer désormais dans la maison d'un pantomime. Chassés plusieurs fois sous les empereurs par des raisons politiques, ils le furent aussi par respect pour les mœurs, qu'outrageaient souvent l'obscénité de leurs gestes et leurs représentations lascives. Ils reparaissaient cependant toujours; ils eurent même l'art de se maintenir quelque tems après l'irruption des Barbares. Cassiodore nous apprend que, sous Théodoric, ils avaient encore quelque vogue à

---

(6) *Storia e ragione d'ogni possia*, Tom. V, p. 256.

(7) *Natur. Quæst.* L. 7, c. 32.

Rome (8); et ils subsistèrent vraisemblablement à Constantinople (9) jusqu'au moment où tous les arts y tombèrent sous le glaive des Turcs, avec l'empire d'Orient.

Les mimes eurent une fortune moins brillante; mais ils durèrent plus long-tems, ou plutôt, et c'est-là cette singularité bien remarquable que j'ai annoncée, ils ne cessèrent point d'exister, et ils durèrent encore. Les sales et grossières bouffonneries auxquels ils se livrèrent leur firent promptement tomber dans le mépris. Dans leurs jeux, ils se donnaient des coups, des soufflets; ils en recevaient même souvent des particuliers qui les payaient pour faire rire à la fin des repas ou dans les fêtes. Quelques-uns mettaient tout leur esprit à contrefaire les imbécilles et les stupides. Leurs habits étaient misérables, et cousus de mille petites pièces de diverses couleurs. Ils se noircissaient le visage avec de la suie: leur chaussure était toute plate, ou même ils avaient les pieds nus, circonstance avilissante dans un tems où les acteurs tragiques chaussaient le cothurne, et les comiques le brodequin.

Ce n'est pas qu'ils fussent tous ainsi. Quelques-uns conservèrent assez long-tems le caractère sérieux et décent qu'ils avaient eu d'abord; mais, sous les empereurs, ils furent à peu près tous de niveau et aussi avilis les uns que les autres. Leurs pièces, qui étaient dès l'origine librement écrites en vers, le furent ensuite en prose, et même ne furent plus écrites, mais improvisées. Leur chef ou archimime en faisait le plan ou le *canevas*, l'écrivait et en distribuait les rôles. A la représentation, c'était à qui des acteurs mettrait dans le dialogue plus de plaisanteries, dans son jeu plus de grimaces, de gestes et de postures capables d'exciter le rire. Du reste, chacun jouait son rôle à sa fantaisie, sans autre attention que de se conformer au plan général dressé par le chef, et sans autre étude préparatoire que la lecture du *canevas*.

Moins ce genre de spectacle avait de mérite littéraire, et plus il lui fut aisé de se maintenir dans la décadence de la langue et de toutes les parties de la littérature latine. En se conformant au goût du peuple à mesure qu'il se corrompait, les mimes survécurent à la Tragédie, à la Comédie, à tous les autres arts. Au sixième siècle, sous Théodoric, ils existaient à Rome aussi bien que les pantomimes. Ils y res-

---

(8) *Epist. Var. L. 1, Ep. 20.*

(9) On en trouve la preuve dans plusieurs épigrammes de l'Anthologie.

tèrent après lui. Riccoboni, dans son *Histoire du Théâtre italien* (10), établit avec vraisemblance qu'ils se conservèrent en Italie jusqu'au tems de Saint-Thomas, c'est-à-dire, au treizième siècle, et que c'est d'eux que ce grand Docteur veut parler quand il examine si l'on peut exercer sans péché l'art des histrions (11). Ces histrions ou mimes étaient sans doute chrétiens; toute l'Italie l'était alors, et il est à croire que leurs pièces et leur jeu s'étaient beaucoup épurés, puisque le docteur Angélique, moins rigide que la plupart des pères de l'Eglise, décide que l'on peut exercer cet art en sûreté de conscience.

Le Quadrio, qui ne cite point Riccoboni, adopte son opinion, emploie toutes ses preuves, et ne fait que les développer (12). Il pense, comme lui, qu'à travers tant de révolutions et tant de siècles, les mimes se sont perpétués en Italie, avec leurs pièces improvisées et non écrites, et leurs costumes bizarres, dont l'un est visiblement celui d'Arlequin : sa chaussure plate est la leur, et son masque noir a remplacé la suie dont les anciens mimes se barbouillaient le visage. Les autres personnages mimiques, le Scapin, qui est aussi un bergamasque, le Docteur bolognais, le Pantalon vénitien, furent introduits à différentes époques, à mesure que les divers dialectes italiens se formaient, se distinguaient les uns des autres, et que chacun des petits Etats qui les parlaient prenait des habitudes, des mœurs et des ridicules particuliers.

Ces mimes, contenus quelque tems dans les bornes d'une certaine décence, n'en gardaient pas moins leur débit grotesque, leurs attitudes bouffonnes et leurs gestes souvent obscènes. Quand les Mystères et les représentations sacrées prirent cours, ils les jouaient à leur manière et dans les églises mêmes. Les prêtres se mêlaient avec eux, farçaient avec eux et comme eux. Vers le milieu du quinzième siècle, un saint archevêque de Florence (13), scandalisé des bouffonneries, des paroles et des gestes dont ces représentations étaient accompagnées, et des masques que portaient les acteurs, ne voulut plus permettre qu'on les donnât dans les

(10) Paris, 1728.

(11) *Histrionatus ars*.

(12) *Ub. supr.* T. V, p 206 et seq. [Milan, 1744.]

(13) S. Antonin, nommé archevêque de Florence en 1446.

églises, et défendit aux prêtres d'y jouer, quelque part que ce fût (14).

Vers la fin de ce même siècle et au commencement du seizième, à la renaissance de la Comédie régulière en Italie, les mimes continuèrent d'exercer leur art, et le gardèrent dans toute son originalité primitive, en rivalité avec le spectacle nouveau. Tandis que des réunions d'hommes instruits et bien élevés amusaient des spectateurs choisis par ces imitations de la Comédie des anciens, le mimes, toujours en possession des applaudissemens du peuple, se maintenaient sur les places et sur les théâtres publics. Cette rivalité tourna même à leur profit. Ils apprirent à mettre dans leurs scènes improvisées plus de liaison et plus d'art; une intrigue mieux conduite dans leurs canevas et dans leurs plans. Le chef d'une de ces troupes errantes, le fameux *Flaminio Scala*, emprunta de la Comédie régulière tout ce qui ne dénaturait pas la sienne. Il rétablit l'usage d'écrire le plan des pièces, et le sujet des scènes; et il est le premier qui les ait fait imprimer. Il mit dans ses inventions beaucoup de fécondité, d'esprit, et même de génie. Secondé par des acteurs pleins de feu, de naturel, et excellens improvisateurs, il laissa loin derrière lui toutes les autres compagnies de mimes et tous les autres auteurs mimiques; mais la corruption des mœurs publiques, qui était excessive dans ce siècle, l'entraîna, lui et ses acteurs, au-delà de toutes les bornes. Le dialogue de leurs pièces, toujours piquantes et ingénieuses, devint un tissu d'obscénités les plus grossières et de licences de tout genre. L'autorité fut obligée d'intervenir pour en arrêter le cours. Le célèbre archevêque de Milan, Charles Borromée, porta contre eux un décret sévère. Mais ce qu'il fit ensuite prouve qu'il ne voulait que réprimer les excès. Il était trop éclairé pour vouloir frapper l'art lui-même en corrigeant les abus; et sa conduite en cette circonstance est la condamnation la plus évidente de ces indiscrets zélateurs, qui proscrirent sans distinction les farces des tréteaux et les plus nobles spectacles.

---

(14) Le Quadrio traduit ainsi en italien [T. V, p. 207.], le texte latin de cet archevêque, tiré de sa *Somme théologique*, part. 3, tit. 8, ch. 4. *Perchè le rappresentazioni, che si fann' oggi di cose spirituali, sono con molta buffoneria mescolate, con detti o fatti irrisorii, e con maschere, perciò non si debbono esse far nelle chiese; nè da cherici in alcun modo.*

Le gouverneur de Milan ayant fait venir une de ces troupes de mimes, ils se livrèrent, dès la première représentation, à leur licence accoutumée. Le gouverneur, averti du décret de l'archevêque, les congédia sur le champ. Ce fut à l'archevêque lui-même qu'ils eurent recours. Il les reçut avec bonté, les écouta et leur permit de rouvrir leur spectacle, mais à condition qu'il saurait toujours quelle pièce ils devraient représenter, et que les canevas en seraient examinés par un censeur qu'il chargerait de cet emploi. Long-tems après; il existait encore à Milan de ces canevas apostillés par S. Charles Borromée lui-même (15); et l'on voit dans la Bibliothèque ambrosienne une pièce qui prouve que ce savant et saint Prélat désignait au gouvernement ceux à qui devait être confiée cette censure (16).

Ainsi pendant tout le seizième siècle et au commencement du dix-septième, le Théâtre italien fut partagé en deux classes de représentations comiques, dont les unes avaient pour acteurs des comédiens mercenaires et masqués, qui en improvisaient les scènes; les autres étaient des pièces régulières, soit en vers, soit en prose, jouées par des académiciens et des amateurs.

Dans le courant du 17<sup>e</sup> siècle, siècle de gloire pour la France, et de décadence pour l'Italie, la Comédie mimique recommença à prendre le dessus; les poètes préférèrent cette manière expéditive d'écrire de simples canevas; ils s'attachèrent à des troupes ambulantes qu'ils alimentaient de leurs plans. Bientôt les drames espagnols, le Samson, le *Conbidado di pietra*, que nous appelons en France le Festin de Pierre, et d'autres prétendues tragicomédies devinrent la proie de ces sortes de comédiens, qui les entremêlèrent de leurs jeux et de leurs bouffonneries.

C'est de ces productions monstrueuses et de ces extravagances que d'Aubignac; Saint-Evremond et d'autres critiques français ont parlé; c'est là ce qu'ils ont pris pour la Comédie et pour la Tragédie italiennes. Nous avons vu (17)

(15) V. Riccobon. Histoire du théâtre italien, ch. 6.

(16) « Mon ami [ *Angelo Costantini* ] a cherché dans la bibliothèque ambrosienne, et parmi les manuscrits, il en a trouvé un qui rapporte que S. Charles Bor. avait obtenu du gouvernement que les canevas des comédies, avant d'être représentés sur la scène, seraient examinés par le prévôt de S. Barnaba. » Riccob. *loc. cit.* Le *Quadrio*, *ub. supr.*, p. 209.

(17) Dans le morceau cité au commencement de celui-ci.

combien ils étaient loin de la vérité relativement à la Tragédie ; laissant maintenant à part et leur faux jugement sur la Comédie , et le spectacle mimique , qui fut la source de leur erreur , voyons quel fut pendant le seizième siècle le sort de la Comédie régulière.

( *La suite au numéro prochain.* )

**NOUVEL ART POÉTIQUE**, poëme en un chant ; par  
M. V. LEDUC. Avec cette épigraphe :

*Ut nostri proavi . . . .*

*. . . . Nimium patienter utrumque*

*Ne dicam stulte mirati.*

A Paris, chez *Martinet*, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré.

Si j'avais l'honneur d'être père ou grand-père d'un jeune homme qui eût annoncé d'assez bonne heure un talent bien marqué pour la poésie, je croirais faire un vol à la société si j'empêchais mon fils de le cultiver ; car la société a besoin de poètes comme la nuit a besoin d'étoiles.

J'examinerais d'abord quel serait le genre de poésie pour lequel mon cher fils montrerait le plus de vocation : la plus haute est d'ordinaire celle qui plaît le plus aux très-jeunes gens, parce que chez eux l'imagination a déjà toutes ses ailes, et que le jugement n'a pas encore tout son poids. Je tâcherais ensuite, en conversant beaucoup avec mon jeune poète, de l'empêcher, autant que je le pourrais, de perdre trop la terre de vue ou de trop s'en approcher. Ne pouvant pas le suivre, je ne saurais pas le conduire ; semblable à la poule qui, a vu des oiseaux nageurs éclore des œufs qu'elle a couvés, elle n'a pu les arrêter devant le premier bassin qu'ils ont rencontré ; mais elle se tient sur les bords et ne cesse de les rappeler. Peut-être mon fils entendrait-il ma voix et reviendrait-il de tems en tems du haut des cieux ou seulement des nues, touché de mon amitié et sûr de mes applaudissemens ; car il sentirait, j'espère, combien il est doux d'être applaudi par des mains paternelles ; et moi je sentirais encore mieux que lui com-

bien il est doux pour un père de rendre hommage à son fils.

Tant que je ne verrais que des odes, des héroïdes, des scènes, des actes de tragédies, même des tragédies toutes entières, je sourirais à tout, et j'attendrais en paix la saison où ces fruits nouveaux, sans doute un peu verts, entreraient en maturité.

Mais si au lieu des premières fleurs du printemps poétique de mon fils, je voyais des épines prêtes à piquer le premier venu, si je le voyais plus pressé de corriger les autres que de se former lui-même; si je le voyais armé de la férule qu'il devrait craindre, la lever audacieusement sur les premiers maîtres, j'emploierais tout mon crédit pour l'en détourner; je tâcherais de lui faire honte d'une malice au dessus de son âge, et de l'arrêter, s'il m'était possible, à la lisière d'un champ, où trop souvent on sème l'injure et l'on recueille la vengeance.

A votre âge, lui dirais-je, on n'a point d'avis à soi; c'est la lecture, c'est l'observation, c'est un long commerce avec les morts et les vivans qui dépose en nous les connaissances qui constituent un juge dans ces matières. Avant trente ans, il est plus aisé de bien faire que de bien juger; on peut avoir du goût, mais c'est un goût d'instinct qui ne se connaît en quelque sorte pas lui-même, et qui vous dirige presque à votre insu. Il y a une autre sorte de goût qui appartient au jugement, et qui ne vient que long-tems après l'autre; celui-là peut servir à observer les fautes, à en avertir ceux à qui elles échappent, et à les remettre dans la bonne voie: l'un est l'étoile du matin, l'autre est celle du soir. Attendez encore, mon fils, et ne vous arrogez point une dispense d'âge pour un si fâcheux métier.

La censure exige des cheveux blancs. Quelques preuves que vous fassiez en ce genre, on vous regardera long-tems encore comme l'écho de la sévérité, peut-être de la maigreillesse des censeurs de profession, et le moins qui pût vous arriver serait d'être accusé de parler au hasard. Mais vous, mon fils, si l'on vous critique au hasard, de deux choses l'une, ou vous mépriserez la critique, ou elle vous chagrinerait; et



voyez dès l'abord ce que c'est qu'un métier dans lequel on est presque sûr de causer du chagrin ou d'être méprisé. L'un ou l'autre arriverait, n'en doutez point, si ce n'est tous les deux, et vous n'êtes fait ni pour l'un ni pour l'autre. Mais que serait-ce donc, si, en vous accoutumant à ce triste emploi de votre pénétration, en vous endurcissant à votre métier, vous en veniez à ne plus trouver de correction assez dure, de leçon assez amère; et si, en continuant sous le vain prétexte de la défense du vrai goût contre les prétendues erreurs de votre siècle, vous passiez, comme on en a vu plus d'un exemple, des injures littéraires aux insultes personnelles? vous vous feriez lire peut-être, mais abhorrer... Non, non, mon fils, vous êtes un honnête homme, vous n'irez point jusque-là; mais le chemin que vous prenez y mène; quittez-le donc au plus vite.

*Cangia, cangia di consilio pazzarello che sei.*

Nous ne sommes point en droit de tenir un langage paternel à l'auteur du *Nouvel Art poétique*; il se donne, dans la préface de son ouvrage en miniature, pour avoir à peine vingt-cinq ans, et sa témérité pourrait faire penser qu'il se vieillit. La préface, le poème et les notes sont, de point en point, une satire plus ou moins directe contre plusieurs auteurs célèbres, et qu'il espère bien qu'on ne manquera pas de reconnaître; avant de le juger nous-mêmes, nous nous permettrons d'observer que c'est entrer dans la carrière des lettres sous de funestes auspices. Nous savons trop que tout auteur satirique peut fonder son espoir sur la maxime si connue, qu'il y a toujours dans le malheur de nos amis quelque chose qui ne nous déplaît pas; nous savons trop que la censure, avengle ou clairvoyante, est presque toujours la bien venue, et que la moquerie, méritée ou non, plaît d'ordinaire à tout autre qu'à ceux qui en sont l'objet; mais nous persistons néanmoins dans le conseil que nous donnons à M. Leduc, de laisser à d'autres la censure et la moquerie, parce qu'en ce genre ce qu'on donne console rarement de ce qu'on reçoit.

Le projet de M. Leduc pourrait être plus louable, et sa manière de le remplir pourrait être plus neuve. Il entreprend, comme nous l'avons fait entendre, de criti-

quer différens écrivains de ces derniers tems, et afin de mieux montrer sa force, il choisit les plus forts, mais en même tems pour ridiculiser de son mieux les défauts qu'il leur reproche, et sur-tout qu'il leur prête, voici comment il s'y prend. M. le Duc suppose, dans sa préface, un ami qui détrompe un jeune poète de tous les vieux principes qu'il a dû puiser, soit dans les leçons de ses professeurs, soit dans la lecture des anciens, et je remarquerai d'abord que le livre avait besoin d'être bien court pour n'être pas trouvé bien long; car rien ne lasse plus vite que des plaisanteries rebattues et déplacées. Quant au genre de l'ironie soutenue, je serais tenté de le trouver faux et fatigant, si l'on avait oublié les lettres provinciales; mais, en bonne foi, qu'est-ce qu'un très-jeune auteur peut se promettre dans un genre qui ne demandait pas moins qu'un Paschal? On prendra aisément une idée des talens de M. Leduc par quelques phrases du Conseiller, dont il a plus l'air de se moquer, qu'il n'en moque en effet. « Mon cher ami, » dit ce Conseiller, j'ai pitié de l'erreur où vous êtes. » Votre facilité promet, et les fleurs qui en peuvent » éclore ne doivent point être étouffées sous les ronces » du pédantisme. Je vais vous indiquer un chemin doux » et facile que vous parcourrez sans fatigues, tandis » que vos émules graviront en vain d'arides rochers. »

Comment l'auteur n'a-t-il pas vu combien ce persiflage sur la pédanterie est lui-même pédantesque? Il nous rappelle à tous les gaîtés collégiales de tous nos anciens répétiteurs, de tous nos anciens maîtres d'école, de tous les vieux cuistres en belle humeur, et en vérité, il faut être encore bien neuf pour que cela ne paraisse pas bien usé. Le conseiller continue sur le même ton : « Une » des choses qui contribuera le plus à votre gloire, c'est » de n'estimer que vous et de vous mettre sans façon au » dessus de tous ces hommes fameux qu'on a la vieille » habitude d'admirer. » L'auteur ne tarde pas à mettre sérieusement en pratique la leçon qu'il feint de donner en riant; car on verra dans le poème et dans les notes, comme il essaie de s'amuser aux dépens de quelques hommes respectables à plus d'un titre, et que nous avons en effet la vieille habitude d'admirer. « Faut-il

» vous dire, ajoute le conseiller, que » personne ne » connaît plus Horace, qu'on ne lit plus Boileau. » Nous plaignons M. Leduc, si les sociétés qu'il fréquente lui ont donné matière à cette observation; quant à nous, il nous semble qu'Horace est plus que jamais dans toutes les poches et Boileau dans toutes les bouches. Voici enfin la phrase qui couronne la préface : « Ces rhétteurs, Horace et Boileau, n'ont plus pour » eux que l'éclat de leurs noms, si long-tems vantés, » et qui, tels que celui de Marius, peuvent bien » effrayer un cimbre, mais ne sauraient intimider un » philosophe dont l'esprit est libre et dégagé de toute » espèce de fanatisme. » Nous ne savons point si cette apostrophe serait mieux placée ailleurs; mais nous ne voyons pas comment la philosophie dispenserait un écrivain des leçons d'Horace et de Boileau. Nous supposons seulement que l'auteur a profité de l'occasion pour faire ses premières armes contre les philosophes; et qu'il a cru à propos de leur imputer aussi tous les mauvais vers, tous les solécismes, tous les barbarismes du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, bien assuré que cette accusation là n'était pas plus hasardée que tant d'autres, et

Qu'à tort à travers

On ne peut se tromper condamnant un pervers.

Passons maintenant aux vers. Nous imaginons qu'ils seraient fort bons s'ils étaient tous de M. Leduc, car il paraît avoir de l'élégance et de la facilité; mais le soin qu'il a pris d'écrire presque tout en centons de Boileau pour tirer de l'*Art poétique* même la parodie de l'*Art poétique*, ne permet de juger de la portion du talent appartenant à l'auteur que par de très-rares et très-courts intervalles. C'est toujours Boileau qui parle, et la muse de M. Leduc, cachée derrière la muse de ce grand homme, m'a fait souvenir d'une bouffonnerie de l'ancien théâtre de la foire, qui m'a fort amusé dans mon enfance. La scène se passait entre un acteur magnifiquement vêtu, qui récitait des vers héroïques avec beaucoup d'emphase, tandis que Gilles, caché derrière lui, conduisait les bras du héros et lui faisait faire cent

gestes plus ridicules les uns que les autres, au grand applaudissement de tous les badauds; peut-être en rirais-je encore d'aussi bon cœur avec eux; mais je dirai toujours qu'entre tous les genres de littérature, le moins noble, le moins méritoire, le moins charitable, est celui de la parodie. En effet elle s'exerce de préférence sur de belles choses, et d'ordinaire elle infirme le respect que nous leur devons; c'est bâtir une guinguette sur les dessins d'un temple. Gardons-la cependant pour nos mêmes plaisirs, ne fût-ce qu'en mémoire d'un auteur, qui, en se parodiant lui-même, a prouvé dans le même jour deux talens opposés; alors du moins la malice n'y était pour rien, et la pièce, embellie encore par la parodie, donnait l'idée d'une femme charmante menant par-tout son joli petit singe avec elle.

Revenons à M. Leduc, dont la gaîté pourrait bien être un peu moins innocente; nous aurions, s'il le permettait, plus d'une question à lui faire. Pourquoi reproche-t-il à Voltaire de parler métaphysique dans ses tragédies, de prêter à ses héros son goût et sa pensée? Est-il donc défendu aux héros de théâtre de parler et de penser comme des gens de beaucoup d'esprit? Pourquoi dit-il que c'est à l'école de Voltaire qu'on s'est affranchi des règles du théâtre? Certes Voltaire n'en donne ni l'exemple ni le conseil. Pourquoi M. Leduc blâme-t-il un grand poète de nos jours d'avoir entrepris de nous donner quelque idée des beautés colossales, sauvages et jusqu'alors si mal connues, de Shakespéar? Assurément le modèle méritait notre curiosité, et l'imitateur notre reconnaissance. Pourquoi s'élève-t-il contre les comiques modernes pour avoir abandonné les traces de Molière? Les traces de Molière ne mèneront jamais jusqu'à lui. Est-ce donc un crime de ne pas suivre dans ses voies l'homme qui n'y a laissé que le désespoir de l'atteindre, et de chercher à moissonner dans d'autres terrains? Malheur aux écrivains que la perfection découragerait! Malheur en même tems au public, s'il voulait obliger les écrivains à la perfection! Et à cause qu'il y a un *Misanthrope* et un *Tartuffe*, brûlera-t-on le *Méchant*, la *Métromanie*, le *Vieux Célibataire*, les *Etourdis* la *Suite du Menteur*?... Enfin, pourquoi M. Leduc paraît-il diriger la plupart de

ses traits contre un homme qui en aurait tant à lui rendre, si sa bonté le lui permettait, et si sa gloire ne le lui défendait? Cet homme est M. Delille, et voici à peu près les points capitaux des accusations qui lui sont intentées.

Les poèmes de M. Delille manquent d'action. Nous ignorons si M. Delille croit ou non en avoir mis dans ses poèmes : mais si, par hasard, il nous avait donné ses *Jardins* pour un poème épique, et ses *Trois Règles* pour une tragédie, M. Leduc aurait grande raison de l'avertir de sa méprise.

M. Delille s'est particulièrement attaché à la poésie descriptive; et sans la note de M. Leduc, page 35 et suivantes, il croirait encore que la poésie descriptive est une poésie.

Aristote dit lui-même, si nous en croyons M. Leduc, que M. Delille n'est pas poète. Ceci me fait penser à M. de Catinat qui avait refusé le cordon bleu par une modestie plus noble que toute la noblesse du monde. Ses parens s'assemblèrent et se plaignirent à lui du tort qu'il leur faisait. Eh bien ! rayez moi de la famille, répondit le vainqueur de Marseille. M. Delille est bien en droit d'en dire autant aux poètes qui lui reprocheraient de s'être passé d'action.

Tous les vers de M. Delille sont extrêmement brillans. Nous en convenons, et en effet, il faut beaucoup prendre garde à cela, parce que cela fait tort aux autres.

M. Delille rencontre plus souvent que personne une certaine harmonie représentative, qui peint en quelque sorte à l'oreille ce qu'il montre à l'esprit. On le soupçonne de chercher quelquefois de ces rencontres-là, ce qui apparemment n'est pas de jeu.

Enfin, malgré le charme des descriptions, malgré le brillant de ses vers, malgré l'harmonie représentative, M. Delille ravit tous ses lecteurs et tous ses auditeurs, et c'est peut-être là ce que ses censeurs lui pardonnent le moins.

Je croirais offenser M. Delille, si j'entreprenais de le défendre; mais que dirait Boileau, s'il voyait ses hé-mistiches, ses rimes employées à tant d'inconvenances?

Certes,

Certes, il appartenait au législateur du bon goût, à celui qui en avait si bien approfondi les lois, et qui en donnait de si beaux exemples, il appartenait à Boileau de se divertir aux dépens des poètes ineptes de son tems; mais ici c'est un jeune disciple de ce législateur du goût, qui contrefait en quelque sorte l'écriture de Boileau pour lancer de vains arrêts contre un vieillard respectable, tranquille, le plus aimable, le plus brillant, le plus ingénieux, le plus facile de tous nos poètes; contre un homme que Boileau lui-même offrirait pour le modèle de toutes les beautés et de toutes les grâces de son art, et qu'il remercierait à jamais d'avoir mis chez nous tout l'or de Virgile en circulation.

Si nous avons en quelque sorte dérogé au plan que nous nous sommes fait de ne jamais porter la critique jusqu'à la sévérité, nous y avons été poussés par notre sentiment pour l'homme respectable en qui nous chérissions autant l'ami que nous admirons le poète; mais nous prions en même tems M. Leduc de l'attribuer aussi au désir sincère que nous aurions de lui voir faire un meilleur emploi des belles dispositions qu'il a reçues de la nature et des rares connaissances que l'étude paraît y avoir ajoutées.

Les vers de M. Leduc se rapprochent si bien de ceux qu'il emprunte à son maître, qu'on serait souvent embarrassé de faire à chacun sa part. Nous en citerons avec plaisir un ou deux exemples qui prouveront du moins notre impartialité. Ce perfide conseiller, dont nous avons parlé, cherche à détourner le jeune poète d'écouter quelques-uns de ces hommes d'un grand sens, plus désireux de s'instruire qu'ambitieux de produire, et qui sans écrire eux-mêmes, n'en sont quelquefois que meilleurs juges des ouvrages d'autrui.

N'espérez pas contre eux retorquer leur système,  
Tels que ce dur caillou qui, sans couper lui-même,  
Aiguise un fer utile, où l'acier des combats,  
Ils donnent des leçons qu'ils ne pratiquent pas.  
Choisissez des amis dont la douce indulgence  
Goûte de vos écrits l'heureuse négligence,  
Donnez-leur un beau jour, pour vous encourager,  
Avec un dîner fin tous vos vers à juger.

En voici encore qui, en s'adressant à tous les poètes en général, n'en peuvent blesser aucun en particulier, sans quoi nous ne les citerions point.

Il est plus d'un chemin qui mène à la victoire;  
 Tout mortel prend le sien, et chacun a sa gloire.  
 Paul compose avec soin de bons vers qu'il lit mal;  
 Jean lit mieux qu'il n'écrit, le partage est égal.  
 De bien lire vos vers apprenez l'artifice,  
 Des poètes du jour innocent exercice.  
 Sur le vers faible ou dur, glissez adroitement,  
 Sachez quand il est beau le dire lentement;  
 Pour voir des élans de la foule étonnée,  
 Voyez comme un lecteur au sein de l'Athénée,  
 Écoutant des braves les aimables concerts,  
 Savoure un verre d'eau moins sucré que ses vers.

Ces vers sont la plupart très-élégans, très-bien tournés et promettent sans doute beaucoup de talent; mais le même sel peut servir à d'autres mets. M. Leduc n'est même point aussi satirique qu'il pourrait l'être; on dirait qu'il hésite quelquefois et qu'il craint de blesser avec le trait qu'il balance, soit qu'en lui un bon naturel se refuse à la peine qu'il ferait, soit que le bon goût l'avertisse en secret de certaines bornes qu'il ne permet point même à la satire de passer. Ce précieux instinct poétique l'avertira aussi de ne point trop se livrer aux contre-vérités; c'est un champ trop battu pour n'être point ingrat, et ce genre, dont on a tant abusé, devient fatigant, même pour les lecteurs. On croit assister à un des supplices de l'*Enfer* du Dante, où des malheureux, avec le visage placé au dessus de leurs épaules, sont éternellement condamnés à regarder d'un côté et à marcher de l'autre.

BOUFFLERS.

---

*LOIS DES BATIMENS, ou le Nouveau Desgodets, traitant suivant les Codes Napoléon et de Procédure:*  
 1° les servitudes en général, et particulièrement l'écoulement des eaux, le bornage, les clôtures, les murs mitoyens, les contre-murs pour les cheminées, fours et fourneaux; les vues chez le voisin, les fossés, les haies et autres plantations; le droit de passage, le

tour d'échelle, la fouille des mines, le trésor; 2° les réparations occasionnées par vice de construction, par accidens et par vétusté; ce qui comprend la garantie des architectes, entrepreneurs et ouvriers; les devis et marchés; le privilège sur les constructions; les cas fortuits; les travaux faits chez le voisin; les incendies; les réparations locatives, usufruitières et de propriété; 3° les formes prescrites pour les visites des lieux, et les rapports d'experts avec des modèles d'actes pour ces diverses procédures. Ouvrage nécessaire, non-seulement à toutes les personnes employées dans l'ordre judiciaire, mais encore aux architectes, aux entrepreneurs, aux propriétaires, aux locataires et fermiers, et à tous ceux qui régissent des biens; par P. LEPAGE, ancien avocat. — Un vol. in-4°.

— Prix 15 fr., pris à Paris; et 19 fr. franc de port.

— A Paris, chez Garnéry, libraire, rue de Seine, N° 6.

ON ne connaît sur l'*architecture légale* que l'ouvrage de Desgodets, augmenté des notes de Goupy. Mais ce n'est qu'un commentaire de ce que contenait la coutume de Paris sur les servitudes et le voisinage des immeubles.

Un nouveau travail relatif aux lois des bâtimens devenait donc nécessaire pour faire connaître, non-seulement ce qui se pratique à Paris sur cette matière, mais encore ce que décide le Code Napoléon pour tout l'Empire français, et même pour tous les pays étrangers où ce Code célèbre est adopté.

Tel est le but que s'est proposé M. Lepage, dans un *Traité complet et méthodique*, où les principes sont approfondis, et où, par des exemples multipliés et des explications claires, les lois des bâtimens sont mises à la portée de ceux même qui sont étrangers à la science du Droit, et à l'art de construire.

Les matières traitées par Desgodets et son annotateur, ont reçu, dans le nouvel ouvrage, un bien plus grand développement. Le jurisconsulte a su mettre à profit l'expérience des deux architectes.

Mais une multitude d'objets intéressans, qui sont du ressort de l'architecture légale, et dont pourtant il n'est



pas parlé dans le commentaire de Desgodets, rend encore plus utile l'ouvrage nouveau que nous annonçons.

Le titre très-étendu de cet ouvrage indique l'ordre dans lequel les matières sont classées. Il nous suffira donc d'observer que le jurisconsulte n'a rien oublié de ce qui pouvait éclaircir les questions les plus importantes sur les servitudes de toute espèce, naturelles, légales, etc.; sur les réparations exigibles, soit par les locataires, soit par les propriétaires envers ces derniers; sur la responsabilité des architectes et des ouvriers relativement aux constructions qu'ils entreprennent, etc., etc.; il détaille enfin les formes exigées par le nouveau Code de procédure civile, pour les visites sur les lieux faites par les experts ou autres : il donne les modèles des procès-verbaux et autres actes de même nature.

Cet ouvrage nous a paru fait avec soin : son titre n'induit point en erreur en annonçant qu'il sera nécessaire non-seulement à tous ceux qui s'occupent des lois et des procédures, à tous ceux dont la profession tient à la construction des bâtimens, mais aux propriétaires d'immeubles, et à la plupart de ceux qui tiennent des biens à titre de bail, de quelque nature qu'ils soient. Au reste, le jurisconsulte qui en est l'auteur a fait preuve de talens et de lumières par des travaux qui ont eu du succès; son nom doit inspirer la confiance. X.

## VARIÉTÉS.

**SPECTACLE.** — *Théâtre Français.* — Le 13 de ce mois, on a donné à ce théâtre la première représentation du *Chevalier d'Industrie*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Alexandre Duval.

A l'aide d'un grand nom usurpé et de faux titres, s'introduire dans une maison opulente, devenir l'ami de la maîtresse de la maison, amener par degrés cette femme jusqu'à désirer que cet ami ait le titre d'époux, telle est l'entreprise hardie de l'aventurier que l'on vient de mettre sur la scène. Tout lui réussit d'abord; mais, comme il arrive toujours, l'aventurier a contre lui les parens de la femme dont il convoite le bien, et les domestiques de la maison. Et cependant il parviendrait encore à son but, si un jeune

homme, qui avait été autrefois sa victime, qu'il avait ruiné, ne parvenait à le démasquer quand il allait jouir du fruit de tous ses artifices.

Les quatre premiers actes de cette pièce fortement conçue, écrite avec chaleur et intérêt, dans laquelle on trouve des portraits bien tracés, des situations bien amenées, ces quatre actes ont été accueillis avec un véritable enthousiasme, et couverts d'applaudissemens. Mais une scène qui ouvre le cinquième acte a déplu; une fille ose donner des conseils, des leçons même, à sa mère égarée par une passion fatale : on a murmuré sans trop examiner si la situation ne permettait pas, n'exigeait pas peut-être cette inconvenance.

Quoi qu'il en soit, l'auteur fera bien de couper cette scène ou de la changer; et alors nous osons prédire à sa pièce un succès durable, et l'approbation unanime des vrais connaisseurs.

Le rôle, si vigoureusement tracé, du Chevalier d'Industrie, et celui d'un oncle bon, mais goguenard et persifleur, ont été parfaitement joués : le premier par Darnas, l'autre par Fleury.

*Théâtre de l'Impératrice (Ordon).* — Une virtuose italienne, M<sup>me</sup> Festa, a débuté sur ce théâtre avec le plus grand succès. Sa voix est fraîche, étendue, légère; son accent gracieux et sentimental. Cette cantatrice a réuni tous les suffrages.

L'imbroglia italien dans lequel elle a débuté (*il matrimonio per susurro*), avait été annoncé comme un ouvrage de Salieri, mais on y a reconnu des morceaux de cinq à six autres maîtres.

Nous reviendrons dans le numéro prochain sur cette pièce, et nous y joindrons des observations tant sur la nouvelle cantatrice que sur les autres acteurs de l'*Opéra Buffa*.

## NOUVELLES POLITIQUES.

### (EXTÉRIEUR.)

**TURQUIE.** — *Constantinople*, 12 février. — On vient de publier ici le traité de paix conclu avec l'Angleterre; en voici les principales dispositions :

Du moment de la signature du présent traité, tout acte d'hostilité doit cesser entre l'Angleterre et la Turquie, et les prisonniers de part et d'autre doivent, en vertu de cette heureuse paix, être échangés sans

hésitation, en trente un jours, après l'époque de la signature de ce traité, ou plus tôt si faire se pourra....

Les capitulations du traité stipulé en l'année turque 1806 de la lune Djernaza-ul-Akher, ainsi que l'acte relatif au commerce de la Mer-Noire et les autres privilèges (midjazals) également établis par des actes à des époques subséquentes, doivent être observés et maintenus comme par le passé, comme s'ils n'avaient souffert aucune interruption....

En vertu du bon traitement et de la faveur accordée par la Sublime Porte aux négocians anglais à l'égard de leurs marchandises et propriétés, et par rapport à tout ce dont leurs vaisseaux ont besoin, ainsi que dans tous les objets tendant à faciliter leur commerce, l'Angleterre accordera réciproquement la pleine faveur et un traitement amical aux pavillons, sujets et négocians de la Sublime Porte qui dorénavant fréquenteront les états de S. M. Britannique pour exercer le commerce....

La patente de protection anglaise ne sera accordée à personne d'entre les dépendans et négocians sujets de la Sublime Porte, et il ne sera livré à ceux-ci aucun passeport de la part des ambassadeurs ou consuls sans la permission préalable de la Sublime Porte....

Comme il a été de tout tems défendu aux vaisseaux de guerre d'entrer dans le canal de Constantinople, savoir dans le détroit des Dardanelles et dans celui de la Mer-Noire; et comme cette ancienne règle de l'Empire ottoman doit être de même observée dorénavant en tems de paix vis-à-vis de toute puissance quelle qu'elle soit, la cour britannique promet aussi de se conformer à ce principe. — etc. etc.

*Du 25.* Kadri, pacha, qui, dans la dernière révolution, avait combattu pour la cause de Mustapha-Baraictar, et s'était ensuite sauvé en Asie, a été trahi par ses gens, et poignardé dans une maison de campagne aux environs de Kioutahie. Sa tête a été portée ici, et suivant l'usage, exposée pendant trois jours aux portes du sérail.

— Kiose-Kichaja, créature et favori du dernier visir, et qui, avant la catastrophe de celui-ci, était passé à Ruzciuk, dans la crainte d'être sacrifié à son tour au parti dominant des janissaires, vient de déployer ouvertement l'étendard de la révolte, et a mis sous les armes tout le district de Ruzciuk. Plusieurs ayans et chefs des environs se sont joints à lui. Ce nouveau rebelle serait très à craindre dans le cas qu'il fût d'intelligence avec le bey de Sevès, qui tient à sa disposition des forces considérables. Le gouvernement vient de destiner contre lui le pacha de Widdin, auquel il doit envoyer un renfort de quatre mille janissaires de cette capitale, commandés par le Koul-Kihaja-si. On assure que le rebelle, plutôt que d'être forcé dans Ruzciuk, est résolu de passer le Danube et de se jeter entre les mains des Russes avec tous ses

trésors, dont, dit-on, il a déjà fait transporter une bonne partie dans la forteresse de Ghiurghewo, qui est vis-à-vis de Ruzciuk.

— Ibrahim Effendi, ci-devant ambassadeur ottoman près la cour de Vienne, a remplacé le Kichaja Bey, qui a été disgracié et envoyé en exil.

— Le Grand-Seigneur n'a pas encore procédé à la nomination du grand-visir. Le kaimakan continue à en remplir les fonctions.

— Le capitain-pacha sort d'une maladie très-dangereuse, et s'occupe à présent avec beaucoup d'activité à équiper l'escadre et la mettre en état de sortir pour faire la tournée ordinaire de l'Archipel.

— Le bruit court que les plénipotentiaires russes à Jassy, après avoir entendu la conclusion de la paix entre la Porte et l'Angleterre, ont signifié aux plénipotentiaires turcs que les négociations entr'eux étaient rompues, et que le congrès ne pouvait plus avoir lieu. On doit attendre la confirmation de cette nouvelle; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Hosver-Pacha a été nommé ces jours derniers général en chef de l'armée ottomane sur le Danube.

**Russie.** — *Petersbourg, 26 mars.* — La brillante campagne des armées russes en Finlande vient d'être couronnée par un succès éclatant. Les îles d'Aaland ont été prises. Les troupes destinées à en faire l'attaque ont passé sur la glace. Neuf chaloupes canonnières gelées dans le port, vingt-six pièces de canon de bataille et huit mille prisonniers sont le résultat de cette affaire, dans laquelle les Russes n'ont éprouvé qu'une très faible perte. Dans les huit mille prisonniers; il y a trois mille hommes de troupes de ligne; le reste est de la milice.

Le prince Bagration commandait en chef cette heureuse expédition.

— L'empereur part aujourd'hui pour la Finlande. M. le comte Roumanzow, ministre des affaires étrangères, est récemment arrivé de Paris, accompagné S. M. I.

**DANEMARCK.** — *Copenhague, 28 mars.* — Le décret pour la convocation des Etats de Suède est conçu en ces termes :

« Nous Charles, par la grâce de Dieu, prince héréditaire des Suédois, Goths et Vandales, duc de Sudermanie, chef provisoire du royaume, etc., faisons connaître notre faveur particulière, notre bienveillance gracieuse et notre volonté à tous les Etats de Suède,

comtes, barons, archevêques, évêques, chevaliers et nobles, clergé, bourgeois des villes et des campagnes.

» Après avoir pris les rênes de l'Etat, conformément à notre proclamation du 13 de ce mois, et pour sauver la patrie menacée d'une perte inévitable, nous avons éprouvé l'extrême besoin de préparer, de concert avec les Etats du royaume, le bonheur futur du peuple suédois. Nous vous ordonnons, à cet effet, de vous assembler le 1<sup>er</sup> mai, à Stockholm, dans les formes prescrites par les lois et ordonnances existantes, tous munis des pleins pouvoirs nécessaires, afin que nous puissions alors commencer la diète, et être à même de congédier chacun de vous et de le laisser retourner dans ses foyers; après avoir obtenu un résultat heureux. La présente pour votre direction particulière, vous assurant notre grâce et notre faveur, et vous recommandant à la Providence toute-puissante. »

Au château de Stockholm, le 14 mars 1809.

Signé, CHARLES.

Contresigné, M. ROSENBLAD.

— Des lettres de Gothenbourg, du 18 mars, annoncent qu'à cette époque la révolution y était connue, et qu'on ne permettait à aucun officier anglais de mettre pied à terre. Les négocians anglais s'occupaient sans relâche à faire sortir leurs bâtimens et leurs marchandises des ports de la Suède. Le vaisseau amiral y était encore.

*Kiel, 29 mars.* — S. M. le roi de Danemarck s'est mis en route aujourd'hui de cette ville pour retourner, par Schlesvig, à Copenhague.

ALLEMAGNE. — *Augsbourg, 3 avril.* — On assure que le corps d'armée autrichien, réuni à Gratz, en Styrie, sous les ordres de l'archiduc Jean, a reçu ordre de s'avancer sur les frontières orientales du Tyrol; et qu'aussitôt que la guerre aura commencé, ce corps pénétrera par le Pustenthal dans cette province; mais les troupes bavaroises qui s'y trouvent sont pleines d'ardeur et assez nombreuses pour repousser toute agression.

La communication entre la Haute-Souabe et l'Italie supérieure, par le Tyrol, est très-active. Beaucoup de courriers traversent cette province avec des dépêches relatives aux mouvemens militaires.

— Le lieutenant-général baron de Wrède se trouve actuellement avec son état-major et son quartier-général à Straubingen, dans la Basse-Bavière; sa division a pris des cantonnemens sur la rive droite du Danube, entre Straubingen et Passau.

— La communication entre l'Autriche et la Bavière est encore ouverte ; les courriers arrivent et partent comme à l'ordinaire , ainsi que les diligences et chariots de postes ; mais les transports de marchandises ont cessé presque entièrement. Peu d'étrangers se hasardent à entrer dans les états autrichiens , où ils sont épiés , soupçonnés et exposés à des tracasseries insupportables. D'ailleurs , on apprend que tous les individus domiciliés dans les états de la Confédération du Rhin , sont regardés en Autriche comme ennemis de cette puissance et écartés de son territoire.

*Stuttgart, 4 avril.* — Le 30 du mois dernier , est arrivé ici le général de division Vandamme , chargé , par S. M. l'Empereur des Français , de prendre le commandement en chef du corps d'armée wurtembergeois , qui est en cantonnement. Il a été présenté à S. M. et a eu hier l'honneur de manger à sa table. M. le général est parti aujourd'hui à midi pour le quartier-général de cette année , à Heidenheim.

Le 18 mars , il est arrivé dans les environs de Trieste vingt chariots chargés de fusils , qui ont été distribués le lendemain à tous les individus capables de porter les armes. On attendait à Trieste un corps de Croates et de Hongrois , qui seront , dit-on , campés près de cette ville.

*Francfort, 4 avril.* — M. le chevalier d'Hédouville , ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur des Français près S. A. Em. notre souverain , est arrivé aujourd'hui de Paris. S. Exc. a été admise de suite auprès du prince , qui lui a fait l'accueil le plus distingué.

— Il est question de jeter deux ponts sur le Mein , à Detelbach et Hallstadt.

— M. le comte de Buol-Schauenstein , ministre d'Autriche près S. A. I. le grand-duc de Wurtemberg , a quitté cette ville pour retourner à Vienne.

— M. le baron de Crumpipen , ministre impérial autrichien près la cour de Wurtemberg , est également parti de Stuttgart pour Vienne.

— S'il pouvait y avoir encore quelques doutes sur l'existence d'un traité de subsides entre l'Autriche et l'Angleterre , ils seraient levés par la connaissance que l'on a des opérations de change qui se font par Vienne avec les principales places du continent. Partout on reçoit des offres de lettres-de-change sur Londres , et les banquiers de la cour de Vienne ont fait répandre à ce sujet des circulaires très-pressantes. Il en résulte que le papier sur Londres perd aujourd'hui quinze pour cent.

On a remarqué qu'avant la guerre de 1805, le change avait été constamment contre la France et favorable à l'Angleterre. Depuis cette époque, nous sommes habitués à l'inverse; mais jamais le papier sur Londres n'a été aussi bas qu'aujourd'hui.

ANGLETERRE. — *Londres, 28 mars.* — L'insurrection qui vient d'éclater en Suède a fait prendre quelques mesures de précaution. On assure que l'ordre a été envoyé dans les ports d'empêcher le départ des bâtimens suédois qui s'y trouvaient. La flotte marchande qui est partie hier pour Gothembourg, sous convoi de l'*Alert*, va être rappelée, et un aviso a été expédié pour cet effet.

— On équipe actuellement à Shæerness douze gros bâtimens de transport doublés en cuivre pour être employés comme brûlots. Toutes les troupes et la cavalerie qui sont à bord de bâtimens dans la Tamise, ont ordre de se rendre à Portsmouth, où il doit se réunir environ 5 à 600 bâtimens de transport, y compris les navires ayant à bord de l'artillerie et des provisions.

*Du 29.* Le capitaine Ascough, commandant la frégate *la Success*, est arrivé hier matin à l'amirauté avec des dépêches de lord Collingwood. *La Success* a fait voile de Malte le 2 du courant, et l'on dit qu'elle a amené deux messagers autrichiens, qui sont venus de Vienne par la voie de Trieste.

#### *Correspondance particulière.*

*Séville, 3 mars.* — L'armée espagnole, sous les ordres d'Urbino, se monte à près de 30,000 hommes. Son quartier-général est à Val-de-Peñas. L'armée de Cuesta occupe ses premières positions et se monte à près de 20,000 hommes.

— On est dans une grande disette d'armes. L'Angleterre en promet depuis deux mois, mais elles n'arrivent pas.

— L'armée anglaise sous les ordres de Mackenzie à Cadix, avait ordre d'insister sur la demande d'être admise comme garnison dans la ville; et cette proposition, peu agréable aux Espagnols, était sur-tout déplacée dans un moment où nos armées retournaient en Angleterre, et où l'on ne voyait pas arriver les fusils qui étaient promis depuis si long-tems.

*Du 30.* Il est arrivé hier une malle de Gothembourg, par laquelle nous avons reçu des lettres de ce port, en date du 20; et de Stockholm, en date du 18. La révolution a été terminée en aussi peu de tems que celle qui fut faite par le père du roi en 1772, et comme celle-là, sans la moindre effusion de sang. Les lettres de Gothembourg observent que le nou-

veau gouvernement ne montre aucune disposition hostile à l'égard de la Grande-Bretagne, et l'on espère que les mêmes relations, sinon politiques, au moins commerciales, qui ont eu lieu jusqu'à présent entre les deux gouvernements, seront maintenues. Cependant on ne peut rien annoncer publiquement, quelque résolution particulière qu'on ait pu prendre, avant l'assemblée des états, qui aura lieu le 1<sup>er</sup> mai. Nous espérons que, dans les circonstances actuelles, les ministres prendront les mesures nécessaires pour l'occupation de l'île de Bornholm, puisque, si l'on ne s'assure pas d'un dépôt pour les marchandises anglaises dans la Baltique il est très-probable que l'ennemi réussira dans son projet de fermer entièrement cette mer à notre commerce.

*Du 31.* Nous avons reçu quelques nouvelles gazettes d'Allemagne. Les armées française et autrichienne étaient en mouvement sur tous les points, et cependant on ne sait pas d'une manière positive si les hostilités avaient déjà commencé. On continue d'assurer que les Autrichiens sont entrés en Saxe et en Bavière, et les nouvelles particulières parlent d'une manière assez positive d'un changement qui aurait eu lieu dans la politique de la cour de Pétersbourg.

— On a annoncé hier à la Bourse, qu'on avait reçu la déclaration de guerre de l'Autriche.

— Le messenger *Patrons* est parti mercredi soir, avec des dépêches pour notre ministre en Suède.

— L'amirauté a mis une grande activité à faire partir une flotte pour la Baltique. Elle est composée de plusieurs vaisseaux de ligne. Les ministres de S. M. ont résolu de tenir la Baltique ouverte. Nous devons commander dans cette mer comme dans toute autre.

— Le général Bentinck et sa suite se sont embarqués lundi à Plymouth, à bord du sloop de guerre *le Scorpion*, et ont fait voile sur le champ. On suppose qu'il se rend en Espagne ou en Portugal.

— Le colonel Congrève a fait voile mercredi de Portsmouth, à bord de la bombarde *l'Etna*, avec plusieurs officiers et soldats d'artillerie de la marine. Elle a à bord une grande quantité de fusées de l'invention du colonel, et les marins s'étaient exercés à les lancer. *L'Etna* va joindre notre escadre à la hauteur de Rochefort, et il n'y a pas de doute qu'on ne veuille faire une tentative contre la flotte de l'ennemi dans la rade des Basques.

#### *Nouvelles de Portugal.*

*Lisbonne, 13 mars.* — Deux flottes de transports sont



arrivées ici samedi dernier, l'une expédiée de Cork, ayant à bord deux bataillons des gardes et les 87<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup>. Ces troupes ont débarqué ce matin; l'autre venant de Cadix, et ayant à bord les 9<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> et 29<sup>e</sup> régimens. Nous ne savons rien de certain sur l'Espagne : on croit généralement que les Français sont à Chaves au nombre de 15 à 20,000 hommes. Toute l'infanterie est à Lumiar, Povo et Loires. Le 14<sup>e</sup> de dragons légers est cantonné à Loires et à Cabeca. Lumiar est à 3 ou 5 milles d'ici, et Loires à 3 ou 4 lieues. On fait à Loires des retranchemens considérables. Le général Beresford est nommé commandant en chef des forces portugaises. On dit que les Portugais sont très-mécontents de ce choix.

Nous avons actuellement les vaisseaux suivans :

*Le Ganges*, 74, amiral Berkeley; *l'Isis*, 50; les frégates *Niobe*, *Amazon*, *Lavinia* et *Sémiramis*, et le sloop *Nautilus*.

*Du 17.* — On a reçu des lettres d'Oporto en date du 12, qui annoncent l'arrivée des Français pour le lendemain.

*Londres, le 1<sup>er</sup> avril.* — L'argent monnayé est devenu si rare en Autriche, en conséquence des bruits d'une guerre prochaine, que l'on s'empresse de donner 13 florins en billets de banque pour un ducat en or.

— Le bruit qui s'est répandu que le convoi parti pour la Suède a été rappelé, est faux; et quoiqu'il soit probable que la Suède sera forcée de nous déclarer la guerre, par une condition que lui imposeront la France et la Russie avant de faire la paix, notre gouvernement a cependant reçu du cabinet actuel de Stockholm les plus fortes assurances de la continuation de son amitié.

### (INTÉRIEUR.)

*Paris, 14 Avril.*

Le roi, commandant l'armée française en Espagne, mande au ministre de la guerre que les débris des insurgés, battus dans le nord de l'Espagne, renforcés de nouvelles levées de l'Andalousie, et conduits et excités par un grand nombre d'officiers anglais, s'étaient divisés en deux corps; l'un commandé par le général Cuesta, s'était porté sur Almeraz, et l'autre commandé par le duc d'Urbino, sur Ciudad-Réal.

### *Bataille de Médelin.*

Le 18 mars, le duc de Bellune passa le Tage sur plusieurs points et délogea l'ennemi. Le 20, son avant-garde arriva à Truxillo. Les Espa-

poils, pendant ce temps, traversèrent la Guadiana et prirent position entre Don-Benito et Medelin. Ils avaient environ 20,000 hommes, parmi lesquels on en comptait quelques mille de cavalerie et 30 pièces de canon. Le général Cuesta, voyant que le duc de Bellune se dirigeait sur Séville, résolut, pour l'en empêcher, de risquer une affaire générale. Le duc de Bellune arriva le 28 et rencontra l'ennemi rangé sur trois lignes. Aussitôt qu'il eut reconnu sa position, il ordonna aux divisions de cavalerie des généraux Lasalle et Latour-Maubourg de déboucher : la division allemande, commandée par le général Leval, les soutenait ; et les divisions Villate et Ruffin furent placées à droite et à gauche en seconde ligne. Le duc de Bellune fit faire un changement de front, la gauche en arrière, et attaqua vigoureusement la gauche des Espagnols. Tout fut culbuté ; le centre prit la fuite à l'exemple de la gauche : la droite tenta de résister, mais elle fut taillée en pièces. Le 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, posté à l'entrée d'un défilé, reçut, selon son habitude, et mit en déroute une colonne de 3000 Espagnols qui avaient voulu tourner l'armée française pendant la nuit. La division Villate a fait une belle charge qui a décidé l'affaire. Six à sept mille hommes tués, 3000 prisonniers, 30 pièces de canon, 12 drapeaux, sont les fruits de cette victoire. Parmi les prisonniers se trouvent plusieurs généraux, et nombre de colonels et d'officiers. Nous n'avons eu que 40 tués et 200 blessés.

Le duc de Bellune se loue particulièrement du général Borde-Sault, des généraux Lasalle et Latour-Maubourg, et du colonel Meunier. Il fait un éloge distingué des talents et de l'expérience que montre, tous les jours, le général de division Villate. Enfin, il cite avec éloges la conduite des troupes de la Confédération du Rhin.

L'ennemi a été poursuivi l'épée dans les reins ; et le 29, les avant-postes du duc de Bellune sont arrivés à Badajoz, et à une marche de Mérida sur la route de Séville.

### *Bataille de Ciudad-Réal.*

Pendant que le duc de Bellune gagnait cette brillante bataille, le général Sébastiani remportait une victoire aussi importante à Ciudad-Réal. Le général espagnol avait à peu près 12,000 hommes, couverts par la Guadiana, et protégés par 15 pièces d'artillerie. Le 27 mars, à six heures du matin, le général Sébastiani commença l'attaque. La première brigade, de sa division, passa le pont par sections, soutenue par la division polonaise, et appuyée par le feu de 12 pièces d'artillerie. La rapidité de ce mouvement intimida l'ennemi. Il fut attaqué au pas de charge, culbuté et poursuivi l'épée dans les reins. Le 3<sup>e</sup> régiment de hussards et les hussards hollandais chargèrent l'infanterie espagnole avec une rare intrépidité et avec le plus grand succès. Quinze cents morts ont été comptés sur le champ de bataille. Nous avons pris 7 pièces de canon, 25 caissons et 4000 hommes, parmi lesquels se trouvent 100 officiers.

Le jour même l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Almagro. Le lendemain,

il fut atteint à Santa-Cruz, et chargé par la cavalerie. Les 12<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> régimens de dragons se sont distingués dans cette charge. Le marquis de Gallos, général espagnol, a été tué dans cette affaire. Nous y avons pris 30 officiers, 5 canons et 70 voitures. Les carabiniers espagnols ont été hachés. Tous les magasins que l'ennemi avait formés au pied de la Sierra-Morena, et que les Anglais avaient abondamment approvisionnés en armes, munitions et effets d'équipement, sont devenus la proie du vainqueur.

Dans toute la Mancha les insurgés sont en horreur; et le peuple de l'Andalousie, comme celui des autres provinces est lassé de l'état de guerre et d'agitation dans lequel l'ont retenu les intrigues et les insinuations pernicieuses des Anglais, qu'ils n'ont pas voulu recevoir à Cadix.

Le général Sébastiani se loue principalement du général Milhaud, du colonel du 12<sup>e</sup> régiment de dragons, de son chef d'état-major, le colonel Bouillé, et des lanciers polonais.

— S. M. I. est partie hier matin. Elle se rend à Strasbourg, pour se rapprocher de ses armées.

S. M. l'Impératrice l'accompagne.

— Dimanche dernier, 10 de ce mois, à onze heures et demie, S. M. I. et R., entourée des princes, des ministres, des grands-officiers et officiers de sa maison, a donné audience aux députés du grand-duché de Berg, dans la salle du trône. La députation, conduite à cette audience par un maître et un aide des cérémonies, et introduite par le grand-maitre, a été présentée par le ministre et secrétaire d'Etat.

M. le comte de Westerhold, membre de la députation, a porté la parole en ces termes :

« Sire, nous apportons aux pieds de V. M. I. et R. l'hommage dû respect et de la reconnaissance des habitans du grand-duché de Berg.

» Par une prédilection de V. M. dont ils sont fiers, leur patrie est devenue l'apanage d'un prince de la maison impériale. Le premier qu'ils ont reçu de votre main a été seulement montré à leur amour, et à bientôt trouvé, sous un autre ciel, le terme élevé de ses mémorables travaux. Long-tems sa perte eût nourri des regrets dans le grand-duché, si V. M., dans sa bonté, ne s'était chargée de les gouverner, c'est-à-dire, de le rendre heureux.

» Sire, les habitans du grand-duché savaient qu'ils ne pouvaient pas trouver place parmi ces Français devenus si grands sous votre règne; mais si, après cette haute fortune, ils avaient eu un vœu à former, c'eût été d'avoir pour souverain un prince issu d'un père qui a fait asseoir avec lui toutes les vertus sur le trône, et dont les peuples ne prononcent plus le nom qu'avec attendrissement; que ce prince eût pour maître dans l'art de régner le plus grand des humains, et s'élevât au milieu des exemples de tous les genres d'héroïsme. Mais ils n'auraient peut-être pas osé por-

ter leurs vœux jusqu'à ce premier rejeton d'une auguste famille, sur qui tant de peuples ont les yeux ouverts, qu'attend un si grand avenir, l'espoir et l'amour du siècle qui commence... Sire, ce que les habitants du grand-duché n'auraient pas osé désirer, ils l'ont obtenu de la bonté paternelle de V. M.

» Certains de vivre sous le gouvernement de V. M. jusqu'à ce qu'un prince élevé sous ses yeux ait atteint l'âge où il pourra suivre de si grands exemples, la prospérité de notre patrie est garantie comme sa gloire, et il ne nous reste plus qu'à confondre nos vœux avec ceux de la grande famille, pour la longue prospérité de la maison impériale. »

— Le même jour (10 avril) ont été présentés au serment qu'ils ont prêté entre les mains de l'Empereur.

Par S. A. S. le prince vice-grand-électeur, S. Em. le cardinal Caselli, sénateur.

Par S. P. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, M. de Voyer d'Argenson, préfet des Deux-Nèthes, et M. Lecouteulx, auditeur au conseil-d'Etat, préfet de la Côte-d'Or.

— S. M. considérant que les peuples des départemens de la Toscane sont, de tous les peuples de l'ancienne Italie, ceux qui parlent le dialecte italien le plus parfait; et qu'il importe à la gloire de l'Empire et à celle des lettres, que cette langue élégante et féconde se transmette dans toute sa pureté, a rendu, le 9 avril, un décret portant que la langue italienne pourra être employée en Toscane concurremment avec la langue française, dans tous les tribunaux, dans les actes passés devant notaire et dans les écritures privées. S. M. fonde, par le présent décret, un prix de 500 napoléons, lequel sera décerné aux auteurs dont les ouvrages contribueront le plus efficacement à maintenir la langue italienne dans toute sa pureté.

— Le général Macdonald va, dit-on, prendre le commandement d'un corps d'armée en Italie.

— M. de Rochambeau, aide-de-camp de S. M. le roi de Naples, a passé le 30 mars à Turin, venant de Naples, et se rendant à Paris.

— M. Germain, chambellan de S. M. l'Empereur et Roi, a passé le 9 avril à Nancy, se rendant à Strasbourg.

— On assure que M. Daugier, commandant les matelots de la garde impériale, et ex-tribun, est nommé préfet maritime à Lorient.

— D'après les derniers avis directs de Stockholm, la régence de Suède est composée ainsi qu'il suit :

S. A. R. le duc de Sudermanie, oncle du roi; le feld-ma-

réchal Klingsporr ; le comte Wachtmeister, *drost* du royaume ; le général Stedingk ; le général Adlercreutz ; le baron d'Erenheim ; l'amiral Lagerbielke ; le secrétaire d'Etat Lagerbielke, et le comte Oxenstierna.

## ANNONCES.

*Nouveau Cours complet d'Agriculture théorique et pratique*, contenant la grande et la petite Culture, l'Economie rurale et domestique, la Médecine vétérinaire, etc. ; ou Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture, rédigé sur le Plan de celui de feu l'abbé Rozier ; par les Membres de la section d'Agriculture de l'Institut de France, etc., MM. Thouin, Parmentier, Tessier, Huzard, Silvestre, Bosc, Chassiron, Chaptal, Lacroix, de Perthuis, Yvart, Decandolle et Dutour. Cet Ouvrage formera environ 12 vol. in-8° de cinq à six cents pages chacun, ornés de figures en taille-douce, et semblables à ceux du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*. Il sera publié par livraison de trois vol. tous les trois mois. — La première livraison paraît présentement ; elle est composée de trois gros vol. in-8°, ornés de seize planches en taille-douce de la grandeur d'in-4°. — Le prix de ces trois vol. brochés, est de 21 fr. pour MM. les Souscripteurs, et de 27 fr., francs de port. — Chez Déterville, libraire et éditeur, rue Haute-feuille, n° 8 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, même rue, n° 23.

*Campagnes des Armées françaises en Espagne et en Portugal*, pendant les années 1808 et 1809, sous le commandement de S. M. l'Empereur et Roi et de ses Généraux ; précédées de la Description statistique de l'Espagne et du Portugal, et d'un Tableau historique des Evénemens qui y ont eu lieu avant l'abdication de Charles IV. Ouvrage destiné à recueillir les grands Evénemens, les Actions héroïques des Militaires français, etc. On y a joint des Notices biographiques sur les Généraux morts dans ces Campagnes, et des Notices sur les Sièges et Batailles qui ont eu lieu précédemment dans les mêmes royaumes ; avec des Cartes et Portraits gravés en taille-douce. Tome 1<sup>er</sup>, contenant la Description statistique de l'Espagne. — Un vol. in-8°. de plus de 400 pages, avec la Carte coloriée de l'Espagne et du Portugal, et des Tableaux. — Prix, 6 fr. 50 cent. broché, et 8 fr., francs de port. — En papier vélin, le prix est double. — Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

*Ouvres complètes de l'abbé Arnaud*, membre de l'Académie française, et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres. — Trois vol. in-8°. — Prix, 15 fr., et 19 fr. francs de port. — Chez Léopold Collin, libr., rue Gilles-le-Cœur, n° 4.

(N° CCCC.V.)

(SAMEDI 22 AVRIL 1809.)



---

# MERCURE DE FRANCE.

---

## POÉSIE.

---

### ÉPÎTRE A ALCIPPE.

Qux l'homme , cher Alcippe , est faible , est ridicule !  
Il s'agite sans cesse , il médite , il calcule ;  
Chaque jour nouveau plan ; mais quel est son destin ?  
Il projette la veille . . . . il meurt le lendemain !

J'arrive en ce moment du château de Valère ,  
A cet ancien ami , retiré dans sa terre ,  
J'avais souvent promis de consacrer un jour.  
D'abord je l'aperçois , au milieu de sa cour ,  
D'artistes entouré , qui crayonnait l'esquisse.  
D'un nouveau pavillon avec son frontispice.  
Ah ! s'est-il écrié : soyez le bien venu !  
Vous jugerez un point entre nous débattu.  
Ces Messieurs , pour orner avec goût ma façade ,  
Veulent d'un stuc léger former la colonnade ;  
Voilà l'esprit du jour ! Des ouvrages clinquans  
Qu'il faudrait réparer en moins de vingt-cinq ans :  
Je prétens qu'on emploie et le marbre et la pierre.  
Mais vous n'avez pas vu mon aquéduc , ma serre ;  
Venez : sur ce propos , une toise à la main ,  
Mon Vitruve m'entraîne au fond de son jardin.

Voyez : je compte ici placer l'orangerie ;  
Là faire un bowlingrin ; plus loin dans la prairie

K

Sur les bords verdoyans de ces limpides eaux,  
 On verra s'élever un double rang d'ormeaux;  
 Nous les plantons demain : assis sous leur ombrage,  
 Quel plaisir de rêver, feuilleter un ouvrage,  
 Ecouter le matin les habitans des airs  
 Préluder à l'amour par de joyeux concerts !  
 Passons à mes celliers : contemplez ces futailles  
 Qui, de chaque côté, décorent les murailles ;  
 C'est du Rhin, du Bordeaux que je laisse vieillir :  
 Sur les lieux, avec soin, je les ai faits choisir,  
 Et dans quinze ou vingt ans, transportés sur ma table,  
 Ces vins nous offriront un nectar délectable.

Des celliers au boudoir, de l'office au salon  
 Nous avons voyagé dans toute la maison :  
 Ici, l'on commençait à poser des tentures,  
 Et là sur un plafond, l'on traçait des peintures ;  
 Ailleurs on essayait certain poêle nouveau ;  
 Plus loin retentissaient la hache et le marteau ;  
 Par-tout on s'occupait à construire, à défaire.

Cher Alcippe, à ces traits, vous croyez que Valère,  
 Dans la force de l'âge, ingambe et vigoureux,  
 A peine sur son front voit blanchir ses cheveux ;  
 Qu'un riant avenir à ses yeux se déploie,  
 Et lui promet des jours filés d'or et de soie.  
 Point du tout, accablé par septante printemps,  
 La gravelle, la toux, l'assiègent dès long-tems,  
 Et maigre, décharné, le pauvre homme sans cesse  
 Est prêt à succomber sous l'asthme qui l'opresse.

Sans doute, direz-vous, que dans un successeur  
 Donné par la nature, ou choisi par son cœur,  
 Votre ami croit revivre, et qu'il fait son étude  
 De créer pour l'objet de sa sollicitude.

Eh non ! Valère est seul, sans femme, sans enfans ;  
 Un procès l'a fait rompre avec tous ses parens.  
 Des neveux, des cousins, collatéraux cupides,  
 N'attendent que sa mort, et de leurs mains avides,  
 Dénatureront tout, couperont les ormeaux  
 Abattront la façade, et boiront le Bordeaux !

LE JOUR DES CENDRES.

Ils sont voilés ces traits que j'idolâtre;  
A mes regards n'ose s'ouvrir ton œil,  
Et de ton front couvrant le pur albâtre  
La cendre y laisse une empreinte de deuil.

Pour expier le crime d'être aimée  
De tes attraits tu déplores l'éclat;  
D'un sombre effroi ton âme consumée  
A fait pâlir leur timide incarnat.

Dérobe-moi, si tu crains de me plaire,  
Ce son de voix qui me fait tressaillir;  
Voile à jamais de ta noire paupière  
Ces longs regards si doux à recueillir.

Le sentiment que tu me fis connaître,  
Ah! de mon cœur voudrais-tu le bannir,  
Et lui ravir, ô toi qui la fis naître,  
L'émotion qu'il se plaît à sentir!

A ton espoir, à tes vœux inflexible,  
De mes liens puis-je me dégager?  
Lorsqu'on te voit, peut-on être insensible?  
Et qui t'aima peut-il jamais changer?

N'espère pas, de tes feux délivrée,  
Calmer celui dont je suis consumée...  
Ah! tu gémiss d'être encore adorée,  
Quand je me plains de n'être plus aimé.

DEMOLIÈRES.

L'AMOUR DOCTEUR EN MÉDECINE.

AIR : à faire.

De l'antique vieillard de Cés (1)  
Goûtant la science divine,  
L'amour pour soulager nos maux  
S'est fait docteur en médecine.

Je ne sais trop par quel pouvoir  
De Gallien il est confrère,

(1) Hippocrate.



Mais on vient de le recevoir  
A la faculté de Cythère.

Pour guérir mal-aise, douleur,  
Il a mainte recette utile,  
Mais sur-tout pour les maux de cœur,  
C'est un médecin fort habile.

Voulant, comme Mesmer et Gall,  
Compter parmi les empiriques,  
Il prévient, dit-il, plus d'un mal  
Par des procédés électriques.

Lorsque, certain de ses talens,  
On réclame son entremise,  
Près de fillette de quinze ans,  
Presque toujours il l'électrise.

Las ! parfois ce cruel enfant,  
Voyez sa perfidie insigne,  
De votre couche en approchant,  
Vous donne une fièvre maligne.

PIERRET DE SAINT-SERVERIN, âgé de seize ans,  
étudiant en médecine, élève externe de l'Hôtel-Dieu de Paris.

## ENIGME.

SANS parole et sans voix je sais charmer l'oreille,  
Sans finesse je suis sujet à des détours ;  
Reposant sur mon lit, jamais je ne sommeille ;  
Enfin, comme le temps, je m'écoule toujours.

*Du porte-feuille de M. S. ....*

## LOGOGRIPHE.

A la perfection après m'avoir porté,  
Tout homme peut voler à l'immortalité.  
Voyez-vous deux rivaux luttant dans la carrière  
Se couvrir tour à tour d'une noble poussière ?  
Le vainqueur me devra le succès du combat ;  
Je sers encore au peintre, au savant magistrat ;  
Pour ne rien déguiser, partout je suis utile,  
Et me connaître à fond n'est pas chose facile.  
Décomposez mon tout, je peux t'offrir, lecteur,

Un petit animal , habile destructeur ,  
Et rencontrant par fois la mort sur son passage ;  
Un pronom possessif , fréquemment en usage ;  
Je voudrais pouvoir mieux éclairer ton esprit ;  
Malgré moi je me tais , puisqu'enfin j'ai tout dit.

A..... H.....

CHARADE.

Mon premier est souvent réduit à l'esclavage ,  
Mon second est toujours très-utile au rivage ,  
Et mon tout est auprès de ce pays fameux  
Dont les peuples unis furent long-tems heureux.

Par M<sup>lle</sup> H.

*Mots de l'ÉNIGME , du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Esprit*.

Celui du Logogripe est *Fertige*, dans lequel on trouve : *viarge*,  
*sarge*, *vérité*, *ver*, *tige*, *rive*, *ivre*, *Eve*, *viste*, *ré*, *rève*, *tigre*,  
*ire*, *gite*, *trève* *givre*.

Celui de la Charade est *Passage*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

DE LA COMÉDIE ITALIENNE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE,

ET DE LA *CALANDRIA* DU CARDINAL BIBBIENA.

( FIN DE L'ARTICLE. )

Si l'on veut remonter jusqu'à la première origine de la Comédie moderne en Italie, que quelques auteurs attribuent sans fondement aux Troubadours provençaux (1), on se trouve

(1) On raconte que Gauselm Faidit, forcé par la nécessité à descendre du rang de troubadour à celui de jongleur ou *giugliare*, erra plus de vingt ans avec sa femme Guillelmine de Soliers, en récitant des Comédies et des Tragédies ; qu'après l'avoir perdue il se retira chez Boniface, marquis de Mont-Ferrat, et que là, entr'autres Comédies, il en publia une intitulée : *l'Heresia dels Preyres*, que le Marquis fit représenter dans ses terres. [ V. Nostradamus, *Hist. des Poètes provençaux*. ]

engagé dans des recherches sans fin et presque sans fruit. Quelles étaient au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles ces Comédies des Troubadours? on l'ignore complètement; et comme il n'en est resté aucune dans ce qui s'est conservé de leurs poésies, on est réduit à se perdre en conjectures. On les appelait, non des Comédies, mais des *Farces*; fort bien, mais qu'était-ce précisément que ces farces, et qu'entendait-on par ce mot? on ne le sait pas davantage. Le premier poète italien qui se soit servi du mot *Comédie*, est le Dante; et l'on sait à combien de dissertations a donné lieu ce nom singulier qu'il s'avisa de donner à son Poème de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. Boccace intitula aussi Comédie son *Admète*, espèce de roman mêlé de prose et de vers; mais quelque sens précis que ces deux grands hommes aient voulu donner à ce mot, on ne le voit plus, depuis le quatorzième siècle, employé dans la même acception.

L'ardeur que l'on eut dans le quinzième pour l'étude de la langue et des auteurs grecs, ne se porta pas moins sur ce qui nous reste de leurs Comédies que sur les autres parties de la littérature grecque. On étudia, autrement et mieux qu'on n'avait fait, les auteurs latins: et les Comédies de Plaute et de Térence devinrent des modèles qu'on s'efforça d'imiter. A Rome, à Florence, à Ferrare, on représenta plusieurs de leurs pièces, soit en latin même, soit traduites en langue vulgaire. Bientôt on essaya d'ourdir et de dialoguer comme eux des intrigues nouvelles, et de mettre sur la scène des caractères et des aventures modernes, assaisonnées de tout le sel de la Comédie antique. L'Académie des *Rozzi* de Sienne donna le premier signal de cette nouveauté. Ces Académiciens employaient souvent dans leurs pièces le langage populaire, les proverbes, les jeux de mots licentieus, usités parmi le peuple Siennois. Leurs représentations eurent un succès prodigieux. Ce succès fit du bruit en Italie. Léon X, qui entendait très-bien ce dialecte de la langue Toscane, fit venir à Rome les Académiciens de Sienne, et prit tant de plaisir à les voir jouer leurs Comédies, qu'il les y faisait revenir tous les ans.

Il faut se rappeler ici ce que c'était que cette cour brillante, voluptueuse, et assurément très-peu évangélique, dont Léon X était environné: il faut se représenter ce jeune pontife d'une religion qui n'ordonne que privations et pénitence, livré à tous les plaisirs, à tous les goûts aimables; occupé de fêtes, de festins, de spectacles, dont la délicatesse égalait la magnificence; dépensant en jouissances de

la vie , mais aussi en libéralités prodiguées aux Lettrés et aux Beaux Arts , les tributs de l'Europe entière ; tandis que loin de lui les exacteurs fanatiques de ces tributs ne les obtenaient de la crédulité des rois et des peuples qu'en les demandant au nom de Dieu , pour le soutien de son Eglise , pour l'aliment des pauvres et la propagation de la foi. Les Cardinaux , à l'envi de leur Souverain , étalaient un luxe et une magnificence asiatiques. Chacun d'eux tenait un état de prince , et l'on ne voyait de toutes parts à Rome , dans les palais de ces successeurs des apôtres , que chevaux , équipages , chiens de chasse , riches livrées , foules de domestiques , et affluence de courtisans.

Dans ce sacré Collège , qui ressemblait tant alors à une tour profane , on distinguait sur-tout par les grâces de son esprit , autant que par sa capacité dans les affaires , le cardinal Bibbiena. C'est à lui que l'on attribue la gloire d'avoir composé le premier une Comédie italiennée à l'imitation et selon les règles des anciens. Les deux premières Comédies de l'Arionte (2), et la Mandragore de Machiavel , peuvent bien avoir été faites les unes à Ferrare , l'autre à Florence , avant que la *Calandria* le fût à Urbino ou à Rome ; mais cela est fort incertain , et dans cette incertitude on ne risque rien , sur un fait de cette nature , à suivre la tradition la plus commune.

*Bernardo Divizio* était né de parents obscurs , en 1470 (3), à *Bibbiena* dans le Casentin ; et c'est du lieu de sa naissance qu'il prit son nom , quand il fallut qu'il en eût un dans le monde. Son frère (4), qui était un des secrétaires de Laurent le Magnifique , le fit entrer dans cette illustre maison , et l'attacha particulièrement au service de Jean de Médicis , qui fut bientôt après cardinal , et qu'il contribua depuis à faire devenir Pape. Dans les orages qui s'élevèrent contre les Médicis , il leur montra une fidélité à toute épreuve. Il suivit le cardinal Jean dans son exil , dans tous ses voyages , et se rendit avec lui à Rome quand il fut permis au Cardinal d'y paraître après la mort d'Alexandre VI. Bibbiena sut se rendre agréable à Jules II. Employé par ce Pontife en même tems que par le cardinal de Médicis , dans des affaires importantes et difficiles , il satisfait à tout avec autant de dextérité que de bonheur.

---

(2) *La Cassaria* et *I suppositi*.

(3) Le 4 août.

(4) *Pietro Divizio*.

Au milieu de ces graves occupations, les agrémens de son esprit, la facilité de son caractère et son goût pour le plaisir, lui procuraient des distractions agréables, et il savait très-bien allier, comme le dit naïvement Tiraboschi, le travail et l'amour, *seppa accoppiare alle fatiche gli-amori* (5). On en trouve en effet la preuve dans plusieurs lettres du Bembo (6). Il est assez curieux d'y voir comment ces deux futurs Cardinaux traitaient leurs affaires de cœur, se recommandaient sur-tout le secret; et de peur d'accident, ne parlaient que sous des noms supposés de leurs galanteries et de celles des autres.

Le Conclave qui se tint après la mort de Jules II, offrit au Bibbiena l'occasion de déployer son adresse et toutes les ressources de son esprit. Le cardinal Jean avait pour lui ses qualités personnelles, la puissance et les richesses de sa famille; mais il avait contre lui son âge, qui n'était que de trente-six ans. Le Bibbiena, son secrétaire intime, enfermé avec lui au Conclave, trouva le moyen de détruire cette objection. Il avoua en confidence à chacun des conclavistes que son patron avait une maladie secrète qui ne lui laissait que peu de tems à vivre (7). Léon X, élu par un motif qui dans des siècles moins corrompus aurait suffi pour l'exclure, ne fut point ingrat envers celui qui l'avait si bien servi. Il le fit d'abord Trésorier, et peu de tems après Cardinal (8).

L'exaltation du Bibbiena et la faveur dont il jouit auprès du souverain Pontife, le mirent en état de satisfaire ses goûts splendides et généreux. Les Lettres qu'il avait toujours chéries et cultivées, les arts qu'il aimait passionnément n'eurent point de plus zélé protecteur. Il joignit à son admiration pour le grand Raphaël une amitié particulière; et il lui aurait donné sa nièce en mariage si la mort prématurée de ce premier des peintres n'eût rompu son projet. Le nouveau Cardinal ne contribua pas peu à entretenir dans

(5) *Stor. della letter. Ital.* T. VII, part. 3, p. 143.

(6) *Lettere del Bembo*, Vol. 3., lib. 1, ann. 1505—1508.

(7) Paul Jove n'admet point ici l'intervention du Bibbiena. L'accident, tel qu'il le rapporte, n'en avait pas besoin. *Fuero qui existimarent vel ob id seniores ad ferenda suffragia facilius accessisse, quod pridie disrupto eo abscessu qui sedem occuparat, tanto fetore ex profuente sanie totum comitium implevisset, ut tanquam a mortifera tabe infectus, non diu supervicturus esse vel medicorum testimonio crederetur.* Vita Leonis X. lib. 3.

(8) Le 23 septembre 1513.

Léon X ce goût de magnificence , de fêtes et de spectacles , qui était aussi le sien. Léon aimait la raillerie ; il s'amusait sur-tout volontiers aux dépens de ceux qui joignaient la crédulité aux prétentions ; et nous avons vu dans sa vie quel plaisir il prenait à se moquer ou d'un musicien ignorant ou d'un poète ridicule , en paraissant être leur admirateur et en les accablant de louanges. Le Bibbiena le secondait merveilleusement dans ces scènes comiques , par son talent pour l'ironie et son imperturbable sang-froid (9).

Il l'amusa mieux encore et d'une manière plus digne de deux hommes d'esprit , quoique tout aussi peu convenable aux dignités éminentes dont ils étaient revêtus , en faisant représenter devant lui sa Comédie de la *Calandria*. Elle avait été jouée , plusieurs années auparavant , à la Cour du Duc d'Urbin , avec une grande magnificence. On doit penser que sa représentation à Rome , en présence du Pape , ne fut pas moins magnifique ; ce fut dans une fête donnée au palais du Vatican , à Isabelle d'Est , princesse de Mantoue. Bal-tazar Peruzzi , peintre et architecte célèbre , en fit les décorations ; et c'était , selon Vasari , ce qu'il avait fait encore de plus grand et de plus beau (10).

Léon X n'en continuait pas moins d'employer le Bibbiena dans les affaires les plus sérieuses. Dans la guerre avec le Duc d'Urbin , il le créa Légat et Commandant en chef des armées pontificales , et le Cardinal termina cette affaire selon les intentions du Pape : c'est-à-dire , que le malheureux Duc , attaqué sous les prétextes les plus frivoles , fut déclaré déchu de ses Etats , et que son duché , au lieu d'être réuni aux Etats de l'église , tant de fois accrus par de semblables moyens , fut donné par le Pape à son neveu Laurent de Médicis (11). Le Bibbiena fut ensuite envoyé Légat en France (12) , pour engager le Roi dans cette croisade contre les Turcs , qui n'eut d'autre issue que de fournir , par la contribution pieuse de tous les princes chrétiens , de nouveaux fonds aux prodigalités du Pontife.

Le Cardinal revint en Italie vers la fin de l'année 1519 ; et lorsqu'il espérait encore un nouvel accroissement de fortune et de nouveaux honneurs , il fut enlevé par une mort imprévue. Quelques historiens ont prétendu qu'une ambi-

(9) Paul Jove. *Ub. Supr.* lib. 4.

(10) *Vite de' Pittori* , lib. 3. *Vita di Baldassare Peruzzi*.

(11) Muratori , *Ann. d'Italia* , ann. 1516.

(12) En 1518.

tion démesurée lui avait fait oublier les bienfaits de Léon X, qu'il avait conspiré contre lui, et que Léon en étant instruit, l'avait fait empoisonner secrètement. Paul Jove rapporte seulement que le Bibbiena aspirait au pontificat, dans le cas où Léon viendrait à mourir, qu'il avait même à cet égard la parole de François I<sup>er</sup>, et que le Pape l'ayant su, se mit publiquement dans une si grande colère, que le Bibbiena, surpris peu de tems après par un mal subit, et voyant que les remèdes les plus efficaces ne le soulageaient point, crut qu'on l'avait empoisonné (13). Un autre auteur (14) raconte que le corps ayant été ouvert, on trouva des traces de poison dans les entrailles. Le Tiraboschi n'adopte point cette opinion, mais fondé sur cette seule considération morale, que si le Saint-Père s'était défait du Bibbiena par cette voie secrète, il eût défendu qu'on l'ouvrît après sa mort (15). Cela est vrai; mais il est malheureux qu'un esprit juste n'ait pu trouver d'autre raison pour douter de ce dénouement tragique. Disons même qu'on ne reconnaît point cette justesse dans l'opinion qu'il dit être la sienne. Il croit que le Bibbiena ne fut coupable que du désir ambitieux et peu sage de cette dignité suprême, et que le poison dont il mourut ne fut autre chose que le regret d'avoir encouru la disgrâce et l'indignation du Pontife (16). Quoi qu'il en soit, le projet qu'il eut de parvenir à la tiare ne paraît du moins pas douteux. Cela manqua seul à son heureuse étoile; et c'est dommage qu'il manque à la liste des Papes d'y voir figurer l'Auteur de la *Calandria*.

Cette Comédie est à peu près tout ce qui nous reste de son auteur (17). Elle prend son titre du nom de *Calandro*, personnage ridicule de la pièce. Je ne puis donner ici qu'une légère idée du sujet, de l'intrigue et de quelques situations comiques. La différence des tems est telle, les progrès de la sociabilité, des lumières, et de cette immorale Philosophie ont tellement dépravé les mœurs, que je puis à peine aujour-

(13) Elog. de *Bernardo da Bibbiena*.

(14) Grassi. *Diarium*, cité par Hossman, dans sa *Nova collectio script.* Vol. p. 441.

(15) Arrivée le 9 novembre 1520.

(16) *Loc. cit.*

(17) Le chanoine *Bandini* cite de plus des lettres, des rime et d'autres opuscules, dont il donne le catalogue dans son ouvrage intitulé : *il Bibbiena, Ossia il ministro di stato*, etc., publié à Livourne en 1758.

d'hui, dans un cercle de gens du monde (18), laisser entrevoir certaines choses qui, récitées en toutes lettres, et qui plus est, mises en action par le jeu de la scène, faisaient alors pâmer de rire un Pape et tous ses Cardinaux.

*Lidio* et *Santilla*, deux jumeaux de différent sexe, se ressemblaient si parfaitement, qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Ils étaient nés dans une ville de Morée (19), qui a été saccagée par les Turcs. *Lidio* s'est échappé avec un seul domestique : il est passé en Italie, a fait ses études à Bologne ; et ayant appris que sa sœur qu'il avait cru morte vivait encore, il est venu à Rome pour commencer à la chercher. Il y devient amoureux d'une femme nommée *Fulvie*, dont l'imbécille *Calandro* est le mari. Le valet de *Lidio* s'introduit auprès du bon homme, entre à son service, lie l'intrigue entre *Lidio* et *Fulvie*, déguise en fille son jeune maître, sous le nom de *Santilla* sa sœur, lui donne accès dans la maison ; et déjà depuis quelques mois, les choses vont à la satisfaction commune, aux dépens et presque sous les yeux de *Calandro*, qui ne se doute de rien. Il s'en doute si peu qu'il lui prend tout à coup fantaisie d'être amoureux fou de cette jeune *Santilla* qui vient si souvent voir *Fulvie*, c'est-à-dire, de *Lidio*, qu'il prend pour une jolie fille ; en un mot d'être amoureux de l'amant de sa femme.

Cependant la véritable *Santilla* est en effet vivante. Lors de la destruction de sa ville natale, sa nourrice et un fidèle domestique l'ont déguisée en homme, sous le nom de son frère que l'on croit tué par les Turcs ; et ils sont embarqués avec elle. Ils ont été pris sur mer, faits esclaves et rachetés tous trois par un riche marchand Florentin, nommé *Perillo*, qui est venu s'établir avec eux à Rome, tout près de la maison de *Calandro*. *Perillo* est si content du faux *Lidio* son jeune commis, qu'il veut lui donner sa fille en mariage. Le véritable *Lidio* n'a point paru depuis plusieurs jours chez *Fulvie*, dans la crainte qu'on ne découvrit enfin leurs amours. *Fulvie* est impatiente : elle aime avec ardeur ; elle craint qu'il ne se soit refroidi pour elle, et veut absolument le voir. Un fourbe de magicien se charge de le lui ramener, habillé en femme comme à l'ordinaire. Il trouve le faux *Lidio*, ou *Santilla*, vêtue en homme, comme elle l'est toujours, et fort embarrassée de l'empressement de

(18) A l'Athénée de Paris.

(19) Modon.



*Perillo* à faire d'elle son gendre. Le magicien la prenant pour son frère, lui fait la commission de *Fulvie*. *Santilla* trouve plaisant de courir cette aventure. Mais il faut des habits de femme : sa nourrice lui en fournira ; et la voila décidée à se rendre en bonne fortune chez une femme, et sous les habits de son sexe. D'un autre côté, *Fulvie* ne voyant point revenir celui qu'elle aime, perd patience, se déguise en homme pour l'aller chercher sans être reconnu, et s'en va le trouver à sa maison.

Pendant ce tems-là, *Calandro*, décidément épris de *Lidio* qu'il prend pour *Santilla*, se confie à *Fessenio* son valet, qui est celui de *Lidio* même. *Fessenio* lui promet de le faire jouir de ses amours. Il faudra seulement, par discrétion, qu'il se fasse porter dans un coffre bien fermé. — Mais si le coffre est trop petit ? — Qu'importe ? ou vous y mettra par morceaux. — Comment par morceaux ! — Oui sans doute, il n'y a rien de plus facile. C'est ainsi qu'on voyage sur mer. Croyez-vous que sans cela tant de monde pourrait tenir dans un vaisseau ? On coupe les bras, les jambes, tous les membres des passagers ; on les met en magasin : arrivés au port, chacun reprend ses membres, les replace et s'en va à ses affaires ; tout cela par le moyen d'un seul mot. — Et ce mot, quel est-il ? — *Ambracacullac*. Il n'y a qu'à le bien prononcer ; pas un membre ne manque à se remettre en place.

La leçon sur la prononciation de ce mot forme un plaisant jeu de théâtre. *Calandro* le renverse et le retourne dans tous les sens. *Fessenio*, en le faisant épeler, lui secoue rudement le bras à chaque syllabe ; à la fin *Calandro* jette un cri. Tout est perdu, lui dit *Fessenio* : en criant ainsi, vous avez rompu l'enchantement. *Calandro* regrette de ne s'être pas laissé disloquer le bras. Comment faire pour réparer sa faute ? La réponse de *Fessenio* est d'une simplicité vraiment comique. Je prendrai, dit-il, un coffre si grand que vous y entrez tout entier.

*Calandro* dans une autre scène élève une autre difficulté. Faudra-t-il qu'il reste dans ce coffre, éveillé ou endormi ? — Ni l'un ni l'autre ; à cheval, on est éveillé ; dans les rues, on marche ; à table on mange ; sur les bancs, on est assis ; dans les lits, on dort ; dans les coffres, on meurt. — Comment, on meurt ! — Qui, on meurt, vous dis-je. — Peste ! cela ne vaut rien. — Êtes vous mort quelquefois ? — Non pas que je sache. — Comment savez vous donc que cela ne vaut rien, si vous n'êtes jamais mort ? —

Et toi, t'est-il arrivé de mourir ? — Moi ! un millier de fois dans ma vie. — Est-ce un grand mal ? — Comme de dormir. — Il faudra donc que je meure ? — Oui, quand vous serez dans le coffre. — Et comment fait-on pour mourir ? — C'est une bagatelle. On ferme les yeux ; on plie les bras, on croise les mains, on se tient coi ; on ne voit, on n'entend rien de ce qui se fait ou se dit autour de vous. — J'entends : mais le difficile, c'est de revivre ensuite. — Oui, c'est en effet un des plus grands et des plus beaux secrets du monde, et qui n'est presque su de personne. Je vous le dirai cependant, si vous voulez me jurer de n'en parler à qui que ce soit. — Eh bien ! je te jure de ne le jamais dire à personne ; si tu veux, je ne me le dirai pas à moi-même. — Ah ! ah ! je vous permets de vous le dire ; mais seulement à une oreille, et non pas à l'autre. — Voyons, voyons. — Vous savez, mon cher maître, qu'il n'y a d'autre différence entre un vivant, et un mort, sinon que l'un peut se mouvoir et l'autre non. Voici donc tout ce qu'il faut faire. Le visage tourné vers le ciel, on crache en l'air. On fait ensuite une secousse de tout le corps ; on ouvre les yeux, on remue les membres ; alors la mort s'en va, et l'on revient à la vie. Soyez bien sûr qu'en s'y prenant ainsi on ne reste jamais tout-à-fait mort.

*Calandro* trouve très-commode de mourir et de revivre quand on veut ; mais pour être plus sûr de son fait, il veut s'essayer à l'un et à l'autre : il fait une répétition plaisante sous la direction de *Fessenio* ; enfin il s'agit d'en venir à l'exécution. Tout est préparé. *Lidio* est prévenu. On tient prête une courtisane qui doit se déguiser à la place de *Lidio*, sous le nom de *Santilla*, et que l'on a payée pour recevoir les caresses de *Calandro*, et pour se bien moquer de lui. Il est enfermé dans son coffre, et porté sur les épaules d'un porte-faix. Des commis de la douane l'arrêtent, demandent ce qui est dedans. Scène comique entre les commis, le porte-faix, la courtisane, et *Fessenio* qui se moque d'eux tous. Pour en finir ; il avoue que ce qui est là, dans le coffre, c'est un mort. Les commis veulent le voir : on descend le coffre, on l'ouvre. On trouve *Calandro* sans mouvement. — Et pourquoi, dit un commis, porter ce mort dans un coffre ? — C'est qu'il est mort de la peste. — De la peste ? Et moi qui l'ai touché ! — Tant pis pour toi. — Et où le portez vous ? — Nous allons le jeter, coffre et tout, dans la rivière. — Hola ! hola ! s'écrie *Calandro*, en se levant et sortant du coffre, me noyer ! me jeter dans la rivière ! ah ! coquins, je ne suis pas mort. A ce cri, à cette apparition, le porte-faix, les sbirres, la

courtisanne, tout s'enfuit. *Calandro* se met d'abord en colère et veut battre *Fessenio* qui l'appaise, en lui jurant que ce qu'il en a fait n'était que pour l'empêcher d'être confisqué à la douane. — Mais quelle était, demande *Calandro*, cette femme que j'ai vue s'enfuir à toutes jambes? — C'est la mort, qui était avec vous dans le coffre. — Avec moi! — Oui avec vous. — Oh! oh! cependant je ne l'ai pas vue. — Je le crois bien. Vous ne voyez pas non plus le sommeil quand vous dormez, ni la soif quand vous buvez, ni la faim quand vous mangez, et si vous voulez être de bonne-foi, maintenant même que vous vivez, vous ne voyez pas la vie; elle est pourtant avec vous. — Certainement non, je ne la vois pas. — Eh! bien, c'est tout de même, quand on meurt, on ne voit pas la mort.

*Calandro* trouve cela très-clair, mais ce qui l'embarrasse, c'est de savoir comment n'étant plus dans son coffre il pourra se rendre chez *Santilla* qui l'attend. — Cela est aisé, répond *Fessenio*, si vous voulez vous donner un peu de peine: en deux mots, c'est vous qui serez le porte-faix: vous êtes si mal vêtu, et pour avoir été mort quelque tems, vous êtes si changé de visage, qu'on ne vous reconnaîtra pas; je me présenterai comme le menuisier qui a fait le coffre, et qui l'apporte à *Santilla*. Elle est intelligente, et comprendra tout au premier mot. Ce sera comme si vous vous étiez apporté vous-même dans le coffre; et je vous laisserai là mener à bien vos petites affaires. Cette idée lui paraît excellente. *Fessenio* l'aide à se charger du coffre, et ils s'en vont. Mais voici bien une autre scène. La femme de *Calandro*, la tendre et passionnée *Fulvie*, était en habit d'homme chez *Lidio* son amant, quand son mari y arrive croyant être chez *Santilla*. Instruite par *Lidio*, elle feint d'être venue ainsi déguisée pour surprendre son vieux infidèle; elle lui fait des reproches épouvantables, le ramène chez lui comme un prisonnier, et l'enferme.

Le moment vient où la véritable *Santilla* est convenue de se rendre chez *Fulvie*. Elle a quitté ses habits d'homme, et repris ceux de son sexe. C'est ainsi que *Lidio* son frère s'y rendait tous les jours. *Fulvie* la prend d'abord pour lui, mais l'erreur ne dure pas long-tems, et il faut bien que l'illusion se dissipe. Ici commence un nouvel *imbroglio*, moins explicable que le reste. Tout est mis sur le compte du magicien, à qui *Fulvie* s'adresse pour rétablir les choses comme elles étaient auparavant. *Santilla* reprend ses habits d'homme. Les quiproquo se multiplient. Les erreurs de personnes sont prises

pour des changemens de sexe. Le magicien toujours invoqué ne sait auquel entendre; et l'esprit follet qu'il feint d'employer est à tout moment en défaut. Le frère et la sœur se rencontrent et se reconnaissent enfin; tout s'explique; *Santilla* engage son frère à épouser la fille de *Perillo* qu'il voulait lui donner, à elle, la prenant pour *Lidio*; *Fulvie*, tirée, à force de ruses, d'un mauvais pas où elle s'était engagée avec le véritable *Lidio*, consent à ce mariage; elle a un fils nommé *Flaminio* que *Santilla* veut bien accepter pour mari. On se prépare à célébrer les deux noces en même tems; et à l'exception du vieux *Calandro*, le héros et le bouffon de la pièce, tout le monde est content.

Voilà, du moins à peu près, ce que c'est que cette fameuse *Calandria* si souvent nommée et citée dès qu'on parle de la renaissance de la Comédie en Europe; mais dont personne ne s'est encore donné la peine de nous faire connaître le sujet, le plan et l'intrigue. On l'appelle tantôt la *Calandria*, et tantôt la *Calandra*. *Calandria* doit être son véritable titre, puisqu'elle contient les aventures et les hauts faits de *Calandro*. Elle fut imprimée peu de tems après la mort du Bibbiena. L'impression répandit son succès dans toute l'Italie; ce ne fut point un succès éphémère, et la *Calandria* est encore aujourd'hui l'une des pièces de cet ancien théâtre que les Florentins, amis de la pureté de leur langue, estiment le plus.

Entre les occasions solennelles où elle fut représentée, on ne doit pas oublier l'entrée brillante du roi Henri II et de sa femme Catherine de Médicis, à Lyon en 1548 (20). Les Florentins qui avaient des maisons de commerce dans cette ville y firent venir à leurs frais des comédiens d'Italie pour jouer la *Calandria* devant cette cour magnifique, qui s'en amusa beaucoup et ne s'en scandalisa pas (21).

La *Calandria* ressemble, comme on l'a pu voir, aux Comédies de Plaute; ses *Menechmes* en ont sans doute donné l'idée, et l'on aperçoit dans quelques endroits des imitations

(20) Le 27 septembre. Henri II revenait de Piémont; la Reine était venue au devant de lui avec toute la Cour.

(21) Brantôme parle d'une Tragi-comédie italienne, jouée dans ces mêmes fêtes par des comédiens d'Italie, que fit venir à ses frais le Cardinal de Ferrare, qui dépensa pour cette représentation plus de deux mille écus; et à ne dit rien de la *Calandria*. Voyez *Vies des hommes illustres*, Tome II. *Vie de Henri II*.

sensibles; mais des menechmes de différent sexe sont encore plus piquans que les siens, et donnent lieu à des scènes plus graveleuses, mais plus vives. Elle est écrite en prose; l'auteur en dit pour raison dans son prologue, que les hommes parlent en prose et non en vers. Aristophane, Plaute et Térence pouvaient avoir la même excuse, et ils ont fait leurs pièces en vers. Les meilleurs poètes modernes, et les Français, comme les autres, ont, il est vrai, souvent employé la prose dans leurs Comédies, et ils ont bien fait quand elle est bonne. Mais quand ils ont eu le talent et le tems de les écrire en bons vers comiques, tels que ceux du Tartuffe, du Misanthrope, des Femmes Savantes; ou du Joueur, des Menechmes, du Légataire, ou encore du menteur, des Plaideurs, du Méchant, de la Métromanie et de tant d'autres, ils ont fait encore mieux.

Le dialogue de la *Calandria* est généralement très-chaud et très-animé. Le style est excellent, plein d'une élégance facile, et de ces tournures vraiment toscanes, qui ressemblent à l'atticisme des Grecs et à l'urbanité romaine; mais trop souvent gâté par des équivoques, des jeux de mots plus que libres et des crudités que le bon goût réproouve, et qui ne peuvent être justifiées par l'exemple de Plaute, que l'auteur avait évidemment pris pour modèle. Quant aux mœurs, elles y sont aussi mauvaises pour le fond que pour la forme; et l'on ne peut comprendre que cette Comédie ait eu réellement pour spectateurs les souverains et l'élite d'une Cour aussi polie que celle de Ferrare et aussi sainte que dut toujours l'être celle de Rome, qu'en se rappelant l'excessive licence de ces tems, que connaîtraient fort mal ceux qui en voudraient sérieusement préférer les mœurs aux mœurs très-dépravées du nôtre.

GINGUENÉ.

---

**LES ANTIQUITÉS D'ATHÈNES;** mesurées et dessinées par J. STUART et REVETT, peintres et architectes. Ouvrage traduit de l'anglais par L.-F. F., et publié par C.-P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'académie de France à Rome; auteur et éditeur des *Annales du Musée*, tome 1<sup>er</sup>, 1<sup>re</sup> partie, in-fol. (De l'imprimerie de Firmin Didot). Le prix de chaque livraison est de 20 francs, et par la poste 22 francs; le papier d'Hollande au lavis, 25 fr.; le papier vélin satiné, 40 fr.; des figures coloriées, 150 fr.

AVRIL 1809.

150 fr. Le premier volume n'aura que deux livraisons; le second et le troisième en auront trois. Elles paraîtront de quatre mois en quatre mois.

*LES ANTIQUITÉS D'ATHÈNES*, dessinées, mesurées et décrites par l'architecte James Stuart et le peintre Nicolas Revett, sont, de tous les livres modernes publiés sur les beaux-arts, celui qui leur a été le plus utile. Il a fait renaitre le goût de la belle architecture grecque, et comme il pose sur des faits exacts, et non sur des théories, il sera dans tous les tems un ouvrage classique. Mais plus son utilité est réelle, plus on devait regretter que sa cherté excessive, sa rareté le rendissent presque inaccessible à ceux qui ont le plus besoin de l'étudier. C'est donc servir essentiellement les arts en général, et particulièrement l'architecture, que d'en donner une édition française d'un prix modique, en même tems qu'elle sera soignée.

On a d'abord quelque peine à concevoir qu'il ait fallu attendre près d'un demi-siècle une traduction en notre langue d'un ouvrage déjà célèbre en Europe, avant même qu'il fût imprimé, et qui devait avoir un double intérêt pour nous, puisqu'un artiste français (David Leroi) avait aussi publié, sept ans auparavant, une description d'Athènes, vivement et sévèrement critiquée dans l'ouvrage anglais.

Lorsque le premier volume de celui-ci parut, en 1767, la langue et la littérature anglaises étaient peu cultivées en France. D'ailleurs on devait espérer que les autres volumes se succéderaient avec plus de rapidité.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut, à proprement parler, qu'en 1770, lorsque David Leroi essaya de réfuter, dans sa seconde édition des *Ruines de la Grèce*, les critiques de Stuart, qu'on apprit en France l'existence du livre de ce dernier. Cette discussion littéraire, dans laquelle les lecteurs eux-mêmes pouvaient porter un peu de prévention nationale, piqua la curiosité de quelques savans, et l'on connut à Paris le premier volume des *Antiquités d'Athènes* en original. L'abbé Barthélemy lui rendit le premier un hommage public

d'estime dans son *Voyage d'Anacharsis*. Le second volume fut publié quelques tems après (en 1790) à vingt-huit ans de distance du premier.

L'ébranlement politique qui interrompit bientôt jusqu'aux relations littéraires entre les deux peuples qui avaient le plus à gagner dans ce commerce libéral, explique assez comment notre librairie n'a pas essayé depuis de s'approprier un ouvrage qui exigeait, pour son exécution, du calme, de la longanimité et de grandes avances, sans promettre de prompts bénéfices. Le troisième volume est de 1794, et quoique son Discours préliminaire semble faire espérer un quatrième volume, il n'y a pas d'apparence que cette promesse se réalise désormais.

Avant d'entrer dans quelques détails propres à faire connaître le fond de cet ouvrage, la curiosité semble appeler d'abord ceux qui sont relatifs à l'historique de l'entreprise des deux artistes anglais et aux reproches qu'ils firent à David Leroi.

Stuart et Revett, qui étaient à Rome depuis six à sept ans, pour se perfectionner dans leur art, y conçurent le projet, en 1748, d'aller étudier et décrire les restes de l'antique Athènes. Ils s'y préparèrent pendant plus d'une année et annoncèrent leur entreprise par un Prospectus que l'Europe savante accueillit avec intérêt. Au mois de mars 1751, ils étaient rendus à Athènes, où ils ne cessèrent, jusqu'à la fin de 1753, de mesurer et de dessiner tous les anciens monumens qui leur parurent dignes d'attention, surmontant, à force de zèle, de constance et d'argent, les obstacles renaissans que suscitent aux Européens civilisés l'ignorance barbare et l'avidité des Turcs dans toute l'étendue de l'empire Ottoman. De retour en Angleterre, en 1755, ils s'occupèrent à mettre en œuvre leur riche moisson. Stuart fut chargé de tenir la plume. Les recherches de l'érudition, l'exécution des gravures et le texte prirent sept années, pour le premier volume, ainsi qu'il a été dit. Le succès en fut prodigieux. Stuart reçut le surnom d'*Athénien*, que l'Angleterre lui a conservé après sa mort; mais la séduction des voyages ayant entraîné Revett (en 1766), dans l'Asie-Mineure, avec ses compatriotes Chandler

et Pars, le fardeau de l'édition *des ruines d'Athènes* ne porta plus que sur James Stuart, occupé d'ailleurs de sa profession d'architecte et vivant aussi dans la dissipation des plaisirs. Il mourut deux ans après, sans avoir terminé la rédaction du second volume. Cet ouvrage précieux, dont Revett avait cédé sa copropriété, serait très-probablement resté incomplet, sans le dévouement des amis de Stuart, sur-tout de William Newton, aussi architecte, et sans le zèle de l'estimable société des *Dilettanti*, à laquelle les arts doivent encore les belles descriptions de *Palmyre et de Balbec, les Antiquités Ioniennes, le Voyage dans l'Asie-Mineure et en Grèce*; auquel fut employé dès-lors le même Nicolas Revett. L'édition des *Ruines d'Athènes* semblait en quelque sorte plus périlleuse que le voyage et les difficultés qu'avaient affrontés Stuart et Revett. Le nouvel éditeur, W. Newton, mourut aussi (en 1791), et il eut pour successeur dans la rédaction du texte et les soins de l'édition un autre architecte très-instruit (M. Willey Reveley) qui avait lui-même voyagé en Grèce pendant trois ans. Tels furent les obstacles accumulés qui s'opposèrent à la naissance et à la propagation de l'ouvrage qu'on nous traduit maintenant, et dont il n'existe qu'un très-petit nombre d'exemplaires originaux, incomplets pour la plupart, répartis dans quelques bibliothèques de France.

Quant à la discussion trop vivement suscitée à feu David Leroi, puisqu'il n'avait ni attaqué les artistes anglais, ni suivi leur plan, ni prétendu à l'antériorité, il faut pourtant convenir que Stuart et Revett avaient d'abord le droit de critique dans un sujet qu'ils avaient approfondi; qu'ils pouvaient encore être un peu blessés de ce que M. Leroi, qui avait connu leur Prospectus à Rome, qui n'était arrivé à Athènes que six mois après qu'ils en furent partis, qui à peine y avait passé autant de mois que les autres y avaient séjourné d'années, eût publié, dès 1758, son ouvrage, ainsi déflorant en quelque sorte leur sujet. Il est vrai encore que le livre de David Leroi étant plus systématique que descriptif, son titre même prêtait à des observations critiques: est-il étonnant, d'après cela, que les erreurs, les



inexactitudes qui se trouvaient en trop grand nombre dans la première édition, aient été relevées plutôt avec la morgue et l'aigreur anglaises qu'avec l'urbanité littéraire ? Cependant l'ouvrage de feu David Leroi reste un livre intéressant. On doit se rappeler en France qu'il y fut le premier à inspirer le goût de la pureté et de la simplicité grecque en architecture, et qu'il y fut longtemps le seul guide : mais c'est dans l'ouvrage de J. Stuart et Revett qu'il faut maintenant étudier et méditer les monumens d'Athènes.

Le premier volume des *Antiquités d'Athènes* contient cinq chapitres et quatre-vingts planches gravées, avec leur description et leurs mesures précises. Le second volume est également de cinq chapitres et renferme soixante-dix huit planches ; le troisième présente douze chapitres, quatre-vingt-deux planches, quatre cartes générales et particulières. Les sujets des gravures sont, comme on doit se l'imaginer, des monumens d'architecture, de sculpture, des médailles et des vues pittoresques.

La grande différence de prix entre l'édition originale et la traduction résulte de ce que les gravures du livre anglais sont, sur-tout dans le premier volume, traitées avec tous les moyens de l'art ; ce qui demandait beaucoup de tems et de dépenses. L'éditeur français s'est borné au simple trait qui exprime avec plus de pureté les proportions et les formes des monumens, moins faciles à saisir au milieu des masses d'ombres et des effets du clair-obscur. Les vues pittoresques sont ombrées aussi dans la traduction, parce qu'elles seraient sans effet, privées de cette ressource, et qu'elles ont pour objet le plaisir des yeux plus que l'instruction.

Dans l'édition française, on a réduit d'un quart, et quelquefois de davantage, les plans, les élévations et les coupes, qu'on peut sans inconvénient représenter sur une petite échelle ; mais on a conservé les proportions données par Stuart et Revett aux plus petites parties des monumens, celles-ci ne pouvant point être réduites sans exciter les regrets des architectes, et même sans nuire aux moyens d'étude. Dans l'original, les monumens de sculpture sont de proportion trop forte.

relativement à celles des édifices, ce qui multiplie les planches sans nécessité. En mettant dans l'édition française de l'accord entre les proportions de ces deux genres de monumens, l'œil en embrasse plusieurs sous un même aspect. On a réuni les vignettes et leurs explications qui sont éparées dans celle de Londres.

Stuart et Revett se sont bornés à coter en pieds et pouces anglais les monumens qu'ils ont mesuré, sans offrir d'échelle qui puisse ramener à des données communes et précises. Ils se sont interdit la mesure du module, qui est une mesure consacrée. Dans l'édition de M. Landon, au contraire, on trouvera les cotes anglaises exactes, plus une échelle comparative pour chaque monnment, et le module classique, avec le mètre et le pied usités en France: enfin, on a cherché à écarter de l'édition française le luxe inutilement dispendieux; et l'on s'est attaché à l'intégrité, à l'exactitude et à l'utilité de l'ouvrage.

L'avertissement de l'éditeur français se termine par l'annonce d'une traduction des *Antiquités Ioniennes*, qui sont aussi d'un très-grand intérêt: mais comme cette entreprise ne doit avoir lieu qu'après la publication complète des *Antiquités d'Athènes*, il sera tems alors de caractériser cet autre ouvrage.

La traduction du texte anglais de Stuart sera complète, littérale et soignée. Le traducteur, qui ne s'est désigné que par des lettres initiales, aurait augmenté la confiance que mérite cette entreprise, en se nommant. Les notes qu'il ajoute sont judicieuses et ont pour objet soit d'éclaircir des passages obscurs, soit de donner des renseignemens utiles, et quelquefois aussi d'appuyer ou d'infirmer les assertions de Stuart, en présentant des témoignages postérieurs et non moins authentiques. Il dit avoir consulté M. Dufourny, membre de l'Institut de France, professeur à l'Ecole d'architecture et l'un de nos artistes qui possède les connaissances les plus étendues, fruit de longs voyages et d'études réfléchies.

Cette première livraison contient 46 pages de texte *in-folio*, parfaitement imprimé, puisqu'il sort des presses de *Firmin Didot*, et 21 planches gravées, dont

la plupart représentent, ainsi que nous l'avons annoncé, plusieurs figures.

Ces planches et le texte forment trois chapitres de l'ouvrage, savoir : le premier, qui traite *du portique dorique*; le deuxième, *du temple ionique sur l'Ilissus*; le troisième, *de la tour octogone d'Andronic Cyrrhestes*, autrement nommée la Tour des Vents. La première planche de chaque monument en offre la vue pittoresque : ensuite viennent les détails gravés au trait en plusieurs planches.

L'avertissement de l'éditeur et du traducteur, ainsi que la traduction de la préface de Stuart, contiennent les renseignemens relatifs tant à l'édition originale qu'à l'édition française. On y trouve même le Prospectus publié par les deux artistes anglais, en 1718. LE BRETON.

*HISTOIRE ROMAINE, DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'AU SIÈCLE D'AUGUSTE*; par JACQ.-CORENTIN ROYOU. — A Paris, chez l'Auteur, rue de l'Eperon, n° 9; et Lenormant, imprim.-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

IL y a un peu plus d'un an, rendant compte dans ce journal de l'*Histoire des Empereurs*, par M. Royou, j'appris à nos lecteurs qu'il s'occupait de terminer son *Histoire Romaine*. Cette histoire vient de paraître : ainsi l'auteur a rempli l'engagement qu'il avait pris envers le public, de réduire les quatre grands corps d'histoire de Rollin, Crevier et Lebeau, connus sous les noms d'*Histoire Ancienne*, d'*Histoire Romaine*, d'*Histoire des Empereurs* et d'*Histoire du Bas-Empire*. La matière de soixante-huit volumes in-12 se trouve resserrée dans seize volumes in-8°. Que cette énorme différence n'effraie pas trop les amateurs de faits ! Elle porte principalement sur l'*Histoire du Bas-Empire*, que l'on a pu, sans rien sacrifier d'essentiel, réduire de vingt-sept volumes à quatre, attendu que Lebeau, auteur de cet ouvrage, s'y est livré avec intempérance à son amour pour la déclamation, et qu'en outre il y a entassé beaucoup plus de détails que n'en comporte le

très-médiocre intérêt excité par la plupart des personnages et des événemens. Ces sanglantes convulsions d'un empire qui, né sans aucun principe de force, traîne si long-tems sa décrépitude prématurée ; ces princes, presque tous sans habileté et sans courage, qu'un crime précipite du trône où un crime les a placés ; ces schismes innombrables, perpétuel aliment de l'esprit sophistique et disputeur des Grecs dégénérés, qui occupaient le monarque tout entier, agitaient son peuple et divisaient jusqu'à ses armées ; toutes ces misères, à la fois ridicules et horribles, sur lesquelles Montesquieu jette un regard si rapide et si dédaigneux, dans son admirable ouvrage sur la Grandeur et la Décadence des Romains, tout cela, réduit aux faits et aux hommes vraiment dignes de quelque mémoire, n'exigeait pas plus d'espace que M. Royou n'y en a consacré.

Quant à l'Histoire de la République Romaine, commencée par Rollin et achevée par Crevier, elle se compose de seize volumes ; et ce nombre pourrait ne pas sembler trop considérable, eu égard à l'intérêt et à la richesse de la matière : Tite-Live seul l'excéderait, si nous avions son ouvrage en entier. Il faut cependant observer qu'un moderne et un français ne devait pas traiter ce sujet avec autant de développemens et de détails que l'avait pu faire un ancien Romain. Mais Rollin qui vivait plus dans l'antiquité que dans son propre siècle, que charmaient l'éloquence harmonieuse de Tite-Live et les curieuses recherches de Denys d'Halicarnasse, Rollin a pu ne pas se sentir le courage, ou n'avoir seulement pas l'idée de rien écarter de ce que lui effraient des sources si respectables pour lui. D'ailleurs il écrivait spécialement pour une jeunesse, dont l'esprit, habitant le même monde, était imbu en partie des mêmes préventions, et dont la mémoire spacieuse pouvait recevoir les immenses récoltes qu'il faisait dans les auteurs grecs et latins. Cette destination donnée à ses ouvrages est aussi cause qu'ils abondent en réflexions : Rollin, écrivant l'histoire, semble conférer avec ses élèves, et ne leur rappeler les événemens passés que comme autant de textes d'instructions morales et même religieuses ; il oppose fréquemment la doctrine de

l'Evangile à celle du Paganisme , et les pères de l'Eglise aux philosophes de Rome ou d'Athènes. A la multiplicité des détails et des réflexions , ajoutons les superfluités d'un style pur et doux , mais sans force ni précision , dont le goût dirigea toujours , mais ne réprima jamais l'abondante facilité ; et nous concevrons à la fois pourquoi Rollin a donné tant d'étendue à son *Histoire Romaine* , et comment on peut lui en donner beaucoup moins , sans omettre un seul des faits vraiment importants , et même sans négliger d'en tirer une seule induction profitable.

- Ces sortes de réductions sont commandées par l'état actuel de l'éducation qui dans un moindre espace de tems comprend un plus grand nombre d'objets , par celui de la littérature dont les richesses en tout genre se sont prodigieusement accrues , et enfin par celui de nos habitudes sociales qui divisent à l'infini nos relations , nos intérêts et nos plaisirs. Les histoires de M. Royou sont telles qu'il les faut à notre siècle.

M. Royou n'est point l'abréviateur de l'historien ; mais il est celui de l'histoire : je veux dire qu'il ne s'attache point à élaguer le style de Rollin et de Crevier , mais qu'il raconte les faits d'une manière plus succinte que la leur , et d'une manière qui lui est presque entièrement propre. Ce qui le distingue d'eux sur-tout , c'est la critique. Beaucoup de faits de l'histoire romaine , quoique rapportés par des auteurs graves , n'ont point un degré de probabilité suffisant. Rollin les a répétés le plus souvent avec une fidélité de traducteur , sans prendre la peine d'en démontrer l'impossibilité ou l'invraisemblance. M. Royou les discute et les apprécie , mais sans opposer l'excès du doute à celui de la crédulité. Il a été plus circonspect à cet égard que le savant auteur de l'*Histoire critique de la république romaine* , qui , non content de rejeter les faits évidemment faux , a voulu infirmer la croyance due à des faits possibles et suffisamment attestés , en cherchant à prouver que les monumens historiques de Rome ont été entièrement détruits par les Gaulois lors de leur première invasion , et que tous les événemens antérieurs à cette époque ne sont , suivant l'expression de Fontenelle , qu'une *fable convenue* entre les divers

**Historiens.** Cette opinion, qui n'est rien moins que nouvelle, a été réfutée aussi bien que peut l'être une opinion dans une matière qui sera éternellement problématique. Le vice essentiel des discussions de ce genre, c'est que presque toujours on puise ses argumens contre les faits dans les sources même d'où les faits sortent, que l'on mine soi-même le terrain sur lequel on se place, et que les deux partis finissent par s'abîmer dans le vide qu'ils ont formé à l'envi l'un de l'autre. Dans cette absence de titres authentiques et de preuves irréfragables, il me paraît beaucoup plus philosophique d'avoir une foi conditionnelle et en quelque sorte hypothétique pour tous ces événemens, que la raison ne repousse point, que le génie des historiens anciens a consacrés, que tous les arts ont reproduits dans leurs chefs-d'œuvres, et qui enfin, vrais ou fictifs, servent de fondement à tout l'édifice de l'histoire romaine, qui, sans eux, serait comme suspendu en l'air, ou plutôt ressemblerait à ces grands monumens de l'ancienne Rome que, dans la Rome moderne, le tems et l'incurie avaient enterrés jusqu'au tiers de leur élévation, et qui dérobaient entièrement aux regards les trophées et les inscriptions dont leur base était chargée. Je ne croirai donc point à Curtius se précipitant dans un gouffre qui se referme à l'instant sur lui. Je croirai encore moins à l'augure Névius ou Navius, coupant un caillou avec un rasoir, à moins de supposer de l'escamotage de sa part et du compérage de la part de Tarquin l'ancien. Mais je ne refuserai pas de croire aux Horaces et aux Curiaces combattant pour la supériorité de Rome ou d'Albe, ni à Mucius Scévola tenant au-dessus d'un brasier la main coupable de n'avoir point frappé Por-senna; ni même à Horatius Coclès défendant contre une armée entière le pont du Janicule, tandis qu'on le coupe derrière lui par ses ordres. Ne portons point le regard d'une critique trop rigoureuse sur les actes de magnanimité et d'héroïsme; ils ne sont tels, que parce qu'ils franchissent les limites ordinaires où se renferment les actions humaines, et d'ailleurs il serait trop fâcheux que nous vinssions à bout d'en prouver l'impossibilité. Quant aux prodiges, on ne doit de foi qu'à ceux qu'il est ordonné de croire, et les prodiges de l'Histoire

Romaine ne sont point dans ce cas. Peu de personnes supposeront, avec le bon Rollin, que Dieu, pour punir la superstition idolâtre des Romains et la vaine confiance qu'ils mettaient dans leurs faux dieux, ait permis au démon d'intervertir l'ordre de la nature, pour entretenir et augmenter l'aveugle crédulité de ce peuple. Ce sont les propres termes dont il se sert. Je ne puis m'empêcher de citer à ce sujet une réflexion judicieuse de M. Royou. Denys d'Halicarnasse, rapportant deux miracles faits par des Vestales, prétend que les *philosophes athées* pourront bien s'en moquer, mais que les autres n'y trouveront rien d'incroyable. « On voit par cette sortie de l'historien, » dit M. Royou, que l'intolérance n'était pas étrangère » aux Payens, et que l'imputation d'athéisme a été depuis » long-tems hasardée par elle avec beaucoup de légèreté. » Lorsque les esprits sont plus éclairés, on n'aperçoit dans » ces accusations téméraires, que l'absurdité des accu- » sateurs et le discernement des accusés, qui les a pré- » servés de la superstitieuse crédulité de leur siècle. »

Le plus ou moins grand degré de certitude ou de possibilité des faits n'est pas le seul point sur lequel la critique du nouvel historien se soit exercée et se trouve en opposition avec le sentiment de ses devanciers. Les événemens et les personnages ont été jugés par lui dans un esprit tout différent. Dans ces longues querelles entre le sénat et les tribuns, qui ont signalé le moyen âge de la république, Rollin prend toujours parti pour le *pauvre peuple* qu'il représente gémissant sous l'oppression des patriciens et opposant une juste résistance aux prétentions de leur orgueil et de leur cupidité. M. Royou pense avec Montesquieu, que si le sénat mérite un reproche, c'est d'avoir cédé lâchement aux caprices de la multitude, excitée par des tribuns turbulens et ambitieux. Crevier ne dissimule point sa prédilection pour les meurtriers de César. Il les absout comme Romains d'une action que lui-même, en sa qualité de chrétien, ne peut s'empêcher de condamner; César, selon lui, méritait la mort : seulement il ne devait périr que sous le glaive de la loi. M. Royou est d'avis, au contraire, que César ne méritait aucune punition pour avoir essayé de substituer un gouvernement devenu nécessaire à une constitution

dissoute par l'anarchie et qu'on ne pouvait pas rétablir. Du reste, il a cherché, dit-il, à se défendre des préjugés qu'un essai déplorable a dû nous inspirer contre le gouvernement démocratique, et qui sont un écueil à craindre pour tous ceux qui écrivent à présent l'histoire des républiques. Enfin il s'est imposé la loi d'être juste envers tous les partis et toutes les opinions ou du moins d'exposer les torts réciproques des grands et du peuple, de Sylla et de Marius, de Pompée et de César, d'Antoine et de Brutus, en sorte que les lecteurs qui ne partageraient pas son avis, pussent trouver dans son livre même toutes les armes nécessaires pour le combattre. L'impartialité absolue est une vertu impossible à pratiquer pour l'historien, et ce serait d'ailleurs une vertu fort insipide; mais la bonne foi, de quelque côté qu'elle se range, intéresse et instruit toujours.

Je ne puis que répéter ici les éloges que j'ai donnés au style de l'*Histoire des Empereurs*. L'*Histoire Romaine* ne lui est point inférieure sous ce rapport. J'engage toutefois l'auteur à en faire disparaître quelques expressions que le bon usage n'autorise pas, ou même que le dictionnaire de la langue n'admet point. Je lui citerai celle-ci pour exemple : « Ce prince était forcé de chercher des » ressources extraordinaires pour *frayer* aux énormes » dépenses des monumens qu'il élevait. » *Frayer* n'a jamais été français en ce sens. Aucun terme barbare ou trop impropre ne doit défigurer un ouvrage excellent, fait pour remplacer désormais entre les mains des jeunes gens toutes ces histoires romaines, trop précises ou trop diffuses, dont ces deux défauts opposés rendaient la lecture presque également infructueuse pour eux.

AUGER.

---

**NOUVEAU COURS COMPLET D'AGRICULTURE THÉORIQUE ET PRATIQUE**, contenant la grande et la petite Culture, l'Economie rurale et domestique, la Médecine vétérinaire, etc.; ou Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture, rédigé sur le Plan de celui de feu l'abbé ROZIER; par les Membres de la section d'Agriculture de l'Institut de France, etc., MM.



THOUIN, PARMENTIER, TESSIER, HUZARD, SILVESTRE, BOSC, CHASSIRON, CHAPTAL, LACROIX, DE PERTHUIS, YVART; DÉCANDOLLE et DUTOUR. Cet Ouvrage formera environ douze volumes in-8° de cinq à six cent pages chacun, ornés de figures en taille-douce, et semblables à ceux du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*. Il sera publié par livraisons de trois volumes tous les trois mois. — La première livraison paraît présentement; elle est composée de trois gros volumes in-8°, ornés de seize planches en taille-douce de la grandeur d'in-4°. Le prix de ces trois volumes broch., pris à Paris, est de 21 fr. pour MM. les Souscripteurs, et de 27 fr. par la poste. — Chez *Déterville*, libraire et éditeur, rue Haute-feuille, n° 8.

LE meilleur ouvrage un peu étendu que la France ait produit depuis le *Théâtre d'Agriculture et Ménage des Champs d'Olivier de Serres*, est sans contredit le *Cours complet d'Agriculture, ou Dictionnaire universel d'Agriculture*, fait par une société de savans et rédigé par M. l'abbé Rozier. Le succès complet qu'il a eu dans le tems, et les progrès étendus que les sciences relatives à l'agriculture et l'agriculture elle-même ont faits depuis lors, nécessitaient une seconde édition soigneusement corrigée et considérablement augmentée, ou, pour mieux dire, cet ouvrage d'ailleurs encore excellent dans plusieurs de ses parties, devait être refondu et mis en rapport avec les connaissances que l'on a acquises dans la physique générale, dans la chimie, dans l'histoire naturelle, dans l'économie rurale et domestique, dans la médecine vétérinaire; sciences qui ne constituent pas, à proprement parler, l'agriculture; mais dont celle-ci emprunte tout ce qu'elle a de plus solide et de plus certain.

La réunion des savans très-distingués qui se sont chargés depuis quelques années de revoir, de corriger, de refaire tous les articles du *Cours complet d'Agriculture*, d'ajouter tous ceux qui avaient été omis dans cet ouvrage, de le rebâtir, en un mot, soit avec des matériaux anciens, soit avec ceux que les sciences sur les-

quelles l'Agriculture est assise peuvent lui fournir aujourd'hui; tout doit garantir le succès de cette nouvelle entreprise.

Le *Nouveau Cours d'Agriculture*, dont il vient de paraître trois premiers volumes, qui forment plus de 1700 pages in-8°, avec figures, et qu'on peut évaluer au quart de l'ouvrage, présente une infinité d'articles faits avec le plus grand soin et qu'on pourrait regarder comme autant de traités particuliers. L'article *assolement*, entr'autres, qu'on ne trouve pas dans le *Cours d'Agriculture* de Rozier, doit-être lu attentivement et bien médité par tout agriculteur qui veut secouer les préjugés d'une aveugle routine, et retirer le plus d'avantages possibles de ses propriétés territoriales. Il y trouvera d'excellens principes de culture qu'il pourra mettre en pratique quel que soit le champ qu'il exploite et le pays où ce champ est placé, parce que ces principes sont applicables à tous les sols et à tous les climats de la France; il y verra que ce n'est que par un mode d'assolement, judicieusement établi, que la terre la plus maigre, comme celle qui est la plus fertile, peut, avec fort peu d'engrais, ne jamais cesser de produire et se trouver même dans un état progressif d'amélioration; il y verra qu'en variant beaucoup la culture; en faisant succéder au froment les plantes à racines nutritives, et les plantes à racines pivotantes à celles qui tracent; en multipliant les troupeaux par des prairies naturelles et artificielles, et la culture des diverses plantes et racines propres à engraisser les bestiaux et la volaille, on aura trouvé le moyen le plus sûr de prévenir la disette, et d'éviter la surabondance qui, si elle n'est pas si fâcheuse à l'homme que la première, n'en est pas moins quelquefois une calamité pour l'agriculture et un malheur public, car elle ne manque pas d'amener la disette si elle se prolonge un peu trop.

Personne n'ignore que dans les contrées où les habitans se livrent spécialement à la culture des céréales, on éprouve quelquefois la disette, quelle que soit la quantité de grain qu'on pourrait y récolter, à moins qu'il n'y ait pour eux un débouché constant et facile. L'Egypte et tous les pays qui ont eu habituellement plus

defroment qu'il n'en fallait pour la nourriture des habitans, ont toujours été les plus exposés à en manquer; parce que si à plusieurs années de très-grande abondance et où le prix des grains baisse considérablement et n'est plus en rapport avec les dépenses qu'il occasionne au cultivateur, il succède plusieurs années de mauvaises récoltes, le grain manque par la raison qu'on a négligé de semer, ou qu'on aura beaucoup moins semé, que dans les tems ordinaires.

Mais ce qui est facile à réparer pour les Céréales et toutes les plantes annuelles, ne l'est pas de même pour les arbres et arbrisseaux. Les muriers, par exemple, que l'on coupa en grande partie dans le midi de la France, lorsque le prix de la soie eut considérablement baissé, il y a quelques années ne sont pas encore tous remplacés aujourd'hui, et il serait à craindre dans ce moment que la vigne n'éprouvât le même sort que le murier si un gouvernement attentif et protecteur, secondé de tous les hommes éclairés en agriculture, et en économie politique, ne veillait à la conservation d'une des plus précieuses denrées de la France.

En lisant le discours préliminaire et l'article *agriculture*, les grands propriétaires sentiront que ce n'est que par leur présence dans leurs terres et par l'instruction pratique qu'ils y répandront, que l'art agricole pourra faire parmi nous des progrès rapides et constans. Les livres ne sont lus que par un petit nombre de laboureurs et de propriétaires ruraux, envain on publiera les plus sages instructions, si l'homme doué de quelque fortune, si les propriétaires qui ont des connaissances dans l'art agricole ne dirigent eux-mêmes les travaux des champs, la routine, l'aveugle routine prévendra toujours.

Il est bien vrai que les préfets et sous-préfets des départemens répandent dans ce moment, avec le plus grand soin, l'instruction agricole, et que leur zèle est presque partout couronné de succès; il est bien vrai que par eux l'agriculture a déjà vu augmenter ses produits dans la plupart des cantons; mais les obstacles qui se présentent encore seraient d'autant plus aisés à applanir qu'un plus grand nombre de propriétaires riches et instruits seconderaient leurs efforts.

A Rome, comme on le sait, les premiers magistrats de la république ne dédaignaient pas, en quittant leurs fonctions, de revenir aux champs et d'y reprendre des travaux que la plupart d'entr'eux avaient regretté de quitter.

LE bois devient plus rare de jour en jour. Le prix en a doublé dans l'espace de vingt ans, malgré tous les efforts et les écrits de quelques hommes d'état et de quelques savans infiniment recommandables. Les articles *Aménagement*, *Bois* et *Balivaux*, qu'il faut lire avec attention dans ce *Nouveau Cours d'Agriculture*, indiquent d'une manière bien lumineuse comment il faut se conduire pour les forêts des particuliers et celles de l'Etat, quel est l'âge où l'on doit couper les divers bois, soit dans les taillis, soit dans les futaies, afin d'obtenir plus de matière et de meilleure qualité; comment et de quelle manière il faut éclaircir les forêts; quel est le nombre de balivaux et d'arbres de divers âges qu'il faut laisser par hectare, etc., etc. On y trouve aussi d'excellens préceptes sur l'aménagement des bois résineux.

« Le chêne est et sera éternellement le plus utile des » arbres indigènes; il se fera toujours remarquer par » la grosseur de son tronc, l'épaisseur de son feuillage; » et se fera toujours rechercher par la solidité, la dureté de son bois. Sans lui, nous n'aurions pas ces » vastes palais dont il soutient le faîte, ces immenses » vaisseaux qui sillonnent les mers. Otez-le de la liste » des arbres, et vous faites disparaître de la société » beaucoup d'arts utiles ou agréables, qui, directement » ou indirectement, ne peuvent se passer de son bois.

» Il semblerait qu'un arbre aussi fameux, un arbre » aussi commun, devrait être parfaitement connu sous » ses rapports, botanique, agricole, physique et industriel; mais il s'en faut de beaucoup que nous ayons » sur lui les données nécessaires. Oserai-je le dire, s'écrie » l'auteur de l'article *Chêne*! on ne sait pas même distinguer les espèces qui croissent en France; on n'est » pas d'accord sur sa nature et on n'en tire pas tout le » parti possible. Il faudrait des volumes pour considé-

» rer le chêne seulement sous un de ses rapports, et je  
» ne puis lui consacrer que quelques pages.»

Ces pages sont un excellent traité où l'auteur indique les moyens les plus propres à favoriser la reproduction de cet arbre; où il décrit et caractérise toutes les espèces connues de chêne, et désigne l'emploi dans les arts de chacune de ces espèces; où les insectes destructeurs sont passés en revue; où rien, en un mot, de ce qui a rapport à cet arbre précieux n'est omis, ni négligé.

Le perfectionnement de la charrue et de tous les instrumens nécessaires est un de ces objets vers lesquels un Gouvernement, jaloux d'asseoir la prospérité publique sur les bases les plus solides et les plus durables, tournera toujours ses regards. Faire le mieux possible, en moins de tems et avec moins de dépenses, est en agriculture un problème qu'on ne peut se flatter de résoudre qu'en s'occupant constamment et avec opiniâtreté du plus utile des arts et de tout ce qui peut y avoir rapport; en faisant toujours marcher la théorie avec la pratique; en n'admettant jamais un principe qui ne soit rigoureusement vrai, une observation qui n'ait été répétée dans des climats et sur des sols différens, une assertion qui n'ait été soumise à la plus sévère analyse, un instrument qui ne soit généralement reconnu le meilleur dans toutes les circonstances.

L'article *Charrue* présente toutes les connaissances que nous avons acquises sur ce précieux instrument. On y trouve la description des charrues qui nous sont connues; la figure de celles qui sont réputées les meilleures, ou qui sont usitées dans quelques cantons ou dans quelques provinces de la France, et des Etats voisins; des réflexions sur leurs avantages et sur leurs inconvéniens, et quelques aperçus sur ce qu'il reste à faire pour son perfectionnement.

On n'a point négligé de dire que le concours de la charrue, ouvert il y a quelques années par la Société d'Agriculture du département de la Seine, au moyen des fonds qui lui furent accordés par le Gouvernement, reste ouvert jusqu'en septembre prochain, et on a rappelé que la Société demande que la charrue proposée comme la meilleure :



1°. Puisse être confiée aux mains les moins expérimentées;

2°. Que l'instrument puisse être appliqué à toutes les terres, au moyen de quelques légers changemens faciles à opérer;

3°. Que les pièces essentielles puissent être coulées en fer et leurs formes déterminées d'une manière d'ailleurs si précise que les charrons et les maréchaux vulgaires ne puissent s'y méprendre.

Chaque mémoire devra contenir :

1°. Une théorie de charrue;

2°. La description, le dessin et le devis détaillé de la charrue qu'il propose;

3°. La description, le dessin et le devis de l'araire ou de la charrue actuellement usitée dans le pays de l'auteur, si ce n'est pas l'instrument qu'il propose;

4°. La comparaison de cette charrue en usage avec la charrue proposée, et le détail raisonné des avantages de cette dernière;

5°. La comparaison de ses effets, de sa dépense et de ses produits avec ceux de la bêche;

6°. Un résumé méthodique des principes, des calculs, des faits et des expériences qui motiveront la préférence donnée par l'auteur à la charrue proposée.

L'amélioration des laines n'est pas moins importante que le perfectionnement des instrumens aratoires. L'introduction en France des plus beaux merinos d'Espagne fera sans doute époque dans les annales d'agriculture; par eux, le produit de nos troupeaux pourra être bientôt quadruplé, si, dans tous les départemens, les propriétaires ruraux sont aussi empressés, qu'ils l'ont été aux environs de Paris, de substituer aux moutons du pays ceux à laine fine; par eux, nos manufactures de draps, de serges, de bonnets, de schals, etc. seront suffisamment pourvues; nous cesserons d'être tributaires de nos voisins pour un objet de première nécessité, et nous pourrons reprendre un jour avec les Orientaux et les Barbaresques un commerce aussi avantageux pour eux que pour nous.

On lit à l'article *Brebis* tout ce qui est relatif à l'éducation, à la multiplication et à la conservation du belier et de la brebis en général, et particulièrement des mérinos. On y voit un précis historique de leur introduction en France, et des détails précieux sur les expériences qui ont été faites depuis lors sur ces animaux par divers savans.

L'article *Berger* n'est pas moins intéressant; l'auteur trace les devoirs d'un berger, les soins, les attentions et les connaissances qu'il doit avoir pour bien conduire son troupeau. Les friponneries auxquelles un propriétaire inattentif peut être exposé de la part de son berger, y sont toutes signalées. Au mot *Bergerie*, on apprend comment il faut construire cette sorte de bâtiment, et quelles sont les dimensions qu'on doit lui donner.

Tous les végétaux sont attaqués par des insectes dans une ou plusieurs de leurs parties, et souvent dans toutes à la fois. Racines, tiges, fleurs, fruits, graines, tout est exposé à être dévoré par ces petits animaux; aucune production n'en est exempte. Chaque végétal, dans le sol qui lui est propre, a toujours un ou plusieurs rongeurs, ainsi que chaque animal a un ou plusieurs ennemis. On compte plus de deux cents insectes qui se nourrissent sur le chêne seul. L'olivier, la vigne, dans nos climats, la canne à sucre, le cotonnier, dans les climats chauds, sont de même rongés par un nombre considérable d'insectes différens.

Signaler ces ennemis du laboureur était une tâche qui ne pouvait être bien remplie que par un homme très-versé dans l'étude de l'entomologie. On ne lira pas sans intérêt les articles *Alucite*, *Attelabe*, *Bruche*, *Bombix*, *Charançon*, *Chenille* et quelques autres, qui tous manquaient au *Dictionnaire de l'abbé Rozier*. Les agriculteurs pourront, par ce moyen, reconnaître aussi facilement par leurs dégâts que par leurs caractères, ces petits animaux destructeurs de leurs récoltes; et ils sentiront, après avoir lu ces articles, que ce ne peut être qu'en distinguant bien les insectes les uns des autres, en les suivant dans tous leurs développemens,

qu'ils parviendront, sinon à les détruire entièrement, du moins à en diminuer considérablement le nombre.

Nous ne finirions pas si nous voulions citer tous les articles de ce *Nouveau Dictionnaire d'Agriculture*, ou qui manquent à celui de l'abbé Rozier, ou qui sont traités d'une manière plus étendue qu'il ne l'a fait et plus conforme à nos connaissances actuelles. Les cultivateurs et les propriétaires ne manqueront pas d'accueillir un ouvrage qui renferme tous les principes de la meilleure agriculture, qui présente les plus sages instructions d'économie rurale, dans lequel tout ce qui est relatif au jardinage, aux pépinières, aux constructions rurales, au dessèchement des marais, à l'éducation et conservation des troupeaux et de tous les animaux domestiques, à l'art vétérinaire, à la physiologie végétale, à la chimie applicable aux arts et à l'agriculture, etc., est traité avec clarté, ordre et précision, où rien en un mot de ce qui peut intéresser l'agriculteur et le propriétaire rural n'est omis ou négligé.

OLIVIER, *membre de l'Institut et vice-secrétaire de la Société d'Agriculture du départ. de la Seine.*

## VARIÉTÉS.

**SPECTACLES.** — *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation du *Petit Courier*, ou *comme les Femmes se vergent!* vaudeville en deux actes.

Cet ouvrage, qui est plutôt une comédie qu'un vaudeville, a pour but de prouver combien un jugement précipité peut être nuisible.

*Sophie de Justal*, unie, à l'âge de quatorze ans, au jeune et brillant colonel de *Saint-Estève*, qui ne l'épousait que pour obéir à un père ambitieux d'une grande fortune, fut abandonnée, le lendemain de son mariage, par son époux, qui ne trouvait en elle que des traits insignifiants que la nature n'avait pas encore développés, qu'une gaucherie ridicule et révoltante, fruit de l'éducation qu'elle avait reçue d'une vieille parente, dans un château gothique au fond du Périgord. *Saint-Estève*, pour se soustraire aux railleries piquantes auxquelles l'exposait une épouse aussi mal assortie, s'est livré à la carrière des armes; et, après y être par-

M 2



venu à un rang élevé par ses hauts faits, il est blessé mortellement à la mémorable journée d'*Ulm*. Dix ans se sont écoulés depuis qu'il s'est séparé de sa jeune épouse; celle-ci, qui cachait une âme brûlante sous les dehors les plus repoussans, s'est occupée sans relâche des moyens de se venger des dédains et de l'abandon de l'époux qui l'avait méconnue. La nature, qui semblait vouloir secondar ce généreux dessein, avait développé ses traits, qui peu à peu avaient formé la physionomie la plus piquante. Devenue en un mot femme agréable et remplie de talens, elle vole auprès de son époux mourant, lui prodigue les soins les plus tendres sous le nom de *Charles* et les habits d'un jeune courrier, rend à la vie le colonel, le ramène près de *Paris* dans le château où il était né, et qu'elle avait acheté sous un nom emprunté, le colonel ayant été forcé de le vendre pour payer ses dettes. Là, secondée par un riche banquier, son oncle, et une femme aimable à qui son adolescence avait été confiée, elle attaque l'âme de *Saint-Estève* sous le nom et l'élégante parure d'une femme brillante et versée dans les arts. Le colonel, ébloui, charmé par tant de qualités réunies, devient épris de cette dame, qu'il est loin de croire être sa femme, maudit plus que jamais la chaîne qui l'engage et le prive de former la seule union qui eût fait le bonheur de sa vie; mais après plusieurs épisodes, qui ne font qu'augmenter son embarras et ses regrets, il reconnait dans la femme charmante qui l'a environné de tant de séductions, cette *Sophie* qu'il avait jugée si défavorablement; et bientôt, retrouvant encore en elle le jeune courrier qui lui sauva la vie, il tombe à ses genoux éperdu d'amour, d'étonnement, de reconnaissance, et jure de ne jamais se séparer de celle qui, par tant de grâce, d'esprit et d'adresse, lui prouve comme les femmes se vengent.

Cet ouvrage, qui a obtenu un brillant succès, est joué avec un ensemble qu'on ne pourrait espérer que sur le premier théâtre de la capitale. *Vertpré* a, dans le rôle de l'oncle, une rondeur, une franchise, une finesse qui le caractérisent dans presque tous ses rôles. *Henri* offre dans celui de *Saint-Estève* tout ce qui constitue un militaire distingué, un homme du monde, une âme vive et passionnée. *Sévère* et *M<sup>me</sup> Bodin* sont on ne peut mieux placés dans les personnages très-utiles qu'ils représentent. Quant à *M<sup>me</sup> Hervey*, il n'est pas possible d'unir à un plus haut degré la grâce au sentiment, la finesse à la gaité. Toutes les nuances de son rôle ont été rendues avec une vérité qui, nous ne craignons

pas de le dire, lui assigne un rang parmi les actrices les plus célèbres de la capitale.

Les auteurs, demandés avec empressement, ont été nommés; ce sont MM. Bouilly et Moreau. B.

Des journaux publièrent, il y a quelques semaines, que M. Planard avait attaqué en diffamation le Rédacteur du *Mercur*, sur le compte qui avait été rendu dans cette feuille, de la représentation d'une de ses dernières comédies. Nous ne lûmes point une pareille annonce sans une grande surprise. Nous tâchons de conserver toujours dans nos critiques un ton de décence qui doit nous mettre à l'abri de toute inculpation odieuse : aussi M. Planard s'empressa lui-même de nous écrire que jamais il n'avait eu à se plaindre de nos critiques, que les personnes qu'il avait appelées en réparation étaient les rédacteurs d'un tout autre ouvrage, lesquels s'étaient déjà rétractés. — Et, en effet, le *Courrier de l'Europe* a publié quelques jours après la note suivante :

« Nous soussignés, rédacteurs et imprimeurs du *Mémorial dramatique*, ou *Almanach des théâtres*, pour l'an 1809, déclarons et attestons publiquement que c'est à tort et sans le moindre fondement, ni intention, que nous y avons inséré quelques phrases qui peuvent blesser les qualités personnelles de M. Planard, que nous avons tout le regret possible d'avoir fait cette inconséquence, que nous l'avons prié et le prions d'en être convaincu, ainsi que de notre sincère estime. »

E. P. VAREZ. — HOCQUET.

## NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — Constantinople, 25 février. — La guerre avec la Russie paraît inévitable. Holkir-pacha, est nommé commandant en chef de toutes les forces ottomanes sur les bords du Danube, depuis Widdin jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. La Porte lui accorde toute sa confiance, et le croit propre à combattre avec avantage les généraux russes, qui, jusqu'à présent, ont toujours triomphé de ses armées. Il est à peu près certain que les hostilités ne tarderont pas à recommencer; et il paraît qu'on se battra de part et d'autre avec un grand acharnement. Les Turcs mettent leurs forteresses en état de défense. L'ordre a été donné d'augmenter les fortifications de la place d'Ismail, qui a déjà été assiégée

à plusieurs reprises par les Russes : on prend aussi des mesures pour approvisionner Giurgewo et Widdin. L'armée russe est nombreuse, bien aguerrie et impatiente de se mesurer avec les Turcs.

SUÈDE. — *Stockholm*, 30 mars. — M. le baron d'Erenheim, président de la chancellerie et ministre des affaires étrangères, a demandé et obtenu sa démission. S. A. R. le duc de Sudermanie, en la lui accordant, lui a exprimé d'une manière gracieuse sa satisfaction pour les services qu'il avait rendus. Le porte-feuille des affaires étrangères a été confié provisoirement à M. le baron de la Gerbielke, secrétaire d'état et chancelier de la cour.

Notre gazette officielle contient dans un supplément une dépêche du général Klerker, commandant en chef de l'armée du Nord, datée du quartier-général à Hernisand, le 22 mars. Le général mande que les Russes avaient dénoncé le 18 l'armistice, et qu'ils devaient recommencer le 23 les hostilités. En conséquence, le général Klerker avait transmis sur le champ des ordres aux généraux-majors Griesserberg et Cronstedt, qui commandent les corps postés à Tornea et à Uinea.

Mais le courrier porteur de cette dépêche a rencontré en route un courrier russe qui portait au général Barclay de Tolly un ordre du général Knorring, pour que les hostilités fussent suspendues dans le nord de la Finlande, ainsi qu'elles le sont dans la Finlande méridionale.

ALLEMAGNE. — *Hambourg*, 9 avril. — Le comte de Rosen, colonel suédois, commandant de la garde du duc de Sudermanie, et le lieutenant-colonel Bioernstierna, premier aide-de-camp de S. A. le régent de Suède, sont arrivés aujourd'hui dans notre ville. Ils sont partis de Stockholm le 30 mars, et se rendent en France pour y remplir une mission extraordinaire près S. M. l'Empereur Napoléon. A leur départ, il n'y avait rien de nouveau à Stockholm. La plus grande tranquillité y régnait, ainsi que dans toute la Suède. Le roi avait été transféré à Gripsholm, où il était gardé par un détachement des gardes et par des cuirassiers. La reine continuait de résider avec ses enfans à Haga.

*Francfort*, 13 avril. — Les lettres de Munich, du 9, confirment la nouvelle que les Autrichiens avaient passé l'Inn le 8. La cour se disposait à partir pour Augsbourg, et les troupes qui étaient à Munich se rendaient en grande hâte à leurs postes.

Le prince de Birkenfeld doit quitter Bamberg pour aller s'établir à Manheim.

Les journaux de la Suisse assurent que les trois forteresses de la Prusse gardées par des troupes françaises, le seront incessamment par des troupes russes. On ajoute qu'une armée russe se joindra aux troupes française, polonaise et prussienne pour attaquer les états autrichiens du côté de la Silésie.

Il y a des forces très-considérables sur l'Adige et à Udine, dans le Frioul.

— Le prince de Ponte-Corvo continue à passer en revue les différens corps de l'armée saxonne qui se trouvent dans les environs de Dresde. Il a témoigné sa satisfaction de la précision des manœuvres et de la superbe tenue des troupes.

*Munich, 9 avril.* — S. M. a confié le commandement-général de cette capitale à M. le baron d'Ow, et celui d'Augsbourg, à M. le général-major de Röhne.

*Wurtzbourg, 11 avril.* — Deux compagnies de sapeurs, qui font partie du contingent de S. A. I. notre grand-duc, sont parties le 7; elles sont sous les ordres du baron de Waldenfels.

Le contingent des princes d'Anhalt a traversé notre ville il y a quelques jours.

— On doit établir ici un grand hôpital; on dispose en outre un couvent de nos environs pour recevoir beaucoup de malades.

**AUTRICHE.** — *Vienne, 5 avril.* — La Gazette de la Cour d'aujourd'hui contient une lettre circulaire de la régence de la Basse-Autriche, dont voici la substance :

« En vertu d'un décret impérial du 29 mars, la régence déclare que, vu l'ordonnance tout à fait inattendue de S. M. le roi de Wurtemberg, d'après laquelle tous les princes, comtes, nobles, et en général tous les sujets wurtembergeois, qu'ils soient possessionnés en Autriche ou non, et sans égard aux permis de s'absenter qu'ils peuvent avoir obtenus antérieurement, doivent rentrer dans le royaume de Wurtemberg dans l'espace de quatre semaines, sous peine de voir leurs biens séquestrés, et ensuite confisqués, S. M. I. et R., de son côté, tout en regrettant une mesure aussi contraire au droit des nations, ordonne qu'on mette le séquestre le plus rigoureux sur tous les biens appartenant au roi de Wurtemberg ou à ses sujets, ainsi que sur les biens de tous ceux qui étant sujets mixtes de l'Autriche et du Wurtemberg, et se trouvant actuellement sur le territoire autrichien, se permettraient de se conformer à la susdite ordonnance du roi de Wurtemberg.

— La bourgeoisie de cette capitale fait non-seulement le service de la place et des fortifications ; mais elle est aussi chargée de surveiller les transports qui se font vers les différentes parties de tous les Etats autrichiens.

— Le prince de Stahremberg, ancien ambassadeur d'Autriche à Londres, et qui, depuis son retour, avait vécu dans ses terres, est maintenant de retour à Vienne.

— L'archiduchesse Marie-Anne, sœur de S. M. l'empereur, qui a demeuré jusqu'à présent dans la ville de Gorice (Carniole), en est partie pour la Hongrie. Elle doit établir sa résidence à Cinq-Eglises.

— Le général Giulay est retourné d'ici à Laybach. Il commandera en chef toutes les troupes des frontières qui ont été mises sur pied, en sa qualité de *ban* ou général en chef de la Croatie et de l'Esclavonie.

— L'archiduc Ferdinand, frère de S. M. l'impératrice, aura le commandement en chef de toutes les troupes stationnées dans la Gallicie orientale et occidentale. Le quartier-général de ce prince est encore à Cracovie ; mais on croit qu'il ne tardera pas d'être transféré à Lemberg.

— Notre gouvernement continue à faire des démarches auprès de la cour de Russie pour l'engager à garder la neutralité. Le conseiller d'état Liebscher est parti en dernier lieu avec des dépêches pour le prince Schwarzenberg, notre ambassadeur à Pétersbourg. Le départ du grand-maître de l'ordre teutonique pour cette capitale est ajourné indéfiniment.

— Il passe ici un grand nombre de chariots de munitions et de canons venant de la Hongrie. On fait depuis quelques jours beaucoup d'arrestations. Jamais la police n'a été plus active et plus ombrageuse. Hier, dans la matinée, des officiers de police, accompagnés de plusieurs détachemens d'infanterie et d'un piquet de cavalerie, se sont portés au faubourg Josephstadt, et y ont saisi dans un café un individu fort bien mis, qu'ils ont fait monter en voiture et qu'ils ont conduit sur le champ dans une maison d'arrêt. Il paraît qu'il s'était permis de parler contre la guerre.

— On avait eu soin d'annoncer dans toutes nos feuilles, qu'un corsaire français avait pris un bâtiment autrichien sortant de Trieste. On a reçu des informations plus exactes, et il se trouve que le navire capturé était venu de Palerme et portait pavillon sicilien.

— Les fonds publics sont toujours à la baisse.

**ITALIE.** — *Milan*, 13 avril. — La proclamation suivante vient d'être publiée ici :

Au quartier-général de Campo-Formio, le 11 avril 1809.

**NAPOLÉON**, par la grâce de Dieu et par les constitutions, Empereur des Français, etc., etc.

*Eugène-Napoléon de France, vice-roi d'Italie, prince de Venise, archi-chancelier-d'Etat de l'Empire Français, etc., etc., aux peuples du royaume d'Italie.*

Peuples du royaume d'Italie !

L'Autriche a voulu la guerre.

Je serai donc un moment éloigné de vous. Je vais combattre les ennemis de mon auguste père, les ennemis de la France et de l'Italie.

Vous conserverez pendant mon éloignement cet excellent esprit dont vous m'avez donné tant de preuves.

Vos magistrats seront, j'en suis certain, ce qu'ils ont été jusqu'à présent, dignes de leur souverain et de vous.

Dans quelque lieu que je sois, vous occuperez toujours ma mémoire et mon cœur.

EUGÈNE-NAPOLÉON.

— On écrit de Florence, en date du 6 avril, que S. A. I. la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane, arriva dans cette ville le 1<sup>er</sup> avril. Son arrivée soudaine rendit inutiles tous les préparatifs que la ville avait faits pour sa réception. Le lendemain le prince Félix passa devant elle les troupes en revue dans les jardins de Boboli; dans la matinée du même jour l'archevêque de Florence, et tous les évêques de la Toscane ont fait chanter un *Te Deum* en actions de grâces rendues à Dieu, qui a permis que la Toscane eût une telle protectrice. Le lundi, la grande-duchesse reçut les hommages de tous les fonctionnaires publics. Le soir, elle se rendit au grand-théâtre, où elle fut accueillie par des applaudissemens unanimes, et par la joie de tous les cœurs. Le dôme, toutes les coupoles des églises, et toutes les maisons étaient illuminés d'une manière très-élégante. La matinée du mardi fut employée à une audience publique, dans le cours de laquelle la princesse reçut avec une bonté singulière toutes les requêtes qu'on lui présenta, et toutes les réclamations qu'on lui fit; elle daigna le même jour accepter la fête et le bal que les académiciens du théâtre de *la Pergola* ont pris la liberté de lui offrir; et dans la nuit, elle partit pour se rendre à Pise et à Livourne, où les habitans l'appelaient de tous leurs vœux.

**ANGLETERRE.** — *Londres*, 6 avril. — *Fonds publics.* Trois p. c. cons. 67  $\frac{3}{4}$ , 778.

Quelques papiers ministériels, d'hier, ont annoncé que le gouvernement avait reçu par la Hollande la nouvelle que les Autrichiens étaient entrés subitement dans le Tyrol, et que le 17 du mois dernier il y avait eu une affaire dans laquelle les Français avaient été défaits, et que des troupes pénétrèrent en Allemagne sur toutes les directions. Ces nouvelles, si pompeusement annoncées dans les journaux ministériels, ne sont, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, que de simples bruits fondés sur la probabilité d'une rupture entre la France et l'Autriche, et paraissent n'être rien autre chose qu'une répétition de vieille nouvelle.

(*The Argus.*)

— Des lettres récentes du cap de Bonne-Espérance font mention d'une terrible insurrection qui a été heureusement comprimée. Cinq des insurgés ont été pendus.

— Des lettres de Madère, du 23 février, contiennent un rapport très-désagréable relativement à la flotte destinée pour les Indes occidentales, et qui, consistant en 123 vaisseaux, mit à la voile de Cork le 22 janvier, sous le convoi de la frégate *le Druid*, la *Fylla* et la *Phipps*, sloops de guerre. On rapporte que, peu de tems après leur départ de Madère, la flotte fut dispersée par une tempête, et que quatre vaisseaux seulement gagnèrent Madère avec *le Druid* et la *Fylla* : la *Phipps* revint dématée. Environ 45 vaisseaux de la flotte revinrent aussi ayant pour la plupart éprouvé de grandes avaries. Il y a eu plus de 70 vaisseaux dont on n'a point eu de nouvelles. *L'Augusta* s'est perdue près de Fequerra.

(*Le Globe.*)

— L'aperçu d'une partie des dépenses pour la marine, dans l'année 1809, présenté au parlement d'Angleterre, offre les résultats suivans :

|                                                                    |                  |      |
|--------------------------------------------------------------------|------------------|------|
| Pour l'artillerie de la marine, . . . .                            | 1,408,437 l. st. | 13 9 |
| Pour la constr. et réparat. des bâtimens, . . . .                  | 2,296,330        | » »  |
| Pour affrètemens de transports, . . . .                            | 2,000,000        | » »  |
| Pour les blessés, pens. aux fam. des tués, . . . .                 | 314,000          | » »  |
| Pour les prison. de guerre en Angleterre<br>et ailleurs, . . . . . | 566,000          | » »  |
| Pour les prisonniers de guerre malades, . . . .                    | 50,000           | » »  |
| Pour frais de bureaux, . . . . .                                   | 50,000           | » »  |

Total, . . . . . 6,639,767 l. st. 13 9.

(ou cent quarante-six millions soixante-quatorze mille huit cent soixante-quatorze francs.)

Dans cet état n'est pas comprise la paie des officiers, matelots, soldats, en un mot l'établissement militaire.

Dans une séance de la chambre des communes, sir Charles Pole s'éleva avec force contre l'impéritie, le désordre et les concussion des commissaires des vivres de la marine. Il avança et offrit de prouver qu'il y avait des comptes qui n'étaient pas liquidés depuis 20 ans, et qu'il y avait dans cette partie du service pour 11 millions sterling ou 242 millions d'arriéré.

Les membres de la chambre qui parlèrent en faveur des commissaires, bornèrent leur défense à faire l'éloge de leurs talens, mais ne détruisirent pas les accusations de désordre et de péculat. Un des membres cita, pour preuve du peu d'attention que les commissaires donnaient à leur département, qu'ils avaient arrêté des états, dans l'un desquels on passait en compte au garde-magasin de Plymouth une erreur de 4000 tonneaux de barriques, mesure de jaugeage, et dans l'autre 3000 rations par jour de plus qu'il n'y avait d'hommes effectifs.

(*Morning-Chronicle.*)

— La cour martiale tenue à Deal pour juger l'honorable G. R. L. Dundas, capitaine de *P'Euryalus*, l'a acquitté des accusations portées contre lui par son équipage; mais cependant a ordonné qu'il serait réprimandé pour avoir frappé un matelot avec une longue-vue.

— Le brick de S. M. britannique, *le Morna-Fortuné*, a chaviré dans la Martinique; tout l'équipage a péri, à l'exception de six hommes.

— *La Sally*, brick anglais, a chaviré devant la Barbade.

— La corvette *l'Alerte* a échoué sur des récifs.

— Le navire *le Tyson* et le brick *la Betsy* ont été pris par des corsaires de la Guadeloupe.

— Un journaliste anglais exhorte, avec beaucoup de force, ses compatriotes à ouvrir une souscription, et à y contribuer de tout leur pouvoir, pour former des fonds, à l'effet de secourir l'Autriche et l'empereur François II, qui a, dit-il, les principes *les plus humains*, mais dont les finances sont épuisées, dont le peuple est appauvri par des guerres continuelles et désastreuses.

« Cette preuve de l'intérêt que nous prenons à leur cause inspirera dix fois plus d'énergie au soldat autrichien. Il répandra son sang avec beaucoup plus d'ardeur, s'il est certain que de généreux insulaires contribuent à améliorer le sort et diminuer les souffrances des veuves et des orphelins qu'ils pourront laisser après eux. Cette contribution volontaire sera indépendante des secours que l'état accordera à l'Autriche. Quelle sera sa sécurité; quelle sera la sécurité



de la noblesse, du clergé, des hommes d'état, du négociant; de l'ouvrier et de nous tous, si l'Autriche est *annihilée*? Si elle succombe dans cette guerre, Bonaparte aura subjugué toutes les nations du continent, et la paix que vous venez de faire avec la Turquie, *ne sera pas de longue durée*. Réfléchissez et voyez si nous pourrons lui résister lorsqu'il aura cent vingt millions de sujets et trois mille cinq cents lieues de côtes à sa disposition, en Europe seulement, et sur ces côtes, cinq cents ports. Quels efforts ne serons-nous pas forcés de faire pour éviter notre ruine? Quelle sera votre sécurité et celle de vos enfans! Ah! laissez-moi détourner ma vue d'un pareil tableau!»

## (INTÉRIEUR.)

*Paris, 21 Avril.*

Le 9 de ce mois, la lettre suivante a été portée à Munich, et remise au ministre de France, par M. le comte Wratislaw, aide-de-camp de l'archiduc Charles.

*A M. le général en chef de l'armée française en Bavière.*

D'après une déclaration de S. M. l'Empereur d'Autriche à l'Empereur Napoléon, je prévient M. le général en chef de l'armée française que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les troupes sous mes ordres, et de traiter en ennemies toutes celles qui me feront résistance.

A mon quartier-général, le 9 avril 1809.

*Signé, CHARLES, généralissime.*

Cette lettre, adressée, comme on voit, au général en chef de l'armée française *en Bavière*, où il n'y a ni général en chef, ni armée française, est le premier acte d'hostilité offensive de l'Autriche, qui n'a cessé jusqu'à ce jour d'assurer qu'elle n'était armée que pour sa défense. L'officier, porteur de cette lettre, a refusé de dire où était l'archiduc lorsqu'il l'a écrite.

Dans ces circonstances, il est utile, pour bien établir le fait de l'agression non provoquée, et pour bien mettre les lecteurs en mesure de juger la conduite de la cour de Vienne, de faire suivre la publication de cette lettre de quelques extraits de correspondance. Ces informations ont précédé de peu de tems l'envoi du manifeste du général autrichien : elles sont authentiques.

Munich, le 22 mars 1809.

M. de Rechberg mande de Vienne, en date du 18, qu'il ne peut plus répondre de la paix au-delà de huit jours, et que les hostilités commen-

ceront vers la fin du mois. Les équipages de l'Empereur et de l'archiduc Charles étaient partis pendant la nuit. L'Empereur a dit au comte Truchsess, coadjuteur de Saltzbouurg, qu'il espérait le voir incessamment dans cette ville.

Passau, du 3 avril.

Le 28, on a vu passer à Vienne plusieurs régimens de Hongrie et des frontières. La marche dura plus de quatre heures.

Entre Ens et Lintz, les routes étaient tellement couvertes de troupes, que les voyageurs étaient obligés de prendre la route de la rive gauche du Danube. On a rencontré sur la même route environ huit pontons tous neufs.

Mais des troupes arrivées le 2 à Lintz, et venant de Bohême, étaient bien plus nombreuses encore. On assure que toute la Bohême sera évacuée.

On a vu passer par Lintz le 4<sup>e</sup> corps d'armée, prenant la route de Wells, avec 120 pièces de canon. La marche a duré depuis six heures du matin jusqu'à 3 heures après-midi.

Passau, du 4.

Il est certain que le 3<sup>e</sup> corps d'armée a passé le 31 par Lintz. Les régimens Wensel, Collorédo, Schroeder, Empereur, Lindenau et Ferdinand hussards, avaient déjà traversé la ville à dix heures du matin. Les six autres régimens devaient les suivre. On parlait encore de l'arrivée prochaine de beaucoup d'autres troupes qui devaient prendre la route d'Italie.

L'archiduc Louis a établi son quartier-général à Wells, et le général Hiller à Voglabruck; le prince de Hohenzollern reste encore à Lintz; mais son corps d'armée paraît devoir s'établir à Scharding.

La route de Vienne est couverte de détachemens de troupes et de landwehr, d'artillerie, de caissons et de bagages de tout genre.

Près de Lintz et de Wells, on avait réuni, le 31, près de 5,000 bœufs.

On commence à distribuer les canons aux brigades. Chaque batterie sera composée de dix pièces de canons attelés de six chevaux. Il y a en outre une artillerie de réserve pour chaque division de deux brigades. C'est à Mattighofen que les troupes paraissent se concentrer le plus.

Les principaux magasins sont toujours à Wells et à Ried.

Pour rassurer les troupes et le peuple, on répand par-tout que la Russie et la Prusse seront cause commune avec l'Autriche. Tout le monde assure que l'Autriche n'a jamais fait des efforts aussi exorbitans que dans ce moment-ci.

Les habitans de la ville de Scharding ont de nouveau été invités à faire des approvisionnemens pour un grand nombre de troupes qui vont y arriver. Le 3, on y a charrié une quantité immense de fourrages. Quant au mouvement des troupes, on remarque qu'il se porte principalement vers Braunau, et l'on croit que ce détachement forme l'avant-garde du cinquième corps commandé par l'archiduc Louis.

On a vu arriver à Ried 18 à 20 pièces de canon.

On a vu arriver aussi, dans la soirée du 2, un grand nombre de pontons qui se sont arrêtés à un quart de lieue derrière Obernberg. On pense que l'ennemi a l'intention d'y établir un pont; car un grand nombre de paysans sont déjà employés à niveler le rivage pour faciliter la descente d'une armée. Dans le pays les vivres commencent à manquer. Néanmoins on ne pense pas que le passage ait lieu avant le 7 ou le 8.

On n'a pas encore vu arriver à Scharding de commissaire de cercle,

ce qui fait croire, ou que les troupes qui y sont attendues se porteront vers Braunau et Burghausen, ou qu'immédiatement après leur arrivée elles recevront l'ordre de passer le fleuve; car dans ce cas on n'aura pas besoin de s'occuper de leur entretien.

Burghausen, 6 avril.

C'est aujourd'hui que l'Empereur d'Autriche est attendu à Lintz : on dit qu'il sera suivi de 2000 chevaux destinés à être distribués aux officiers qui auront perdu les leurs devant l'ennemi.

En entrant en Bavière toute l'armée sera payée en argent; les officiers seulement éprouveront une petite retenue, parce qu'ils seront nourris chez les habitants. Les fournisseurs ont ordre de suivre l'armée en Bavière avec des chargemens de vivres. J'ai vu des transports considérables de vin allant vers l'Inn. Le landwehr de Vienne a déjà passé Saint-Polten pour se rendre à la frontière.

Le ci-devant électeur de Hesse lève un corps franc à Prague; il y reçoit des hommes de tous les pays, mais principalement des Hessois, que l'on dit y arriver en grand nombre.

Le ci-devant ministre Stein est également à Prague, où il travaille à divers libelles, sous le titre de *Mémoires de sa vie*.

Munich, 7 avril 1809.

On mande de Reichenhall, en date du 5, que les fours construits près de Salzbourg, doivent fournir tous les jours du pain de munition pour nourrir environ 56 mille hommes; d'autres fours doivent être établis dans le voisinage. On évalue à 150 mille hommes toute l'armée réunie entre Lintz, Braunau et Salzbourg, ce qui est sans doute exagéré.

Une feuille allemande qui vient de paraître, renferme un discours emphatique de l'archiduc Jean, qui ne se trouve dans aucun autre journal. Cette pièce est curieuse, en ce qu'elle annonce de la manière la plus solennelle, que depuis *neuf mois* la landwehr a été armée pour la défense de la patrie et pour repousser la tyrannie étrangère.

C'est par de pareilles calomnies que le gouvernement autrichien est parvenu à électriser momentanément le peuple, et même les classes les plus éclairées de la société. L'archiduc Jean appelle à son secours la religion au moment même où il l'outrage par les plus grossiers mensonges.

L'estafette du commissaire royal à Passau, apporte un billet écrit à Scharding le 5, et conçu en ces termes : « A présent, il est temps de se préparer. Peut-être ce soir encore nous verrons arriver ici un détachement de Stipsichtz hussards, destiné à faire l'avant-garde de l'armée d'invasion. Beaucoup de régimens ont été annoncés ici pour demain et pour plusieurs jours de suite. »

Munich, le 8 avril 1809.

Pendant la nuit et ce matin, on a reçu divers avis de Burghausen, de Reichenhall, de Simpach et de Kleeberg, annonçant que tous les préparatifs sont faits pour passer l'Inn; qu'il existe déjà un pont de bateaux du côté d'Ehring, entre Braunau et Scharding, dans l'endroit même où, suivant les rapports précédens, on avait vu arriver un grand nombre de pontons. On informe aussi que le corps du général Hiller se concentre à Salzbourg, et que l'on s'attend de ce côté-là à une invasion prochaine. Il est évident que cette opération sera combinée avec celle qui se prépare à Scharding, et que d'un moment à l'autre nous devons nous attendre à voir éclater la guerre.

Munich, le 9 avril 1809.

Le chargé d'affaires d'Autriche vient de demander un rendez-vous au ministre de S. M. I. et R. à Munich, pour le comte de Wratislaw, aide-de-camp de l'archiduc Charles. Il a été reçu de suite et a remis la lettre qui est ci-jointe. (*Voyez en tête de l'article Paris.*)

Il a été dit à cet officier qu'il n'y avait pas de général en chef des troupes françaises en Bavière. Il a répondu qu'il remplissait des ordres supérieurs, et il a prié qu'on lui donnât un reçu.

M. de Wratislaw venait de remettre une lettre au roi, dans laquelle S. M. est priée d'écouter le vœu de son peuple, qui ne voit (dit le prince) dans les Autrichiens que des libérateurs. Il ajoute que les ordres les plus sévères ont été donnés de n'agir hostilement que contre la nation qui est ennemie de toute indépendance en Europe. Le général en chef de l'armée autrichienne termine sa lettre en assurant qu'il lui serait pénible de porter les armes contre les troupes du roi, et de faire peser sur ses sujets les maux d'une guerre entreprise pour la liberté générale.

Le passe-port de l'officier et la lettre de l'archiduc sont datés l'un du 8 et la dernière du 9; chose inconcevable, en supposant même que l'archiduc Charles soit à Braunau. L'officier n'a voulu donner aucune explication à ce sujet. Si la date de la lettre est exacte, l'archiduc doit être en Bavière.

Munich, le 9 avril 1809.

On reçoit, dans ce moment, des renseignemens plus positifs au sujet du passage des autrichiens. Il paraît qu'il a été effectué à Braunau et à Buighausen. Le prince royal vient de l'annoncer officiellement, d'après le rapport d'un officier commandant à Mühldorf; les bavares y ont détruit le pont, et se sont retirés.

M. le général Drouet vient de confirmer cette nouvelle, d'après l'avis reçu au quartier-général de M. le duc de Dantziak.

Munich, le 10 avril 1809.

Les rapports arrivés dans ce moment annoncent effectivement le passage de cinq ou six régimens autrichiens sur le pont de Braunau. Cependant les postes militaires n'en ont encore donné aucun avis. L'armée bavaise occupe toujours la même ligne.

Les individus de la légation autrichienne parlent haut : suivant eux, l'archiduc attaque sur cinq points et sur toute la ligne. Ils répandent aussi que les amis de la France seront enlevés comme otages. Les français répondent à ceux qui témoignent de l'inquiétude, que pour chaque bavaise enlevé on saisira dix barons du Saint-Empire.

M. de Stadion, intendant-général de l'armée, est déjà annoncé ici à une maison de banque.

On lui ouvre un crédit considérable à fournir sur Augsbourg, Ulm, Ratisbonne, Leipzig et Francfort. M. de Stadion est destiné à être le Thomas Payne de l'Allemagne. Les frontières sont déjà inondées de proclamations et de libelles de tout genre. Parmi les Genz et les Stein, on nomme aussi un M. Schlegel.

Munich, le 11 avril 1809.

Un officier chargé de reconnaître l'ennemi apporte, dans ce moment, la nouvelle qu'un corps d'armée a passé l'Ill, et s'est avancé vers Eckenfelden, où l'avant-garde a pu arriver hier au soir ou ce matin.

Munich, le 11 avril 1809.

M. le duc de Dantziak vient de recevoir la nouvelle positive que l'en-

nemi a passé en force à Scharding et à Braunau. Le général autrichien Normann est avec sa brigade à Markl, ayant ses avant-postes à Pérach.

D'un autre côté, le quartier-général du général Hiller est à Starnham. Burghausen est également occupé. Les avant-postes sont à Hohenwart. L'ennemi avait fait rétablir le pont de Nice-Ottingen hier dans la journée, et il a été coupé de nouveau hier soir par les bavares.

L'ennemi est venu jusqu'au cri de *qui vive ?* mais sans tirer sur nos vedettes. Il répand des proclamations imprimées dont le sens est d'engager tous les allemands à faire cause commune avec lui contre les Français. Les troupes bavares sont toujours dans leurs mêmes positions ; elles se retireront sur le Lech à mesure que l'ennemi avancera.

Le roi avec sa famille est parti ce matin pour Dillingen.

( *Extrait du Moniteur.* )

— S. M. l'Empereur, arrivé à Strasbourg le 15 avril, à quatre heures du matin, en est parti deux heures après pour se mettre à la tête de son armée en Allemagne.

— On assure que S. M. la reine de Hollande partira la semaine prochaine pour aller rejoindre S. M. l'Impératrice à Strasbourg,

— M. le général Nansouty, premier écuyer de S. M. I., est parti pour se mettre à la tête de sa belle division de cuirassiers.

— Les généraux Grouchi et Macdonald sont partis pour l'Italie. On assure que le premier aura le commandement de la cavalerie.

— M. le général de division Vial est passé le 7 à Turin, se rendant en Italie.

— Le général-sénateur Hédouville est arrivé le 9 à Bayonne. Il a pris le commandement de l'armée de réserve d'Espagne.

— M. le maréchal duc de Valmy va prendre le commandement de l'armée de réserve du Rhin. S. Exc. est arrivée à Paris.

— L'armée commandée par le maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt, occupe des cantonnemens très-resserrés dans les principautés de Bamberg et de Bayreuth, dans celle de Wurtzbourg, et dans une partie de l'ancienne principauté d'Anspach.

— On écrit de Berlin, que le roi de Prusse paraît encore avoir ajourné son retour dans cette ville. Il est toujours à Königsberg ; et, suivant les derniers avis, rien n'annonçait que son départ dût être prochain.

— On mande de Francfort, que tous les hôpitaux militaires de la Franconie descendent le Mein et vont aux environs de Francfort. L'hôpital militaire d'Erfurt a été évacué,

(N° CCCCVI.)

(SAMEDI 29 AVRIL 1809.)

---

# MERCURE DE FRANCE.

---

## POÉSIE.

---

### LA PÉLERINE DE L'APENNIN (1).

#### ROMANCE.

C'ÉTAIT le soir ; un solitaire ,  
Dan uns couvent de l'Apennin ,  
Vit s'avancer une étrangère  
Sous des habits de pèlerin.  
— Que dieu vous garde , lui dit-elle ,  
Respectable religieux !  
Répondez , mon amant fidèle  
Est-il dans ces paisibles lieux ?

— A quels signes reconnaltrai-je ,  
Ma fille , cet heureux mortel ?  
— A son teint blanc comme la neige ,  
A son œil bleu comme le ciel ;  
A sa flottante chevelure  
Qui va roulant en boucles d'or . . .  
— N'achevez pas cette peinture :  
Hélas ! le pauvre Hilaire est mort.

---

(1) Le fond de cette romance est imité d'une ancienne ballade écossaise d'où Goldsmith a évidemment tiré celle d'*Edwing* et *Angelina*. Le sujet de la ballade écossaise nous semble plus pittoresque , et d'une expression à la fois plus touchante et plus naïve. Nous nous estimerons heureux si le lecteur pense comme nous , ( *Note de l'auteur.* )

Dans une tristesse mortelle  
 D'abord on le vit dépérir.  
 En accusant une cruelle  
 Il rendit le dernier soupir :  
 Six d'entre nous , au cimetière ,  
 La nuit , portèrent son cercueil ,  
 Et depuis , sur sa froide pierre  
 Ont coulé bien des pleurs de deuil.

— Quoi ! tu n'es plus , amant si tendre !  
 Hilaire , tu mourus pour moi !  
 O cœur qui ne sus pas l'entendre ,  
 Cœur insensible , brise-toi !  
 Mes pleurs couleront dès l'aurore ,  
 La nuit verra mes pleurs couler ,  
 Et la mort , la mort que j'implore ,  
 Me pourra seule consoler.

— Bel ange de mélancolie ,  
 Hélas ! que sert votre douleur ?  
 Quand une fois elle est cueillie ,  
 Elle ne renaît plus , la fleur.  
 Eh ! pourquoi des peines cruelles  
 Suivraient-elles toujours vos pas ?  
 Pourquoi , si la joie a des ailes ,  
 Le chagrin n'en aurait-il pas ?

Vous ignorez quelles alarmes  
 Troublent le bonheur des amans :  
 Cet Hilaire , objet de vos larmes ,  
 Aurait-il tenu ses sermons ?  
 Ailleurs prodiguant ses hommages  
 Il eut délaissé vos attraits ;  
 Car il est autant de volages  
 Que de feuilles dans les forêts.

— Ah ! pour lui soyez moins sévère :  
 Son cœur ne vous fut pas connu ;  
 Ce cœur était le sanctuaire ,  
 De l'amour et de la vertu.  
 « Mes pleurs couleront dès l'aurore ,  
 » La nuit verra mes pleurs couler ,  
 » Et la mort , la mort que j'implore ,  
 » Me pourra seule consoler. »

Adieu donc , châtel de mon père ,  
 Adieu , mes amis , mes parens !

Comme un pèlerin solitaire  
Je vas traîner mes pas errans.  
Mais en quittant ce monastère,  
Que du moins il me soit permis  
De baiser la tombe où d'Hilaire  
Reposent les restes chéris.

— Demeurez, je vous en supplie,  
Demeurez encore un moment ;  
Car le vent des nuits et la pluie  
Battent les murs de ce couvent.  
— Non , j'irai , malgré la tempête ,  
Vers ce tombeau cher et cruel ,  
Trop heureuse , si sur ma tête  
Pouvait tomber le feu du ciel !

— O mon Emma ! demeure encore ,  
De tes beaux yeux sèche les pleurs.  
Revois Hilaire qui t'adore,  
Et dont tu causas les douleurs.  
Plein d'un amour sans espérance ,  
J'ai fui le ciel de mon pays ,  
Et , croyant calmer ma souffrance ,  
J'ai revêtu ces saints habits.

Vain espoir ! ces cloîtres antiques  
Pour moi ne furent point un port.  
Mes prières mélancoliques  
Sans cesse y demandaient la mort.  
Mais grâce à toi , sur cette terre ,  
Je vais compter plus d'un beau jour ;  
J'ai l'assurance de te plaire ,  
Et j'abandonne ce séjour.

— Ciel ! ai-je pu te méconnaître  
O toi , qui seul m'as su charmer !  
Je te vois , je me sens renaître :  
Je pourrai donc encore aimer !  
O doux ami ! de ton amie  
Viens faire à jamais le bonheur ;  
Le dernier soupir de ta vie  
Sera le dernier de mon cœur !

LORRANDO.



~~~~~

MARTIAL ENVOIE SON LIVRE A PLINE.

*Se ' ne tempore non tuo disertam
Pulses, ebria, januam videto.*

(Lib. X, Ep. 19.)

MUSE peu savante et badine,
Prends tes habits les plus décens,
Et présente mes vers à Pline,
Sa demeure est assez voisine :
Mais sur-tout, choisis bien le tems,
Et ne vas pas, dans ton ivresse,
Troubler des travaux importants :
Tous ses jours sont pour la sagesse.
Dans un loisir laborieux,
Il lime et repolit sans cesse
Ces discours mâles et nerveux
Auxquels eût applaudi la Grèce,
Et qu'admireront nos neveux.
Tu prendras l'heure des bougies,
Celle des bacchiques orgies,
Où parmi les fleurs et le vin,
On aime à folâtrer et rire :
C'est dans la gâté d'un festin,
Que les Catons peuvent me lire.

KÉRIVALANT.

~~~~~

*VERS à un ami qui me conseillait de faire imprimer un Recueil  
de mes poésies.*

BIEN que votre zèle en murmure ;  
Ma muse encor faible et sans art,  
Timide enfant de la nature,  
Au fond d'une retraite obscure  
Saura végéter à l'écart.  
De la critique, aux yeux sans nombre,  
Elle respecte le sommeil :  
C'est une fleur qui cherche l'ombre  
Et craint les regards du soleil.

D. F. LE FILLEUL.

## ENIGME.

SOUVENT, ami lecteur, je porte un diadème,  
Chez vingt peuples divers, je suis au rang suprême,

Dans tous les tems , je fus le soutien de l'état ;  
J'accompagne partout l'intègre magistrat ,  
Un monarque toujours me devra sa puissance ;  
Je fais naître les arts , et l'heureuse abondance.  
Je préside aux traités , j'affronte le trépas ,  
Enfin j'aime la paix , sans craindre les combats.

A..... H.....

## LOGOGRIPHE.

RETRANCHE-MOI , lecteur , et la tête et la queue ,  
Tu ne me laisseras que la tête et la queue ;  
Ote-moi tout , hormis et la tête et la queue ,  
Tu ne m'auras ôté que la tête et la queue ,

## CHARADE.

Mon entier avec mon premier mange mon dernier.

---

*Mots de l'ÉNIGME , du LOGOGRIPHE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Ruisseau*.  
Celui du Logogriphe est *Art* , dans lequel on trouve : *rat* et *ta*.  
Celui de la Charade est *Nègrepont*.

---

# LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

## DU STYLE.

### FRAGMENTS.

L'évidence et tous ses prodiges n'appartiennent qu'à la magie du style , et sa magie est dans sa clarté ; sans elle on verrait toujours le doute à côté de la persuasion ; la raison de chaque homme inutile aux autres hommes serait une richesse sans circulation ; les idées les plus sages , privées d'évidence , ressembleront toujours à ces monnaies suspectes qui , faute de coin , n'ont pas de cours ; et la plus belle des choses , la vérité , sera comme un trésor enfoui que l'indigent même foule à ses pieds.

Combien d'écrivains dont l'esprit semble conduit par leur plume, et non leur plume par leur esprit. On écrit cependant, mais on n'écrit point ce qu'en pensait, et pour comble de ridicule, quelquefois, souvent même on est content; on accuse, il est vrai, son esprit; mais on remercie le hasard, on le regarde comme un génie auxiliaire, en quelque sorte, et sur lequel on peut compter au besoin; on continue le travail; on éprouve de nouveaux embarras, et le génie auxiliaire est invoqué de nouveau. Qu'arrive-t-il enfin? L'ouvrage du hasard et non celui de l'écrivain, un rêve au lieu d'un livre.

Loin donc de tout écrivain ces froides imitations des chefs-d'œuvres des anciens; ces pères sublimes ne produisirent jamais que des enfans dégénérés; il faut toujours les regarder et craindre de les suivre. Les mouvemens de ces puissans génies étaient conformes à leurs secrets motifs; et leur marche visiblement tracée par la nature, le serait encore de même par cette même nature en pareilles circonstances, ou ne s'accorderait jamais à des circonstances différentes. Etudions-les sans doute, mais pour être leurs émules et non leurs imitateurs; ils étaient inspirés par leur pensée, dirais-je à l'auteur, soyez inspiré par la vôtre; si vous ne l'êtes pas, n'écrivez point; et si vous l'êtes, écrivez sous sa dictée. Loin de l'écrivain ce fastueux étalage d'une fatigante érudition qui souvent n'apprend rien, qui souvent offusque la matière au lieu de l'éclaircir, qui prouve que l'auteur savait tout hors ce qu'il fallait dire, qu'il avait beaucoup lu, mais qu'il mérite peu de lecteurs. C'est donner les feuilles de la science au lieu des fruits. Loin encore de l'écrivain cette vaine pompe et cette fausse grandeur toujours prêtes à trahir la faiblesse et la pauvreté qu'elles déguisent! Loin de lui cette futile affectation de profondeur et de brièveté qui donne plutôt l'air de la contrainte que de l'énergie, et qui, en montrant l'effort, me fait douter de la force! Loin de lui sur-tout ces ornemens factices, ces faux brillans, ces tours étudiés, ces expressions précieuses qui ne disent jamais ce qu'on a pensé! artifice impuissant dont l'auteur seul est la dupe: inutile afféterie qui ne rajeunit point des idées rebattues, mais qui offre le contraste risible de la parure et de la décrépitude.

Le style doit être pour nos pensées ce qu'une glace fidèle

est pour les objets qu'elle nous laisse apercevoir ; le degré de clarté de l'une et de l'autre dépend d'une contexture intime , d'une disposition secrète des premiers élémens qui se trouvent en rapport plus ou moins direct dans l'une avec la vue , et dans l'autre avec l'intelligence. Laisser des inutilités dans le style , c'est laisser dans la glace des matières hétérogènes ; il en résultera des deux côtés des taches , des nuages , de la confusion ; au contraire , épurez la matière à une chaleur convenable , l'ouvrage aura toutes les qualités désirées , et n'attendra plus de part et d'autre que le dernier poli pour être au dernier degré de transparence et d'éclat.

La vérité une fois apparue n'a besoin que d'être observée ; on la voit percer comme d'elle-même l'enveloppe qui la couvrait ; elle se manifeste par degrés , et sans cesse de nouveaux détails dévoilés pour la réflexion deviennent les garans de son existence.

L'erreur , à son tour environnée de tout l'appareil , de tous les prestiges , de toutes les vraisemblances , de toute l'illusion que la préoccupation peut lui prêter , séduit par sa première apparence ; mais cette apparence est empruntée , ce n'est que l'habit ; cherchez les véritables traits , et vous ne trouverez qu'un masque ; essayez encore d'enlever ce masque et vous ne trouverez rien. Ainsi la vérité se fortifie et l'erreur se dissipe à la contemplation ; mais cette opération si utile aux vérités , si fatale aux erreurs , est , comme nous l'avons dit , une des premières conditions de la clarté du style. L'attention que nous donnons à la justesse de nos expressions nous assure en même tems de la justesse de nos idées. A l'exemple du musicien habile qui dans ses compositions consulte à chaque instant un instrument bien accordé sur l'effet de l'harmonie qu'il a conçue , l'écrivain cherchera dans chacune de ses paroles , la pensée qu'elle doit exprimer ; et la convenance réciproque de tous les termes entre eux , en lui annonçant l'accord de toutes les parties , lui répondra de l'ensemble. Mais à force de réflexions , s'il a reconnu l'illusion de ses premiers aperçus , persistera-t-il à vouloir les énoncer clairement ? Non. Et s'il l'entreprenait , le pourrait-il ? non. Le langage lui-même se refuserait à un tel projet ; tous les mots qu'il emploierait d'autant plus discordans qu'ils seraient plus justes , accuseraient le tumulte de ses pensées et ressembleraient à des soldats qui , en exécutant trop fidèlement des ordres absurdes , tireraient les uns sur les autres.

Je sais trop bien que souvent dans le style en apparence le plus clair, il se glisse encore des erreurs qui échappent aux observations les plus sévères et les plus répétées ; c'est pour cela même qu'il faut redoubler de soin. Nous ne savons pas à quel point de sagacité une intention constante, une application continuelle, une habitude générale, élèveraient tous les esprits. L'esprit se rectifie par l'attention comme un cordeau se dresse à mesure qu'on le tend ; à force de regarder on apprend même à voir. Aussi n'en doutons point, de siècle en siècle on verra mieux ; mais viendra-t-il une époque où l'on puisse être sûr de voir parfaitement ? Le plus beau genre portera toujours en lui de quoi se tromper sur ce qu'il croira le mieux savoir. Le germe des illusions est dans notre esprit comme celui des maladies dans notre sang. Aussi ancienne que le genre humain, aussi durable que lui, l'erreur s'est établi sur tous les hommes un pouvoir toujours méconnu quand on lui cède, contre lequel on croit se révolter sans cesse, et dont on ne s'affranchit jamais : elle se mêle invisiblement à nos intérêts les plus chers ; toutes les passions lui prêtent leur flatteuse voix ; l'imagination la pare de toutes ses richesses ; elle captive même le raisonnement qui, semblable à la force subjuguée par la beauté, lui offre encore son appui. Comment échapper à tant de pièges ? c'est en examinant tous ses discours, en les dépouillant de l'accent flatteur qui nous avait séduits, en les soumettant à la dure épreuve d'une claire et simple analyse, en traduisant pour un moment du moins la langue du sentiment et celle de l'imagination dans la langue de la raison ; mais ce moyen encore ne promet d'ordinaire qu'un succès bien tardif. Comment démêler d'un premier regard cette première imposture, ce vice intérieur si bien caché derrière cet accord magique des traits les plus imposants et des plus vives couleurs ? combien de siècles l'ont vue, et combien peut-être encore la verront dominer les esprits même les plus défiants, même les mieux armés contre son pouvoir ? mère féconde des systèmes qui s'entredétruisaient, se combattant souvent avec ses propres armes, et renaissant toujours de sa destruction, dominatrice des opinions variables, élevée sur un trône éclatant formé des débris de tout ce qu'elle a produit, contente de fasciner des yeux trop délicats, habile à se dérober à des regards trop curieux.... elle fut long-tems adorée dans le temple même des sciences par les plus sublimes génies de tous les peuples et de tous

les âges. Ah ! sans doute il n'est souvent que trop aisé de s'y laisser surprendre ; la vérité même a quelquefois moins de rayons ; mais considérez et comparez : cette lumière si vive est toute en dehors ; cette autre un peu plus terne luit au dedans ; l'une brille dans les ténèbres ; l'autre les dissipe ; un météore incertain et dangereux peut avoir plus d'éclat qu'un astre propice ; l'erreur peut éblouir ; la vérité seule peut éclairer.

M. \* \* \*

~~~~~

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SYNONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE, contenant les synonymes de GIRARD, BEAUZÉE, ROUBAUD, D'ALEMBERT, etc., et généralement tout l'ancien Dictionnaire, mis en meilleur ordre, corrigé, augmenté d'un grand nombre de nouveaux synonymes, et précédé d'une introduction ; par M. F. GUIZOT.
— Deux parties en un vol. in-8° de près de 1100 pag.
— Prix, 10 fr. 50 c., et 13 fr. 50 c. franc de port.
A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

DEUX éditions avaient suffisamment attesté l'utilité de l'ancien Dictionnaire des synonymes. L'éditeur du nouveau ne prétend pas en nier le mérite ; mais chargé de revoir ce travail pour une troisième édition, il a cru devoir le perfectionner. Ses prédécesseurs avaient supprimé quelques synonymes de l'abbé Girard ; ils en avaient mutilé d'autres. M. Guizot a repris les premiers et presque toujours complété les seconds. Les articles de Roubaud lui ont paru demander une refonte totale. Philologue et grammairien plus encore que littérateur, Roubaud développe ses synonymes avec une sorte de prolixité ; il les surcharge d'étymologies trop souvent arbitraires. Les éditeurs de l'ancien Dictionnaire, tout en reconnaissant la nécessité d'élaguer ce luxe d'érudition et d'exemples, n'avaient pas porté dans leur travail tout le discernement désirable. M. Guizot l'a refait entièrement avec autant de goût que de sagacité.

Dans tout ceci cependant il n'a rempli que les devoirs d'un éditeur ; mais ce mérite même est aujourd'hui fort rare, quoiqu'on réimprime plus que jamais ; trop de

gens capables de remplir ces utiles et modestes fonctions les dédaignent ; et trop souvent d'autres se les arrogent sans avoir la moindre idée de leurs difficultés. Il est vrai que la plupart les éludent : rien de plus commun que de voir réimprimer d'anciens ouvrages sans le moindre *Avertissement*. On va même jusqu'à remettre en vente des rebuts de magasin auxquels on se contente d'adapter de nouveaux titres ; et les tables de matières, chose agréable dans la plupart des livres, et nécessaire dans quelques-uns, manquent aujourd'hui dans presque tous.

Il semble sans doute que ceux qui peuvent le plus raisonnablement s'en passer sont les *Dictionnaires*, et peu de gens à la place de M. Guizot auraient songé à en donner une au sien. Mais il n'a point usé de ce prétexte spécieux pour s'épargner un travail ingrat et pénible. En rangeant les synonymes par ordre alphabétique, on n'avait pu avoir égard qu'à un seul mot de chaque article, et tous roulent au moins sur deux. Ainsi l'article 437, *Durable*, *Constant*, a été placé au mot *Durable* ; si vous cherchez *Constant*, vous le trouverez comparé à ses autres synonymes : *Ferme*, *Inflexible*, *Inébranlable* ; mais en recourant à la table des matières, vous trouverez l'indication des deux articles qui épuisent toutes les acceptions de ce mot. Au reste, ces observations doivent plutôt être considérées comme un avertissement aux éditeurs ordinaires qui négligent leurs devoirs, que comme un hommage rendu à l'homme de lettres qui a rédigé le Dictionnaire qui nous occupe. M. Guizot est bien au dessus d'un pareil travail ; il l'a prouvé par l'introduction qui précède le Dictionnaire, et par les nouveaux synonymes dont il l'a enrichi.

L'introduction seule forme un petit ouvrage où il règne beaucoup de méthode, d'érudition et de goût. L'auteur commence par développer le procédé qu'il faut suivre pour écrire des synonymes. Les opérations préliminaires sont de fixer avec exactitude le sens propre de chaque mot, et d'assigner les modifications dont ce sens est susceptible, après quoi il ne reste plus qu'à comparer plusieurs mots dans leurs différentes acceptions, pour découvrir clairement les ressemblances

et les différences de leurs significations primitives et accessoires.

Les moyens qu'il indique sont d'établir d'abord une bonne définition de chaque terme, d'en rechercher l'étymologie, de suivre dans les monumens de la langue les variations que sa signification a pu éprouver, et de consulter l'usage, non seulement dans la langue écrite, mais dans la langue parlée. Un autre précepte que M. Guizot donne, d'après l'exemple de Roubaud, nous a paru d'une application moins sûre et moins générale. Il pense que les mots, et sur-tout les noms, pourraient être rangés d'après leurs terminaisons en diverses classes essentiellement distinctes, et qu'on aurait ainsi un moyen de déterminer sur le champ le sens propre des mots, du moins, sous certains rapports; il y a bien quelque chose de vrai dans cette idée, mais les règles qu'elle servirait à établir seraient susceptibles de tant d'exceptions qu'elles deviendraient presque inutiles. Je n'en veux pour preuve que les exemples cités par M. Guizot lui-même, et qui sans doute ne sont pas les moins favorables à cette opinion. La terminaison *eur*, dit-il, désigne en général celui qui agit, *compétiteur*, *agriculteur*, etc. Il aurait dû ajouter : lorsque ces mots sont du genre masculin; car combien n'en avons-nous pas du genre féminin qui ne désignent point un agent, mais une affection de l'âme : *frayeur*, *douleur*, *terreur*, etc.; et parmi les mots du genre masculin nous en avons encore beaucoup, tels que *malheur*, *bonheur*, *honneur*, *labeur*, qui n'ont point la signification qu'il indique. Il veut que la terminaison en *ion* désigne l'action de faire; que fera-t-il donc, sous ce rapport, des mots *nation*, *notion*, *portion*, *potion*, et de tant d'autres? Il cite celui d'*inaction*, et prétend que c'est l'acte de ne rien faire. Il nous semble que l'*inaction* est un état et non pas un acte. Roubaud s'en était sans doute aperçu, mais il a voulu qu'*inaction* fût un acte, parce qu'il a choisi la terminaison *té* pour désigner un état, ce qui n'est pas d'une vérité plus générale; car sans compter les noms masculins, tels qu'*été*, *côté*, *pâté*, *traité*, comment ferait-il voir que *vérité*, *velleité*, *volonté*, *unité*, *faculté*, *fatalité*, etc., désignent; comme il le

veut, l'état où l'on se trouve ? Il est bon qu'en étudiant une langue chacun fasse des remarques pareilles pour son usage particulier. On sait bien alors que ce ne sont pas des règles, et on peut s'en aider sans inconvéniens ; mais je pense qu'il y en a beaucoup à les présenter comme générales.

M. Guizot discute et résout avec beaucoup de sagacité cette question : *Quelles sont les conditions nécessaires pour que des mots soient synonymes ?* Il a suivi dans cet examen le savant Eberhard, auteur d'une Synonymie allemande ; les lecteurs français y trouveront peut-être un peu de subtilité, mais ceux qui voudront faire de nouveaux synonymes, reconnaîtront que M. Eberhard et son interprète sont des guides excellens.

La recherche des causes qui ont multiplié les synonymes est encore plus intéressante. M. Guizot en indique les principales : 1° la diversité des dialectes d'une même langue : celui qui prévaut s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il a étouffés ; 2° la variété des sources étymologiques : deux mots ayant à peu près le même sens, dans deux langues différentes, passent dans une troisième ; il en résulte deux synonymes pour celle-ci : *bel-liqueux* vient du latin *bellum*, et *guerrier* de l'ancien Tiois *werra* ; 3° la facilité qu'ont eue d'abord les savans de former de nouveaux mots par des alliances étymologiques ; 4° le passage des mots de leur sens propre à un sens figuré ; 5° le changement de signification d'un mot lorsqu'il passe de l'état de substantif à celui d'adjectif ou de verbe, et *vice versâ*. Ainsi de *félicité* synonyme de bonheur est venu *féliciter*, synonyme de *congratuler* ; le verbe *plaire* a donné l'adjectif *plaisant*, qui énonce une idée toute différente, pour laquelle on a fait ensuite l'autre verbe *plaisanter*.

On voit que l'étude des synonymes demande beaucoup d'érudition et de recherches. Elle est laborieuse, mais elle est aussi très-importante. Outre son utilité pour la connaissance de la langue et de son histoire, elle en a une autre que M. Guizot développe très-bien : « Elle exerce, dit-il, la sagacité de l'esprit en l'accoutumant à distinguer ce qu'il serait aisé de confondre ; en déterminant le sens propre des termes, elle prévient

les disputes de mots, dont une équivoque, un mal-entendu sont presque toujours la cause; elle fixe l'usage dont elle devient le témoin et l'interprète; elle recueille, pour ainsi dire, les feuilles éparses où sont contenus les oracles de cette impérieuse sybille; elle peut même les suppléer en s'aidant des ressources que l'analyse logique et grammaticale lui fournit..... Elle rend aux divers mots d'une même famille leur physionomie propre et leur caractère original; elle sépare en quelque sorte les rameaux d'un même tronc, et l'influence qu'elle exerce sur la clarté des expressions s'étend aux idées mêmes qui acquièrent par elle une netteté plus grande. »

Il n'est donc pas étonnant, comme l'observe notre auteur, que cette étude ait été cultivée par les littérateurs anciens et modernes. Cicéron et Quintilien en avaient senti le prix; mais il nous reste peu de choses des travaux des anciens dans cette partie. Nous n'avons sur la langue grecque que l'ouvrage du grammairien Ammonius qui florissait au commencement du deuxième siècle de notre ère. Il ne nous est parvenu aucun Traité classique des latins sur cette matière, quoique Varron, Festus et Aulu-Gelle s'en fussent occupés; mais les Latinistes modernes ont suppléé, autant qu'il était possible, à la perte de leurs écrits. M. Guizot cite quatre auteurs principaux qui ont jeté un grand jour sur la synonymie latine. Barnabé Brisson et Denis Godefroi, tous deux français, n'en ont cependant traité qu'accidentellement, le premier en expliquant les formules de droit, le second en publiant le Recueil des grammairiens Latins, enrichi de notes. Les deux autres ont écrit *ex professo* sur les synonymes: Ausone Popma, né en Frise, ses deux Traités *De differentiis verborum* et *De usu antiquæ locutionis*; Gardin Dumesnil, professeur à l'université de Paris, ses *synonymes latins* imprimés en 1777. L'ouvrage de Popma, dit M. Guizot est devenu classique; celui de Dumesnil est plus répandu, plus spécial et plus complet, mais l'auteur, qui s'était proposé l'abbé Girard pour modèle, s'est souvent laissé guider par la synonymie française plutôt que par une pure latinité.

Les anglais et les allemands ont aussi étudié leurs langues sous ce rapport; il paraît que l'on n'a sur la

première que les essais du docteur Blair et la synonymie anglaise de M^{me} Piozzi (1). Mais les Allemands ont été aussi féconds, dans ce genre que dans tous les autres; outre M. Eberhard dont nous avons déjà parlé, et le célèbre Adelung, M. Guizot cite encore Stosch, Fischer, Teller, Schlütter, parmi les écrivains de cette nation qui se sont occupés de l'étude des synonymes.

Disons à la louange des Français que c'est à eux que cette étude a le plus d'obligations. On vient de voir que des quatre auteurs principaux qui ont traité de la synonymie latine, trois étaient Français, et ce sont aussi les Français qui ont entrepris les premiers des travaux pareils sur leur propre langue : l'ouvrage de l'abbé Girard a précédé tous ceux des Anglais et des Allemands. M. Guizot en apprécie le mérite et passe de même en revue ceux de ses successeurs. Il rend justice à la sagacité, au goût et à la finesse de Girard, à l'érudition et aux connaissances grammaticales de Beauzée. Il passe légèrement sur les travaux de Diderot et de d'Alembert, qui ne forment point un corps d'ouvrage, et parle peut-être avec trop d'étendue de ceux de l'abbé Roubaud. Ce littérateur est le premier qui ait introduit de la méthode dans l'étude des synonymes. M. Guizot considère son ouvrage sous trois points de vue : l'étymologie, la classification d'un grand nombre de mots d'après leur terminaison, et la synonymie proprement dite. Il le loue avec raison sous ce dernier rapport, et réfute avec beaucoup de solidité son système erroné d'étymologie; mais il donne, à ce qu'il nous semble, trop d'importance à celui des terminaisons. Il rapporte à l'appui plusieurs exemples qui nous ont paru beaucoup plus propres à fatiguer l'attention qu'à convaincre l'esprit du lecteur. Au pis aller ce serait peu de chose

(1) Il s'est glissé en cet endroit de l'introduction (page xxviii) une faute d'impression assez singulière, et qui est répétée deux fois; on y lit MM. Piozzi au lieu de M^{me} Piozzi. L'ouvrage est d'ailleurs très-correctement imprimé; nous n'y avons remarqué qu'une autre faute non moins bizarre, il est vrai, mais que tout le monde peut corriger. Il est dit, page 573 (art. *livre, franc*), que le franc se divise en dix parties appelées *centimes*, au lieu de *décimes*.

que cinq ou six pages mal employées à la fin d'un morceau aussi bien écrit que bien pensé.

Nous dirons peu de chose du corps de l'ouvrage. La grande majorité des matériaux qui le composent était déjà connue et nous avons rendu compte de la manière dont le nouvel éditeur les a remaniés. Quant aux nouveaux articles, au nombre de plus de cent-cinquante, dont il a enrichi ce dictionnaire et qui sont en grande partie de lui, le meilleur moyen de faire connaître l'esprit qui y règne et la manière dont ils sont traités, serait d'en citer quelques-uns. Nous nous bornerons à deux pour ne pas trop alonger cette annonce.

IMPIE, IRRÉLIGIEUX, INCRÉDULE.

L'impie s'élève contre la divinité; l'homme *irréligieux* rejette toute espèce de culte et d'adoration; l'*incrédule* en matière de religion dispute contre la croyance qui lui a été enseignée.

L'*incrédulité* peut tenir à la nature des dogmes enseignés; tel philosophe *incrédule* dans le paganisme a cru au christianisme dès qu'il l'a connu. L'*irréligion* est le résultat d'une opinion générale; l'*impiété* est l'effet d'un dérèglement de l'imagination.

L'*incrédulité* peut être plus ou moins affermie, plus ou moins absolue; elle peut s'étendre jusqu'à l'athéisme, ou se borner à des doutes sur la religion qu'on n'a pas encore abandonnée. L'*irréligion* n'a qu'un seul type; Déiste ou Athée, l'homme *irréligieux* est le même dans toutes ses actions, puisque son esprit se refuse à toute idée de la nécessité d'un culte et son cœur à toute acte d'amour. L'*incrédule* peut n'être pas un *impie*, si, se bornant à ne pas croire, il ne s'en fait pas un sujet de joie et de triomphe : il peut y avoir un *impie* qui ne soit pas *incrédule*, et qui, par un orgueil brutal et insensé, renie le Dieu qu'il croit dans son cœur.

BÊTISE, SOTTISE.

La *bêtise* ne voit point; la *sottise* voit de travers. Les idées bornées, voilà ce qui constitue la *bêtise* : les idées fausses, voilà l'apanage de la *sottise*. La *bêtise* qui se tient dans son petit cercle d'idées, reste *bêtise*, parce

qu'elle n'a d'autre inconvénient que la privation des idées. C'est ce que M^{me} Geoffrin appelait une *bête tout court*, c'est-à-dire, qui n'est qu'une *bête*. Mais une *bête court* risque à tout moment de devenir un *sot* ; il lui suffit pour cela de sortir de son cercle. La *bétise* déplacée devient *sottise*, parce qu'elle rencontre des idées qu'elle ne sait pas juger et qui ne peuvent être que fausses.

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Parce qu'ayant plus d'idées et n'en pouvant avoir de justes, il en a un plus grand nombre de fausses. Dire des *bétises*, c'est donner une preuve d'ignorance sur des choses que tout le monde sait : dire des *sottises*, c'est parler de travers sur ce qu'on croit savoir.

La *bétise* simple suppose au moins une sorte de modestie dans celui qui se tient à sa place ; la *sottise* indique la suffisance de celui qui veut s'élever au-dessus de sa portée. On peut être *sot* sans être *bête* ; il ne faut que la suffisance qui fait qu'on se croit plus d'esprit qu'on n'en a. La dénomination de *sottise* s'applique à toute espèce d'orgueil mal placé. Un grand seigneur a de la hauteur, mais un parvenu a de la *sottise*.

La *bétise* est nulle et ennuyeuse ; la *sottise* bavarde et incommode. Il n'y a rien de si difficile que de se faire comprendre d'une *bête*, et de se faire écouter d'un *sot*.

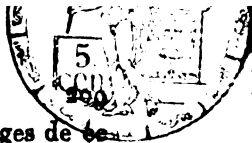
IL nous semble que l'auteur de ces articles n'était pas indigne de continuer les ouvrages de Girard, de Beauzée et de Roubaud ; et qu'on peut garantir avec certitude le mérite et le succès du *Dictionnaire* auquel il a bien voulu donner ses soins.

VANDERBOURG.

VOYAGE ÉPISODIQUE ET PITTORESQUE AUX GLACIERS DES ALPES, suivi de *la Duchesse de la Vallière*, tragédie en cinq actes, en vers, et des *Aveugles de Franconville*, comédie en un acte, en prose ; par M. F. Vernes, de Genève. — Un vol. in-12. — A Paris, chez Gauthier et Bertin, libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

UN *Voyage dans les Alpes* pourrait être l'un des plus

AVRIL 1809.



plus instructifs et des plus intéressans ouvrages de ce genre; mais il faudrait, pour que l'ouvrage fût tout ce qu'il peut être, que l'écrivain réunît des qualités rares et nombreuses; l'esprit d'observation, des connaissances variées dans les sciences naturelles, une imagination mobile et brillante, enfin, un talent flexible qui sût, avec une égale facilité, analyser, dissertar et peindre; lumineux et précis dans les observations scientifiques, conséquent et méthodique dans les discussions, plein d'éclat, de verve et de fraîcheur dans les descriptions pittoresques de la nature. Un tel voyageur, s'il existe, sèmera son récit d'observations pleines de science et de sagacité, telles qu'il s'en trouve en grand nombre dans l'ouvrage de M. de Saussure; de peintures vives et richement colorées, comme on désirerait d'en trouver plus souvent dans quelques voyageurs qui ont parcouru les Alpes depuis M. de Saussure, et dans M. Vernes lui-même; de réflexions morales, justes sans être triviales, fécondes et non prodiguées, et de souvenirs historiques rappelés avec choix et réserve. Son livre, *aimé des lecteurs*, plaira presque également au naturaliste, à l'homme du monde, au philosophe et au savant.

Ce n'est point ce livre qu'a fait M. Vernes; ce n'est pas même celui qu'il s'est proposé de faire; son titre l'annonce assez. *Voyage épisodique* n'est qu'une expression aussi obscure qu'impropre; mais *Voyage sentimental*, qui ne vaut peut-être pas mieux (c'est le titre sous lequel cet ouvrage est désigné dans la préface) annonce du moins que l'auteur écrit dans le genre de Sterne. Original dans ses fautes comme dans ses beautés, le voyageur anglais devait former une école: malheureusement, comme il arrive presque toujours, les beautés sont restées au maître, les fautes seules ont passé aux élèves. Quel que fût d'ailleurs le mérite de ce genre, il faudrait bien se garder de l'appliquer indistinctement à tous les sujets; et un *Voyage sentimental aux glaciers des Alpes* semblerait trop présenter une idée bizarre et burlesque. Aussi n'y a-t-il dans M. Vernes aucune proportion entre le sujet et l'ordonnance de l'ouvrage, entre les sites qu'il parcourt et les scènes

O

dont il les entoure, et les réflexions qu'ils lui suggèrent et le style dont il les décrit. Cette disproportion choquante donne souvent à son livre une apparence de parodie.

Un jeune fat, blasé sur toutes les jouissances de la capitale, et poursuivi par l'ennui au sein des plaisirs, entre un beau matin chez son ami, M. Vernes, et lui demande une recette contre *ce sommeil léthargique qui s'empare de toutes les facultés de son être* : celui-ci lui propose un remède tout simple, *un Voyage d'agrément autour du monde*. La proposition est acceptée. Verseuil court aussitôt chez *Délie, Aglaé, vingt autres femmes à la mode, faire de tendres adieux qui ne coûtent pas une larme*. Paphos et Cithère sont les beaux lieux par lesquels notre voyageur va commencer sa longue course, et l'on est au point d'aller à Marseille s'embarquer incontinent pour les îles de l'Archipel; mais ce n'est point là le compte de l'auteur, qui se propose d'écrire un *Voyage aux glaciers des Alpes*. Il a donc des affaires très-pressées qui l'appellent à Genève : ce sera donc par Genève que son ami, M. Verseuil, commencera le tour du monde.

Il n'en va pas tout-à-fait ainsi : notre étourdi, en arrivant, rencontre fort à propos une jeune et belle dame, dont la fraîcheur et les grâces ne l'avaient pas frappé à Paris, mais qui l'enflamment sans peine sur les bords fleuris du Léman. M^{lle} de Limeuil et sa sœur se proposaient de visiter les Alpes; Verseuil, bornant son vaste projet, veut se mettre de la partie. Lui, son ami, les demoiselles de Limeuil, leurs amis et leurs amies, les unes jeunes, les autres plus âgées, les unes tendres, les autres prudes, s'appêtent à un prompt départ. Enfin, la caravane se met en marche, accrue de M. Oslin, homme aimable, enjoué, de plus habile botaniste, et du bon père la Joie, qui est le polichinelle de la troupe.

On pense bien qu'un voyage entrepris de la sorte, et fait en si bonne compagnie, ne peut pas être consacré à des recherches, à des observations bien profondes, et que sa relation ne doit pas ajouter beaucoup aux découvertes de la géologie, ni même de l'histoire natu-

relle, quoiqu'on distingue parmi les voyageurs M. Oslin le botaniste.

Des plaisanteries qui ne sont pas toujours gaies, des galanteries trop souvent fades, des gentillesse sentimentales, voilà, comme on a pu le prévoir, ce qui remplit une bonne partie du volume. Un chamois, poursuivi par les chasseurs, vient-il se réfugier aux pieds de mesdemoiselles de Limeuil, elles lui font un collier de leurs rubans et le conduisent en laisse sur la route du Montanvers. Le chamois, mis en liberté, part comme l'éclair et disparaît. « C'est ainsi que les cœurs nous échappent, dit en souriant la belle Sophie; nous avons beau les enlacer de doux liens, ils les méprisent, et partout nous retrouvons l'inconstance du jeune chamois. » C'est ainsi, dirai-je moi-même à regret, qu'on trouve partout dans le roman de M. Verne quelques phrases pleines d'afféterie, et d'autant plus déplacées qu'elles forment un continuel contraste avec le spectacle sublime des lieux qu'il est supposé parcourir, et qu'il sait quelquefois décrire avec beaucoup de vigueur et d'éclat. Ses historiettes multipliées, ses interminables réflexions sur le bonheur et les amours champêtres des habitans de ces montagnes, tout cela me paraît trop du genre moutonnier: je préfère infiniment ses descriptions pittoresques, quoiqu'elles soient encore souvent déparées par des traits de mauvais goût, de l'exagération, du faux sublime, et des expressions bizarres. Ce sont surtout les *pages de la nature*, les *feuilletts du ciel et de la terre*, ou même les *plus éloquens feuilletts* de tout cela. Je pourrais multiplier beaucoup les remarques de ce genre, mais après avoir averti l'auteur de ses principales fautes dont il pourrait aisément faire disparaître une bonne partie, je me hâte de mettre le lecteur à portée d'apprécier ce qui les rachète, en transcrivant un des morceaux où M. Verne me paraît avoir montré le plus de chaleur et d'imagination.

« La source de l'Arvéron, dit-il, dans son huitième chapitre, est l'un des plus beaux phénomènes du monde glacial que nous parcourions; située au pied du Montanvert, elle sort d'une caverne, dont d'énormes glaçons forment la brillante coupole, le fronton, les colon-

nades et le péristyle. Jamais la fable ne prêta aux Dieux des fleuves, pas même à celui des mers, une urne plus curieuse, un palais plus magnifique; jamais l'imagination de Michel-Ange ne se figura des proportions plus riches, plus hardies, quand, cherchant à fonder un temple digne de l'Etre-Suprême, la cathédrale de Saint-Pierre de Rome se dessina toute entière à sa pensée, dans sa majesté simple et sublime, et fixa *les vœux* de ce vaste génie. Le soleil vient-il à frapper de ses rayons ce palais magique, ces dômes de cristal, devant lesquels celui des Invalides serait à peine aperçu, il y verse toutes les couleurs, tous les arcs en ciel, mille configurations qui varient suivant le point de vue où l'on se place, et le fait briller d'un éclat que ne peuvent soutenir long-tems les yeux.

« L'Arvéron sort en grondant de sa caverne, et roule déjà sur un sable d'or des rochers et d'énormes glaces; enfant déjà viril à sa naissance, il imprime le respect et la terreur au premier *terme* de sa course, et se montre digne de la majesté de son berceau. Malheur aux téméraires qui, près de cette coupole sonore, et plus fragile que le verre, veulent mêler au bruit de ses eaux le retentissement de quelque arme à feu ! Il semble alors que le dieu du torrent, éveillé tout à coup, s'en irrite, et, pareil à Samson, ébranle son palais, et le fasse crouler sur les profanes qui troublent son sommeil. Tel fut le sort qu'éprouvèrent MM. Marris, père et fils, il y a quelques années, et Chamonné est encore plein de ce tragique événement; le retentissement d'un coup de pistolet, qu'ils *lâchèrent* sous la voûte immense de l'Arvéron, la fit crouler sur leur tête. Au premier signe de l'écroulement, ils ont recours à la fuite; il est trop tard : le fils tombe et périt comme frappé de cent tonnerres; le père, en fuyant, tourne la tête vers son fils, chancelé à sa vue, et veut en vain lui tendre une main secourable; plus malheureux, il lui survit, et tombe lui-même les jambes fracassées sous les débris des glaces. »

« Dans le tableau que je viens de tracer de la source de l'Arvéron, je l'ai plutôt décrite telle que je l'ai vue autrefois, que telle qu'elle est aujourd'hui; une fois

abattues, ses décorations ne reparaissent que de loin en loin ; il semble que la nature, avare de ce brillant phénomène, ne veuille l'offrir que rarement à ses admirateurs, pour mieux en faire priser la magnificence ; et depuis quelques années, ce lieu *languit* désenchanté. »

Le plus singulier chapitre de ce roman, où il y en a beaucoup de très-singuliers, est, sans aucun doute, celui où notre auteur raconte la triste aventure d'un jeune et intéressant anglais qui, lisant la *Nouvelle Héloïse*, s'éprit d'une belle passion pour M^{lle} Julie d'Etange, et en perdit la raison. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est la conclusion que M. Vernes se croit obligé de tirer d'une si plaisante fiction, et le sérieux avec lequel il reproche à Rousseau les funestes effets de son éloquence, et le danger de ces peintures passionnées *où toute la flamme du génie de l'écrivain passe dans le cœur de l'homme sensible, et lui fait partager les rêves de son imagination.* Cette manière d'attaquer Rousseau n'est malheureusement pas très-neuve. C'est avec des armes si bien trempées que l'ont combattu de tout tems ses redoutables adversaires. Aussi voyons-nous combien sa renommée est déchue, combien elle a reçu de blessures, qui pourtant ne sont pas mortelles, ce qui est bien étonnant. Il ne faut point ranger M. Vernes parmi les ennemis de cet homme célèbre. L'éloge de son éloquent compatriote se trouve en vingt endroits de son livre : mais pourquoi y trouve-t-on aussi le chapitre où il l'accuse ? Ce chapitre est fort court : sa singularité m'engage à le transcrire. Il achèvera d'ailleurs de faire connaître le style et la manière de l'écrivain.

CHAPITRE XXI. — *Passion malheureuse.*

Nous nous étions assis dans les bosquets de Clarens, sur une esplanade d'où nous découvrons d'un côté le château de Chillon, dont le Léman baigne les murs ; de l'autre, Vevai, jolie petite ville du canton de Vaud, et en face de nous le noir et majestueux rideau des Alpes, qui couvre de son ombre Meillerie, et d'autres villages étendus à leur pied. Dans le tems que nous

admirions ce tableau pittoresque , où par-tout se fait sentir un contraste de beautés riantes et mélancoliques , je vis passer un jeune anglais que j'avais connu à Londres ; il était alors d'une figure charmante , et sa physionomie , douce et spirituelle , décelait une âme profondément sensible ; maintenant la pâleur de son teint , sa maigreur , l'altération de ses traits , me firent craindre qu'il ne fût devenu la victime de quelque passion malheureuse ; l'égarement de ses yeux me fit même redouter celui de sa raison. Fils unique de parens tendres , riches et très-estimés , réunissant d'ailleurs tout ce qui peut intéresser et plaire , comment l'amour aurait-il fait son malheur ? Quelle femme lui avait été cruelle ? Touché de son état , et curieux d'en connaître la cause , je me détachai de *ma* compagnie , et m'avauçai vers lui. Mon cher Williams , lui dis-je , quelles circonstances vont ont conduit en ces lieux , et d'où vient cet air de tristesse qui me permettait à peine de vous reconnaître ?

— Mon ami , me répondit-il , en me serrant dans ses bras et me montrant son cœur , je suis frappé là , et je sens que je n'en reviendrai pas.

— Je vous comprends ; vous aimez : eh ! quelle femme avez-vous trouvée insensible ?

— La femme la plus céleste , la plus digne de l'adoration des mortels ; tout vous parle ici d'elle , le ruisseau qui murmure et qui reçut son image ; le bosquet témoin de son premier baiser , la fleur qui naît sous ses pas , l'écho qui répète si souvent son nom.... Puis il s'arrêtait *tout court* pour l'entendre.

— Quel est son nom ?

— Julie d'Etange.

A ce nom je reculai de trois pas.

— Que dites-vous , Williams , Julie d'Estange ?

— Elle même ; vous avez lu les lettres de cette femme enchanteresse ? vous savez comme elle aime ? Hélas ! sans Saint-Preux , j'eusse été peut-être le plus heureux des hommes !..... Mais j'ai reçu dernièrement la nouvelle de sa mort , et je conserve quelque espérance.

— Quelle erreur vous abuse , mon cher ami ! Julie n'a jamais existé que dans l'imagination de Rousseau.

— Je suis sûr du contraire, me dit-il, en m'interrompant vivement; son père n'a fait courir le bruit de son mariage avec Volmar, et de sa mort, que pour la dérober au monde, et ôter tout espoir à Saint-Preux. Puis d'un air de mystère : « Ne me trahissez pas, je possède son portrait. » A ces mots, il me montre le portrait d'une figure digne du pinceau d'Angélica Kauffmann. « Elle se cache, continua-t-il, à tous les regards, mais quelquefois elle paraît sensible à mes peines; je la vois errer dans les bois d'alentour; elle me sourit, me plaint; j'entends sa voix, j'accours, et je ne sais par quel prestige elle m'échappe sans cesse !... Mais voici l'heure du soir où elle se promène dans la solitude : Adieu, mon ami, je vole découvrir ses traces, vivre ou mourir de mon amour. »

« Puis il s'enfonça dans l'épaisseur du taillis, me laissant réfléchir sur le danger de ces écrits enchanteurs, où toute la flamme du génie de l'écrivain passe dans le cœur de l'homme sensible et lui fait partager les rêves de son imagination.

» J'ai appris dès-lors que la mère de Villiams, désespérée de l'état de son fils, après avoir vainement essayé les remèdes usités, avait voulu tenter de guérir, ou du moins de calmer son délire, en paraissant le favoriser; en conséquence, elle avait engagé une jeune orpheline, aussi sage que belle, à jouer le rôle de Julie d'Étange; mais préalablement un peintre avait remis son portrait à Villiams, en le lui donnant pour celui de Julie, et quand l'imagination de l'infortuné se fut assez remplie des traits adorés que ses yeux contemplaient sans cesse, sa mère lui fit rencontrer la fausse Julie, dans les bosquets de Clarens. Villiams, reconnaissant en elle le modèle de son portrait, n'avait pas douté que ce ne fût Julie elle-même, et l'avait fait l'arbitre de sa destinée. Avant de l'unir à la jeune Julie, sa mère lui avoua la ruse que lui avait suggérée son ingénieuse tendresse, et, le serrant dans ses bras, lui présenta Julia comme une épouse qui réunissait tous les attraits, toutes les vertus de Julie, sans que nulle tache les eût jamais souillés, et que nul autre amour que le sien eût jamais rempli son cœur. A cette déclaration inattendue, Villiams

tombe dans une profonde rêverie, verse des larmes, puis sortant tout à coup de cet état comme d'un songe qui l'a long-tems égaré : « O ma mère, ô toi qui seras pour moi mieux que Julie ! leur dit-il, en les pressant sur son cœur, je vous dois mon retour à la raison et au bonheur ; je vous dois une nouvelle vie ; qu'à jamais elle vous soit consacrée !

» Williams épousa Julie et fut heureux de son amour ; mais son état de langueur et d'aliénation avait porté un coup mortel à sa santé, et au bout d'un an de mariage, il expira dans les bras d'une épouse chérie, bien revenu de son erreur, mais trop faible pour soutenir la félicité réelle que *lui* avait succédé.

» Un de ses amis, qui possède une des plus belles terres des environs de Londres, lui a fait élever un monument où l'artiste a représenté la Raison arrachant des mains de l'Amour les lettres de Julie, et en déchirant quelques pages.»

Pourquoi, pourrais-je demander à M. Verne, si les peintures de l'amour vous paraissent si dangereuses, les trouve-t-on à chaque instant dans presque tous vos ouvrages ? Mais il me répondrait, peut-être, que ces peintures passionnées, si séduisantes dans l'Héloïse, ont moins de *danger* sous sa plume ; et je serais forcé d'en convenir.

Je conviendrai plus volontiers du mérite et de l'intérêt de quelques-unes de ses descriptions, et de l'aimable facilité d'un certain nombre de couplets bien tournés, qu'on trouve épars çà et là dans les diverses chansons dont il a égayé son voyage. V. F.

CONNAISSANCE DES TEMS OU DES MOUVEMENS CÉLESTES, à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, pour l'an 1810. — Publiée par le Bureau des Longitudes.

PARMI les livres utiles à la société, il en est un, plus répandu que tous les autres, parce qu'il est d'un usage général et d'une nécessité presque absolue. Il n'y en a pas non plus qui ait autant d'autorité ; car nous le con-

sultons à tout moment pour régler nos actions ou notre conduite, et nous obéissons sans réplique à ses décisions qui sont toujours sûres et infaillibles. Quoique, sous ce rapport on pût le regarder comme un livre de morale, c'est aussi un livre de science; car les connaissances les plus sublimes s'y trouvent concentrées sous le moindre volume, réduites à ce qu'elles ont d'immédiatement applicable, et présentées avec tant de simplicité que le plus ignorant des hommes en peut profiter tout autant que le plus instruit. Ce livre si savant, si utile, si respecté de tout le monde, c'est l'Almanach.

La connaissance des tems est l'almanach des navigateurs et des astronomes. On n'y trouve point l'annonce du beau ou du mauvais tems, du froid ou du chaud qu'il doit faire. Les charlatans savent ces sortes de choses, les vrais savans les ignorent. Mais on y voit pour chaque jour, et même pour différentes heures du jour la position apparente de tous les corps célestes jusqu'à présent observés, leurs mouvemens, leurs distances, les phénomènes qu'ils doivent présenter, en un mot toutes les données qui peuvent être utiles à l'astronomie ou à la navigation. Le savant dépose ce recueil dans son observatoire pour prévoir d'avance l'état du ciel, et le navigateur l'emporte avec lui dans ses voyages.

Ces résultats, d'où dépendent souvent la vie des marins et le succès des expéditions nautiques, sont calculés avec un soin extrême, d'après les meilleures tables astronomiques et par les méthodes les plus sûres et les plus exactes. Le Bureau des longitudes ne cesse de s'occuper du perfectionnement de cette partie importante de son institution, soit en s'attachant à donner aux observations qui leur servent de base le dernier degré d'exactitude, soit en portant le flambeau du calcul et de l'analyse mathématique dans les questions les plus profondes de la mécanique céleste. Par ses soins, l'Observatoire impérial s'est enrichi d'excellens instrumens qui lui manquaient, et les observations journalières s'y font maintenant avec autant de régularité et de précision qu'en Angleterre. En même tems, tous les points fondamentaux de l'astronomie ont été repris. Les élémens du soleil, de la lune, des planètes et des satellites ont été déterminés avec une exac-

titude toute nouvelle. On a mesuré un grand arc du méridien depuis Dunkerque jusqu'aux îles Baléares, et l'on a observé sur cet arc les variations de la pesanteur, opération qui sert de base à toutes nos mesures et qui fournit les données les plus précises sur la figure de la terre. Ces travaux des observateurs ont été soutenus et dirigés par les géomètres que possède le Bureau des longitudes. Toutes les ressources de l'analyse mathématique ont été employées pour rechercher jusqu'aux plus petites inégalités des mouvemens célestes, pour déterminer complètement leur forme, leur étendue, leurs valeurs, et indiquer ainsi aux astronomes plusieurs résultats qu'ils n'auraient découverts qu'avec une peine extrême, ou même qu'ils n'auraient jamais pu découvrir par la simple observation. C'est encore par le calcul fondé sur des expériences et sur des observations précises que les lois des réfractions atmosphériques ont été fixées, et leurs véritables valeurs déterminées exactement. C'est encore par le calcul que l'on a connu les moindres détails des phénomènes des marées, et que l'on a pu prédire les époques où elles peuvent, si l'action des vents les favorisent, devenir dangereuses pour nos côtes. Mais c'est sur-tout dans les mouvemens de la lune que l'analyse s'est montrée dans toute sa force et dans toute son utilité; les tables de ce satellite, si importantes pour la navigation, et auxquelles les efforts des astronomes n'avaient jamais pu donner une perfection durable, ont été complètement soumises à la théorie de la pesanteur universelle; on a découvert de nouvelles inégalités dont l'existence, jusqu'alors inconnue aux astronomes, altérerait continuellement les tables et les élémens qu'ils établissaient. Et comme, en ayant égard à ces inégalités, les observations anciennes et modernes se trouvent représentées avec une très-grande exactitude, il est extrêmement probable que l'on n'en a omis aucune qui soit de quelque importance, et par conséquent l'on a tout lieu d'espérer que les résultats actuels se maintiendront pendant plusieurs siècles sans avoir besoin de corrections. Cette réunion d'efforts, de travaux et de recherches, cette alliance de l'esprit de calcul avec le talent de l'observation a produit les tables célestes les

plus parfaites qui aient jamais paru ; et ce qui n'est pas moins remarquable , tout cela a été l'ouvrage d'un petit nombre d'années ; car on ne doit pas craindre de le dire , c'est par les travaux des membres du bureau des longitudes et par leurs encouragemens , que l'astronomie théorique et observatrice est parvenue en France à sa perfection.

Pour montrer que ces assertions ne sont pas exagérées, nous allons les appuyer d'un suffrage dont l'autorité en pareille matière paraîtra sans doute irrécusable. Il existe en Angleterre comme en France, un bureau des longitudes chargé de rédiger un ouvrage analogue à la connaissance des tems et que l'on nomme l'Almanach nautique (the nautical Almanack). On donne à cet ouvrage un soin extrême et l'on ne néglige rien pour l'amener au plus haut degré de perfection. Dans le volume publié pour 1813 , le célèbre M. Maskeline , astronome royal , rend compte, au nom du Bureau des longitudes, des méthodes et des tables qui ont été successivement employées à la rédaction de l'Almanach nautique, et après avoir rappelé l'usage que l'on a fait des tables de Mayer pour la lune, de celles de Lalande pour les planètes, et de celles de Wargentin pour les éclipses des satellites de Jupiter, arrivé à l'Almanach de 1804, il ajoute :

« En 1792, parut la troisième édition de l'Astronomie
 » de M. de Lalande, qui eut la bonté de m'en envoyer un
 » exemplaire. Cet ouvrage contenait de nouvelles
 » tables du soleil, de la lune, des planètes et des satel-
 » lites de Jupiter, construites sur les meilleures obser-
 » vations, d'après les théories mathématiques de MM.
 » Lagrange et Laplace, fondées elles-mêmes sur le prin-
 » cipe de la pesanteur universelle découvert par Isaac
 » Newton. Les tables du soleil sont construites par
 » M. Delambre, d'après mes observations; les tables de
 » la lune sont celles de M. Charles Mason, en y substi-
 » tuant l'accélération du mouvement moyen donné par
 » la théorie de M. Laplace, à la valeur que Mayer
 » avait adoptée, et diminuant le moyen mouvement sé-
 » culaire de 23". Les tables de Mercure, de Vénus et de
 » Mars sont construites par M. de Lalande; les tables
 » de Jupiter et de Saturne sont construites par M. De-

» lambre, d'après la théorie de M. Laplace, qui repré-
 » sente avec une extrême exactitude les grandes inéga-
 » lités de ces deux planètes; les tables de Herschell ont
 » été aussi calculées par M. Delambre, d'après la mé-
 » thode donnée par M. Laplace pour Jupiter et Saturne;
 » les tables des éclipses des satellites de Jupiter ont été
 » construites par M. Delambre, sur la théorie approfon-
 » fondie de M. Laplace, et elles représentent les obser-
 » vations avec une étonnante exactitude.

» Dans l'année 1806, le Bureau des Longitudes de
 » France publia de nouvelles tables du soleil construites
 » par M. Delambre, et encore plus parfaites que les
 » premières; il publia aussi des tables nouvelles et plus
 » parfaites de la lune, calculées par M. Burg, d'après la
 » théorie de M. Laplace, avec les maxima des inégalités
 » déduites de mes observations, et les époques établies
 » sur les observations de Bradley; dans ces tables, par-
 » mi d'autres perfectionnemens, on trouve une nou-
 » velle inégalité découverte par M. Laplace dans la lon-
 » gitude de la lune, et dont la période est de cent
 » quatre-vingts ans (1)..... Ces tables ont été long-tems
 » attendues, et notre Bureau des Longitudes a anticipé
 » sur l'utilité dont elles seront désormais pour les calculs
 » de l'Almanach nautique. Le Bureau des longitudes de
 » France a bien voulu m'envoyer plusieurs copies de
 » ces tables. Je les ai immédiatement remises entre les
 » mains de nos calculateurs, et le présent volume de
 » l'Almanach nautique pour l'année 1813 est enrichi
 » de cette importante amélioration.»

D'après ce respectable témoignage de M. Maskeline, on voit que tous les résultats de l'Almanach nautique sont maintenant fondés et calculés sur les tables astronomiques françaises. C'est une chose bien honorable pour les sciences que ce libre hommage rendu à la vérité par une nation qui, à notre égard, ne sera point taxée de flatterie. Qui ne sentirait son âme s'agrandir en

(1) Il est très-probable que cette inégalité, jusqu'alors inconnue, était la principale cause qui altérait constamment les tables de la lune, et obligeait les astronomes d'y retoucher sans cesse.

(Note de l'auteur de l'article.)

songeant à cette noble communauté de travaux et de lumières établie au milieu de la guerre la plus terrible entre des hommes paisiblement dévoués aux sciences, et qui, sans cesser d'être fidèles aux intérêts de leur patrie qui les séparent, travaillent de concert et sans relâche au bien de cette autre patrie qui les réunit dans le domaine de la pensée?

Outre les annonces des phénomènes astronomiques, la connaissance des tems renferme sous le titre d'additions un certain nombre de Mémoires et d'Observations importantes pour l'astronomie, qui rendent la collection de cet ouvrage très-précieuse et prolongent l'utilité de chaque volume bien au-delà de l'époque à laquelle il était primitivement destiné.

On y trouve d'abord le tableau des observations faites chaque année à l'Observatoire impérial, avec d'excellens instrumens. Ce Recueil formera par la suite les données les plus certaines pour l'amélioration des tables astronomiques; car, malgré la précision actuelle de ces tables, les astronomes travaillent constamment à les perfectionner. On joint à ces observations un extrait de celles qui se font dans quelques villes du midi de la France ou dans l'étranger; enfin, on y insère des Mémoires particuliers sur divers points d'astronomie théorique et pratique, et l'on y donne une histoire des progrès de cette science, en analysant les ouvrages qui s'y rapportent et qui ont paru dans l'année.

Nous n'indiquerons pas particulièrement les divers Mémoires insérés dans le volume que nous annonçons; car il nous serait impossible d'en donner ici un extrait intelligible pour les lecteurs qui ne connaissent point l'astronomie, et leurs titres seuls n'apprendraient rien à personne. Mais nous annoncerons comme étant d'un grand intérêt, une collection précieuse d'observations Chinoises fort anciennes, dont une partie avait déjà paru dans le volume de 1809, et dont la suite se trouve dans le volume de 1810. Ces observations sont tirées d'un manuscrit inédit qui se trouvait dans la bibliothèque de l'Observatoire, et qui avait été envoyé de la Chine par le père Gaubil, savant jésuite employé dans les missions. C'est sans doute le Recueil le plus complet de ce genre.

On y trouve non-seulement des observations d'éclipses du soleil et de la lune, mais des occultations d'étoiles par la lune, par les planètes, et des hauteurs méridiennes du soleil, ou des longueurs d'ombres observées avec des gnomons et avec beaucoup de soin. Ces observations, qu'il paraît impossible de révoquer en doute lorsqu'on examine leur ensemble et les détails des circonstances qui les accompagnent, remontent à une époque très-reculée. Mais, comme l'antiquité de l'empire de la Chine a été récemment révoquée en doute par un écrivain très-instruit dans la langue et dans les usages de cette nation, et comme en adoptant ou en combattant cette opinion on paraît n'avoir employé principalement que des témoignages ou des traditions historiques, il m'a semblé qu'il serait utile de discuter aussi avec quelque détail les preuves résultantes des observations astronomiques; car d'après la perfection actuelle de nos tables, les observations des éclipses ne sont pas les seuls monumens historiques que fournisse le ciel; les variations séculaires des mouvemens célestes, maintenant calculées avec exactitude, doivent, en se manifestant dans les observations anciennes, attester aussi leur réalité. Cette discussion des observations chinoises fera l'objet d'un second article.

Il me reste à dire un mot de l'Annuaire que publie également le Bureau des longitudes. C'est un petit volume de 120 pages in-18, extrait de la *Connaissance des Tems*, et qui contient toutes les indications qui peuvent être généralement utiles au public. On y donne pour chaque jour les heures du lever et du coucher du soleil, sa distance à l'équateur ou sa déclinaison, la correspondance du tems moyen et du tems vrai, les heures du lever et du coucher de la lune et des planètes principales, les heures de leur passage au méridien, les phases de la lune, ses éclipses, les annonces des grandes marées et des phénomènes célestes les plus remarquables. On y donne un exposé du système métrique des poids et mesures et des tables de conversion pour la correspondance des mesures nouvelles avec les anciennes. On y trouve les valeurs des principales monnaies d'or et d'argent usitées chez les différens peuples du monde, les

tables de la mortalité et de la population de la France, la correspondance des Calendriers; enfin, toutes les indications que l'on croit susceptibles d'un intérêt général. On s'attache à donner à ces indications toute la précision possible. On y joint ordinairement quelques détails sur les nouvelles découvertes astronomiques et sur les grandes entreprises de travaux publics. Ainsi, dans l'annuaire de 1809, on a donné un extrait des opérations faites en France et en Espagne pour la mesure d'un arc du méridien depuis Dunkerque jusqu'aux îles Baléares, et une notice sur les travaux des ponts et chaussées. On y insère toujours une exposition abrégée du système du monde. Voilà sans doute bien des résultats renfermés dans un bien petit espace. Aussi cet Annuaire peut-il être considéré comme le plus complet, le plus utile et le plus commode des ouvrages de ce genre. C'est proprement l'Almanach des gens instruits, et c'est avec plaisir que nous pouvons dire qu'il est extrêmement répandu. Par la modicité de son prix, il devrait l'être encore davantage; mais nous ne sommes pas encore assez éclairés pour sentir généralement le mérite de la précision et de l'exactitude; il faut encore au peuple du merveilleux et des prédictions. On trouvera peut-être que nous nous sommes beaucoup étendus à propos d'un Almanach; mais la bonne composition des Almanachs, comme celle de tous les livres qui sont entre les mains du peuple, a nécessairement beaucoup d'influence sur l'esprit d'une nation, et la petitesse de l'objet en lui-même se trouve bien rehaussée par l'étendue de l'application. Il serait à souhaiter que l'on mît à composer nos Almanachs autant de soin que l'on en met en Allemagne, où ils sont ordinairement faits par des personnes instruites, qui y insèrent des morceaux littéraires, intéressans, de bon goût, et tirés la plupart de leurs meilleurs écrivains. On y joint même assez ordinairement des gravures passables des tableaux des plus grands-maîtres. En Amérique, l'illustre Franklin ne crut point au-dessous de lui de rédiger pendant long-tems l'Almanach de Pensylvanie, intitulé: *Poor Richard Saunders, le bonhomme Richard*. Il semait ce petit ouvrage de réflexions utiles, de préceptes de con-

duite et de morale présentés avec la finesse et l'originalité qui lui étaient propres; ce qui donnait un grand débit à son Almanach. Il s'amusa même à rassembler toutes ces réflexions dans un petit ouvrage très-intéressant, intitulé : *The Way to Wealth*, qui a été traduit en français. Tout cela valait bien les chansons insipides, les contes absurdes et les mauvaises enluminures que le peuple achète chez nous. BIOT.

ARCHIVES DES DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES, faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers, pendant le cours de l'année 1803; avec une indication des principaux produits de l'industrie nationale française, et de la liste des objets dont les auteurs ont obtenu des brevets d'invention pendant la même année. — Un vol. in-8°. de l'imprimerie de *Crapelet*. — Prix, 6 fr. pour Paris; et 7 fr. 50 cent. franc de port par la poste. — A Paris, chez *Treuttel et Wurtz*, libraires, rue de Lille, n°. 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.

LE titre seul de cet ouvrage annonce à la fois son utilité, son genre de mérite et l'impossibilité d'en donner un extrait; mais il nous suffira, pour le faire connaître à nos lecteurs, de mettre ici en abrégé l'avant-propos qui est en tête du volume, et qui y sert de Prospectus.

« Les arts et les sciences, disent les Rédacteurs, ont fait depuis quelques années des progrès aussi rapides qu'étonnans. L'industrie nationale, long-tems comprimée, a pris un nouvel essor sous le Gouvernement tutélaire qui ne cesse de l'encourager, et ses produits ont obtenu, lors des différentes expositions publiques, l'approbation unanime des curieux de tous les pays.

» Parmi cette quantité d'objets d'agrément et de luxe, qui flattaient l'œil par la beauté de leurs formes et par le fini précieux de l'exécution, l'observateur attentif s'arrêtait avec complaisance sur des objets d'une utilité plus réelle qui témoignaient des progrès de nos manufactures de poterie, de porcelaine, de teinture, de l'amélioration de nos laines, et des efforts que l'on avait faits pour introduire en France

la

la culture de divers substances exotiques, nécessaire à nos arts, à nos manufactures et à nos besoins.

» L'Angleterre et l'Allemagne ont rivalisé avec la France, et les suites de cette rivalité ont été infiniment avantageuses aux progrès des sciences et des arts.

» En Angleterre, la perfection des machines a été portée à un degré d'autant plus difficile à concevoir, qu'on en cache soigneusement le mécanisme.

» Les Allemands, naturellement plus portés aux recherches utiles, se sont distingués dans la Chimie appliquée aux arts, dans l'exploitation des mines, et dans différentes branches de l'économie rurale et domestique.

» Les résultats des travaux et des recherches de chaque nation, se trouvent épars dans beaucoup d'ouvrages périodiques et autres, dont plusieurs, publiés dans des idiômes étrangers, échappent à l'attention des savans, des artistes et des manufacturiers français.

» Nous possédons à la vérité quelques excellens journaux sur plusieurs branches des sciences et des arts, mais nous n'en avons aucun qui les embrasse dans leur ensemble et qui ait spécialement pour objet d'en consigner les progrès divers.

» L'utilité d'un tel ouvrage a été sentie par nos voisins. Depuis dix ans on publie en Allemagne un *Aperçu général des Découvertes et inventions faites dans les Sciences, les Arts et les Manufactures, pendant le cours de chaque année*, et cet exemple a été imité en Angleterre par la publication d'un *Retrospect of Philosophical, Mechanical, Chemical and Agricultural discoveries*, dont le premier volume a paru en 1806.

» Les Archives que nous annonçons sont destinées à remplir cette lacune de notre littérature, et à présenter un Répertoire annuel, aussi complet que possible, de toutes les Découvertes et Inventions faites en France et dans les divers pays étrangers.

» On a suivi, pour la rédaction du présent ouvrage, la marche tracée par ces deux ouvrages étrangers, en donnant sur chaque objet une notice succincte, mais satisfaisante et assez étendue, pour s'en former une idée nette, ayant soin d'ailleurs d'indiquer les sources où l'on peut puiser de plus grands détails.

» Les articles dans les Archives sont classés par ordre de matières; à la fin de chaque volume on trouvera : l'indication des principaux produits de l'industrie française, présentés à la Société d'encouragement; le programme des prix proposés

chaque année par la même Société ; la liste des objets dont les auteurs ont obtenu des brevets d'invention, et une table méthodique et alphabétique. Dans le cas d'une exposition publique des Produits de l'Industrie française, on en rendra un compte exact et aussi détaillé que le plan et le cadre de cet ouvrage pourront le permettre.

» Les Archives de l'année 1808, formant un volume grand in-8°, de trente à trente-deux feuilles d'impression, viennent de paraître en mars 1809; et on prendra des mesures pour publier désormais le volume de chaque année au commencement du mois de janvier suivant.

» L'exécution typographique est très-soignée.

Nous ajouterons seulement à cet énoncé qu'il est très-fidèle, que les Editeurs tiennent dans ce premier volume tout ce qu'ils ont promis; et que s'ils continuent ainsi chaque année on leur devra une collection utile, qui manquait à nos arts.

VARIÉTÉS.

INSTITUT DE FRANCE. — La Classe d'histoire et de littérature ancienne a choisi, dans sa séance du 14 avril, M. Caussin de Perceval, professeur au Collège de France, pour occuper la place vacante par la mort de M. de Sainte-Croix.

Dans la séance du 22 du même mois, la Classe des beaux-arts a élu M. Ménageot, ancien directeur de l'Ecole française à Rome, à la place de M. le sénateur Vien, décédé.

MÉDECINE. — *Sujet du prix proposé pour l'an 1809, par la Société médicale d'émulation de Paris.*

Questions. — 1°. « Quelles sont les maladies qu'on doit spécialement » considérer comme maladies organiques ? »

2°. » Les maladies organiques sont-elles généralement incurables ? »

3°. » Est-il inutile d'étudier et de chercher à reconnaître les maladies » organiques, d'ailleurs jugées incurables ? »

Le prix consiste en une médaille d'or, portant d'une part l'effigie de XAVIER BICHAT, et de l'autre, une figure symbolique de la médecine; sur le contour, ou champ de la médaille, sont gravés ces mots : *Prix décerné à M.*

Le prix sera décerné au meilleur Mémoire dans la séance générale de janvier 1810.

Les auteurs sont invités à placer, pour marque distinctive, en tête de leurs Mémoires, une devise qui sera répétée dans un billet cacheté,



contenant en outre leur nom et leur adresse. Ils adresseront leur travail à M. le docteur Tattra, secrétaire-général, rue Gaillon, n° 5, avant le 1^{er} janvier 1810 ; terme de rigueur.

Les associés résidans à Paris, sont seuls exceptés du concours.

La société décerne, en outre, un prix d'émulation, consistant en une médaille d'or, pareille à celle qui a été indiquée plus haut, au meilleur ouvrage manuscrit présenté dans l'année.

ACADÉMIES ÉTRANGÈRES. — L'Académie impériale de Pétersbourg avait proposé dans son dernier programme, un prix de 100 ducats de Hollande, qui devait être décerné à l'auteur du meilleur Mémoire sur cette question : « Donner une méthode facile, au moyen de laquelle chaque personne, dénuée même de toute connaissance en botanique, pourrait reconnaître les plantes vénéneuses en peu de tems, à peu de frais, et d'une manière indubitable. » Des trois Mémoires que l'Académie a reçus sur ce sujet, aucun n'ayant satisfait aux conditions du programme, le prix n'a pas été délivré.

En publiant cette déclaration, l'Académie a proposé les deux nouvelles questions suivantes :

Pour l'an 1810 : « Perfectionner la théorie des écluses, et en déduire des règles pour construire ces ouvrages importans de la manière la plus avantageuse, afin que, autant que possible, leur service soit, 1° sûr ; 2° prompt ; 3° économique en frais de construction et d'entretien ; mais sur-tout en dépense d'eau requise pour le passage des bâtimens de transport. »

Pour l'an 1811 : « Donner une chronologie complètement comparée, et, s'il est possible, corrigée et vérifiée, des auteurs bizantins, depuis la fondation de la ville de Constantinople jusqu'à sa conquête par les Turcs. »

Le prix est de cent ducats de Hollande pour chacune de ces questions. Les Mémoires doivent être adressés au secrétaire de l'Académie, pour la première, avant le premier Juillet 1810 ; et pour la seconde, avant le premier Juillet 1811.

De Grenoble, le 2 Avril. — M. Jullien, professeur de botanique, et membre de l'Académie de Grenoble, a recueilli l'été dernier des insectes des environs de cette ville. Il les a classés d'après la méthode de Geoffroy, et mis en ordre dans quatre cadres qui ont été placés, par ordre de M. le maire de Grenoble, dans le cabinet d'histoire naturelle de la Bibliothèque publique.

Le premier cadre contient les coléoptères, au nombre de 73 individus.

Le second cadre renferme la suite des coléoptères, au nombre de 11 ; les hémiptères, au nombre de 21 ; les tétraptères

à ailes nues, au nombre de 32; les diptères, au nombre de 22. Total, 98 individus.

Dans le troisième cadr. sont classés les tétraptères à ailes farineuses, au nombre de 26; et dans le quatrième se trouvent les demoiselles aquatiques (faisant partie des tétraptères à ailes nues), au nombre de 18.

Au dessous de chaque cadre, on trouve le catalogue méthodique des insectes qui y sont réunis, et l'on peut, par ce moyen, étudier dans un moment l'entomologie des environs de Grenoble.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur annonçant que M. le professeur Jullien publiera incessamment une *Flore des environs de Grenoble*, pour servir de manuel aux amateurs de botanique que l'amour de la science attire dans nos campagnes et dans nos Alpes. Ainsi M. Jullien sera en même tems utile à ses compatriotes et aux étrangers qu'appellent dans ces contrées nos richesses phytologiques et minéralogiques.

On vient de découvrir à quinze pieds sous terre, dans une tourbière, à Oeltre, près de Ninove, à six lieues de cette ville, la charpente osseuse de la tête d'un animal à cornes, dont la race paraît ne plus exister dans ce pays. D'après la description qu'on en fait, cet animal devait avoir au moins dix ou douze pieds de long; les cornes qui sont attachées à la tête, et qui sont en parties passées en substance fossile, surpassent beaucoup en dimensions celles des taureaux et des bœufs qui forment la race actuelle de ce pays: prises à fleur de tête, elles ont environ un pied et demi de circonférence et deux pieds et demi de longueur.

On a continué avec soin les fouilles pour parvenir à découvrir le squelette entier, mais on n'a trouvé que deux dents.

Tout porte à croire que cette tête appartenait à la race des *Urus* au *Aurochs*, dont César parle dans le sixième livre de ses *Commentaires*, et qu'on assure exister encore dans les montagnes de la Sibérie, et même dans les forêts d'une partie de la Pologne.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Débuts de M^{me} Festa; première représentation de l'*Angiolina*, ou *il Matrimonio per susurro*, ou le *Mariage par bruit*.

Le goût de la musique se propage de plus en plus; quelle preuve de cette assertion que la foule qui se porte à l'*Odéon* aussi souvent que l'affiche promet de bonne musique ou de

bons chanteurs ! M^{me} Festa, qui arrive d'Italie, a déjà paru plusieurs fois, et toujours la salle s'est trouvée trop petite pour contenir le nombre des curieux ; il est vrai de dire que cette cantatrice, en arrivant à Paris, était précédée d'un brillant renom. On peut bien acquérir quelque réputation dans les pays étrangers ; mais ce n'est maintenant qu'à Paris qu'elle se consolide.

Le poëme du *Mariage par bruit* est un peu moins fou que la plupart des opéras italiens, et il doit peut-être cet avantage à son origine française ; car ce n'est qu'une traduction arrangée d'une petite comédie non-représentée de J.-B. Rousseau. C'est à tort que l'on annonce la musique comme l'ouvrage de Saliéri ; on n'a conservé que peu de morceaux de ce compositeur ; les autres sont de différens musiciens : mais ces morceaux sont assez habilement choisis pour qu'il n'y ait pas de disparate.

Nous avons entendu à Paris beaucoup d'opéras supérieurs à celui-ci sous le rapport du mérite musical ; c'est donc Madame Festa seule qui attire la foule, et ce succès est une preuve de goût : sa voix est pure, étendue et flexible ; elle la conduit avec l'habileté d'une grande musicienne. Puisqu'on a comparé Mesdames Festa et Barilli, nous devons dire que Madame Festa, avec une voix au moins aussi étendue que celle de son illustre rivale, a sur elle un grand avantage ; elle attaque la note avec plus de précision et de fermeté ; elle n'a peut-être pas la douceur enchantée de M^{me} Barilli ; mais, sur-tout à son second début, elle a eu plusieurs momens qui rappelaient M^{me} Strina-Sacchi. Cet éloge est flatteur pour M^{me} Festa ; car quel est l'amateur qui ne se rappelle avec délices le talent quelquefois journalier, mais bien souvent sublime de M^{me} Strina-Sacchi. M^{me} Festa a beaucoup d'habitude de la scène, elle joue à la française et phrase le récitatif avec intelligence : elle doit paraître successivement dans les *Bohémiens à la foire*, de Paësiello, ouvrage pour lequel ce compositeur célèbre a été couronné à Paris, et dans l'opéra de *Paul et Virginie*, musique de Paër. Ce dernier ouvrage a, dit-on, été fait pour M^{me} Festa.

On parle aussi d'un opéra dans lequel Mesdames Barilli et Festa doivent chanter toutes deux. La représentation qui offrira en même tems ces deux virtuoses ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt ; le public s'applaudit de cette noble émulation, qui doit doubler ses plaisirs.

L'administration du théâtre de l'Impératrice ne néglige

aucuns moyens pour attirer à Paris une troupe digne de la capitale. On annonce encore l'arrivée de *Massa*, ténore, qui jouit en Italie de beaucoup de réputation, et de *Bronchia*, bouffe, dont on vante déjà le talent. B.

NOUVELLES POLITIQUES.

(INTÉRIEUR.)

Bayonne, 18 avril. — Des lettres de Madrid annoncent que le duc de Bellune s'avance sur Séville, et que Badajos est assiégée.

Dijon, le 19 avril. — Au milieu d'une température toujours froide, on est étonné d'apprendre qu'un canton de notre département a été frappé par un de ces orages qu'on n'essuie guère que dans les fortes chaleurs. Il y a trois jours, le bourg de Saint-Seine et ses environs ont été long-tems effrayés de la multiplicité d'éclairs qui mettaient le ciel en feu, et de longs et bruyans éclats de tonnerre; les nuages se sont ouverts et ont versé des torrens de grêle qui, dans certains endroits, couvraient le terrain de 108 millimètres (4 pouces) d'épaisseur. On a vu des grains qui avaient la grosseur d'une forte noisette.

Paris, 28 Avril.

Rapport à S. Ex. le Ministre de la marine et des colonies.

A bord du vaisseau l'*Océan*, en rade de l'île d'Aix, le 12 avril 1809.

MONSEIGNEUR, par ma dernière du 9, j'avais l'honneur de vous mander que les forces ennemies mouillées dans la Rade des Basques étaient de 12 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 11 corvettes, et 32 bâtimens de transport.

Le 10, il arriva encore 16 bâtimens qui me parurent de transports ou brûlots. Je fis dégréer les mâts de perroquet et caler ceux de hune.

Le 11, les vents au N. O. gros frais, les frégates ennemies s'approchèrent de l'île en dérivant.

L'armée de S. M. était sur deux lignes de bataille endentées, très-serrées, gissant au N. un quart N. O. et S. un quart S. E. du monde, afin de présenter moins de surface à l'envoi des brûlots.

Elle était flanquée d'une estacade à 400 toises au large qui avait 800 toises de long. Le bout N. était à une encablure et demie des roches de l'île.

À coucher du soleil, il ventait encore très-gros frais. Je laissai chaque capitaine libre de sa manœuvre pour la sûreté de son vaisseau.

Je signalai l'ordre à la 4^e et 5^e divisions de la flottille d'aller bivouaquer jusqu'à deux heures à l'estacade; mais le vent était si violent, que peu d'embarcations ont pu s'y rendre; la majeure partie a relâché.

J'envoyai un officier prévenir le général Brouard, commandant à l'île d'Aix, que l'ennemi, par sa manœuvre, annonçait vouloir profiter du gros vent et de la marée pour entreprendre un coup de main; il me fit répondre qu'il l'attendait de pied ferme et qu'il répondait de la terre.

À huit heures et demie, quatre bâtimens anglais étaient mouillés dans le courant et le lit du vent de la tête de la ligne: l'*Océan* les relevait au N.-O. Ils avaient des signaux et paraissaient devoir servir de jalons pour la direction de leurs brûlots.

Il ventait tellement qu'il était impossible de s'entrecroiser; aussi je n'en donnai pas l'ordre.

Vers les neuf heures, une forte explosion eut lieu à l'estacade; deux autres se succédèrent. Un brick enflammé s'arrêta sur une partie de l'estacade, et successivement il s'est présenté plusieurs bricks à trois mâts sous toutes voiles, ayant le feu dans le corps et le grément: ils furent arrêtés quelque tems, la franchirent enfin, et arrivèrent successivement sur mes lignes.

Le premier rangea le vaisseau *le Régulus*, et le crocha à tribord; en même tems un second aussi enflammé tomba sur l'*Océan*.

J'avais donné l'ordre d'être prêt à filer les cables, et même à les couper au besoin, seul moyen d'éviter une destruction totale.

Dès que ce brûlot fut presque en travers sur le beaupré, je fis filer du cable; et comme il venait plus vite que l'*Océan* ne culait (malgré que j'eusse fait mettre le perroquet de fougue sur le mât), je me décidai à faire couper celui du N.-O. pour venir à l'appel du S.-E.; ce moyen me réussit.

Les brûlots se succédèrent, venant à pleines voiles vent arrière dans l'armée en gouvernant sur l'*Océan* qui était au centre de la ligne. Un d'eux l'accrocha par la bouteille de tribord, malgré tout ce qu'on put faire pour l'éviter.

C'en était fait du vaisseau de S. M., les flammes sillonnaient à flocons le long de ses batteries. Heureusement que ce brûlot avait beaucoup d'air; il para, mais ce fut pour crocher au bossoir des embarcations des grands porte-haubans. On parvint encore à le dégager; alors son beaupré prit dans le bossoir devant; il fallait couper; la chaleur était si forte qu'on ne pouvait approcher. Des braves se dévouèrent, sautèrent sur la civadière et dans la poulaine, et sauvèrent le vaisseau, mais cinq d'entr'eux y ont perdu la vie.

A peine fûmes-nous délivrés d'un danger aussi éminent, trois fois réitéré, que d'autres bâtimens enflammés me tombèrent sur le corps ; je parvins également à m'en dégager.

L'ennemi a dirigé sur l'armée trois machines infernales et trente-trois brûlots, tant bricks qu'à trois mâts, frégates, vaisseaux de compagnie, et deux de ligne.

Tous ceux de S. M. et les frégates ne se sont parés de cet incendie, qu'en filant leurs cables.

Le capitaine de frégate Lissilour, commandant le vaisseau l'*Océan*, en l'absence du capitaine Rolland, et mes adjudans Perront et Gaspard ont montré un sang froid unique : les officiers et aspirans se sont bien comportés, l'équipage s'est maintenu en bon ordre ; M. Delmas, sous-commissaire d'armée, n'a pas quitté le pont. Il m'est agréable de pouvoir faire des éloges aussi bien mérités.

Agréez, etc.

Signé, ALLEMAND.

Depuis cette lettre, le préfet maritime rend compte que trois vaisseaux et une flûte, qui, en filant leurs cables, s'étaient échoués sur les Palles, n'ont pu être relevés et se sont incendiés eux-mêmes, en débarquant les équipages. L'ennemi a fait, dans la marée suivante, de nouvelles dispositions de brûlots et une attaque de bombardses, mais il a été repoussé avec une perte considérable, et n'a pu empêcher l'escadre de rentrer pour se réparer.

Voilà donc les moyens qu'un ennemi si supérieur en nombre n'a pas rougi d'employer ! Il n'a pas combattu ; mais il a lancé des machines infernales ! Il se proclamera vainqueur, et il n'aura été qu'incendiaire !

De tout tems on connut l'usage des brûlots ; mais la lâcheté attachée à leur emploi, les avait fait proscrire par toutes les Nations : ils n'entraient point dans le système des guerres maritimes ; et si dans le 17^e siècle, quelques aventuriers s'en servirent, ces hommes étaient désavoués d'avance par leur gouvernement ; et une mort infâme les attendait, s'ils étaient pris.

Il était bien digne du gouvernement actuel de l'Angleterre de reproduire les brûlots, d'y ajouter des machines infernales, de multiplier avec une fureur inconnue tous les moyens qu'une exécution unanime avait rejetés ; de dépenser enfin des sommes énormes (on calcule que cette expédition aura coûté plus de cinq millions en bâtimens, bombes, poudres, artifices, etc., etc.), pour une opération flétrissante, et dont le résultat a été si inférieur à ses horribles espérances.

Dans la séance du Sénat, du 15 de ce mois, qui a été présidée par

S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, S. Exc. le ministre des relations extérieures, d'après les ordres de S. M., a donné communication de pièces importantes insérées aujourd'hui dans le Journal officiel.

La première est un rapport de S. Exc. le ministre des relations extérieures à S. M. l'Empereur et Roi. Les bornes de notre feuille ne nous permettant pas de le donner en entier, nous en extrairons quelques passages :

« SIRE, vos armes victorieuses vous avaient rendu maître de Vienne; la plus grande partie des provinces autrichiennes était occupée par vos armées; le sort de cet empire était entre vos mains. L'empereur d'Autriche vint trouver V. M. au milieu de son camp. Il vous conjura de mettre fin à cette lutte devenue si désastreuse pour ceux qui l'avaient provoquée. Il offrit de vous laisser désormais libre d'inquiétudes sur le continent, pour employer toutes vos forces contre l'Angleterre, et reconnut que le sort des armes vous avait donné le droit d'exiger ce qui pouvait vous convenir. Il vous jura une amitié et une reconnaissance éternelles. V. M. fut touchée de ce triste exemple des vicissitudes humaines; elle ne put voir, sans une profonde émotion, ce monarque, naguère si puissant, dépouillé de sa force et de sa grandeur; elle se montra généreuse envers la monarchie, envers le souverain, envers la capitale; elle pouvait garder ses immenses conquêtes, elle en rendit la plus grande partie. L'empire d'Autriche exista de nouveau; la couronne fut raffermie sur la tête de son monarque. L'Europe ne vit pas sans étonnement cet acte de grandeur et de générosité.

» V. M. n'a pas recueilli le tribut de reconnaissance qui lui était dû. L'empereur d'Autriche a bientôt oublié ce serment d'une amitié éternelle. A peine rétabli sur son trône, égaré sans doute par des conseils trompeurs, il n'a eu en vue que de réorganiser ses moyens de force, et de se préparer à une nouvelle lutte pour le moment où elle pourrait être soutenue avec avantage. La guerre contre la Prusse fit promptement connaître ses dispositions malveillantes. L'Autriche se hâta de réunir ses armées en Bohême; mais la victoire d'Iéna vint déconcerter ses projets. Encore faible, manquant d'hommes, de canons, de fusils, elle remit à un autre tems l'exécution de ses vues hostiles. »

(Son Excellence développe la conduite de l'Autriche depuis le traité de Presbourg et celui de Fontainebleau, jusqu'au moment où les événemens arrivés en Espagne, forcèrent S. M. l'Empereur et Roi de réduire par la force des armes l'insurrection fomentée par les Anglais.)

« Alors on vit plus clairement ce qu'on n'avait fait qu'entrevoir avant la bataille d'Iéna. Le feu de la discorde et de la guerre, allumé

dans le midi , ranima les espérances de l'Autriche. Elle crut le moment favorable pour anéantir le traité de Presbourg ; elle arma un système qui ne fut annoncé que comme système défensif, et qui cependant donnant naissance à ces nombreux bataillons de milice avec lesquels l'Autriche menace d'envahir l'Allemagne , fut mis en exécution. Toute la population fut appelée aux armes. Les princes autrichiens parcouraient les provinces, répandant des proclamations comme si la monarchie était en danger et envahie par l'ennemi. Dès que V. M. fut instruite de ces mouvemens, elle se chargea de faire des représentations dictées par un esprit de paix que l'ambassadeur de cette puissance n'a pu méconnaître. Revenue de Bayonne à Paris, V. M. s'est expliquée elle-même avec cet ambassadeur, dans un entretien qui a retenti dans toute l'Europe, et qui ne laissa aucun doute sur ses intentions pacifiques exprimées avec autant de franchise et de loyauté que de grandeur et d'énergie. V. M. prédit à M. de Metternich que ces armemens, commencés sans un motif apparent, inconsidérément continués, entraîneraient la guerre contre la volonté de V. M., contre celle de l'empereur d'Autriche, et même contre le vœu de ses ministres ; tant l'impression donnée à un peuple maîtrise ceux même de qui elle est partie, et qui ne peuvent plus arrêter le mouvement qu'ils ont une fois imprimé !

(Cette partie du rapport retrace les préparatifs de l'Autriche, continués avec vigueur, quoiqu'elle protestât de ses intentions pacifiques ; ses liaisons avec l'Angleterre, l'accueil fait aux Anglais dans le port de Trieste, les tentatives de S. M. I. et R. pour éviter la guerre, l'inutilité des insinuations que le ministre des affaires étrangères de Russie avait été chargé de faire à la cour de Vienne, et qui tendaient à proposer un arrangement qui unirait les trois Empires par les liens d'une triple garantie). Son Excellence termine ainsi :

« L'Autriche fait la guerre contre la France et contre la Russie, contre les deux Empires qui s'offrent à la défendre et à la protéger. Ainsi ce n'est point pour sa sûreté qu'elle prend les armes. Les traités qui ont fixé son sort ne sont plus une loi pour elle ; elle dit qu'ils ont été conclus dans des tems de désastres, comme si les cessions obtenues par la victoire n'engageaient pas l'honneur et la foi du vaincu, même lorsque la générosité du vainqueur n'excite pas sa reconnaissance. Tous les bienfaits sont méconnus, tous les engagements sont violés. V. M. reçoit la nouvelle que les armées autrichiennes viennent de franchir l'Inn. Elles ont commencé la guerre. Une lettre du général autrichien annonce au général français qu'il marche en avant, et traitera en ennemi tout ce qui lui fera résistance.

» V. M. peut se rendre ce témoignage d'avoir fait, pour éviter cette guerre si inconsidérément entreprise, tout ce que la prudence, la

modération pouvaient suggérer ; elle pouvait épargner ce nouveau sujet d'inquiétudes à ses peuples , à l'humanité une lutte sanglante. Mais , si l'esprit qui a animé l'Autriche dans tous les tems , a fait de la politique de cette puissance un obstacle continuel à la conclusion de la paix maritime , peut-être ne faut-il pas regretter qu'elle ait elle-même amené la crise qui peut servir à lever cet obstacle. La paix maritime n'aura lieu que lorsque la paix continentale sera solidement établie , et que les Anglais auront perdu l'espérance de la troubler par leur or et leurs intrigues. Que tels soient du moins les résultats de cette nouvelle guerre ! V. M. n'est pas jalouse de la puissance de l'Autriche ; elle n'en désire pas l'anéantissement ; mais puisse-t-elle , par ses armes , lorsque cette unique ressource lui a été laissée , la ramener à un véritable état de paix ! La paix est la conquête la plus digne de V. M. ; c'est aussi celle qu'elle envie davantage.

» SIRE , votre peuple vous secondera dans cette lutte nouvelle. L'admirable prévoyance de V. M. , qui lui permet de soutenir une nouvelle guerre sans rien ajouter aux charges de l'Etat , est vivement sentie par ce peuple sensible , reconnaissant , admirateur de tout ce qui est grand , défenseur de ce qui est juste , passionné pour la gloire militaire.

» Si de nouveaux efforts devenaient nécessaires pour assurer le succès de vos armes , il irait au-devant de vos vœux. Son dévouement égalera son amour et son admiration pour son auguste souverain.

Paris , le 12 avril 1809.

Le ministre des relations extérieures. Signé , CHAMPAGNY. »

Suivent les pièces officielles des communications entre le ministre des relations extérieures et l'ambassadeur d'Autriche , et deux lettres , dont une de l'Empereur d'Autriche à S. M. l'Empereur Napoléon , et une de l'Empereur Napoléon à S. M. l'Empereur d'Autriche. Nous regrettons de ne pouvoir donner toutes ces pièces qui offrent la preuve la plus complète de la loyauté du Gouvernement français , et de la perfidie de l'Autriche. Mais nous citerons du moins les lettres des deux Empereurs , parce qu'elles sont , encore plus que les autres pièces , des *monumens historiques*.

Lettre de S. M. l'Empereur d'Autriche à S. M. l'Empereur des Français.

Presbourg , le 10 septembre 1808.

Monsieur mon frère , mon ambassadeur à Paris m'apprend que V. M. impériale se rend à Erfurt , où elle se rencontrera avec l'Empereur Alexandre. Je saisis , avec empressement l'occasion qui la rapproche de ma frontière pour lui renouveler le témoignage de l'amitié et de la haute

estime que je lui ai vouée, et j'envoie auprès d'elle mon lieutenant-général le baron de Vincent pour vous porter, Monsieur mon frère, l'assurance de ces sentimens invariables. Je me flatte que V. M. n'a jamais cessé d'en être convaincue, et que si de fausses représentations qu'on avait répandues sur des institutions intérieures organiques que j'ai établies dans ma monarchie, lui ont laissé pendant un moment des doutes sur la persévérance de mes intentions, les explications que le comte de Metternich a présentées à ce sujet à son ministre, les auront entièrement dissipés. Le baron de Vincent se trouve à même de confirmer à V. M. ces détails, et d'y ajouter tous les éclaircissemens qu'il pourra désirer. Je la prie de lui accorder la même bienveillance, avec laquelle elle a bien voulu le recevoir à Paris et à Varsovie. Les nouvelles marques qu'elle lui en donnera me seront un gage non équivoque de l'entière réciprocité de ses sentimens, et elles mettront le sceau à cette entière confiance qui ne laissera rien à ajouter à la satisfaction mutuelle.

Veuillez agréer l'assurance de l'inaltérable attachement, et de la haute considération avec laquelle je suis,

Monsieur mon frère,

de Votre Majesté impériale et royale le bon frère et ami,

Signé, FRANÇOIS.

Lettre de S. M. l'Empereur Napoléon à S. M. l'Empereur d'Autriche.

Erfurt, le 14 octobre 1808.

Monsieur mon frère, je remercie V. M. I. et R. de la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire et que M. le baron de Vincent m'a remise. Je n'ai jamais douté des intentions droites de V. M.; mais je n'en ai pas moins craint un moment de voir les hostilités se renouveler entre nous. Il est à Vienne une faction qui affecte la peur pour précipiter votre cabinet dans des mesures violentes qui seraient l'origine de malheurs plus grande que ceux qui ont précédé. J'ai été le maître de démembrer la monarchie de V. M., ou du moins de la laisser moins puissante. Je ne l'ai pas voulu. Ce qu'elle est, elle l'est de mon vœu. C'est la plus évidente preuve que nos comptes sont soldés et que je ne veux rien d'elle. Je suis toujours prêt à garantir l'intégrité de sa monarchie. Je ne ferai jamais rien contre les principaux intérêts de ses Etats. Mais V. M. ne doit pas remettre en discussion ce que quinze ans de guerre ont terminé. Elle doit défendre toute proclamation ou démarche provoquant la guerre. La dernière levée en masse aurait produit la guerre, si j'avais pu craindre que cette levée et ces préparatifs fussent combinés avec la Russie. Je viens de licencier les camps de la Confédération. Cent mille hommes de mes troupes vont à Boulogne pour renouveler mes projets sur l'Angleterre. Que V. M. s'abstienne de tout armement qui puisse me donner de l'inquiétude et faire une diversion en faveur de l'Angleterre. J'ai pu croire, lorsque j'ai eu le bonheur de voir V. M., et que j'ai conclu la

traité de Presbourg, que nos affaires étaient terminées pour toujours, et que je pourrais me livrer à la guerre maritime sans être inquiété ni distraire. Que V. M. se méfie de ceux qui lui parlent des dangers de sa monarchie, troublant ainsi son bonheur, celui de sa famille et de ses peuples ! Ceux-là seuls sont dangereux ; ceux-là seuls appellent les dangers qu'ils feignent de craindre. Avec une conduite droite, franche et simple, V. M. rendra ses peuples heureux, jouira elle-même du bonheur dont elle doit sentir le besoin après tant de troubles, et sera sûre d'avoir en moi un homme décidé à ne jamais rien faire contre ses principaux intérêts. Que ses démarches montrent de la confiance, elles en inspireront. La meilleure politique aujourd'hui, c'est la simplicité et la vérité. Qu'elle me confie ses inquiétudes, lorsqu'on parviendra à lui en donner, je les dissiperai sur le champ. Que V. M. me permette un dernier mot ; qu'elle écoute son opinion, son sentiment : il est bien supérieur à celui de ses conseils.

Je prie V. M. de lire ma lettre dans un bon sens, et de n'y voir rien qui ne soit pour le bien et la tranquillité de l'Europe et de V. M.

Un courrier extraordinaire arrivé hier à trois heures après-midi, a porté à S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, une lettre du prince vice-connétable, major-général de l'armée. Cette lettre est écrite sur le champ de bataille de Ratisbonne, le 23 avril, à midi.

« L'Empereur, y est-il dit, vient de remporter sur l'armée du prince Charles, une victoire, s'il est possible, plus complète que celle d'Iéna. La bataille de Ratisbonne a duré trois jours ; le prince Charles, battu sur tous les points, a perdu drapeaux, canons, bagages, et trente mille prisonniers. S. M. se porte bien. »

Ce soir, M. Oudinot, l'un des pages de l'Empereur, est arrivé dépêché par ordre de S. M., et chargé de porter aux personnes de la famille impériale qui sont à Paris, et au prince archi-chancelier de l'Empire, la nouvelle de la victoire de Ratisbonne.

ANNONCES.

Du Cotonnier et de sa Culture, ou Traité sur les diverses espèces de Cotonniers ; sur la possibilité et les moyens d'acclimater cet arbuste en France, sur sa culture dans différents pays, principalement dans le midi de l'Europe ; et sur les propriétés et les avantages économiques, industriels et commerciaux du coton ; par Ch. Ph. de Lasteyrie. — Un vol. in-8°, avec 3 belles planches gravées en taille-douce. — Prix, 6 fr. et 7 fr., francs de port. — Chez Arthus-Bertrand, libraire, acquéreur du fonds de Buisson, rue Haute-Feuille, n° 28.

Le Parfait Négociant, ou Code du Commerce, avec instructions et formules; où se trouvent : 1°. Une explication de tous les termes de commerce et de marine employés dans le Code, ainsi qu'une explication du texte du Code, pour la plus grande intelligence et la plus facile exécution de la loi; 2°. Des Observations pour résoudre les difficultés qui pourraient s'élever sur telles ou telles dispositions; 3°. Un rapprochement des lois précédentes et des décisions des auteurs, notamment de toutes celles de Savary, de Valin et d'Emérigon qui se rattachent au Code; 4°. Une concordance du Code avec le Code Napoléon et le Code de procédure civile; 5°. Les Formules des différens livres que doivent tenir et des différens actes que doivent faire les négocians, ainsi que les Formules des jugemens que doivent rendre les tribunaux de commerce, et des actes que doivent faire les officiers ministériels: Ouvrage utile à tous les négocians de terre et de mer, aux assureurs, armateurs et employés sur les vaisseaux, aux tribunaux de commerce, aux cours d'appel, aux avocats, avoués, gens de loi, huissiers, et à tous ceux qui se livrent à l'étude des lois; par Julien-Michel Dufour, ancien avocat, ex-juge au tribunal du département de la Seine, auteur d'instructions sur les différens Codes, etc., etc. — Deux vol. in-8°, seconde édition. — Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. — A Paris, chez Léopold-Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

Tableau historique de l'Institut pour les Pauvres de Hambourg, rédigé, d'après les rapports donnés par M. le baron de Vogtk, conseiller d'Etat de S. M. le roi de Danemarck, traduit de l'allemand. — In-8°. — Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr., franc de port. — A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 11, près le Pont-Saint-Michel; et à Genève, chez le même libraire.

Rapport à son excellence le landamman et à la diète des 19 cantons de la Suisse, sur les établissemens agricoles de M. Fellenberg, à Hofwil; par MM. Heer, landamman de Claris, Crud de Genthod; Meyer, curé à Wangen; canton de Lucerne; Tobler, de l'Au, du canton de Zurich; Hunkeler, juge au tribunal d'appel du canton de Lucerne. — In-8°. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. franc de port. — Chez le même libraire.

Code criminel avec instructions et formules; où sont établis les différences et les rapports du Code criminel avec les lois précédentes et anciennes, les rapports des articles du Code entre eux et entre ceux des autres Codes; où sont données des Formules tant des procès-verbaux que des autres actes à faire par les juges des cours impériales, des cours d'Assises et des cours spéciales, par les procureurs généraux, leurs substituts, les procureurs impériaux, leurs substituts, les juges d'instruction, chambres du conseil, par les greffiers, les juges de paix, les préfets, sous-préfets, commissaires généraux de police, officiers de gendarmerie, maires, adjoints, concierges, huissiers, gendarmes, gardes

champêtres et gardes forestiers ; où sont aussi données des définitions des mots textuels, des observations propres à résoudre les difficultés que l'exécution de tels ou tels articles pourrait faire naître, et des décisions corrélatives des auteurs ; terminé par une table alphabétique et analytique formant le dictionnaire criminel. Ouvrage utile aux fonctionnaires ci-dessus désignés, aux avocats, avoués, gens de loi ; à ceux qui se livrent à l'étude des lois, à tous les citoyens qui peuvent être appelés aux fonctions de jurés et aux militaires qui peuvent être appelés à composer les cours spéciales ; par Julien-Michel Dufour, ancien avocat, ex-juge au tribunal du département de la Seine, auteur d'instructions sur les trois Codes précédens, de la conférence du Code de Procédure, etc. — Deux vol. in-8° (1809), imprimés sur caractères cicéro et petit-romain. — Prix, 12 fr., et 15 fr. francs de port. — Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Esprit de Milton, ou Traduction en vers français du *Paradis perdu*, dégagée des longueurs et superfluités qui déparent ce poëme ; par l'auteur des traductions en vers français des *Odes d'Horace* et de l'*Enéide de Virgile*. — Orléans 1808. — Se trouve à Paris, chez A. Egron, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n° 49. — Prix, 4 fr., et 5 fr. francs de port.

On trouve à la même adresse, les *Odes d'Horace*, traduites en vers français avec le texte en regard : 2 volumes in-8°, imprimés avec soin, sur beau papier. — Prix, 12 fr., et 14 fr., francs de port.

L'Enéide de Virgile, traduite en vers français avec le texte en regard, 5 vol. in-8°. — Prix, 15 et 18 fr. francs de port. — La même, sans le texte, 2 vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 12 fr., francs de port.

Collection abrégée des Voyages anciens et modernes autour du monde ; avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récents ; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre ; enrichie de cartes, figures, et des portraits des principaux Navigateurs. — Douze volumes in-8°.

Sixième volume, renfermant les Voyages autour du Monde, de l'amiral Roggeween, du commodore Byron, du capitaine Carteret, etc., accompagnés de notes donnant des détails nouveaux aussi curieux qu'intéressans, sur les îles des Antilles, le Mexique, la Hollande, Batavia, Ceylan, les Orcades, l'Irlande, sur les îles Pelew, etc. ; orné d'une nouvelle et belle carte très-exacte de l'Amérique septentrionale, dessinée par Poirson, ingénieur-géographe, d'après les découvertes les plus récentes, et de quatre belles gravures représentant fidèlement le caractère des différens peuples dont il y est fait mention. Le premier volume de cette intéressante Collection de Voyages a paru le 1^{er} mai 1808, et

les suivans se sont succédés régulièrement de deux en deux mois, d'après les promesses du Prospectus, qui se distribue *gratis* chez l'Editeur; le septième volume, orné d'une nouvelle et belle carte géographique de l'Afrique, dessinée par le même Artiste, paraîtra le 1^{er} mai prochain; et les volumes suivans seront également ornés des cartes des autres parties du Globe, et se succéderont également de deux en deux mois suivans, de manière que l'Ouvrage sera entièrement terminé le 1^{er} mars 1810.

L'on continue à souscrire au prix très-modique de 6 fr. chaque volume, et pour les six volumes déjà mis au jour, 36 fr., et 42 fr. francs de port par les diligences allant dans toutes les villes de France ou pays alliés, en affranchissant lettres et argent à Dufart, père, libraire-éditeur, rue et maison des Mathurins-Saint-Jacques; et à Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

— *L'Instituteur français*, suivi des *Maximes d'un Solitaire*; par M. Delacroix, ancien avocat, juge au tribunal civil de Versailles. — Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. — Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve à la même adresse, et du même Auteur.

Constitutions des principaux Etats de l'Europe et des Etats-Unis de l'Amérique, 6 vol. in-8°, 27 fr., et 33 fr. francs de port.

Le Spectateur français avant la révolution, 1 vol. in-8°, 5 fr., et 6 fr. franc de port.

Le Spectateur français pendant le Gouvernement révolutionnaire, 2 vol in-8°, 4 fr. 50 cent., et 6 fr. franc de port.

Des moyens de régénérer la France et d'accélérer une paix durable avec ses ennemis, 1 vol. in-8°, 5 fr., et 4 fr. franc de port. (Cet ouvrage a obtenu le prix d'utilité à l'Académie française en 1787).

Le Danger des Souvenirs, 2 vol. in-8°, 6 fr., et 8 fr. francs de port.

Réflexions morales sur les Délits publics et privés; pour servir de suite à l'ouvrage qui a obtenu le prix d'utilité en 1787, 1 vol. in-8°, 5 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port.

(Cet ouvrage a été adopté pour les Bibliothèques des Lycées).

Itinéraire descriptif de l'Espagne, et Tableau élémentaire des différentes branches de l'industrie de ce royaume; par Alexandre de Laborde. Seconde édition. — Cinq vol. in-8°, et atlas in-4°. — Prix, 36 fr., et 45 fr. francs de port. — Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

La première édition de cet ouvrage a été épuisée presque en même tems qu'elle a été annoncée. — Dans cette seconde édition M. de Laborde a fait plus de 500 corrections de tous genres. Les dates des événemens, les états, les calculs ont été vérifiés, corrigés et refaits. Aussi cette nouvelle édition est-elle encore plus digne de l'accueil que le public a fait à la première.

(N^o CCCCVII.)

(SAMEDI 6 MAI 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENS D'UN POÈME SUR LA PRISE DE PALMIRE:

PREMIER CHANT.

.
Du séjour glorieux qu'il dut à son courage,
L'immortel Romulus contemplait son ouvrage.
Dans ses dignes enfans, son regard protecteur
Avait vu six cents ans revivre sa valeur.
Mais des vices, enfin, l'amorce empoisonnée
Vint tarir des vertus la source abandonnée;
Et, mille fois, témoin de forfaits inouis,
Il détourna les yeux de ces remparts flétris.
Ils n'étaient plus ces tems de splendeur et de gloire
Où, toujours le romain suivi de la victoire,
Enchaînant à son char les peuples et les rois,
Remplissait l'Univers du bruit de ses exploits!
Ils n'étaient plus ces tems, où, méprisant la vie,
Décius immolait ses jours à la patrie!
L'indigne descendant des Brutus, des Catons,
Oubliait quels devoirs imposaient de tels noms.
De partis différens recevant la couronne,
Vingt tyrans à la fois se disputaient le trône;
Et passant des grandeurs au comble des revers,
De leur chute rapide étonnaient l'Univers :

Q

Où, s'endormant au sein d'une infâme mollesse,
 Abandonnaient leur sceptre aux mains d'une maîtresse.
 Loin des antres glacés de ses tristes climats
 Le nord semblait vomir des essaims de soldats :
 La terreur et la mort, les plus affreux ravages,
 Par-tout marquaient les pas de ces hordes sauvages.
 D'un génie élevé, vaste dans ses desseins,
 Zénobie en Asie insultait aux Romains ;
 Et, d'un peuple avili méprisant la vengeance,
 Déjà dans l'Orient étendait sa puissance :
 Fort du seul souvenir d'une antique splendeur,
 L'Empire s'écroulait sous sa propre grandeur.

Aux vertus, aux combats, formé dès son enfance,
 Claude de Romulus soutenait l'espérance.
 Il tenait d'un bras sûr les rênes de l'Etat :
 L'Empire allait bientôt reprendre son éclat.
 Le barbare tremblant abandonnait ses armes,
 L'Orient l'attendait au milieu des alarmes.
 Mais ainsi qu'au milieu d'une profonde nuit,
 Par le soufre, le fer, et par l'onde produit,
 Un déluge de feux et de lave brûlante
 Sort des flancs entr'ouverts d'une montagne ardente ;
 La terre est ébranlée. . . . Au trépas destinés,
 J'entends gémir au loin les peuples consternés ! . . .
 Au fracas, tout à coup, succède un long silence. . . .
 La lave en bouillonnant dans sa retraite immense
 Rentre, et sur les humains, palpitans de terreur,
 La nuit vient de nouveau répandre son horreur.
 Tel brillant, mais, hélas ! rapide météore,
 Ce héros disparut encore à son aurore :
 Des barbares vaincus, instruits de son trépas,
 Déjà se préparaient à de nouveaux combats.
 Déjà etc., etc.

SECOND CHANT.

.
 Sur le bûcher déjà la flamme brille. . . .
 Tout à coup loin des rangs des romains consternés,
 Un vieillard se présente à leurs yeux étonnés.
 Un sombre désespoir est peint sur sa figure,
 Il abandonne aux vents sa blanche chevelure ;
 Son front, son sein meurtris signalent ses douleurs,
 De ses yeux égarés l'on voit couler des pleurs.
 Tu gémis, malheureux ! au bout de ta carrière

Le ciel encor sur toi fait tomber sa colère !...
 Hélas ! également soumis aux coups du sort,
 Du sein de la douleur nous marchons à la mort !...
 Les Romains attendris ont reconnu Sophèle ;
 Sophèle , du héros le compagnon fidèle.
 Jupiter attentif au bonheur des humains,
 Remet Claude naissant en ses savantes mains.
 Loin des cours et des grands son zèle tutélaire
 Formait à la vertu cet heureux caractère.
 Guide tendre , toujours attaché sur ses pas ,
 D'un œil calme il guidait son élève aux combats.
 Destiné par le ciel à régner sur la terre ,
 Un prince doit savoir le grand art de la guerre :
 Il doit savoir un jour défendre ses sujets ,
 Et c'est sur des lauriers que repose la paix.
 Mais conduit aussitôt dans les champs de carnage ,
 Claude même abhorrait son funeste courage ;
 Et tremblant à l'aspect de ces funestes lieux ,
 Des larmes de pitié s'échappaient de ses yeux.
 Par les nœuds les plus doux , au vertueux Sophèle ,
 Un tendre amour unit son disciple fidèle.
 Et , quand digne du rang où l'appelaient les dieux ,
 Son jeune élève encore avait fait des heureux ;
 De Sophèle il venait rechercher le suffrage ,
 Un souris de Sophèle a payé son ouvrage.
 Un instant a détruit ce rapide bonheur !.....
 Eperdu , maintenant en proie à la douleur ,
 L'infortuné Sophèle abhorre l'existence.
 Le voilà donc celui dont il guida l'enfance !.....
 Il embrasse cent fois ces restes si chéris ;
 Il les baigne de pleurs. « O Claude , ô mon cher fils !
 » Je te donnai ce nom ; ainsi les destinées
 » A la fleur de ton âge ont tranché tes années...
 » C'est en vain qu'en ton cœur brillaient mille vertus ,
 » La mort n'épargne rien ; Claude n'existe plus !.....
 » Et moi ! vieillard ; et moi , vil fardeau sur la terre ,
 » Je traînerais encor le poids de ma misère !
 » Je chérirais la vie , et mes débiles pieds ,
 » Fouleraient sans pudeur tes restes oubliés !.....
 » Non , je veux te rejoindre , ombre plaintive et chère !
 » Le sort ne rompra point à notre heure dernière
 » Les nœuds dont l'amitié jadis unit nos cœurs.
 » Ici , je vais trouver la fin de mes douleurs !
 » Ta voix dans l'Elysée auprès de toi m'appelle ;

» O mon fils , je t'entends , Claude reçois Sophèle ! » .
 Témoin de ses regrets , à ses cruels tourmens
 Chaque romain répond par ses gémissemens ;
 Chacun pleure le coup qui frappe sa vieillesse ;
 A l'envi cependant on s'avance , on s'empresse ,
 On l'éloigne à l'instant de ces lugubres lieux .
 Mais déjà Proserpine avait fermé ses yeux .
 Déjà dans l'Elysée empressé de descendre
 Il embrassait l'objet d'un sentiment si tendre

.....
 ESPRIT LETERME.

~~~~~  
 LES ÉPITAPHES.

VAUDEVILLE.

AIR : *Ton humeur est Catherine.*

L'ÉPITAPHE n'est d'usage  
 Que pour ceux qui ne sont plus ;  
 Mais à tort de cet hommage  
 Bien des vivans sont exclus :  
 Empressons-nous de leur rendre  
 Un honneur si bien placé ,  
 Et chantons sur un air tendre  
*Requiescat in pace.*

Ci-gît à la fleur de l'âge ,  
 Près de son caduc époux ,  
 Lise qu'un tyran sauvage  
 Retient sous quatre verroux :  
 Sur sa couche solitaire  
 L'Amour lui-même a tracé  
 La devise funéraire :  
*Requiescat in pace.*

Ci-gît le docteur Pélage  
 Des malades l'Attila ,  
 Qui vient d'avoir le courage  
 D'abdiquer comme Sylla .  
 Quel bienfait que sa paresse !  
 S'il ne s'était pas lassé  
 C'en était fait de l'espèce :  
*Requiescat in pace.*

Ci-gît un plat légendaire  
 Et son douxereux fatras ;

Il mourut chez son libraire  
Qui ne lui survivra pas.  
Sans avoir vu la lumière  
Mon flandrin est trépassé :  
Ne troublons pas sa poussière ;  
*Requiescat in pace.*

Ci-gît de la tendre Ursule  
L'amant fidèle et vanté ;  
De tous les attraits d'Hercule  
Par le ciel il fut doté.  
Jamais en fait de tendresse  
Amant ne l'a surpassé ;  
Il épouse sa maîtresse....  
*Requiescat in pace.*

Ci-gît notre ami Grégoire ,  
Grand amateur du vin vieux ;  
Il crut l'homme né pour boire ,  
Nul ne s'en acquitta mieux.  
Par un chanoine indomptable  
Ce grand homme terrassé,  
Repose enfin sous la table ;  
*Requiescat in pace.*

Dans le fond de l'Allemagne,  
Couché sur son coffre-fort ,  
Ci-gît un roi de Cocagne—  
Qui croit régner quand il dort :  
S'il advient que ce brave homme  
De son trône soit chassé,  
Il aura fait un bon somme ;  
*Requiescat in pace.*

Ci-gît au fond de son île  
Un peuple de matelots ,  
Dans les combats inhabile ,  
Mais très-habile en complots.  
Pour mettre fin à la guerre  
Dont le monde est harassé,  
Plaise à Dieu que l'Angleterre  
*Requiescat in pace.*

M. Jour.

## ENIGME-CHARADE

MON premier, mon dernier, mon tout,  
 Sont synonymes l'un de l'autre;  
 Mais qu'elle erreur serait la vôtre,  
 Lecteur, en me croyant au bout.  
 On peut renverser ma structure  
 Sans que je change de nature,  
 Mon second souvent se plaça  
 Devant mon premier, et la mode  
 A laquelle je m'accomode;  
 Sans cesse dit *vice-versâ*;  
 Je veux me faire mieux connaître,  
 Je suis si bizarre en mon être,  
 Que le contraste le plus grand  
 Existe entre mes deux parties,  
 Soit qu'elles s'offrent réunies,  
 Soit qu'on les prenne isolément.

A..... H.....

## LOGOGRIPHE.

C'EST en tout tems,  
 Mais sur-tout au printems,  
 Qu'en tout ce qui respire  
 Pénètre l'humeur que j'inspire.  
 J'anime l'homme, l'animal,  
 Même et par dessus tout, le genre végétal.  
 Juge, lecteur, combien je suis utile?  
 Sans moi tout dépérit, sans moi tout est stérile;  
 Au genre humain  
 Je suis enfin  
 Tellement nécessaire,  
 Que ma tête coupée, il trouve en moi sa mère.

S.....

## CHARADE.

DANS les beaux jours de mon premier,  
 Quand pour orner sa tête  
 Iris a soin de faire mon dernier

De tous les cœurs elle fait la conquête  
Et chacun d'eux voudrait l'avoir pour mon entier.

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *A*.  
Celui du Logogripe est *Tête*.  
Celui de la Charade est *Bec-Figue*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

SUR L'ESPRIT DE SYSTÈME.

*Opinionum commenta delet dies. nature judicium  
confirmat.* Cic. de nat. deorum.

QUELQUES personnes, parmi lesquelles se trouve un physicien très-distingué (1), m'ayant fait l'honneur de m'écrire relativement à ce que j'ai dit dans un de mes précédens articles, sur le peu de connaissance que nous avons de la nature de la chaleur, j'ai pensé qu'il pourrait être utile de donner quelques développemens à l'opinion que j'ai émise sur ce sujet. D'autant plus que cela me fournira l'occasion de faire connaître d'une manière précise le véritable esprit des sciences physiques, dont on se fait bien souvent une fausse idée.

En voyant la complaisance du public pour les faiseurs de systèmes qui l'entretiennent tous les jours de leurs rêveries, on ne peut s'empêcher d'admirer le singulier penchant des hommes pour tout ce qui est explication. Personne ne s'informe si les explications sont exactes et précises, si elles sont établies sur des faits bien observés, déduites avec rigueur, confirmées par les phénomènes; on regarde seulement où elles vont, et plus elles vont loin, plus on les reçoit avidement. Les grandes découvertes des sciences, dans ces derniers tems, ont merveilleusement excité cette crédulité générale. Après tant de prodiges rien n'a paru impossible. On a cru qu'un hasard, une idée heureuse, pouvait dévoiler de même, en un instant, tous les mystères de l'Univers. Grâce à cette opinion favorable, nous avons vu naître une multitude de systèmes qui se sont détruits les uns par les autres

(1) M. Prévost, professeur de philosophie, à Genève.

après avoir attiré tour à tour l'attention , et par l'effet d'un penchant insurmontable , la curiosité publique , tant de fois déçue , n'est pas encore épuisée.

Sans doute les sciences ne voient point de bornes à leurs découvertes , parce qu'elles n'en ont point dans les objets de leurs recherches. L'inépuisable variété de la nature leur offrira toujours des alimens nouveaux , et nos descendans , plus instruits que nous , connaîtront bien des merveilles qu'il est de notre destinée d'ignorer. Mais ce ne sera point l'esprit de système qui amènera ces découvertes , ce sera l'expérience et le calcul.

Que dirait-on d'un homme qui n'ayant jamais examiné l'intérieur d'une montre , voudrait , par les seules apparences qu'elle présente au dehors , deviner sa structure , expliquer le principe de ses mouvemens et la cause qui produit leur régularité. Le mécanisme de la nature a bien une autre complication , et les faiseurs de systèmes ne se donnent seulement pas la peine de l'étudier.

On a vu dernièrement , à l'Athénée , plus de quatre cents personnes réunies pour écouter un professeur qui avait promis d'expliquer , en cinq leçons , tout le système de l'Univers. Ce professeur est un homme de beaucoup d'esprit , et qui s'exprime avec une imperturbable facilité : il ne doute absolument de rien. La disposition des corps célestes , leur forme , leurs mouvemens , les phénomènes produits par leurs attractions réciproques , les propriétés les plus intimes des corps , les mystères les plus cachés de la physique et de la chimie , rien ne l'embarrasse ; tout est ou doit être dans son système. Il n'emploie que deux principes de mouvemens ; une force expansive résultante du mouvement de rotation de la terre , ou des corps célestes ; une force compressive qui vient des corps étrangers et qu'il nomme la rayonnance stellaire. A la vérité il est le maître de faire agir ces deux forces comme il lui plaît , et même contradictoirement aux lois de la mécanique ; il peut aussi disposer à son gré des phénomènes , les modifier , les changer ou les supprimer jusqu'à ce qu'ils se plient à son système ; mais avec ces facilités il explique tout ce que l'on sait déjà , ou du moins tout ce qui est venu à sa connaissance. La conviction qu'il exerce n'a rien de forcé ; tout le monde peut lui faire des objections , lui-même il les provoque , il les attend , il est prêt à y répondre ; mais , à dire vrai , il est impossible que personne en fasse. Pour qu'un système soit attaquable , il faut qu'il offre un ensemble raisonné. Dans celui-ci , les hypo-

thèses, les observations fausses, les idées inexactes sont tellement multipliées. elles sont si étroitement serrées les unes contre les autres, qu'il n'y a pas jour à découvrir la moindre liaison et qu'il faudrait pour y répondre autant d'objections que de mots. Cependant l'auteur de ce système n'est point un charlatan. Je le crois intimement convaincu de la vérité de sa découverte; mais les données exactes lui manquent absolument. Avec beaucoup d'esprit et une imagination vive, il a rêvé son système dans la solitude, sans aucune connaissance des phénomènes, et ce n'est qu'après l'avoir formé complètement qu'il a songé à les consulter. Convaincu de la vérité de ses principes, il examine si la nature est conforme à son système et non pas si son système est conforme à la nature. D'après cet enchaînement d'idées, on ne s'étonne point qu'il soit intimement pénétré de ses illusions. Mais ce qui est vraiment étonnant, ce qui forme un spectacle réellement digne d'être observé, c'est de voir quatre cents personnes raisonnables qui écoutent sérieusement de pareilles rêveries, et dont une grande partie s' imagine assister à une seconde création. Comment ces auditeurs, si charmés d'entendre expliquer ce que l'on sait déjà, ne s'avisent-ils point de demander qu'on leur explique aussi ce que l'on ne sait pas. Par exemple, que le professeur fasse, au moyen de ses principes, quelque nouvelle découverte, bien précise et bien avérée. Les sujets ne manquent point dans la chimie et dans la physique, et il ne sera embarrassé que du choix. Ou si son système ne doit s'appliquer qu'aux choses déjà connues, qu'il en déduise les mesures *numériques* des phénomènes; par exemple, qu'il nous donne les valeurs de la précession des équinoxes, et de la nutation de l'axe terrestre. Qu'il détermine les rapports des mouvemens de la lune avec l'applatissage de la terre et sa distance au soleil. Qu'il explique, d'après les lois de la mécanique, les phénomènes de l'attraction capillaire, et qu'il nous en donne les valeurs précises dans leurs circonstances les plus minutieuses. Car nous sommes en état de résoudre toutes ces questions et beaucoup d'autres avec une précision extrême, et cette épreuve des nouveaux principes sera plus sûre, pour les vérifier, que ne le sont des explications vagues, comparables pour l'étendue et l'incertitude, aux prédictions de l'Almanach de Liège; mais voilà justement l'écueil de tous les faiseurs de système. Quoiqu'ils connaissent à fond les causes premières de tous les phénomènes, ils échouent dans les applications.

Le véritable objet des sciences physiques n'est pas la recherche des causes premières, mais la recherche des lois suivant lesquelles les phénomènes sont produits. Lorsqu'on explique les mouvemens des corps célestes par le principe de la pesanteur, on ne considère point ce principe comme une qualité occulte résultante de la forme spécifique des choses, mais comme une loi générale suivant laquelle les phénomènes ont lieu réellement, et cette loi une fois prouvée par les faits, on s'en sert comme d'un moyen de découverte pour trouver les rapports mutuels de tous les phénomènes, pour en prévoir les époques et la durée, non pas d'une manière incertaine et vague, mais *numériquement* et avec la dernière précision. L'attraction universelle, ainsi établie, ainsi vérifiée, devient elle-même un fait. La cause seule en est occulte et les mathématiciens ne s'en occupent pas, parce qu'elle est inutile pour trouver les lois particulières des phénomènes qui seules ont de l'intérêt pour nous. Déduire ainsi des observations et de l'expérience un petit nombre de lois générales, ou principes de mouvemens, et expliquer ensuite comment les propriétés et les actions de toutes les choses corporelles découlent de ces principes, rigoureusement et *avec les mêmes rapports numériques* que nous leur trouvons, ce serait le dernier degré de perfection de la philosophie naturelle.

Malheureusement les diverses parties de cette science sont encore bien éloignées d'une telle perfection ; car non-seulement il y a beaucoup de phénomènes dont les lois nous sont inconnues, mais il en est dont la production même est pour nous une énigme impénétrable, parce que, tantôt ils semblent immédiatement produits par des forces mécaniques qui agissent simplement comme principes de mouvement, sans introduction d'aucune substance matérielle, et tantôt ils paraissent dus à des substances susceptibles de se combiner avec les corps ou de s'en dégager invisiblement, sans rien changer à leurs poids. Tels sont les phénomènes que présentent l'électricité, le magnétisme et la chaleur.

Pour les expliquer, les physiciens ont imaginé certains fluides élastiques doués de propriétés attractives ou répulsives, et capables de pénétrer tous les corps ou seulement quelques uns d'entre eux ; c'est ce que l'on nomme le fluide électrique, le fluide magnétique, et le principe de la chaleur, ou le calorique. Au moyen de ces suppositions on peut, jusqu'à un certain point, représenter la plupart des phénomènes, c'est-à-dire, montrer qu'ils sont des conséquences les uns

des autres, et prévoir les effets que leur combinaison doit amener; mais il en reste encore beaucoup qui se prêtent difficilement à ces explications et d'autres y échappent entièrement.

Aussi les véritables physiiciens admettent-ils la considération de ces fluides uniquement comme une hypothèse commode, à laquelle ils se gardent bien d'attacher des idées de réalité, et qu'ils sont prêts à modifier ou à abandonner entièrement dès que les faits s'y montreront contraires. Ainsi ayant vu qu'un seul fluide électrique ne suffisait pas pour représenter exactement les phénomènes des attractions et des répulsions électriques, ils n'ont pas fait difficulté d'en admettre deux dont ils ont défini convenablement les qualités, et qu'ils ont nommé fluide vitré, fluide résineux, du nom des deux électricités contraires. Encore au moyen de ces deux fluides, ne peut-on pas assigner rigoureusement les lois de tous les phénomènes, parce que le calcul s'applique avec une difficulté extrême à ces suppositions de fluides qui se combinent ou se séparent, et même y répugne en certains points; de sorte que l'on se trouve ainsi privé du seul flambeau qui pourrait guider avec certitude dans ces obscurités. Dans la théorie du magnétisme, peut-être plus obscure encore, on s'est vu conduit à admettre aussi deux fluides, que l'on a nommés fluide boréal et fluide austral, par analogie pour les attractions magnétiques des deux hémisphères terrestres. Dans la théorie de la chaleur, on s'est jusqu'à présent borné à un seul principe; mais on a considérablement multiplié ses propriétés et ses attributions. Dans la dilatation des corps, on a dû le considérer comme une force répulsive placée entre leurs particules. Dans les combinaisons chimiques, il a fallu le considérer comme une substance susceptible d'être absorbée, condensée ou dégagée. Enfin, dans sa transmission à distance, qui se fait suivant des lois analogues à celles de la lumière, il a fallu reconnaître un rayonnement lancé dans tous les sens par les corps avec une extrême rapidité; cette hypothèse, due à Schæele, et développée avec beaucoup de soin par M. Prevost, de Genève, satisfait très-bien à la partie mécanique des phénomènes qu'elle embrasse. Mais de tout cela il résulte que sur la nature même du calorique, nous ne savons absolument rien de précis; car si elle nous était connue, toutes ces modifications diverses découleraient d'une même source, et l'on ne serait pas obligé de les imaginer successivement pour chaque classe de faits: encore en est-il, comme les



lois de l'élasticité des gaz, qui restent inexplicables, malgré toutes ces suppositions. C'est pour cela qu'en rendant compte dernièrement des *Conversations sur la Chimie*, j'ai dit, qu'à mon gré, l'auteur aurait mieux fait de donner moins d'importance à la théorie du calorique considéré comme matière, et sur-tout de l'exposer avec plus de restrictions. Car si les physiciens qui ont réfléchi sur l'ensemble des phénomènes savent apprécier ces hypothèses, c'est l'expérience qui leur donne cette réserve, et on ne doit pas l'attendre de jeunes esprits, naturellement portés à généraliser tout. Il faut donc toujours, mais principalement dans un ouvrage élémentaire de chimie, présenter ces hypothèses pour ce qu'elles sont, de peur que les élèves, séduits par l'attrait des explications, ne les prennent pour des réalités.

Quelques personnes penseront peut-être que cette manière sévère de considérer les sciences physiques est propre à arrêter l'essor du génie, parce qu'elle arrête les écarts de l'imagination; car maintenant on vante partout l'imagination comme une sorte de qualité ou de vertu suprême, indépendante du bon sens. Mais, au moins dans les sciences, c'est encore le bon sens qui doit servir de règle, et l'imagination doit lui obéir. Cette vérité ne saurait être mieux exprimée que dans le passage suivant de l'*Exposition du Système du monde* :

« Impatient de connaître la cause des phénomènes, le  
 » savant doué d'une imagination vive l'entrevoit souvent  
 » avant que les observations aient pu l'y conduire. Sans  
 » doute il est plus sûr de remonter des phénomènes aux  
 » causes; mais l'histoire des sciences nous montre que cette  
 » marche, lente et pénible, n'a pas toujours été celle des  
 » inventeurs. Que d'écueils doit craindre celui qui prend  
 » son imagination pour guide! Prévenu pour la cause qu'elle  
 » lui présente, loin de la rejeter lorsque les faits lui sont  
 » contraires, il les altère pour les plier à ses hypothèses. Il  
 » inutile, si je puis ainsi dire, l'ouvrage de la nature  
 » pour le faire ressembler à celui de son imagination, sans  
 » réfléchir que le tems dissipe ces vains fantômes et consolide  
 » les résultats de l'observation et du calcul. Le philosophe  
 » vraiment utile aux progrès des sciences est celui qui, réunissant à une imagination profonde une grande sévérité  
 » dans le raisonnement et les expériences, est à la fois tourmenté par le désir de s'élever aux causes des phénomènes  
 » et par la crainte de se tromper sur celles qu'il leur  
 » assigne. »

Biot.

**ESSAI SUR L'INFLUENCE DES CROISADES**, ouvrage qui a partagé le prix sur cette question proposée le 11 avril 1806, par la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France : *Examiner quelle a été l'influence des Croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe, sur leur civilisation, sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie* ; par A. H. L. HEEREN, professeur d'histoire à l'Université de Gottingue, membre de la Société royale des Sciences de la même ville, etc. ; traduit de l'allemand par CHARLES VILLERS, correspondant de l'Institut de France, membre de la Société royale des Sciences de Gottingue, etc. — In-8°. — Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce (\*).

Voilà une de ces questions qui, du moment où elles sont proclamées, s'emparent de toutes les têtes pensantes, qui réveillent tous les souvenirs de l'histoire, offrent un but aux plus vastes recherches, et promettent un prix honorable à la science historique éclairée par la philosophie et dirigée par la raison. C'est un caractère qu'imprime assez généralement la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, aux sujets des prix qu'elle propose. Une sensation à peu près pareille avait été produite quelques années auparavant par sa question sur l'influence de la réformation de Luther. M. Charles Villers obtint alors le prix par un ouvrage dont il a paru trois éditions. Il devait avoir pour concurrent M. Heeren, de l'Académie de Gottingue : mais ce savant professeur, ayant appris qu'il avait commencé d'y travailler, se retira du concours. Cette fois, à son tour, M. Villers n'est point entré dans

---

(\*) On trouve aux mêmes adresses : *Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther* ; ouvrage qui a remporté le prix au jugement de la même Classe de l'Institut ; par Charles Villers. *Troisième édition*. Volume in-8° de 456 pag. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

la lice, où ses études historiques, le cours de ses méditations, et l'attrait d'une question si intéressante l'auraient appelé; et comme il convient à un Français, en rendant la pareille, il y a joint un procédé de plus, ou plutôt un véritable service. L'Institut ne reçoit point de Mémoires en Allemand, M. Heeren n'écrit point en français. M. Villers l'a engagé à composer en allemand son Mémoire, et à lui confier le soin de le traduire: c'est sur ce manuscrit français, sur cette copie, devenue original, que la Classe a jugé; c'est en quelque sorte avec les armes de M. Villers que M. Heeren a combattu et vaincu; espèce de trait de chevalerie littéraire, qu'on ne saurait trop faire connaître et qui fait plaisir à voir.

C'est peut-être parler un peu tard d'un ouvrage couronné depuis près d'un an; mais cette mention remplace par un autre à propos celui de la nouveauté: la même Classe de l'Institut examine en ce moment les Mémoires qui lui ont été adressés sur une autre question (1) qui, sans être d'un aussi grand intérêt, mérite cependant à un haut degré l'attention des philosophes; qui sait s'il ne sortira point de ce concours un troisième ouvrage digne de faire suite aux deux premiers? Qui sait si les deux mêmes athlètes ne se seront point encore présentés, ou appuyés l'un sur l'autre, ou armés l'un contre l'autre, dans la carrière?

L'auteur de l'*Essai sur l'influence des Croisades*, a envisagé son sujet dans toute son étendue et sous toutes ses faces; la manière précise dont la question était posée dans le programme, laissait, il est vrai, peu de place aux divagations des recherches et à l'indécision des résultats; mais il n'y a que trop d'esprits que de telles précautions ne peuvent contenir dans de justes bornes, et qui seraient divaguer la précision même. Avant de s'engager dans la question proposée, M. Heeren, dans une introduction très-bien faite, prouve déjà qu'il possède à fond sa matière, que toutes les questions accessoires sont présentes à son esprit, et sur-tout qu'il est

---

(1) *Examiner quelle a été l'influence du Mahométisme sur les peuples qui l'ont embrassé, etc.*

éminemment doué de cet esprit philosophique si nécessaire pour traiter un pareil sujet.

Il signale d'abord les caractères qui différencient les Croisades, ces grandes transmigrations armées, des autres transmigrations lointaines que l'on observe dans l'histoire des peuples, et qui en sont une des sortes d'événemens la plus féconde en grands résultats. Chez les peuples encore barbares elles ont pour cause le besoin, la disproportion entre la population et les moyens d'existence, le désir de se procurer chez les autres des jouissances dont on est privé chez soi. Chez les nations civilisées, lorsqu'elles ne sont point avilies par la servitude ou par les jouissances, c'est, à une certaine époque, qu'on peut regarder comme leur adolescence, un inquiet amour de gloire, une ardeur toujours croissante pour les faits héroïques et les entreprises hardies, un élan général des imaginations vers les pays lointains où elles ne se représentent qu'objets riches et nouveaux, acquisitions et conquêtes. Qu'une direction soit donnée à cette ardeur, qu'un but lui soit offert, elle s'y porte toute entière, et produit des effets qu'on voudrait en vain renouveler dans d'autres tems, lorsqu'elle est refroidie.

Mais alors les progrès de l'art social, ceux du luxe, l'esprit du commerce, l'amour du gain, mille autres causes simultanées agissent, non plus sur la masse des peuples, mais sur un assez grand nombre d'individus, les attirent vers des pays éloignés où des communications ouvertes, des échanges établis, des terres à fertiliser, leur promettent la fortune pour fruit de leur industrie et de leurs travaux. Ces émigrations successives et paisibles fondent peu à peu des colonies et même des Etats florissans. Ce n'est pas de celles-ci que l'on peut mettre en question l'heureuse influence, et l'on voit au premier coup-d'œil que c'est à la seconde de ces trois classes de transmigrations qu'appartiennent les Croisades.

Cinq siècles entiers se sont écoulés depuis la dernière : les maux qu'elles causèrent alors étaient assez connus : le bien et le mal qui en sont résultés depuis étaient encore en problème, mêlés et confondus par l'ignorance et les

préventions, par la multiplicité des fils à suivre, des connaissances à réunir, des sources où puiser. Le seul auteur peut-être qui en eût parlé avec justesse, Voltaire, pouvait être suspect de partialité. La question est maintenant éclaircie. L'histoire a ouvert ses trésors, la saine critique en a fait le choix, l'impartialité, ou plutôt l'équité même a prononcé; oui, de nombreux et de grands biens ont résulté pour les progrès de la civilisation et de la sociabilité en Europe, de cette crise prolongée, tumultueuse et sanglante, qui parut l'ébranler jusques dans ses fondemens. Les générations exterminées loin de leur sol natal, léguèrent aux générations qui devaient les suivre des connaissances dont elles auraient manqué, des jouissances qu'elles eussent ignorées: et c'est ce qui peut consoler l'ami des hommes de ces grandes plaies faites à l'humanité, si toutefois il lui est bien démontré que les mêmes avantages ne pouvaient pas sortir du cours naturel des choses, un peu plus tard peut-être, mais par des moyens plus doux.

Voltaire, dans son admirable *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*, a consacré six chapitres (2) à ce grand sujet, qu'il traite avec cette rapidité d'aigle qui ne poursuit que les faits essentiels et ne rapporte que des résultats. Ces résultats sont que pendant deux siècles et demi, la plupart des Etats de l'Europe s'épuisèrent d'hommes et d'argent, que la terre fut couverte d'armées innombrables, la mer de flottes et d'escadres, qu'un grand nombre de Rois et d'autres Souverains temporels quittèrent le séjour et le soin de leurs Etats, pour obéir aux ordres de Souverains spirituels, qui en cela outrepassaient leurs pouvoirs et n'avaient évidemment pour but que cette extension même, et d'autres vues tout aussi profanes, tout aussi étrangères au progrès de la foi; que deux millions au moins de chrétiens allèrent périr en Orient, et y porter la destruction et le ravage, sans aucun fruit réel pour la chrétienté ni pour la religion. Quant aux dédomnagemens de tant de maux, le seul bien qui résulta, selon lui, de ces entreprises, ce fut la liberté que plusieurs bourgades

---

(2) De 53 à 58 inclusivement.

achetèrent de leurs seigneurs. « Le Gouvernement municipal s'accrut un peu des ruines des possesseurs de fiefs. Peu à peu ces communautés pouvant travailler et commercer pour leur propre avantage, exercèrent les arts et le commerce que l'esclavage éteignait (3). »

Ce sont bien là les principaux effets de ces terribles commotions, et ce sont les plus solides, ceux qui ont le plus utilement agi sur le sort de la race humaine, ceux aussi pour lesquels dans l'état d'asservissement où les peuples étaient réduits par la tyrannie féodale, il semble que l'on avait le plus besoin de secousses violentes et de crises extraordinaires; mais ces bons effets ne sont pas les seuls, et l'on puise dans l'*Essai sur les Croisades* d'autres consolations. A l'égard de l'énorme consommation d'hommes qu'il en coûta pour des avantages futurs et alors incertains, Voltaire n'a rien exagéré; il résulte de deux paragraphes de l'introduction de cet *Essai*, intitulés, l'un *Chronologie des Croisades*, et l'autre *Géographie des Croisades*, que le peintre des mœurs et de l'esprit des nations n'a point enflé le nombre présumé des victimes de cette épidémie pieuse et guerrière, et n'a peut-être pas encore embrassée dans toute son étendue le théâtre immense sur lequel elle exerça ses ravages.

Dans un troisième paragraphe *sur l'organisation des Croisades*, M. Heeren examine quelles routes différentes les Croisés suivirent à différentes époques, ensuite la composition, l'ordre intérieur et l'arrangement des armées croisées; il confirme tout ce que l'on a dit du désordre, de l'indiscipline et de la licence de ces hordes armées pour une sainte entreprise, qui emportaient avec elle le germe de leur destruction.

Après ces observations préliminaires, le savant auteur entre dans son sujet. La question proposée se divise naturellement en trois parties, relatives, l'une à la civilisation et à la liberté civile; l'autre, au progrès des lumières; la troisième, au commerce et à l'industrie. L'auteur n'y a fait d'autre changement que de placer à la fin, et non au milieu, ce qui regarde le progrès des

(3) *Ubi. sup.*, Ch. 58, à la fin.

lumières, sans doute parce qu'en effet ce progrès est une conséquence de ceux de la civilisation, de l'industrie et du commerce, et n'a été qu'un produit secondaire et non immédiat des Croisades. Par une division non moins naturelle, ayant à considérer dans sa première partie leur influence sur la politique et la liberté civile, il trace, dans une première section, l'esquisse de l'état politique de l'Europe avant les Croisades, d'abord quant à la hiérarchie, c'est-à-dire, à la puissance ecclésiastique, ensuite quant à l'ordre civil, examinant successivement dans ce dernier ce qui regarde 1° les princes, 2° la noblesse et la chevalerie, 3° les habitans des villes et des campagnes : dans la seconde section, il assigne, en suivant le même ordre, à chacune de ces classes de la population Européenne, le genre d'influence qu'elles reçurent, et les révolutions qu'y occasionnèrent les Croisades.

Ces différens points sont traités d'une manière si judicieuse, si positive, tellement fondée sur les faits, si complètement exempte de suppositions, de préventions, de système, que la conviction, l'instruction et la lumière entrent par degrés dans l'esprit à mesure qu'on avance dans la lecture de l'ouvrage : on ne sent pas s'altérer un instant la confiance qu'un guide si sage a su d'abord inspirer; l'on est insensiblement conduit à adopter les conclusions que tire M. Heeren dans la récapitulation de cette première partie, et à reconnaître avec lui, que les Croisades ont épuré et perfectionné l'esprit de la noblesse féodale par celui de la chevalerie, institution qu'elles n'ont pas créée, mais dont elles ont singulièrement favorisé les accroissemens, et dont M. Heeren regarde l'époque comme les tems héroïques chez les nations modernes d'origine germanique; qu'elles n'ont pas moins heureusement influé sur les habitans des villes, sur leur organisation municipale et en communes, sources d'un nouvel ordre politique pour les siècles suivans, et bases sur lesquelles se sont formés en Europe des Etats tels que le moyen âge n'en avait pu voir; que la puissance des Princes s'est relevée et a pu mettre fin à l'anarchie désolante qui signala la caducité du régime féodal; que les nobles devenus sujets, les bourgeois

devenus commerçans, les villes devenues riches ont offert aux revenus publics de nouvelles sources, des sources sûres et réglées qui ont cimenté le pouvoir des princes; lequel s'accrut aussi par la naissance du *Tiers-Etat*, qu'ils purent opposer à la noblesse, et qui devint un contre-poids nécessaire pour qu'un état légal et constitutionnel, une certaine égalité de droits entre tous les hommes pût s'établir; que cette influence s'étendit par-là jusque sur la classe des paysans, parce que ce n'est que dans un état bien organisé, où le pouvoir central dirige et vivifie toutes les parties, que l'on sent le prix de l'agriculture et la considération due au cultivateur.

Quant à la hiérarchie romaine, premier moteur de ces grandes expéditions, il n'est pas douteux qu'elle n'en ait retiré d'immenses avantages pour l'agrandissement de son pouvoir et l'établissement de cette suprématie qu'elle voulait s'arroger sur les couronnes; mais, observe judicieusement notre auteur, « ces mêmes Croisades préparaient dans l'Europe un nouvel ordre civil, qui devait devenir funeste à la puissance ecclésiastique. Depuis que les rois étaient devenus des rois, les papes ne pouvaient plus rester ce qu'ils étaient précédemment.... Le despotisme exercé par Rome sur les consciences, les moyens violens et coercitifs, les excommunications, les Croisades contre les hérétiques, l'affreuse Inquisition et ses bourreaux, tout ce qui semblait devoir étayer et perpétuer la puissance des papes, fut ce qui alluma l'indignation d'un tems plus éclairé, et qui consumma la ruine de la hiérarchie.

» Ainsi, après tant de maux particuliers causés par ces longues guerres, après tant de sang qu'elles coûtèrent à l'Asie et à l'Europe, l'humanité put tirer quelque consolation de leurs résultats; résultats lents pour la plupart d'une crise qui avait duré deux siècles, et auxquels il fallut aussi des siècles pour consommer leur développement. »

La seconde question, relative au commerce et à l'industrie, est traitée selon la même méthode que la première; mais l'auteur sépare avec raison ces deux objets, dont l'un est beaucoup plus connu que l'autre: il examine premièrement quel était l'état du commerce



européen avant les Croisades, quel était à peu près le degré d'activité où il était parvenu, et quelles routes de communication lui étaient ouvertes. La voie de terre le long des bords du Danube, la voie de mer par la Méditerranée étaient les principales et presque les seules. L'état du commerce maritime et celui du commerce continental sont esquissés rapidement, et il résulte de cette esquisse que l'un et l'autre s'étaient déjà ouvert plusieurs chemins vers le Levant, mais qu'ils ne s'y portaient qu'avec une faible activité, quand cette secousse violente, et plusieurs fois répétée, vint leur ouvrir de nouvelles routes et donner à l'activité commerciale une accélération puissante.

L'étendue de cette période pendant laquelle s'exerça l'influence des Croisades sur le commerce maritime, amenait une subdivision que l'esprit du savant professeur de Gottingue, éminemment ami de l'ordre et de la netteté, n'a pas manqué d'établir. Cette influence s'exerça différemment et à différens degrés avant la prise de Constantinople par les Latins, et depuis cet événement. A ces deux époques, les grandes villes maritimes d'Italie, Venise, Gènes, Pise, déployèrent un génie, une ambition et des ressources qui firent monter les deux premières, et sur-tout Venise, au sommet de la puissance politique et de la prospérité commerciale. Marseille les suivit, mais de loin, et fut presque la seule ville de France qui prit part à ce grand mouvement par le transport qu'elle fit des pèlerins et des armées, et par les établissemens qu'elle forma en Syrie et en Palestine.

Il n'existait alors aucun droit maritime, l'auteur n'oublie pas de le remarquer; la piraterie était universelle, et l'on ne connaissait sur mer d'autre droit que celui du plus fort. L'Espagne eut l'honneur d'apporter la première un moyen d'ordre au milieu de cette anarchie. Le *Consolato del mar*, né en Catalogne vers le milieu du treizième siècle, adopté par les Vénitiens à Constantinople, ensuite par les Génois, les Pisans et les autres peuples navigateurs, devint une loi, sans doute bien imparfaite encore, mais enfin une loi, et le premier pas fait vers une législation meilleure.

Le commerce continental fit des progrès plus lents,

mais qui ne sont pas moins remarquables. Vienne et Ratisbonne, enrichies par la navigation du Danube, canal presque unique de ce commerce, tirèrent de si grands avantages de leur relation avec Venise qu'elles y eurent des comptoirs et y établirent une factorerie qui prit le nom de *Teutonique*. Plus tard, Ratisbonne et Nuremberg prirent leur place, et furent dans le quatorzième et le quinzième siècle les seuls entrepôts du commerce d'Italie et du Levant pour tout le Nord. C'était long-tems après les Croisades, mais toujours par une suite et une influence prolongées du mouvement qu'elles avaient imprimé; et ces deux villes en imprimèrent un presque général aux villes et aux provinces situées sur le Rhin, sur le Mein et dans une partie des villes de la Belgique qui n'avaient pu participer encore aux communications que les villes maritimes de ce pays avaient déjà avec Venise par l'océan : elles l'étendirent même en France, et non seulement au nord et à l'est, mais à l'ouest et même au midi, quoique déjà Lyon et Avignon reçussent de Marseille, et d'autres villes encore de quelques autres ports, les approvisionnemens de leurs marchés.

Rien de plus intéressant à suivre dans toutes ses ramifications que ce grand fleuve du commerce, dont le cours une fois ouvert va s'étendant, se propageant toujours et distribuant par-tout où il pénètre les richesses, les jouissances, les lumières, l'esprit d'indépendance et de liberté. M. Heeren paraît avoir traité avec une complaisance particulière cette partie de son ouvrage. Il puise dans les meilleures sources, pèse dans la balance de la critique les témoignages et les faits, et donne dans un petit espace une connaissance aussi étendue que satisfaisante de ce point important de la question.

Il revient ensuite sur l'autre point qu'il en avait séparé, et qui a pour objet l'Industrie. Il avoue qu'ici les premiers élémens lui manquent pour déterminer avec certitude quelles sont les branches d'industrie, quels sont les procédés des arts mécaniques que l'Occident doit à l'Orient, quand et comment l'Europe les a reçus, quels sont ceux qu'elle doit aux Croisades, ceux à qui elles ne firent que donner de nouveaux développemens et

une plus grande activité. Dans l'impossibilité où l'on est de résoudre en entier le problème, il se borne donc à rappeler un petit nombre de procédés industriels, qui sont évidemment d'origine orientale, dus aux Croisades, et qui ont influé sur la prospérité ou sur la manière d'être des nations occidentales; tels que l'art de tisser la soie, d'en faire de riches étoffes, et celui de les teindre, déjà connu, mais qui fit de grands progrès par les substances colorantes que l'Orient fournit alors, ou en plus grande abondance, ou même pour la première fois.

Une substance plus précieuse encore, dont le goût est devenu universel et dont les transplantations lointaines ont eu les suites les plus importantes et les plus graves, c'est le sucre; et il est hors de doute que nous en devons la jouissance aux Croisades, que les premières cannes furent transportées de Tripoli de Syrie en Sicile; que de-là cette culture fut portée à Madère, d'où elle passa plus tard dans le Nouveau-Monde. On connaît assez quels effets son établissement y a produits : ceux que sa consommation et son commerce ont eus en Europe sont plutôt sentis que connus. — « Quand arrivera-t-il, demande avec raison M. Heeren, qu'un historien aussi savant que philosophe s'occupe de développer toute l'influence que certaines plantes étrangères au sol de l'Europe ont exercée sur la situation politique de cette partie du globe et sur la destinée de ses peuples ? Sans doute le sucre remplira un long chapitre de son ouvrage. »

Mais l'influence des Croisades sur le commerce et sur l'industrie des Européens consista encore moins en ce qu'elles introduisirent de nouveaux articles naturels et artificiels, qu'en ce qu'elles rendirent plus général l'usage de ceux qui étaient déjà connus. De la cour des rois et des grands, cet usage s'étendit à tous les étages de la société. La manière de se vêtir, de se loger, de se meubler, de se nourrir devint autre, et ni les hommes riches et puissans, ni les particuliers enrichis par le commerce qui avaient vu le luxe de la vie et des habitations orientales, ne purent plus se contenter de l'humble toit et de la façon de vivre de leurs pères.

On voit que la philosophie morale pourrait intervenir ici et peut-être élever des questions embarrassantes pour un homme de bonne foi : M. Heeren l'a senti et s'est hâté d'aller au-devant des objections.

« Qu'on ne pense point, dit-il, que nous voulons donner ici à entendre que ces jouissances nouvelles étaient en elles-mêmes des bienfaits pour l'Occident. Non, sans doute : ce qui en était un réel, c'était le redoublement d'industrie et de travail ; le nouveau mouvement qui agitait l'humanité, la communication qui s'établissait par ce moyen entre les peuples, le changement dans les mœurs qui en devenaient plus douces, les progrès des connaissances qui s'étendaient et se perfectionnaient. » Il retrace en peu de mots les effets de la nouvelle activité que donnèrent aux hommes les nouveaux besoins qu'ils avaient contractés et leurs efforts pour produire des articles d'échange, dont ils remplirent à leur tour l'Orient. » En un mot, on laissa faire les peuples, et ils surent faire ce qui leur convenait.

« Enfin, ajoute-t-il en terminant cette seconde partie, il n'est pas besoin de démontrer combien le commerce devenu riche et puissant, l'opulence des villes et la nouvelle existence de leur bourgeoisie contribuèrent à l'établissement de la liberté civile, à l'affaiblissement graduel du régime féodal et à la naissance d'un ordre politique où les droits des princes et des citoyens furent mieux réglés. Dès-lors qu'en Europe le sentiment de l'aisance et de la richesse put s'unir au sentiment de la liberté, celle-ci fut à jamais assurée, puisqu'on eut les moyens de la défendre et de la maintenir. »

Reste à examiner la troisième question partielle, ou la dernière division de la question générale, relative au progrès des lumières. L'auteur ne pouvait suivre dans cette partie la même marche que dans les deux premières. Il se trouve arrêté d'abord, en considérant combien peu d'avantages les sciences et les arts pouvaient retirer de ces expéditions guerrières. Les Sarrasins qu'on attaquait étaient à demi barbares, les Francs qui les attaquèrent l'étaient peut-être encore plus. « Si l'on en excepte quelque théologie bizarre et grossière, qui était le partage des seuls ecclésiastiques, »

ils étaient tout à fait sans lettres et se faisaient un honteux honneur de leur ignorance. » Ce n'était pas pour s'éclairer qu'ils allaient en Orient, et quand ils en eussent eu la volonté, quand leurs ennemis eussent eu quelque chose à leur apprendre, l'orgueil, les préjugés nationaux, la différence de religion et de langue y auraient encore mis obstacle.

Les Grecs auraient pu être de meilleurs instituteurs ; mais leur éloquence sophistique touchait peu le guerrier Franc ; les trésors de la Grèce antique, dont ils étaient encore possesseurs, ne lui inspiraient ni intérêt ni curiosité : enfin, au lieu de leur demander des lumières, les Croisés furent sur le point d'en éteindre entièrement le foyer dans le siège même de l'empire, par cette prise et ce saccage réitéré de Constantinople, où furent détruits et consumés par les flammes tant de somptueux édifices, tant de chefs-d'œuvres des arts, tant de manuscrits précieux. M. Heeren fait l'énumération de ceux qui existaient encore alors, et qui, étant sans doute uniques, ont été perdus sans retour. « Ces richesses littéraires, dit-il, et bien d'autres, périrent en peu de jours, non par les excès de Mongols ou de Payens barbares, mais par la main de Chrétiens, plus barbares qu'eux, et qui causèrent aux lettres et aux arts un irréparable dommage. »

Quelques seigneurs croisés purent, il est vrai, rapporter de l'Orient un petit nombre de manuscrits ; mais dont peut-être la plupart se perdirent ensuite, et qui ne sont qu'un faible dédommagement pour les lettres en Occident. Cependant M. Heeren ne veut pas que dans cette seule partie les Croisades n'aient pas eu une influence heureuse ; elles en eurent, si l'on veut, mais non pas, à mon avis, de la manière qu'il le dit, et c'est là, s'il faut l'avouer, l'endroit faible de son ouvrage.

« On ne peut, dit-il, remarquer en Europe à cette époque, ni dans celle qui suivit aucun essor dans l'esprit, qui annonce que l'étude des classiques grecs y ait produit quelques fruits. » En Allemagne et même en France, soit ; mais en Italie, où Tiraboschi et quelques autres auteurs, trop prévenus en faveur de leur nation,

ont prétendu que l'étude du grec n'avait jamais entièrement cessé, on peut dire du moins qu'elle reprit faveur dès le commencement du douzième siècle, que cette ardeur se ralentit à la vérité au treizième, qui est le dernier de l'époque des Croisades ; mais que dans le quatorzième les études grecques furent portées à un très-haut point d'activité. J'ajouterai que ce fut en effet d'après les rapports qui s'établirent entre les Italiens et les Grecs de Constantinople, mais non pas au moyen des Croisades. La ruine de l'Empire, opérée par les Croisés, était plus propre à faire naître l'aversion que les rapprochemens ; mais on voit, dès le douzième siècle, que l'Empereur Lothaire II, envoyant à Constantinople Anselme, évêque d'Havelberg, attacha à cette ambassade trois italiens déjà célèbres par leurs connaissances dans la langue grecque, Jacques de Venise, Moïse de Bergame, et Burgundio de Pise, dont l'un fut le premier traducteur et commentateur de quelques livres d'Aristote ; l'autre était si fort helléniste, qu'à Constantinople même il fut choisi par les deux partis pour interprète dans les conférences entre les Grecs et les Latins ; le troisième eut la gloire d'occuper le premier, en Toscane sa patrie, une chaire de langue grecque. Cette ambassade eut lieu vers l'an 1130, et ces trois savans italiens, choisis à cause de leur célébrité dans cette langue, prouvent qu'elle était déjà en honneur dès le commencement de ce siècle en Italie, et qu'elle l'était indépendamment des Croisades (4).

Je ne dis pas qu'elles n'y contribuèrent en aucune manière, ni que notre auteur ait tort de dire qu'il serait injuste de ne pas remarquer qu'elles concoururent à préparer le beau siècle de la renaissance des lumières. Elles mirent, comme il le dit encore, l'Italie en une relation plus étroite avec l'Orient. Mais lorsqu'il ajoute, ce qui est encore vrai, que « déjà avant la prise de Constantinople par les Turcs, quelques étincelles de

---

(4) Voyez Tiraboschi, tome 3. Voyez aussi à la fin de la *Vita del Boccaccio*, par le comte J. B. Baldelli (Florence 1806) ; la première *Illustrazione* qui traite de la littérature grecque en Italie depuis la décadence de l'Empire d'Occident, etc.

l'esprit grec brillèrent çà et là dans les villes d'Italie, et que quand les conquérans Turcs firent fuir devant eux les Muses effrayées, l'Italie se trouva disposée à être leur asile; » il ne me paraît pas aussi exact d'attribuer aux Croisades, ou du moins d'attribuer à elles seules cette heureuse disposition. Ce que je viens de dire le prouve déjà suffisamment, et pour peu que l'on connaisse l'histoire littéraire d'Italie pendant les treizième et quatorzième siècles, on sait combien il serait aisé d'en apporter ici de nouvelles preuves, mais cela nous entraînerait trop loin.

Je ne ferai qu'une seule observation. L'auteur ajoute en note que Manuel Chrysoloras fut le premier grec qui enseigna publiquement en Italie ( en 1395 ). Mais Burghundio de Pise y avait professé un siècle et demi plus tôt; quant aux grecs, Léonce Pilate, élève du Calabrois Barlaam et maître de Boccace, avait précédé d'un assez grand nombre d'années Chrysoloras à Florence, et y avait expliqué publiquement Homère (5). Il n'était donc besoin ni des Croisades, ni de la prise de Constantinople par les Turcs, pour faire renaitre en Italie l'étude de la langue grecque; et si ces deux événemens y donnèrent quelque activité de plus, en est-ce assez pour ne point regretter que le goût de cette étude n'ait pas continué de se répandre par des moyens plus lents et moins funestes à l'espèce humaine ?

M. Heeren pense que la *Scolastique*, née en Occident quelque tems avant les Croisades, en reçut du moins de l'aliment et de l'activité, et que le tems qu'elles durèrent fut aussi l'âge de vigueur de la Scolastique. Cela peut être; mais alors on aurait à se consoler de deux maux à la fois, des Croisades et de la Scolastique. L'auteur ne se le dissimule pas lui-même, puisqu'il dit expressément : « Nous sommes loin de donner les progrès de cette branche parasite pour un avantage réel. On sait que la Scolastique, principalement durant le cours du treizième siècle, dégénérant toujours de plus en plus en vaines disputes de mots, étouffa presque toutes les connaissances utiles, et entrava l'esprit humain de chaînes qu'il ne commença à rompre que deux siècles après. »

---

(5) Voyez Hodius de *Græcis illustribus*, etc.

Ce que notre savant professeur dit ensuite du genre des progrès que les Croisades firent faire aux sciences physiques, à la médecine, à la géographie et à l'histoire, progrès faibles pour les deux premières, mais considérables pour les deux autres, est de la plus grande justice. Il y a aussi de la vérité dans l'influence qu'il leur attribue sur l'esprit poétique qui parut renaître en Europe vers le même tems où elle se dépeuplait pour les Croisades; mais la sagesse de son esprit le met en garde contre les assertions trop positives à cet égard, de Pasquier, de Mezerai et de Massieu. Il restreint l'influence poétique des Croisades dans des bornes plus étroites : et il y aurait encore à discuter avec lui si tout ce qu'il accorde à cette influence y appartient réellement.

Au reste, dans cette partie comme dans les autres, il règne non-seulement un excellent esprit de recherches et de bonne critique, mais une candeur et une bonneté qui entretient jusqu'à la fin le sentiment de confiance que l'auteur a su d'abord inspirer. On peut n'être pas de son avis sur quelques objets particuliers, mais on voit qu'il a senti lui-même ce que laisse apercevoir cette troisième division de son ouvrage, que le côté faible de l'influence des Croisades, et le progrès réel des lumières. Pour leur pardonner, autant que le peut l'humanité, tous les maux qu'elles ont faits, il faut songer sur-tout à ce que leur doivent évidemment le commerce et l'industrie, et sur-tout aux progrès de la civilisation et de la liberté civile, qui étaient alors tellement entravées, si violemment et si puissamment opprimées par le régime féodal, qu'on ne voit pas bien comment la malheureuse Europe aurait pu briser de si fortes chaînes, sans ce terrible bouleversement.

Je me crois dispensé de répéter ici les éloges que j'ai donnés à cet excellent travail; et je ne doute pas que cet extrait, tout imparfait qu'il peut être, ne suffise pour les justifier. Je finirai en remerciant M. Heeren au nom du public et au nom même de la Classe dont j'ai l'honneur d'être membre, du parti qu'il a pris, ainsi que l'avait fait son ami et son traducteur M. Charles Villers, de faire imprimer son ouvrage. A l'exemple de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'elle remplace, cette



Classe n'est point dans l'usage de publier elle-même les Mémoires qu'elle couronne; et certainement elle n'a pas besoin de garantie pour les jugemens qu'elle prononce; mais elle ne peut qu'applaudir à cette publicité qui ôte tout prétexte à la causticité malveillante et à la médiocrité vaincue; publicité qui répand, selon le vœu de l'Institut, des connaissances utiles, et généralise ainsi le fruit de ses concours.

GINGUENÉ.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS**, écuyer, conseiller-secrétaire du roi, lieutenant-général des chasses, bailliage et capitainerie de la varenne du Louvre, grande-venerie et fauconnerie de France.

Ma vie est un combat. VOLT.

Sept vol. in-8°. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur.

DANS la vie, comme dans les ouvrages de Beaumarchais, l'homme et l'auteur sont tellement mêlés et confondus, qu'il est presque impossible d'observer séparément ses actions et ses écrits. Il faut tout embrasser dans un même examen, dans un même jugement. Ce caractère, composé d'audace et de prudence, d'impétuosité et de patience, de force et de souplesse, qui lui fit entreprendre et mettre à fin tant de choses si diverses dont nul autre n'aurait seulement conçu l'idée, l'a dirigé, l'a soutenu dans ses opérations commerciales, dans ses démêlés judiciaires et dans ses compositions dramatiques. Il fit toute sa vie des plaidoyers et des pièces de théâtre : chacun de ses procès prit la forme d'un drame; chacun de ses drames devint la matière d'un procès. Il lui fallut plaider pour sauver son honneur ou ses biens; il lui fallut plaider pour faire jouer ses comédies; et quand elles eurent été jouées, il se vit encore obligé de plaider pour en justifier le succès ou la disgrâce; enfin, il plaida sans cesse, et c'est avec raison que l'éditeur de ses Œuvres y a mis pour épigraphe ce mot de Voltaire : *Ma vie est un combat*.

Il fallait que Beaumarchais fût extraordinaire en tout.

et se signalât toujours d'une manière inusitée dans les nombreuses carrières où il se vit engagé par l'activité de son esprit ou par la fatalité des circonstances. Né d'un père horloger, et exerçant lui-même cette profession, il inventa une nouvelle espèce d'échappement; cette invention lui fut disputée; il plaida devant l'Académie des Sciences qui lui donna gain de cause: voilà son premier procès et sa première victoire. Introduit auprès des filles du roi par un talent agréable qu'il portait à la perfection, il fut recommandé par elle. à Pâris-Duverney, à la fois homme d'Etat et de finance, se montra sur le champ capable des opérations les plus vastes et les plus compliquées du haut commerce, et paya la bienveillance de son patron d'un service inappréciable: il s'agissait de déterminer Louis XV à visiter l'Ecole-Militaire; cette faveur, qui combla de joie Pâris-Duverney, créateur de cet établissement; cette faveur après laquelle il soupirait depuis neuf ans, et pour laquelle il avait employé infructueusement tous les genres de sollicitation, il la dut au zèle et à l'adresse de Beaumarchais qui décida les filles du roi, ses protectrices, à donner à leur père l'exemple d'une démarche qu'il se crut obligé d'imiter, mais à laquelle on n'aurait peut-être jamais pu porter autrement ce monarque apathique, ennemi des occasions de paraître et plongé dans ses habitudes voluptueuses. Plus tard Beaumarchais entreprit d'armer et d'approvisionner l'Amérique-Septentrionale insurgée contre la métropole, et ces contrées ne furent peut-être pas moins redevables de leur indépendance aux habiles spéculations du commerçant français, qu'aux puissans secours de la France. Quinze louis destinés au secrétaire d'un conseiller au parlement de Paris, et imprudemment retenus par la femme de ce magistrat, furent la cause d'un procès où Beaumarchais, déployant un genre de polémique inconnu au barreau de tous les pays et de tous les siècles, évoqua cette misérable cause au tribunal de l'Europe entière, y traduisit ses adversaires et ses juges, les immola les uns sur les autres avec l'arme du ridicule, triompha lui-même en succombant, et remporta, pour gage de sa victoire, une flétrissure morale qui le couvrait d'hon-

neur. Mais, avant de le montrer dans l'arène judiciaire où il s'est signalé par plus d'un exploit, faisons-le voir dans la carrière dramatique, où il n'a pas rendu moins de combats et n'a pas obtenu des succès moins difficiles, moins disputés, moins extraordinaires.

*Le beau, le gai, l'aimable* Beaumarchais y débuta par deux drames d'un genre passablement sombre : il appelait cela le *genre honnête*. Nul auteur dramatique ne fut plus accusé d'indécence, et n'eut ou du moins n'afficha plus de prétentions à la moralité. Ce qu'il y a d'un peu extraordinaire, c'est qu'il croyait parvenir également à ce but par le *genre honnête* et par celui qui ne l'était pas, en peignant des mœurs décentes et des mœurs licentieuses, en faisant *les Deux Amis* et *le Mariage de Figaro* : du moins c'était-là ce qu'il essayait de prouver dans ses préfaces. Mais on sait ce qu'en général il faut penser de cette logique d'un auteur qui voudrait faire apercevoir de la conséquence dans ce qui en est le moins susceptible, les caprices de l'imagination et ces inspirations fortuites qu'on appelle des idées d'ouvrages. Il vous a montré la vertu, c'est pour vous la faire aimer et suivre ; le vice, pour vous le faire haïr et éviter. Rien de tout cela le plus souvent ; il a voulu vous faire pleurer ou rire, selon l'occasion, sans projet de vous rendre meilleurs ou pires. Ce sont les indiscrettes censures qui nous attirent ces oiseuses apologies. Si l'on ne s'avisait pas souvent mal à propos d'accuser un auteur comique d'immoralité, celui-ci ne penserait jamais à revendiquer plus mal à propos encore la gloire d'être un écrivain moral. Je soupçonne que c'est à peu près là l'histoire de Beaumarchais. Quoi qu'il en soit, il parut d'abord fort amoureux du drame, et cela peut déjà passer pour une singularité dans cet homme qui en offre tant. En tête d'*Eugénie*, dans une dissertation intitulée : *Essai sur le genre dramatique sérieux*, il reproduit avec assez de chaleur et d'adresse tout ce qu'on avait déjà pu alléguer en faveur du drame ; mais il dissimule, atténue ou élude les objections les plus fortes, c'est-à-dire celles qui sont tirées des conséquences du genre, plutôt que du genre lui-même ; et ce genre, il le met sans façon au-dessus de la

tragédie et de la comédie, de l'une pour la vérité, de l'autre pour l'intérêt, de toutes deux pour la moralité. Diderot avait dit tout cela; Beaumarchais n'y ajoutait rien, et son drame qui avait réussi n'en avait pas besoin. Mais, il faut l'avouer, il avait un peu la manie des *factums*, et il voulait, à toute force, plaider pour ou contre quelque chose. Avec toute sa *moralité*, *Eugénie* ne put échapper au reproche d'indécence; on se récria contre cette grosseur d'une jeune fille qui était tombée dans le piège odieux tendu par un séducteur, croyant se livrer aux embrassemens légitimes d'un époux. Il n'y a pas, que je sache, un autre exemple d'une fille enceinte mise au théâtre, si l'on en excepte l'opéra comique d'*Annette et Lubin* et quelques parades de société. Les *Deux Amis* n'eurent pas, à beaucoup près, autant de succès qu'*Eugénie*. Il faut sans doute croire à l'équité des jugemens du parterre, quand le tems les a confirmés. Cependant si l'on pouvait opposer à l'effet de la représentation celui de la lecture, on préférerait peut-être à *Eugénie* les *Deux Amis*, dont le sujet est moins romanesque et moins commun, l'intrigue conduite avec plus d'art, le style plus naturel, plus soigné, de meilleur goût. Le premier acte de la pièce offre un tableau de l'intérêt le plus doux et le plus aimable. C'est une jeune fille ornée de toutes les qualités et de tous les charmes, qui fait l'orgueil et le bonheur de tout ce qui l'environne; c'est un amant, rempli d'ardeur et de timidité, qui aspire au moment d'unir pour jamais son sort au sort de cette fille adorée, compagne de son enfance; ce sont deux pères, liés d'une ancienne amitié, qui se sont trop bien entendus sur l'objet de leur plus cher desir pour avoir eu besoin de s'en faire l'aveu formel, sourient mystérieusement à la tendresse de leurs enfans, et n'ont l'air de l'ignorer que pour mêler un peu de retenue à leurs empressemens, un peu d'incertitude à leur espoir, et par là rendre plus vif l'instant de bonheur qui doit les donner l'un à l'autre. Tout, dans cette maison, respire le calme de la prospérité et les douces agitations de l'amour; il semble qu'il ne soit pas au pouvoir du sort de troubler un état si paisible, si fortuné; et voilà que tout à coup un

grand revers, fondant à la fois sur ces quatre personnages, met en danger leurs biens, leur honneur, leur vie et leur amour. On retrouve dans le premier acte de l'opéra de *Lucile* à peu près cette même situation, ce même tableau de famille, auquel succèdent des scènes orageuses; et ce qui ajoute au rapport des deux ouvrages, c'est que dans l'un et dans l'autre une révélation inattendue vient changer l'état et les droits de la jeune personne. Je donne cette remarque pour ce qu'elle vaut, et sans prétendre en tirer aucune conséquence. Entre les *Deux Amis* et *Lucile*, il y a une trop grande différence de genre et de moyens pour qu'on puisse sérieusement les mettre en parallèle.

Beaumarchais fut interrompu dans ses travaux dramatiques par ses deux fameux procès contre M. de la Blache, héritier de Paris-Duverney, et le conseiller au parlement Goëzman. De toute manière, la gloire de l'auteur et les plaisirs du public gagnèrent à cette interruption. Beaumarchais qui avait fait pleurer médiocrement à ses comédies, ayant beaucoup fait rire dans ses plaidoyers, prit apparemment goût à ce dernier genre de succès, auquel celui de son caractère et de son esprit lui donnait d'ailleurs plus de droits. Il renonça donc au drame lugubre qui ne convenait plus à sa réputation d'homme éminemment gai, pour n'y revenir plus tard qu'une seule fois, comme nous le verrons bientôt; et il se mit à composer le *Barbier de Séville*, pour continuer d'amuser le public et lui-même. Cette pièce n'était d'abord qu'un opéra comique, dans lequel il avait fait entrer des parodies de jolis airs italiens et espagnols ramassés dans ses voyages. L'ouvrage fut refusé par les comédiens italiens. Qu'on ne se hâte point trop de s'étonner; on va voir qu'il y avait de bonnes raisons pour cela. Le principal acteur du théâtre, celui qui devait être chargé du rôle de *Figaro*, avait exercé dans sa jeunesse la même profession que ce personnage, et n'avait probablement pas autant d'esprit. Il est inutile d'en dire davantage: la pièce rejetée par les Italiens fut accueillie par les Français. Elle tomba à la 1<sup>re</sup> représentation. De cinq actes, l'auteur la réduisit à quatre, et en cet état elle obtint un succès complet qui s'est

MAI 1809.



s'est toujours soutenu. Beaumarchais s'était trop bien trouvé d'entretenir le public de lui-même et de le rendre juge de ses démêlés, pour en laisser échapper cette occasion. Il fit imprimer le *Barbier de Séville* avec une longue préface qui était encore un *factum*, et où il s'égayait aux dépens de ses critiques, comme naguère il avait fait de M. et de M<sup>me</sup> Goëzman, d'Arnaud, Marin et consors. L'amour-propre y est porté à un excès que tout l'esprit de l'auteur n'empêche pas de trouver ridicule; et, sous un air d'ironie dont on n'est pas longtemps dupe, c'est de très-bonne foi que Beaumarchais offre à l'admiration des lecteurs les caractères, l'intrigue, les incidens et jusqu'aux mots les plus insignifiants de sa pièce.

On est généralement persuadé que Beaumarchais a voulu se peindre dans Figaro. Ceci demande explication. Il est plus que douteux qu'un homme qui prétendait à une sorte de considération publique, ait eu le projet de se mettre lui-même en scène sous les traits d'un pauvre diable de barbier, qui, tout en menant une intrigue dont les fins sont honnêtes, laisse soupçonner qu'il en conduirait tout aussi volontiers une autre dont les fins ne le seraient pas. Il y a dans ce masque de Figaro quelque chose d'effronté et de suspect qui empêche qu'un galant homme en veuille couvrir son visage. Mais il est certain que Beaumarchais a mis dans la bouche de ce même Figaro nombre de traits qui font une allusion directe à ses propres aventures; c'est une espèce de supplément à ses *Mémoires* et une continuation d'hostilités contre ses parties. L'une d'elle est à la fois nommée et qualifiée dans le mot de *maringouin*, sorte d'insecte très-incommode; et ce trait : *Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là*, avait évidemment pour intention de rappeler le blâme honorable dont le parlement Maupeou venait de le charger. C'est seulement de cette manière et dans cette mesure qu'il faut entendre la prétendue ressemblance de Beaumarchais avec son barbier Figaro. Au reste, c'était une manie particulière à cet écrivain, de vouloir marquer chacune de ses pièces pour ainsi dire du sceau de ses opinions, de ses passions et de ses aventures personnelles. Plein de lui-même, il

S

semblait craindre que le public ne s'occupât plus de la pièce que de l'auteur, et il plaçait toujours l'auteur dans quelque coin de la pièce. Le rôle du frère dans *Eugénie*, retrace, à certaines circonstances près, son affaire avec Clavijo, l'amant de sa sœur. Nous venons de voir que le Figaro du *Barbier de Séville* était chargé de rappeler de tems en tems Beaumarchais au souvenir du parterre et de provoquer encore quelques applaudissemens pour lui. On en peut dire autant du Figaro de la *Folle Journée*, et l'argumentation sur *Pet* et *l'ou*, ad-  
verbe de lieu ou conjonction alternative, dans le dedit signé par Figaro à Marceline, paraît bien être une parodie de l'accusation de faux intentée si ridiculement à l'auteur par le comte de la Blache. Personne ne doute que dans *Tarare*, dont la moralité est que la grandeur d'un homme sur la terre

N'appartient point à son état,  
Qu'elle est toute à son caractère,

Beaumarchais n'ait eu l'intention formelle d'étaler le triomphe de la qualité qui dominait en lui, de cette force de *caractère*, qui, d'un *état* assez obscur, l'avait élevé à une *grandeur* de fortune et de renommée fort au-dessus de la noblesse et de la richesse héréditaires. Les deux Figaro avaient déjà préludé, sur un ton moins haut, à l'expression de cette vérité dont Beaumarchais était fier et même vain. Enfin, dans la *Mère coupable*, le nom de *Bégearss*, déguisant beaucoup trop mal celui d'un de ses derniers et plus rudes antagonistes, perpétuait le bruit d'une affaire judiciaire toute récente, où malheureusement Beaumarchais n'avait pas joué le rôle brillant. On sent cette différence de fortune à celle de sa vengeance. Triomphant, quoique *blâmé*, il avait achevé gaiement sur la scène ceux qu'il avait déjà immolés si gaiement au barreau. Ici, il fait un acte de fureur noire, en donnant le nom de son adversaire au machinateur des plus odieux complots; celui-ci, il est vrai, lui en avait donné l'exemple et presque le droit, en disant de lui dans un plaidoyer : *Ce malheureux sue le crime*. L'offense et la représaille sont également de mauvais goût et de mauvaise foi.

Le Figaro a quelque rapport avec ces personnages de

convention dont l'ancienne comédie aimait à faire usage et qu'on voyait paraître dans un grand nombre de pièces avec un caractère, un langage et un costume donnés; mais il en diffère, en ce qu'il est un être individuel et non générique, que l'auteur nous montre successivement dans les différentes phases de sa vie. Beaumarchais, qui s'est toujours plu à présenter comme les moyens et les résultats d'un grand système combiné d'avance, les actes très-décousus de son existence civile et littéraire, a voulu faire accroire qu'il avait conçu simultanément l'espèce d'ensemble formé par ses trois Figaro. Il prétend que *ses deux comédies espagnoles ne furent faites que pour préparer le drame de la Mère coupable*. « Les deux premières époques du roman de la » famille du comte Almaviva, dit-il encore, ne semblent » pas, dans leur gaîté légère, offrir des rapports bien » sensibles avec la profonde et touchante moralité de la » dernière; mais elles ont dans le plan de l'auteur une » connexion intime. » Beaumarchais se moque; il suffit de le citer encore lui-même, pour renverser tout cet échafaudage de préméditation, de préparation et de connexion intime. On se rappelle bien d'abord que le *Barbier de Séville* était destiné à la comédie italienne; or il n'aurait pas posé sur cette scène légère et bouffonne les fondemens d'un édifice qu'il eût eu dessein de couronner sur la scène française par le triste drame de la *Mère coupable*: encore moins aurait-il pu songer à mettre un jour la *Mère coupable* en opéra comique, enjolivé d'ariettes et de couplets. Mais voici qui vaut mieux encore que des raisons; ce sont des faits. Je les tire de la préface du *Barbier de Séville* et de celle du *Mariage de Figaro*. Beaumarchais, qui n'avait voulu, dit-il, faire du *Barbier* qu'une pièce amusante et sans fatigue, prétend qu'au lieu de rester dans sa simplicité comique, il aurait pu étendre et tourmenter son plan à la manière tragique ou dramatique (c'est toujours lui qui parle); et là-dessus il imagine follement un sixième acte, dans lequel Bartholo et Figaro, se disputant et passant des injures aux coups, l'un aurait fait tomber de dessus la tête de l'autre le *rescille* ou filet qui le coiffe, et aurait ainsi mis à découvert la marque d'une spatule.



imprimée à chaud sur cette tête rasée. A cette marque, le docteur aurait reconnu son fils dans Figaro, lequel, jusque-là, n'aurait connu que sa mère; et cette mère, qui est Marceline, aurait été à la fin éponsée par le docteur. Cette idée en l'air, que Beaumarchais donne pour tragique ou *dramique*, parut *plus gaie* à M. le prince de Conti que la pièce du *Barbier* elle-même, et il porta à l'auteur le défi public de mettre au théâtre cette famille de Figaro indiquée dans la préface. Beaumarchais accepta le défi, et composa la *Folle journée*, dans laquelle il crut pouvoir, sans perdre la gageure, changer quelque chose à ce plan *pour rire*, qu'il n'aurait jamais songé de lui-même à exécuter. Ainsi la spatule imprimée sur l'occiput se trouve placée plus convenablement au bras droit; ainsi Figaro qui dans le *Barbier de Séville*, connaissait sa mère et parlait quelquefois d'elle, ne la reconnaît, dans la *Folle journée*, qu'au moment où il se voit presque forcé de l'épouser. Ce qui est vrai, ce qui est prouvé, c'est que du temps même de la *Folle journée*, Beaumarchais avait l'idée de la *Mère coupable*, et y avait même déjà travaillé, « Je garde, dit-il, dans la préface du premier ouvrage, » une foule d'idées qui me pressent, pour un des sujets » les plus moraux du théâtre aujourd'hui sur mon chancier : la *Mère coupable*.... J'élèverai mon langage à » la hauteur de mes situations, j'y prodiguerai les traits » de la plus austère morale, et je tonnerai fortement » sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous » donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau; » ma poitrine a déjà grondé; j'ai noirci beaucoup de » papier au service de votre colère. » Mais il se présente ici une petite objection, Si, déjà, dans la pensée de Beaumarchais, l'héroïne de cette *Mère coupable* était la comtesse Almaviva, de quel front ose-t-il, au même moment, la donner pour la *plus vertueuse des femmes par goût et par principes*, et s'emporter contre ceux qui lui trouvaient déjà un goût trop décidé et trop mal combattu pour Chérubin-Léon d'Astorga? La camariste Suzon elle-même, sage et attachée à ses devoirs au temps de la *Folle journée*, paraît, à celui de la *Mère coupable*, n'avoir pas toujours marché sur cette ligne dans l'intervalle, apparemment pour que sa maîtresse n'eût pas

trop à rougir. Bégearss lui parle avec un ton de privauté fort suspect, et quand il assure de son amour cette femme de chambre dont il a besoin, il a d'autant plus l'air de l'entretenir d'un ancien goût éteint par la possession et les infidélités peut-être mutuelles, que Suzon qui avait bien dix-huit ans à l'époque de son mariage ; et qui depuis a *vu pleurer sa maîtresse pendant vingt ans*, est une femme qui approche de la quarantaine. Enfin, lorsque la Comtesse lui dit : *Je t'ai vu lui rendre autrefois plus de justice* (à Bégearss), elle *baisse les yeux*. Ce jeu de figure indiqué par l'auteur lui-même ; prouve qu'il est dans le secret de la liaison de Suzanné avec Bégearss, et ce secret est assez facilement saisi à la représentation par les spectateurs. Peut-être entraîné-il dans ce système de *moralité profonde et touchante*, dont Beaumarchais parle à chaque instant, d'établir que les femmes les plus vertueuses et les plus sages finissent toujours par avoir quelques faiblesses. Cela est loin de ce *genre honnête* où il n'admettait que des femmes irréprochables. Figaro, par exemple, loin de s'être perversi, a beaucoup gagné du côté de la morale ; sa probité et sa délicatesse que je n'aurais pas voulu cautionner à Séville et au château d'Agua Frescas, inspirent toute confiance à Paris ; il est rempli pour ses maîtres d'un zèle ardent et désintéressé, qui ne peut être égalé que par sa haine pour les fripons et les traîtres. Mais combien il a perdu sous le rapport de l'esprit et des agréments ! Comme cet animal domestique qui dans son enfance nous amuse par sa légèreté, sa souplesse et sa grâce, et qui, devenu vieux, sommeille tristement au coin de notre foyer, et ne retrouve quelquefois son agilité que pour obéir à cet instinct qui l'anime contre d'autres habitans incommodes de nos maisons, ce Figaro, plein de feu, d'espièglerie et de gentillesse dans ses jeunes années, est devenu, en vieillissant, lourd, sombre, hurru, brutal, et de plus mauvais goût que jamais. En tout, ce drame de la *Mère coupable*, dont l'incroyable succès ne peut s'expliquer que par le plaisir qu'ont apparemment les femmes à étouffer et à se trouver mal, est un chaos d'horreurs et de désordres qui fatigue la tête, froisse le cœur et souille l'imagination. Le style en est monstrueux ; l'intrigue en est

viciense : tout a bien la couleur du sujet, et Beaumarchais prétend qu'il n'a fait le *Barbier de Séville* et la *folle Journée* que pour arriver à ce drame révoltant ! En vérité, il aurait bien dû alonger encore la route et nous faire grâce du but. Il est curieux de l'entendre s'expliquer lui-même sur *cet ouvrage terrible qui lui consumait la poitrine*. (Elle avait déjà beaucoup grondé, comme on se le rappelle.) « Je l'ai composé, dit-il, » avec la tête froide d'un homme et le cœur brûlant » d'une femme, comme on a dit que J.-J. Rousseau » écrivait. » Puis aussitôt, pour atténuer ce que ce rapprochement de Rousseau et de lui pouvait avoir d'avantageux, il ajoute : « J'ai remarqué que cet ensemble, » cet *hermaphrodisme* moral est moins rare qu'on ne le » croit. » Quand on réfléchit sur ce ton d'excessive suffisance que Beaumarchais prend toujours en parlant de lui et de ses ouvrages, on est tenté de croire qu'il s'est dit : C'est un mauvais calcul que d'employer cette modestie apparente dont les hommes sont convenus entre eux pour épargner mutuellement leur amour-propre. Les sots vous prennent au mot, et les gens d'esprit ne vous savent point assez de gré d'une qualité presque toujours factice, qui est d'obligation pour tous et par conséquent ne peut distinguer personne. Disons de moi hautement et en toute occasion tout le bien que j'en pense ; quelques malins se moqueront de ma vanité : je les ferai aisément passer pour des jaloux. Quant aux bonnes gens, naturellement moins choqués du ridicule, ils ne contrevront pas que je puisse déroger si ouvertement à l'usage commun sans en avoir le droit ; ils me regarderont comme un homme supérieur qui ne saurait, sans trop se baisser, placer sa tête sous ce niveau élevé à la hauteur des hommes ordinaires. J'aurai donc gagné pour ma réputation toute la différence du nombre des sots à celui des gens d'esprit : or l'opération ne peut manquer d'être bonne. Je ne sais pas si Beaumarchais, excellent calculateur, a réellement fait cette spéculation d'amour-propre ; mais il me paraît difficile d'expliquer autrement comment un homme si spirituel et si malin pouvait avoir si souvent la vanité d'un sot et d'un plastron à épigrammes. Nous en allons voir des preuves qui surpassent toute croyance. AUGER, (*La r. an n. p.*)

## VARIÉTÉS.

**SPECTACLES.** — *Académie Impériale de Musique.* — Début de *M. Lavigne*, dans le rôle d'Achille.

*Tout finit, tout se renouvelle!* Cette maxime est d'une application générale; et si les pyramides d'Egypte, après quatre mille ans d'existence, ont subi les atteintes du tems, devons-nous être étonnés qu'après trente ans d'une carrière fatigante autant que glorieuse, Lainez aspire après un successeur qui lui permette de se reposer tranquillement sur ses lauriers? La difficulté qu'on a eue à trouver ce successeur est le plus bel éloge qu'on puisse faire du talent de Lainez. *M. Lavigne* vient de se présenter aux épreuves, et la première qu'il a subie a tourné à son avantage. Cet acteur, que nous devons aux soins de MM. Persuis et Lebrun, donne de belles espérances à l'Opéra, et se fait remarquer par une belle voix, par une méthode sage, qui laisse pourtant à désirer plus d'assurance et moins de vague dans les intentions. On a remarqué l'accent et l'expression qu'il a mis dans le beau morceau : *Cruelle! non jamais*; et les craintes que l'affaiblissement de sa voix avaient données à la fin du second acte, se sont tout à fait évanouies dans le troisième, où son chant a repris toute sa vigueur. Il faut attendre, pour asseoir un jugement, de lui avoir vu jouer Polynice et Licinius, qui nous sont promis pour ses débuts. Chose inouïe! *Gluck*, chanté dans le désert par presque tous les débutans, avait attiré ce jour-là une réunion des plus brillantes, à laquelle la rentrée de Mademoiselle Millière avait sans doute aussi contribué.

*Théâtre Français.* — *Le comte de Warwick* et les *Deux Pages*, pour la représentation au bénéfice de *M<sup>lle</sup> Fleury*.

UNE représentation à bénéfice est une pompe funèbre; c'est toujours une perte qu'elle nous annonce, et une perte d'autant plus sensible, que ces sortes de faveurs ne sont accordées qu'à des acteurs qui se sont attiré, pendant une longue suite d'années, la bienveillance et la reconnaissance du public par leurs talens. *M<sup>lle</sup> Fleury* est dans ce cas; elle a contribué pendant long-tems à soutenir la gloire du Théâtre-Français: sans y avoir jamais joui d'une de ces réputations brillantes telle que celle des *Gaussin*, des *Dumesnil* et des *Clairon*, elle a su y tenir un rang distingué et s'y faire remarquer dans plusieurs rôles qu'elle affectionnait; c'est ainsi que son talent savait nous rendre d'une manière

peu commune ceux de Chimène, d'Eriphile, d'Aménaïde, d'Andromaque, etc.

Bien que ces sortes de représentations soient une dette que le public se plaise à acquitter; il désire néanmoins être excité à cet acte de reconnaissance par quelque chose qui pique sa curiosité. Aussi a-t-on grand soin de choisir, pour ce jour-là, quelque ouvrage d'un mérite reconnu ou qui rachète ses défauts par un long exil de la scène; ce qui lui donne pour beaucoup de gens le piquant de la nouveauté.

*Le comte de Warwick* réunissait ce double avantage, Mais on n'en peut pas dire autant des *Deux Pages*, qui se bornent (pour parler le langage des coulisses) à l'honneur de forcer la recette.

*Warwick* est le premier ouvrage de Laharpe; il donna cette tragédie à l'âge de vingt-trois ans, et ce succès fit concevoir à la scène tragique des espérances qui n'ont pas été tout à fait réalisées; il eût mieux valu, pour la réputation de l'auteur, qu'il eût commencé sa carrière littéraire par les *Barmecides*, et qu'il l'eût terminée par *Warwick*. On ne lui aurait pas demandé compte de cette belle simplicité, de ces beaux caractères si bien développés, de cet intérêt qui se soutient par plusieurs situations, qui n'ont rien de forcé, de cette versification enfin qui n'a rien de rude, rien d'ampoulé, qui conserve toujours le ton juste qui lui convient: en un mot, tout ce qui forme la masse des beautés de *Warwick*, ne serait pas devenu un reproche pour la plupart des derniers ouvrages de son auteur.

*Warwick* n'avait pas été joué depuis 1784. La pièce était aussi neuve pour les acteurs que pour la plupart des spectateurs; aussi a-t-on remarqué qu'elle n'avait point été jouée avec l'ensemble qu'elle obtiendra sans doute aux représentations suivantes. Talma a eu de très-beaux momens et a mis beaucoup de noblesse dans la scène de dispute au troisième acte, et de sentiment dans le quatrième. M<sup>lle</sup> Duchesnois a su par son talent produire de grands effets dans son rôle d'Elisabeth, et principalement dans la scène de la prison. Quant à M<sup>lle</sup> Raucourt, lorsqu'elle ne se montre pas dans des rôles qui peignent un sentiment profondément tragique, ou qui inspirent une sombre terreur, le son de sa voix devient un défaut choquant. L'amour maternel et le désir d'une vengeance crue légitime, ne doivent pas être repoussant, et je ne pense pas que le rôle de Marguerite doive produire ces effets.

Plusieurs circonstances contribuaient à donner aux *Deux Pages* l'intérêt d'une pièce nouvelle. Je ne parlerai pas du rôle de l'aubergiste Flipp, joué par Michot, ce n'était pas un

début; mais M<sup>lle</sup> Duchesnois, oubliant les accens tragiques, pour nous dérider par les espiègleries d'un page, était un contraste assez piquant. Si les succès servent à encourager les talens, nous devons nous attendre à voir souvent M<sup>lle</sup> Duchesnois dans la comédie, où elle pourra faire briller une gaité et une légèreté qu'on aurait été excusable de ne pas espérer d'une élève de Melpomène. M<sup>lle</sup> Leverd aurait dû, peut-être pour les intérêts de sa réputation, attendre quelques années avant de se charger du rôle de M<sup>me</sup> Flipp. Il n'y avait pas deux mois que tout le monde y avait admiré M<sup>lle</sup> Contat, et l'imiter était un moyen de plus de la rappeler à nos regrets; d'ailleurs, M<sup>lle</sup> Leverd, en attendant quelques années, éloignait le terme de comparaison. Les petites caresses amicales d'une femme qui est censée avoir quarante ans, envers un page de treize à quatorze, deviennent les agaceries d'une coquette quand cette femme n'a que dix-huit ou vingt ans, et justifient trop alors les petits mouvemens de jalousie du bon M. Flipp.

M<sup>lle</sup> Fleury a dû voir dans le nombre et le choix des personnes qui se sont empressées d'assister à sa représentation, une nouvelle et dernière preuve de la bienveillance et de l'estime du public.

*Théâtre de l'Odéon. — L'Argent du Voyage.* — Un jeune homme, envoyé à Paris pour faire ses études, s'y laisse entraîner par de faux amis dans tous les écarts de la jeunesse : il joue et perd tout l'argent que son oncle lui envoie. Cet oncle, qu'il ne connaît pas, voulant juger jusqu'à quel point va le dérangement de son neveu, vient à Paris et se loge dans le même hôtel que lui; puis, voulant faire une épreuve, lui fait compter cent louis pour retourner dans sa famille. Le jeune homme court perdre la moitié de cet argent au jeu; l'autre moitié lui est empruntée par ce même locataire, son voisin, qui la lui demande pour faire face à une dette d'honneur; il n'hésite pas un moment à la lui donner et à faire à pied le voyage de Saint-Malo, sa patrie. Touché de ce trait de générosité, le locataire redevient l'oncle, tout se découvre et se termine par un mariage avec une jolie petite cousine bien riche, que tous les petits travers n'avaient pas fait oublier.

Cette pièce, dont le dialogue est en général spirituel et bien coupé, se traîne par malheur, sur un fonds usé et sur des détails rebattus. Les jeunes gens qui se dérangent n'amusez plus, et l'on ne croit plus aux oncles qui arrivent des Grandes-Indes pour faire la fortune de leurs neveux. — L'auteur, qui a désiré garder l'anonyme, est sans doute un

jeune homme qui ne sait pas qu'il faut *tuer les gens qu'on vole*, ou peut-être a-t-il craint d'avoir trop de meurtres à se reprocher. — Mais si cet auteur est, comme on l'assure, une Dame, la galanterie exige que nous appellions de simples *emprunts* les plagiats dont on peut la soupçonner coupable.

## NOUVELLES POLITIQUES.

### (INTÉRIEUR.)

#### PREMIER BULLETIN.

Au quartier-général de Ratisbonne, le 24 avril 1809.

L'armée autrichienne a passé l'Inn le 9 avril. Par-là les hostilités ont commencé, et l'Autriche a déclaré une guerre implacable à la France, à ses alliés et à la Confédération du Rhin.

Voici qu'elle était la position des corps français et alliés :

Le corps du duc d'Auerstaedt, à Ratisbonne.

Le corps du duc de Rivoli, à Ulm.

Le corps du général Oudinot, à Augsburg.

Le quartier-général, à Strasbourg.

Les trois divisions bavaroises, sous les ordres du duc de Dantziak, placées, la 1<sup>re</sup>, commandée par le prince royal, à Munich; la 2<sup>e</sup>, commandée par le général Leroi, à Landshut; et la 3<sup>e</sup>, commandée par le général de Wrède, à Straubing.

La division wurtembergeoise, à Heydenheim.

Les troupes saxonnes, campées sous les murs de Dresde.

Le corps du duché de Varsovie, commandé par le prince Poniatowsky, sous Varsovie.

Le 10, les troupes autrichiennes investirent Passau où s'enferma un bataillon bavarois; elles investirent en même temps Kufstein, où s'enferma également un bataillon bavarois. Ce mouvement eut lieu sans tirer un coup de fusil.

Les Autrichiens publièrent dans le Tyrol la proclamation ci-jointe (1).

La cour de Bavière quitta Munich pour se rendre à Dillingen.

La division bavaroise qui était à Landshut se porta à Altorff, sur la rive gauche de l'Isar.

La division commandée par le général de Wrède se porta sur Neustadt.

Le duc de Rivoli partit d'Ulm et se porta sur Augsburg.

Du 10 au 16, l'armée ennemie s'avança de l'Inn sur l'Isar. Des partis de cavalerie se rencontrèrent, et il y eut plusieurs charges, dans lesquelles les Bavares eurent l'avantage. Le 16, à Pfaffenhoffen, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> régimens de chevaux-légers bavarois culbutèrent les hussards de Stipschitz et les dragons de Rosenberg.

Au même moment, l'ennemi se présenta en forces pour déboucher par Landshut. Le pont était rompu, et la division bavaroise commandée par le général Deroi, opposait une vive résistance à ce mouvement; mais menacée par des colonnes qui avaient passé l'Isar, à Moorburg et à Freysing, cette division se retira en bon ordre sur celle du général de Wrède, et l'armée bavaroise se centralisa sur Neustadt.

(1) L'étendue des nouvelles officielles ne nous permet pas d'insérer dans ce N<sup>o</sup>, cette Proclamation et quelques autres pièces jointes aux Bulletins.

*Départ de l'Empereur de Paris, le 13.*

L'Empereur apprit par le télégraphe, dans la soirée du 12, le passage de l'Inn par l'armée autrichienne, et partit de Paris un instant après. Il arriva le 16, à trois heures du matin, à Louisbourg, et dans la soirée du même jour à Dillingen, où il vit le roi de Bavière, passa une demi-heure avec ce prince, et lui promit de le ramener en quinze jours dans sa capitale et de venger l'affront fait à sa maison, en le faisant plus grand que ne furent jamais aucuns de ses ancêtres. Le 17, à 2 heures du matin, S. M. arriva à Donauwerth, où était établi le quartier-général, et donna sur le champ les ordres nécessaires.

Le 18, le quartier-général fut transporté à Ingolstadt.

*Combat de Pfaffenhofen, le 19.*

Le 19, le général Oudinot, parti d'Augsbourg, arriva à la pointe du jour à Pfaffenhofen, y rencontra 3 ou 4000 Autrichiens qu'il attaqua et dispersa, et fit 300 prisonniers.

Le duc de Rivoli, avec son corps d'armée, arriva le lendemain à Pfaffenhofen.

Le même jour, le duc d'Auerstaedt quitta Ratisbonne pour se porter sur Neustadt et se rapprocher d'Ingolstadt. Il parut évident alors que le projet de l'Empereur était de manœuvrer sur l'ennemi qui avait débouché de Landshut, et de l'attaquer dans le moment même où, croyant avoir l'initiative, il marchait sur Ratisbonne.

*Bataille de Tann, le 19.*

Le 19, à la pointe du jour, le duc d'Auerstaedt se mit en marche sur deux colonnes. Les divisions Morand et Gudin formaient sa droite ; les divisions Saint-Hilaire et Friant formaient sa gauche. La division Saint-Hilaire arrivée au village de Peissing, y rencontra l'ennemi plus fort en nombre, mais bien inférieur en bravoure : et là ouvrit la campagne par un combat glorieux pour nos armes. Le général Saint-Hilaire, soutenu par le général Friant, culbuta tout ce qui était devant lui, enleva les positions de l'ennemi ; lui tua une grande quantité de monde et lui fit 6 à 700 prisonniers. Le 72<sup>e</sup> se distingua dans cette journée, et le 57<sup>e</sup> soutint son ancienne réputation. Il y a seize ans, ce régiment avait été surnommé en Italie *le Terrible*, et il a bien justifié ce surnom dans cette affaire où seul il a abordé et successivement défait six régimens autrichiens.

Sur la gauche, à deux heures après-midi, le général Morand rencontra également une division autrichienne qu'il attaqua en tête, tandis que le duc de Dantzig avec un corps bavarois, parti d'Abensberg, vint le prendre en queue. Cette division fut bientôt débusquée de toutes ses positions, et laissa quelques centaines de morts et de prisonniers. Le régiment entier des dragons de Levenher fut détruit par les chevaux-légers bavarois, et son colonel fut tué.

À la chute du jour, le corps du duc de Dantzig fit sa jonction avec celui du duc d'Auerstaedt.

Dans toutes ces affaires, les généraux Saint-Hilaire et Friant se sont particulièrement distingués.

Ces malheureuses troupes autrichiennes qu'on avait amenées de Vienne au bruit des chansons et des siffles, en leur faisant croire qu'il n'y avait plus d'armée française en Allemagne, et qu'elles n'auraient affaire qu'aux Bavarois et aux Wurtembergeois, montrèrent tout le ressentiment qu'elles concevaient contre leurs chefs, de l'erreur où ils les avaient entretenues, et leur terreur ne fut que plus grande à la vue de ces vieilles bandes qu'elles étaient accoutumées à considérer comme leurs maîtres.



Dans tous ces combats, notre perte fut peu considérable en comparaison de celle de l'ennemi, qui sur-tout perdit beaucoup d'officiers et de généraux, obligés de se mettre en avant pour donner de l'élan à leurs troupes. Le prince de Lichtenstein, le général de Lusignan et plusieurs autres furent blessés. La perte des Autrichiens en colonels et officiers du moindre grade est extrêmement considérable.

#### *Bataille d'Abensberg, le 20.*

L'Empereur résolut de battre et de détruire le corps de l'archiduc Louis et celui du général Hiller, faits ensemble de 60,000 hommes. Le 20, S. M. se porta à Abensberg. Il donna ordre au duc d'Auerstaedt de tenir en respect les corps de Hohenzollern, de Rosenberg et de Lichtenstein, pendant qu'avec les deux divisions Morand et Gudin, les Bavares et les Wurtembergeois, il attaquait de front l'armée de l'archiduc Louis et du général Hiller, et qu'il faisait couper les communications de l'ennemi par le duc de Rivoli, en le faisant passer à Freyung et de-là sur les derrières de l'armée autrichienne. Les divisions Morand et Gudin formèrent la gauche et manœuvrèrent sous les ordres du duc de Montebello. L'Empereur se décida à combattre ce jour-là à la tête des Bavares et des Wurtembergeois. Il fit réunir en cercle les officiers de ces deux armées et leur parla long-tems. Le prince royal de Bavière traduisait en allemand ce qu'il disait en français. L'Empereur leur fit sentir la marque de confiance qu'il leur donnait. Il dit aux officiers bavares que les Autrichiens avaient toujours été leurs ennemis; que c'était à leur indépendance qu'ils en voulaient; que depuis plus de deux cents ans les drapeaux bavares étaient déployés contre la maison d'Autriche; mais que cette fois il les rendrait si puissans, qu'ils suffiraient seuls désormais pour lui résister.

Il parla aux Wurtembergeois des victoires qu'ils avaient remportées sur la maison d'Autriche, lorsqu'ils servaient dans l'armée prussienne; et des derniers avantages qu'ils avaient obtenus dans la campagne de Silésie. Il leur dit à tous que le moment de vaincre était venu pour porter la guerre sur le territoire autrichien. Ces discours qui furent répétés aux compagnies par les capitaines, et les différentes dispositions que fit l'Empereur, produisirent l'effet qu'on pouvait en attendre.

L'Empereur donna alors le signal du combat, et mesura les manœuvres sur le caractère particulier de ses troupes. Le général de Wrède, officier bavares d'un grand mérite, placé au devant du pont de Siegenburg, attaqua une division autrichienne qui lui était opposée. Le général Vandamme qui commandait les Wurtembergeois, la déborda sur son flanc droit. Le duc de Dantzig avec la division du prince royal et celle du général Deroy, marcha sur le village de Reuthausen pour arriver sur la grande route d'Abensberg à Landshut. Le duc de Montebello avec ses deux divisions françaises força l'extrême gauche, culbuta tout ce qui était devant lui, et se porta sur Rohr et Rothemburg. Sur tous les points la canonnade était engagée avec succès. L'ennemi déconcerté par ces dispositions, ne combattit qu'une heure et battit en retraite. Huit drapeaux, douze pièces de canon, 18,000 prisonniers furent le résultat de cette affaire, qui ne nous a coûté que peu de monde.

#### *Combat et prise de Landshut le 21.*

La bataille d'Abensberg ayant découvert le flanc de l'armée autrichienne et tous les magasins de l'ennemi, le 21, l'Empereur, dès la pointe du jour, marcha sur Landshut. Le duc d'Istrie culbuta la cavalerie ennemie, dans la plaine en avant de cette ville.

Le général de division Mouton fit marcher au pas de charge sur le pont les grenadiers du 17<sup>e</sup>, formant la tête de la colonne. Ce pont, qui est en bois, était embrasé; mais ne fut point un obstacle pour notre infan-

terie, qui le franchit et pénétra dans la ville. L'ennemi, chassé de sa position, fut alors attaqué par le duc de Rivoli, qui débouchait par la rive droite. Landshut tomba en notre pouvoir, et avec Landshut, nous palme~~nt~~ 300 pièces de canon, 9000 prisonniers, 600 caissons du parc attelés et remplis de munitions, 3000 voitures portant les bagages, trois superbes équipages de pont, enfin les hôpitaux et les magasins que l'armée autrichienne commençait à former. Des courriers, des aides-de-camp du général en chef le prince Charles, des convois de malades veuant à Landshut, et très-étouffés d'y trouver l'ennemi, eurent le même sort.

*Bataille d'Eckmühl le 22.*

Tandis que la bataille d'Abensberg et le combat de Landshut avaient des résultats si importants, le prince Charles se réunissait avec le corps de Bohême, commandé par le général Kollowrath, et obtenait à Ratisbonne un faible succès. Mille hommes du 65<sup>e</sup>, qui avaient été laissés pour garder le pont de Ratisbonne, ne reçurent point l'ordre de se retirer. Cernés par l'armée autrichienne, ces braves ayant épuisé leurs cartouches, furent obligés de se rendre. Cet événement fut sensible à l'Empereur. Il jura que, dans les vingt-quatre heures, le sang autrichien coulerait dans Ratisbonne, pour venger cet affront fait à ses armes.

Dans le même tems, les ducs d'Auerstaedt et de Dantzig tenaient en échec les corps de Rosenberg, de Hohenzollern et de Lichtenstein. Il n'y avait pas de tems à perdre. Le 22 au matin, l'Empereur se mit en marche de Landshut avec les deux divisions du duc de Montebello, le corps du duc de Rivoli, les divisions de cuirassiers Nansouty et Saint-Sulpice et la division wurtembergeoise. A deux heures après-midi, il arriva vis-à-vis Eckmühl, où les quatre corps de l'armée autrichienne, formant 110,000 hommes, étaient en position sous le commandement de l'archiduc Charles. Le duc de Montebello déborda l'ennemi par la gauche avec la division Gudin. Au premier signal, les ducs d'Auerstaedt et de Dantzig et la division de cavalerie légère du général Montbrun débouchèrent. On vit alors un des plus beaux spectacles qu'ait offerts la guerre. Cent dix mille ennemis attaqués sur tous les points, tournés par leur gauche, et successivement dépostés de toutes leurs positions. Le détail des événemens militaires serait trop long : il suffit de dire, que mis en pleine déroute, l'ennemi a perdu la plus grande partie de ses canons et un grand nombre de prisonniers ; que le 10<sup>e</sup> d'infanterie légère de la division Saint-Hilaire se couvrit de gloire en débouchant sur l'ennemi, et que les Autrichiens, débusqués du bois qui couvre Ratisbonne, furent jetés dans la plaine et coupés par la cavalerie. Le sénateur général de division Demont eut un cheval tué sous lui. La cavalerie autrichienne, forte et nombreuse se présenta pour protéger la retraite de son infanterie ; la division Saint-Sulpice sur la droite, la division Nansouty sur la gauche, l'abordèrent ; la ligne de hussards et de cuirassiers ennemis fut mise en déroute. Plus de 800 cuirassiers autrichiens furent faits prisonniers. La nuit commençait. Nos cuirassiers continuèrent leur marche sur Ratisbonne. La division Nansouty rencontra une colonne ennemie qui se sauvait, la chargea et la fit prisonnière ; elle était composée de 5 bataillons hongrois de 1,500 hommes.

La division Saint-Sulpice chargea un autre carré dans lequel fallit être pris le prince Charles, qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Cette colonne fut également enfoncée et prise. L'obscurité obligea enfin à s'arrêter. Dans cette bataille d'Eckmühl, il n'y eut que la moitié à peu près des troupes françaises engagée. Poussée l'épée dans les reins, l'armée ennemie continua de défilér toute la nuit par morceaux et dans la plus épouvantable déroute. Tous ses blessés, la plus grande partie de son artillerie, 15 drapeaux et 20,000 prisonniers sont tombés en notre pouvoir. Les cuirassiers se sont, comme à l'ordinaire, couverts de gloire.

Le 23, à la pointe du jour, on s'avança sur Ratisbonne, l'avant-garde formée par la division Gudin, et par les cuirassiers des divisions Nansouty et Saint-Sulpice, on ne tarda pas à apercevoir la cavalerie ennemie qui prétendait couvrir la ville. Trois charges successives s'engagèrent, toutes furent à notre avantage. Sabrés et mis en pièces, 8000 hommes de cavalerie ennemie repassèrent précipitamment le Danube. Sur ces entrefaites, nos tirailleurs tâchèrent la ville. Par une inconcevable disposition, le général autrichien y avait placé 6 régimens sacrifiés sans raison. La ville est enveloppée d'une mauvaise enceinte, d'un mauvais fossé et d'une mauvaise contrescarpe. L'artillerie arriva, on mit en batterie des pièces de 12. On reconnut une issue par laquelle, au moyen d'une échelle, on pouvait descendre dans le fossé, et remonter ensuite par une brèche faite à la muraille.

Le duc de Montebello fit passer par cette ouverture un bataillon qui gagna une poterne et l'ouvrit ; on s'introduisit alors dans la ville. Tout ce qui fit résistance fut sabré ; le nombre des prisonniers passa 8000. Par suite de ses mauvaises dispositions, l'ennemi n'eut pas le tems de couper le pont, et les Français passèrent pêle-mêle avec lui sur la rive gauche. Cette malheureuse ville, qu'il a eu la barbarie de défendre, a beaucoup souffert ; le feu y a été une partie de la nuit ; mais par les soins du général Morand et de sa division, on parvint à le dominer et à l'éteindre.

Ainsi à la bataille d'Abensberg, l'Empereur battit séparément les deux corps de l'archiduc Louis et du général Hiller. Au combat de Landshut, il s'empara du genre des communications de l'ennemi et du dépôt général de ses magasins et de son artillerie. Enfin, à la bataille d'Eckmühl, les quatre corps d'Hohenzollern, de Rosenberg, de Kollowrath et de Lichtenstein, furent défaits et mis en déroute. Le corps du général Bellegarde, arrivé le lendemain de cette bataille, ne put qu'être témoin de la prise de Ratisbonne et se sauva en Bohême.

Cette première notice des opérations militaires qui ont ouvert la campagne d'une manière si brillante, sera suivie d'une relation plus détaillée de tous les faits d'armes qui ont illustré les armées françaises et alliées.

Dans tous ces combats, notre perte peut se monter à 1200 tués et à 4000 blessés. Le général de division Cervoni, chef d'état-major du duc de Montebello, fut frappé d'un boulet de canon, et tomba mort sur le champ de bataille d'Eckmühl. C'était un officier de mérite, et qui s'était distingué dans nos premières campagnes. Au combat de Peissing, le général Hervo, chef de l'état-major du duc d'Auerstaedt, a été également tué. Le duc d'Auerstaedt regrette vivement cet officier, dont il estimait la bravoure, l'intelligence et l'activité. Le général de brigade Clément, commandant une brigade de cuirassiers de la division Saint-Sulpice, a eu un bras emporté ; c'est un officier de courage et d'un mérite distingué. Le général Schramm a été blessé. Le colonel du 14<sup>me</sup> de chasseurs a été tué dans une charge. En général, notre perte en officiers est peu considérable. Les 1000 hommes du 65<sup>me</sup>, qui ont été faits prisonniers, ont été la plupart repris. Il est impossible de montrer plus de bravoure et de bonne volonté qu'en ont montré les troupes.

A la bataille d'Eckmühl, le corps du duc de Rivoli n'ayant pu encore rejoindre, ce maréchal est resté constamment auprès de l'Empereur ; il a porté des ordres et fait exécuter différentes manœuvres.

A l'assaut de Ratisbonne, le duc de Montebello, qui avait désigné le lieu du passage, a fait porter les échelles par ses aides de camp.

Le prince de Neufchâtel, afin d'encourager les troupes, et de donner en même tems une preuve de confiance aux alliés, a marché plusieurs fois à l'avant-garde avec les régimens bavaois.

Le duc d'Auerstaedt a donné dans ces différentes affaires de nouvelles preuves de l'intrépidité qui le caractérise.

Le duc de Rovigo, avec autant de dévouement que d'intrépidité, a traversé plusieurs fois les légions ennemies, pour aller faire connaître aux différentes colonnes les intentions de l'Empereur.

Des 220,000 hommes qui composaient l'armée autrichienne, tous ont été engagés, hormis les 20,000 hommes que commande le général Bellegarde et qui n'ont pas donné. De l'armée française, au contraire, près de la moitié n'a pas tiré un coup de fusil. L'ennemi étonné par des mouvemens rapides et hors de ses calculs, s'est trouvé en un moment déchu de sa folle espérance, et transporté du délire de la présomption dans un abattement s'approchant du désespoir.

## SECOND BULLETIN.

Au quartier-général de Mulldorf, le 27 avril 1809.

Le 22, lendemain du combat de Landshut, l'Empereur partit de cette ville pour Ratisbonne, et livra la bataille d'Eckmühl. En même tems, il envoya le maréchal duc d'Istrie avec la division bavaroise aux ordres du général de Wiede, et la division Molitor, pour se porter sur l'Inn et pour suivre les deux corps d'armée autrichiens battus à la bataille d'Abensberg et au combat de Landshut.

Le maréchal duc d'Istrie, arrivé successivement à Witsbiburg et à Neumark, y trouva un équipage de pont attelé, plus de 400 voitures, des caissons et des équipages, et fit dans sa marche 15 à 1,800 prisonniers.

Les corps autrichiens trouvèrent au-delà de Neumark un corps de réserve qui arrivait sur l'Inn; ils s'y rallièrent, et le 25 livrèrent à Neumark un combat, où les Bavares, malgré leur extrême infériorité, conservèrent leurs positions.

Le 24, l'Empereur avait dirigé le corps du maréchal duc de Rivoli, de Ratisbonne sur Straubing, et de-là sur Passau, où il arriva le 26. Le duc de Rivoli fit passer l'Inn au bataillon du Pô, qui fit 300 prisonniers, débloqua la citadelle et occupa Scharding.

Le 25, le maréchal duc de Montebello avait eu ordre de marcher avec son corps de Ratisbonne sur Mulldorf. Le 27, il passa l'Inn et se porta sur la Salza.

Aujourd'hui 27, l'Empereur a son quartier-général à Mulldorf.

La division autrichienne, commandée par le général Jellachich, qui occupait Munich, est poursuivie par le corps du duc de Dautzick.

Le roi de Bavière s'est montré de sa personne à Munich. Il est retourné ensuite à Augsbourg, où il restera encore quelques jours, attendant pour rétablir fixement sa résidence à Munich, que la Bavière soit entièrement purgée des partis ennemis.

Cependant, du côté de Ratisbonne, le duc d'Auerstaedt s'est mis à la poursuite du prince Charles, qui, coupé de ses communications avec l'Inn et Vienne, n'a eu d'autre ressource que de se retirer dans les montagnes de Bohême par Waldmunchen et Cham.

Quant à l'empereur d'Autriche, il paraît qu'il était devant Passau, s'étant chargé d'assiéger cette place avec trois bataillons de la Landwehr. Toute la Bavière et le Palatinat sont délivrés de la présence des armées ennemies.

A Ratisbonne, l'Empereur a passé la revue de plusieurs corps, et s'est fait présenter le plus brave soldat, auquel il a donné des distinctions et des pensions; et le plus brave officier, auquel il a donné des baronies et des terres: il a spécialement témoigné sa satisfaction aux divisions Saint-Hilaire et Priant.

Jusqu'à cette heure, l'Empereur a fait la guerre presque sans équipages

et sans garde : et l'on a remarqué qu'en l'absence de sa garde, il avait toujours eu autour de lui des troupes alliées bavaeroises et wurtembergeoises, voulant par-là leur donner une preuve particulière de confiance. Hier sont arrivés à Landsluth une partie des chasseurs et grenadiers à cheval de la garde, le régiment de fusiliers et un bataillon de chasseurs à pied.

D'ici à huit jours toute la garde sera arrivée.

On a fait courir le bruit que l'Empereur avait eu la jambe cassée. Le fait est qu'une balle morte a effleuré le talon de la botte de S. M. ; mais n'a pas même altéré la peau. Jamais S. M., au milieu des plus grandes fatigues, ne s'est mieux portée.

On remarque comme un fait singulier qu'un des premiers officiers autrichiens faits prisonniers dans cette guerre, se trouve être l'aide-de-camp du prince Charles envoyé à M. Otto pour lui remettre la fameuse lettre portant que l'armée française eût à s'éloigner.

Les habitants de Ratisbonne s'étant très-bien comportés, et ayant montré l'esprit patriotique et confédéré que nous étions en droit d'attendre d'eux, S. M. a ordonné que les dégâts qui avaient été faits, seraient réparés à ses frais, et particulièrement la restauration des maisons incendiées, dont la dépense s'élèvera à plusieurs millions.

Tous les souverains et tous les pays de la Confédération montrent l'esprit le plus patriotique. Lorsque le ministre d'Autriche à Dresde remit la déclaration de sa cour au roi de Saxe, ce prince ne put retenir son indignation. « Vous voulez la guerre, dit le roi ; et contre qui ? Vous » attaquez, et vous insultez celui qui, il y a trois ans, maître de votre » sort, vous a restitué vos Etats. Les propositions que l'on me fait » m'affligent ; mes engagements sont connus de toute l'Europe ; aucun » prince de la Confédération ne s'en détachera. »

Le grand-duc de Wurtemberg, frère de l'Empereur d'Autriche, a montré les mêmes sentimens, et a déclaré que si les Autrichiens avançaient sur ses Etats, il se retirerait, s'il le falloir, au-delà du Rhin : tant l'esprit de vertige et les injures de la cour de Vienne sont généralement appréciés ! Les régimens des petits princes, toutes les troupes alliées demandent à l'envi à marcher à l'ennemi.

Une chose notable et que la postérité remarquera comme une nouvelle preuve de l'insigne mauvaise foi de la maison d'Autriche, c'est que le même jour qu'elle faisait écrire au roi de Bavière la lettre ci-jointe (1), elle faisait publier dans le Tyrol la proclamation signée du général Jellachich : le même jour on proposait au roi d'être neutre et on insurgait ses sujets. Comment concilier cette contradiction, ou plutôt comment justifier cette infamie !

#### PROCLAMATION.

Donawerth, le 17 avril 1809.

Soldats, le territoire de la Confédération a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes, et que nous lui abandonnions nos alliés. J'arrive avec la rapidité de l'éclair.

Soldats, j'étais entouré de vous lorsque le souverain d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie ; vous l'avez entendu implorer ma clémence et me jurer un amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité ; trois fois elle a été parjure !!! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend.

Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur.

Signé, NAPOLEON.

(1) L'espace n'a pas permis de l'insérer dans ce N<sup>o</sup>;

(N° CCCCVIII.)

(SAMEDI 13 MAI 1809.)

---

# MERCURE DE FRANCE.

---

POÉSIE.

FRAGMENT.

Ce morceau est extrait du sixième chant de l'*Argonautique* de Valerius Flaccus. L'auteur, avant de raconter les combats de Jason et des Argonautes dans les plaines de Colchôs, donne quelques détails sur les mœurs et sur la manière de faire la guerre des différentes peuplades Scythiques qui doivent lui être opposées. Ce morceau a paru présenter quelque intérêt parce qu'il peint avec exactitude les mœurs des peuples barbares qui, quatre siècles après l'époque où vivait l'auteur, envahirent l'Empire Romain.

MUSE, dis quels exploits tu vis sur ce rivage,  
Des enfans du Riphée attester le courage,  
De quels héros Persès appuya ses desseins,  
Combien le Scythe arma de belliqueux essais;  
Je ne suffirais pas, quand j'aurais mille bouches,  
A compter, à nommer tous ces guerriers farouches;  
Nul sol n'est plus fécond en généreux soldats:  
Et quoique chaque jour dans les cruels combats  
Le sang de ses enfans à larges flots ruisselle,  
Son sein toujours fécond toujours les renouvelle,  
Et du vaste dragon (1) les immenses replis

---

(1) Le dragon, pour les pays situés sous la constellation du dragon polaire. *Quod geminas Arctos, magnumque quod impleat anguem.*

T

Sont d'un peuple innombrable incessamment remplis.  
 Borne-toi donc, Déesse, à me faire connaître  
 Le nom de chaque peuple, et celui de leur maître.

Le farouché Hénioque et le terrible Alain  
 Marchaient sous les drapeaux d'un puissant souverain,  
 L'implacable Anausis outré de voir Médée  
 Au mépris de ses feux par Stirus possédée.  
 Hélas ! il ignorait le danger de ses vœux,  
 Les dieux par leur refus le servirent bien mieux.

A leur suite venaient les Bisaltes sauvages.  
 Leur chef est Colaxès. Sur les scythiques plages,  
 Aux lieux où le Tibise arrive au sein des mers,  
 Ce roi reçut le jour du Dieu puissant des airs.  
 Hora, sa mère, offrait dans sa structure étrange  
 De l'homme et du serpent le bizarre mélange.  
 Mais ce hideux contraste effraya peu, dit-on,  
 Les goûts capricieux de l'époux de Junon.  
 Pour marquer de leur roi la céleste origine,  
 Ses soldats de ce Dieu portent l'arme divine :  
 L'image de la foudre orne leurs boucliers (2),  
 Rome, à plus juste titre elle orne tes guerriers.  
 Les triples feux ailés du rapide tonnerre  
 Sont l'emblème frappant de tes foudres de guerre ;  
 Colaxès à l'éclat des carreaux paternels  
 Joint encor l'ornement des serpens maternels.  
 Leurs dards se rejoignant attachent sa ceinture,  
 Et l'agraffe paraît en butte à leur morsure.

Auchus vient sur ce bord déployer après eux  
 Des fiers Cimmériens les bataillons nombreux.  
 Auchus vit sur son front, dès sa tendre jeunesse,  
 Flotter les cheveux blancs de la froide vieillesse ;  
 Leur touffe se déploie en longs anneaux brillans,  
 Son front est ceint trois fois de leurs plis ondoyans.  
 La sainte bandelette, en deux rangs séparée,  
 Jusqu'à ses pieds descend de sa tête sacrée.

Daraps mène au combat les farouches Dathis.  
 Ses pieds, d'une blessure encore appesantis,  
 Servent mal sa valeur ; mais son zèle intrépide  
 Offre un illustre exemple au vaillant Dandaride ;  
 Rhodanus et Sidon suivent ses étendards.

---

(2) La légion fulminante, qui portait un triple foudre sur son bouclier.

Le brave Anxur y joint ces fiers enfans de Mars  
Qui du dormant Byes bordent les eaux immondes ,  
Et ceux que le Gériys enivre de ses ondes.

Chrixis mène à Colchos les faibles Akésins.  
Leurs enseignes d'avance expliquent leurs destins.  
Ces guerriers aux combats suivent un cerf timide.  
L'or brillant de son poil les précède et les guide ;  
Mais son air triste et morne , emblème de leur sort ,  
Annonce la défaite et présage la mort.

Les plaintes de Persès et les cris de sa haine  
Avec ses Hyléens ont entraîné Syène.  
Nul sol ne voit monter de plus hautes forêts.  
Le trait se lasse avant d'atteindre à leurs sommets.  
Persès jusqu'à l'Aurore a porté sa prière.  
Elle émeut du Cyris la nation guerrière.  
L'Hircanien farouche accourt de toutes parts ;  
Il a quitté son antre , et les Gètes leurs chars.  
Là , tout un peuple habite en des maisons roulantes ;  
Ils campent sur des chars , ils y dressent leurs tentes.  
La peau de leurs coursiers leur prête un sûr abri.  
Là , du sein maternel chaque enfant est nourri.  
L'arme qui les distingue est la longue Cataïe  
Qu'à lancer de son char le jeune enfant essaie.

Le rapide Tyras voit ses bords désertés.  
On arrive et d'Ambène , et des champs écartés  
D'Ophiuse fertile en poison homicide :  
Tout s'arme , tout s'ébranle ; enfin dans la Colchide ,  
Le Sinde même accourt , peuple lâche , avili ,  
Des crimes paternels l'esprit toujours rempli ,  
Craignant encore les fouets sous qui tremblaient ses pères (3).  
Avec quel appareil et quels cris militaires  
Des Corals belliqueux le digne souverain ,  
Phalcès , a déployé leurs bataillons d'airain !  
Tout surprend chez ce peuple ; un tronçon de colonne  
Représente à leurs yeux le Dieu puissant qui tonne.  
Leur enseigne que l'art forma d'un dur acier  
Figure un porc immonde , un chariot grossier.  
Ce peuple dans le choc des batailles sanglantes  
Dédaigne des clairons les clameurs enivrantes ,

---

(3) Les Sindes , peuple d'esclaves qui occupaient le territoire dont ils  
avaient chassé les maîtres qui les avaient armés.



Nul instrument chez eux n'enflamme les combats.  
Des hymnes solennels, chantés par leurs soldats,  
De leurs anciens guerriers font revivre la gloire ;  
Et les morts aux vivans inspirent la victoire.

Ici, c'est l'Essédone où chaque cavalier  
Avec un fantassin partage son coursier.  
Là le hideux Bastarne à l'œil creux et sauvage :  
Les plus affreux sermens ont redoublé sa rage.  
Un bouclier d'écorce est fixé sur son bras.  
La Rumphée en ses mains sème au loin le trépas ,  
Arme propre à ce peuple , et qui dans sa structure  
Donne au bois , donne au fer une égale mesure.  
Teutagone est leur roi. Non loin d'autres guerriers  
Frappent d'un double dard de luisans boucliers :  
La Parme est leur armure , et leurs traits sont l'Aolyde.  
Ils quittent le Teras , l'Alazone limpide  
L'Evarchus , doux berceau du cygne éblouissant ,  
Le Noës de glaçons six mois se hérissant ,  
Où l'eau dort sans murmure , où sur les bords du fleuve  
L'homme , la hache en main , fend l'onde qui l'abreuve.

Géant Ariasthène , oui , je veux que ma voix  
A nos derniers neveux apprenne tes exploits :  
Tes bras lancent la mort. Citadelle vivante ,  
Tout fuit devant tes chars qu'arme la faux tranchante.

Le Dracéen le suit , et les fiers Caspiens ,  
Des portes du Caucase intrépides gardiens.  
De leurs chiens belliqueux l'abôyante phalange  
Toujours à leurs côtés en bataille se range.  
Avec eux au combat fond l'essaim valeureux :  
Aussi tous les honneurs sont-ils communs entre eux.  
La même tombe assemble et le chien et ses maîtres ,  
Tous deux ont des bûchers , tous deux ont des ancêtres.  
Leurs râles aboiemens impriment la terreur.  
Leur œil rouge et saignant s'embrase de fureur.  
D'une armure de fer leur poitrail se cuirasse ,  
Le fer en dards aigus à leur col s'entrelace :  
Moins affreux le gardien des portes du trépas ,  
Ou les chiens qui d'Hécate accompagnent les pas !

Quel chef guide aux combats l'Hircanien terrible ?  
C'est Varnus , vieil augure , et pontife paisible.  
Trois générations ont passé sous ses yeux ;  
Et dès son premier âge , interprète des Dieux ,

Il avait à Colchos , plein d'un sacré délire ,  
Annoncé des héros le céleste navire.  
Depuis les fils du Nord , rapides conquérans ,  
Ont soumis de Saba les sables odorans ,  
Et du Nil à l'Indus ont étendu leur gloire :  
Varnus dans l'avenir avait lu leur victoire.

Dans les champs de Colchos l'Ibérie a versé  
Un torrent d'escadrons de piques hérissé.  
Ces corps suivent les lois de Lathris et d'Otaç ;  
Le Nèvre et l'Iazyge accourent sur leur trace ,  
Le Nèvre à ses voisins ravissant leurs amours ,  
L'Iazyge abrégeant la longueur des vieux jours.  
Sitôt que sa vigueur commence à disparaître ,  
Quand sa lance et son arc méconnaissent leur maître ,  
L'Iazyge orgueilleux lâchement n'attend pas  
Dans la caducité l'heure de son trépas ;  
Il le prévient. Son fils l'affranchit de la vie.  
Lui-même de ce fils arme la main chérie ,  
L'un frappe , l'autre tombe. Et chacun , sans gémir ,  
Donne ou reçoit la mort dont son cœur dut frémir.

Plus loin de nouveaux chefs , des nations nouvelles ,  
Ici les Cisséens , et près d'eux les Mycèles ,  
Qui des plus doux parfums embaument leurs cheveux ;  
Et l'Arimaspe , alors plus pauvre et plus heureux ,  
Ne connaissant ni l'or de ses riches montagnes ,  
Ni les peines , de l'or trop fidèles compagnes :  
Et l'Auchate nerveux dont les bras exercés  
Sous de vastes filets adroitement lancés  
Enfermant l'ennemi qui contre lui s'avance ,  
Au glaive meurtrier le livrent sans défense.

Serais-tu , Thyrsagète , oublié dans nos chants ,  
Toi qui portes les jeux dans les combats sanglans ,  
Et le gai tambourin , et l'écharpe flottante ;  
Toi qui pares de fleurs ta lance verdoyante.  
Ce peuple fut , dit-on , compagnon de Bacchus :  
Avec lui ce héros , noble sang de Cadmus ,  
Soumit ces bords heureux que parfume la myrrhe ,  
Sur l'Arabe inconstant établit son empire ,  
Et lorsqu'enfin vers l'Hèbre il dirigea ses pas ,  
Laissa le Thyrsagète , en ces âpres climats.  
De Bacchus chez ses fils le culte existe encore :  
Avec l'airain sacré du vainqueur de l'aurore

Ils conservent aussi la flûte dont les sons  
Dans les chants de Saba guidaient leurs bataillons.

Eumède de Persès accourt venger l'injure.  
Le Satarque agitant sa blonde chevelure,  
Le Torin, l'Exomate ont suivi ses drapeaux.  
Le Satarque enrichi du lait de ses troupeaux,  
Le Torin orgueilleux de son miel délectable,  
L'Exomate, écuyer, chasseur infatigable.  
Ce peuple a des coursiers plus légers que les vents.  
Lorsqu'à peine l'hiver durcit les flots mouvans,  
Ils glissent sur l'Araxe, emportant dans leur fuite  
Les fils de la lionne; et la mère interdite  
Pleure, et n'ose affronter les fragiles glaçons,  
Que du coursier à peine ont effleuré les bords.

Le Centaure guerrier, le Choatre sauvage,  
Vient à Colchos guidé par l'espoir du pillage,  
La magie est l'emploi de ce peuple odieux.  
Le sang humain ruisselle aux autels de ses dieux :  
Lorsque le doux printems chasse l'âpre froidure,  
Il sait dans les boutons arrêter la verdure.  
Ou déliant les flots des chaînes de l'hiver,  
Sous les chars voyageurs il entr'ouvre la mer.  
Choastès est le chef qui conduit leur audace;  
Dans cet art infernal nul d'entre eux ne l'efface,  
Mars ne l'enflamme point d'un belliqueux courroux :  
Du grand nom de Médée inquiet et jaloux,  
Il accourt pour juger cette rare merveille.  
Charmé de son départ, l'Averne en paix sommeille.  
Caron jouit enfin d'une paisible nuit,  
Et sans craindre d'affronts Diane aux cieux reluit.

Aux deux ailes rangeant leur colonne rapide,  
Marchaient le Ballonote, et le Mèse intrépide,  
Qui, voltigeur adroit, habile cavalier,  
Dans le feu des combats sait changer de coursier,  
Et le Sarmate énorme, armé d'un tronc immense,  
Qu'ainsi qu'un dard léger son bras nerveux balance.

L'Océan sur sa rive entasse moins de flots :  
Avec moins de fracas les vents battent les eaux.  
Moins bruyans sont les cris des oiseaux des rivages,  
Que les clairons aigus dont les accens sauvages  
Embrassaient de fureur tous ces fiers combattans  
Egaux en nombre aux fleurs, aux feuilles du printems.

Du bruit des chars roulans le sol gémit ; la terre  
Tremble et s'ébranle au loin sous le choc de la guerre.  
Tel s'agite l'Etna , lorsqu'entr'ouvrant ses monts ,  
La foudre atteint Typhée en ses gouffres profonds.

DUREAU DE LA MALLE, fils.

## ENIGME.

Au côté longue épée , en main la hallebarde ,  
D'ordinaire je fais la fonction de garde.  
J'ai trois frères , tous trois de même âge que moi ,  
D'une même stature , et de semblable emploi ;  
Mais , grands Dieux ! de leur sort combien le mien diffère !  
Ils sont toujours en paix et moi toujours en guerre.  
On me poursuit de près ; pour éviter l'assaut ,  
Les geus avec du cœur sont les gens qu'il me faut.  
Encore est-il besoin qu'au moins nous soyons quatre ,  
Et même quelquefois je n'ose encor combattre.  
Avec cinq , avec six , on me croirait bien fort ;  
Par fois , en pareil nombre , il faut céder au sort.  
On me force , je tombe , et puis mon adversaire  
Se fait des combattans adjuger un salaire.  
Bientôt renaît la lutte avec plus de fureur ;  
C'est à qui contre moi montrera plus de cœur ;  
Mais je résiste enfin , et ne craignant personne ,  
Des places que je vois , je vais saisir la bonne.

*Du porte-feuille de M. S. ....*

## LOGOGRIPHE.

LECTEUR , quand je m'offre à ta vue ,  
Ton déjeûné se trouve digéré.  
En ses six pieds ma personne est pourvue  
D'objets qui vont guider ton esprit égaré :  
Ma tête à bas , à l'art je suis utile ,  
Je le suis à toi-même , encor plus à ta fille ,  
Au sujet comme à l'Empereur.  
En l'air je conduis la vapeur  
Lorsque sur quatre pieds , en tuyaux façonnée ,  
L'on me dirige en une cheminée.  
Sur quatre pieds encor je désigne un mortel ,  
Qui sur un char brillant monta jadis au ciel.  
Sur trois pieds variés , je brille en procédure ;

La belle vient sur moi s'étaler sans parure ;  
 Je réjouis tous ceux qui savent m'attraper ;  
 Pour te soustraire à la vague indocile  
 Sur mer , lecteur , je te donne un asile ;  
 A ta vorace dent je ne puis échapper  
 Quoique mon nom , alors , indique la bêtise ;  
 Mal à propos souvent , j'existe dans le vin ;  
 Je suis de plus article masculin.  
 Enfin , trop scrupuleuse Lise ,  
 ( Et n'allez pas m'en montrer du courroux ) ,  
 Je suis , sur mes trois pieds , bien préférable à vous.

E. FIN...

---

### CHARADE.

SOUVENT , ami lecteur , j'aperçois mon premier  
 De mon second , faire sa nourriture ;  
 Mon entier est le fruit des soins du jardinier ,  
 Il plaît à l'œil , par ses fleurs , sa verdure.

A..... H.....

---

*Mots de l'ÉNIGME , du LOGOGRIPHE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme-Charade du dernier Numéro est *Forté-piano*.  
 Celui du Logogriphe est *Sève*, dans lequel on trouve *Eve*.  
 Celui de la Charade est *Maitresse*.

---

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

### GRAMMAIRE ET LOGIQUE.

QUESTIONS. Qu'est-ce qu'une langue *bien faite* ? Faut-il  
 chercher une langue *bien faite* , ailleurs  
 que dans les langues qui ont été ou qui  
 sont en usage parmi les hommes ?  
 Comment peut-on *bien faire* sa langue ?

On a beaucoup écrit depuis quelques années sur la ques-  
 tion abstraite de la *perfection* des langues ; on a paru cher-  
 cher comment une langue pourrait être *bien faite* , pourrait  
 être *parfaite*.

Cette expression de *langue bien faite* s'est introduite dans nos livres et dans nos discours ; on l'a souvent répétée ; je voudrais bien savoir une fois quel sens précisément il y faut attacher.

Je commence , pour plus d'exactitude , par faire une distinction entre ces expressions *langue parfaite* et *langue bien faite*. On les a employées l'une pour l'autre ; mais je ne voudrais pas les confondre.

Quand on me dit qu'il n'y a point de *langue parfaite* , on ne m'étonne pas ; car je sais qu'aucun ouvrage des hommes n'est parfait ; et je réponds qu'il faut bien que les langues subissent la condition des hommes qui les parlent ; *Optimus ille est qui minimis urgetur*. Le plus parfait est celui qui a le moins d'imperfections. Je demande ensuite si l'on croit que jamais un peuple , ou un individu , quel qu'il soit , puisse parvenir à parler une *langue parfaite* , dans l'étendue indéfinie de ce mot ; tout homme de bon sens me répondra que non assurément.

Reste donc à chercher ce que c'est qu'une langue *bien faite* ; ce mot offre un sens moins étendu. Il promet une bonté à laquelle on puisse atteindre ; on conçoit qu'une langue peut être un instrument plus ou moins bon , plus ou moins perfectionné ; on sent aussi qu'il y a plus d'avantage à se servir d'un bon instrument que d'un mauvais ; et cela invite à chercher comment une langue serait *bien faite* , et comment on pourrait *la bien faire*.

Avant d'aller plus loin , je crois devoir protester , et je proteste avec sincérité , de mon respect pour le génie de Condillac et de ma reconnaissance pour les services qu'il a rendus à l'instruction , en contribuant à la dégager de l'esprit de routine , en accréditant l'esprit d'examen et la méthode d'analyse ; je tiendrais à honneur de passer pour un de ses disciples ; mais enfin c'est de lui-même , aussi bien que d'Horace , que j'ai appris à ne pas jurer *in verba Magistri*.

Je puis d'ailleurs nie tromper , et je suis très-disposé à en convenir ; ce sont des éclaircissemens que je cherche de bonne foi ; je voudrais que des personnes plus éclairées que moi me fissent bien entendre ce que c'est que cette *langue bien faite* , que j'aurais grande envie de parler , que je ne connais que de nom , et qu'on nous vante partout , sans nous la montrer nulle part.

Condillac est , je pense , le premier qui ait employé ces expressions , *langue bien faite* , *langue parfaite* ; du moins parmi nos écrivains , grammairiens ou philosophes , qui s'en

sont également servis, je n'en connais point qui ne lui soit postérieur; et il me paraît qu'ils n'ont fait que répéter en cela Condillac.

Mais qu'entend-il lui-même par *une langue bien faite*, ou *parfaite*? malheureusement il ne s'est pas donné la peine de la faire, ni de dire positivement et clairement comment il faudrait qu'elle fût faite, ni s'il est possible de la faire, etc.

Je recueille seulement quelques phrases éparses dans ses ouvrages, comme des indications sur la question plutôt que comme une solution.

« Les langues *ne sont que* des méthodes analytiques, etc. » *Grammaire*.

« Les langues sont plus ou moins parfaites, à proportion qu'elles sont plus ou moins propres aux analyses. » *Leçons préliminaires*.

« L'analyse de la pensée est toute faite dans le discours; elle l'est avec plus ou moins de précision, selon que les langues sont plus ou moins parfaites. » *Grammaire. Objet de l'ouvrage*.

« L'algèbre est une langue *bien faite*; et c'est la seule. » *Préface de la langue du calculs*.

« L'art de raisonner *se réduit* à une langue *bien faite*. » *Ibid.*

J'avoue avec simplicité que je n'entends pas bien toutes ces phrases, sur-tout les premières; on me dira que c'est ma faute; mais je répondrai que la clarté est la première condition du discours, et qu'une langue *bien faite* doit servir d'abord à s'entendre, et puis à se faire entendre aux intelligences même vulgaires; j'opposerai à Condillac, Quintilien, qui dit expressément: « Ce n'est pas assez que l'auditeur puisse nous entendre; il faut même qu'il ne puisse en aucune manière ne nous pas entendre (1); » et Saint-Augustin, qui, ayant professé la rhétorique, donne à tous les maîtres ce précepte qu'apparemment il suivait lui-même: « Que celui qui parle, dans le dessein d'instruire, » ne croie pas, tant qu'il n'est point entendu, avoir rien dit » à celui qu'il veut enseigner. Quoique lui-même comprenne » ce qu'il a dit, il n'est point encore censé l'avoir dit à celui » qui ne l'a pas compris. Mais s'il s'est fait entendre, de » quelque manière qu'il ait dit la chose, il l'a dite (2). »

Ce que je crois entrevoir, c'est qu'une langue *bien faite*,

(1) *Justic. de l'Orat. Lib. 8, chap. 2.*

(2) *De la Doctrine Chrétienne, liv. 4, chap. 12.*

dans le sens de Condillac, serait celle qui serait si exacte, si précise, qu'elle porterait, dans l'expression et dans la déduction des idées de tout genre, la même certitude que procurent les chiffres et les signes algébriques, quand il est question d'opérer sur des quantités et sur des rapports géométriques.

Une pareille langue, si elle pouvait exister, ferait cesser toutes les disputes entre tous les philosophes; cela serait bien beau.

On arriverait à des démonstrations sur les questions de tout genre, comme on résoud des problèmes de mathématiques; assurément, cela vaut la peine d'y penser et de désirer une langue *bien faite*.

Mais comment sera-t-elle *bien faite*? Doit-elle être plus ou moins riche en expressions? Sa nomenclature doit-elle être plus ou moins régulière? Ses constructions plus ou moins méthodiques? En quoi doit-elle s'éloigner ou se rapprocher de telle ou de telle langue connue? C'est ce qu'il aurait été bon de dire.

Cette langue *bien faite*, et la seule langue bien faite, dit Condillac, c'est l'algèbre; si sa proposition est vraie, les hommes, depuis qu'il en existe, n'ont jamais parlé que des *langues mal faites*. Ils n'ont pas laissé de s'entendre et de composer de beaux ouvrages en prose et en vers. On peut se contenter, en attendant mieux, des *langues mal faites* d'Homère et de Démosthène, de Virgile et de Cicéron, de Racine et de J. J. Rousseau, du Tasse, etc., et quand il y aurait des esprits *mal faits* qui les préféreraient même à l'algèbre, je n'en serais pas très-surpris.

J'examine encore cette phrase de Condillac: « L'art de raisonner *se réduit* à une langue bien faite. »

Ainsi montrer une langue bien faite, c'était montrer l'art même de raisonner; c'était enseigner la seule logique que l'auteur admette, puisque, selon lui, l'art de raisonner *se réduit* à une langue bien faite.

Mais encore une fois, où est-elle cette langue *bien faite*? où la trouve-t-on? à quels signes la reconnaît-on?

Condillac parle souvent de *corriger* la langue, de *refaire* la langue. . . . . J'aurais bien désiré encore qu'il eût expliqué clairement ses expressions, qu'il eût dit positivement ce qu'il entendait par *corriger* et *refaire* la langue; qu'il l'eût montré par des exemples.

Je ne puis me persuader, par exemple, qu'il entende par là, créer des mots nouveaux, employer des locutions inusitées, parler enfin une langue particulière qu'on ferait exprès



pour soi, et qui ne serait entendue de personne ; ce ne serait pas là raisonner. Car raisonner, c'est discourir, c'est parler pour être entendu des autres, et Condillac dit aussi dans sa logique que *tout l'art de raisonner se réduit à l'art de bien parler*. J'en conclus que l'orsqu'il dit que *l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite*, il entend qu'il faut se servir des expressions reçues, des locutions admises, en un mot améliorer la langue usuelle, et non pas en faire une langue nouvelle et par cela même inintelligible.

Bien raisonner pour des Français, c'est donc bien parler Français ; c'est se faire, si l'on veut, une langue particulière choisie, mais choisie dans la langue commune et usuelle ; c'est parler avec précision, avec clarté, et de manière à montrer toutes ses idées bien exprimées et bien enchainées entr'elles ; mais cela sera donné à un très-petit nombre d'hommes ; cette langue bien faite ne sera le partage que des orateurs, des poètes, des écrivains les plus distingués ; une langue bien faite, sera par exemple ; la langue de Boileau, de Voltaire, etc. et je demande, à présent, comment Condillac a pu se servir de cette expression : *se réduit*. L'art de raisonner *se réduit* à une langue bien faite. C'est indiquer qu'une langue bien faite est quelque chose d'assez simple, d'assez facile. C'est comme s'il eût dit : l'art de raisonner qu'on embarrassait autrefois de tant de règles, qu'on hérissait de difficultés n'est rien autre chose qu'une langue bien faite. Toutes ces difficultés, tous ces mystères se réduisent à ce seul point.

Mais ce seul point n'est pas moins difficile à obtenir qu'il ne l'est de bien raisonner ; c'est même la pensée de Condillac qui donne assez à entendre que bien raisonner et bien parler c'est la même chose. Pourquoi donc employer cette expression *se réduit* ? elle n'est ni précise, ni exacte, ni juste ; et Condillac dans cette phrase même où il veut que *l'art de raisonner se réduise à une langue bien faite*, me semble, oserai-je le dire ? parler lui-même une langue mal faite.

Si l'on ne peut bien raisonner qu'au moyen d'une langue bien faite, et s'il n'y a jamais eu de langue bien faite, il s'ensuit qu'aucun philosophe depuis Aristote, jusque et compris Condillac, n'a bien raisonné.

Mais voici une autre difficulté : pour bien faire une langue ou pour la refaire et la corriger, il faut raisonner. Mais on ne peut raisonner qu'avec une langue bien faite. Il sera donc toujours impossible et de raisonner faute d'une langue bien faite, et de bien faire une langue faute de raisonner.

Lorsque Condillac dit que tout *l'art de raisonner se réduit à l'art de bien parler*, oserai-je dire aussi qu'il ne dit rien du tout, et qu'il fait ce qu'on appelait en logique *une proposition identique*? En effet, il dit en d'autres termes : *la logique est la logique*. Le mot de logique est commun, d'après son étymologie, et au discours et au raisonnement; *discourir*, c'est ou ce doit être *raisonner*; et réciproquement *raisonner* c'est *discourir*. Ainsi la proposition de Condillac n'est que celle-ci : *l'art de raisonner se réduit à l'art de bien raisonner*, ou bien cette autre : *l'art de bien parler se réduit à l'art de bien parler*. Je demande ce que cela peut nous apprendre.

Il s'agirait encore de savoir si réellement une langue doit être regardée comme d'autant mieux faite, qu'elle est plus propre au raisonnement seul, et moins favorable au développement de l'imagination, à l'expression des passions.

Il y a eu des volumes d'écrits pour montrer la supériorité des langues anciennes sur la nôtre; et celle-ci a trouvé de nombreux défenseurs.

En définitif; il paraît convenu que notre langue est plus claire, plus méthodique, *mieux faite*, dans le sens de Condillac, que les langues grecque et latine; et que celles-ci, au contraire, sont plus riches, plus harmonieuses, plus poétiques et plus oratoires que la nôtre.

Diderot assure : « Que notre langue sera celle de la vérité, » si jamais elle revient sur la terre; et que la grecque, la » latine seront la langue de la fable et du mensonge. Le » français est fait pour instruire, éclairer et convaincre; le » grec, le latin, l'italien, l'anglais pour persuader, émouvoir et tromper; parlez grec, latin, italien au peuple; » mais parlez français au sage (3). »

A la bonne heure, dirais-je à Diderot; mais le nombre des sages est petit; je ne dis pas, et Dieu m'en garde! qu'il faille tromper personne; mais y a-t-il du mal à persuader, à émouvoir? Avec le seul raisonnement, on vient à bout de peu de chose; celui qui au raisonnement ajoute les moumens de l'éloquence, produit des miracles.

Je professe avec Boileau que *rien n'est beau que le vrai*. ... que tout doit tendre au bon sens... qu'il faut aimer la raison.

J'admets cette définition que Fénelon a donnée de l'homme éloquent, définition bien plus belle que celle que donnaient

---

(3) Lettre sur les *Sourds-Muets*,

les anciens : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et pour la vertu (4). »

Mais si rien n'est beau que le vrai, tout ce qui est vrai n'est pas beau ; si je dis : *il fait grand jour à midi*, cette pensée éminemment vraie n'est pas éminemment belle ; que le fonds des choses soit vrai, raisonnable, tende toujours au bon sens ; mais il doit-être permis, que dis-je ? il est nécessaire d'embellir la vérité pour la faire mieux sentir, d'orner la vertu pour la faire mieux aimer.

A présent, une langue aussi abstraite que l'algèbre, avec laquelle le raisonnement deviendrait presque une opération de calcul et une sorte de travail mécanique, serait-elle véritablement *une langue bien faite* ?

Sans doute, on en retrancherait tout ce qui ne servirait qu'à peindre les objets, qu'à exprimer les sentimens, qu'à émouvoir, exciter, ou calmer les passions ; ainsi plus d'images, plus de figures, plus de mouvemens ; jamais d'inversions hardies, ni de surprises agréables, ni de préparations adroites, ni de chûtes pathétiques ; plus de poésie, plus d'éloquence.

Quant à l'harmonie, à l'euphonie, il n'en faudra tenir aucun compte ; elle ne produit que des irrégularités ; elle fait faire, même dans notre langue actuelle, des solécismes. ( Comme quand on dit : *mon épée, mon âme*, on fait *âme* et *épée* du masculin, pour ne pas dire *ma âme, ma épée* qui choqueraient l'oreille ) Je ne sache pas qu'on fasse une grande attention à l'euphonie en algèbre ; et cependant il est dans la nature de l'homme

De fuir des mauvais sons le concours odieux.

Et il ne faudrait pas espérer que la langue la mieux faite du monde fût parlée long-tems par la multitude, si elle offrait des mots durs, mal sonnans, difficiles à prononcer ; l'usage vulgaire aurait bientôt défait et refait cette langue.

J'ai cherché jusqu'ici ce que pourrait être la langue *bien faite*, je ne l'ai pas trouvé ; j'ai cru seulement entrevoir ce que Condillac avait voulu dire.

Je demande actuellement : Qui la fera, cette langue *bien faite* ?

Il me semble que les langues se font par l'usage et se perfectionnent par les bons écrivains.

Toute langue prend le caractère, porte l'empreinte du

---

(4) Lettre à l'Académie française.

génie du peuple qui la parle; elle suit nécessairement la marche des opinions, des mœurs, des découvertes dans le discours.... Un philosophe a dit qu'il serait curieux, et possible peut-être de faire l'histoire des peuples d'après leurs langues; ce qu'il y a de certain, c'est que la langue est l'ouvrage de tous, sans être celui de personne en particulier; chacun de nous y travaille chaque jour, à chaque instant, à chaque mot qu'il dit et qu'il écrit; mais il en résulte aussi qu'elle appartient à tous, et qu'elle ne reçoit des lois que de tous.

Pendant les bons poètes, les orateurs célèbres, les grands écrivains exercent une influence particulière sur la langue qu'ils emploient; ils mettent, pour ainsi dire, en circulation de nouveaux signes qui sont donnés et reçus comme une monnaie, quand le titre et le poids ont été vérifiés et approuvés. Ils enrichissent et la société d'idées, et la langue de formes pour les rendre.

« Les langues les plus complètes, dit Voltaire, sont nécessairement celles des peuples qui ont le plus cultivé les arts » et la société (5)..... Les moins imparfaites sont comme les » lois : celles dans lesquelles il y a le moins d'arbitraire sont » les meilleures..... Mais comme jamais il n'y a eu d'assemblée de logiciens qui aient formé une langue, aucune » n'a pu parvenir à un plan absolument régulier (6). »

La langue française a eu, jusqu'à un certain point, l'avantage (ou le désavantage) dont parle ici Voltaire. Il est certain que dans le tems où l'Académie française fut fondée, elle s'occupa de travailler la langue, de la soumettre à des règles, de la *faire*, en quelque sorte. Elle fit ce travail d'autant plus librement, que nos grands écrivains du siècle de Louis XIV n'ayant pas encore paru, le caractère de notre langue n'était pas encore déterminé. Les académiciens qui s'occupèrent de remplir cette tâche, les Chapelain, les Godeau, les Vaugelas, etc., sans être des écrivains supérieurs, étaient des hommes instruits et raisonnables; ils procédèrent méthodiquement, et donnèrent, autant que cela se pouvait, à notre langue une marche régulière, uniforme, des principes motivés avec justesse.

Loin de les approuver, quelques-uns de nos plus habiles

---

(5) Phrase qui se trouve littéralement dans la Grammaire de Condillac, 1<sup>re</sup> part., chap. 2, excepté que Condillac a dit : les langues *les plus riches*.

(6) Voltaire, *Dictionn. philosoph.*, au mot *Langue*, section 3.

littérateurs se sont plaints de cette espèce de réforme faite à notre langue ; ils en ont accusé les auteurs de trop de sévérité. « On a appauvri, dit Fénelon, desséché et gêné notre » langue ; elle n'ose jamais procéder que suivant la méthode » la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire. » On voit toujours venir d'abord un *nominatif* substantif, » qui mène son adjectif comme par la main ; son verbe ne » manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui » ne souffre rien entre deux, et le régime appelle aussitôt un » *accusatif* (7) qui ne peut jamais se déplacer. C'est ce qui » exclut toute suspension de l'esprit, toute attention, toute » surprise, toute naïveté, et souvent toute magnifique cadence. »

Je commence<sup>1</sup>, d'après l'autorité de Fénelon, à ne plus tant regretter la langue *bien faite* de Condillac ; et suis convaincu d'ailleurs qu'elle ne peut pas se faire.

Un disciple de Condillac lui-même (et ce disciple est un maître), a dit quelque part « qu'il faudrait, pour que *cette belle langue* pût exister, qu'un homme étranger au sou- » venir de toute affection particulière, insensible à toute » autre passion qu'à l'amour du vrai, possédant la science » universelle, et notamment celle de l'homme dans sa plénitude, composât lui-même la totalité de cet idiôme tout et » d'un seul jet » (8)... Il aurait pu ajouter qu'il faudrait ensuite, pour conserver *cette belle langue* dans toute sa perfection, qu'il la parlât tout seul ; sans quoi les autres hommes l'auraient, sans doute, bientôt gâtée.

Aussi l'auteur conclut-il que la supposition d'une langue *bien faite* ou *parfaite* est une chimère impossible à réaliser.

Pourquoi donc Condillac parle-t-il toujours si sérieusement d'une langue *bien faite* et d'une langue *parfaite* ? et de *refaire* et de *corriger* la langue ? Son nom et son autorité ont beaucoup accrédité ces expressions auxquelles on a voulu attacher un sens positif et une réalité effective.

Je connais un homme de beaucoup d'esprit et de bon sens qui a essayé, de très-bonne foi, de faire une langue régulière, méthodique, en un mot une langue *bien faite* ; on eût été bien surpris, si une nouvelle langue fût éclosée un matin de

(7) Fénelon a employé ici les dénominations des *cas*, prises des langues anciennes.

(8) M. Destut-Tracy ; Mémoire lu à la Classe des sciences morales et politiques de l'Institut national ; 1<sup>er</sup> vol. des Mémoires de cette Classe.

Voyez aussi la Grammaire du même auteur, 2<sup>e</sup> part, chap. 6.



son porte-feuille : heureusement il a été sage ; il l'a gardée pour lui , et s'est épargné par là un grand ridicule.

En définitif , et pour conclure , n'est-il pas vrai de dire que sans chercher à *corriger* ni à *refaire* la langue usuelle , il vaut mieux tâcher de faire ses efforts pour s'en servir telle qu'elle est ? c'est moins la langue qui manque aux hommes , que les hommes qui manquent à la langue.

Duclos a fort bien dit , à propos de la question de savoir si les langues anciennes valaient plus ou moins que la nôtre : « La langue la plus favorable est celle dans laquelle on pense et l'on sent le mieux. La supériorité d'une langue » pourrait bien n'être que la supériorité de ceux qui savent » l'employer (9). »

ANDRIEUX.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS**, écuyer, conseiller-secrétaire du roi, lieutenant-général des chasses, bailliage et capitainerie de la varenne du Louvre, grande-vénerie et fauconnerie de France.

Ma vie est un combat. VOLT.

Sept vol. in-8°. — A Paris, chez *Leopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

CE fut dans l'ivresse du succès, que Beaumarchais composa la préface du *Mariage de Figaro*. Sa tête, si ferme dans les revers, ne résistait pas aussi bien à la bonne fortune. Il fallait qu'elle lui eût tourné sans doute, pour qu'il écrivît une semblable phrase : « A des mora- » lités d'ensemble et de détail, répandues dans les flots » d'une inaltérable gaîté ; à un dialogue assez vif, dont » la facilité nous cache le travail, si l'auteur a joint une » intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, » qui se noue et se dénoue sans cesse, à travers une foule » de situations comiques, de tableaux piquans et variés » qui soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du public » pendant trois heures et demie que dure le même spec-

(9) *Remarques sur la Grammaire de Port-Royal.*

» tacle (essai que nul homme de lettres n'avait encore osé tenter!); que restait-il à faire à de pauvres méchans que tout cela irrite? » Il leur restait au moins à se moquer de l'auteur si audacieusement vain, qui faisait lui-même de son imbroglio de la *Folle Journée*, un éloge dont la magnificence serait à peine surpassée par quiconque voudrait célébrer dignement l'un des chefs-d'œuvres de Molière. Mais Beaumarchais, par sa pièce, avait accoutumé le public à ne s'étonner, à ne se scandaliser de rien.

Cette pièce eut plus de cent représentations de suite. Malheureusement un succès si prodigieux est loin de prouver un mérite proportionné; on pourrait même aller jusqu'à dire qu'il est incompatible avec un véritable mérite dramatique, et les bonnes raisons ne manqueraient peut-être pas à celui qui voudrait soutenir ce paradoxe. Les exemples du moins y seraient bien favorables. Aucun chef-d'œuvre tragique ou comique n'eût dans sa nouveauté la moitié du succès qu'obtint le *Mariage de Figaro*, et il est même à remarquer que la plupart de ceux qui,

...Toujours plus beaux, plus ils sont regardés,  
Sont, au bout de cent ans, encor redemandés,

ont été très-froidement accueillis à leur naissance, ou même ont eu à se relever d'une disgrâce complète. Avant *Figaro*, les fastes de la scène française n'offraient qu'un seul exemple d'une réussite aussi extraordinaire, c'est celui de *Timocrate*, tragédie faible de Thomas Corneille, qui n'est pas seulement restée au théâtre; et pour en trouver d'autres exemples depuis, il faut descendre jusqu'à d'ignobles tréteaux, où ce sont encore les plus mauvais ouvrages qui ont obtenu les plus brillans succès. Mais pourquoi chercher des preuves étrangères à Beaumarchais, tandis que lui-même fournit toutes celles dont on a besoin? De ses deux comédies, la meilleure incontestablement, celle qui est restée jusqu'ici en possession de la scène et y restera long-tems encore sans doute, c'est le *Barbier de Séville*; or ce *Barbier* tomba dès la première journée, et lorsque l'auteur l'eût soulagé

du bagage inutile qui le surchargeait, sa marche ne fut pas tout de suite très-assurée : il lui fallut du tems pour raffermir ses pas et se remettre entièrement de sa chute. Le Figaro de la *Folle Journée*, plus embarrassé peut-être, et lancé dans une route bien autrement scabreuse, mais poussé par je ne sais quel souffle de faveur publique, chemina gaillardement et sans encombre jusque par de là sa centième station; mais lorsqu'après un long repos, il a voulu se remettre en voyage, nous ayons pu voir qu'il avait jeté tout son feu, que le vent qui l'avait porté était tombé ou avait pris une autre direction, et qu'abandonné à ses propres forces, il ne pouvait aller encore bien loin.

Si, comme cela paraît prouvé en général et pour la *Folle Journée* en particulier, un grand succès n'est pas la preuve d'un grand mérite, il faut expliquer d'une autre manière ce succès qui ne peut être un effet sans cause. Serait-ce calomnier le public d'alors que d'attribuer une partie de son empressement pour la *Folle Journée* à la volupté de certaines situations et même à l'indécence d'une foule de traits? Je ne sais; mais il y a dans l'ouvrage des choses tellement fortes, qu'à moins d'en être ravis, les spectateurs ne pouvaient se dispenser d'en être révoltés : il n'y avait point de milieu pour ces choses-là entre les exclamations du plaisir vivement excité et les cris de la pudeur publique grièvement offensée. Beaumarchais s'était vanté de ce que la comédie du *Barbier de Séville*, l'une des plus gaies qui fussent au théâtre, était écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur même des petites loges eût à s'alarmer; et il ajoutait : « C'est bien quelque » chose dans un siècle où l'hypocrisie de la décence est » poussée aussi loin que le relâchement des mœurs. » Apparemment il se lassa de respecter l'hypocrisie de la décence, et désespérant de corriger le relâchement des mœurs, il voulut y conformer son langage. La chose fut très-bien prise, et le siècle écouta des discours indécens, tout aussi volontiers que s'il avait eu des mœurs plus pures. Depuis les graveleuses plaisanteries d'Hauteroche et de Montfleury, on n'avait certainement rien entendu



sur la scène française d'aussi leste que certains traits du *Mariage de Figaro*, tels que : *Zeste, en deux pas il est à ma porte ; et crac, en trois sauts..... — Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin..... elle s'emplit*, etc., etc. Je ne m'engagerais pas à transcrire dans ce Journal tout ce que Beaumarchais n'a pas craint de faire dire en plein théâtre. Quant aux situations, la plupart retracent des entreprises galantes et libertines qu'à la vérité les personnages ne mettent pas à fin, mais que l'imagination des spectateurs achève sans peine. Le rôle entier du jeune page était fait pour porter aux idées les plus sensuelles. On peut là-dessus s'en rapporter à Laharpe, qui, à l'époque de sa plus grande ferveur, conservait un souvenir fidèle et doux des émotions voluptueuses qu'il avait éprouvées au tems de sa mondanité, et qui rappelait quelquefois aux malins ce vers de *Tartuffe* (*injuria nominis absit!*) :

Ah ! pour être dévôt, je ne suis pas moins homme.

« Beaumarchais, dit Laharpe, imagine son joli rôle de  
 » Chérubin, très-joli assurément, et d'autant plus qu'il  
 » ne peut être joué que par une jolie fille en trousse de  
 » page; rôle très-neuf qui montra pour la première fois  
 » sur le théâtre ce premier instinct de la puberté  
 » dans un adolescent de treize à quatorze ans, *jeune*  
 » *adepte de la nature*, qui en est aux premiers batte-  
 » mens du cœur, *vif, espiègle et brûlant* : c'est ainsi  
 » qu'on nous le représente dans la préface, et c'est aussi  
 » ce qu'il est dans la pièce. L'auteur a choisi ce moment,  
 » dit-il, pour que son page obtînt de l'intérêt sans forcer  
 » personne à rougir : ce qu'il éprouve innocemment, il  
 » l'inspire de même. J'avoue que ce moment est d'un  
 » intérêt très-chatouilleux; innocent, c'est autre chose....  
 » Ce charmant page, entre deux charmantes femmes  
 » occupées à le déshabiller et à le rhabiller, est un  
 » tableau de l'Albane, et rien n'a autant contribué à  
 » faire courir aux représentations de *Figaro*. »

Une autre cause bien avérée et bien puissante du plaisir qu'on éprouvait à cette pièce, c'est la hardiesse avec laquelle l'auteur parlait de toutes les institutions

existantes. On les avait attaquées dans mille ouvrages plus ou moins publics et tolérés ; on les avait frondées plus ou moins vivement dans tous les cercles de la cour et de la ville ; mais jusque-là nos théâtres n'en avaient fait la satire que d'une manière fort indirecte et qui n'avait pas toujours été sans danger pour les auteurs. Une critique, même légère et détournée, proférée journalièrement devant un grand nombre d'hommes rassemblés qui reçoivent tous à la fois la même impression et la manifestent avec une véhémence qu'aucune crainte n'enchaîne, avait toujours paru au gouvernement plus inquiétante pour son autorité et sa considération, que les plus violentes censures énoncées dans les livres ou dans les conversations, attendu qu'il ne pouvait jamais résulter de celles-ci que des impressions isolées ou du moins partielles, dont la communication était nécessairement plus lente et plus circonspecte. Beaumarchais entreprit de vaincre cette sage peur d'un gouvernement qui ne pêchait pas par excès de prudence, et il en vint à bout. Il est inutile de rappeler ici tous les traits audacieux semés dans la comédie de la *Folle Journée*, et entassés dans ce fameux monologue, où Figaro va jusqu'à exercer son pyrrhonisme sur la question de l'immatérialité de l'âme, qui assurément n'avait que faire là. Je citerai un seul mot dans ce genre, parce que je crois qu'il n'a pas été généralement saisi, quoique l'envie d'entendre partout des malices ne manquât pas plus aux spectateurs, qu'à Beaumarchais celle d'en dire à tout propos. C'est dans la scène où Figaro argumente contre Bartholo sur les termes de la promesse de mariage faite à Marceline. Il s'agit de savoir si *ou* est adverbe de lieu ou conjonction alternative. Bartholo tient pour le premier sens, et Figaro pour le second ; chacun veut éclaircir et confirmer son opinion par des exemples. Le Docteur les tire de sa profession : *Vous vous ferez saigner dans ce lit où vous resterez chaudement. Il prendra deux gros de rhubarbe où vous mêlerez un peu de tamarin.* Figaro réplique ainsi : « Point du tout ; la » phrase est dans le sens de celle-ci : *ou la maladie » vous tuera, ou ce sera le médecin ; ou bien le méde-*

» *cin* ; c'est incontestable. Autre exemple : ou *vous* » *n'écrivez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront* ; » ou bien *les sots* ; le sens est clair ; car , audit cas , *sots* » ou *méchans* , sont le substantif qui gouverne. » Dans cette explication du second exemple , il est évident que Figaro , employant à dessein le verbe *gouverner* qui , en grammaire , exprime l'espèce d'action d'un mot sur un autre , a voulu dire et a dit que *les sots et les méchans* gouvernaient ; et comme si Beaumarchais avait craint que ce quolibet grammatical ne passât pour une équivoque involontaire , et que le spectateur ne s'attribuât à lui-même tout le mérite de l'épigramme , il a eu soin d'ajouter à l'explication le mot *méchans* qui manque à l'exemple. Il est donc de fait que Beaumarchais a obtenu du gouvernement la permission de faire représenter une pièce , où il disait le plus nettement qu'il était possible , que ce même gouvernement était composé de *sots* et de *méchans*. Il faut absolument appliquer à ceci l'épithète que le roi de Suède appliquait à la pièce entière. *Je l'ai trouvé insolente*, disait-il , *mais non pas indécente*. Ce monarque du Nord était apparemment plus chatouilleux sur l'article de l'autorité , que délicat sur celui des bienséances. Il faut le dire franchement , la pièce est ce qu'elle semblait au roi de Suède , et ce qu'elle ne lui semblait pas. C'est ainsi qu'en pensaient le roi , la reine et tous les princes , à l'exception d'un seul , qui avait cru trouver un moyen de consistance dans l'esprit d'opposition. Beaucoup de gens de la cour , de gens du monde et de gens de lettres partageaient cette opinion. Beaumarchais qui ne connaissait point d'obstacles , parce qu'il n'en est pas que la persévérance ne surmonte , et qu'en lui cette vertu allait jusqu'à l'obstination , Beaumarchais lutta pendant quatre années contre la volonté du gouvernement , n'ayant d'autre auxiliaire que la curiosité publique puissamment excitée par ce long débat ; il ne se lassa point de demander ce qu'à la fin on se lassa de lui refuser , et il obtint de l'autorité suprême la permission de la couvrir de ridicule sur le théâtre , elle et toutes les institutions qui émanaient d'elle et qui lui servaient

de soutien. Il eut, à ce qu'il paraît, l'art de donner le change à tous les amours-propres qui se trouvaient intéressés dans son ouvrage ; en véritable auteur comique, il répéta dans le monde cette scène assez commune au théâtre, où l'on voit un personnage confier en secret à chacun de ceux qu'il veut bafouer, le ridicule des autres, et les amener au point de se charger entre eux d'épigrammes et d'injures, sans que pas un d'eux soupçonne la ruse dont ils sont tous dupes. Il avait mis dans sa comédie cette phrase : « Il n'y a que les petits hommes » qui redoutent les petits écrits ; » et c'était-là le texte dont il faisait insidieusement le commentaire à chacun de ceux qu'il voulait se rendre favorables. Chacun redoutant de passer pour un *petit homme*, eut l'air de ne point redouter pour soi le *petit écrit*, et ne fut point fâché dans son cœur que le *petit écrit* attaquât beaucoup de *petits hommes* de sa connaissance. La mistification ainsi ourdie, arriva le dénouement, c'est-à-dire, la représentation du *Mariage de Figaro* ; tous les *petits hommes* eurent le plaisir de se moquer les uns des autres en face du public qui prit la liberté de se moquer d'eux tous. Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus comique que cela dans la comédie, et que Laharpe eut grande raison de dire à l'auteur qui ne s'en défendit pas trop fort, que, quoiqu'il y eût beaucoup d'esprit dans ses *Noces de Figaro*, il en avait fallu moins pour les composer que pour les faire jouer.

C'est pour cela même, que nous avons trouvé plus intéressant et plus utile d'examiner l'ouvrage sous le rapport politique et moral, que sous le rapport dramatique ; bien qu'à ce dernier égard, il ne soit indigne, ni d'observation, ni d'estime. Les trois premiers actes appartiennent à la bonne comédie d'intrigue, mais sont pourtant inférieurs en ce genre au *Barbier de Séville*. Les deux derniers appartiennent, comme on l'a déjà dit, au genre de la *lanterne magique* : ce sont des tableaux qui se succèdent presque sans liaison. Les scènes nocturnes, cette source de *quiproquo*, si souvent employée dans les intrigues espagnoles, qu'elle y est de costume, et presque de rigueur, produisent ici des

incidents dont l'in vraisemblance répugne à une scène aussi raisonnable que la nôtre, et l'on peut dire que l'auteur a étrangement abusé du privilège de la localité. Il n'a pas moins abusé du monologue, espèce de concession faite à l'art dramatique aux dépens de la vérité, en mettant dans la bouche de son Figaro cet inconcevable soliloque qui remplit cinq pages *in-8°*, et dont le débit dure un quart d'heure au théâtre. Parler tout seul est d'un fou : on permet cette manie sur la scène à la passion violente et à la préoccupation excessive, parce que ce sont des espèces de folie ; mais sous la condition expresse, qu'elles ne laisseront ainsi échapper leur pensée qu'en peu de mots et avec une sorte de désordre, parce qu'elles sont alors dans un état d'obsession qui ne peut être de longue durée, et n'admet point l'exacte liaison des idées. Conçoit-on, d'après ce principe, qu'un homme possédé du démon de la jalousie, qui ne devrait exhaler sa rage qu'en quelques phrases brisées et tumultueuses, s'amuse à faire aux échos, pendant un bon quart d'heure, le narré fidèle et suivi de toutes ses aventures, enjolivé de réflexions morales et de problèmes métaphysiques ? Certes, si ce monologue n'avait pas eu pour les malins spectateurs tout l'intérêt d'un pamphlet bien hardi, ils l'auraient conspué comme la plus monstrueuse idée qui fût jamais sortie d'un cerveau dramatique. L'auteur le savait bien, et tout son talent ici est d'avoir parfaitement jugé les dispositions de son auditoire. Le style de la *Folle Journée* étincelle de saillies fort gaies, de traits spirituels et malins, aiguës par l'expression la plus piquante, dont plusieurs sont restés dans la mémoire, et prennent place comme proverbes dans la conversation. Mais le mauvais ton et le mauvais goût, le jargon baroque mêlé d'emphase et de trivialité, les plaisanteries banales et les froids quolibets s'y trouvent répandus avec la même profusion. Des études probablement légères ; la non fréquentation des bons modèles de l'antiquité et des siècles modernes ; l'incertitude des théories littéraires, déjà très-grande à cette époque, et signalée par le triomphe de beaucoup de mauvais écrits ; une prodigieuse envie de produire

de l'effet, et par-dessus tout cela peut-être un tour particulier d'esprit et d'imagination, sont cause, sans doute, de cette fâcheuse bigarrure, dont les meilleurs morceaux de Beaumarchais ne sont pas exempts. Beaumarchais a véritablement un style à lui, et ce style est le même dans tout ce qu'il a écrit. Que l'on compare ses Mémoires et ses Comédies, et que l'on fasse abstraction, comme de raison, de tout ce qui tient essentiellement au genre plus grave des factums, c'est-à-dire, du ton d'indignation éloquente à laquelle l'auteur s'élève quelquefois, et des procédés de cette dialectique rigoureuse et puissante, avec laquelle il poursuit ses adversaires; on apercevra facilement dans ses ouvrages de barreau et de théâtre, les mêmes mouvemens, les mêmes tours, les mêmes artifices de diction, en un mot, tous les effets d'une même plume: on y sentira sur-tout le même mélange des mêmes qualités et des mêmes défauts. Un style dont la physionomie trop prononcée vise ainsi à la caricature, est, sans doute, un inconvénient pour le poète comique, qui doit donner à chacun de ses personnages un langage assorti à son caractère convenu, et à tous un langage différent. Cet inconvénient, Beaumarchais l'a diminué, en plaçant en première ligne dans ses trois principaux ouvrages dramatiques un même être imaginaire, et, comme je l'ai déjà dit, un être individuel, qui n'avait point dans le monde moral de type commun auquel on pût le comparer, et à qui l'auteur pouvait plus impunément prêter son propre langage. Le mal est qu'il en ait aussi fait présent à ses autres personnages, qui tous parlent plus ou moins la langue de Figaro. Figaro a plus d'esprit qu'eux tous, mais ce qu'ils en ont est de la même trempe que le sien, et a la même forme. Beaumarchais avait le soupçon de cette vérité, et voici comme il s'y prend pour l'empêcher de naître chez les autres: il raconte dans sa préface du *Mariage de Figaro*, qu'un Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économisait un peu, lui dit un jour au spectacle: expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi dans votre pièce, on trouve autant de phrases négligées qui ne

sont pas de votre style ; et que lui Beaumarchais répondit : de mon style, Monsieur ? Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une Comédie, etc., etc. Beaumarchais qui avait plus d'esprit que ce Monsieur-là, et qui ne l'économisait pas, nous fabrique ici une histoire ; il se fait faire un reproche assurément très-injuste, celui de n'avoir pas toujours le même style, pour essayer de nous prouver à nous autres, qu'il avait ce tort, ou plutôt ce mérite. Le tour est adroit ; il l'eût été beaucoup moins à lui, de se faire blâmer d'avoir un style uniforme ; il nous aurait avertis par-là du défaut qu'il se sentait, et sa justification n'aurait pas eu si bonne grâce.

J'ai dit plus haut quel était le but particulier de Beaumarchais en composant *Tarare*. Il eut de plus la prétention de faire révolution sur la scène lyrique, et il exposa fastueusement dans une préface son nouveau système qui consistait à subordonner la musique aux paroles, en simplifiant l'une et en donnant aux autres plus d'importance et d'intérêt : l'exécution répondit mal à la grandeur du projet et à l'emphase de l'annonce. Le prologue où l'auteur établissait le principe de cette égalité naturelle que détruisent le hasard de la naissance et l'aveugle distribution d'états qui en résulte, parut l'idée la plus tristement bizarre qu'on eût encore mise en œuvre sur la scène de l'Opéra, ce pays des aimables chimères et du merveilleux. La pièce elle-même, malgré le fracas des événemens, la singulière opposition des personnages et le mélange de tous les tons, fut trouvée un ouvrage aussi ennuyeux que beaucoup d'autres du même genre, où seulement l'on n'avait pas fait tant de frais pour cela. La versification en est un modèle achevé de dureté, de prosaïsme, de platitude et de bouffissure. On citera long-tems, comme un chef-d'œuvre de ridicule, ces vers que chantait un chœur de paysans :

Notre amour est pour la pâture,  
Et tous nos soins  
Sont pour nos foins.

Beaumarchais les a retranchés à la reprise de son opéra,

et c'est de sa part un acte de docilité dont il faut lui savoir gré. Personne n'était moins que lui propre au travail des vers qui exige plus de soin, une plus grande délicatesse de goût dans le choix et dans l'arrangement des pensées et des mots. Il a fait dans sa vie quelques chansons, dont la meilleure ou du moins la plus connue, celle de *Robin*, n'a pas cette verve de gaîté polissonne et cette honnête expression des plus malhonnêtes idées, qui donnent tant de prix aux bonnes chansons de Collé.

Je me suis étendu un peu longuement sur les productions purement littéraires de Beaumarchais. Il me reste trop peu de tems et d'espace pour parler de ses Mémoires. J'en ferai quelque jour l'objet d'un examen particulier, où je dirai ce qu'il me semble de l'homme d'après ses écrits, ses actions et la foule des opinions pour et contre lui, consignées dans vingt ouvrages et long-tems débattues avec une vivacité qui prouve à quel point il avait su fixer l'attention publique. On paraît aujourd'hui s'accorder à penser que Beaumarchais était loin d'être un malhonnête et méchant homme; qu'il avait et devait avoir beaucoup d'ennemis à cause de ses nombreux succès dans tous les genres; qu'ayant plus à se faire pardonner qu'un autre sous ce rapport, il augmenta ses torts envers l'envie par une imprudente vanité qui finissait par indisposer la bienveillance elle-même; mais qu'il méritait par sa bonté et son obligeance extrême le tendre attachement que professent encore pour lui tous ceux de qui il a été particulièrement connu.

AUGER.

---

*LES MARTYRS, ou le Triomphe de la Religion chrétienne; par F.-A. de Châteaubriant. — Deux vol. in-8°. — Prix, 12 fr. et 15 fr. franc de port. — A Paris, chez Lenormand, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.*

(PREMIER EXTRAIT.)

QUELQUES personnes, dont l'opinion mérite d'être



comptée, ont paru s'étonner que dans un journal, particulièrement consacré aux lettres, on n'eût point encore parlé d'un ouvrage qui divise la littérature, et qui n'a cédé qu'à la victoire l'honneur d'occuper toutes les voix de la renommée. Je prends la liberté de rappeler à ces lecteurs impatiens, qu'apprécier en quelques heures le travail de plusieurs années, le louer sans le sentir, et le critiquer sans le comprendre, sont des choses également faciles et communes : il faut un peu plus de temps pour se rendre compte à soi-même de l'admiration qu'on éprouve, pour s'assurer des objections que l'esprit, le goût, la connaissance de l'art, peuvent opposer au sentiment; et si des défauts singuliers, se mêlant partout à des beautés du premier ordre, paraissent tenir à un faux principe plutôt qu'à la négligence ou à la faiblesse humaine, il faut au moins chercher, dans la conception première de l'ouvrage, l'erreur qui a séduit le talent.

Au milieu de ces recherches, plus lentes et plus difficiles qu'on ne veut le croire, une réflexion pénible arrête souvent le critique de bonne foi; c'est que de tout temps, et sur-tout de nos jours, les productions d'un écrivain supérieur, avant de trouver des juges, ne rencontrent d'abord que des partisans fanatiques et des détracteurs passionnés. Et Dieu sait comment la modération et la vérité sont accueillies dans le premier choc des opinions et des partis! On est effrayé du courage qu'il faut pour être juste, quand on lit les injures atroces prodiguées à tel homme, qui n'est connu de ses calomniateurs que pour avoir dit avec ménagement ce qu'il pensait d'une tragédie médiocre, d'un plat discours ou d'un roman ennuyeux.

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,

Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.

(BOIL.)

Telle est, dans tous les temps, la logique des Cotin et de leurs amis. Et qu'on ne dise point que ce stupide raisonnement de l'amour-propre humilié ne trompe personne : sans doute un petit nombre d'hommes éclairés repousse avec mépris les mensonges de la haine; mais

une foule d'honnêtes gens, assez heureux pour ne pas s'occuper des scandales de la littérature, pour ne connaître ni ses intrigues, ni ses fureurs, ni ses basses jalousies, ne peut se persuader que les plus odieuses imputations, répandues avec autant de perfidie que de persévérance, n'aient pour fondemens que de légères indiscretions sur la nullité de certains ouvrages et l'orgueilleuse sottise de leurs auteurs. Laharpe en a fait l'expérience et l'observation : il n'est pas d'infamie absurde qu'on ne parvienne aisément à faire croire aux oisifs d'une grande ville, quand on attaque des hommes qui ont irrité l'orgueil par des critiques mesurées, ou reveillé l'envie par quelque succès : et les choses ont été poussées si loin en ce genre, que les épithètes les plus injurieuses, les qualifications les plus outrageantes, ne prouvent plus rien, absolument rien, si ce n'est l'impudente bassesse et l'audacieuse lâcheté de ceux qui les emploient, sans preuves, dans leurs écrits et dans leurs discours.

Je sais qu'on doit s'attendre à des procédés différens de la part de ceux qui défendent dans *les Martyrs* l'ouvrage d'un noble caractère et d'un rare talent. Oserai-je pourtant le dire ? je ne crois pas que le moment soit encore venu de juger sans passions et d'apprécier, avec une entière indépendance, cette nouvelle production de M. de Châteaubriant. Elle s'annonce avec tous les signes d'un succès durable ; critiques piquantes, éloges magnifiques, édition rapidement épuisées. Des livres immortels ont eu moins de bonheur : je ne puis me défendre de songer à l'accueil que reçut le *Timocrate* de Thomas Corneille, et à celui qu'on fit à l'*Athalie* de Racine ; et si la différence des genres ne permet pas de rappeler ces fameux écarts de l'opinion, si l'on observe avec raison que l'illusion du théâtre et les caprices du parterre ajoutent beaucoup à l'incertitude des jugemens publics, je dirai du moins que le poëme de l'Homère anglais resta presque ignoré dans sa patrie pendant un demi-siècle, tandis que des ouvrages, protégés d'abord par la faveur la plus éclatante, n'ont pas même attendu, pour disparaître, le

jugement irrévocable de la postérité. Je dirai aussi que le *Télémaque*, à sa naissance, fut assailli par des satires, semblables à ce qu'on a publié de plus ingénieux contre les *Martyrs*; et ce doit être une assez douce consolation pour M. de Châteaubriant de lire aujourd'hui les argumens et les plaisanteries *in-octavo*, dont un abbé Faydit et un sieur de Gueudeville firent trois éditions consécutives contre l'archevêque de Cambray.

Essayons toutefois d'affranchir notre opinion sur les *Martyrs* de l'influence des passions contemporaines, et commençons par mettre sous les yeux du lecteur une analyse fidèle et rapide de cet ouvrage singulier. Elle appartient presque toute entière à l'un des critiques qui en ont parlé avec le plus de jugement et de goût.

La douce et belle Cymodocée, fille de Démodocus, dernier rejeton et dernier prêtre d'Homère, traverse les bois de Taygète, en revenant de la fête de Diane-Limnatis. Consacrée aux Muses dès son enfance, l'imagination remplie d'images et de souvenirs poétiques, la jeune prêtresse s'égare à l'entrée de la nuit, et dans son trouble appelle à son secours tous les Dieux des forêts. Ses cris se perdaient envain dans les airs lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait appuyé contre un rocher; sa tête, inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance : sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit; c'était le sommeil d'Endymion. Toute tremblante, et craignant d'avoir profané les mystères, Cymodocée tombe à genoux et conjure la colère de Diane.

A ses cris, le chien aboie, le chasseur se réveille... Ce n'est point l'amant de la Déesse des Bois, c'est un jeune guerrier, l'ami du prince Constantin, le tribun de la légion britannique, Eudore, noble descendant de Philopæmen, qui, rendu à la pureté des mœurs champêtres, a renoncé depuis quelques mois au tumulte des camps et à la pompe des cours. Il ramène la fille de Démodocus auprès de sa demeure, la remet entre les bras de sa nourrice et s'éloigne. Mais quoi! un étranger a rendu

Cymodocée à son père, et la fille d'Homère, la prêtresse des Muses, n'a pas exercé envers lui les devoirs de l'hospitalité ! Cette pensée seule troublerait le bonheur de Démodocus. Déjà le char est prêt ; il vole, il arrive dans l'Achaïe et franchit l'Alphée. Un vieillard se charge de conduire les voyageurs au champ de Lasthénès, le père d'Eudore. C'est Lasthénès lui-même.

Dans le festin hospitalier qui termine les travaux et la journée, Démodocus, qui avait offert à ses hôtes la coupe antique d'Homère, comme un gage de sa reconnaissance, voulut faire une libation aux pénates de Lasthénès. — Arrêtez, lui dit avec douceur un vieillard vénérable assis à côté de lui ; notre religion nous défend ces signes d'idolâtrie. — En effet, le prêtre d'Homère était assis auprès de Cyrille, évêque de Lacédémone. O prodige ! la harpe sacrée répond aux profanes accords de l'Hélicon ! les Homérides sont avec des Chrétiens !

Tels sont les tableaux que présentent les deux premiers livres des *Martyrs*. A la couleur du style, à la peinture des mœurs, à la richesse, à l'abondance des souvenirs poétiques, on croit lire les belles pages de l'*Odyssée*.

Dès le commencement du troisième livre, un spectacle nouveau, plus imposant, plus sublime, frappe tout-à-coup les yeux étonnés. Le ciel des Chrétiens est ouvert : ses mystères les plus impénétrables sont révélés à la faiblesse humaine ; les destins d'Eudore et de Cymodocée sont fixés dans le conseil céleste : tous deux scelleront de leur sang leur attachement à la religion du Christ.

Cependant le gazouillement des hirondelles vient annoncer à Lasthénès le lever du jour ; il se hâte de quitter sa couche : la famille chrétienne et les descendants d'Homère se réunissent dans une île, au confluent du Ladon et de l'Alphée, et le fils de Lasthénès commence le récit de ses aventures : il dit ses combats, ses victoires, ses fautes et son repentir ; l'amour coule avec ses paroles, et s'insinue dans le cœur de Cymodocée, déjà touchée, déjà prévenue en faveur de la religion d'Eudore. Satan le voit, il triomphe, et se flatte de profiter de cet

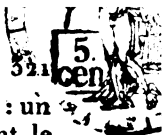
amour pour jeter le trouble dans l'église. Il confie son plan détestable aux complices de sa révolte, devenus les compagnons de son supplice. Le plan est adopté, et les démons se répandent sur la terre pour l'exécuter.

Tandis que les anges et les saints tiennent leurs regards arrêtés sur Eudore et Cymodocée, dont l'Enfer a conjuré la ruine, la prêtresse des Muses déclare à son père qu'elle veut être chrétienne, pour devenir l'épouse d'Eudore. Le vieillard se trouble, s'afflige, combat un moment la résolution de sa fille et cède enfin à ses vœux. Les deux familles se disposent à partir pour Lacédémone.

Mais déjà le sophiste Hiéroclès, l'ami, le ministre de Galérius, à qui Dioclétien va bientôt céder l'Empire, a donné le signal de la persécution contre l'Eglise de J.-C. Hiéroclès est depuis long-tems l'ennemi, le rival d'Eudore, l'indigne amant de Cymodocée. Il arrive dans l'Achaïe, et ordonne le dénombrement des Chrétiens. Le démon de la jalousie s'empare de cette âme féroce : c'est bien moins Eudore qu'Hiéroclès veut punir, que l'époux désigné de Cymodocée qu'il brûle d'immoler. Furieux de n'avoir pu la lui arracher au pied des autels, il la poursuit jusque dans les bras d'Helène, de la mère de Constantin, retirée à Jérusalem. Bientôt, malgré l'éloignement des lieux et tous les efforts de la prudence humaine, les décrets du ciel ramènent Cymodocée en Italie; et les satellites d'Hiéroclès la livrent à son persécuteur : elle n'échappe à son infâme brutalité que par une insurrection du peuple de Rome et pour être plongée dans les prisons en qualité de chrétienne.

Cependant son intrépide époux, Eudore a confessé généreusement la croix au milieu des supplices; il demande et obtient la gloire du martyr. Cymodocée l'apprend. Une main amie avait brisé ses fers. Rendue à la tendresse de son père, elle peut braver, dans un asile sûr, les orages de la persécution : mais elle se dérobe à tous les yeux; elle vole à l'amphithéâtre et se précipite dans le sein de son époux. Sa jeunesse, ses charmes, son dévouement, rien n'attendrit le peuple féroce qui l'environne; il est altéré du sang des martyrs. Cymodocée

est



est chrétienne; elle doit partager le sort d'Eudore : un anneau trempé dans le sang de son époux devient le gage et le signe terrestre de cette union qui va s'accomplir dans le ciel. La trompette a sonné; la porte de la caverne a mugé sur ses gonds, le tigre s'élance..... Et le martyr est consommé.

« Soudain, l'on aperçut au milieu des airs une croix » de lumière semblable à ce Labarum qui fit triompher » Constantin; la foudre gronde sur le Vatican, colline » alors déserte, mais souvent visitée par un esprit » inconnu. L'amphithéâtre fut ébranlé jusques dans » ses fondemens; toutes les statues des idoles tombèrent; » et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une » voix qui disait :

« Les Dieux s'en vont. »

Tel est, dans son ensemble, le plan et la marche du nouvel ouvrage de M. de Châteaubriant. Il me paraît impossible de n'y pas reconnaître d'un coup-d'œil le dessein et la forme d'un véritable poëme. Or, si, comme je n'en doute pas, l'auteur a voulu réellement composer une Epopée en prose, sans m'arrêter à de vaines discussions sur l'infériorité du langage qu'il a choisi, et sur la prééminence incontestable de la poésie, j'examinerai si les héros de ce poëme sont, en effet, des personnages épiques, si l'importance de l'action répond à la grandeur du sujet, et si le résultat est digne des moyens. Je passerai ensuite aux détails, qui souvent rachètent par des beautés sublimes, le défaut que je crois apercevoir dans la première conception de l'ouvrage.

De tous les poëmes épiques, consacrés par l'épreuve du tems et l'admiration des hommes, je n'en connais aucun dont le héros soit un personnage d'invention. Achille, Ulysse, Agamemnon, n'étaient pas, pour les Grecs comme pour nous, des demi-dieux dont le berceau, la vie et la mort sont environnés de fables. Homère avait renfermé dans l'Iliade et dans l'Odyssée l'histoire et la religion de sa patrie. Les Romains reconnaissaient dans l'Enéide les héros fondateurs de leur Empire, et l'origine antique de la maison des Césars. Chez les nations

X

modernes qui se glorifient d'avoir agrandi le domaine de l'Épopée, les plus hardis génies n'en sont point écartés de l'exemple des anciens. Le Tasse, dont l'imagination féconde créait si facilement des personnages pleins de noblesse et de grâce, leur a donné pour chef un guerrier dont la mémoire était chère à tous les peuples chrétiens. L'Arioste lui-même, toujours environné des prestiges de la féerie, toujours égaré dans un dédale de fables comiques et d'aventures romanesques; l'Arioste qui s'est placé, pour ainsi dire, dans un monde imaginaire, n'a point osé permettre à l'Épopée d'y choisir des héros inconnus : il a pris pour les siens Roland et Charlemagne. Vasco-de-Gama, dans la *Lusiade*; Henri IV, dans le poème des Français, appartiennent encore plus à l'histoire : et Satan ou le premier homme (car on s'est demandé plusieurs fois lequel des deux est le héros de Milton), sont liés l'un et l'autre aux premières idées, aux premières connaissances religieuses de tous les Chrétiens. Aussi tous ces personnages arrivent avec majesté sur la scène de l'Épopée : armés de gloire et de puissance, dès qu'ils paraissent, ils s'emparent de l'imagination et la préparent à des prodiges. On est disposé à croire qu'un pouvoir surnaturel préside à la destinée de ces êtres, qui sont à nos yeux d'une nature privilégiée. Tous leurs intérêts, toutes leurs entreprises nous semblent dignes d'une intervention céleste : on se rappelle involontairement le précepte d'Horace :

*Nec deus interit nisi dignus vindice nodus.*

Et le nom seul du héros fonde le merveilleux du poème : il n'en est pas ainsi d'Eudore et Cymodocée.

Je trouve des autorités en faveur de cette opinion, jusque dans ces ouvrages équivoques, où Calliope ne dédaigne pas de raconter en prose les actions des sages et des guerriers. *Télémaque*, le premier de tous, monument immortel qui suffirait seul pour autoriser ce genre, confirme le principe au lieu de l'affaiblir. En effet, quel était le but de Fénelon ? Il voulait peindre la sagesse corrigeant les défauts d'un caractère ardent, frascible, impétueux, et la prudence dérochant

la jeunesse aux pièges de l'amour et de la volupté. Le génie pouvait présenter ce tableau sous mille formes différentes, et semblait devoir préférer de mettre en action des personnages inventés. Mais dès qu'il s'arrête à l'idée d'une narration épique, il choisit un héros, environné de toutes les traditions et de tous les souvenirs de l'épopée ; c'est le fils d'Ulysse, que Minerve, sous la figure de Mentor, conduit elle-même dans les orages de la vie, et qu'elle éloigne, malgré lui, des îles perfides de Vénus et de Calypso. Remarquons en passant, que cette allégorie transparente est le seul merveilleux employé dans l'ouvrage ; économie admirable que le talent le plus fécond crut devoir s'imposer, comme s'il avait craint, en écrivant en prose, d'abuser des privilèges de la poésie.

Après avoir cité Fénélon, je me garderai bien de proposer à M. de Châteaubriant, comme des modèles, des écrivains qu'il a souvent laissés fort loin derrière lui. Plusieurs étaient cependant des littérateurs d'un mérite peu commun ; et Marmontel, Bitaubé, Florian, le premier dans *Bélisaire* et dans *les Incas*, le second dans *Joseph* et dans *les Bataves*, le dernier dans *Numa Pompilius* et dans *Gonsalve de Cordoue*, ont également senti que le choix d'un héros connu, pouvait seul donner de l'intérêt et de la dignité à l'action. Cette marche constante du génie et du talent, dans tous les ouvrages, qui, par le genre, se rapprochent des *Murtyrs*, mérite, je crois, d'être toujours suivie : on s'en est écarté dans *Téléphe* et dans *Séthos* ; mais qui voudrait justifier M. de Châteaubriant par l'exemple de Péchmeja ou de l'abbé Terrasson ?

Je sais qu'on le défend avec plus d'avantage, et par un raisonnement très-ingénieux. Eudore, dit-on, descend de Phocion et de Philopœmen ; Cymodocée est le dernier rejeton d'Homère : l'un représente toute la gloire de la Grèce antique ; l'autre tout le génie du Paganisme. Eudore et Cymodocée sont les vertus, l'héroïsme, la morale et la poésie de la religion payenne, subjuguée par les vertus, l'héroïsme, la morale et la poésie de la religion des chrétiens. — C'est ainsi que



l'auteur des *Martyrs* a voulu mettre sa poétique en action, et prouver la vérité des principes qu'il a établis dans son *Génie du Christianisme*. Mais cette idée féconde n'est point développée : l'origine des héros du poème n'influe point assez sur leur caractère et sur les événemens. L'action se passe à la fin du règne de Dioclétien; et l'on voit trop qu'à cette époque, une foule de générations obscures s'était écoulée entre Homère, Phocion, Philopœmen, et leurs derniers descendans. Eudore et Cymodocée, peuvent dire comme la belle et modeste Monime.

Quelque rang où jadis soient montés mes ayeux  
Leur gloire, de si loin, n'éblouit point mes yeux.

RAC.

Elle n'éblouit pas davantage le lecteur : elle ne l'intéresse point assez vivement en faveur d'Eudore et de Cymodocée. Je persiste à croire que ces deux personnages, très-bien placés, excellens dans un épisode, ne devaient pas être les héros d'un poème, et ne peuvent point supporter le fardeau majestueux de l'Épopée.

De la faiblesse des personnages, résulte, ce me semble, la faiblesse de l'action, comparée à la grandeur du sujet. N'oublions point qu'il s'agit de montrer *le Triomphe de la Religion chrétienne* : par quels événemens le poète va-t-il y parvenir? Une jeune vierge, égarée par un accident très-commun, rencontre dans les bois de Taygète, un jeune homme qui la ramène chez son père : elle n'ose le retenir et lui offrir les soins de l'hospitalité. Pour réparer cette faute de l'innocence et de la pudeur, Démodocus et Cymodocée vont offrir des présens à la famille d'Eudore. Ils y entendent le récit de ses aventures. Ce récit, plein de beautés variées, souvent neuves, quelquefois sublimes, occupe plus d'un tiers de l'ouvrage, et l'on a lu la moitié du poème avant que l'action ait commencé sur la terre. Je dis, sur la terre, car les mystères du ciel et les complots de l'enfer sont révélés dans le troisième et le huitième livre, et j'examinerai bientôt l'emploi de ce merveilleux : en attendant, suivons la marche de l'action. Elle commence à la fin du douzième livre par les amours d'Eudore.

dore et de Cymodocée. Bientôt l'arrivée d'Hiéroclos en Achaïe force les deux amans à chercher un asile contre ses fureurs. Cymodocée se réfugie à Jérusalem; Eudore se rend à Rome et plaide devant le sénat la cause des Chrétiens. Son éloquence ne peut empêcher l'édit de persécution; il est lui-même plongé dans les cachots, et n'en sort que pour aller au martyre. Cymodocée, de son côté, poursuivie jusques dans les lieux saints par les satellites d'Hiéroclos, rencontre saint Jérôme dans la grotte de Béthléem, reçoit le baptême dans les eaux du Jourdain, et s'embarque pour la Grèce. Une tempête la pousse en Italie; arrachée des bras d'Hiéroclos par une émeute populaire, elle est emprisonnée comme chrétienne, et vient mourir dans l'amphithéâtre à côté de son époux. Ainsi les deux martyrs ont triomphé de leurs persécuteurs par le courage que la religion leur inspire: mais peut-on dire que le christianisme ait triomphé des faux dieux? Leurs temples sont encore debout; le paganisme est sur le trône; à peine entrevoit-on dans l'éloignement l'élévation future de Constantin. Cette action faible et languissante, où le héros ne fait rien que prier et souffrir, est-elle digne de l'Epopée? est-elle digne de la grandeur du sujet? et les résultats répondent-ils aux moyens?

C'est ici qu'il faut parler de ce merveilleux, auguste, sublime, vraiment épique, peut-être même trop au dessus de l'intelligence, de la pensée et de la voix de l'homme; dans l'emploi duquel M. de Châteaubriant n'a pas craint de lutter contre le Dante et contre Milton. Son talent justifie son audace, et j'ose dire que le langage de la prose ne s'est peut-être jamais élevé plus haut. Mais tant de grandeur et de majesté, tant de force et de puissance, ne font-elles pas ressortir davantage la nullité de l'action et la faiblesse des héros? Le ciel et l'enfer sont en mouvement pour deux personnages presque immobiles et presque inconnus! Et quels sont les résultats produits par ces moyens terribles, par cette volonté immuable, irrésistible, éternelle, qui, d'un signe, crée ou détruit les mondes et les générations! Une vierge timide, un jeune guerrier, tombent sous la dent d'un

tigre, et une voix crie : *les Dieux s'en vont*. Mais, je le répète, les Dieux ne s'en vont pas; les autels des idoles seront encore souillés du sang des Chrétiens : Eudore et Cymodocée ne sont pas les dernières victimes de la persécution; Galérius règne, et le triomphe de la croix est encore éloigné. Si Galérius avait expié par une mort honteuse et cruelle ses vices et sa barbarie; si Maxence et Licinius avaient fui devant Constantin; si je voyais le Labarum briller au-dessus des aigles romaines, je dirais aussi : « Les Dieux s'en vont » et les temples du paganisme ont été purifiés par le sang des martyrs. Alors serait consommé *le triomphe de la religion chrétienne*; et ce grand résultat, cet événement qui changea la face du Monde, amené par une action forte, héroïque, attachante, telle que la belle imagination de M. Châteaubriant pouvait l'inventer, eût été digne de la grandeur du sujet et de l'immensité des moyens. Je ne prétends point pour cela que Constantin soit un personnage qui convienne à l'Epopée : je sais que l'histoire l'accuse d'un grand crime, et les crimes de l'ambition de Constantin ne sont pas de ceux que le sentiment peut pardonner au héros d'un poëme épique. C'est au génie qu'il appartient de mesurer cet obstacle et de le vaincre. Je ne fais qu'indiquer ici ce qui, selon moi, devait former le dénoûment d'un ouvrage intitulé : *le Triomphe de la Religion Chrétienne*. Sans doute ce triomphe est également admirable dans la foi, la résignation, la constance pieuse des martyrs, et l'idée d'en faire, sous ce rapport, le sujet d'un poëme, est bien dans l'esprit d'une religion qui se réjouit de ses malheurs et se glorifie de ses souffrances : mais cette idée est, je crois, beaucoup moins analogue au génie de l'épopée.

Je viens d'exposer sans détour la seule critique générale dont l'ouvrage de M. de Châteaubriant m'eût paru susceptible. Quoique persuadé qu'elle est juste, je ne la présente qu'avec méfiance, et c'est à M. de Châteaubriant lui-même que je la sou mets. Personne n'est plus capable que lui de prouver que je me trompe ou de réparer l'erreur qui a séduit son magnifique talent. Car cet ouvrage, dont la conception première me semble

défectueuse, n'en est pas moins rempli de ces beautés éclatantes qui caractérisent un génie éminemment poétique, un génie destiné à revêtir des charmes de l'expression ce que la pensée de l'homme a de plus profond, ce que le sentiment a de plus doux, ce que la gloire a de plus imposant, *os magna sonaturum*. L'examen détaillé de quelques parties de son poème me fournira l'occasion de répéter cet éloge, dans un second article sur les *Martyrs*: et pour me livrer au double plaisir d'admirer et de justifier mon admiration, je vais relire tout le récit d'Endore, le combat des Francs, l'Episode de Well-da, et ce touchant adieu que le poète adresse à sa muse au commencement de son dernier chant.

ESMÉNARD.

## NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — *Philadelphie*, 18 mars. — Le *Tennessee Messenger* contient l'article suivant, sous la date de Canandoigna (Etat de New-York), le 14 février:

« Notre horizon politique se rembrunit, et les apparences de guerre augmentent de jour en jour. On dit que le gouvernement a reçu d'Europe des dépêches d'une nature plus pacifique que les précédentes; mais rien n'a encore transpiré qui affaiblisse la persuasion où nous sommes que la guerre est inévitable, et nous pensons que l'état de nos relations extérieures décidera le gouvernement à adopter les propositions suivantes:

» 1<sup>o</sup> Suspendre tout paiement sur les propriétés foncières anglaises, situées aux Etats-Unis.

» 2<sup>o</sup>. Assujettir tous les agens anglais dans ce pays à rendre un compte fidèle et vrai du montant des propriétés qu'ils ont entre les mains, et à en donner caution jusqu'à ce que nos différends soient arrangés ou la guerre déclarée, sous peine d'emprisonnement.

» 3<sup>o</sup>. Contraindre tous les étrangers qui refuseront de prêter serment d'allégeance, à quitter le pays dans trois mois.

» 4<sup>o</sup>. Etendre l'obligation du serment à tout individu mâle libre, au-dessus de dix-huit ans, dans toute l'étendue de

l'Union, et nommer dans chaque ville des officiers chargés de le recevoir. »

**TURQUIE.** — *Constantinople*, 28 mars. — Deux officiers russes sont venus ici dernièrement de la Valachie avec des lettres pour le gouvernement. Après avoir conféré deux fois avec le reis-effendi, ils sont repartis à la hâte pour Bukarest. On croit qu'ils ont rapporté des réponses très-peu satisfaisantes, et qu'on ne tardera pas d'apprendre que les hostilités sont recommencées entre la Porte et la Russie.

Le grand-seigneur vient de déposer l'aga des janissaires. Le capitán-pacha, Seïd-Ali, a été disgracié et envoyé en exil à Brousse. Il a été accusé d'avoir fomenté les troubles des janissaires, et on croit qu'il aura la tête tranchée avant d'arriver à l'endroit de son exil, ayant été embarqué tout seul dans un bateau à rames avec quatre gardes de l'intérieur du sérail. On ne lui a pas même permis de prendre avec lui un domestique. La capitale jouit actuellement de la plus grande tranquillité.

— D'après les lettres de Smyrne, cette ville est en proie à la guerre civile, elle est divisée en deux factions opposées qui ont pour objet l'ancien musselim, et le nouveau qui a été envoyé d'ici dernièrement pour le remplacer. Le premier ne veut pas céder son poste avant d'être remboursé des sommes qu'il a dépensées pour se le procurer. La plupart des Francs se sont retirés sur les bâtimens qui sont dans la rade.

**DALMATIE.** — *Zara*, 15 avril. — Son Excellence le Provédateur-général a publié la proclamation suivante :

« L'Autriche fait de nouveau la guerre au Grand-Napoléon. L'expérience du passé est donc nulle pour ceux que la Providence veut punir ou détruire pour établir un meilleur ordre de choses sur la terre.

» Dalmates ! voici le moment de signaler votre fidélité et de vous couvrir de gloire. La Dalmatie, par les victoires du Grand-Napoléon, doit étendre son territoire et consolider son bonheur. Montrez-vous dignes de ces hautes destinées.

» L'illustre capitaine qui commande au milieu de vous les phalanges des braves, vous a déjà comblés d'éloges pour tout ce que vous avez fait jusqu'à présent.

» Le provédateur-général saura distinguer les enfans les plus dignes de vos loyaux et belliqueux ancêtres.

» Que le Dalmate armé s'enflamme de courage ! que pour un moment

tous s'animent de la même ardeur ! Les Dalmates qui se seront distingués auront une récompense sûre et durable. »

**ROYAUME DE NAPLES.** — *Naples, 14 avril.* — Il partira, mercredi, pour Eboli un grand nombre de tentes et d'effets de campement pour 10,000 hommes. Le camp sera formé sous peu de jours ; il sera établi une école militaire, dans laquelle nos jeunes soldats apprendront, sous les yeux des braves de la première armée de l'Europe, l'art de la guerre, du héros qui lui-même l'apprit du plus grand capitaine de son siècle. Ces troupes pourront au besoin soutenir celles qui sont campées à peu de distance dans les plaines de Lagonegro. Cette précaution de défense est, il est vrai, bien inutile contre un ennemi qui ne peut disposer sur la rive opposée que de sept mille soldats, de l'espèce de ceux qui ont si bien protégé les rebelles d'Espagne ; mais elle est nécessaire pour calmer les craintes des gens qui croient que 48,000 légionnaires ne suffisent pas pour assurer la tranquillité intérieure du royaume, et que 25,000 Français et 10,000 Napolitains, guidés par un roi guerrier et aimé de ses sujets ne peuvent pas rejeter dans la mer les troupes qui tenteraient un débarquement sur les côtes.

**ANGLETERRE.** — *Londres, 27 avril.* — Lord Holland est, dit-on, nommé à l'ambassade de Vienne. Nous pensons que sa seigneurie n'a plus un instant à perdre pour se rendre dans cette capitale, si elle ne veut pas risquer d'y trouver un autre souverain que celui près duquel on l'envoie.

— Les dernières nouvelles d'Espagne et de Portugal ne sont rien moins que satisfaisantes. Un débarquement tenté par nos troupes à Deva en Biscaye, n'a point réussi ; elles ont été repoussées avec perte ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les habitans ont joint contre nous leurs efforts à ceux de la garnison française, qui n'était pas assez nombreuse pour nous résister.

**ALLEMAGNE.** — *Francfort, 5 mai.* — Le traité de Presbourg avait assuré à la maison d'Autriche tous les biens de l'Ordre teutonique, et un archiduc devait à l'avenir en être le grand-maître. Aussi depuis cette époque, il y a eu une administration autrichienne à Mergentheim, centre de toutes les possessions teutoniques. Comme la Confédération du Rhin est aujourd'hui en guerre avec l'Autriche, les princes de cette ligue ont pris le parti d'occuper celles de ces possessions qui se trouvent dans leur territoire. Le prince-pri-

mat vient d'adopter cette mesure à l'égard de l'hôtel teutonique situé dans notre ville, et de tous les autres bâtimens et biens appartenans à l'Ordre teutonique, tant dans la ville que dans les environs; de manière cependant que tous les employés, fermiers, etc. soient maintenus.

Des occupations semblables ont eu lieu de la part de divers autres souverains de la Confédération du Rhin.

*Hambourg, 30 avril.* — Aujourd'hui, plusieurs salves d'artillerie nous ont annoncé les grandes victoires de l'armée française en Bavière.

— Les postes et les portes de notre ville sont maintenant occupés par le militaire hambourgeois. Il ne reste ici qu'une centaine de soldats hollandais.

— On a dit que des bâtimens de transports anglais avaient paru près des côtes du Holstein, mais ce bruit est sans fondement.

**BAVIÈRE.** — *Augsbourg, 30 avril.* — La quatrième colonne de prisonniers autrichiens arrivés ici est plus forte que les précédentes; elle est de 7,000 hommes, la plupart infanterie. Comme tous ces prisonniers ne pouvaient être transportés dans l'ancien collège de Saint-Sauveur et dans l'église de Saint-Jacques, une partie a été placée dans les salles inférieures de l'hôtel-de-ville; les habitans ont donné des rafraichissemens à ces soldats. Ainsi il y a jusqu'à ce moment environ 17,000 prisonniers de guerre qui ont passé par Augsbourg. Des colonnes non moins nombreuses sont transportées le long du Danube, par Donawerth, Heidenheim, etc., pour la France.

**ROYAUME DE WESTPHALIE.** — *Cassel, le 30 avril.* — Jérôme-Napoléon, etc.

« Nous avons vu avec une profonde douleur qu'un certain nombre de nos sujets, dans les départemens de la Fulde et de la Werra, ont été entraînés à la révolte; que des traîtres, cédant à des insinuations étrangères, contraires aux traités les plus solennels et au droit des gens, les ont contraints par de mauvais traitemens, et sous des menaces de mort et d'incendie, à se joindre à eux;

» Qu'ils ont trouvé des complices dans quelques fonctionnaires publics, qui ont ajouté par leur coopération à l'aveuglement de paysans peu instruits et égarés, et qu'ils ont exposés à la juste répression des armes et à celle des lois; voulant concilier ce qui est dû à la justice, qui exige la pu-

nition prompte des crimes de lèse-majesté, de trahison, de désertion et de révolte, avec ce que sollicite la pitié pour des hommes plus malheureux et plus faibles que coupables, nous avons décrété et décrétons, etc. »

(Suit le décret en onze articles, dont le premier déclare plusieurs officiers et autres, traîtres à la patrie et les condamne à être passés par les armes; le second accorde amnistie à ceux qui rentreront dans leurs foyers, dans huit jours à compter de la publication du décret; les autres portent des dispositions pour prévenir par la suite de pareils désordres.)

*Du 1<sup>er</sup> mai.* — Il n'y a plus de doute que les troubles qui ont éclaté dans les départemens de la Fulde et de la Werra n'aient été l'ouvrage de quelques agens étrangers. Leur correspondance a été découverte, et quelques personnes dans la ville et dans le pays ont été renvoyées du royaume, ou mises en état d'arrestation.

*Du 2.* — Les communes du royaume s'empressent de déposer aux pieds du trône le respectueux hommage de leur fidélité inébranlable et de leur dévouement à S. M.; elles demandent à renouveler leur serment d'obéissance à ses décrets, proclament sa justice et sa bienfaisance, et déclarent qu'elles ont juré sur l'autel de s'armer contre tout provocateur du trouble et de la révolte; elles reconnaissent que leurs intérêts les plus chers, l'existence de leurs femmes et de leurs enfans, leur font un devoir sacré de le dénoncer, de le poursuivre et de le livrer à la rigueur des lois.

Ces adresses sont signées par le plus grand nombre des habitans.

*Magdebourg, 27 avril.* — On a reçu ici de Cassel l'ordre de former une garde nationale de 1500 hommes. La même mesure aura lieu dans les autres villes du royaume. Cette garde sera chargée du service intérieur pendant l'absence des troupes réglées. Chaque habitant, depuis l'âge de dix-huit jusqu'à soixante ans, en fera partie, et elle sera organisée comme les troupes de ligne.

— On s'occupe de réparer nos fortifications, et les travaux sont suivis à l'Arsenal avec beaucoup d'activité.

**SUISSE.** — *Zurich, 25 avril.* — D'après la marche des Autrichiens dans le Tyrol, six mille hommes partiront demain sous la conduite du général Watteville, pour le pays des Grisons, afin de faire respecter notre neutralité de ce côté.



Ils seront suivis au besoin d'un autre corps de 12,000. Le quartier-général de M. Watteville arrive demain ici.

(INTÉRIEUR.)

3<sup>me</sup> BULLETIN.

Au quartier-général de Burghausen, le 30 avril 1809.

L'Empereur est arrivé le 27, à six heures du soir à Mulldorf. S. M. a envoyé la division du général de Wrède à Lauffen, sur l'Alza, pour tâcher d'atteindre le corps que l'ennemi avait dans le Tyrol, et qui battait en retraite à marches forcées. Le général de Wrède arriva le 28 à Lauffen, rencontra l'arrière-garde ennemie, prit ses bagages, et lui fit un bon nombre de prisonniers; mais l'ennemi eut le temps de passer la rivière, et brûla le pont.

Le 27, le duc de Dantzick arriva à Wanesburg, et le 28 à Altenmarck.

Le 29, le général de Wrède, avec sa division, continua sa marche sur Saltzboung : à trois lieues de cette ville, sur la route de Lauffen, il trouva des avant-postes de l'armée ennemie. Les Bavaois les poursuivirent l'épée dans les reins, et entrèrent pêle-mêle avec eux dans Saltzboung. Le général de Wrède assure que la division du général Jellachich est entièrement dispersée. Ainsi, ce général a porté la peine de l'infâme proclamation par laquelle il a mis le poignard aux mains des Tyroliens.

Les Bavaois ont fait 500 prisonniers. On a trouvé à Saltzboung des magasins assez considérables.

Le 28, à la pointe du jour, le duc d'Istrie arriva à Burghausen, et posta une avant-garde sur la rive droite de l'Inn. Le même jour, le duc de Montebello arriva à Burghausen. Le comte Bertrand disposa tout pour raccommoder le pont que l'ennemi avait brûlé. La crue de la rivière, occasionnée par la fonte de neiges, mit quelque retard au rétablissement du pont. Toute la journée du 29 fut employée à ce travail. Dans la journée du 30, le pont a été rétabli, et toute l'armée a passé.

Le 28, un détachement de 50 chasseurs, sous le commandement du chef d'escadron Margaron, est arrivé à Dittmaning, où il a rencontré un bataillon de la fameuse landwerh, qui, à son approche, se jeta dans un bois. Le chef d'escadron Margaron l'envoya sommer; après s'être long-temps consultés, 1000 de ces redoutables milices postés dans un bois fonrré et inaccessible à la cavalerie, se sont rendus à 50 chasseurs. L'Empereur a voulu les voir; ils faisaient pitié, ils étaient commandés par de vieux officiers d'artillerie, mal armés et plus mal équipés encore.

Le génie arrogant et farouche de l'Autrichien s'était entièrement découvert dans le moment de fausse prospérité dont leur entrée à Munich les avait éblouis. Ils seignirent de caresser les Bavaois; mais les griffes du tigre reparurent bientôt. Le bailli de Mulldorf a été arrêté par eux et fusillé. Un bourgeois de Mulldorf, nommé Starck, qui avait mérité une distinction du roi de Bavière pour les services qu'il avait rendus à ses troupes dans la dernière guerre, a été arrêté et conduit à Vienne pour y être jugé. A Burghausen, la femme du bailli, comte d'Armansterg, est venue supplier l'Empereur de lui faire rendre son mari que les Autrichiens ont envenimé à Lintz, et delà à Vienne, sans qu'on en ait entendu parler depuis. La raison de ce mauvais traitement est qu'en 1805, il lui fut fait des réquisitions auxquelles il n'obtempéra point. Voilà le crime dont les Autrichiens lui ont gardé un si long ressentiment, et dont ils ont tiré cette injuste vengeance.

Les Bava-rois feront sans doute un récit de toutes les vexations et des violences que les Autrichiens ont exercées envers eux pour en transmettre la mémoire à leurs enfans, quoiqu'il soit probable que c'est pour la dernière fois que les Autrichiens ont insulté aux alliés de la France. Des intrigues ont été ourdies par eux en Tyrol et en Westphalie, pour exciter les sujets à la révolte contre leurs princes.

Levant des armées nombreuses divisées en corps comme l'armée française, marchant au pas accéléré pour singer l'armée française, faisant des bulletins, des proclamations, des ordres du jour, et singeant même encore l'armée française, ils ne représentent pas mal l'âne qui, couvert de la peau du lion, cherche à l'imiter; mais le bout de l'oreille se laisse apercevoir et le naturel l'emporte toujours.

L'Empereur d'Autriche a quitté Vienne, et a signé en partant une proclamation, rédigée par Gentz dans le style de l'esprit des plus sots libelles. Il s'est porté à Scharding, position qu'il a choisie précisément pour n'être nulle part, ni dans sa capitale pour gouverner ses Etats, ni au camp où il n'eût été qu'un inutile embarras. Il est difficile de voir un prince plus débile et plus faux. Lorsqu'il a appris la suite de la bataille d'Eckmühl, il a quitté les bords de l'Inn et est rentré dans le sein de ses Etats.

La ville de Scharding, que le duc de Rivoli a occupée, a beaucoup souffert. Les Autrichiens, en se retirant, ont mis le feu à leurs magasins et ont brûlé la moitié de cette ville qui leur appartenait. Sans doute qu'ils avaient le pressentiment, et qu'ils ont adopté l'adage que ce qui leur appartenait ne leur appartiendra plus.

#### 4<sup>m</sup> BULLETIN.

Au quartier-général de Braunau, le 1<sup>er</sup> mai 1809.

Au passage du pont de Landshut, le général de brigade Lacour a montré du courage et du sang-froid. Le comte Lauriston a placé l'artillerie avec intelligence, et a contribué au succès de cette brillante affaire.

L'évêque et les principales autorités de Salzbourg sont venus à Burghausen implorer la clémence de l'Empereur pour leur pays. S. M. leur a donné l'assurance qu'ils ne retourneraient plus sous la domination de la maison d'Autriche. Ils ont promis de prendre des mesures pour faire rentrer les quatre bataillons de milices que le cercle avait fournis, et dont une partie a déjà été prise et dispersée.

Le quartier-général part pour se rendre, aujourd'hui 1<sup>er</sup> mai, à Ried.

On a trouvé à Braunau des magasins de deux cent mille rations de biscuit et de six mille sacs d'avoine. On espère en trouver de plus considérables encore à Ried. Le cercle de Ried a fourni trois bataillons de milices; mais la plus grande partie est déjà rentrée.

L'Empereur d'Autriche a été pendant trois jours à Braunau. C'est à Scharding qu'il a appris la défaite de son armée. Les habitans lui imputent d'être le principal auteur de la guerre. Les fameux volontaires de Vienne, battus à Landshut, ont repassé ici, jetant leurs armes et portant à toutes jambes l'alarme à Vienne.

Le 21 avril, on a publié dans cette capitale un décret du souverain qui déclare que les ports sont rouverts aux Anglais, les relations avec cet ancien allié rétablies, et les hostilités commencées avec l'ennemi commun.

Le général Oudinot a pris entre Altham et Ried un bataillon de mille hommes. Ce bataillon était sans cavalerie et sans artillerie. A l'approche

de nos troupes, il se mit en devoir de commencer la fusillade; mais cerné de tous côtés par la cavalerie, il posa les armes.

S. M. a passé en revue à Burghausen plusieurs brigades de cavalerie légère, entr'autres à celle de Hesso-Darmstadt, à laquelle elle a témoigné sa satisfaction. Le général Marulaz, sous les ordres duquel est cette troupe, en fait une mention particulière. S. M. lui a accordé plusieurs décorations de la Légion-d'Honneur.

*Paris, 12 Mai.*

Conformément aux mesures concertées entre S. A. S. Mgr. le prince archi-chancelier de l'Empire, et MM. les vicaires-généraux du diocèse de Paris, pour l'exécution des ordres de S. M. l'Empereur et Roi, il a été chanté aujourd'hui 7 mai, dans l'église métropolitaine, un *Te Deum* en actions de grâces des victoires de Tann, d'Eckmühl et de Ratisbonne.

Il a été célébré le même jour dans les temples de la religion réformée à Paris, une solennelle action de grâces pour les victoires remportées par les armées françaises aux champs de Tann, d'Eckmühl et de Ratisbonne.

— Hier, tous les spectacles de la capitale ont été ouverts gratuitement. Partout une foule innombrable s'y est pressée; tout ce qui n'avait pu y pénétrer, répandu dans les lieux publics, y faisait éclater son allégresse et donnait à cette soirée un véritable air de fête. Dans tous les théâtres les spectateurs ont semblé aller au devant de toutes les allusions que le sujet leur présentait au courage de nos guerriers, au dévouement de leurs chefs, au génie qui les a conduits si rapidement de victoires en victoires : les plus vives acclamations et des applaudissemens réitérés interrompaient les acteurs; les couplets chantés sur la plupart des théâtres, et particulièrement au Vaudeville, toujours en possession de se rendre l'interprète des sentimens publics, ont partout été répétés avec enthousiasme. Ceux où l'auguste nom de l'Empereur était prononcé excitaient des acclamations encore plus unanimes, et les cris de *vive l'Empereur* éclataient de toutes parts avec un enthousiasme qu'il serait impossible de décrire.

## ANNONCES.

*Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, publiées par M. Malte-Brun. — VIII<sup>e</sup> cahier de la seconde souscription, ou XIX<sup>e</sup> de la collection. — Ce cahier contient : Relation d'un voyage à la Cochinchine.

chine, par M. Chapman, trad. de l'anglais par M. S. L., avec deux gravures en taille-douce; — Description du Lac de Cirkniz, dans la Carniole, par M. Depping; — Extrait des Œuvres du Prince Charles de Ligne; Sur l'utilité des Voyages; Manières des Orientaux; Sur la Danse chez diverses Nations; Paul I<sup>er</sup>, Empereur de Russie; le Duc d'Orléans (Égalité); M. de Carraccioli; Assassinat de Beaumarchais; Sur la vieille Europe; Voyage à Spa; Sur Vienne en Autriche; la cour de Moldavie; Anecdotes de Catherine II; — Notice sur la Vie et les Ecrits de feu Georges Zoëga; par M. Arsenne-Thiébauld de Bernaud; — Retue des nouveaux Ouvrages historiques qui paraissent en Allemagne.

Chaque Mois, depuis le 1<sup>er</sup> Septembre 1807, il paraît un cahier de cet Ouvrage, accompagné d'une Estampe ou d'une Carte Géographique, souvent coloriée.

La première Souscription est complète, et coûte 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour la 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> Souscription, paient la 1<sup>re</sup> 3 fr. de moins.

Le prix de l'Abonnement pour la seconde Souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 Cahiers, et de 14 fr. pour 6 Cahiers. Pour les Départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 Cahiers, rendus francs de port, et de 17 fr. pour 6 Cahiers. En papier vélin le prix est double.

L'Argent et la Lettre d'avis doivent-êtré affianchis et adressés à Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

*Œuvres complètes de M. Palissot*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. — Six vol. in-8°, ornés du portrait de l'auteur. — Prix, 36 fr., et 42 fr. francs de port. — En papier vélin le prix est double. — Chez Léopold-Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

*Childérich, Roi des Francs*, par Madame de Beaufort d'Haut-Poul, dédié à sa Majesté l'Impératrice Reine. *Seconde édition*. — Deux vol. in-8°. — Prix, 6 fr., et 7 fr. francs de port. — Chez le même.

*Programme du cours élémentaire des machines*, par M. Hachette, instituteur de géométrie descriptive à l'Ecole Impériale polytechnique.

*Essai sur la composition des machines*, par MM. Lanz et Betancourt (1). — In-4° de 120 pages de texte; accompagné de douze grandes planches, gravées par les plus habiles artistes en ce genre. — Prix, 9 fr. (A Paris, de l'imprimerie impériale, 1808.) Chez Bernard, libraire de l'Ecole impériale polytechnique, quai des Augustins, n° 25.

(1) Le texte de cet Essai sur les machines, par Lanz MM. et Betancourt, a été revu par M. Hachette; les figures ont été dessinées à l'Ecole polytechnique sous sa direction. Cet ouvrage sera précédé d'un sommaire des leçons que ce professeur fait à l'Ecole polytechnique sur les moteurs, sur les machines en général, et sur celles qui sont particulièrement employées dans les arts de construction.

*Œuvres complètes de Tissot*, docteur et professeur en médecine, médecin de Sa Majesté Britannique, membre de la Société royale de Londres, de l'Académie de Bâle, etc., etc. — *Nouvelle édition, revue, précédée d'un Précis historique sur la vie de l'Auteur, et accompagnée de Notes*; par M. Hallé, docteur et professeur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin ordinaire de Sa Majesté l'Empereur et Roi, membre de la Légion d'honneur, de l'Institut de France, etc. Et publiée pour venir au secours d'une partie de la famille de cet homme célèbre.

L'ouvrage sera composé de huit volumes in-8° d'environ 500 pages chacun, et sera divisé en deux parties : *Œuvres choisies* et *Œuvres complètes*.

Les trois premiers volumes se vendront séparément, comme *Œuvres choisies*. Prix, 20 fr. et 24 fr., francs de port pour les départemens. Les personnes qui ne voudront pas souscrire paieront 7 fr. par vol., et 8 fr. 50 c. franc de port.

Le premier volume paraît et les autres paraîtront de mois en mois.

Les personnes qui souscriront pour l'ouvrage en entier, ne paieront que 48 fr., et 60 fr. franc de port.

On ne reconnaîtra que les souscriptions qui seront faites à l'adresse ci-dessous :

Chez Allut, imprimeur-libraire, co-propriétaire de l'ouvrage, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 6, vis-à-vis Saint-Côme.

*Annales forestières, faisant suite au Mémorial Forestier* (1), ou Recueil complet des lois, arrêts et instructions relatifs à l'administration forestière, etc., rédigées par des employés supérieurs de l'administration générale des eaux et forêts. — 1808, première année.

Le prix de l'abonnement, pour le volume de 400 pages qui sera expédié franc de port, par la poste, sera de 7 fr.

La lettre d'avis et l'argent, que l'on enverra par les directeurs des postes, doivent être affranchis et adressés à M. Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 25. On peut encore, pour éviter les frais, envoyer l'argent en un mandat sur Paris.

#### *Editions stéréotypes d'après le procédé d'Herhan.*

Romans de Voltaire, beau caractères : 2 vol. in-8°, papier fin sans fig., 10 fr. 50 c. — Les mêmes, 7 vol., 15 fr. — Les mêmes papier fin, avec 27 fig., 37 fr. 50 c. — Les mêmes papier vélin, 42. fr.

A la librairie Stéréotype, chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucault; et chez Ant.-Aug. Beaouard, rue Saint-André-des Arcs, n° 55.

---

(1) Les sept années du *Mémorial Forestier* ne forment que cinq volumes, parce que l'an IX [1801] se trouve composer le premier; les années X et XI [1802 et 1803] réunies, le second; l'an XII [1804] le troisième; l'an XIII [1805] le quatrième; et enfin les années XIV, 1806 et 1807 le cinquième et dernier volume.

(N<sup>o</sup> CCCCIX.)

(SAMEDI 20 MAI 1809.)

---

# MERCURE DE FRANCE.

---

## POÉSIE.

---

### ÉPÎTRE A L'ILLUSION.

ILLUSION ! riche et brillante Fée !  
Au lieu d'un flageolet discord et paresseux,  
Que n'ai-je la lyre d'Orphée ?  
En vers éclatans et nombreux ,  
Les sublimes accens de ma verve échauffée  
Diraient à l'Univers tes bienfaits précieux.

Mais quoi ! tu m'apparais, souriant à ma muse,  
Et les rayons de ton prisme enchanteur  
A mon esprit, qui s'égare et s'abuse ,  
Viennent prêter leur éclat séducteur.

Oui ! mes vers gracieux et remplis d'harmonie  
Sont inspirés par le génie ;  
C'est le goût de Bernard , la fraîcheur de Gresset ,  
Et sut quelques morceaux , le chantre d'Emilie  
Semble avoir apposé son aimable cachet.

Au milieu de ces noms resplendissans de gloire ,  
Conduit par l'immortalité ,  
Mon nom va se placer au temple de Mémoire ;  
Je vois déjà le burin de l'histoire  
Qui le transmet à la postérité.

Déité secourable ! ainsi tes doux prestiges ,  
En fascinant la cervelle d'un sot ,

Des plus mauvais écrits font autant de prodiges,  
Et d'un plat calembour un admirable mot.

Aimable sœur de l'Espérance,  
Sur le chevet de la souffrance  
Tu sais répandre quelques fleurs.  
Et repoussant les arrêts d'Hippocrate,  
Du moribond qui s'abuse et se flatte,  
Ta consolante main vient essuyer les pleurs.

En présidant aux bons ménages,  
Tu maintiens la paix au logis,  
Et tu conjures les orages,  
Ceignant de tes brillans nuages  
Le front sourcilleux des maris.

Malgré son teint plombé, malgré sa tête grise,  
Et le ravage affreux de soixante printemps,  
La vieille et ridicule Orphise  
Minaude encor et se croit à vingt ans.  
Savez-vous d'où provient son heureuse méprise?  
Eh ! c'est l'Illusion qui, flattant son espoir,  
D'un souffle bienfaisant a terni son miroir.

« Aux bords délicieux que baigne la Gironde,  
» Mes amis, je possède un superbe château,  
» Près d'un millier d'arpens, le plus joli hameau ;  
» Les vins du meilleur crû sortent de mon caveau,  
» En effets bien signés mon porte-feuille abonde,  
» Et, soit dit entre nous, je crois que dans ce monde  
» Nul ne jouit d'un sort plus beau. »

Tel que souvent un heureux songe  
Vient s'offrir à nos yeux comme réalité,  
De Crac a si souvent répété ce mensonge  
Qu'il s'imagine enfin dire la vérité.  
Sans argent, sans crédit, et sans ressource aucune  
Tranchant ainsi du grand seigneur,  
L'Illusion fait sa fortune  
Il est heureux de son erreur.

Improuvant ces rimes légères  
Ne croyez pas, frondeurs austères,  
Me corriger par vos leçons ;  
Si mes vers ne vous semblent bons,  
J'invoque l'aimable Déesse,  
Et le passage qui vous blesse

Me semble fait par Apollon.  
 Le bandeau qui couvre mon front  
 Ne me montre dans vos critiques  
 Que des censures très-iniques,  
 Peu de goût et point de raison.

YDVAC.

~~~~~

A UN JEUNE POÈTE.

Jz n'ai point fermé la carrière ;
 Non ; si la lyre des Amours
 A perdu sa douceur première ,
 C'est qu'elle chante pour des sourds.
 J'ai vu la Cythère française ,
 La véritable , et n'en déplaie
 A monseigneur le nouveau ton ,
 Elle en eut un presque aussi bon.
 Mais de corbeaux une volée ,
 Deux , trois , toutes , à qui mieux mieux
 Vinrent s'ébattre dans ces lieux ,
 Et de Philomèle troublée
 Cessa le chant mélodieux.
 Près de Flore faible et craintive ,
 Le triste et rampant limaçon
 Crut imiter du papillon
 L'inconstance brillante et vive.
 Flore elle-même quelquefois
 Oublia ses antiques droits.
 Dans cette Cythère nouvelle ,
 Plus d'Erato : fausse et rebelle ,
 L'oreille y fuit les doux accens.
 Je vous plains , Tibulles naissans.
 De nos mœurs la fleur est flétrie ,
 Et dans nos fruits quelle âpreté !
 Adieu , française urbanité :
 L'élégance est afféterie ,
 La délicatesse est fadeur ,
 Et ma plainte une rêverie
 Sans espérance et sans lecteur.

EVARISTE PARNY.

CHANT DE MORT (1),

D'UN SAUVAGE AMÉRICAIN DE LA TRIBU DES CHIROQUIS.

AIR à faire.

L'ASTRE éclatant de sa lumière
 S'assied au trône de la nuit ;
 L'aurore entr'ouvre sa carrière ,
 La lune pâlit et s'enfuit ;
 Mon œil cherche en vain les étoiles :
 Fille et rivale du soleil ,
 La gloire à son brillant réveil
 De la nuit dissipe les voiles :
 Guerriers , armez vos bras ; je vous vois sans frémir ;
 Frappez ; du fils d'Almock apprenez à mourir.

Songez à ces flèches mortelles
 Que ma main lança contre vous ;
 Songez aux blessures cruelles
 Des vôtres. Tombés sous mes coups.
 En vain , heureux de ma victoire,
 Vous redoublez votre fureur ;
 N'espérez pas que la douleur
 Arrache un soupir à ma gloire :
 Inventez des tourmens ; je les vois sans frémir :
 Frappez ; du fils d'Almock apprenez à mourir.

N'oubliez pas ces chevelures ,
 Dépouilles de vos fils mourans ,
 De ma hutte nobles parures ;
 Voyez-vous leurs crânes sanglans ?...
 Mais enfin la flamme s'élève !...
 Le fer accroît encor mes maux ;
 Craignez qu'à des tourmens nouveaux
 Le trépas bientôt ne m'enlève.
 Eh ! bien , lâches enfans ! m'entendez-vous gémir ;
 Frappez ; du fils d'Almock apprenez à mourir.

[*D'un mouvement très-rélevé.*]

Dans la mort je vois une amie
 Qui termine des maux affreux :
 C'en est fait ; je quitte la vie ,
 Je vais rejoindre mes ayeux :

(1) Cette chanson a été traduite littéralement du langage des Chiroquis en anglais, par M. Shaw à qui nous l'avons empruntée. [*Note de l'auteur.*]

Mon père, ton ombre charmée
 Contemple, du séjour des morts,
 D'un fils les courageux efforts,
 Tu jouis de ma renommée.....
 Le jour fuit de mes yeux.... Je cesse de souffrir..
 Almock !... digne de toi, ton fils a su mourir.
 JOYV.

ENIGME.

C'est par moi que les garçons
 Sont mignons ;
 Et c'est par moi que les filles
 Sont gentilles.
 Cet encor moi
 A qui tu doi ,
 Sexe enchanteur ,
 Tes agrémens et ta grâce.
 Veux-tu me voir
 Dans ton miroir ?
 Cela n'est pas aisé ; mais je suis dans ta glace.
 Je forme les grands ,
 J'assigne les rangs ;
 Propice au génie ,
 Chacun me doit sa généalogie.
 S.....

LOGOGRIPE.

Je suis arbre de luxe ; et si vous retournez
 Mes cinq pieds, je deviens un défaut pour un nez.

CHARADE.

Un métal précieux, lecteur, est mon premier ;
 Les monts et les forêts vous offrent mon dernier ;
 Et le peintre parfois se sert de mon entier.
 A..... H.....

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est le valet de cœur, ou
Quinola.

Celui du Logogriphe est *Etoile*, où l'on trouve *toile*, *tôle*, *Elie*,
loï, *lit*, *lot*, *île*, *oie*, *lie*, *le*, *toi*.

Celui de la Charade est *Chèvre-feuille*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

SUR L'ANTIQUITÉ DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

PROUVÉE PAR LES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

DANS l'extrait que j'ai donné dernièrement de la connaissance des tems pour l'année 1810, j'ai annoncé la publication d'un grand nombre d'observations chinoises, dont quelques-unes paraissent fort anciennes, et j'ai pris l'engagement de revenir bientôt sur cet important objet. En effet, l'examen critique de ces observations intéresse à la fois l'astronomie et l'histoire, c'est ce que je vais tâcher de développer (1).

Les tables astronomiques modernes sont fondées sur le principe de la pesanteur universelle appliqué à l'état actuel des mouvemens célestes, tel qu'il résulte des observations. Si ces dernières étaient parfaitement exactes, les données que l'on en tire seraient aussi parfaitement rigoureuses, et comme l'usage que l'on en fait dans le calcul n'est sujet à aucune erreur, il s'ensuit que nos tables astronomiques seraient éternellement l'expression fidèle de l'état du système du monde. Alors tous les changemens réguliers que l'action de la pesanteur doit produire, par la suite des tems, dans les phénomènes célestes, se trouveraient toujours conformes à nos formules, et n'en seraient, pour ainsi dire, que des développemens. L'astronomie n'est pas encore parvenue à ce dernier degré d'exactitude; peut-être même ne doit-elle jamais l'atteindre, parce que tout ce qui dépend de l'action mécanique de nos sens a des bornes; mais elle est déjà si près de ce but, que ce qui lui manque n'aura de long-tems aucun effet appréciable. La plupart de nos tables astronomiques pourront servir encore dans deux ou trois mille ans.

Quoique ce résultat soit fondé sur des calculs certains, il

(1) Le manuscrit où ces observations sont consignées a pour titre : *Recherches astronomiques du R. P. Gaubil, sur les constellations et les catalogues chinois des étoiles fixes, sur le cycle des jours, sur les solstices et sur les ombres méridiennes du gnomon observées à la Chine.* Ce manuscrit envoyé de Péking, est écrit de la main du P. Gaubil lui-même.

est si beau et si important , que les astronomes recherchent avec un soin extrême toutes les occasions possibles de le confirmer. Ne pouvant ni prévenir , ni presser la marche des tems , ils remontent aussi haut qu'ils peuvent dans le passé. En comparant les résultats des tables avec les observations anciennes , ils constatent par leur accord l'étendue que ces tables peuvent embrasser sans incertitude.

Malheureusement les observations anciennes n'ont jamais toute la précision que l'on y pourrait désirer. Ceux qui les ont faites , ne connaissant ni les lunettes , ni les horloges à pendule , n'ont pu approcher de l'exactitude qui distingue l'astronomie moderne. Aussi , malgré le grand intervalle de tems qui les sépare de nous , ne trouverait-on aucun avantage à comparer leurs observations aux nôtres pour déterminer la précession des équinoxes , la longueur de l'année , ou les autres élémens des mouvemens célestes. Ces élémens qui servent de base à tous les calculs , se concluent des observations modernes comparées entre elles , avec bien plus de précision. Mais en accordant quelque chose à l'imperfection des procédés dont les anciens astronomes faisaient usage , on peut regarder leurs résultats comme des confirmations utiles , qui garantissent l'excellence des tables actuelles et montrent ce que l'on doit en attendre pour l'avenir.

Il y a plus : ce rapprochement peut servir pour constater la réalité des observations elles-mêmes , et pour vérifier les époques anciennes auxquelles les chronologistes croient devoir les rapporter. En effet , l'état du système du monde n'est pas toujours le même. Il change lentement avec les siècles en vertu des actions réciproques des corps qui le composent. Le principe de la pesanteur universelle soumis à une analyse profonde , a fait connaître les lois exactes de ces grands changemens , dont l'existence se fait déjà sentir dans la comparaison des observations anciennes avec les modernes , et qui se développeront davantage aux yeux de la postérité. Le calcul devant leur marche , a prouvé qu'ils sont tous compris dans des périodes immenses , mais bornées , c'est-à-dire , qu'après avoir grandi pendant de longues suites de siècles ils s'arrêteront et décroîtront ensuite par les mêmes degrés , sans que leurs oscillations puissent jamais altérer la stabilité de l'Univers. L'effet de ces grandes inégalités , qui étaient entièrement inconnues aux anciens astronomes , doit nécessairement se manifester dans les observations qu'on leur attribue. Il peut donc servir pour en constater la réalité , et pour éprouver la véra-

cité de ceux qui nous les ont transmises ; car l'analyse qui a donné les lois de ces phénomènes, est trop récente pour avoir été connue des chronologistes , et par conséquent ceux-ci n'ont pas pu s'en servir pour altérer, à leur gré, les observations. Essayons si les résultats consignés dans les anciens livres chinois et rapportés par les missionnaires pourront soutenir cette épreuve.

C'est une tradition générale à la Chine que , depuis des tems très-reculés, on y observait régulièrement les éclipses , les positions des solstices , et les hauteurs méridiennes du soleil. On mesurait ces dernières d'après les longueurs des ombres projetées par un gnomon. Tout le système religieux des Chinois, étant lié avec les phénomènes astronomiques , rend cette tradition très-vraisemblable ; et le peu de progrès qu'ils ont faits dans l'astronomie théorique malgré une pratique aussi ancienne , ne doit pas plus nous étonner que leur peu de progrès dans la chimie et dans la physique , quoiqu'ils connaissent depuis si long-tems la porcelaine , la boussole, l'imprimerie et la poudre à canon. Cette inertie , inconcevable pour des Européens, tient à leurs mœurs et au scrupule superstitieux qu'ils ont toujours mis à conserver leurs anciens usages. Le P. Gaubil , dans le manuscrit publié par le Bureau des Longitudes , rapporte toutes les observations de ce genre qu'il a pu recueillir dans les anciens livres des Chinois ; mais l'incendie des livres qui eut lieu à la Chine 213 ans avant l'ère chrétienne , dut nécessairement anéantir un grand nombre de ces monumens astronomiques. La plupart des éclipses ou des solstices qui sont indiqués comme ayant été observés à des époques très-reculées, et qu'il serait par conséquent du plus grand intérêt de connaître avec exactitude , sont rapportés d'une manière trop vague pour que l'on puisse en tirer des déterminations astronomiques. De pareilles indications peuvent seulement servir pour éclairer la chronologie , en fixant aux époques des événemens historiques , des limites plus ou moins étroites. Ce défaut de précision est un des argumens dont on s'est le plus appuyé pour attaquer l'authenticité de l'ancienne chronologie des Chinois. En effet , on est toujours le maître de supposer que des observations si peu précises ont pu être imaginées par des écrivains postérieurs qui ont voulu exagérer l'antiquité de leur nation. A la vérité ce soupçon perd bien de sa force si l'on considère que tout le système du gouvernement , des usages et de la croyance de la Chine était dans une harmonie parfaite avec ces anciennes tra-

ditions ; mais de semblables considérations fournissent des probabilités et non pas des preuves. Heureusement toutes les observations rapportées par le P. Gaubil ne sont pas sujettes à une pareille incertitude. Quelques-unes offrent des données assez précises pour qu'on puisse les calculer complètement.

Les plus anciennes de ce genre sont celles que l'on attribue à Tcheou-Koung, frère de l'Empereur Vou-Vang. Ce prince, l'un des meilleurs qui aient gouverné la Chine, fut aussi un des plus savans hommes de son tems, et à ce double titre sa mémoire est encore en vénération chez les Chinois. Suivant une tradition attestée par des livres antérieurs à la proscription, ce prince détermina les longueurs des ombres méridiennes du soleil dans les deux solstices, et fixa la position du solstice dans le ciel (2). Les mesures des ombres rapportées par le P. Gaubil, ont été calculées par le savant Freret, dans sa *Dissertation sur la certitude de la chronologie chinoise*. Elles l'ont été depuis, avec plus d'exactitude par M. Laplace, dans l'*Exposition du système du monde* (3). En ayant égard à toutes les corrections nécessaires, M. Laplace trouve pour la latitude de la ville de Loyang, lieu de l'observation, une valeur précisément égale à celle que les missionnaires ont observée. Le résultat de Tcheou-Koung tient le milieu entre leurs déterminations. La différence des deux hauteurs solsticiales observées, lui fait connaître ensuite l'obliquité de l'écliptique à l'époque des observations. Il la trouve de 23 deg. 54 min. 2 sec.

L'accord de la latitude de Tcheou-Koung avec celle des missionnaires est déjà une vérification très-importante, mais qui n'est point absolument inattaquable. En effet, on pourrait supposer à la rigueur que les missionnaires prévenus pour l'antiquité de la nation chinoise, ont arrangé ces observations de manière que l'accord dont il s'agit eût lieu. Et quoique d'après le caractère et les écrits du P. Gaubil, une pareille imputation soit bien peu probable, il suffit qu'elle soit possible pour infirmer la nécessité de la démonstration. Mais la valeur que ces observations assignent à l'obliquité de l'écliptique fournit une preuve d'une toute autre

(2) *Gaubil*. Connaissance des tems de 1809, page 395. Lettres édifiantes, tome 27, page 124.

(3) *Exposition du système du monde* ; troisième édition, in-8°, tome 2, pages 269 et 400.

force. En effet, l'époque de la régence de Tchcou-Koung a été fixée par Freret entre les années 1098 et 1104 avant notre ère. L'observation est d'une de ces six années. Cette détermination fondée sur des calculs ingénieux, est parfaitement d'accord avec celles du P. Gaubil, du tribunal de l'histoire, et de tous les lettrés Chinois. Maintenant si, d'après les formules de la mécanique céleste, on calcule la valeur de l'obliquité de l'écliptique pour cette époque, on la trouve égale à 23 degrés 51 minutes 58 secondes, seulement de 2 minutes plus faible que celle qui se déduit des ombres du gnomon. Or ici il n'y a plus aucune objection à faire, car l'obliquité de l'écliptique a considérablement changé depuis Tchcou-Koung jusqu'à nous. Elle est maintenant de 24 minutes plus faible qu'elle ne l'était alors, et certainement ni Tchcou-Koung, ni le P. Gaubil, ni les autres missionnaires, n'ont connu les lois de sa diminution, car même lorsque les derniers ont écrit, l'existence de ces changemens n'était pas encore bien constatée (4).

D'après la même tradition, Tchcou-Koung avait aussi déterminé la position du solstice d'hiver dans le ciel, et il le fixait à deux degrés chinois de la constellation *Nu*, qui commence par l'étoile α du Verseau. Si l'on rapporte également cette observation à l'an 1100 avant notre ère, et qu'au moyen des formules de la mécanique céleste, on calcule la position du solstice pour cette époque, on trouve qu'elle ne diffère de celle de Tchcou-Koung que de 49 minutes de degrés, ou d'environ 3 minutes de tems (5). Il suffit donc pour accorder les observations et la théorie, de supposer que Tchcou-Koung a pu se tromper de cette quantité sur le tems du solstice; ce qui est très-facile, quand on songe qu'alors les Chinois mesuraient le tems par des clepsydres, et d'après les hauteurs successives de l'eau dans un vase qui se remplissait aux dépens d'un autre plus élevé. Ils déterminaient le lieu du solstice, en observant les étoiles qui passaient au méridien douze heures après le soleil, et par conséquent il faut qu'ils aient mesuré cet intervalle de douze heures à trois minutes près, ce qui est un degré de précision

(4) Réciproquement on voit qu'en adoptant l'obliquité de l'écliptique donnée par les tables, pour l'an 1100 avant l'ère chrétienne, chacune des observations de Tchcou-Koung donne la latitude de Loyang telle qu'on l'observe aujourd'hui; ces deux observations sont donc ainsi confirmées chacune en particulier indépendamment de l'autre.

(5) Exposition du système du monde. *Ibid.*

bien remarquable, avec de pareils moyens. On pourrait encore supposer que la petite différence vient d'une erreur dans l'époque supposée de cette observation, que nous avons rapportée à l'an 1100 avant notre ère; alors il suffirait pour tout accorder, de remonter seulement cinquante-quatre ans plus haut. Quoi qu'il en soit, la petitesse de ces écarts, après un si grand intervalle, est une preuve sans réplique de l'excellence de nos tables astronomiques et de la réalité de ces observations. Il faut même s'étonner qu'à une époque aussi reculée on ait pu obtenir des déterminations si précises, qui précèdent de quatre cents ans les trois éclipses chaldéennes observées à Babylone, et rapportées dans l'*Almageste* de Ptolémée. D'après ces rapprochemens, on peut voir ce que l'on doit penser de l'opinion émise par un membre célèbre de l'ancienne Académie des Inscriptions, qui a prétendu que les Chinois avaient tiré leurs principales connaissances astronomiques de la Chaldée, et que peut-être les observations faites à la Chine 720 ans avant l'ère chrétienne, étaient des observations fictives empruntées des Babyloniens, et correspondantes à l'époque de Nabonassar (6)! Les preuves que nous offrent les observations de Tcheou-Koung, sont d'autant plus fortes qu'elles ne peuvent s'appliquer qu'au pays où ces observations ont été faites. Il est possible de transporter d'un pays à un autre le souvenir d'une éclipse; mais il est impossible de transporter des observations de gnomon qui ne conviennent qu'à une latitude déterminée.

Ce n'est que mille ans après Tcheou-Koung, et seulement 50 ans avant l'ère chrétienne, que l'on trouve encore, à la Chine d'autres observations assez exactes pour être calculées. Elles l'ont été aussi par M. Laplace (7). L'obliquité de l'écliptique qui en résulte est également conforme à la théorie : elle ne diffère pas de deux minutes de la véritable. Ce sont les dernières observations de ce genre que l'on trouve avant l'ère chrétienne. Postérieurement à cette ère, on en a un grand nombre parmi lesquelles on doit sur-tout remarquer celles de l'excellent astronôme Cocheou-King qui vivait dans le treizième siècle. Ses observations faites avec un gnomon de 40 pieds, en employant toutes les précautions imaginables,

(6) Mémoire de M. de Guignes. Académie des Inscriptions; tome 50, page 172.

(7) Dans un Mémoire manuscrit que son illustre auteur a bien voulu me communiquer.

sont plus exactes que celles d'Hipparque et même de Tycho-Brahé. C'est tout ce qui existe de mieux avant l'invention des lunettes, et tout ce que l'on pouvait faire de mieux sans cette invention : aussi M. Laplace a-t-il eu grand soin de les comparer aux tables actuelles qu'elles confirment de la manière la plus satisfaisante. Ces observations sont postérieures à l'incendie des livres chinois et au rétablissement de l'histoire.

Les calculs que je viens de rapporter supposent la certitude de la chronologie chinoise jusqu'à l'époque de Tcheou-Koung, c'est-à-dire qu'ils supposent que ce prince a réellement existé vers l'an 1100 avant l'ère chrétienne ; mais c'est un point que les plus grands adversaires de la chronologie chinoise n'ont jamais contesté. En effet, il est établi sur des preuves historiques si multipliées et si bien d'accord entre elles, qu'il est impossible de le révoquer en doute.

Ce qui a élevé tant de controverses sur l'histoire ancienne de la Chine, et sur l'état de cet Empire dans les premiers tems, c'est la cruelle persécution exercée l'an 213 avant l'ère chrétienne contre les lettrés et contre les livres, par l'empereur Tsin-Chi-Hoang. Elle fut excitée à l'instigation d'un ministre qui craignait l'étude de l'histoire et l'influence des lettrés. Il y eut un ordre général dans tout l'Empire, pour que, dans quarante jours, tous les livres historiques fussent remis, sous peine de mort, aux mandarins chargés de les recevoir. On n'excepta de la proscription que les livres qui contenaient l'histoire de la famille régnante et ceux qui traitaient d'astrologie, de médecine, d'agriculture et de divination. Cette exception servit de prétexte pour sauver quelques ouvrages anciens, particulièrement l'Yking, composé du tems des premiers Empereurs Chinois et commenté par Confucius ; mais le plus grand nombre périt (8). L'arrêt de l'Empereur excita beaucoup de troubles et coûta la vie à une foule de lettrés. Les Chinois attribuent à cet événement la perte de leur ancienne histoire, de leur astronomie et d'autres anciens monumens. Après la mort de Tsin-Chi-Hoang, ses successeurs s'efforcèrent de réparer le mal qu'il avait fait. On rechercha partout les anciens livres avec autant de soin qu'on en avait mis à les proscrire quelques années auparavant. On s'occupa de re-

(8) Il était d'autant plus difficile de les cacher, que l'on écrivait alors sur des tablettes de bambou, de sorte que le moindre ouvrage occupait un volume considérable.

couver tous les fragmens qui avaient pu échapper, et ces recherches ne furent pas tout à fait infructueuses. Il est d'ailleurs certain, dit le P. Ganbil, que l'on ne brûla point les cartes géographiques, non plus que les Mémoires relatifs à l'état de chaque département. Enfin, lorsqu'on eut avoir réuni tous les documens qui avaient échappé à la persécution, on s'occupa de les mettre en ordre, et environ cent ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, un siècle après la persécution, on en composa une histoire authentique, qui est celle de *Sac-Ma-Tsiene*.

Depuis cette époque, l'histoire de la Chine n'offre plus aucune difficulté. Le tribunal chargé de l'écrire n'a jamais été interrompu dans ses fonctions. Il y avait, dès la plus haute antiquité, de pareils tribunaux dans les principales maisons de l'Empire, et la perte de ces annales particulières est une des choses que l'on doit le plus regretter, puisque leur confrontation aurait donné sur la chronologie des Empereurs des vérifications multipliées et certaines qui ont disparu pour jamais. Il est cependant facile de concevoir que s'il peut y avoir des difficultés de détail relativement à l'époque précise de chaque Empereur, et au nombre d'années qu'il faut donner à son règne, il n'y en a point pour l'ensemble de l'histoire. Car si l'on voulait supposer un moment que nos livres d'histoire fussent tout à coup perdus, on retrouverait facilement, dans les seuls souvenirs des personnes instruites, assez de données pour rétablir la chronologie de notre histoire depuis son origine, sinon avec tous les détails des faits, au moins avec la suite des événemens principaux. Il est vrai que l'Empereur Tsin-Chi-Hoang ne proscrivit seulement pas les livres, mais aussi les lettrés, car il en fit mourir 450 en un jour, dans la seule ville impériale; et ce moyen était infailible pour détruire toute instruction dans un tems où l'imperfection de l'écriture et le volume des ouvrages devaient donner à l'étude des lettres une extrême difficulté.

Au reste personne n'a été plus à portée que les missionnaires d'apprécier l'authenticité de l'histoire de la Chine et le degré de certitude qu'on peut lui accorder. Familiers avec la langue du pays, admis dans la faveur de l'Empereur, chargés souvent d'emplois importans qui exigeaient une grande connaissance des usages et de l'histoire, ils ont eu toutes les occasions et toutes les données nécessaires pour former à cet égard leur opinion. Or l'opinion des missionnaires instruits est unanime quant à la haute antiquité de l'Empire de la Chine; s'il y a entre eux quelques diffé-

rences, elles ne portent que sur les dates précises auxquelles il faut fixer le règne des premiers Empereurs, et il est vrai de dire que sur ce point il y a quelque incertitude.

Nul n'a mis dans ces recherches plus d'activité, de zèle, de talent, de patience, et sur-tout un meilleur esprit que le P. Gaubil. Entre un grand nombre d'ouvrages historiques qu'il a traduits ou extraits du chinois et du tartare : on lui doit une traduction du Chouking, l'un des anciens livres des Chinois; une histoire complète et détaillée de l'astronomie chinoise; un grand Traité de la chronologie chinoise qui n'a point été imprimé, et une foule de Mémoires manuscrits adressés à des membres célèbres de l'Académie des Inscriptions ou de l'Académie des Sciences. Il était correspondant de cette dernière; il l'était aussi de l'Académie de Pétersbourg. La Société royale de Londres lui envoyait régulièrement ses Mémoires, et plusieurs membres de cette Société illustre étaient en correspondance avec lui. C'est lui qui a fourni à Fréret et à plusieurs autres savans français ou étrangers presque tous les matériaux dont ils ont fait usage pour l'histoire de la Chine, et eux-mêmes se sont plu à le reconnaître dans leurs ouvrages. En effet, personne ne pouvait mieux satisfaire leurs désirs et répondre à leurs intentions. Profondément versé dans les langues tartare et chinoise, au point d'avoir été nommé interprète de la Cour de la Chine, par le tartare-mantcheou, il avait lu, étudié, médité tous les ouvrages qui traitent de l'histoire des Chinois. Il connaissait leurs lois, leurs usages, leurs annales, leurs sciences, mieux que les Chinois eux-mêmes; il les possédait si bien, il en parlait avec tant de facilité qu'on a dit de lui qu'il semblait avoir vécu dans tous les âges et être contemporain de tous les tems. On a vu quelquefois les plus savans lettrés chinois étonnés de voir cet homme, venu des extrémités du Monde, leur expliquer à eux-mêmes les passages les plus difficiles de leurs anciens livres. On voulut le nommer mandarin dans le tribunal des mathématiques, il s'en excusa et resta simple missionnaire. Doué d'un excellent esprit, sans prévention et sans enthousiasme, il chercha toujours la vérité avec candeur, et l'exposa avec sincérité. On ne peut en douter en lisant ses ouvrages imprimés, ses manuscrits et ses lettres dont nous possédons un assez grand nombre, et qui toutes ont pour objet quelque point intéressant d'histoire ou d'astronomie. On y trouve toujours une grande érudition, des connaissances étendues et précises, une critique saine et judicieuse. Quand il apprit que Fréret s'occupait de recherches sur la chronologie chinoise, il s'empessa de lui envoyer tout ce qu'il avait

recueilli sur cette matière; et Freret s'est empressé de le reconnaître dans ses dissertations. Mais le P. Gaubil n'est pas tout à fait d'accord avec lui sur l'époque précise des premiers Empereurs (9). Le règne de Yao, après lequel on n'a plus de déterminations précises, est porté par le P. Gaubil à cent quatorze ans plus loin que Freret ne l'a supposé, c'est-à-dire, à l'an 2261 avant l'ère chrétienne, et en cela le P. Gaubil se rapproche davantage du sentiment établi par le tribunal de l'histoire. Au delà de Yao, il admet l'existence de plusieurs Empereurs qui ont régné successivement; mais il montre que la durée totale de leurs règnes, ne peut être déterminée avec exactitude, quoique suivant les traditions chinoises les plus probables on puisse l'évaluer à deux cent cinquante ans. Ce calcul porte à deux mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne, l'époque de l'empereur Fouhi, qui est le premier dans les tems historiques, suivant le texte de Confucius. Quelques auteurs chinois entreprennent, il est vrai, de remonter à des époques beaucoup plus anciennes, mais au delà de Fouhi les tems deviennent fabuleux. Tel est sommairement le résultat des recherches du P. Gaubil sur la Chine. On voit que ce savant homme, qui avait passé trente-six ans à Péking, dans les circonstances les plus favorables pour examiner la vérité, a reconnu par lui-même l'antique existence des Chinois en corps de nation : on ne saurait citer une autorité plus forte et plus respectable.

C'est une singulière idée que celle qui est venue à quelques érudits européens, d'accuser les missionnaires d'une prévention exagérée en faveur de l'antiquité de l'Empire chinois (10).

(9) Le P. Gaubil discute cette opinion dans la troisième partie de son grand Traité de la chronologie chinoise. Sans nommer Freret, dont il cite les dissertations, il le désigne par ces expressions : *Un auteur illustre par son bon goût, sa saine critique et sa vaste érudition.*

(10) Feu Monsieur de Guignes, de l'Académie des Inscriptions, a cherché à répandre cette idée. [Voyez *l'Académie des Inscriptions*, tome 36.] Il s'était persuadé que les Chinois avaient tiré leurs connaissances astronomiques de l'Égypte et de la Chaldée; et prévenu pour ce système, il rejetait comme exagéré tout ce qui ne semblait pas s'y accorder. Ces anciennes relations qu'il supposait entre les Chinois et les autres peuples, à l'appui de son opinion, ne paraissent pas mieux fondées. Voici ce que dit à cet égard le P. Gaubil, dans une lettre que j'ai sous les yeux : « Tout ce que vous me dites avoir été traduit par M. de Guignes » du *Ouen-Hiengtong-kao*, sur des peuples situés au nord-est du Japon, » avec de grandes distances peut vous porter à croire qu'au tems des *Leang*, » vous pourrez dire 300 ans plus tôt, les Chinois ont connu l'Amérique.

Certainement, s'ils avaient dû avoir des préventions, elles auraient été plutôt contraires que favorables à cette antiquité; et ils ont bien fait tous leurs efforts pour la diminuer autant qu'ils l'ont pu, c'est-à-dire, autant que l'amour de la vérité le leur permettait. Car la coïncidence de ces anciennes époques avec celle de la dispersion du genre humain dans la Mésopotamie, ne leur avait pas échappé. Ils voyaient bien que cela devait faire nécessairement rejeter la version de la Vulgate, et même reculer de quelques siècles l'époque du déluge établie par les livres saints. Leur conviction à cet égard était si forte, que le P. Adam Schall, président du tribunal des mathématiques, envoya à Rome un Mémoire au nom de la mission, pour qu'on autorisât les missionnaires à enseigner uniquement la version des Septante, la seule qui puisse s'accorder avec la tradition historique des livres chinois.

On disait dans ce mémoire que l'époque de Yao est constatée par des monumens historiques et astronomiques, de manière qu'on ne peut la révoquer en doute; que, pour les Empereurs précédens, on peut, sans blesser les Chinois, les regarder comme autant de chefs de famille, mais chefs illustres et dont le mérite peut les faire appeler rois (11). On répondit de Rome qu'il fallait faire suivre aux missionnaires une chronologie uniforme, et qu'ils pouvaient sans scrupule adopter celle des Septante qui est autorisée par l'Eglise (12).

» Tous ces textes ne prouvent rien quand on les a examinés et corrigés
 » par les textes plus clairs, et écrits par de meilleurs et plus anciens
 » auteurs. Avec des textes ainsi vagues, et des distances marquées par
 » plusieurs auteurs, on pourrait conclure qu'au moins au tems de J. C.
 » les Chinois ont connu vers l'ouest, l'Europe, comme l'Italie, la France,
 » la Pologne: or, voilà certainement ce qui n'est pas. Tout cela sera
 » examiné, et la chose n'est pas bien difficile. Avant M. de Guignes,
 » des missionnaires ont envoyé en Europe des textes traduits dans le
 » goût de ceux de M. Guignes, mais il y a eu du mal-entendu dans ces
 » textes, et sur-tout un défaut de critique qui aurait aisément obvié aux
 » petites illusions. »

(11) Le P. Adam Schall, dans son mémoire, fait remonter l'époque de Yao 96 ans plus loin que le P. Gaubil, c'est-à-dire, à l'an 2557.

(12) Traité de chronologie du P. Gaubil. Il est encore fait mention de ces difficultés relatives à la vulgate, dans un manuscrit que nous avons du Traité du P. Gaubil sur l'astronomie chinoise, mais les RR. PP. Jésuites, qui ont imprimé cet ouvrage, ont jugé à propos de supprimer l'article en question.

Le père Gaubil ne croyait pas qu'il fût tout à fait aussi facile d'accorder l'histoire de la Chine avec l'écriture. Voici comme il s'exprime sur ce point : « Soit qu'on se détermine à fixer l'époque de Yao, comme je crois pouvoir le faire en vertu de l'éclipse solaire de l'an 2155 avant J.-C., soit qu'on veuille la fixer à une date plus rapprochée de 100, 148 ou 150 ans, on ne peut, comme semble, se dispenser d'ajouter quelques siècles à l'année du Déluge déterminée par Usserius, Petau et autres..... Il est constant qu'au tems de Yao, la Chine était assez peuplée, et qu'il y avait même des habitans dans les îles de la mer Orientale. On savait composer en vers. Il y avait des collèges. Au tems de Chun, on savait rapporter aux étoiles les solstices et les équinoxes; on connaissait une année de 365 jours un quart; on savait s'en servir pour disposer l'année des douze mois lunaires, qu'on savait égaler aux années solaires par l'intercalation. On savait observer les astres; il y avait des ouvrages en cuivre, en fer, en vernis; il y avait des étoffes de soie; on savait faire des barques, même pour aller à des îles de la mer Orientale. Tout cela est prouvé par la première partie du livre *Chouking*, écrite au tems de Yao et Chun, et il faut nécessairement admettre des peuples à la Chine avant le tems de Yao.

» L'empereur *Tchong-Tang* n'est pas bien loin du tems de l'empereur Chun. Or, par le chapitre *Yntching*, écrit du tems même de ce prince, ou de son successeur, on voit que de son tems, il y avait des mandarins préposés pour calculer et observer les éclipses de soleil. Cela suppose des méthodes qu'on n'a qu'après une longue suite d'observations et de calculs. Mais pour cet article et autres de ce genre, on peut dire que les anciens patriarches avaient laissé des méthodes et des pratiques, sur-tout pour l'astronomie. Quelque système qu'on prenne, il faut conclure que les fondateurs de l'empire Chinois sont bien près de Noé et de ses enfans. Du pays où se fit la dispersion des nations, jusqu'à la Chine, il y a bien des pays à traverser, et ce voyage ayant dû avoir tant d'embarras et de difficultés, dut être bien long. Pour concilier la chronologie chinoise avec celle de l'écriture, il faudrait savoir au juste quel est le calcul le plus conforme à la vraie chronologie qui résulte de la comparaison des diverses versions des textes de la Bible. C'est ce que je ne suis pas état de faire.

» Ceux qui, du tems de la dispersion des nations, furent

» choisis pour venir repeupler ou peupler la Chine, avaient
 » sans doute des caractères pour écrire en langue chinoise,
 » et firent des lois pour leur colonie. Ne peut-on pas mettre
 » au tems de la dispersion des nations les commencemens de
 » de la monarchie chinoise? ce qui se passa dans ce voyage
 » jusqu'à la Chine, ne peut-il pas être compté pour une par-
 » tie de l'histoire chinoise? et les chefs de ces colonies ne
 » peuvent-ils pas être comptés parmi les empereurs chi-
 » nois?»

Je le demande à tout lecteur de bonne foi, ce langage est-il celui de l'exagération? n'y reconnaît-on pas plutôt un homme profondément pénétré de l'amour de la vérité, qui, plein de respect pour l'autorité de l'écriture, mais pourtant convaincu de la certitude de l'histoire de la Chine, s'efforce de concilier ces deux intérêts? Ailleurs il se met pour un moment à la place d'un lettré chinois, qui aurait voulu comme lui faire l'examen critique de la chronologie de son pays. « Il est évident, dit-il, que ce lettré mettra le règne de
 » l'empereur Yao à l'époque à laquelle je l'ai placé. Comme
 » moi, il restera dans le doute sur le nombre d'années qu'il
 » faut comprendre dans les tems historiques avant ce prince;
 » mais certainement il ne doutera point qu'avant Yao il y ait
 » eu au moins six empereurs qui ont régné successivement.
 » Supposons maintenant que ce chinois se fasse chrétien, et
 » qu'on lui enseigne la chronologie de l'écriture. Eh bien!
 » il ne changera certainement pas de sentiment sur celle de
 » son pays, et jamais on ne pourra lui persuader en aucune
 » manière d'avoir une opinion différente. » Je ne crois pas
 » qu'il soit possible d'exprimer plus fortement une conviction
 » intime, et quand on songe que cette conviction est le fruit
 » de trente-six ans d'études et de recherches; qu'elle est
 » amenée par une suite de discussions approfondies; et qu'enfin
 » son résultat, dans celui qui l'avoue, contrarie ou du moins
 » modifie des textes sacrés, auxquels il eût été si heureux de
 » trouver une exactitude irréprochable, on conviendra que
 » cette conviction porte la probabilité historique au plus haut
 » degré qu'elle puisse atteindre.

On sera peut-être surpris qu'en examinant l'antiquité et la certitude de la chronologie chinoise, je n'aie pas fait mention d'un auteur qui vient très-récemment d'en nier l'authenticité. Mais dans l'extrait fort bien fait qu'un des rédacteurs du *Mercure*, qui a lui-même voyagé à la Chine, a donné de cet ouvrage, on a eu grande raison de distinguer ce que l'auteur a vu par lui-même, d'avec ce qu'il a conjecturé.

Quand il parle des usages actuels des Chinois envers les étrangers, de leurs routes, de leurs vêtemens, de l'extérieur de leurs maisons, il paraît qu'il est fort exact. Quand, au contraire, il parle de leur histoire, de leur antiquité, il ne fait que renouveler des opinions avancées par un homme d'un grand mérite, mais dont l'autorité sur cette matière n'a pas eu autant de force aux yeux des savans qu'elle devait en avoir pour son fils. Une personne qui a beaucoup étudié ces matières a très bien répondu à M. de Guignes le fils, dans un autre journal (13), pour tout ce qu'il objecte contre l'antiquité des Chinois. Ainsi, par un juste partage, son livre a reçu les éloges et les critiques qu'il méritait. Il était en effet impossible que M. de Guignes le fils pût faire beaucoup de découvertes sur l'antique histoire des Chinois, en allant de Canton à Peking, bien gardé par une escorte qui ne le quittait pas de vue. Il a encore moins eu l'occasion d'en faire à Peking même, où il est resté à peu près autant de jours que le père Gaubil y a passé d'années, et toujours bien enfermé ou surveillé de telle sorte qu'il n'a pas même pu voir les missionnaires qu'il désirait entretenir. Par ce que j'ai dit plus haut des observations de Tcheou-Koung, on a pu apprécier l'opinion de M. de Guignes le père, et il ne paraît pas que son fils y ait rien ajouté. Je remarquerai seulement que ce dernier, en rapportant l'époque de Tcheou-Koung dans sa chronologie, se contente de dire : on prétend qu'il a fait des observations astronomiques, mais c'est sans fondement. Si je ne me suis pas trompé dans cet article, il paraîtra plutôt que c'est sans fondement que M. de Guignes a hasardé cette assertion.

BIOT.

~~~~~

*NOTICE sur deux ouvrages publiés dans le cours des années 1807 et 1808, par M. Coumas de Larisse en Thessalie, pour l'instruction des Grecs, ses compatriotes.*

LORSQUE je rendis compte, il y a quelque tems (1), de l'édition d'*Isocrate*, donnée par le savant et respectable M. Coray, édition dont l'Europe est redevable au zèle patriotique et à la munificence de MM. les frères Zosima, négocians grecs, qui consacrent une partie de leur opulence à répandre dans leur pays le goût des sciences et des lettres, je

---

(13) *La Gazette de France.*

(1) *Mercur* du 3 septembre, N° 372.



crus devoir profiter de cette occasion pour réfuter les calomnies que quelques voyageurs mal intentionnés, et encore plus mal informés peut-être, semblaient s'être plu à répandre contre la nation grecque; je m'attachai à faire connaître quelques faits bien authentiques, qui prouvent l'excellent esprit dont une grande partie des Grecs sont animés, et avec quelle ardeur la nation presque entière semble se porter vers tous les moyens d'améliorer sa condition et de marquer enfin sa place parmi les peuples civilisés.

Les deux ouvrages que j'ai en ce moment sous les yeux m'offrent seuls un grand nombre de faits nouveaux qui confirment l'opinion que j'ai précédemment énoncée sur ce sujet, et qui, par cela même, ne peuvent manquer d'intéresser les véritables amis de la raison et de l'humanité.

Le premier de ces ouvrages est un *Recueil de Traités élémentaires sur les diverses parties des Mathématiques et de la Physique*, en huit volumes in-8°, imprimés à Vienne en 1807; le second est une traduction des *Leçons élémentaires de Chimie*, de M. Adet, ouvrage composé par ordre du Gouvernement, à l'usage de nos Lycées, imprimé l'année dernière, aussi à Vienne, en deux volumes in-8°; mais le traducteur y a ajouté plusieurs développemens puisés dans les écrits de nos plus célèbres chimistes.

L'écrivain à qui la Grèce doit ces deux intéressans ouvrages est M. Constantin Coumas de Larisse; et c'est déjà un phénomène assez curieux que de voir un homme né et élevé dans la ville qui fut jadis la capitale des états d'Achille, non-seulement être parfaitement instruit des doctrines de nos savans les plus célèbres, mais développer par écrit et de vive voix (2) à ses compatriotes les sublimes théories des Lagrange; des Laplace, des Lavoisier, des Bertholet, etc., et payer à ces hommes illustres le tribut d'éloges et d'admiration qu'ils ne s'attendaient guère à recevoir que chez les nations les plus éclairées de l'Europe.

Les cinq premiers volumes de ce Recueil, que l'auteur a intitulé *Chaine élémentaire de Traités de Mathématiques et de Physique*, comprennent, outre les élémens de l'arithmétique, de la géométrie et de l'algèbre, en y comprenant la théorie des équations et des suites, des notions sur l'application de l'analyse à la géométrie, aux sections coniques, aux courbes en général, et même quelques idées sur les calculs

---

(2) M. Coumas a été appelé depuis quelque tems à la place de professeur des sciences dans le Gymnase de Smyrne.

différentiel et intégral, et sur leur application aux courbes transcendantes; sur la mécanique, l'hydraulique et l'hydros-tatique. Les deux suivans contiennent une exposition abrégée des phénomènes de l'optique et des lois de la catoptrique et de la dioptrique, un Traité de Trigonométrie sphérique, et des Notions élémentaires sur l'Astronomie et sur le Sys-tème du Monde. Enfin, on trouve dans le huitième volume quelques idées ou notions succinctes sur différentes branches de physique et d'histoire naturelle, telles que la théorie du son, la météorologie, l'anatomie, la minéralogie, la botanique et la chimie.

Je ne saurais mieux faire connaître l'excellent esprit de l'auteur et les sentimens estimables par lesquels il est animé et soutenu dans ses travaux, qu'en donnant une analyse rapide des deux discours préliminaires qu'il a mis en tête de ses ouvrages. Son cours de mathématique et de physique est écrit tout entier en grec littéral, et annonce un homme qui a préludé, pour ainsi dire, par de bonnes études littéraires à celles des sciences exactes; mais les élémens de chimie sont en grec vulgaire, sans doute parce que l'auteur a pensé que les connaissances qu'il y expose étant susceptibles d'intéresser une classe plus nombreuse d'individus, par les applications continuelles qu'on en fait dans les arts, dans les manufactures, et par les explications si satisfaisantes que donne la chimie, des phénomènes les plus ordinaires et des faits qui sont le plus habituellement sous nos yeux, il ne devait rien négliger pour rendre cette science accessible à toutes les classes de lecteurs. En général, les Grecs qui aspirent à contribuer à l'instruction et à la régénération de leur patrie, ne sauraient trop s'appliquer à cultiver et à perfectionner leur langue vulgaire; c'est un point de la plus haute importance: il n'y a point de peuple sans une langue nationale; et quelque analogie qu'il y ait, soit pour le fond, soit pour la forme, entre le grec ancien et le grec moderne, ce serait un projet tout à fait insensé que de tenter de rétablir l'ancienne langue; il y aurait même un grand inconvénient à faire trop de violence à l'idiôme moderne pour le rapprocher du langage ancien. Les mœurs, les opinions, les usages, les idées, tout est changé, et doit changer encore de plus en plus; les écrivains de cette nation, qui seront donés d'assez de talens pour se faire une réputation durable et méritée par les productions de l'esprit, seront infailliblement ceux qui, nourris de la lecture et de la méditation des modeles sublimes que produisit jadis leur pays dans tous les

genres de littérature, sauront en faire passer dans leurs ouvrages la substance et les grâces immortelles, mais avec des formes de langage nouvelles et appropriées au caractère particulier de leur idiôme, avec ces nuances délicates et cette teinte locale, pour ainsi dire, qu'un heureux instinct et l'habitude de vivre et de converser avec les plus éclairés et les plus distingués d'entre leurs compatriotes, leur aura appris à saisir (3). Mais je reviens aux deux discours préliminaires de M. Coumas.

Dans celui qui sert d'introduction à son cours de mathématiques, il commence par donner à ses lecteurs quelques notions sur l'histoire de l'origine et des progrès de la géométrie et de l'algèbre. Il fait voir combien cette dernière science, dont les premiers germes se montrent dans l'arithmétique de Diophante, géomètre grec, qui florissait à Alexandrie vers le milieu du quatrième siècle de notre ère, suivant l'opinion la plus probable, s'est accrue rapidement, et à quelle hauteur admirable elle s'est élevée entre les mains de Newton, des Bernoulli, d'Euler et de leurs illustres successeurs. Il rend hommage aux laborieux et utiles écrivains dont les veilles ont été consacrées à répandre ces précieuses connaissances, à en faciliter l'intelligence, et à ce sujet il paie un juste tribut d'éloges à notre estimable et savant compatriote, M. Lacroix, dont l'excellent *Traité de Calcul différentiel et intégral*, en 3 vol. in-4°, a été un bienfait inappréciable pour tous ceux qui cultivent cette belle science loin des contrées où abondent les secours de toute espèce.

L'admiration qu'inspire à l'auteur l'étendue et la multiplicité des ressources qu'on trouve chez les peuples éclairés de l'Europe, pour l'étude et la culture des sciences, fait naître dans son âme un sentiment douloureux de compassion pour sa patrie. « Hélas ! s'écrie-t-il, à l'époque où des génies sublimes, tels qu'un Descartes, un Newton, éclairaient » l'Europe, dont ils étaient les bienfaiteurs, la Grèce, qui

---

(3) Ce sujet a été traité avec autant de profondeur que de développement par le savant docteur Coray, dans la lettre à son ami M. Alexandre Basili, au commencement du premier volume de son édition d'Héliodore, et dans les Essais sur la langue et sur la grammaire grecque, qui servent de prolégomènes à ses éditions d'Élien et d'Isocrate. Dans ces divers écrits, que caractérise une vaste érudition, unie à une grande justesse d'esprit, M. Coray donne à ses concitoyens l'exemple et le précepte à la fois. Ils ne sauraient suivre un guide plus sûr, et plus complètement dévoué à leurs véritables intérêts.

» avait jadis produit et nourri ces sages célèbres, auxquels  
 » tous les peuples civilisés ont dû tant et de si grands avan-  
 » tages, asservie sous un joug ignominieux et cruel, était  
 » privée des trésors de son antique sagesse et dépouillée de  
 » ses riches et glorieux ornemens. Au milieu des maux sans  
 » nombre qui l'accablaient, elle n'était occupée que des  
 » moyens de subvenir à l'indigence et à la détresse de ses  
 » enfans orphelins. Mais sachant combien peu il faut comp-  
 » ter sur la reconnaissance due aux bienfaits, elle n'atten-  
 » dait que de ses fils un remède à ses douleurs et la fin de ses  
 » peines. Elle avait vu jadis la philosophie faire naître et  
 » multiplier dans son sein les biens de toute espèce, tracer  
 » aux hommes les règles de conduite les plus sûres, adoucir  
 » leurs mœurs sauvages et leur inspirer les plus nobles senti-  
 » mens d'humanité, elle l'avait vue distinguant les maux  
 » qui naissent de l'ignorance, d'avec ceux qui sont nécessai-  
 » rement attachés à la condition humaine, adoucir les uns  
 » et remédier aux autres, et d'une voix plaintive elle nous  
 » conjurait de revenir au culte de cette divinité bienfai-  
 » sante. Enfin, cette voix sacrée de la patrie fut entendue  
 » de quelques Grecs, qui s'empressèrent de ramener parmi  
 » nous l'étude et le goût des lettres et des sciences, etc.»  
 Ici, l'auteur signale à la reconnaissance de ses concitoyens les  
 noms de quelques-uns de ceux qui, soit par leurs écrits (4),  
 soit par leurs leçons, ont tenté les premiers de faire revivre  
 les bonnes études dans la Grèce, et l'éloge touchant qu'il fait  
 des rares vertus et des talens distingués du maître dont il  
 reçut les premières instructions dans un gymnase de la  
 Thessalie, annonce que M. Coumas lui-même unit les qua-  
 lités précieuses de l'âme à un esprit orné et cultivé.

Je ne dirai que peu de choses du Discours préliminaire qui  
 précède le *Traité de Chimie* du même auteur, c'est à peu

---

(4) Les écrits, dans tous les genres de science et de littérature, se  
 sont singulièrement multipliés dans la Grèce depuis un certain nombre  
 d'années. A la vérité, ce ne sont pour la plupart que des traductions,  
 et l'on conçoit que cela devait être ainsi; mais, en général, un bon  
 esprit a présidé au choix des livres qu'on a traduits: ce sont presque  
 tous les meilleurs ouvrages français, anglais et allemands. On trouve,  
 dans le *Journal de l'Empire* du 11 septembre 1808, une Notice assez  
 étendue sur l'état actuel de la littérature des Grecs. Elle est de M. Bois-  
 sonade, qui joint un goût sûr à beaucoup d'érudition, et dans les écrits  
 duquel règne toujours ce ton de politesse et de décence qui est l'un des  
 caractères distinctifs des véritables gens de lettres.

près la même marche; ce sont les mêmes principes et les mêmes sentimens. Il commence aussi par quelques notions sur l'histoire de l'origine et des progrès de la chimie, qui, comme on sait, doit plusieurs expériences intéressantes aux recherches illusoire des alchimistes, comme l'astronomie a dû plusieurs observations précieuses à l'art imposteur des astrologues. Cette manière de procéder dans l'enseignement des sciences, en donnant d'abord à ceux qui doivent les étudier quelque connaissance de ce qu'elles étaient avant de parvenir au degré de perfection plus ou moins grande où nous les voyons aujourd'hui, a le double avantage d'inspirer un plus vif intérêt aux lecteurs, et de les préparer même, à quelques égards, à comprendre plus facilement les théories auxquelles les premiers faits ont donné naissance. On peut donc dire que l'histoire des sciences fait une partie essentielle de leur enseignement, en vertu du principe naturel et incontestable, qui veut qu'en tout genre d'instruction, on procède du simple au composé, du connu à l'inconnu; et il faut féliciter M. Coumas d'avoir su saisir cette vue intéressante du véritable esprit méthodique qui doit présider à l'enseignement.

On s'attend bien que dans une esquisse des progrès que la chimie a faits depuis environ un demi-siècle, les noms des philosophes français qui ont contribué d'une manière si éclatante à la régénération de cette science, aussi attrayante par la variété que par l'utilité des objets auxquels elle s'applique, tiennent le rang le plus honorable. Aussi l'écrivain dont je parle s'est-il plu à célébrer la gloire de l'illustre et infortuné Lavoisier, qui, le premier, porta dans les sciences physiques cette méthode d'analyse philosophique dont il confesse qu'il a pris des leçons dans les écrits de Condillac; celle de ses célèbres collaborateurs, MM. Bertholet, Guyton de Morveau, Fourcroy, etc., dont les travaux multipliés ont aggrandi la sphère de nos connaissances et enrichi nos arts d'un grand nombre de découvertes précieuses; et, sous ce dernier rapport, il paie un légitime tribut de reconnaissance à M. Chaptal, dont plusieurs écrits ont pour objet spécial l'application de la chimie aux manufactures et aux arts, et à M. Fourcroy, qui, dans son *Système des connaissances chimiques*, a présenté avec une juste étendue les nombreuses et différentes branches de cette science qu'il a professée si long-tems avec le plus brillant succès.

Dans la dernière partie de ce discours, M. Coumas entre dans quelques détails sur le langage qu'il a adopté et sur

plusieurs expressions qu'il a été en quelque sorte forcé de créer pour composer une langue chimique qui ne s'écartât pas trop des lois d'analogie propres à la langue grecque. Cette discussion grammaticale, quoiqu'elle ne soit pas sans intérêt et sans utilité, serait trop étrangère à l'objet de cet article, et au goût de la plupart des lecteurs. Je me bornerai donc à en extraire une seule observation qui confirme la réflexion que tous ceux qui ont quelque connaissance de la langue grecque avaient faite sur le mot *oxigène*, employé pour désigner le corps simple, ou regardé jusqu'à présent comme tel, que les chimistes considèrent comme le principe acidifiant, ou générateur des acides. « Je l'ai appelé » *oxigone*, dit M. Coumas; car suivant l'analogie de notre » langue, *oxigène* signifierait produit ou engendré par les » acides, ce qui est précisément le contraire de ce qu'on a » voulu dire. Au reste, ajoute-t-il, je ne prétends pas, en » faisant cette observation, critiquer ou réformer l'expression adoptée par les savans français; ils peuvent mieux que » moi juger de la manière dont il leur convient de transporter » dans leur langue les terminaisons de nos mots. » En effet, puisque le mot *oxigène* est adopté et parfaitement entendu de tous ceux qui ont occasion de s'en servir, il ne faut plus songer à y substituer le mot *oxigone* qu'on aurait probablement fait adopter dans le principe, si on l'avait voulu. Il en résulte seulement ce très-petit inconvénient, que toutes les fois qu'on expliquera l'étymologie du mot *oxigène*, on sera obligé, pour ne pas dissimuler la vérité, d'y faire observer ce léger défaut d'analogie par rapport à la langue d'où il est tiré.

Les deux ouvrages dont je viens de parler ont été proposés par souscription, et les listes des souscripteurs ont été imprimées à la fin de chaque ouvrage : on y voit les noms d'une foule de citoyens de toutes les classes et de tous les cantons de la Grèce; des négocians, des sociétés d'amis de leur patrie qui se sont formées dans tous les pays où ces intéressantes associations pouvaient avoir lieu sans inconvénient, ont souscrit pour un nombre d'exemplaires qu'ils font distribuer dans les écoles et dans les gymnases des différentes contrées, en sorte que ceux qui ont entrepris cette utile publication ont pu être assurés du débit de près de six cents exemplaires de chaque ouvrage, avant même que l'impression fût achevée (5). Mais ce qui fait naître sur-tout des réflexions con-

---

(5) MM. Zosima seuls, dont il a été question au commencement de cet article, ont souscrit pour cinquante exemplaires de chaque ouvrage.

solantes sur l'état actuel des esprits et des idées dans la Grèce, et ce qui suffit pour donner le démenti le plus formel aux écrivains qui ont osé calomnier le clergé grec en l'accusant d'une ignorance aveugle et d'un fanatisme stupide, c'est que l'on trouve parmi les souscripteurs dont nous parlons, un grand nombre d'archevêques, d'évêques et d'ecclésiastiques de tout rang, à la tête desquels est le patriarche même de Constantinople, qui, en s'inscrivant pour plusieurs exemplaires, semble avoir voulu donner le signal de ce noble élan, vers tous les sentimens propres à améliorer les destinées de sa patrie.

Sans se permettre de rien préjuger sur les événemens auxquels peut donner lieu la situation présente de l'Europe, il est au moins possible d'espérer et de prévoir jusqu'à un certain point que ces événemens seront favorables à la nation grecque. Grâce à l'esprit de vertige et de démence qui semble s'être emparé du Gouvernement féroce sous le joug duquel elle gémit depuis si long-tems, il peut arriver d'un moment à l'autre que ce joug soit brisé sans retour; et ce qui paraît incontestable, c'est que l'heure de l'affranchissement trouvera tous les Grecs des long-tems préparés; c'est que chaque jour le souvenir des vertus, des exploits, des grandes actions en tout genre qui ont illustré leurs ancêtres se ravive, pour ainsi dire dans leurs âmes, et y fait naître un vif désir de ressaisir un jour au moins une partie de cet immense héritage de gloire, dont ils ont été si long-tems dépossédés. En un mot, on ne saurait douter, par tous les faits qui se multiplient chaque jour, pour démentir les assertions contraires des détracteurs de ce peuple généreux, qu'aussitôt qu'il sera délivré des entraves cruelles qui le captivent encore, il ne marche à grands pas vers la civilisation et vers tous les biens qu'elle amène à sa suite.

Dois-je craindre de m'être fait illusion sur l'intérêt du sujet sur lequel j'ai cru devoir arrêter un moment l'attention des lecteurs? En voyant avec quel empressement, avec quelle reconnaissance des hommes animés des plus nobles sentimens proclament dans leur pays la gloire de nos sciences, de nos arts, et des savans dont notre patrie s'honore, aurais-je eu tort de croire qu'il y avait aussi quelque justice à leur donner l'espérance qu'ils ne peuvent être ni dédaignés ni méconnus de ceux qu'ils se plaisent à regarder comme leurs maîtres et comme leurs modèles? Je ne saurais le croire.

THUROT.

~~~~~

VOYAGE DE SANTO-DOMINGO, capitale de la partie espagnole de Saint-Domingue au Cap-Français, capitale de la partie française de la même île, etc. Dédié à S. A. S. Monseigneur le prince Cambrérès, archi-chancelier de l'Empire, duc de Parme, par M. DORVO SOULASTRE, ancien avocat, ex-commissaire du gouvernement à Saint-Domingue, chef de la division des administrations civiles et tribunaux de cette colonie. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez Chaumerot, libraire au Palais-Royal.

Nous n'avons point transcrit en entier le titre de cet ouvrage, car il est très-long; et quoique très-long, il n'est point assez complet pour nous dispenser d'indiquer ici toutes les parties du livre. Le *Voyage de Santo-Domingo au Cap-Français*, n'occupe que 90 pages du volume, qui en a plus de 400. La *Notice sur les mines* de Saint-Domingue, traduite de l'espagnol de D. Juan Nieto, n'a que 10 pages, et la relation du *Retour en France* de l'auteur en a 90. Reste donc encore 200 pages dont le titre n'annonce pas l'emploi. Elles sont remplies par deux Episodes dont nous parlerons après nous être occupés des parties principales.

Le voyage par terre de Santo-Domingo au Cap-Français, n'est pas la plus intéressante. C'est un simple itinéraire où l'auteur rend compte exactement de la longueur de ses marches, de l'accueil qu'il reçoit, de l'aspect du pays, de l'état de la culture, et dont il égaie quelquefois la monotonie par ses observations sur le caractère et les mœurs des habitants. Le style en est fort négligé, souvent même incorrect. Au reste, M. Dorvo n'y attache pas lui-même trop d'importance; il ne se propose que d'être agréable à ceux qui ont déjà vu les lieux qu'il décrit, utile à ceux qui pourront les parcourir dans la suite, et peut-être au gouvernement à qui sa relation peut fournir des données nouvelles sur un pays très-imparfaitement connu. Des prétentions à l'utilité ne sont point des prétentions littéraires.

La *Notice sur les mines* de Saint-Domingue, ou

plutôt le rapport fait au Roi d'Espagne sur ce sujet , n'est nullement scientifique et ne pouvait l'être ; mais elle suffit pour donner l'idée la plus favorable des richesses minérales de cette partie de Saint-Domingue, dont le Gouvernement français venait alors de prendre possession. On y trouve du fer, du cuivre, du plomb, de l'étain, du vif argent; et quant aux métaux précieux, D. Juan Nieto termine son rapport en comparant Saint-Domingue aux pays de Tarsis et d'Ophir, d'où Salomon fit venir l'or qu'il employa à l'ornement de son temple.

Le *retour* de M. Dorvo se fera lire avec beaucoup plus d'intérêt que son *voyage*. Il avait fait celui-ci aussi commodément que l'état du pays le permettait ; il n'y avait couru aucun danger ni rencontré aucun obstacle. Il voyageait avec une partie de l'expédition du général Hédouville, qui après avoir été accueilli avec respect dans la partie espagnole de l'île, devait compter sur la soumission de la partie française, où Toussaint Louverture cachait encore ses projets sous les apparences des meilleures intentions. Au *retour*, les circonstances n'étaient plus aussi favorables. M. Dorvo fut obligé d'entreprendre le voyage de Cuba sur une mauvaise barque à moitié pourrie, n'ayant pour compagnons qu'un commissaire de la marine, un capitaine corsaire, un maître d'équipage provençal, et un nègre libre nommé *Laprudence*. Après diverses aventures tantôt bonnes, tantôt mauvaises, nos voyageurs furent pris par des corsaires anglais, complètement pillés, et jetés avec un flacon de rhum, six galettes de biscuit et une petite hache, sur une côte déserte, mais d'où ils n'avaient, leur dit-on, que six ou sept lieues à faire pour gagner un corps-de-garde espagnol. Ce malheur, quoique assez grand, était encore supportable. Mais ils ne tardèrent pas à découvrir que, soit ignorance, soit perfidie, ce n'était pas sur la côte même de Cuba qu'on les avait abandonnés, mais sur une petite île qui en est séparée par un canal de trois lieues. Ce qu'ils y souffrirent pendant neuf jours semble au dessus des forces humaines. Toutes les horreurs de la soif et de la faim, toutes les angoisses que peut donner la crainte d'être

dévorés par les caïmans , tout le désespoir que peut inspirer la perte d'un radeau construit avec des peines infinies , pour gagner la rive habitée de la grande île , et emporté par un orage ; voilà ce qu'ils endurent. Le patron de la barque espagnole qu'ils avaient frétée , succomba dès le troisième jour ; le neuvième , ils se virent au moment de sacrifier l'un d'entre eux à l'horrible faim de tous les autres. Mais il faut lire ces détails déchirans dans l'ouvrage même. Pour donner une idée des souffrances de M. Dorvo et de ses compagnons , il nous suffira de faire connaître leurs jouissances. Le jour même où ils enterrèrent le patron Espagnol , après avoir vécu de chiendent et d'herbes sauvages , après s'être désaltérés avec l'eau jaune et saumâtre d'une mare , ils se trouvèrent trop heureux d'avoir à passer la nuit allongés sur le sable , entourés de *bons feux* , qui les préservaient de l'approche des caïmans. L'auteur qualifie cette nuit d'*excellente* , attendu qu'elle fut non-seulement exempte d'inquiétude , mais encore embellie par tout ce que l'espérance a de plus séduisant. Certes , il avait eu raison de nous prévenir , une page plus haut , que les malheureux ne sont pas difficiles en espérance. Ce qui donne encore plus d'intérêt à ce *retour* de M. Dorvo , c'est le contraste du caractère de deux de ses compagnons de voyage , le capitaine corsaire et le nègre libre. Ce dernier sur-tout , *le pauvre Laprudence* , peut être regardé comme le modèle de ce zèle infatigable , de ce dévouement sans bornes qu'on ne rencontre que dans les hommes de sa couleur , et qui nous donneraient lieu à des observations peut-être assez curieuses et assez neuves , si nous avions le tems de nous y livrer.

Venons maintenant aux deux épisodes. Le premier est l'histoire de deux frères , créoles de l'île de Cuba , et demeurés orphelins dès leur bas âge. Ils avaient de la fortune ; un respectable ecclésiastique , ami de leur père , prit soin de leur éducation. La différence de leurs goûts et de leurs caractères ne nuisit point à leur union qui fut bientôt citée comme un modèle. L'amour seul fut capable de la troubler , mais il ne put la détruire : car si l'un des deux voulut mourir le jour même où

L'objet de leur passion commune fut donné à son rival, celui-ci quitta l'autel pour voler au secours de son frère, et se précipita après lui dans les flots dont il n'avait pu le sauver. Cette histoire est très-attachante, et nous la croyons vraie, quoique le style ressemble quelquefois à celui des romans. Nous voudrions seulement que M. Dorvo nous dit s'il n'a rien changé ni rien ajouté à la lettre que D. Louis écrit à son tuteur avant de mourir. Si elle était authentique d'un bont à l'autre, elle prouverait que le plus violent désespoir s'accommodé fort bien de toutes les figures de la rhétorique, et ce serait une bonne excuse pour plus d'un auteur.

Le dernier morceau dont nous avons à parler et qui occupe seul plus d'un tiers de l'ouvrage, est intitulé : *Histoire du capitaine Ducloz***, l'un des lieutenans de Mandrin*. On nous la donne aussi comme vraie et comme écrite par le héros lui-même; mais on nous permettra du moins de douter que le titre soit de sa main. Le capitaine Ducloz*** ne fut auprès de Mandrin que vingt-quatre heures, ne combattit avec sa bande que par la plus étrange fatalité et s'en repentit toute sa vie; à coup sûr il ne méritait ni n'aurait pris lui-même le titre d'un de ses lieutenans. On s'en est servi comme d'une amorce à la curiosité et cette amorce n'est pas tout à fait trompeuse. Ce n'est pas sur un grand théâtre que se passent les scènes de la vie du capitaine, mais elles sont peintes avec vérité et peuvent être utiles à la jeunesse. Héritier d'une grande fortune et sorti d'une famille distinguée, mais livré dès l'enfance à la tyrannie d'une belle-mère, Ducloz*** ne put joindre aux avantages de la naissance ceux d'une bonne éducation. Tous les vices se développèrent en lui dès l'enfance; un oncle eut pitié de lui et confia son adolescence à de meilleures mains; ses penchans vicieux furent combattus avec énergie et avec sagesse, mais il semblait que, comme tant d'autres, il eut besoin d'une chute grave et d'une leçon sévère pour rentrer dans le bon chemin. Son étoile lui ménagea l'une et l'autre; forcé de changer de nom et de s'engager comme simple soldat, il renonça dès ce moment à ses coupables habitudes, et devint un excellent sujet. Mais placé dans une position fautive, avec laquelle il ne pouvait

se réconcilier, attaqué tout à coup d'une passion brûlante, il se vit entraîné dans une suite d'aventures fâcheuses dont le dernier résultat fut de l'obliger à chercher un asile auprès de Mandrin. Pris les armes à la main, il fut cependant assez heureux pour que sa famille obtint sa grâce et même une commission de capitaine dans les troupes qu'on envoyait à Pondichéry. D'autres événemens l'amènèrent à l'île de Cuba où il passa quelques jours heureux; sa consolation était une petite-fille seul gage qui lui restait de ses amours infortunés. Il la perdit et n'eût pas la force de lui survivre.

Cette histoire est écrite, en général, avec beaucoup de naturel et de simplicité; on pourra y trouver des détails trop minutieux sur la vie de garnison, sur les petites coteries de provinces, mais du moins tous ces détails sont vrais; les personnages sont peints fidèlement et il en est un avec qui l'on sera charmé de faire connaissance. Nous voulons parler du major qui protégeait le pauvre Duclouz***, bon militaire, franc, loyal, généreux, sensible; et réparant toujours les fautes de son protégé lorsqu'il n'avait pu les prévenir.

Nos lecteurs savent maintenant ce qu'ils ont à penser de cet ouvrage. Comme voyage il offre peu d'instruction, et ce n'est que dans sa dernière partie qu'il réveille l'intérêt. Mais les deux épisodes dont nous venons de rendre compte peuvent être recommandés aux amateurs de romans.

VANDERBOURG.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie Impériale de musique.* — Cet Olympe a de moins que celui dont il est souvent la merveilleuse image, qu'il n'est pas immortel : son azur a besoin de tems en tems d'être rafraîchi, son ciel d'être épuré, ses nuages, son tonnerre, ses orages, d'être remis à neuf; ses *Dieux ne s'en vont pas*; on ne peut leur faire ce reproche, mais ils vieillissent, et pour des Dieux de cette espèce comme pour les hommes, c'est à peu près la même chose.

Doubler des Dieux, des demi-Dieux ou des héros, paraît une expression bien bizarre. Ces fils brillans de l'imagination et de la mythologie avaient des compagnons, des successeurs;

à l'Opéra ils ont des doubles; le mot n'y fait rien, et il ne s'agit que de s'entendre.

Lainez qui est à la tête de ces dieux *qui ne s'en vont point*, éprouvait depuis la retraite de Roland, espèce de demi-Dieu qui s'est en allé trop tôt, le besoin le plus pressant d'un aide, et d'un héritier du fardeau pesant qu'il a six long-tems porté.

Laforest ne peut prétendre à l'héritage: Eloï a du zèle, mais de la timidité, des moyens bornés et trop peu brillans. Nourrit promet de bien chanter Orphée, nous l'espérons; mais ce n'est pas chanter Achille, Admète, Polyuice; et nous ne sommes pas disposés, à l'Opéra-Français, à voir un acteur jouer Achille comme Legros le jouait, chantât-il comme lui: j'ignore si à cet égard une révolution dans l'opinion serait bonne ou mauvaise; si la tragédie lyrique vaut le sacrifice du chant, ou le chant le sacrifice de la tragédie lyrique, cette question, même effleurée, me mènerait trop loin; j'aime mieux revenir à l'état actuel de l'Opéra, à ses moyens et à ses ressources; or, dans le système actuel de jouer et de chanter la tragédie lyrique, je vois se présenter avec beaucoup d'assurance, d'avantages naturels, et de présages heureux, M. Lavigne, formé à l'école de chant que l'Opéra a établie dans son sein, école qui indépendamment des talens de musicien et de chanteur, applique probablement à l'action théâtrale ses leçons lyriques, et en combine l'application plus encore sur les besoins de l'Opéra que sur les principes les plus purs de l'art du chant; ce qui est assez naturel.

M. Lavigne est grand, bien fait, jeune, il a la taille et les moyens scéniques de l'emploi dans lequel il paraît. Il n'en a pas précisément la voix; cette voix n'est pas assez haute pour la plupart des ouvrages qui, composés par Gluck ou à sa manière, sont en effet écrits très-haut; il en résulte que chez M. Lavigne le passage de la voix de poitrine à la voix de tête est aussi fréquent qu'il est naturellement difficile, et musicalement de mauvais effet. Une haute-contre décidée serait bien désirable pour entendre enfin les chefs-d'œuvre dont l'Opéra est enrichi, dans l'esprit, le style et l'intention du compositeur; au défaut de cette voix si rare, et qu'on trouvera peut-être enfin réunie à un certain talent pour la scène, il faut accueillir tout ce qui en peut tenir lieu, et M. Lavigne a dû profiter de cette disposition favorable des esprits, et de celle malheureusement favorable aussi des circonstances: il a chanté avec assez de goût, il a joué avec énergie, et il débutait dans Achille: on peut appeler ce début un véritable succès.

Un

Un autre élève de la même école débute presque en même tems ; cette école est prévoyante à ce qu'il paraît, c'est un des mérites de son institution : M. Hemrad est appelé second Lays qui ne l'est en ce moment que par Albert Bonnet, chanteur assez pur, assez méthodiste, mais d'une régularité qui ressemble un peu trop à la froideur, il est aussi difficile de remplacer l'acteur dans Lainez que le chanteur dans Lays : on pourrait reprocher à celui-ci de se ressembler trop constamment s'il n'était pas toujours excellent, et si sa manière n'était pas bonne, naturelle et assez expressive, on pourrait lui demander à l'embellir par un peu plus de verve, de vérité, d'originalité : mais c'est le Dieu Termes, il est fidèle à sa foi, et ne connaît, avec les novateurs, ni pacte, ni transaction ; c'est le type des chanteurs français, et, en effet, c'est du français qu'il chante et qu'il chante très-bien ; on ne peut qu'engager le débutant qui doit-être son second ou son troisième, à avoir constamment les yeux sur un modèle qui s'est trente ans ressemblé, et trente ans a réussi.

OPÉRA-BUFFA. — Son étoile n'aurait jamais brillé d'un plus vif éclat si un *tenore* d'un talent supérieur pouvait y être fixé : ce théâtre s'est cru exilé dans un pays barbare lorsqu'on lui donna sa destination nouvelle, le pays lui paraissait bien érudit pour prendre goût à un art frivole ; mais c'est l'étude qui a sur-tout besoin de délassement : si le charme de la musique italienne est nécessaire à quelqu'un, c'est à celui que l'aridité des calculs ou des recherches scientifiques ont occupé tous les jours. Je comparerais un opéra italien pour l'homme studieux, au bain parfumé qui rafraîchit le voyageur fatigué. Aussi cet opéra a-t-il trouvé à l'Odéon plus d'amateurs qu'il n'en eût perdu si ces derniers ne lui fussent restés fidèles. mais ils sont venus le chercher, ils l'auraient suivi au Panthéon, plus loin peut-être ; ce genre de musique, agréable pour tous, délicieux pour quelques-uns, est pour un petit nombre d'élus une exprimable jouissance, un aliment nécessaire : vous les voyez toujours à la même place, éprouvant les mêmes impressions, les attendant, s'y préparant l'un l'autre et s'applaudissant de les avoir reçues ; ce sont des voluptueux d'une espèce particulière, et très-certainement les Epicuriens de la musique. S'ils n'étaient pas exclusifs, s'ils ne méprisaient pas tout ce qu'ils ne veulent pas entendre, si la tolérance était compatible avec leur foi musicale, s'ils ne fronçaient le sourcil au nom de l'Allemagne, et si l'injustice de leur mépris ne perçait pas au nom de la musique française, on serait tenté de partager

A a

leur enthousiasme et la ferveur de leur zèle. Ils sont aujourd'hui partagés et discutent quand ils devraient être réunis pour entendre ; trois ans une cantatrice inappréciable, mélodieuse comme devaient l'être les Syrènes, flexible, légère, facile, juste et correcte au-delà de toute expression, les a tenus ravis et comme en extase ; une autre paraît, elle a la plus belle voix, rendue plus belle par une grande méthode, une expression forte et variée ; elle dit le récitatif à merveille, et très-bien le *cantabile* : elle donne aux morceaux d'ensemble l'éclat, le relief et la vie qui leur sont nécessaires ; sa voix les domine et les anime à la fois, et voilà entre ces deux talens l'opinion partagée, comme celle des Dieux devant Achille.

Ce serait ici l'occasion d'un beau parallèle ; mais on sait depuis trop long-tems que ce lieu commun est épuisé, qu'on y dit beaucoup de choses sans trop prouver rien ; fort inutiles pour les morts, les parallèles ont un grand désavantage à l'égard des vivans ; ils les brouillent ; quand bien même les balances d'or de Jupiter seraient dans la main immobile du juge. Les amateurs véritables, ceux qui veulent du plaisir et ne sont ingrats envers qui que ce soit quand on leur en a fait éprouver, ne demandent qu'une chose, et cette chose est peut-être assez difficile, c'est que M^{me} Barilli chante un jour, M^{me} Festa l'autre, et dans un petit nombre de jours solennels qu'elles chantent ensemble : ceux-ci doivent être rares, et par la nature des choses, et par une sorte de raffinement du goût, qui sait ménager les plaisirs, et par dessus tout craint l'épuisement et la satiété.

On pourrait demander encore que le répertoire, grâce à ces deux virtuoses, prit un peu plus de consistance et de variété ; que les bons, les grands ouvrages, les *classiques* du genre fussent remis à l'ordre du jour. Il y a bien long-tems que nous n'avons entendu l'*Italiana*, *Theodoro*, la *Pazza* ; Paësiello est un peu négligé. Si les *Viggiatori felici* étaient remis, peut-être, en entendant son délicieux quatuor, l'ingénieux et brillant Cherubini reparaitrait-il avec une émulation nouvelle entre Mozart et Cimarosa. Cet éloge prématuré n'est pas indiscret, il exprime le vœu de tous les amateurs ; il ne tient peut-être qu'à l'Opéra Buffa que ce soit une espérance. Mais qu'il est aisé de jeter ainsi sur le papier quelques idées pour l'accord de deux cantatrices rivales, pour la représentation de quelques chefs-d'œuvre, pour l'accroissement d'une troupe déjà riche ! Si l'on veut savoir combien sont difficiles des choses si aisées en apparence, on peut consulter l'administration ; on la plaindra souvent, et on l'excusera toujours.

M. Carulli avait été entendu sur l'instrument qu'il professe, la guitare, dans la plupart des maisons de Paris où l'on aime, où l'on cultive les arts et où les artistes étrangers jouissent de tous les droits de l'hospitalité, recommandés par leur seul talent et naturalisés du moment où ils réussissent à plaire. Il vient de l'être en public, et avec un égal succès. Nous avons entendu beaucoup d'hommes habiles sur cet instrument, aucun ne lui donnait la direction et l'emploi de M. Carulli; les autres font des difficultés de doubles et triples cordes, ils font des arpègemens, des batteries harmonieuses. M. Carulli trouve le moyen de chanter, d'imiter tous les agrémens du chant, de donner à la phrase musicale toute la forme périodique ou toute la vivacité dont elle est susceptible. Accompagné d'un violon, il produit un effet vraiment étonnant, et nous ne saurions trop rendre justice à son habilité; mais on nous pardonnera sans doute d'ajouter que pousser trop loin l'étude de cet instrument, est le dénaturer peut-être; il est fait pour soutenir par de simples accords une voix faible, mélancolique, expressive; il fut le luth des troubadours et le contemporain de la romance gothique; il est le confident des amours nocturnes de l'espagnol et se marie bien au son des castagnettes et au mouvement voluptueux du fandango; mais l'élever jusqu'à la sonate, c'est le rabaisser peut-être: assez d'autres instrumens ont cet honneur ou ce désavantage; les sonates de M. Carulli sont au surplus agréablement composées et ne démentent pas l'école de Naples, auquel ce professeur appartient.

POLITIQUE.

DÉCLARATION DE LA COUR DE VIENNE. — De l'Imprimerie Impériale à Vienne, avril 1809.

MANIFESTE. — Vienne, de l'Imprimerie Impériale, 1809.

Ces deux pièces dont le titre suffit pour indiquer l'objet et désigner le degré d'intérêt, dans les circonstances présentes, viennent d'être réimprimées à Paris, et sont publiées en ce moment (1) : nous ne croyons pouvoir présenter à nos lecteurs l'analyse d'aucune pièce qui soit de nature à exciter leur curiosité, et à fixer leur attention à un plus haut degré. La déclaration dont il s'agit paraît accompagnée de notes destinées

(1) In-8°. Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

à lui servir de commentaire et de réponse. L'auteur de ces notes ne se fait point connaître ; mais quel qu'il soit, ce doit être un écrivain qui, à un zèle bien entendu des intérêts de son pays, à l'amour de sa patrie et de son souverain, parait joindre la connaissance la plus étendue des rapports diplomatiques qui ont existé entre l'Autriche et nous, et des notions bien sûres et bien nettes sur la conduite de cette puissance depuis le traité de Presbourg, qu'elle vient de rompre avec tant d'éclat, de précipitation et d'imprudence : nous nous bornerons à suivre ici dans ses parties principales et la déclaration, et les notes dont elle est accompagnée.

L'Empereur d'Autriche commence par déclarer qu'en consentant par le traité de Presbourg à la cession d'une grande partie de ses Etats et à des stipulations onéreuses, il n'a eu d'autre pensée que d'assurer à ses peuples la paix dont ils avaient besoin, mais que la plupart de ces conditions furent bientôt par la France, ou violées, ou éludées : les articles qui assuraient des établissemens aux princes pûnés de la maison d'Autriche, n'eurent point leur entière exécution. Des exactions eurent lieu dans les provinces encore occupées, par une cession de gré à gré ; 24 millions de florins devaient être payés à l'Autriche, on n'a pas même voulu entrer à cet égard en pourparler. Les troupes de l'Empereur Napoléon ne quittèrent les provinces restituées qu'en gardant des positions menaçantes ; une route d'étapes fut établie à travers les provinces maritimes de l'Autriche : les bouches du Cattaro ayant été occupées par les Russes, la France y trouva l'occasion d'un grief, d'une représaille, et s'avancant au-delà de l'Isonzo reprit de force un territoire qui appartenait à l'Autriche. Braunau ne fut point évacué. C'est ainsi, dit la déclaration, que le cabinet Français tenait celui de Vienne dans un état non interrompu d'agitation et d'inquiétude. La paix avait été signée, mais cette situation était loin d'être pacifique.

On répond, à cette première partie de la déclaration, en rappelant les conditions du traité de Presbourg. Sans doute la principale de toutes, était l'évacuation des provinces conquises. Nous occupions Vienne, la Moravie, la haute et basse Autriche, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, une partie de la Bohême et de la Hongrie : tout n'a-t-il pas été rendu ? Le cabinet de Vienne qui ayant tout perdu avait tout à recevoir, n'a-t-il pas, en effet, tout reçu ? Sa plainte élevée aujourd'hui contre son vainqueur n'appartient-elle pas à la logique de l'ingratitude ? Le lendemain de cette journée où le sceptre de François II se trouva parmi les débris sur le champ de bataille, il vint implorer le vainqueur qui replaça trop généreusement trois couronnes sur la tête du vaincu ; certes, le langage de l'Empereur d'Autriche était bien différent de celui qu'on lui fait tenir aujourd'hui. On ne parlait alors que de la conservation de la couronne, de l'existence de la maison, on répétait jusqu'à satiété que le vainqueur était maître de disposer de tout, que la monarchie autrichienne sans alliés, sans finances, sans armées, existerait ou aurait cessé d'exister selon la volonté de l'Empereur ; on s'offrait pour intermédiaire, pour appui, pour allié, on ne soupçonnait pas la possibilité d'un intérêt les

tile, d'un mouvement offensif : qui a pu mettre sitôt en oubli ces promesses, ces déclarations, ces prières ? En combien peu de tems de suppliant est-on devenu accusateur ? Et puisqu'enfin on croit pouvoir se plaindre, qu'elle condition du traité n'a pas été exécutée ?

Le rédacteur des notes touche ici une corde qui paraît très-délicate ; c'est au sujet des princes puînés de la maison d'Autriche : nous rapporterons ici ses propres expressions ; sa réticence est extrêmement à remarquer : la cour de Vienne, dit-il, devrait craindre de rappeler ce qui s'est passé au sujet des princes puînés de la maison d'Autriche ; *nous ne le révélerons pas* ; mais nous demanderons si le grand-duc de Wurtemberg, n'est pas membre de la Confédération du Rhin, si son territoire n'a pas été dernièrement agrandi, et si dans le cas où le PROTECTEUR aurait besoin de le défendre contre quelqu'un, ce ne serait pas contre la maison d'Autriche qui par inimitié, armée contre elle-même, n'a cessé de chercher toutes les occasions d'opprimer ce prince.

La plainte relative aux vingt-quatre millions de florins, serait ici la seule peut-être qui, sans pouvoir être justifiée, pourrait avoir quelque apparence de fondement ; mais si elle ne porte que sur un simplement de compte, la postérité croira-t-elle qu'un prince qui se dit ami de la paix, ait préféré replonger son pays dans les horreurs de la guerre, au lieu d'attendre le moment favorable pour une liquidation de cette nature, et qu'il ait compromis sa couronne pour une prétention de quelques millions, prétention au moins équivoque ?

L'Empereur, dit la déclaration, n'eut que le choix de céder ou de voir ses ports occupés par des troupes françaises, ou ses Etats exposés de rechef à tous les fléaux de la guerre. Ici le rédacteur des notes s'arme d'une logique si pressante, qu'il est difficile de l'analyser, et qu'il importe de le transcrire.

« Voici, dit-il, une théorie politique qui est assez singulière, et qui ne pouvait être posée en principe par aucun autre Cabinet que par celui de Vienne. Ainsi les traités librement souscrits entre deux Puissances peuvent servir de griefs à l'une contre l'autre ; ainsi lorsqu'un traité a été négocié et signé par des Plénipotentiaires légalement autorisés ; qu'après avoir été mûrement délibéré dans les Conseils, il a été ratifié et que les ratifications ont été échangées ; que l'exécution de cet acte a suivi immédiatement, et qu'on en a retiré les avantages qu'on s'en était promis, on peut revenir sur ce traité en disant qu'on a été forcé à le souscrire. Mais il faudrait dire aussi comment on a été forcé. Est-ce par la marche d'une armée ? Est-ce par une violence faite aux Plénipotentiaires ? L'Autriche se garde de donner de telles raisons, dont la fausseté serait trop évidente ; et en effet, elle n'en a pas besoin. Conformément à l'esprit de bigotisme qui caractérise cette Maison, elle ne traite jamais qu'avec une restriction mentale. Pour que les traités qu'elle signe ne soient rien à ses yeux, il suffit qu'elle ait protesté entre les mains du Vicaire apostolique. L'Autriche, avec un tel système, rend à jamais impossible de conclure aucun traité avec elle. Le Vicaire apostolique

qui lui permet de regarder comme nuls tous les traités qu'elle a souscrits, lui a sans doute aussi permis de donner comme vrais tous les faits faux qu'elle vient d'avancer. La route militaire à travers les provinces maritimes de l'Autriche a été concédée par la convention qui a rendu Braunau à l'Autriche lorsque cette place était légitimement dans la possession de la France. Les Bouches du Cattaro n'ont point été remises, parce que le *Commissaire autrichien qui en était chargé n'a pas voulu les remettre*. Cela est si vrai, que la Cour de Vienne a puni son Commissaire en le faisant arrêter, et s'était engagée à faire reprendre les Bouches du Cattaro par un corps de troupes. Ce n'est point à nous à examiner si ce Commissaire a raison de dire que l'ordre ostensible dont il était porteur, *était détruit par un ordre secret qu'il avait aussi dans les mains* ; il nous suffit que la Cour de Vienne ait reconnu, en le punissant, que la non remise des Bouches du Cattaro était son propre fait, et que les réclamations de la France étaient fondées en raison. Mais toutes ces discussions sont inutiles. Si la France avait voulu contraindre l'Autriche, qu'aurait-elle eu besoin de lui susciter des querelles ? Les armées françaises n'avaient qu'à rentrer dans Vienne. »

La déclaration attaque ensuite l'acte solennel signé à Paris le 12 juillet 1806, acte qui constitue la Confédération du Rhin, et a dissous l'antique Corps germanique : la demande faite à l'empereur de renoncer à la couronne d'Allemagne suivit ce bouleversement : S. M. I. et R. l'avait *prévenu* : les attributions de cette couronne avaient passé au PROTECTEUR de la nouvelle association rhénane : l'empereur céda son titre par amour de la paix.

Le commentateur de la déclaration relève ici l'avoué échappé au rédacteur : l'empereur d'Autriche, dit-il, avait *prévenu* la demande de la cession du titre d'empereur d'Allemagne. Il sentait donc que la politique de sa maison était en contradiction avec ses obligations : l'empereur d'Allemagne devait protection à l'Allemagne, et les empereurs autrichiens n'ont jamais cherché qu'à opprimer les Etats confédérés. L'histoire est pleine des preuves de cette assertion : la Bavière fut sauvée par le grand Frédéric ; elle l'est aujourd'hui par le grand Napoléon. Contre qui ces monarques avaient-ils à la défendre ainsi que les libertés de l'Allemagne ? N'est-ce pas contre les prétentions et les usurpations de la maison d'Autriche ?

La guerre de Prusse fixe bientôt l'attention de l'écrivain du cabinet de Vienne, et il se plaint pendant cette guerre de propositions contraires à la droiture et à la justice ; d'un langage péremptoire et menaçant de la part de la France : mais était-il possible de tenir un autre langage à la puissance amie, qui, si la bataille d'Jena eût été perdue, aurait pris fait et cause contre la France ? Que se proposait-on en rassemblant une armée en Bohême, et quelles relations intimes devait-on avoir avec un cabinet qui faisait connaître à Londres toutes les communications qu'on avait avec lui ? Montefalcone cependant a été donnée depuis cette époque, et Braunau rendu ; si Braunau est sans défense et sans utilité, pourquoi

ne l'a-t-on pas fortifié? Est-ce la faute de la France? Le traité additionnel de Fontainebleau, à cet égard, dont on se plaint aujourd'hui, fut regardé comme un bienfait; il est dénoncé aujourd'hui comme un acte d'oppression, et M. de Metternich, dans le terme, fut félicité pour l'avoir conclu.

L'Empereur des Français est ensuite bien ridiculement accusé d'avoir insisté auprès de l'Autriche sur la cessation de toute relation commerciale avec la Grande-Bretagne: on n'a rien exigé de l'Autriche que de défendre l'indépendance et l'intégrité de son pavillon: l'Autriche en sentit elle-même le besoin; elle rappela son ministre de Londres et renvoya M. Adair.

Voilà à peu près, ajoute le rédacteur des notes, tous les griefs énoncés comme ayant porté l'Autriche à la guerre. La suite de la déclaration n'est qu'un aveu de son agression et nue explication insuffisante et fallacieuse de ses mesures hostiles et de ses armemens; il eût été plus noble de dire: « Je n'ai cessé dans le fond du cœur d'être votre ennemi; » j'ai épié les occasions de vous attaquer avec avantage, et de vous » surprendre sans défense; je n'ai jamais eu d'autre politique, et j'ai cru » que j'en serais absous par la victoire. C'est ainsi qu'en 1805 j'ai aimé, » j'ai attaqué lorsque je croyais vos troupes engagées dans l'expédition » d'Angleterre. Vous m'avez subjugué, mais vous ne m'avez pas changé. » J'ai imploré votre générosité; j'ai usé de la seule ressource qui reste aux » vaincus. Vous m'avez traité avec une magnanimité que je n'osais » attendre; mais en me rendant ma couronne et ma dignité, vous avez » dû penser que vous me rendiez à tous les sentimens qu'exigeaient l'une » et l'autre. Vous avez dû vous attendre que je serais ingrat. Rétabli dans » la position que m'avait ravie le sort des armes, j'ai repris avec elle la » politique qui fut toujours celle de ma Maison. Ainsi j'ai dû faire en 1808 » ce que j'aurais fait en 1806, ce que j'ai fait en 1805; ainsi lorsque j'ai » eu vos troupes sérieusement occupées en Espagne, j'ai armé pour » marcher contre vous. »

» Il y aurait du moins de la noblesse dans ce langage. L'audace séduit souvent la multitude; elle ne saurait refuser une sorte d'estime au coupable qui s'abandonne au crime en criminel. »

» Cependant on pourrait encore ravir à l'Autriche ce déplorable avantage; on pourrait lui demander si c'est son courage seul qui a inspiré sa déloyale entreprise; on pourrait lui demander si elle ne cède pas en aveugle à des passions et à une influence étrangère, et si les intrigues des spoliateurs de l'Inde et du commerce du Monde, les incendiaires de Copenhague ne règlent pas ses résolutions et ses conseils. »

La déclaration parle peu d'Erfurt, mais elle énonce qu'on y réclama de l'Autriche la reconnaissance du roi Joseph. Ici le rédacteur des notes se demande si l'empereur d'Autriche peut parler d'Erfurt sans se souvenir de la lettre et des assurances dont le baron de St.-Vincent fut porteur; si ce prince, dit-il, l'a oublié, il se le représentera un jour à sa pensée, et lui sentira des remords tardifs et des regrets inutiles: on lui a demandé

la reconnaissance du nouveau roi d'Espagne; cette proposition toute simple dans les circonstances, qui ne pouvait être refusée par un prince ami, devait en effet embarrasser un prince ennemi *qui ne s'était pas déclaré*, envers lequel la France avait tenu ses engagements, et qui continuait pendant l'hiver ses préparatifs, et les poussait avec activité; lui-même en fait l'aveu dans sa propre déclaration.

L'Autriche convient que la France ne lui a rien demandé jusqu'au moment où elle lui fait une *demande qui les renferme toutes*: et quelle est cette demande? Que l'Autriche ne se consume point en préparatifs inutiles; qu'elle reprenne l'attitude de la paix quand le Continent est en paix avec elle; qu'elle conserve à ses provinces la tranquillité dont elles ont un si grand besoin; qu'elle rétablisse ses finances; qu'elle éloigne les malheurs de la guerre; et qu'elle ne compromette pas une quatrième fois tous les avantages qu'elle a naguères obtenus de la générosité du vainqueur.

Tels étaient, en effet, les seuls vœux de la France, et leur expression est vivante autant que claire et positive dans la correspondance officielle qui a été récemment publiée.

Ces vœux n'ont pas été entendus, et lorsqu'en terminant sa déclaration, l'Empereur d'Autriche dit qu'il s'estimerait heureux de voir Sa Majesté l'Empereur Napoléon se résoudre à n'user désormais de sa puissance, que dans des bornes compatibles avec le repos et la sécurité de l'Autriche, il n'est pas un Français qui ne réponde avec l'auteur des notes :

« Ce serait sans doute une satisfaction inespérée pour l'Autriche, si elle était assez heureuse pour voir l'Empereur Napoléon mettre des bornes aux droits de la conquête, et relever encore un Trône que la plus déplorable inconséquence et les plus funestes passions vont faire écrouler. Ce serait sans doute une satisfaction inespérée s'il pouvait oublier encore que ses bienfaits ont été méconnus; qu'il en a comblé un ennemi irréconciliable; et qu'il doit à lui-même, à ses peuples, au Continent tout entier, d'assurer enfin cette paix qui fut toujours l'objet de ses travaux et de ses vœux, et qu'il regarde comme le prix le plus glorieux de ses victoires. »

La déclaration dont il s'agit est datée du 27 mars 1809: le manifeste qui la suit n'en est qu'une sorte de contre-preuve; nécessairement les réponses faites à l'une, s'appliquent à l'autre; et il nous semblerait superflu de reproduire des raisonnemens qui ne peuvent varier quant au fond, mais seulement dans la manière dont ils sont présentés: nous ne ferons qu'une observation, c'est que ce manifeste est sans date, et porte seulement le millésime 1809.

Paris, 19 Mai.

Les nouvelles du Nord et celles de la Turquie continuent à n'être présentées que sous la forme du doute: les négocia-

tions qui se suivent entre la Suède, le Dannemarck et la Russie, certainement aussi avec la France, sont couvertes d'un profond mystère : on sait seulement d'une manière positive que la guerre est au moins suspendue sur toutes les parties du territoire suédois devenu la conquête des Russes, et il paraît certain que déjà sur les côtes de la Baltique, occupée par les Français ou par leurs confédérés, sous le commandement du lieutenant-général Graticien, les ordres provisoires du prince de Ponte-Corvo attendant et faisant prévoir les ordres confirmatifs de Sa Majesté, ne permettent plus de considérer les Suédois en ennemis, et ne donnent plus ce titre qu'aux Anglais dont des forces plus ou moins considérables, se montrent tour à tour et quittent ces parages.

En attendant le succès de ses négociateurs, plus heureux sans doute que ses généraux, la Suède exprime sa reconnaissance pour les hommes énergiques qui l'ont arrachée à une perte inévitable, elle vote des remerciemens à l'armée qui lui aura conquis la paix, et au général qui, pénétré de l'esprit des soldats et des vrais citoyens, a provoqué et assuré la révolution : Des *Te Deum* ont célébré ces événemens que consolide la prudence éclairée du duc de Sudermanie.

Quant à la Turquie, toutes les gazettes allemandes la représentent comme attaquée à la fois par le feld-mar. Prossowski à la tête de 70 mille Russes, et par Czerni-George réuni au prince avec 100 mille Serviens. C'est dit-on au-delà du Danube que des affaires sérieuses ont eu lieu en faveur des assaillans, et que l'on a occupé deux places que l'on ne nomme pas.

Jusqu'ici deux seules choses paraissent hors de doute ; la première, que le Congrès d'Yassi entre les plénipotentiaires Turcs et ceux de la Russie, ne donne plus aucune espérance, depuis que les Ottomans ont paru rapprocher leur système des intérêts de l'Angleterre ; la seconde, que les troupes russes se sont mises en mouvemens dans les provinces Européennes turques, dont elles sont depuis long-tems les protectrices, et dont les chefs lui sont soumis ; elles menacent le Danube. On les porte, en comprenant les garnisons de Choczim et de Bender, à près de 100 mille hommes. Pendant que ces forces sont sur le point d'envahir le territoire Ottoman, quelques pachas continuent de livrer ces guerres interminables et intestines, auxquelles jusqu'ici il n'appartient qu'à cet Empire de donner périodiquement naissance, et d'en être déchiré sans en être anéanti. Des fugitifs d'un état considérable, et sur-tout immensément riches, ont fui le territoire turc, et les arrêts sanglans de la Porte. Ils ont trouvé un asile au quartier-général russe.

Au moment où nous écrivons des nouvelles de Presbourg, en date du 20 avril, donnent pour certain que pour réponse à l'*ultimatum* envoyé par le général russe, l'Empereur Ottoman a déclaré la guerre à celui de Russie, qu'un cosps russe a passé le Danube et marche sur Widdin ; qu'un corps servien marche sur Sophia, et que les deux armées auront ainsi, contre les armées turques, des mouvemens combinés dont l'effet ne saurait être douteux.

Deux publications importantes ont fixé l'attention au moment où les troubles de Westphalie venaient d'être apaisés, et où l'on répandait le bruit que les Prussiens, ou des partisans prussiens n'y avaient pas été étrangers. La première a été faite à Berlin, elle y annonce le retour prochain du roi, et charge son ministre des affaires étrangères de le confirmer aux ambassadeurs et ministres étrangers ; la seconde est un article inséré dans la Gazette de Berlin en réponse à un autre article qui avait paru dans le *Correspondant d'Hambourg*. Les termes de cet article ont de l'importance, et comme ils paraissent émaner de l'autorité qui doit l'accréditer, ils méritent d'être rapportés :

« Dans le n° 58 du *Correspondant d'Hambourg*, y est-il dit : on lit à l'article *Magdebourg*, du 8 avril, qu'une troupe de partisans qui avait passé l'Elbe s'était emparée d'une caisse royale à Steudal et de 1000 frédéric à Wolmistaed, et avait ensuite repassé l'Elbe. D'après cet exposé, on pourrait croire que les troubles qui ont éclaté en Westphalie ont commencé sur la rive opposée de l'Elbe ; mais on se tromperait, car il est de notoriété que les troubles ont commencé dans le royaume de Westphalie même, et que les autorités prussiennes, civiles et militaires, ont pris les mesures les plus efficaces pour rétablir la tranquillité publique et pour donner tous les secours possibles au gouvernement Westphalien. Les dicastères de ce royaume, dans leur correspondance officielle, ont cité avec reconnaissance cette conduite amicale, et la meilleure intelligence continue à régner entre les deux Etats voisins. »

Cependant il est vrai que des partisans prussiens ont passé sur la rive gauche de l'Elbe, qu'un nommé Schill a osé quitter Berlin avec 500 hussards qu'il a embauchés, et se présenter, chose qu'on aura peine à croire, sans artillerie et sans aucuns moyens, devant Magdebourg, et qu'il a porté le ravage dans quelques campagnes voisines ; on est à la poursuite de cet homme, que l'on ne peut nommer et considérer que comme un brigand, qu'il faudra combattre, comme la gendarmerie combat les assassins, et qui n'est pas réservé sans doute à l'honneur de mourir sur un champ de bataille, puisqu'il n'y paraît pas sous un drapeau reconnu, mais seu-

lement sous l'enseigne du vol, du meurtre et du brigandage. Un décret du roi Jérôme met sa tête à prix et ordonne de lui courir sus; on l'a désavoué officiellement à Berlin.

D'autres nouvelles, publiées à Berlin, donnent lieu de croire qu'en effet l'armée du prince Ferdinand est entrée dans Varsovie par suite d'une convention avec les troupes polonaises; que ces dernières, moins cruelles que les Autrichiens à Ratisbonne et les Prussiens à Lubeck, n'ont pas voulu livrer aux horreurs d'un siège une ville qui ne compte point parmi les places fortes, et que le salut des habitans ordonne de ne pas considérer comme une position militaire. Le prince Poniatowski aurait pris une position à Kolich et le prince Ferdinand aurait établi son quartier-général à Varsovie le 20 avril.

Depuis ces événemens, et par suite même de ces événemens, on donne pour certain que les Russes sont entrés en Galicie, et l'on a même été jusqu'à imprimer que le résultat de ce mouvement avait été la défaite et la capitulation de l'armée du prince Ferdinand; rien d'officiel n'ayant encore été publié à cet égard, il est impossible d'asseoir son jugement, et l'on ne peut que présager l'événement que l'on donne déjà pour certain, et qui en effet a eu un résultat sensible à la bourse de Paris.

On a vu qu'à l'imitation des armées françaises, celles de l'Autriche ont leur bulletin. C'est la même forme; mais quelle différence dans le fond! Les premiers bulletins de l'armée autrichienne menaçant Dresde, Varsovie, Munich et Milan dans ce vaste plan d'agression que son manifeste donne comme défensif, animaient la milice irrésolue et rassuraient les citadins craintifs, qui déjà voyaient s'éloigner loin de leurs foyers; naguère occupés par l'ennemi, le théâtre de la guerre nouvelle; mais bientôt il a fallu changer de langage; substituer à la menace les avis de la prudence et calmer les craintes au lieu d'exciter son courage. On a été forcé d'avouer officiellement aux Allemands, que Munich n'avait été occupé qu'un moment, que l'armée du Tyrol avait été forcée à la retraite, et qu'elle marchait en hâte pour n'être pas coupée; que les frontières de la Saxe étaient inattaquables; que la rive droite du Danube voyait s'avancer l'armée française comme un torrent par les chemins qu'elle a déjà marqués dans sa course rapide, et qu'enfin le chef suprême de cette guerre, l'espérance de l'armée, en même tems que son généralissime, l'archiduc Charles, déplacé par les résultats immenses d'Ecmühl et de Landsuth, rejeté loin du théâtre où il avait porté la guerre, avait été forcé de se jeter sur la rive gauche du Danube, en mettant entre ses fuyards

et le vainqueur l'affreux incendie de Ratisbonne et quelques bataillons sacrifiés. On conçoit le profond désespoir et le découragement que de tels bulletins ont répandus dans Vienne : cet état de choses est inexprimable.

Il est tenu de donner à nos lecteurs ceux de l'armée française ; il n'en a point encore paru officiellement de l'armée d'Italie ; seulement des dépêches télégraphiques et des notes publiées à Milan, ont donné la certitude des mouvemens dont voici un aperçu :

L'occupation du Tyrol allemand par les Autrichiens, leurs progrès près du territoire italien avaient déterminé le prince vice-roi, dont l'armée était au-delà du *Tagliamento*, à un mouvement rétrograde que la prudence et les localités rendaient indispensable. Ce mouvement eut lieu et fut signalé par quelques affaires, dans lesquelles l'ennemi dut apprendre qu'il n'était pas prudent de presser une armée française dans la retraite qu'elle croit devoir faire ; mais bientôt les immenses succès de l'armée d'Allemagne et les revers de l'archiduc Charles ont forcé l'archiduc Jean, arrivé sur la Piave, et le général Chasteler, qui s'était porté sur Inspruck, à penser eux-mêmes à leur propre retraite ; retraite que le maréchal duc de Dantzick, maître de Saltzbourg, auquel il a promis au nom de son maître une nouvelle destinée, et le baron de Wrède poussant plus loin encore, rendront sans doute impossible. L'armée d'Italie s'est sur le champ reportée en avant avec les forces qui lui étaient destinées, et la cavalerie qui lui avait manqué, sous le commandement en chef du prince vice-roi, et sous les ordres des généraux Macdonald, Baraguay-d'Hilliers, Grenier et Grouchy.

Voici la publication sur les suites de ce mouvement, faite à Milan le 10 mai.

Lovadina, 9 mai.

Dans la soirée du 7, S. A. I. le général en chef donna l'ordre de faire passer le lendemain la Piave à l'armée. Tout fut mis en mouvement, pendant la nuit, pour l'exécution de cette entreprise hardie. Le passage s'est effectué hier à trois heures du matin, partie à la nage, partie par les gués, en présence de l'ennemi qui était campé sur la rive opposée, et en même tems qu'on laissait contre lui de fausses attaques sur différents points. A peine les troupes françaises eurent-elles passé la rivière, qu'elles se précipitèrent sur l'ennemi. La cavalerie, les voltigeurs et l'artillerie de l'armée ont fait des prodiges de valeur. L'ennemi a été enfoncé partout ; et chaque fois qu'il voulait se rétablir en ordre de bataille, il était renversé et culbuté. Il a laissé sur le champ de bataille un nombre considérable de morts et de blessés. Parmi les premiers se trouvaient beaucoup de généraux, et notamment le lieutenant-général de Firmont. On a pris à l'ennemi seize pièces de canon et beaucoup de caissons. Deux généraux ont été faits prisonniers, le général de l'artillerie ennemie, et le général de cavalerie. On a fait également prisonniers beau-

coup d'autres officiers et une infinité d'autres soldats. L'armée ennemie a été mise en pleine déroute. Le prince général en chef poursuit aujourd'hui ses brillants succès.

Voici actuellement les derniers bulletins de l'armée d'Allemagne.

5^{me} BULLETIN.

Au quartier-général d'Enns, le 4 mai 1809.

Le 1^{er} mai le général Oudinot, après avoir fait 1100 prisonniers, a poussé au-delà de Ried, où il en a encore fait 400; de sorte que, dans cette journée, il a pris 1500 hommes sans tirer un coup de fusil.

La ville de Braunau était une place forte d'assez d'importance, puisqu'elle rendait maître d'un pont sur la rivière qui forme la frontière de l'Autriche. Par un esprit de vertige digne de ce débile cabinet, il a détruit une forteresse située dans une position frontière où elle pouvait lui être d'une grande utilité pour en construire une à Comorn au milieu de la Hongrie. La postérité aura peine à croire à cet excès d'inconséquence et de folie.

L'Empereur est arrivé à Ried le 2 mai à une heure du matin, et à Lambach le même jour à une heure après-midi.

On a trouvé à Ried une manutention de huit fours organisés et des magasins contenant 20,000 quintaux de farine.

Le pont de Lambach sur la Traun avait été coupé par l'ennemi; il a été rétabli dans la journée.

Le même jour le duc d'Istrie, commandant la cavalerie, et le duc de Montebello, avec le corps du général Oudinot, sont entrés à Wels. On a trouvé dans cette ville une manutention, douze ou quinze mille quintaux de farine, et des magasins de vin et d'eau-de-vie.

Le duc de Dantzick, arrivé le 30 avril à Saltzbourg, a fait marcher sur le champ une brigade sur Kufstein et une autre sur Rastadt, dans la direction des chemins d'Italie. Son avant-garde poursuivant le général Jellachich; l'a forcé dans la position de Colling.

Le 1^{er} mai, le quartier-général du maréchal duc de Rivoli était à Schaerling. L'adjudant-commandant Trinqualye, commandant l'avant-garde de la division Saint-Cyr; a rencontré à Riedau, sur la route de Neumarck, l'avant-garde de l'ennemi; les chevaux-légers wurtembergeois, les dragons badois et trois compagnies de voltigeurs du 4^e régiment de ligne français, aussitôt qu'ils aperçurent l'ennemi, ils l'attaquèrent et le poursuivirent jusqu'à Neumarck. Ils lui ont tué 50 hommes et fait 500 prisonniers.

Les dragons badois ont bravement chargé un demi-bataillon du régiment Jordis et lui ont fait mettre bas les armes; le lieutenant-colonel d'Emmerade, qui les commandait, a eu son cheval percé de coups de bayonnettes. Le major Sainte-Croix a pris de sa propre main un drapeau à l'ennemi. Notre perte est de trois hommes tués et cinquante blessés.

Le duc de Rivoli continua sa marche le 2, et arriva le 23 à Linz. L'archiduc Louis et le général Hiller, avec les débris de leurs corps renforcés d'une réserve de grenadiers et de tout ce qu'avait pu leur fournir leur pays, étaient en avant de la Traun avec 35 mille hommes; mais menacés d'être tournés par le duc de Montebello, ils se portèrent sur Ebersberg pour y passer la rivière.

Le 3, le duc d'Istrie et le général Oudinot se dirigèrent sur Ebersberg et firent leur jonction avec le duc de Rivoli. Ils rencontrèrent en avant d'Ebersberg l'arrière-garde des Autrichiens. Les intrépides bataillons des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corse poursuivirent l'ennemi qui passait le pont, culbutèrent dans la rivière les canons, les chariots, huit à

neuf cents hommes, et prirent dans la ville trois à quatre mille hommes que l'ennemi y avait laissés pour sa défense. Le général Claparède, dont ces bataillons faisaient l'avant-garde, les suivait; il déboucha à Ebersberg et trouva 30 mille Autrichiens occupant une superbe position. Le maréchal duc d'Istrie passait le pont avec sa cavalerie pour soutenir la division, et le duc de Rivoli ordonnait d'appuyer son avant-garde par le corps d'armée. Ces restes du corps du prince Louis et du général Hiller étaient perdus sans ressource. Dans cet extrême danger, l'ennemi mit le feu à la ville, qui est construite en bois. Le feu s'étendit en un instant par-tout; le pont fut bientôt encombré et l'incendie même gagna jusqu'aux premières travées qu'on fut obligé de couper pour le conserver. Cavalerie, infanterie, rien ne put déboucher, et la division Claparède seule et n'ayant que quatre pièces de canon, lutta pendant trois heures contre 30,000 ennemis. Cette action d'Ebersberg est un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir.

L'ennemi, voyant que la division Claparède était sans communications, avança trois fois sur elle, et fut toujours arrêté et reçu par les bayonnettes. Enfin, après un travail de trois heures, on parvint à détourner les flammes et à ouvrir un passage. Le général Legrand, avec le 25^e d'infanterie légère et le 18^e de ligne, se porta sur le château que l'ennemi avait fait occuper par 800 hommes. Les sapeurs enfoncèrent les portes, et l'incendie ayant gagné le château, tout ce qu'il renfermait y perit. Le général Legrand marcha ensuite au secours de la division Claparède. Le général Durosnel, qui venait par la rive droite avec un millier de chevaux, se joignit à lui, et l'ennemi fut obligé de se mettre en retraite en toute hâte. Au premier bruit de ces événemens, l'Empereur avait marché lui-même par la rive droite avec les divisions Nansouty et Molitor.

L'ennemi, qui se retirait avec la plus grande rapidité, arriva la nuit à Enns, brûla le pont et continua sa fuite sur la route de Vienne. Sa perte consiste en 12,000 hommes, dont 7,500 prisonniers, 4 pièces de canon et 2 drapeaux.

La division Claparède, qui fait partie des grenadiers d'Oudinot, s'est couverte de gloire; elle a eu 300 hommes tués et 600 blessés. L'impétuosité des bataillons de tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses a fixé l'attention de l'armée. Le pont, la ville et la position d'Ebersberg seront des monumens durables de leur courage. Le voyageur s'arrêtera et dira : C'est ici, c'est de cette superbe position, de ce pont d'une si longue étendue, de ce château si fort par sa situation qu'une armée de 35,000 Autrichiens a été chassé par 7,000 Français.

Le général de brigade Cohorn, officier d'une singulière intrépidité, a eu un cheval tué sous lui.

Les colonels en second, Cardenau et Lendy, ont été tués.

Une compagnie du bataillon corse poursuivant l'ennemi dans les bois, a fait à elle seule 700 prisonniers.

Pendant l'affaire d'Ebersberg, le duc de Montebello arrivait à Steyer où il a fait rétablir le pont que l'ennemi avait coupé.

L'Empereur couche aujourd'hui à Enns, dans le château du prince d'Auersperg; la journée de demain sera employée à rétablir le pont.

Les députés des états de la Haute-Autriche ont été présentés à S. M. à son bivouac d'Ebersberg.

Les citoyens de toutes les classes et de toutes les provinces reconnaissent que l'Empereur François II est l'agresseur; ils s'attendent à de grands changemens, et conviennent que la maison d'Autriche a mérité tous ses malheurs. Ils accusent même ouvertement de leurs maux le caractère faible, opiniâtre et perfide de leur souverain; ils manifestent tous la plus profonde reconnaissance pour la générosité dont l'Empereur Napoléon usa pendant la dernière guerre envers la capitale et les pays qu'il avait

conquis ; ils s'indignent , avec toute l'Europe , du ressentiment et de la haine que l'Empereur François II n'a cessé de nourrir contre une nation qui avait été si grande et si magnanime envers lui : ainsi , dans l'opinion même des sujets de notre ennemi , la victoire est du côté du bon droit.

(Il est remarquable qu'à la suite de ce 5^me bulletin , le *Moniteur* a imprimé quelques-unes des publications faites à Vienne dans l'intention de rehausser le courage des soldats et des habitants. On y fait un magnifique tableau de la situation de l'armée autrichienne , on y trace en grand le plan qui lui est assigné , on vante ses chefs , on loue ses soldats , on leur promet l'appui des peuples qu'ils vont attaquer , et celui des Hongrois et des Bohémiens levés pour les soutenir ; on présente la Bavière redevenue province autrichienne , le Tyrol réoccupé et rentré sous la domination , et Milan redevenue capitale de la Lombardie. On y annonce que l'archiduc Ferdinand a rempli sa destination primitive ; mais ici les dates font tout ; sans doute pendant qu'on écrivait ces publications , la nouvelle des malheurs de l'armée a retenti aux oreilles de l'écrivain , car sa péroraison contraste singulièrement avec la grandeur de son exorde ; il avoue que dans la position des armées , il serait possible que les provinces voisines de la capitale et la capitale même fussent occupées. C'est alors qu'il demande du courage , de la constance et de la fidélité , tandis que les effets précieux de la couronne reprendraient une seconde fois le cours du Danube et iraient encore en dépôt dans une place de Hongrie. Tels sont les résultats que l'on joint à Vienne à la publication du plan de campagne et des projets du cabinet.)

6^me BULLETIN.

Saint-Polten , le 9 mai 1809.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo , qui commande le 9^e corps , composé en grande partie de l'armée saxonne , et qui a longé toute la Bohême , portant par-tout l'inquiétude , a fait marcher le général saxon Gutschmitt sur Egra. Ce général a été bien reçu par les habitants , auxquels il a ordonné de faire désarmer la *landwehr*. Le 6 , le quartier-général du prince de Ponte-Corvo était à Retz , entre la Bohême et Ratisbonne.

Le nommé Schill , espèce de brigand qui s'est convert de crimes dans la dernière campagne de Prusse , et qui avait obtenu le grade de colonel , a déserté de Berlin avec tout son régiment , et s'est porté sur Wittemberg , frontière de la Saxe. Il a cerné cette ville. Le général Lestocq l'a fait mettre à l'ordre comme déserteur. Ce ridicule mouvement était concerté avec le parti qui voulait mettre tout à feu et à sang en Allemagne.

S. M. a ordonné la formation d'un corps d'observation de l'Elbe qui sera commandé par le maréchal duc de Walmy et composé de 60,000 hommes. L'avant-garde est déjà en mouvement pour se porter d'abord sur Hanau.

Le maréchal duc de Montebello a passé l'Enns à Steyer le 4 , et est arrivé le 5 à Amstetten , où il a rencontré l'avant-garde ennemie. Le général de brigade Colbert a fait faire par le 20^e régiment de chasseurs à cheval une charge sur un régiment de houlaus dont 500 ont été pris. Le

jeune Lauriston , âgé de 18 ans , et sorti depuis six mois des pages , a arrêté le commandant des houlans , et après un combat singulier , l'a terrassé et l'a fait prisonnier. S. M. lui a accordé la décoration de la Légion-d'Honneur.

Le 6, le duc de Montebello est arrivé à Molck , le maréchal duc de Rivoli à Amstettein , et le maréchal duc d'Auerstaedt à Lintz.

Les débris des corps de l'archiduc Louis et du général Hiller ont quitté Saint-Polten le 7, les deux tiers ont passé le Danube à Crems : on les a poursuivis jusqu'à Mautern où l'on a trouvé le pont coupé : l'autre tiers a pris la direction de Vienne.

Le 8, le quartier-général de l'Empereur était à Saint-Polten.

Le quartier-général du duc de Montebello est aujourd'hui à Sighartskirchen.

Le maréchal duc de Dantzick marche de Saltzbouurg sur Inspruck , pour prendre à revers les détachemens que l'ennemi a encore dans le Tyrol , et qui inquiètent les frontières de la Bavière.

On a trouvé dans les caves de l'abbaye de Molck plusieurs millions de bouteilles de vin , qui sont très-utiles à l'armée. Ce n'est qu'après avoir passé Molck qu'on entre dans les pays de vignobles.

Il résulte des états qui ont été dressés , que sur la ligne de l'armée depuis le passage de l'Inn , on a trouvé dans les différentes manutentions de l'ennemi , 40,000 quintaux de farine , 400,000 rations de biscuit et plusieurs centaines de milliers de rations de pain. L'Autriche avait formé ces magasins pour marcher en avant ; ils nous ont beaucoup servi.

Avant-hier , à sept heures et demie du soir , le colonel Gueheneuc , aide-de-camp de S. Exc. le maréchal duc de Montebello , est descendu au palais de S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire , chargé par S. M. l'Empereur et Roi , de lui porter la nouvelle que le 12 de ce mois l'armée française est entrée dans Vienne , et de remettre à S. A. S. la proclamation suivante , qui a été mise à l'ordre du jour.

« Soldats , un mois après que l'ennemi passa l'Inn , au même jour , à la même heure , nous sommes entrés dans Vienne.

» Ses landwehrs , ses levées en masses , ses remparts créés par la rage » impuissante des princes de la maison de Lorraine n'ont point soutenu » vos regards. Les princes de cette maison ont abandonné leur capitale , » non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances et aux » revers de la guerre , mais comme des parjures que poursuivent leurs » propres remords. En fuyant de Vienne , leurs adieux à ses habitans » ont été le meurtre et l'incendie ; comme Médée , ils ont , de leur propre » main , égorgé leurs enfans.

» Le peuple de Vienne , selon l'expression de la députation de ses » faubourgs , délaissé , abandonné , veuf , sera l'objet de vos égards. J'en » prends les bons habitans sous ma spéciale protection : quant aux » hommes turbulens et méchans , j'en ferai une justice exemplaire.

» Soldats ! soyons bons pour les pauvres paysans , pour ce bon peuple » qui a tant de droits à notre estime ; ne conservons aucun orgueil de » nos succès ; voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit » l'ingrat et le parjure. » Signé , NAPOLEON. »

En exécution des ordres du prince archi-chancelier , la proclamation ci-dessus a été lue dans tous les théâtres , où elle a excité la plus vive émotion , et les témoignages les plus éclatans de la reconnaissance publique , en même tems que le canon annonçait la prise de Vienne à la capitale.

(N^o CCCCX.)

(SAMEDI 27 MAI 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

VISITE A MON PAYS NATAL.

IMITATION DE L'ANGLAIS (*).

Après douze ans d'exil, loin du séjour champêtre,
J'aspirais à revoir les lieux qui m'ont vu naître ;
Chaque été, ramenant aux mortels ses bienfaits,
Réveillait dans mon sein des vœux non satisfaits.
Enfin l'hiver a fui : tout rayonnant de gloire,
Déjà le moi des fleurs jouit de sa victoire.

Le Printemps me sourit ; à ses traits enchanteurs
Il joint pour m'émouvoir des accens séducteurs.

(*) Bloomfield, auteur de cette petite pièce, l'est aussi d'un poème champêtre, intitulé *le Valet de la Ferme*. C'était d'abord un simple cordonnier, qui n'avait reçu d'éducation littéraire que par la lecture des papiers nouvelles, et d'un très-petit nombre d'ouvrages anglais que le hasard avait mis entre ses mains. Un penchant naturel le porta à s'essayer par des couplets qui furent insérés dans la Gazette. Enfin son talent poétique fut aperçu ; et ses essais, goûtés par quelques amis des lettres, ne tardèrent pas à être encouragés par eux, et sur-tout par les bienfaits d'un lord qui, en l'affranchissant des inquiétudes du besoin, lui permirent de suivre son goût, et de se dévouer au culte des Muses. Son talent se distingue par le charme naïf de la simplicité et par une sensibilité douce qui fait l'éloge de son cœur.

Bb

J'écoute : viens , dit-il , errer dans les bocages
 Qu'embellissent les fleurs de leurs grâces sauvages ;
 Des parfums les plus doux les airs sont embaumés ;
 Le vert tapis des champs s'offre aux regards charmés ;
 Le peuple aérien , à ses concerts fidelle ,
 Célèbre le retour de la feuille nouvelle ;
 Les zéphyrs caressans balancent les rameaux :
 Viens respirer l'air pur à l'entour des hameaux.
 Veux-tu revoir encor la campagne natale ,
 Goûter à ton réveil la fraîcheur matinale ?
 Hâte-toi : des beaux jours l'éclat s'évanouit ;
 Mon règne passager bientôt sera détruit.
 Philomèle , aujourd'hui tendre et mélodieuse ,
 Quand jaunit la moisson , devient silencieuse.
 Avant que la prairie ait perdu ses couleurs ,
 Accours , et viens jouir de l'émail de ses fleurs.

Qui pourrait , à la voix du Printems qui l'appelle ,
 Ne pas voler ? Hélas ! Charles eût été rebelle ;
 Il n'eût point vu l'essor du bourgeon empourpré ,
 Par les feux du matin l'horizon coloré ;
 Il n'eût point des oiseaux entendu le ramage ,
 Il n'eût point partagé l'allégresse au village ,
 Si de la bienfaisance un souris indulgent
 N'eût répandu sur lui son charme encourageant.
 Il ne doit cet accueil de sa muse ignorée
 Qu'aux aimables objets qui l'avaient inspirée :
 Cependant la louange a chatouillé son cœur.
 Quel plaisir est plus vif pour le sensible auteur ?
 Heureux j'ai savouré cette douceur secrète.
 Mais mon bonheur s'accroît , et ma joie est complète.
 Oui , j'ai revu les champs , la verdure , les bois ,
 Le toit natal , l'église entendu cette voix
 Dont je conserve encor l'impression touchante.
 Que de fois l'amitié de sa main complaisante
 A promené mes pas aux rustiques cantons !
 La table hospitalière offrait partout ses dons.
 Oh ! que ne puis-je ici Mais un discret silence
 Mieux que mon faible vers dit ma reconnaissance.
 Tous les ans au retour du gracieux Printems ,
 Ou quand l'été fécond lançait ses traits ardens ,
 Je croyais voir ces lieux si chers à mon enfance ;
 C'était de mes loisirs la douce jouissance ,
 Quand la fin du sommeil ou le repos du soir
 Me rendait à moi-même , aux rêves de l'espoir ;

Je caressais alors une heureuse chimère.
 Cette image aujourd'hui n'est donc plus mensongère !
 Mon œil a contemplé les bosquets, les vergers,
 Mon oreille a joui des concerts bocagers ;
 Et mon âme a reçu, par ces scènes ravie ;
 Des sentimens plus vifs, une nouvelle vie.
 O souvenir chéri, sois mon consolateur,
 Si je dois être atteint par les coups du malheur ;
 Et donne à mes tableaux la grâce simple et pure
 Qui rajeunit sans fin la prodigue nature.

OGIER, *de Nevers.*

~~~~~

### ÉLÉGIE.

Où sont-ils ces mortels qui d'un tendre serment,  
 N'ont jamais soupçonné toute la perfidie ;  
 Et n'ont point connu le tourment,  
 D'une incurable jalousie ?  
 Pourquoi la paix de leurs amours,  
 Ne me fût-elle pas donnée !  
 Combien j'envie, et leurs beaux jours,  
 Et leur tranquille destinée !  
 Sur eux, l'indulgente Cypris  
 Répand à pleines mains ses faveurs désirées ;  
 L'amour avec un doux souris,  
 Les frappe de flèches dorées ;  
 Et tout dans la nature à ces mortels chéris,  
 Présente le bonheur des voûtes éthérées.

Mais pour un rival préféré,  
 Voir naître une nouvelle flamme ;  
 Mais de la moitié de son âme,  
 Tout à coup languir séparé ;  
 Interroger un cœur qu'un autre amour engage,  
 Qui ne se souvient plus de ce qu'il a senti ;  
 Vainement poursuivre l'image,  
 De son bonheur anéanti ;  
 Le jour, pressé par l'Euménide,  
 Errer sans but et sans dessein ;  
 La nuit, se déchirer le sein,  
 Lorsque celui de la perfide,  
 Palpite sous l'heureuse main,  
 D'un nouvel amant moins timide ;  
 Ah ! croyez-moi, ce sont-là des douleurs



Près de qui les tourmens inventés par la fable ;  
 Et le Tartare et ses horreurs ,  
 Jamais , j'en atteste mes pleurs ,  
 N'ont rien offert de comparable.

Qui pourrait cependant supporter tant de maux ,  
 Et n'en pas voir le terme avec des yeux d'envie !

Oui , c'en est fait : accablé de la vie ,  
 Je cède enfin au besoin du repos.

Hélas ! un seul instant ma crédule jeunesse ,  
 A du perfide amour savouré les douceurs :

Un instant , dans ma folle ivresse ,

J'ai , de sa coupe enchanteressée

Effleuré les bords . . . . Et je meurs ,

Et je sens s'échapper sous le mal qui me presse ,  
 Jusqu'au doux souvenir des plus tendres faveurs.

S. E. GÉRAUD.

## ENIGME.

Si je n'ai pas tous les traits  
 D'un sexe rempli d'attraits ,  
 J'en ai bien le caractère :  
 Car je suis vive et légère ,  
 Inconstante dans mes goûts ,  
 Mais sur-tout capricieuse.  
 C'est la femme , direz-vous :  
 Vous la croyez sérieuse ,  
 Et d'un rien elle rira.  
 Tel aujourd'hui sait lui plaire ,  
 Qui demain lui déplaira.  
 Tantôt , elle voudra taire  
 Un seul mot , un mot bien doux ,  
 Qu'un amant à ses genoux ,  
 En vain attend de sa bouche ;  
 Les soupirs d'un tendre amant ,  
 Ses sermens , rien ne la touche ;  
 Et , dans un autre moment ,  
 Sans que personne la presse ,  
 Elle parlera sans cesse !

Ami lecteur , je conviens  
 Que je suis capricieuse ,  
 Mais cependant je soutiens ,  
 Que n'étant point curieuse

Je ne suis pas femme, ainsi,  
Devinez, car j'ai tout dit.

A.... H.....



### LOGOGRIPHE.

De mon atteinte, ami, cherche à te garantir;  
Avec deux pieds de moins je tiens le rang suprême;  
Quelquefois on me craint, on me hait, ou l'on m'aime,  
A mes ordres, toujours, chacun doit obéir.

A.... H.....



### CHARADE.

On voit en mon premier, une simple voyelle;  
D'un petit animal, symbole de la peur,  
( Connue par sa vitesse et son peu de cervelle. )  
Mon second fait partie; et mon tout, cher lecteur,  
Au milieu des forêts, sous son épais feuillage,  
Attire quelquefois un essaim trop volage.

A..... H.....

---

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *G*.  
Celui du Logogriphe est *Sumac*, où l'on trouve *Camus*.  
Celui de la Charade est *Or-pin*.

---

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

*DE LA FORMATION ET DE LA DÉCOMPOSITION DES  
CORPS. — In-8°. — Paris, 1808.*

QUAND on doit rendre compte d'un ouvrage, et que l'on n'a pas de bien à en dire, il est très-utile de connaître, au moins à peu près, le caractère moral de l'auteur, et la nature de ses prétentions. Il y a en effet une grande différence entre le charlatan qui spéculé sur la crédulité publique, et l'homme à imagination qui ne veut séduire les autres qu'après s'être séduit lui-

même. L'un est à mépriser, l'autre est à plaindre. La critique, pour être juste, doit observer ces différences et y proportionner sa sévérité. Malheureusement je me trouve aujourd'hui privé de ces données si nécessaires, et comme tout faiseur de systèmes, je suis forcé d'y suppléer par des conjectures. L'auteur de *la Formation des mondes*, n'ayant pas mis son nom à cet ouvrage, j'ignore absolument quel il peut être. Cependant d'après cet acte de réserve, je crois qu'on peut le ranger dans la classe des gens persuadés. Il ne m'était pas plus facile de deviner quelles avaient pu être ses prétentions, et à dire vrai, je ne croyais pas qu'il en eût d'ambitieuses; car on m'avait assuré qu'après avoir terminé son ouvrage, il était mort. Dans cette persuasion j'avais supprimé l'article que je lui destinais, parce que encore faut-il qu'un pauvre auteur soit à l'abri de la critique dans l'autre monde. Mais je viens d'apprendre que, bien loin d'être mort, il ne tend à rien moins qu'à devenir immortel; car il se présente dans la lice pour enlever le prix décennal, et moi, je fais revivre aussi mon article pour préluder à l'annonce de ses belles découvertes.

Le prix décennal est devenu aujourd'hui le point de mire d'une foule de gens qui, sans cela, n'auraient de leur vie songé aux sciences, et qui auparavant ne s'en étaient jamais occupés. Cet appel au génie a exalté leurs têtes. Non seulement ils se sont crus destinés à tout découvrir; mais ils n'ont pas même songé que les découvertes déjà faites pussent être comptées pour quelque chose, par comparaison avec celles qu'ils annoncent. On concevra difficilement une pareille illusion dans un tems où les sciences ont le rare bonheur de posséder, en même tems, plusieurs génies du premier ordre, de ces hommes que la nature ne donne ordinairement qu'un à un et qui, aux yeux de l'Europe savante, semblent être seuls dignes d'un pareil concours. Cependant il est très-vrai que l'on s'apprête à leur disputer le prix. Si l'on veut enfin se décider à prendre des hypothèses pour des faits et des vérités pour des fables, il est bien certain que leur gloire va s'éclipser pour jamais.

Qui d'entre eux pourrait, par exemple, mettre ses recherches en parallèle avec l'ouvrage que nous annon-

çons. L'auteur ne se propose pas moins que la formation des mondes, c'est-à-dire, à peu près la création, ou plus que la création même, car il fait et défait les corps, au moyen de ses systèmes, avec une facilité prodigieuse. En un clin d'œil il conduit l'Univers de son origine à sa fin.

Toutes ces choses se font très-simplement. L'auteur admet pour un de ses agens l'attraction universelle. Je m'empare, dit-il, du système de Newton. Puis il oppose à l'attraction une matière qu'il appelle expansive, qui est toute formée de petits cubes très-durs et très-élastiques. En cela, dit-il, je m'écarte du système de Newton. Ce n'était pas la peine d'en avertir.

Les physiciens et les chimistes considéraient jusqu'à présent les corps comme des assemblages de molécules matérielles en équilibre entre deux forces, l'attraction qui tend à les réunir, la chaleur qui tend à les écarter. Mais qu'est-ce que l'attraction elle-même ? qu'est-ce que la chaleur ? on l'ignore ; et sans s'embarrasser de leur nature intime on les admet dans le calcul et dans les expériences, seulement comme des forces dont l'existence est prouvée et dont les lois sont connues. L'auteur du livre que nous examinons va beaucoup plus loin : la répulsion que nous supposons produite par la chaleur, il l'attribue à sa matière expansive ; mais, de plus, il dit comment cette matière est faite et comment elle exerce son action.

Tantôt il la considère comme un ressort placé entre les molécules des corps, tantôt comme une sorte d'atmosphère adhérente à leur surface. Je dis qu'il la considère, car ses raisonnemens ne sont point soumis au calcul ; rien ne les lie, rien ne les enchaîne, et cela donne aux explications une merveilleuse facilité. Dans une théorie mathématique il est plus difficile de se faire illusions. Une fois que les élémens de la question que l'on traite sont enlacés par le calcul, vous n'êtes plus le maître d'altérer vos premières suppositions. Les erreurs ou les contradictions qu'elles impliquent ressortent d'elles-mêmes par l'effet du calcul et se développent malgré vous. Aussi, dans la plupart des ouvrages tout à fait systématiques, comme celui dont je parle, on ne

trouve ordinairement point de calculs, ou l'on n'en trouve que de très-simples et tout à fait isolés. Dans celui-ci, par exemple, on ne voit que des notions très-élémentaires de géométrie et d'arithmétique, qui sont presque toujours mal appliquées. L'auteur, s'il eût été plus instruit en mathématiques, aurait su que les attractions d'un système de corps ne se calculent pas aussi simplement qu'il le fait, et alors le vague de tous ses systèmes l'aurait d'abord frappé. C'est peut-être pour cela que dans ces derniers tems on a si souvent répété que l'étude des mathématiques dessèche l'imagination.

Quoi qu'il en soit, à force d'hypothèses, et en employant autant de principes que de faits, notre auteur rend compte de la manière dont se sont formés, non seulement tous les corps terrestres, mais la terre elle-même avec le soleil et les comètes. Il suffit pour cela de représenter par des cercles concentriques les sphères d'action de tous ces corps et de les entourer d'un carré pour représenter l'espace dans lequel se trouvait répandue la matière qui les forma. Vous voyez bien que le centre attire autour de lui cette matière, et tout est dit. La même méthode s'applique avec un égal succès à tous les corps célestes qui existent ou peuvent exister dans l'espace. L'auteur n'a pas cru nécessaire de l'appliquer en détail aux petites planètes nouvellement découvertes; en cela il a très-bien fait. Elles sont si petites que ce n'est pas la peine d'en parler après s'être occupé de si grandes choses, et en se donnant les mêmes facilités il n'y a pas de lecteur si simple qu'il soit qui ne puisse, de lui-même, expliquer aussi leur formation.

Mais pour nous borner aux choses terrestres, veut-on un exemple de la méthode de l'auteur et de sa fécondité? écoutons-le expliquer la formation du mercure. Je *suppose*, dit-il, que ses élémens soient de petits cubes qui peuvent se joindre sans laisser d'interstice entre eux. Leur force part du centre. Quand donc ils sont poussés les uns vers les autres *par l'agitation de l'atmosphère*, ils tendent à se rapprocher et glissent les uns sur les autres. Ainsi se forment de petits corps cubiques

pleins et parfaitement denses : *c'est la cause de la pesanteur du mercure* : et malgré cette pesanteur ils restent fluides , *parce qu'ils retiennent la matière expansive de leur surface*. Voilà , suivant notre auteur , comment le mercure est fait. Pour former la silice il ne prend plus des cubes , mais de petits élémens cylindriques et allongés qui s'appliquent et se joignent ensemble comme par une espèce de feutrage , ce qui fait que la silice est si dure et si difficile à fondre. Au lieu d'élémens cylindriques , prenez-en qui soient faits en forme de parallépipède , vous aurez l'or , et enfin avec une forme intermédiaire vous aurez le fer. Je crois que ces passages suffisent pour faire juger tout le livre et pour justifier ce que j'en ai dit.

L'auteur de cet ouvrage n'y a pas mis son nom. En cela il a donné une preuve de modestie que l'on rencontre rarement dans les faiseurs de systèmes. J'ignore absolument quel il peut être ; mais puisque nous sommes en train de supposer , je supposerais assez volontiers que c'est un homme grave , sérieux , et de bonne foi , qui vit retiré à la campagne , sans communication avec les hommes , et qui , ayant quelques notions superficielles des sciences physiques et mathématiques , est parvenu , par de longues méditations , à forger tout le système qu'il nous donne aujourd'hui. Si cela est , je le plains ; car il est cruel d'être dé trompé d'une chimère à laquelle on attachait beaucoup d'importance. Mais si je savais que le hasard dût faire tomber cet article entre ses mains , je lui dirais , pour le consoler : Vous n'êtes pas le seul qui imprimiez des systèmes absurdes ; depuis quelque tems cela est venu à la mode ; tout le monde s'en mêle , depuis les littérateurs jnsqu'aux médecins. Mais ils n'ont pas tous la même sagesse que vous avez eue , car ils ont grand soin de mettre leurs noms à la tête de leurs livres , et ils veulent à toute force qu'on les trouve excellens. Je suis persuadé que ce discours honnête me ferait pardonner par notre anonyme , le petit chagrin que mon article pourra lui donner. Il s'affligerait moins d'une disgrâce qui lui serait commune avec tant d'autres. D'ailleurs il aura encore la ressource

de dire que l'idée de son système est *poétique*, car aujourd'hui il n'y a presque pas de question qu'on ne puisse trancher par ce mot là. BIOT.

*GALERIE DE L'HERMITAGE*, gravée au trait, d'après les plus beaux tableaux qui la composent, avec la description historique par CAMILLE, de Genève; ouvrage approuvé par S. M. I. Alexandre I<sup>er</sup>, et publié par F. X. LABENSKY. — Tome I<sup>er</sup>, in-4<sup>o</sup>.

L'impératrice Catherine II, qui sut environner le trône de Russie de tout l'éclat du luxe et de la puissance, forma, dans son palais de l'Hermitage, une galerie de tableaux qu'elle rendit une des plus riches de l'Europe. Mais cette belle collection n'était connue que de ceux auxquels le rang ou la faveur donnent accès dans les maisons impériales. Les artistes, les amateurs, l'histoire des arts, manquaient d'une description qui les fit participer à ces richesses.

L'Empereur Alexandre a mieux senti que ses prédécesseurs, qu'il n'en est pas des trésors des arts comme des autres trésors; que le prix des premiers augmente en proportion du nombre de personnes qui sont admises à en jouir. En conséquence M. Labensky, conservateur de la galerie de l'Hermitage, a été autorisé à publier la description dont nous annonçons le premier volume, qui doit bientôt avoir une suite. Quoique ce volume porte la date de 1805, il n'est connu que depuis fort peu de tems à Paris. Les gravures en sont au simple trait, comme les éditions pittoresques de M. Landon. Mais si l'on a été imitateur dans le genre de graver, il faut convenir aussi qu'on a surpassé les modèles. Le trait des gravures de la galerie de l'Hermitage, nous paraît avoir encore plus de netteté, plus de finesse et d'effet. Le texte explicatif est en deux langues, en russe et en français, et très-bien imprimé. En tout, c'est un ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à la typographie de Saint-Petersbourg.

Les explications sont exactes et courtes, mais suffisantes pour faire connaître le sujet, le caractère, le

mérite et les défauts du tableau représenté par la gravure. On y a joint de petites notices sur chaque peintre et ces notices sont conformes à l'opinion établie parmi les connaisseurs.

Il est remarquable qu'on s'est préservé, dans cette description, d'un genre de charlatanerie très-commun dans les arts, et qui consiste à exalter beaucoup ce qu'on possède. Il aurait fallu sans doute pardonner à une nation nouvellement initiée aux beaux-arts, un peu d'exagération dans l'amour de la propriété : mais il est plus satisfaisant de la louer de savoir déjà attacher beaucoup de prix aux productions des grands talens, sans prétendre que toutes celles qu'elle a eu le bonheur d'acquérir soient des chef-d'œuvres incomparables. En regardant donc la description du musée de l'Empereur de Russie, publiée sous les yeux et avec l'autorisation de ce prince, comme un historique pour ainsi dire officiel, on ne peut qu'estimer beaucoup le ton de cet ouvrage. Voici quelques exemples qui suffiront pour juger de l'esprit des notices et des jugemens portés.

Après avoir décrit le sujet de la première gravure, représentant *une sainte famille*, par Raphaël, et avoir caractérisé le mérite de ce tableau, on observe qu'il « semble, par les draperies et la position gênée des personnages, appartenir aux premiers tems de Raphaël : qu'on n'y reconnaît ce maître que dans les têtes. »

De même lorsque l'auteur des notices fait ressortir le mérite d'une autre *sainte famille*, par Léonard de Vinci, il ajoute : « Si l'on osait reprocher quelque chose à cette production, ce serait un ton de chair un peu violet et un défaut de légèreté dans les draperies qui se ressentent de l'invincible éloignement qu'éprouvait Léonard à terminer ses ouvrages. On pourrait aussi s'étonner de voir un livre imprimé entre les mains de Sainte-Catherine, qui existait 1100 ans avant l'invention de l'imprimerie ; mais ces taches sont bien légères et ne sauraient diminuer l'admiration qu'inspirent des beautés du premier ordre. »

Je doute qu'il soit bien exact de dire que *Léonard de Vinci* éprouvait un invincible éloignement à terminer ses ouvrages, dans le sens où l'on entend le mot



*terminer* ; en peinture ; car tous les tableaux de ce peintre sont d'un fini extrême. Peut-être a-t-on voulu faire entendre que Léonard de Vinci était paresseux , ce qui demanderait encore une explication. Au reste cette critique , si c'en était une , serait fort peu grave , en comparaison de tout ce que l'on doit d'éloges à ce qui est bien senti et bien exprimé dans chaque article.

En préjugant le goût de nos lecteurs par le mien , j'imagine qu'ils aimeront à connaître comment les peintres de l'Ecole française sont appréciés à Saint-Pétersbourg. Il y a des opinions de localités pour les arts , comme pour tout ce qui tient au goût. On s'enthousiasme pour tels et tels maîtres dans un pays , tandis qu'ils sont dédaignés ailleurs. A la vérité cette observation ne peut guère s'appliquer au Poussin , à Lesueur , à Claude Lorrain , qu'on admire par-tout et qui sont , avec Sébastien Bourdon , les seuls peintres français dont il se trouve des tableaux compris dans le 1<sup>er</sup> volume de la *Galerie de l'Hermitage*. Mais laissons subsister la remarque pour la suite de cette collection , et parce qu'elle est vraie en elle-même , et voyons comment sont traités nos grands peintres : on ne peut jamais ennuyer en parlant de Nicolas Poussin , d'Eustache Lesueur et de Claude Lorrain , d'une manière digne d'eux.

Le premier tableau du Poussin , décrit , est celui qui représente Tancrède secouru par Herminie.

« Un sujet noble et touchant , une composition simple , une expression vraie caractérisent cet ouvrage du Poussin. L'événement qu'il retrace est un des plus intéressans de la *Jérusalem délivrée*. »

Suit l'exposition du sujet , puis le jugement continue :

« Cet ouvrage d'un dessin supérieur , prouverait seul que le Poussin , en se nourrissant des chef-d'œuvres de son art , ne négligeait pas l'étude des grands poètes. C'est par cette double étude qu'il a réussi à représenter plus naturellement et avec plus de vivacité qu'aucun autre les diverses passions qui nous agitent. Herminie n'exprime pas mieux chez le Tasse toutes les alarmes de l'amour , et Vafrin ( l'écuyer de Tancrède ) l'ardeur

du plus tendre zèle. La figure défaillante de Tancrède est sur-tout d'une extrême vérité.»

Dans la description du tableau dit *la Contenance de Scipion*, après l'exposé du sujet et le jugement de chaque partie en détail, l'éloge se résume ainsi qu'il suit :

« Cette composition touchante a le mérite de tous les tableaux du Poussin, celui d'attacher et de faire réfléchir. En même tems que l'artiste montre Scipion généreux, rendant le bonheur à une famille désolée, il n'oublie point les suites de la guerre, et par un contraste énergique, il laisse entrevoir Carthagène qui brûle, malgré l'humanité du vainqueur. »

Très-souvent l'admiration et la critique se trouvent réunies dans le même article, comme dans celui-ci : il s'agit d'un autre tableau du Poussin (*le Frappement du Rocher*).

« Poussin est ici dans tout son éclat : jamais il ne déploya plus de verve. Ce tableau de la soif des Israélites et du miracle qui l'apaise, est plein de chaleur et de poésie. Le Chantre de Godefroi n'est pas plus brillant, lorsqu'il montre en Syrie l'armée chrétienne en proie aux horreurs d'une longue sécheresse et secourue par les eaux du ciel. . . . »

« Cet admirable ouvrage n'est pourtant pas sans défaut. Le ruisseau coule déjà bien loin, et Moïse touche encore le rocher : ce geste inutile nuit à l'effet. De plus le grand homme qui commande aux élémens et qui devrait dominer la scène, manque à la fois d'énergie et de noblesse ; son attitude indécise le ferait presque méconnaître. Le reste est achevé. Le fond même est traité avec génie. Sous un ciel brûlant une immense perspective de rochers nus et arides semble *dérouler* aux yeux toute l'Arabie Pétrée. Ce passage morne et brûlé, sans trace humaine, ne présente que de sauvages repaires et la profondeur sinistre du désert. »

A l'occasion du tableau de Lesueur, représentant la mort de saint Etienne, on dit : « Cet immortel ouvrage réunit tout ce qui donne la gloire, expression vraie, composition simple et riche, beauté des formes, coloris chaud et vigoureux, draperies larges et bien jetées, et

sur-tout cet intérêt si rare, ce charme attachant qui retient et rappelle sans cesse. Les connaisseurs les plus difficiles ne pourraient y désapprouver que les jambes et les bras de l'homme qui tient la main du Martyr. Le dessin de ces parties manque de légèreté et il en résulte une roideur peu agréable. Mais c'est une de ces taches légères qui peuvent échapper au talent, comme une étincelle de génie à la médiocrité. »

L'auteur a observé plus haut que Lesueur a déployé dans le groupe du côté droit « toute la richesse de son génie et que c'est-là qu'il est l'égal de Raphaël, »

CLAUDE LORRAIN : « Favoris des muses champêtres, Gessner, Thompson, Virgile, poètes charmans, dont la voix harmonieuse nous entraîne sur les montagnes ou dans les profondes vallées et nous fait préférer la simplicité des chaumières, les soins des troupeaux, les jeux des bergers, la fraîcheur des grottes et des sources, l'ombre silencieuse des bois aux délices des villes ! chantres immortels de la nature, dans un art non moins brillant que le vôtre, vous avez ici votre égal ! Les pinceaux de Lorrain rivalisent vos chalumeaux et ces mêmes objets que l'harmonie de vos accords offre si délicieusement à l'oreille, ce peintre admirable les retrace aux yeux avec la même vérité et les mêmes charmes. Quelle poésie dans ses ravissans paysages, soit que chassant la nuit, il les réjouisse du sourire de l'Aurore, soit qu'il les illumine de tous les feux du jour, soit qu'il les trouble par les orages ! Mais ici comme il sait les ennoblir ! etc. »

Le sujet de ce tableau est *Jésus avec ses disciples, sur la route d'Emmaüs.*

« Claude Lorrain a embelli cette solitude des sites les plus rians. Les antiques débris d'un temple, entremêlés d'arbres et de verdure et placés au pied d'une colline couverte d'épais ombrages, occupent le côté droit du tableau. Des campagnes fécondes paraissent ensuite et conduisent aux bords du lac de Tibériade, dont les eaux légèrement sillonnées par quelques barques étendent leur azur argenté jusqu'au pied des montagnes éloignées. L'œil, en revenant à gauche parcourt des vallées, des bois, des collines, et se repose enfin sur

un massif couronné de bocages, auprès desquels on voit une forteresse ruinée d'où sortent des voyageurs. Une prairie un peu élevée qu'environne un ruisseau remplit le milieu du paysage. Quelques animaux solitaires, des biches, des chevreuils, pâturent paisiblement autour. Le calme est parfait : l'air est à peine agité et le plus beau ciel s'élève et se déploie comme un dais transparent sur ces riches campagnes. »

Nous avons fait plusieurs citations, parce que l'ouvrage n'est encore qu'entre les mains de très-peu de personnes en France et qu'il nous a semblé nécessaire, pour s'en former une idée juste, de connaître non-seulement les jugemens portés sur les tableaux, mais aussi la manière d'exposer les sujets et d'en décrire la poésie.

Pour achever de rendre compte des peintres français qui figurent dans ce premier volume, il ne reste que l'article de Sébastien Bourdon, qui tiendra peu de lignes. Le sujet du tableau décrit est tiré des *Métamorphoses* d'Ovide, c'est *Persée et Andromède*. Nous passons la composition du peintre, qui est très-poétique, pour arriver au dernier résultat du jugement : « L'esprit du peintre ne mérite pas moins d'éloges que son pinceau. Un palmier, près Persée, est un trait fin et naturel que Bourdon ne doit qu'à lui-même. Mais la verve de cet artiste se montre particulièrement dans l'expression de Pégase. Ce n'est ni sa blancheur éclatante, ni ses ailes qui le font reconnaître, c'est le feu qui l'anime. Il bondit, il secoue la tête avec véhémence; et l'œil ardent, les naseaux ouverts, il appelle un poète pour chanter Persée. Si les formes d'Andromède et celles de l'Amour avaient plus de légèreté, on ne pourrait rien blâmer dans cet ouvrage. »

On indique à chaque article si le tableau a été gravé antérieurement et par qui. Quelquefois même on cite le cabinet d'où il a été tiré pour la Russie. Nous aurons quelquefois la douleur de nous rappeler que des chef-d'œuvres qui ont appartenu à la France ont pris cette route. Mais l'opulente Angleterre, dont le repos intérieur n'a pas été troublé, depuis un siècle et demi, où les grandes fortunes n'ont pas éprouvé un bouleversement général, aura l'humiliation de voir que la

Galerie de l'Hermitage est en possession des plus précieux tableaux (1) de sir Robert Walpole, l'un de ses ministres les plus fastueux, de milord Houghton et d'autres possesseurs de cabinets renommés.

La *Galerie de l'Hermitage* paraît par livraison de 15 gravures avec leur texte. Ainsi le premier volume contient 45 sujets, savoir : un tableau du Perugin, un de Raphaël, un de Léonard de Vinci, deux d'Annibal Carrache, un du Dominiquin, deux du Corrège, un de Paul Veronèse, un du Titien, un Giorgion, un de Barroche, deux du Guide, un de Carle Maratte; un de Carle Dolce, deux d'André del Sarte, trois de Salvator Rosa, deux de l'Albane, un de Sébastien del Piombo, deux de Lesueur, cinq du Poussin, un de Claude Lorrain, un de Sébastien Bourdon, un de Rubens, quatre de Vandyck, un de Lucas Jordane, deux de Rembrandt, un de Paul Potter, un de Mieris et un de Murillo.

L'ouvrage entier formera trois volumes, divisés en neuf livraisons, dont il en paraît une tous les quatre mois. Le prix de chaque livraison est de 36 francs. On souscrit à Paris, chez *Nicolle*, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucaud, à la librairie stéréotype.

LE BRETON.

~~~~~

VIE DE VICTOR ALFIERI, écrite par lui-même et traduite de l'italien par M. ***. — Deux vol. in-8°. — A Paris, chez *Nicolle*, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

L'ITALIE a perdu depuis peu d'années trois des plus grands poètes qu'elle ait eus dans ces derniers tems, Parini, Cesarotti et Alfieri; car cette terre si féconde dans les arts de l'imagination, et que l'on dit toujours épuisée, produit toujours; et ce qui prouve qu'elle con-

(1) De ce nombre est le beau tableau de Rembrandt, qui représente le sacrifice d'Abraham. C'est peut-être de tous les ouvrages de ce maître, celui où il a montré plus de noblesse, plus d'inspiration et où il est moins incorrect.

serve sa vigueur, c'est que ces trois hommes de génie qui viennent de disparaître, étaient, et différens entre eux, et différens de tous les autres; que chacun d'eux était original et a donné à sa patrie un nouveau genre (1).

Alfieri a excellé dans le plus noble, dans celui où l'Italie avait le plus grand besoin d'un réformateur et presque d'un créateur. Les Tragiques italiens du seizième siècle avaient renouvelé la Tragédie antique au lieu d'en inventer une adaptée aux mœurs des tems modernes; ceux du dix-septième donnèrent dans tous les écarts d'une imagination romanesque et dans tous les abus de la recherche d'esprit, tandis que les Français, mêlant ensemble les élémens de l'art ancien, et ceux que fournissait l'état social des peuples modernes, créaient un système nouveau, un art tragique qui leur appartient, que les étrangers critiquent, mais qu'ils imitent et qu'ils envient.

Le commencement du dix-huitième siècle parut être une époque de renaissance pour la Tragédie italienne. Le savant jurisconsulte et excellent critique Gravina en traça les règles avec beaucoup de philosophie et de goût. Il fut moins heureux à en donner des modèles, et ne fit que prouver, dans ses cinq froides et ennuyeuses Tragédies, qu'il ne s'agissait plus seulement d'imiter les anciens, qu'il ne suffisait pas de purger le théâtre des vices que le dix-septième siècle y avait introduits, et qu'il fallait autre chose que revenir aux copies faites dans le seizième d'après l'antique. Ce qu'il fallait faire, disons-le sans orgueil et avec vérité, c'était nous qui l'avions fait. Un poète italien de la même époque, Martello, le sentit; ses nombreuses Tragédies (2), composées dans le système français, auraient eu peut-être un succès plus durable s'il n'avait pas poussé trop loin l'imitation, en substituant aux vers blancs *endeca syllabes*,

(1) J'y devrais ajouter *Casti*. L'emploi qu'il a fait de son talent et la direction qu'il lui a donnée peuvent n'être pas approuvés de tout le monde, mais personne ne peut méconnaître son génie, sa facilité piquante, et son originalité.

(2) Son théâtre en comprend treize ou quatorze.

que les Italiens avaient adoptés jusqu'alors, les vers alexandrins de douze syllabes rimés uniformément deux à deux, qu'il ne faut peut-être pas blâmer chez nous, mais qu'il est bon de nous laisser. Il donna son nom à cette sorte de vers : c'était un honneur dangereux ; la chute du crédit des vers martelliens, entraîna bientôt après celle de la réputation de Martello.

De toutes les tentatives faites alors, la plus heureuse et la plus célèbre est celle du marquis *Maffei* dans sa Tragédie de *Mérope*. On pouvait faire mieux, Voltaire l'a prouvé ; mais composer en Italie, à cette époque (5), une Tragédie intéressante, passablement régulière, conduite raisonnablement, écrite de bon goût, telle enfin qu'on la lit et qu'on la voit même encore au théâtre avec plaisir, c'était assurément un grand pas vers cette réforme dramatique dont les esprits étaient occupés.

Peu de tems après, le savant abbé Conti conçut en France pour sa patrie le plan d'un théâtre entier tiré de l'histoire romaine, et en commença l'exécution par quatre Tragédies (1), d'un genre austère, élevé, quelquefois même sublime, où il marqua les trois grandes époques de cette histoire, la fondation de la république, sa chute et les suites de cette chute sous Tibère. Mais quel que soit le mérite de ces quatre pièces, elles sont plus faites pour être lues que pour être représentées.

Plusieurs poètes encore, tels que le marquis Gorini Corio, Don Alphonse Varano, et quelques autres, entrèrent dans la lice et y obtinrent des succès. Les chefs-d'œuvres de nos grands-maîtres étaient traduits, et l'étaient par des hommes tels que l'abbé Conti lui-même, Prugnot, Bettinelli, Cesarotti, etc. Le sort de la Tragédie italienne semblait fixé : il paraissait décidé qu'elle serait toute française.

Mais pendant ce même tems, elle avait sur les théâtres d'Italie un rival qui y prenait chaque jour plus d'empire, et qui finit par l'en chasser entièrement ;

(5) En 1714.

(1) Junius Brutus, Marcus Brutus, Jules César, et Drusus fils de Tibère.

c'était le Drame en musique ou l'Opéra. Né dans le siècle précédent, il acquit un plus haut degré de noblesse et de force entre les mains d'Apostolo Zeno ; Métastase y ajouta un grand charme et une séduction irrésistible. Une musique sublime, chantée divinement, contribuait sans doute beaucoup à cette faveur toujours croissante ; mais il y avait dans les drames eux-mêmes, sur-tout dans ceux du dernier de ces deux poètes, un mérite qui soutenait à la lecture l'effet produit au théâtre. Métastase devint enfin le poète dramatique par excellence. On sut par cœur dans toute l'Italie, non-seulement les airs, mais des scènes entières de ses tragédies lyriques, et comme il y exprimait tous les sentimens, depuis les plus sublimes jusqu'aux plus tendres, il séduisit toutes les classes d'auditeurs et de lecteurs, toucha toutes les âmes et satisfit tous les goûts.

Alors la Tragédie purement déclamée, qui dans ses plus beaux jours n'avait jamais jeté le même éclat, faute de théâtres fixes et faute d'acteurs, fut entièrement éclipsee, et quelques pièces isolées qui parurent de tems en tems, n'empêchèrent pas de s'accréditer l'opinion que la Tragédie chantée était la seule en Italie, et Métastase le seul poète.

Les choses étaient en cet état lorsque le piémontais Alfieri conçut le projet de redonner à l'Italie un théâtre tragique ; il se fit un nouveau système, et quant au plan, et quant au style ; il réussit peu d'abord : il s'obstina, travailla sans relâche pendant quinze ans, lassa enfin ses critiques à force de talent et de constance, et fut élevé, même de son vivant, par une voix presque unanime, à la place qu'il avait tant ambitionnée, celle de premier dans son art, dans un art qu'il avait, sinon créé, au moins renouvelé et tellement perfectionné qu'il y mérita le titre d'inventeur, le plus noble qu'on puisse obtenir dans la carrière des arts.

On savait qu'il n'y était pas parvenu sans beaucoup de peine. On n'ignorait pas que, né dans une partie de l'Italie où l'on en parle peu et mal la langue, manquant de premières études, et ayant eu une jeunesse très-dissipée, il lui avait fallu pour apprendre à écrire en vers italiens, à peu près les mêmes efforts qu'à un étranger.

qui eût fait la même entreprise. On savait aussi qu'ayant voulu écrire librement, il avait en quelque sorte renoncé à son pays, qu'il avait préféré Florence, qu'il avait voyagé en Angleterre et en France; que s'étant trouvé à Paris lorsqu'éclata la révolution française, il en avait fortement et chaudement embrassé les opinions; qu'il n'en avait pas de même adopté les progrès, et qu'étant sorti précipitamment de France après le 10 août 1792, les hommes violens et ignorans qui gouvernaient alors l'avaient traité comme émigré, avaient saisi et confisqué ses meubles et même ses livres; qu'Alfieri sensible, comme il avait droit de l'être, à cet outrage, en avait conçu une haine implacable contre les Français; que de retour à Florence, fidèle à sa haine, que redoublait encore une édition faite à Paris de ses ouvrages philosophiques, remplis de sentimens qu'il ne se souciait plus de professer; travaillant toujours, s'excédant même de travail et se nourrissant de fiel, il s'était enfin détruit et consumé avant le tems.

Sa mort mit en deuil tout le Parnasse italien et tous les amis des lettres italiennes. Bientôt après parurent six volumes de ses Œuvres posthumes (5); c'étaient des traductions en vers et en prose, quelques nouveaux ouvrages dramatiques (6), et des satires où il y a plus d'amertume et d'empportement que de talent et de génie. Ceux à qui la gloire d'Alfieri était chère gémissaient de ce qu'on n'eût pas mis plus de discernement et de choix dans cette publication : la traduction complète de l'érence, quoiqu'estimable à plusieurs égards, celle même de Salluste, la meilleure de toutes, ne les consolait pas; la version imparfaite et à peine ébauchée de l'Enéide, qui parut ensuite, les affligea sensiblement.

La dernière livraison leur a donné depuis peu six comédies d'un genre particulier, où domine ce sel amer qui distillait sans cesse de la plume de l'auteur; un petit recueil de sonnets, qui ne sont ni bien ni mal, et enfin, dans les deux derniers volumes, l'ouvrage qui devait

(5) Il était mort en septembre 1803 : elles portent la date de 1804.

(6) Abel, et Alceste.

inspirer le plus d'intérêt et de curiosité, la vie d'Alfieri écrite par lui-même. Trois éditions coup sur coup l'ont répandue dans toute l'Italie : un assez grand nombre d'exemplaires ont circulé en France, et sont entre les mains de tous les amateurs de la littérature italienne. Ils y ont appris ce qu'ils ignoraient des particularités de la vie orageuse d'un grand homme dont ils admiraient le génie et dont ils plaignaient les faiblesses : ils y ont appris aussi beaucoup de choses qu'ils aimeraient mieux ignorer.

Cette *Vie* a été traduite en français, et vient de paraître. Elle doit être beaucoup lue, et ce qui est fâcheux, elle le sera par bien des gens qui ne connaissent Alfieri que de nom, à qui son mérite et sa gloire poétique sont des objets étrangers et tout à fait indifférens. Quelle idée y prendront-ils de cet homme célèbre, de ses qualités morales, de son caractère, de la trempe même, de l'étendue et de la rectitude de son esprit ? Et ceux qui savent qu'il s'est déclaré le censeur, le dépréciateur, l'irréconciliable ennemi des Français, ne triompheront-ils pas de le voir se discréditer ainsi lui-même ?

C'est pour prévenir les conséquences de ces jugemens précipités que je voudrais jeter ici quelques idées. Je voudrais arrêter l'effet des préventions, en accordant ce qu'il faut à la justice. Je l'essaierai autant que me le permettent une composition aussi rapide et un espace aussi borné, sans que mon impartialité puisse être altérée par les traits dont l'Auteur m'a personnellement frappé. Ces traits ont disparu dans la traduction française, et ce n'est pas ici que j'y dois répondre, puisqu'ici je n'écris que pour des lecteurs français. Je parlerai aussi de cette traduction, et s'il faut le dire d'avance, ce ne sera pas aussi favorablement que je l'aurais voulu.

Je dois d'abord, quant à l'ouvrage, passer condamnation sur presque tout le premier volume. La plupart des détails où l'auteur y est entré sur son enfance, son adolescence et sa jeunesse, étaient ou inutiles, ou même encore pis. Chose bizarre entre toutes les autres dans cet homme, en qui il y avait tant de bizarreries ! De tous les sentimens, dit-il, qui l'ont conduit à écrire sa vie, le plus fort a été son amour-propre : et, dans presque

toute cette première moitié, il ne nous révèle que des niaiseries et des turpitudes; il les révèle gratuitement, et comme de gaité de cœur, sans que cela puisse être bon ni à lui, ni à personne, ni servir au seul but raisonnable qu'il dit s'être proposé. Il n'ignorait pas que la Postérité s'occuperait de lui; qu'après sa mort, on voudrait mettre une Notice sur sa vie en tête de ses ouvrages, comme on le fait pour tous les auteurs de quelque célébrité. Il a voulu laisser des matériaux sûrs et authentiques pour cette Notice; en cela, il a fort bien fait. Mais de quoi s'agit-il dans ces sortes de biographies? de la vie littéraire de l'homme de lettres, et point du tout de la vie du bambin, ni de celle de l'écolier, ni de celle du jeune homme livré aux violences d'un caractère indompté et presque sauvage, aux dissipations du monde, des voyages, des femmes, à l'agitation et à l'ennui d'une existence vague, sans direction et sans but. Cela était bon dans les *Confessions* de J. J. Rousseau; mais on a trop suivi son exemple; et cela n'a été bon encore dans aucun de ses imitateurs.

Alfieri s'était fait lui-même. A vingt-six ou vingt-sept ans, il était sorti d'une espèce d'engourdissement et de léthargie; il avait secoué les chaînes de l'ignorance et de l'oisiveté: long-tems enfant, et puisqu'il nous a donné le droit de le dire, un méchant et un sot enfant, il voulut devenir homme, il le devint; il voulut être un homme distingué, un grand homme, et il le fut. Sans doute il y avait là de quoi flatter son amour-propre. Là il y avait aussi, sous le point de vue littéraire, de quoi donner un grand et utile exemple de ce que peut la volonté et des bons fruits d'une détermination bien prise et suivie obstinément. Les obstacles qu'il avait eus à vaincre étaient les plus invincibles de tous, puisqu'ils étaient en lui-même. Ils étaient dans une éducation mal dirigée et presque nulle, dans le malheur d'être resté trop jeune maître de lui et d'une fortune de trente à quarante mille livres de rente, dans l'absence totale d'instruction, même la plus vulgaire, de penchant pour en acquérir, d'instinct le plus léger pour les lettres et pour la gloire; dans un orgueil excessif, une pétulance indomptable et une irascibilité presque féroce;

dans les désordres d'esprit, d'imagination et de conduite où avaient dû le jeter l'ardeur et le premier feu des passions, au milieu de cette vie errante et inoccupée. Il fallait bien qu'il fît connaître ces obstacles. Il y avait à gagner pour sa gloire, en même tems que pour l'instruction qu'il pouvait et qu'il voulait donner. Mais était-ce là de quoi remplir un volume? Vingt ou vingt-cinq pages suffisaient pour ce qui en tient ici deux cent cinquante.

Qu'avait-on besoin de savoir toutes les puérilités dont il a rempli les cinq chapitres de sa première époque, et même une grande partie des dix chapitres de la seconde? Il a beau les présenter comme des faits qui peuvent servir à l'étude du cœur humain, à la connaissance des élémens dont se composent nos premières affections et nos premiers penchans; ce n'est point de cela qu'il s'agit. Quels étaient ses penchans à lui et ses affections dans ce premier âge? C'est tout ce que nous voulons savoir, afin de mieux apprécier les efforts qu'il fit ensuite pour les diriger ou pour les vaincre. Il commence ainsi son quatrième chapitre : « Voici une esquisse du caractère que je manifestais dans les premières années de ma raison naissante. Taciturne et tranquille pour l'ordinaire, mais quelquefois extrêmement pétulant et babillard, presque toujours dans les extrêmes, obstiné et rebelle à la force, soumis aux avis qu'on me donnait avec amitié, contenu plutôt par la crainte d'être grondé que par toute autre chose, d'une timidité excessive, et inflexible quand on voulait me prendre à rebours. » A merveille : voilà un résultat; voilà ce que je cherche à démêler dans ces premiers traits.

Joignez à cela l'ignorance du premier précepteur I.aldi, qui n'empêche pas son jeune élève d'aller jusqu'à l'explication de *Cornelius-Nepos* et de *Phèdre* : ajoutez les premiers développemens des facultés amoureuses annoncées par les impressions que l'enfant éprouvait auprès de sa sœur, quoique ce soient là de ces choses qui nous sont arrivées à tous; et même, si vous voulez, les impressions toutes semblables que faisait naître en lui la vue des jeunes moines qui trompaient son instinct

par leur ressemblance avec cette chère sœur, quoique nous n'aimions pas trop en deçà des monts les erreurs de cette nature : dites encore que de ses affections naissantes, de ses études imparfaites, de sa santé débile, et de sa solitude presque totale, déjà résultait en lui ce penchant à la mélancolie qui devint ensuite une des parties dominantes de son tempérament et de son caractère; vous aurez dit tout ce que je suis curieux d'apprendre sur la première enfance d'Alfieri, jusqu'à son entrée à l'Académie.

Il s'est trompé dans la division même de son ouvrage. Il le partage en quatre époques : enfance, adolescence, jeunesse, virilité. Mais la seconde de ces époques, il la commence à cette entrée dans l'académie de Turin; il n'avait alors que neuf ans, et les premiers chapitres de cette seconde époque, intitulée *Adolescence*, contiennent les faits et gestes d'un adolescent de neuf, de dix et de douze ans. C'est à quatorze qu'on l'est ordinairement. « L'âge de douze et treize ans, dit l'auteur d'*Emile*, est le troisième état de l'enfance. Je continue à l'appeler enfance, faute de terme propre à l'exprimer; car cet âge approche de l'adolescence, sans être celui de la puberté. » Les lois du Piémont mettaient à quatorze ans un jeune homme hors de tutelle; et précisément à cet âge Alfieri perdit son tuteur dont il hérita. Sa liberté totale, son passage dans l'Académie à l'appartement où l'on était maître de ses actions, sa fortune accrue et mise toute entière à sa disposition, font réellement dans sa vie une époque nouvelle : c'est là qu'elle devait commencer aussi dans son ouvrage.

Quoi qu'il en soit, à cette Académie, espèce de collège où les jeunes nobles se préparaient à suivre, et où ils suivaient même les études de l'Université, quand ils étaient censés en être devenus capables, Alfieri n'apprit pas grand chose, et il n'y avait pas grand chose à apprendre. L'enseignement y était si borné, les maîtres si ignorans, la surveillance si peu active, la nourriture même si mauvaise, qu'il n'y croissait ni de corps, ni d'esprit, et qu'il est réduit à remplir ses premiers chapitres de détails, ou de collège, ou de famille, presque également dépourvus d'intérêt.

Sa santé déjà faible y devient habituellement mauvaise. Souvent couvert de plaies, qui lui attirent de la part de ses ingénieux camarades le titre de *charogne*, il se dépite et s'isole de plus en plus. Il se traîne jusqu'en rhétorique, n'entendant presque rien aux auteurs qu'on lui fait expliquer, et ne connaissant rien autre chose; ayant seulement réussi à lire en cachette quelques chants de l'*Arioste*, le *Virgile* d'Annibal Caro, deux ou trois opéras de Métastase, et avec le consentement de son maître, quelques comédies de Goldoni; mais ces lectures faites sans guide, sont sans fruit et ne laissent en lui aucune trace. Il n'en passe pas moins en philosophie, en vertu d'un bel et bon examen, et cette philosophie qu'il va faire matin et soir à l'Université, consiste, pendant la première année, à écrire en latin sous la dictée et à apprendre par cœur, sans y comprendre un mot, des cahiers de philosophie péripatéticienne, et à écrire et apprendre de même, pour études géométriques, les six premiers livres d'Euclide. « Je n'ai pu jamais, dit-il, comprendre la quatrième proposition, et je ne l'entends pas même à présent, ayant eu toujours la tête absolument *anti-géométrique*. » Ceci commence à être remarquable et singulier. La seconde année se passe avec le même succès dans l'étude de la physique et de l'éthique ou de la morale, le tout dicté en latin, écrit, appris pas cœur et tout à fait *inentendu*. « J'avouerai à ma honte éternelle, dit l'auteur, et pour l'amour de la vérité, qu'ayant étudié pendant une année entière la physique sous le célèbre père Beccaria, il ne m'en est pas resté une définition dans la tête. Je n'en sais pas un mot, et je ne comprends rien à son savant cours d'électricité, qu'il a enrichi de tant de découvertes importantes. »

Mais enfin cette force de tête qu'on ne peut méconnaître dans Alfieri devenu homme et poète, ne s'annonçait-elle donc par aucun signe, par aucun pronostic dans son enfance? non, par aucun absolument. Quant à ses dispositions poétiques, on n'y en trouve d'autre annonce qu'un fort mauvais sonnet fait à 13 ans, à Coni, chez son oncle, où il était en vacance. Il croit lui-même qu'il n'y avait ni rime, ni mesure. Le sonnet n'en fut

pas moins loué par tout le monde, excepté par l'oncle, militaire plein de sévérité, qui, n'entendant rien à la poésie, ne fit que se moquer du jeune poète. « Cela, dit Alfieri, me fit passer toute envie de faire des vers jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; et combien de vers, bons ou mauvais, mon oncle n'étouffa-t-il pas avec ce premier sonnet ! »

A la physique succède, et toujours avec les mêmes résultats, l'étude du droit civil et canonique : elle n'a pour lui d'autre effet que de lui redonner, par l'application qu'elle exige, une maladie dégoûtante qu'il avait déjà eue, espèce de teigne, qui le force à se faire couper les cheveux, et à s'affubler d'une perruque; cet ornement devient l'objet des polissonneries et des attaques de ses camarades de chambrée; il ne parvient à les faire cesser qu'en s'y prêtant de bonne grâce, et en pelotant le premier en l'air sa malheureuse perruque. Trait puéril, dont il tire sérieusement et comme une espèce d'affabulation cette conséquence morale : « J'appris dès-lors qu'il faut avoir l'air d'abandonner volontairement ce que nous ne pouvons empêcher qu'on ne nous ôte. » Ceci m'a rappelé que j'avais vu dans mon enfance un trait encore plus fort de morale et de politique. Un vieux commissionnaire ou porte-faix se tenait de mon tems à la porte du collège de Rennes; nous l'appelions le père *la Déroute*; il avait sur sa tête chauve et grisonnante, mais non pas crevassée et pourrie comme celle d'Alfieri, une vieille perruque, que des écoliers malins faisaient quelquefois sauter. Il courait après, la menait lui-même à grands coups de pied, faisait rire les marmots par ses bouffonneries, et quand il était las de ce jeu, ordonnait d'un ton très-grave qu'on lui rapportât et qu'on lui remit sa perruque. On la relevait, on la portait en cérémonie, et c'était à qui la remettrait sur la tête de *la Déroute*, à qui on finissait toujours par donner quelques sous pour sa peine. Pourquoi n'en concluerais-je pas, en suivant la même méthode, qu'à céder ainsi volontairement, on regagne ce qu'on a perdu, et qu'on y fait encore quelques profits ?

Outre les deux cours qu'Alfieri suivait à l'Université, il recevait à l'Académie avec aussi peu de profit des leçons

de géographie, de clavecin, d'armes et de danse. Son maître dans ce dernier art ne put lui rien apprendre et nous rendit auprès de lui un très-mauvais service. Ce maître était un français nouvellement arrivé de Paris. Son air poliment incivil, la caricature continuelle de ses mouvemens et de ses discours, redoublèrent l'aversion innée que le jeune académiste ressentait *pour cet art de marionnettes*. Cela fut au point que quelques mois après, il quitta ses leçons et qu'il n'a jamais su danser un menuet. Bref, il a toujours depuis confondu dans sa haine le menuet et les Français. Un Italien qui juge les Français d'après un maître de danse, ne ressemble-t-il pas à un Français qui jugerait les Italiens d'après Arlequin et Scaramouche?

Cet *anti-gallisme* d'Alfieri, cette haine si violente et si constante, avait encore deux fondemens qui n'étaient pas moins solides. Dès sa première enfance, il avait vu passer à Asti, dans des carrosses, la Duchesse de Parme et les Dames françaises de sa suite; et ces Dames avaient toutes beaucoup de rouge : donc.... de plus, en étudiant la géographie, il voyait sur sa carte que la France était un très-grand pays, que l'Angleterre et la Prusse en étaient deux forts petits. Or, les Français avaient été battus dans la dernière guerre par les Anglais et par les Prussiens : donc... On sent toute la justesse de ces conclusions : la première n'est que ridicule; la seconde prouve qu'il nous était impossible d'éviter sa haine. Il nous haït d'abord à cause de nos défaites; il nous haït ensuite à cause de nos victoires. C'était une vraie fatalité.

Devenu son maître à quatorze ans par la mort de son oncle, il trouve enfin un exercice de son goût, c'est l'équitation. Bientôt il y excelle, et il doit à cet agréable et noble exercice, dont il a conservé la passion toute sa vie, le retour de sa santé, le développement de son corps, une certaine vigueur qu'il n'avait jamais eue, enfin une nouvelle existence. Il n'en restait pas moins à l'Académie; mais au premier appartement, où un jeune homme était aussi libre que s'il eût été chez lui. Le manège, les beaux habits, des amis, des compagnons, des flatteurs, enfin tout ce qui vient et ce qui s'en va avec

l'argent, plus d'étude, plus de lecture, sinon celle de quelques romans français, tel fut l'emploi de son tems et telles furent ses jouissances, en entrant à la fois dans son adolescence et dans la libre disposition de son bien.

Il en fut à peu près de même jusqu'à la fin de cette époque; elles'écoula presque toute entière dans une dissipation sans objet et dans une oisiveté complète. Son amour pour les chevaux fut sa première émotion forte. Il en acheta d'abord un si beau et il l'aima si passionnément, qu'il en perdait l'appétit et le sommeil; bientôt il en eut un second de main, deux de voiture, un de cabriolet, et puis encore deux de selle. Un carrosse très-élégant, un grand luxe d'habillemens, un domestique nombreux, le mettaient à l'Académie de pair avec les jeunes anglais et les autres étrangers les plus riches. Il en sort enfin et entre au service du roi de Sardaigne, dans un de ces régimens provinciaux qui, ne se réunissant, en tems de paix, que deux fois par an et pour peu de jours, laissaient à leurs officiers tout le loisir de ne rien faire, seul état, dit-il naïvement, qu'il voulût véritablement embrasser.

La manie des voyages s'empare subitement de lui. Pour la satisfaire, il se lie avec quelques-uns de ses camarades d'Académie qui partent sous la conduite d'un gouverneur. Il est obligé de monter une petite intrigue pour obtenir la permission du roi. « Le roi, dit-il, qui, dans notre petit pays, se mêlait de toutes les petites affaires, n'avait aucun penchant à laisser voyager sa noblesse, et sur-tout un enfant qui sortait alors de sa coquille, et qui annonçait un certain caractère. Il fallut que je me courbasse beaucoup; mais heureusement cela ne m'empêcha pas ensuite de me relever tout entier. »

En finissant cette seconde Partie, l'auteur s'aperçoit très-bien qu'elle se compose de minuties, plus insipides encore que celles de la première. Il conseille à ses lecteurs de ne s'y pas arrêter beaucoup, *ou même de la sauter à pieds joints*. Ces derniers mots ne sont point dans la traduction : je n'ai pu deviner pourquoi; si ce n'est parce qu'on aura senti qu'il était trop absurde

qu'un homme de talent se donnât la peine d'écrire ce qu'il reconnaît lui-même pour tout à fait indigne d'être lu.

GINGUENÉ.

(*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

REVUE.

LITTÉRATURE ANGLAISE. Si l'on a raison de s'élever avec amertume contre cette manie ridicule et pernicieuse de naturaliser parmi nous le goût des modes anglaises, et d'intervertir par un caprice bizarre un ordre de choses que le tems et le goût semblaient avoir consacré; on aurait tort d'étendre cette exclusion au delà des bornes où elle doit s'arrêter, et de se croire autorisé à rompre avec les Anglais tout commerce scientifique et littéraire, par cela seul qu'il est aussi sage que politique de renoncer aux produits de leurs fabriques. Que la profonde inimitié que doit inspirer à tout Français une nation qui met hautement au nombre de ses vertus la haine qu'elle porte à la nôtre, ne nous rende pas injuste envers elle! En convenant que les Anglais, dans presque tous les arts libéraux, sont restés au-dessous des autres nations civilisées de l'Europe, on est forcé de reconnaître qu'ils marchent nos rivaux dans les sciences, et que leur littérature (inférieure à la nôtre à plusieurs égards), se distingue cependant par l'originalité, la hardiesse et l'abondance. Nous ne traindrons pas d'avancer, qu'après l'étude des langues anciennes (hors desquelles il n'est point de salut en littérature), aucune autre n'est plus propre que l'étude de la langue anglaise, à étendre la sphère de nos connaissances et à multiplier nos moyens de richesses.

Sous ce point de vue, l'entreprise du Journal anglais, publié depuis deux ans par MM. Parsons et Galignani, sous le titre de *The monthly repertory of English litterature* (1),

(1) *The monthly repertory of English litterature, or an impartial account of all the Books relative to litterature, arts, etc.* (Répertoire de la littérature anglaise, ou Compte impartial de tous les livres qui ont rapport à la littérature, aux arts, etc.)

Ce Journal paraît tous les mois: il est publié par Parsons et Galignani, libraires, rue Vivienne, n° 17. — Chaque numéro a six feuilles d'impression. Le prix de la souscription, pour l'année, est de 30 fr. et 18 fr. pour six mois, franc de port.

(Répertoire de la littérature anglaise), est un véritable service rendu au petit nombre d'amateurs et de gens de lettres à qui cette langue est familière.

C'est avec l'intention d'en étendre les avantages à toutes les classes de lecteurs, et d'enrichir le *Mercur de France* d'une nouvelle branche de littérature, que nous nous proposons d'y faire connaître par analyse, ou par traduction, les ouvrages ou les morceaux d'un intérêt général que les papiers anglais pourrout nous fournir.

Nous commencerons, par les extraits suivans, à remplir l'engagement que nous contractions avec nos lecteurs.

Correspondance du Ministre Walpole avec le Cardinal de Fleury (2).

On a quelquefois parlé de la vénalité du Parlement d'Angleterre; il peut être curieux d'entendre à ce sujet sir Robert Walpole, premier ministre du Cabinet britannique sous le règne précédent.

On sait que ce ministre se montra constamment avocat très-zélé de la paix. Sa correspondance avec le cardinal de Fleury, contient quelques vérités curieuses.

« Je suis très-embarrassé, dit-il, de savoir comment m'y » prendre pour empêcher ces gens-là de se battre; non » qu'ils soient fermement résolus à la guerre, mais parce » que je suis moi-même disposé à la paix. »

Et ailleurs :

« Je paie un subside à la moitié des membres du parle- » ment pour m'assurer de leurs dispositions pacifiques; mais » comme le roi n'est pas assez riche, et que ceux à qui je ne » puis rien donner se déclarent ouvertement pour la guerre, » je pense qu'il serait à propos que V. Em. m'envoyât trois » millions pour étouffer la voix de ceux qui crient trop haut. » L'argent, dans ce pays du moins, est un métal doué de la » la propriété miraculeuse de rafraîchir le sang et de cal- » mer l'ardeur martiale. Avec une pension de 2000 livres » sterlings, je me charge de mettre à la raison le plus impé- » tueux de nos guerriers parlementaires.

» Considérez d'ailleurs que si l'Angleterre se déclare, » vous voilà forcés de payer des subsides aux puissances » étrangères pour établir une sorte d'équilibre, sans comp- » ter que rien ne vous répond du succès de la guerre; tan-

(2) Extraite du porte-feuille d'un homme de lettres. (Répertoire anglais, vol. 2.)

» dis qu'en m'envoyant l'argent que je vous demande ,
 » vous achetez la paix de la première main. » (Youwill pur-
 chase peace at the first hand.)

Histoire de la première Partie du règne de Jacques II,
 par C.-J. Fox.

CET ouvrage posthume d'un des plus grands orateurs et des hommes d'Etat les plus distingués de l'Angleterre, ne pouvait manquer d'y produire la plus vive sensation. Sans avoir pour nous le même degré d'intérêt, cette production n'en est pas moins en France l'objet de la curiosité publique. En attendant l'analyse raisonnée que l'on se propose d'en faire dans ce même Journal, lorsque la traduction l'aura fait connaître, nous croyons servir l'impatience de nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux quelques fragmens propres à donner une idée de la manière de l'auteur et de l'esprit dans lequel son ouvrage est écrit.

En lisant la Preface que le lord Holland a mise en tête du livre de son oncle, dont il est lui-même l'éditeur, en se rappelant que M. Fox fit exprès le voyage de France pour se procurer à la Bibliothèque impériale, au Collège des Ecos-sais, et dans les dépôts du Ministère des Relations extérieures qui lui furent ouverts, les renseignemens les plus authentiques sur les événemens qu'il avait à décrire, on est convaincu qu'il ne se chargea des fonctions d'historien qu'après s'être d'avance bien pénétré de ses devoirs.

Cette histoire, malheureusement incomplète, du règne de Jacques II, se partage en trois chapitres : le premier, consacré à l'introduction, contient une revue historique des tems qui ont précédé l'avènement de Jacques II au trône d'Angleterre ; le second commence avec le règne de ce monarque et finit avec la première session du parlement ; le troisième a pour objet unique la conspiration du duc de Montmouth et les circonstances de sa mort.

Le passage suivant est extrait du premier chapitre. L'auteur entre ainsi en matière :

« En lisant l'histoire de chaque pays, l'esprit s'arrête naturellement à certains périodes, qu'il se plaît à méditer, à observer non-seulement dans leurs effets immédiats, mais par rapport à leurs conséquences les plus éloignées. Après les guerres de Marius et de Sylla, et l'incorporation de l'Italie entière dans la cité romaine, on est contraint de s'arrêter pour examiner les résultats probables de ces grands événemens, et dans cette circonstance on voit qu'ils sont effectivement tels qu'on devait s'y attendre.

» Le règne de notre Henri VII offre un champ plus vague à des spéculations plus douteuses. Celui qui, jetant un regard en arrière sur les guerres d'Yorck et de Lancastre, cherche à se rendre compte de la conduite politique de ce prince, voit clairement qu'il devait en résulter des changemens notables dans la forme du gouvernement : mais à quoi devaient-ils aboutir ? comment devaient-ils s'opérer ? Rien de plus difficile que de répondre à cette double question. L'opinion la plus généralement reçue, et selon moi la plus probable, est qu'il faut tout à la fois rapporter aux opérations de ce règne l'origine de la puissance illimitée des Tudors et les libertés conquises sur les Stuarts par nos ancêtres. La tyrannie en fut l'effet immédiat, et la liberté la conséquence éloignée. Mais celui-là me semblerait avoir une bien grande confiance dans sa propre sagacité, qui croirait pouvoir assurer que, sans connaître les événemens postérieurs, il eût prédit, par le seul examen des causes, une succession d'événemens si différens entre eux.

» Un autre période tout aussi fertile en observation du même genre, est celui qui se trouve renfermé entre les années 1588 et 1640, pendant lequel l'Angleterre jouit presque sans interruption des avantages de la paix au dedans et au dehors. Le mouvement rapide imprimé aux arts, et plus que tout, les progrès étonnans de la littérature, sont les traits les plus marquans de cette époque et la cause la plus apparente des événemens qu'elle vit naître. Un peuple dont la langue s'était enrichie des ouvrages de Hooker, de Raleigh, de Bacon, ne pouvait manquer d'éprouver dans ses mœurs, dans ses opinions un changement manifeste.

» L'époque suivante est celle qui précède immédiatement l'histoire que nous nous proposons d'écrire, et par cela même exige un examen plus approfondi. A partir de l'année 1640 jusqu'à la mort de Charles II, nous avons à contempler un état dans presque toutes ses vicissitudes. Disputes religieuses, débats politiques, dans toutes leurs formes, dans tous leurs degrés, depuis la plus simple opposition des partis jusqu'aux plus violens excès de la guerre civile ; le despotisme, d'abord dans la personne de l'usurpateur Cromwell et immédiatement dans celle d'un roi héréditaire ; les améliorations les plus salutaires dans les lois ; le plus affreux désordre dans l'administration ; enfin tout ce qu'une nation peut éprouver de gloire et de malheur, fait partie de cet intéressant tableau. »

(Après

(Après avoir rendu compte au commencement du chapitre second de l'avènement de Jacques II et de sa déclaration au Conseil privé, qu'il assembla le même jour, M. Fox s'exprime ainsi sur les projets ultérieurs de ce monarque.)

« Une liaison intime avec la Cour de Versailles était le ressort principal que le nouveau monarque se proposait de mettre en jeu pour arriver à l'exécution de son projet favori, la monarchie absolue. En conséquence, le lendemain même de son accession au trône, il manda près de lui M. de Barillon, l'ambassadeur français, et s'entretint avec ce ministre dans les termes de la confiance la plus intime. Il lui expliqua ses motifs pour convoquer un parlement, et sa résolution de s'attribuer les mêmes revenus dont son prédécesseur avait joui. Il protesta de son attachement à la personne de Louis XIV, déclare que son intention était de consulter ce monarque dans toutes les affaires importantes, et chercha même à s'excuser sur la nature des circonstances, de la nécessité où il se trouvait dans ce moment d'agir sans attendre son avis. Le Roi (peut-être par un sentiment de pudeur que son frère n'avait jamais connu) ne s'expliqua pas clairement dans cet entretien sur le fait de l'argent; mais de peur que le ministre de France ne se méprît sur l'étendue des secours et de la protection qu'il sollicitait, Rochester, dès le lendemain, fut chargé de donner à Barillon les éclaircissemens les moins équivoques. Après s'être étendu, avec plus de détails, sur les motifs qui déterminaient le Roi à convoquer un parlement, il insista sur l'emploi d'une mesure, d'autant plus nécessaire que sans elle, son maître craindrait d'être trop à charge au Roi de France; ajoutant néanmoins, que les secours qu'il était en droit d'attendre du Parlement, ne l'exempteraient pas de solliciter auprès du monarque Français des subsides dont la privation, en le laissant à la merci de ses sujets, pouvait influencer sur la fortune entière de son règne. Si Rochester s'exprima, dans cette circonstance, comme Barillon le rapporte, il est impossible de voir sans indignation l'usage honteux auquel on se proposait d'employer le Parlement, et cette révélation fournit la meilleure réponse que l'on puisse faire aux historiens qui ont accusé les Parlemens d'alors d'une parcimonie déplacée envers les princes de la maison de Stuart. »

(Le rapprochement que M. Fox établit entre les lords Godolphine et Chruchill (Malborough) s'humiliant devant Louis XIV pour en obtenir des secours pécuniaires, et les

mêmes personnages, à quelque temps de là, agissant de concert pour réprimer l'orgueil de ce monarque et le faire trembler sur son trône, conduit naturellement à une réflexion, à laquelle l'historien anglais ne paraît pas avoir pensé; c'est que sa nation, sans dignité dans la mauvaise fortune, est sans modération dans la bonne.)

« Les principaux agens employés dans cette négociation (d'emprunts à la cour de France) étaient lord Churchill, Sunderland, Rochester et Godolphine, tous aussi distingués par leur habileté que par leur haute naissance; mais dont les lumières et les principes semblent avoir été corrompus par la nature même de l'entreprise dont ils s'étaient chargés. Relativement au lord Godolphine en particulier, avec quel regret ne le voit-on pas engagé dans cette honteuse transaction? Combien un pareil souvenir a dû l'humilier à ses propres yeux dans le cours de sa vie? Lorsque Barillon négociait avec lui, sans doute il était loin de supposer qu'un jour ce même homme se trouverait à la tête d'une administration qui envierait Churchill, non plus à Paris pour y mendier des pensions, mais sur le continent pour y coaliser l'Europe contre Louis XIV, pour vaincre ses armées, envahir son territoire et abattre sa puissance. Le lecteur a de la peine à se persuader que le Churchill, le Godolphine dont il est question dans ce moment, soient les mêmes personnages qui, dans la suite, l'un à la tête des affaires et l'autre des armées, conduisirent avec tant de gloire la guerre de la Succession. Combien ils paraissent petits dans une circonstance et combien grands dans l'autre! A quelle cause peut tenir cette excessive différence? doit-on l'attribuer au plus ou moins de génie dans la personne des princes qu'ils servaient tous deux, à des époques différentes? Dans l'art de gouverner, la reine Anne paraît avoir été inférieure même à son père. Jouissaient-ils d'un plus haut degré de faveur et de confiance? Le fait contraire est universellement reconnu. Mais, dans le premier cas, ils étaient les instrumens d'un roi qui conspirait contre son peuple, et dans l'autre, les ministres d'un gouvernement libre qui agissait avec des principes élevés et dans des vues honorables.

En lisant ce court extrait, nos lecteurs voudront bien se rappeler que nous n'avons eu d'autre intention que de leur donner une idée du style de cet ouvrage, que nous ne connaissons encore nous-mêmes que par les fragmens qu'en ont publiés les éditeurs du *Répertoire de Littérature anglaise*.

JOUR.

SPECTACLES.

Opéra Comique. — Ce théâtre vient de donner une pièce nouvelle intitulée : *la Ferme du Mont-Cénis* : c'est une bien triste acquisition. Une telle ferme ne lui portera pas de gros revenus, et s'il est tems de résilier le bail, c'est un conseil d'ami à lui donner.

Cette ferme, assise sur une montagne de glace, entourée de précipices affreux, sans cesse menacée par d'énormes avalanches, ou par des torrens subitement formés, ne peut obtenir de bien abondantes récoltes; mais le fermier Gaspard y compte ses jours par des bienfaits, et comme les ermites généreux du Saint-Bernard, quand il a sauvé beaucoup de malheureux, il dit que *l'année est bonne*. Ce fermier, il est vrai, n'est pas un homme comme un autre; il a joué un rôle, il a été militaire, il a enlevé la fille d'un seigneur puissant, du duc de Novarre, et a trouvé avec elle un asile au sein de la montagne. Les recherches du père ne paraissent pas avoir été très-actives; car le ménage est paisible, de longues années se sont écoulées, le ravisseur a vieilli, et son Hélène sera bientôt grand-mère; elle est près de marier sa fille à un nommé Charles, que Gaspard a trouvé dans la neige, et qui l'aide journellement à en tirer les autres. Un orage s'annonce par le bruissement des vents, le craquement de la montagne; bientôt il éclate, et les avalanches roulent du haut des monts, la neige tombe à flocons pressés. Gaspard et Charles, armés de cordes et de pieux, se précipitent au plus fort du danger; bientôt ils en ramènent un malheureux proscrit qui fuit sous les haillons de la misère. Des soldats chargés de l'atteindre paraissent bientôt; après les soldats viennent deux officiers français, dont l'un garde un sévère incognito. Voilà donc, dans la même maison, réunis et cachés les uns aux autres, une assez grande quantité de personnages qui ne se connaissent point et se cherchent, et que le spectateur ne connaît pas davantage. Si l'on avait annoncé la pièce sous le nom d'Enigme ou de Logogriphe, certes on n'eût pas trompé le public, et les cent soixante OEdipes qui ont deviné la Charade avant M. Muzard auraient pu s'exercer; mais ici il n'y a nulle curiosité, l'obscurité est trop profonde; nul intérêt, les personnages sont trop nombreux et leur situation trop énigmatique: aussi quand l'auteur, étouffé lui-même dans les liens de son imbroglio, a été obligé

de les desserrer, quand il a accumulé les reconnaissances, en les affublant de tout le pathétique du mélodrame, il n'a pas même eu la satisfaction de reconnaître que les spectateurs cherchaient le plaisir de la surprise. Ils étaient d'une complète indifférence sur l'article du dénouement. Novarre s'est nommé, c'était le malheureux sauvé de l'abyme ; soit, a dit le Parterre. Novarre a reconnu sa fille dans la femme de Gaspard. — A merveille. — Charles était aussi un proscrit de haut parage, Montmélian est le nom qu'il déclare. — Qu'importe ce nom ou un autre ? — Les officiers français prennent les proscrits sous leur protection. — A la bonne heure. Voilà qui est bien français. — Mais l'un d'eux déclare s'appeler Bayard. — Qui ? Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche ? — Lui-même : qui l'aurait attendu là ? Personne. La scène se passe donc du tems de Louis XII ? Apparemment ; et pourquoi n'en savions nous rien ? et pourquoi le nom de Bayard se trouve-t-il jeté là comme au hasard, sans but et sans nécessité, et comment tous ces événemens ont-ils pu avoir lieu, et comment un auteur dramatique a-t-il pu les concevoir ou les copier, et comment a-t-on pu recevoir sa pièce ? Voilà bien des questions. Le public les faisait sans humeur et même assez gaiement. Plus les acteurs faisaient semblant de pleurer, plus il riait de bon cœur. Je ne sais quelle sorte de drame bâtard, de mélodrame ou de tragédie lyrique était sur la scène ; mais si l'*Opéra-Comique* était ce jour-là quelque part, c'était au parterre. Les parodistes y étaient en force ; les quolibets circulaient avec rapidité, les sifflets même paraissaient montés sur le mode *ironique*, et rien de plus ; cela était juste : si une pièce qui ne réussit pas à faire pleurer, ne faisait pas rire, il y aurait de quoi mourir d'ennui.

Les auteurs ont été priés de garder l'anonyme ; on trouvait qu'ils auraient beaucoup mieux fait de garder leur pièce dans leur portefeuille : mais un indiscret ou un ami maladroît les a trahis ; le lendemain ils étaient nommés sur l'affiche, et ils ne peuvent en être accusés ; il n'est pas d'usage d'aller décliner son nom à des gens qui ne le demandent pas. Cette manière de les nommer ressemble à une dénonciation ; c'est peut-être une vengeance du caissier, toujours plus éclairé en fait de pièces nouvelles que le comité de réception.

Essayons de donner à l'un des auteurs quelque consolation. Avant *la Ferme du Mont-Cenis*, on avait donné *la Mèlanie* ; dans cette composition, légère, vive, originale,

pittoresque, tout est digne du titre et tout le remplit. Après l'avoir entendue, le parterre est *Mélomane* pendant tout un entr'acte, et pendant trente ans, cette charmante composition a prouvé que son auteur n'avait pas besoin de se cacher sous le nom supposé d'un maître italien pour faire réussir son joli opéra, *le nouveau Don Quichotte*. Cette bouffonnerie fut entendue avec un plaisir inexprimable à côté de *Tulipano* lui-même et des chef-d'œuvres donnés par la troupe de *Monsieur*. Le goût de l'Italie respire dans ces deux ouvrages de M. Champain, et la manière des maîtres y est empreinte. Il a été depuis moins heureux; c'est qu'il a déplacé son talent, et qu'il a, je crois, été long-tems sans écrire, long-tems éloigné de la carrière. On n'y rentre pas toujours avec la même force; il est cependant fait encore pour la fournir d'une manière brillante; mais il faut qu'il y soit conduit par une Muse piquante et enjouée, qui, en échange de l'esprit du poète, fasse un appel à l'esprit du musicien; alors elle ne le trouvera ni endormi ni rebelle.

La représentation de *la Mélomanie* a donné à M^{lle} Regnault l'occasion de continuer ses débuts avec un brillant succès. Le nom qu'elle porte est d'un heureux augure à ce théâtre; on se rappelle les prodiges de la cantatrice brillante qui le portait avant elle : elle ne paraît pas vouloir en rester indigne; ce nom semble pour elle un encouragement plus qu'un fardeau, et un utile point de comparaison plus qu'un rapprochement dangereux.

Le théâtre dont nous parlons ici est en ce moment dans une mauvaise veine; nul autre plus que lui n'est sujet à de subites variations dans cette faveur publique dont tous ont besoin. Il est cependant difficile de concevoir qu'un théâtre qui possède deux chanteurs excellens, tous deux bons acteurs; des cantatrices telles que M^{me} Duret et M^{lle} Regnault; de bons comédiens, comme Chenard, Gavaudan, Juliet, Lessage, Paul, Moreau; qu'une troupe enfin, plus complète, et à certains égards meilleure qu'elle ne l'a jamais été, ne réussisse pas à se former un répertoire qui attire constamment du monde. La variété qu'il cherche est peut-être un danger; il vaudrait mieux être fidèle à son genre, et le bien traiter, que de les essayer tous successivement. Deux usurpateurs sur-tout méritent d'être ici signalés, le Mélodrame et le Vaudeville; l'un, étouffe l'Opéra-Comique, l'écrase sous le poids de son vain luxe, de son faux pathétique et de son galimatias sentimental; l'autre, l'affaiblit, l'énervé et le rapetisse, en le proportionnant à sa taille, en le mesurant sur sa faiblesse. Dans tout cela, il n'y a pas de part réservée

à la comédie, point de part à la musique, et l'Opéra-Comique n'existe trop souvent que de nom.

SCIENCES.

MM. Magendie et Delille viennent de faire sur des animaux vivans des expériences très-multipliées avec l'extrait de l'*pupas*. Cet extrait est le suc avec lequel les Insulaires de Bornéo et de Java empoisonnent la pointe de leurs flèches. Il résulte de ces expériences, que l'extrait en question agit spécialement sur la moelle de l'épine, et produit, dans les parties qui reçoivent leurs nerfs de cette moelle, de violentes convulsions subitement entrecoupées de calme, reprenant ensuite avec une intensité nouvelle, et se terminant enfin par la mort. On obtient des effets semblables, avec la noix vomique et la fève de Saint-Ignace, qui sont de la même famille que l'*pupas*. Employé à très-petites doses, l'extrait dont nous parlons n'est pas mortel, et ne fait plus qu'exciter l'action de la moelle épinière, et des parties qu'elle anime. Or, il peut se présenter dans le cours des maladies mille cas où une telle excitation serait d'un extrême utilité. C'est encore par des essais de cette nature que l'on peut espérer de rencontrer un jour des spécifiques contre des poisons sur l'action desquels la médecine n'a pas eu de prise jusqu'à présent.

E. PARISSET.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

L'Athénée de Niort a, dans la séance publique qu'elle a tenue le 19 de ce mois, décerné le prix d'éloquence, dont le sujet était l'éloge de *Duplessis-Mornay*, à M. Henri-Duval, sous-chef au bureau des beaux-arts du ministère de l'intérieur (*). M. Laurens, imprimeur-libraire de Paris, a mérité une mention honorable. Il y avait treize éloges au concours. La même société a proposé pour prix d'éloquence une médaille d'or, et pour sujet l'éloge de Bossuet, évêque de Meaux; pour prix de poésie une médaille d'or de même valeur, et pour sujet Tobie, cet israélite vertueux que nos livres saints ont si justement vanté comme un modèle de charité, de patience et de piété. Les ouvrages doivent être envoyés au secrétaire de l'Athénée avant le 15 mars 1810.

(*) En décernant le prix à M. Henri-Duval, l'Athénée l'a nommé *Correspondant associé*.

POLITIQUE.

Paris, 26 Mai.

LA victoire est toujours attentive aux promesses que l'Empereur fait sur le champ de bataille, et leur est toujours fidèle : celles que S. M. a faites aux Bava-rois dans sa noble harangue, celles qu'il a faites à l'Autriche avec une juste indignation, sont remplies. Les Bava-rois l'ont vu combattre seul à leur tête, commettant à leur courage et à leur fidélité le succès de ses premières opérations; leur territoire est purgé d'ennemis; leur capitale est reconquise, et celle de leurs impudens agresseurs est elle-même occupée. La cour d'Autriche fait en Hongrie, où déjà l'avaient précédée les archives et les efforts les plus précieux de la couronne. Ainsi s'accomplissent pour elle les prédictions des hommes les plus éclairés de la monarchie, vainement opposées aux déclamations de quelques insensés. Avant Jena, les vieux compagnons de Frédéric, justes appréciateurs de la force de l'armée française et du génie de son chef, voulaient assurer la paix à leur pays; ils payèrent de leur sang le peu de cas que l'on fit de leurs conseils. Il en est de même aujourd'hui; et il est curieux d'apprendre que des hommes, parmi lesquels il en est qui furent très-ardens ennemis de la France, ont hasardé tout aussi vainement les conseils de la sagesse et surtout ceux de l'expérience auprès de l'empereur d'Autriche. Les Manfredini, les Thugut, les Zinzendorff avaient fait les plus vives, les plus pressantes réclamations; le prince de Ligne, celui même dont les écrits viennent d'être lus en France avec tant d'avidité, et dont ces mêmes écrits devaient faire pressentir l'opinion, disait dans un style qui suffirait pour le faire reconnaître : « Je croyais être assez vieux pour ne pas survivre à la chute de la monarchie autrichienne. » Plus hardi, le comte de Wallis comparait l'empereur François partant pour l'armée, à Darius marchant contre Alexandre. Le comte de Cobentzel, principal auteur de la guerre de 1805, reconnaissant sans doute sa faute, l'expiait au lit de mort, et conjurait son maître de rester fidèle au traité de Presbourg, content d'un sort et d'un rang qui fut celui de ses ancêtres. Napoléon, disait-il, sera vainqueur, et il aura le droit d'être inflexible : ce furent ces dernières paroles. A ces sages avis, l'empereur ne pouvait opposer que de vaines espérances d'une chance plus heureuse à la guerre; on a

cependant surpris, sortant de sa bouche, une indiscretion qui altère un peu le sens de son Manifeste, et décèle imprudemment la véritable pensée de son cabinet. Manfredini lui représentait que peut-être les Français rentreraient à Vienne: *Bah! bah!* dit-il, *ils sont tous en Espagne!* Certes, le commentateur de la Déclaration et du Manifeste n'aurait pu y trouver une réponse plus directe et plus positive.

Il est des malheurs inséparables de la guerre, il en est d'autres que l'on peut épargner à l'humanité. Cette tâche honorable a constamment été celle des Français dans toutes leurs guerres; mais dans celle-ci particulièrement, c'est l'acharnement de leurs ennemis qui a été inutilement funeste à leurs propres foyers. Ratisbonne accuse déjà leur généralissime de ses désastres: à Vienne, c'est un autre archiduc. Le jeune Maximilien, frère de l'impératrice, qui avait juré de s'ensevelir sous les débris de Vienne, et qui en effet, l'eût détruit par son feu si une manœuvre hardie et brillante n'eût porté l'armée française à une distance très-voisine de la place. Ainsi ce sont les défenseurs d'une capitale qui y répandent l'incendie, ce sont les vainqueurs qui s'y précipitent pour l'arracher aux flammes.

Le VII^e bulletin renferme sur ces mémorables événements des détails qu'il est impossible de ne pas consigner ici.

L'archiduc Maximilien avait fait ouvrir des registres pour recueillir les noms des habitans qui voudraient se défendre. Trente individus seulement se firent inscrire, tous les autres refusèrent avec indignation; déjoué dans ses espérances par le bon sens des Viennois, il fit venir 10 bataillons de landwehr et 10 bataillons de troupes de ligne, composant une force de 15 à 16,000 hommes, et se renferma dans la place.

Le duc de Montebello lui envoya un aide-de-camp porteur d'une sommation; mais des bouchers et quelques centaines de gens sans aveu qui étaient les satellites de l'archiduc Maximilien, s'élancèrent sur le parlementaire, et l'un d'eux le blessa. L'archiduc ordonna que le misérable, qui avait commis une action aussi infâme, fût promené en triomphe dans toute la ville, monté sur le cheval de l'officier français, et environné par la landwehr.

Après cette violation inouïe du droit des gens, on vit l'affreux spectacle d'une partie d'une ville qui tirait contre l'autre, et d'une cité dont les armes étaient dirigées contre ses propres concitoyens.

Le général Andréossy, nommé gouverneur de la ville, organisa dans chaque faubourg des municipalités, un comité central des subsistances, et une garde nationale, composée des négocians, des fabricans et de tous les bons citoyens, armés pour contenir les prolétaires et les mauvais sujets.

Le général gouverneur fit venir à Schoenbrunn une députation des huit faubourgs: l'Empereur les chargea de se rendre dans la cité, pour porter la lettre écrite par le prince de Neuchâtel, major-général, à l'archiduc Maximilien. Il recommanda aux députés de représenter à l'ar-

archiduc que, s'il continuait à faire tirer sur les faubourgs, et si un seul des habitans y perdait la vie par ses armes, cet acte de frénésie, cet attentat envers les peuples, briseraient à jamais les liens qui attachent les sujets à leurs souverains.

La députation entra dans la cité, le 11 à dix heures du matin, et l'on ne s'aperçut de son arrivée que par le redoublement du feu des remparts. Quinze habitans des faubourgs ont péri, et deux Français seulement ont été tués.

La patience de l'Empereur se lassa : il se porta, avec le duc de Rivoli, sur le bras du Danube qui sépare la promenade du *Prater* des faubourgs, et ordonna que deux compagnies de voltigeurs occupassent un petit pavillon sur la rive gauche, pour protéger la construction d'un pont. Le bataillon de grenadiers qui défendait le passage, fut chassé par ces voltigeurs et par la mitraille de 15 pièces d'artillerie. A huit heures du soir, ce pavillon était occupé et les matériaux du pont réunis. Le capitaine Portalès, aide-de-camp du prince de Neuchâtel, et le sieur Susaldi, aide-de-camp du général Boudet, s'étaient jetés des premiers à la nage pour aller chercher les bateaux qui étaient sur la rive opposée.

A neuf heures du soir, une batterie de vingt obusiers, construite par les généraux Bertrand et Navelet, à cent toises de la place, commença le bombardement : 1800 obus furent lancés en moins de quatre heures, et bientôt toute la ville parut en flammes. Il faut avoir vu Vienne, ses maisons à huit à neuf étages, ses rues resserrées, cette population si nombreuse dans une aussi étroite enceinte, pour se faire une idée du désordre, de la ruine et des désastres que devait occasionner une telle opération.

L'archiduc Maximilien avait fait marcher, à une heure du matin, deux bataillons en colonne serrée, pour tâcher de reprendre le pavillon qui protégeait la construction du pont. Les deux compagnies de voltigeurs qui occupaient ce pavillon qu'elles avaient crénelé, reçurent l'ennemi à bout portant : leur feu et celui des quinze pièces d'artillerie qui étaient sur la rive droite, couchèrent par terre une partie de la colonne ; le reste se sauva dans le plus grand désordre.

L'archiduc perdit la tête au milieu du bombardement, et au moment sur-tout où il apprit que nous avions passé un bras du Danube, et que nous marchions pour lui couper la retraite. Aussi faible, aussi pusillanime qu'il avait été arrogant et inconsidéré, il s'enfuit le premier et repassa les ponts. Le respectable général O'Reilly n'apprit, que par la fuite de l'archiduc, qu'il se trouvait investi du commandement.

Le 12, à la pointe du jour, ce général fit prévenir les avant-postes qu'on allait cesser le feu, et qu'une députation allait être envoyée à l'Empereur.

Cette députation fut présentée à S. M. dans le parc de Schoenbrunn. Elle était composée de Messieurs, le comte Dietrichstein, maréchal provisoire des États ; le prélat de Klosternenbourg ; le prélat des Ecos-sais ; le comte Pergen ; le comte Veterani ; le baron de Battenstein ; M. de Mayenberg ; le baron de Hafen, référendaire de la Basse-Autriche, tous membres des États ;

L'archevêque de Vienne ; le baron de Lederer, capitaine de la ville ; M. Wohlleben, bourguemaitre ; M. Meher, vice-bourguemaitre ; Egger, Pinck, Heiss, ces trois derniers conseillers du magistrat :

S. M. assura les députés de sa protection ; elle exprima la peine que lui avait fait éprouver la conduite inhumaine de leur gouvernement qui n'avait pas craint de livrer sa capitale à tous les malheurs de la guerre, qui, portant lui-même atteinte à ses droits, au lieu d'être le roi et le

père de ses sujets, s'en était montré l'ennemi et en avait été le tyran. S. M. fit connaître que Vienne serait traitée avec les mêmes ménagemens et les mêmes égards dont on avait usé en 1805. La députation répondit à cette assurance par les témoignages de la plus vive reconnaissance.

A neuf heures du matin, le duc de Rivoli avec les divisions Saint-Cyr et Boudet s'est emparé de la Léopoldstadt.

Pendant ce tems, le lieutenant-général O'Reilly envoyait le lieutenant-général de Vaux et M. de Beloutte, colonel, pour traiter de la capitulation de la place. La capitulation ci-jointe, a été signée dans la soirée; et le 13, à six heures du matin, les grenadiers du corps d'Oudinot ont pris possession de la ville.

CAPITULATION pour la remise de Vienne à l'armée de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin.

Passée entre M. le général de division Andréossy, inspecteur-général du corps impérial de l'artillerie, grand-officier de la Légion d'honneur, commandant de la Couronne de fer, stipulant pour S. M. l'Empereur et Roi.

Et M. le baron de Vaux, lieutenant-général, et le colonel Beloutte, au nom du lieutenant-général comte O'Reilly stipulant pour la place et la garnison de Vienne.

Art. 1^{er}. La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, emmenant avec elle ses canons de bataille, ses armes, ses caisses militaires, ses équipages, chevaux et propriétés. Il en sera de même pour les corps et branches qui appartiennent à l'armée. Ces troupes seront conduites par le chemin le plus court à l'armée autrichienne, et recevront (*gratis*) sur leur route leurs subsistances en vivres et fourrages, ainsi que les voitures de réquisition qui leur seraient nécessaires. Refusé.

[La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, et après avoir défilé, elle posera les armes sur les glacis et sera prisonnière de guerre; les officiers conserveront toutes leurs propriétés et les soldats leurs sacs.]

II. A dater du moment de la signature de la capitulation, il sera accordé à ces troupes trois fois vingt-quatre heures pour sortir de la place. Refusé.

[La Porte de Carinthie sera renisée demain treize à six heures du matin aux troupes de S. M. l'Empereur et Roi. La garnison sortira à neuf heures.]

III. Tous les malades et blessés, ainsi que les officiers de santé qu'il sera nécessaire de laisser près d'eux, sont recommandés à la magnanimité de S. M. l'Empereur des Français. Accordé.

IV. Tout individu, et particulièrement tout officier compris dans cette capitulation qui, par des raisons légitimes, ne pourra sortir de la place en même tems que la garnison, obtiendra un délai et la liberté, à l'expiration de ce délai, de rejoindre son corps. Accordé.

V. Les habitans de toute classe seront maintenus dans leurs propriétés, privilèges, droits, libertés, franchises et exercices de leurs métiers, et ne pourront être recherchés en rien par rapport aux opinions qu'ils ont manifestées avant la présente capitulation. Accordé.

VI. Le libre exercice des cultes sera maintenu. Accordé.

VII. Les femmes et les enfans de tous les individus composant la garnison, auront la liberté de rester dans la place, et d'y conserver leurs propriétés et celles qui pourraient leur avoir été laissées par leurs maris.

Ces femmes quand elles seront rappelées par leurs maris, pourront

sans difficulté les rejoindre, et emporter avec elles les susdites propriétés. Accordé.

VIII. Les pensions militaires continueront d'être payées à tous les individus qui en jouissent, soit militaires pensionnés, invalides employés à une administration militaire, ainsi qu'aux femmes de militaires. Tous ces individus auront la faculté de rester dans la place, ou de changer de pays à leur gré. Accordé.

IX. Les droits des employés aux administrations militaires, par rapport à leurs propriétés, séjour, départ, seront les mêmes que ceux de la garnison. Accordé.

X. Les individus de la bourgeoisie armée jouiront des droits déjà mentionnés en Part. V de la présente capitulation. Accordé.

XI. Les académies militaires, les maisons d'éducation militaires pour les enfans des deux sexes, les fondations générales et particulières faites en faveur de ces établissemens seront conservées dans leur forme actuelle et mises sous la protection de l'Empereur Napoléon. Accordé.

XII. Les caisses, magasins et propriétés du magistrat de la ville de Vienne, celles du corps des Etats de la Basse-Autriche, ainsi que les fondations pieuses, seront conservées dans leur intégrité. [Ceci n'est point militaire.]

XIII. Il sera nommé des commissaires respectifs pour l'échange et l'exécution des articles ci-dessus de la présente capitulation. Ces commissaires régleront les droits de la garnison, conformément aux articles précédens. Accordé.

XIV. On pourra immédiatement après la signature de cette capitulation l'envoyer, par un officier, à S. M. l'Empereur d'Autriche, et, par un autre officier, à S. A. I. l'archiduc Charles, généralissime. Accordé.

[Avec la faculté à M. le lieutenant-général comte O'Reilly de se rendre lui-même auprès de son souverain.]

XV. S'il survient quelque difficulté sur les termes exprimant les conditions de la présente capitulation, l'interprétation sera faite en faveur de la garnison et des habitans de la ville de Vienne. Accordé.

XIV. Après la signature de la présente capitulation et l'échange des étages, la demi-lune de la porte de Carinthie sera livrée aux troupes de S. M. l'Empereur des Français, et les troupes françaises ne pourront entrer dans la place qu'après que les troupes autrichiennes l'auront évacuée. Refusé. (Renvoyé à Part. II.)

Fait double, Maria-Hilf (dans les lignes de Vienne), le 12 mai 1809.

Signé, ANDRÉOSSY, DE VAUX et BELOUTTE.

A ce bulletin étaient jointes les proclamations de l'archiduc; leur lecture après l'événement ne peut inspirer que peu d'intérêt; elles prouvent qu'il régnait dans la ville qui lui était confiée beaucoup de confusion, de désordre, de terreur, état auquel on faisait qu'ajouter la rigueur et l'exagération de ses mesures.

Le VIII^e bulletin fait connaître les premiers faits de l'occupation de Vienne, l'ordre renaissant dans la ville sous les ordres du général Andréossy, dans ce militaire que les Viennois estimaient comme ambassadeur de France, et dont la mission devient encore une fois au milieu d'eux, pacifique et paternelle; nous l'insérerons ici par extrait :

Vienne, le 16 mai 1809.

Les habitans de Vienne se lonent de l'archiduc Raimier. Il était gouverneur de Vienne, et, lorsqu'il eut connaissance des mesures révolutionnaires ordonnées par l'Empereur François II, il refusa de conserver le gouvernement. L'archiduc Maximilien fut envoyé à sa place. Ce jeune prince, ayant toute l'inconséquence de son âge, déclara qu'il s'enterrerait sous les ruines de la capitale. Il fit appeler les hommes turbulens et sans avenir, qui sont toujours nombreux dans une grande ville, Les arma de piques, et leur distribua toutes les armes qui étaient dans les arsenaux. En vain les habitans lui représentèrent qu'une grande ville, parvenue à un si haut degré de splendeur, au prix de tant de travaux et de trésors, ne devait pas être exposée aux désastres que la guerre entraîne avec elle. Ces représentations exaltèrent sa colère, et sa fureur était portée à un tel point, qu'il ne répondait qu'en ordonnant de jeter sur les faubourgs des bombes et des obus, qui ne devaient tuer que des Viennois, les Français trouvant un abri dans leurs tranchées, et leur sécurité dans l'habitude de la guerre.

Les Viennois éprouvaient des frayeurs mortelles, et la ville se croyait perdue, lorsque l'Empereur Napoléon, pour épargner à la capitale les désastres d'une défense prolongée, en la rendant promptement inutile, fit passer le bras du Danube et occuper le Prater.

A huit heures, un officier vint annoncer à l'archiduc qu'un pont se construisait, qu'un grand nombre de Français avait passé la rivière à la nage, et qu'ils étaient déjà sur l'autre rive. Cette nouvelle fit pâlir ce prince furibond, et porta la crainte dans ses esprits. Il traversa le Prater en toute hâte; il renvoya au-delà des ponts chaque bataillon qu'il rencontrait, et il se sauva sans faire aucune disposition, et sans donner à personne le commandement qu'il abandonnait: c'était cependant le même homme qui, une heure auparavant, protestait de s'ensevelir sous les ruines de la capitale.

L'Empereur a passé hier la revue de la division de grosse cavalerie du général Nansouty. Il a donné des éloges à la tenue de cette belle division qui, après une campagne aussi active, a présenté cinq mille chevaux en bataille. S. M. a nommé aux places vacantes, a accordé le titre de baron, avec des dotations en terre, au plus brave officier, et la décoration de la Légion d'honneur, avec une pension de 1200 fr., au plus brave cuirassier de chaque régiment.

On a trouvé à Vienne 500 pièces de canon, beaucoup d'affûts, beaucoup de fusils, de poudre et de munitions confectionnées, et une grande quantité de boulets et de fer coulé.

Il n'y a eu que dix maisons brûlées pendant le bombardement. Les Viennois ont remarqué que ce malheur est tombé sur les partisans les plus ardents de la guerre; aussi disaient-ils que le général Andréossy dirigeait les batteries.

La nomination de ce général au gouvernement de Vienne a été agréable à tous les habitans: il avait laissé dans la capitale des souvenirs honorables, et il y jouit de l'estime universelle.

Quelques jours de repos ont fait beaucoup de bien à l'armée; et le tems est si beau que nous n'avons presque pas de malades. Le vin que l'on distribue aux troupes, est abondant et de bonne qualité.

La monarchie autrichienne avait fait, pour cette guerre, des efforts prodigieux: on calcule que ses préparatifs lui ont coûté au-delà de 500 millions en papier. La masse des billets en circulation excède 1500 millions. La cour de Vienne a emporté les planches de cette espèce d'assi-

guats, hypothéqués sur une partie des mines de la monarchie; c'est-à-dire, sur des propriétés presque chimériques, et qui ne sont pas disponibles. Pendant qu'on prodiguait ainsi un papier-monnaie que le public ne pouvait pas réaliser, et qui perdait chaque jour davantage, la cour faisait acheter, par les banquiers de Vienne, tout l'or qu'elle pouvait se procurer, et l'envoyait en pays étranger. Il y a à peine quelques mois que des caisses de ducats d'or, scellées du sceau impérial, ont été expédiées pour la Hollande par le nord de l'Allemagne.

ORDRE.

1. La milice, dite *landwehre*, est dissoute.
2. Une amnistie générale est accordée à tous ceux de ladite milice qui se retireront dans leurs foyers dans le délai de quinze jours, au plus tard, après l'entrée de nos troupes dans les pays auxquels ils appartiennent.
3. Faute par les officiers de rentrer dans ledit délai, leurs maisons seront brûlées, leurs meubles et leurs propriétés confisqués.
4. Les villages qui ont fourni des hommes à la milice dite *landwehre*, sont tenus de les rappeler, et de livrer les armes qui leur ont été remises.
5. Les commandans des diverses provinces sont chargés de prendre les mesures pour l'exécution du présent ordre.

En notre camp impérial de Schoenbrunn, le 14 mai 1809.

Signé, NAPOLEON.

Par l'Empereur,

Le prince de Neuchâtel major-général, ALEXANDRE.

Il est ordonné aux gouverneurs de province, aux commandans d'armes, et à tous ceux à qui il appartiendra, de faire exécuter ponctuellement les dispositions du présent ordre.

Le prince de Neuchâtel, major-général, ALEXANDRE.

Extrait des minutes de la secrétairerie-d'état.

En notre camp impérial de Ratisbonne, le 24 avril 1809.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, etc. etc. etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1^{er}. L'ordre Teutonique est supprimé dans tous les Etats de la Confédération du Rhin.

2. Tous les biens et domaines dudit Ordre seront réunis au domaine des princes dans les Etats desquels ils sont situés.

3. Les princes au domaine desquels lesdits biens auront été réunis, accorderont des pensions à ceux de leurs sujets qui en jouissaient en qualité de membres de l'Ordre.

Sont spécialement exceptés de la présente disposition ceux desdits sujets membres de l'Ordre qui auront porté les armes pendant la guerre actuelle, soit contre nous, soit contre les Etats de la Confédération, ou qui seront restés en Autriche depuis la déclaration de guerre.

4. Le pays de Mergentheim avec les droits, domaines, revenus attachés à la grande maîtrise, et mentionnés dans l'article 12 du traité de Presbourg, sont réunis à la couronne de Wurtemberg.

Signé, NAPOLEON.

Extrait des minutes de la secrétairerie-d'état.

En notre camp impérial de Ratisbonne, le 24 avril 1809.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, etc. etc. etc.

Considérant que les anciens princes et comtes de l'Empire qui, par l'effet de l'acte de la Confédération du Rhin, ont cessé d'être princes et comtes immédiats, ont dû, conformément aux dispositions des articles 7 et 31 dudit acte, renoncer aux services de toutes autres puissances que celles des Etats confédérés ou aux alliés de la Confédération, et établir leur résidence dans les Etats confédérés ou alliés;

Que cependant un certain nombre d'entr'eux non-seulement ne s'est pas conformé à ces dispositions, mais s'est mis en état de révolte permanente contre nous et contre les souverains de la Confédération;

Que c'est principalement à leurs intrigues que les peuples du Continent doivent le renouvellement des hostilités;

Que pour consolider la Confédération du Rhin, et repousser de son sein toute influence contraire à ses premiers intérêts; il est indispensable de déposséder les anciens princes et comtes de l'Empire qui ont profité des relations qu'ils donnaient leurs propriétés dans ses Etats pour conspirer contre elle avec l'Autriche;

Qu'enfin des considérations de haute politique commandent cette mesure comme la plus propre à procurer le rétablissement de la paix publique en Allemagne;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1^{er}. Le séquestre sera apposé sur tous les biens des ci-devant princes et comtes de l'Empire, et membres de l'ordre équestre qui ne se sont pas conformés aux dispositions des articles 7 et 31 de l'acte de la Confédération du Rhin, et spécialement de ceux qui ont continué à occuper des emplois soit civils, soit militaires au service de l'Autriche.

2. Lesdits biens seront confisqués, savoir :

Une moitié au profit des princes de la Confédération du Rhin, tant comme indemnité des frais de la guerre, que pour dédommager leurs sujets des réquisitions, et autres charges et pertes occasionnées par la guerre;

Et une autre moitié à notre profit pour être employées, tant comme indemnité des frais de la guerre, que pour récompenser les officiers et soldats de nos armées qui auront rendu le plus de services pendant la durée de cette campagne.

Signé; NAPOLEON.

Déjà ce décret est exécuté dans sa dernière disposition. En passant la revue de la belle division de cuirassiers, commandée par le général Nansouty, division qui présentait 5000 chevaux en bataille, après un mois de marches forcées et de combats sans relâche, l'Empereur a donné des baronies, des croix d'honneurs et des pensions, au plus brave officier et au plus brave cuirassier qui lui a été présenté à la tête de chaque régiment.

L'armée d'Italie poursuit ses succès, et sa marche rapide sur les pas de l'archiduc Jean qui regagne en toute hâte la ligne des frontières autrichiennes et la déjà repassée. Le quartier-général était le 15 à Ponteba, en Frioul. Le même jour, deux divisions sous les ordres du général Grenier, ont passé la rivière pour se porter en avant sur Malborghetto. Le 16, la ville a été forcée au pas de charge, sous le feu du fort, et toutes les maisons voisines ont été occupées. Le 17, S. A. I. le prince vice-roi, a commandé l'as-

saut du fort , qui a été emporté. L'ennemi , complètement battu , a eu plus de 1000 hommes tués , on lui a fait 4000 prisonniers et pris 22 canons. La rapidité de la marche , la difficulté des passages , et la destruction des ponts , ne permettent pas à l'armée de se servir toujours de son artillerie. Son infanterie , sa cavalerie , passent seules ; mais leur courage et leur ensemble y suppléent , et leurs victoires en sont plus glorieuses.

En Dalmatie , les Autrichiens ont aussi donné le signal du combat ; l'armée du général Marmont , duc de Raguse , a été attaquée , et a vivement repoussé l'ennemi. Son général l'a félicitée , dans une proclamation , de sortir du repos auquel , depuis trois ans , elle était condamnée. Il lui a annoncé des fatigues , des privations , des périls , et lui a promis en revanche une ample moisson de gloire et l'honneur de marcher bientôt à la droite de l'armée de S. M. De son côté , le provvediteur général a fait un appel au courage et à la fidélité des Dalmates. Ces deux proclamations ont enflammé tous les esprits et inspiré le plus vif enthousiasme.

Dans le même moment les Bavares , sous les ordres du duc de Dantziak et du baron de Wrède , reprennent possession , par leur courage , du territoire envahi par la perfidie , et sur lequel tous les germes de la discorde et des insurrections avaient été semés. Les Tyroliens ont commis des horreurs , et le général autrichien , Chasteler , qui les a soulevés , qui en a fait des hordes de brigands , et qui n'a pas craint de les associer à ses drapeaux , doit recevoir le châtiment de cette conduite indigne d'un militaire. Un ordre du jour , du grand quartier-général , ordonne de se saisir de sa personne et de le traduire devant une commission militaire comme chef de brigands.

Schill occupe toujours les esprits ; les journaux le suivent , dans tous les détours qu'il fait avec sa bande , soit pour éviter des rencontres de troupes réglées , soit pour attaquer quelque ville sans défense , lever des contributions et faire du butin. Ce partisan est sans doute peu digne du bruit qu'il fait : les ordres émanés de Berlin doivent le mettre dans un cruel embarras. Il est hors de doute qu'il avait le dessein de soulever le pays et d'aider les Anglais dans une descente projetée ; mais les habitans n'ont pas remué , les Anglais ne paraissent pas ; et poursuivi de toutes parts , le major Schill au service de l'Autriche ou de la Hesse , ou de l'Angleterre , ne peut éviter le sort qui l'attend. La Saxe est tranquille et n'est menacée ni par la présence des partisans , ni par les

Autrichiens, éloignés de ses frontières; la capitulation de Varsovie a été rendue publique par un rapport du prince Poniatowski; tout annonce que les Polonais et les Saxons réunis ont depuis repris l'offensive; et dans un bulletin, qui a été publié à Dresde le 13, on a consigné la nouvelle d'un avantage considérable remporté le 3 mai, anniversaire d'un jour cher aux cœurs polonais. Une lettre de Léipsick, en date du 11, dit positivement que, suivant des lettres de Pologne, les généraux russes auraient invité l'archiduc Ferdinand à rentrer en Galicie. Rien d'officiel n'a été publié à cet égard, et aucun mouvement russe n'est encore connu d'une manière positive; cependant il est impossible de ne pas regarder comme authentique une note publiée à Louidsbourg, note communiquée à la cour de Wurtemberg, dont on connaît les liens de famille avec celle de Russie. Elle est ainsi conçue : « Le 30 avril, le ministre des affaires étrangères, comte de Romanzow, a fait à l'ambassadeur autrichien, prince de Schwarzenberg, l'ouverture suivante :

« Que la cour impériale de Russie ne pouvant plus le reconnaître en sa qualité d'ambassadeur, ni entretenir avec lui aucune relation diplomatique, etc. »

On remarque que, le jour suivant, on célébra à la cour les nocés de la grande-duchesse Catherine avec le prince de Holstein, et qu'il n'y parut aucun individu de la légation autrichienne et aucun sujet de l'Autriche.

Cette publication a été faite également à Munich; on y a ajouté, dans cette dernière capitale, que les Russes avaient reçu l'ordre de marcher, et que le prince Galitzin était chargé du commandement de l'armée sur les frontières de la Pologne et de la Galicie.

Au surplus, les mouvemens des Russes sur le Danube n'offrent plus aucun doute. Des lettres de Presbourg annoncent que, menacée d'un assaut par le général Laugeron, la forteresse d'Ibraïl avait capitulé le 6 avril dans la matinée. On croit que la Porte ne fera pas de grands efforts pour défendre la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie; sa grande armée n'est point nombreuse, et les partisans anciens de Baraictar y entretiennent des divisions parmi les chefs et parmi les soldats.

Fautes à corriger dans le N° du 13 mai 1809,

ARTICLE : Grammaire et Logique.

Page 298, 1^{re} note, *Instic.* de l'orateur, lisez : *Instit.* de l'orateur.
303, lignes 2 et 3, des découvertes dans le discours, lisez : dans les sciences.

304, ligne 3, at gêné, lisez : et gêné.

305, lignes 4 et 5, il vaut mieux tâcher de faire ses efforts pour s'en servir, lisez : il vaut mieux tâcher de s'en bien servir.

(N° CCCCXI.)

(SAMEDI 3 JUIN 1809.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FAUNE ET ÉVANDRE.

HÉROLOGUE PREMIÈRE (1).

*Tum rex Evandrus romanæ conditor arcis:
Hæc nemora indigenæ fauni, nymphæque tenebant.*
VIRGILE.

ÉVANDRE.

O divin Faune ! premier roi
Des agrestes Aborigènes,
Mes pénates bannis, heureux dans tes domaines,
Aiment à te payer ce qu'ils tiennent de toi.
Nés, et nourris au sein des chênes et des hêtres,
Tes peuples sans joug et sans frein
Ont amolli leur cœur d'airain
Aux arts de l'Arcadie, à nos hymnes champêtres.

FAUNE.

Quand des nochers pauvres et nus
T'amenèrent, ô sage Evandre !
Mon hospitalité te fit soudain entendre

(1) La première de ces Hérologues offre l'image des mœurs naissantes
du peuple latin, et la seconde présente l'origine des lois de Rome.

E e

Què Saturne en ces lieux fut l'hôte de Janus.
 Le nom de Latium que garde sa contrée
 Perpétua dans nos hameaux
 La tendre pitié pour les maux
 Dont gémit l'infortune à nos regards sacrée.

Le Dieu paya son bienfaiteur
 En rendant sa retraite utile
 Au peuple encor sans lois dont il reçut l'asyle,
 Et qu'en le polissant il fit agriculteur.
 Tel en automne un gland semé sur ce rivage
 Devint, par mon soin prévoyant,
 Le père illustre et verdoyant
 Des grands bois nourriciers de mon peuple sauvage.

ÉVANDRE.

Faune, mes progrès te sont doux
 Au sein même de ta province ;
 Simple et bon, tu n'es pas tel que ce lâche prince
 D'un hôte industrieux, rival bientôt jaloux.
 Souvent, il m'en souvient, sur les monts du Lycée,
 Nous chantâmes son châtiment,
 Juste effet du ressentiment
 De la divinité qu'il avait offensée.

FAUNE.

Oh ! que j'aime vos sons vainqueurs
 Pures lyres de l'Arcadie !
 Vous attirez de loin à votre mélodie
 Les monstres, les rochers, les forêts, et les cœurs.
 Ma flûte, qui ne plaît qu'aux rustiques oreilles,
 Elle se tait ; daigne chanter.

ÉVANDRE.

Eh bien ! si tu veux m'écouter,
 Du destin de Lyncus je dirai les merveilles.
 Quand Cérés cherchait en tous lieux
 Sa fille aux enfers descendue,
 Triptolème guida d'une main assidue
 Son char traçant partout des sillons précieux.
 Il alla même au loin chez le roi de Scythie,
 Tenant l'épi, futur trésor,
 Qui bientôt d'une moisson d'or
 Étonna tous les champs dont elle était sortie.
 Le barbare ingrat, envieux,
 Conjura dans son cœur impie

D'ôter à ce mortel son secret et la vie ,
 Prétextant pour son trône un soin judicieux.
 Mais Cérés le transforme . . . Il jette un cri , s'élance ,
 Il fuit en oiseau frémissant ,
 Nouveau lynx , de qui l'œil perçant
 Lasse en vain , nuit et jour , sa triste vigilance.

FAUNE.

Tels sont les soupçonneux tyrans !
 Evandre , ainsi l'art de ta muse
 Nous instruit par ses vers autant qu'il nous amuse.
 Les préceptes chantés sont doux et pénétrants.
 Plus utile est encor ton secret salutaire
 D'écrire les faits et les lois ,
 Sur la fidèle écorce des bois ,
 Qui transmet la parole en mémoire à la terre !

ÉVANDRE.

De la fille d'Érésicton
 Par-là l'histoire conservée
 Laisse aux cœurs des mortels la pitié gravée ,
 De l'honneur des vertus éclatante leçon.

FAUNE.

Redis-la sur ta lyre , à mon oreille avide
 D'entendre tes beaux chants ,
 Dont les accords touchans ,
 Dompent mieux que le fer les monstres que je guide.

ÉVANDRE.

Érésicton , qui de Cérés
 Avait méprisé l'abondance ,
 Par elle châtié de sa vaine imprudence ,
 Expiait par la faim ses prodigues excès.
 En ses besoins rongeurs , desséché , triste , et hâve ,
 Quêtant l'aliment de ses jours ,
 Il voulut , ô cruel recours !
 Vendant son dernier bien , rendre sa fille esclave.

Les fers sont plus durs que la mort
 Pour un libre et noble courage.
 Plutôt que de ramper sujette à l'esclavage ,
 Sa fierté s'asservit aux caprices du sort.
 En vingt métiers obscurs son active industrie
 Triomphante de ses besoins ,
 Sut , en multipliant ses soins ,
 De son père appuyer la vieillesse nourrie.

De là, ces bruits partout reçus
 Qu'exaucée en son infortune,
 Son zèle obtint des Dieux, et d'abord de Neptune,
 De varier sa forme aux yeux toujours déçus.
 Pêcheur, elle enlevait à leur lit diaphane
 Les hôtes émaillés des eaux;
 Ou volait parmi les oiseaux;
 Ou, comme un chien léger elle suivait Diane.

FAUNE.

Si tel fut son noble désir
 D'assister un père coupable,
 Evandre, ah ! secourir un vieillard respectable
 Pour un fils vertueux est le premier plaisir.
 Fier d'un si bel honneur, apprend qu'en notre Empire
 Dix ans ayant fini leur tour,
 Enée y doit descendre un jour :
 Crois-moi ; tel que Janus j'ai le don de prédire.

Ce neveu du grand Dardanus,
 Echappé de sa ville en flâme,
 Tont courbé sous le faix des débris de Pergame,
 Etablira chez toi son sang cher à Vénus.
 Les hameaux de Pallante, et ton trône d'éraïble,
 Ton Sénat libre, et pauvre encor,
 Grandiront sous la pourpre et l'or,
 Et le Tibre enflera son urne mémorable.

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.



ÉGÉRIE ET NUMA:

HÉROLOGUE DEUXIÈME.

*Egone à mea remota hæc ferar in nemora domo?
 Patriâ, bonis, amicis, genitoribus abero ?*

CATULLE.

FUTUR législateur, oisif près d'Égérie,
 Numa, loin de la guerre, absent de sa patrie,
 Exilait aux champs sa vertu :
 Il méditait les cieux et leur ordre admirable,
 Qui jamais n'était combattu
 Par la discorde humaine à ses yeux exécraïble.
 La voix de Pythagore, à ses doctes esprits
 Du divin Trimégiste annonçant les écrits,
 Avait déjà rempli son âme

Du désir de sonder l'être et les élémens ;
 Et l'air, l'eau, la terre, et la flâme
 Intéressaient sa vue à tous leurs mouvemens.

Des messagers de Rome à sa chère Albe unie
 Vinrent à prendre un sceptre inviter son génie.
 Sage, paisible, et studieux,
 Son humble cœur frémit du poids d'un rang suprême ;
 Au sein d'Egérie et des Dieux,
 Il se cache, et ravit sa tête au diadème.

Il veut fuir ; mais grondant sa modeste pudeur,
 La nymphe ainsi l'exhorte à subir sa grandeur,

ÉGÉRIE.

Epris d'Astrée et de Cybèle,
 L'amour des cieux, des champs t'enlève-t-il à toi ?
 Et quand Albe et Rome t'appelle,
 Ne te sens-tu pas fier de régner par la loi ?

L'impuissance de l'homme, arrêtant son étude,
 Trompe des plus savans l'ardente inquiétude,
 Mais rien ne peut borner l'honneur
 Que s'acquiert un héros, dont les maximes pures
 Fondent justement le bonheur
 Des cités qu'il régit et des races futures.

Si le crime en ta place est demain couronné,
 De tes lâches refus tu vivras consterné.
 Fort de son rang, de ses complices,
 L'homme, fléau des lois, au trône assied l'orgueil ;
 Mais jaloux d'en chasser les vices,
 L'homme, esclave des lois, craint ce brillant écueil.

Ose donc affronter un péril honorable,
 Et par ton dévouement rend Numa vénérable.

Quoi ? plus efféminé qu'Atys,
 Atys que de Cybèle ont charmé les prestiges,
 Veux-tu que d'un sexe indécis
 Dans ta mâle vigueur on cherche les vestiges ?

Atys, dont le vaisseau franchit de vastes mers,
 De la Phrygie en hâte atteint les bois déserts :

Il entre sous leur saint ombrage,
 Et saisi de fureur pour sa divinité,

S'égare, et son aveugle hommage
 Dépouille l'attribut de sa virilité,

Nouvelle femme, il chante, et frappant les timballes,
Apprend à mille échos ses démenées fatales.

Il court les monts; il est pareil
A la génisse encor vagabonde, indomptée :
Mais bientôt il cède au sommeil,
Et de son cœur plus doux cette rage est ôtée.

Quand de ses rayons d'or le soleil eut frappé
Les cieux, la mer immense, et son bord escarpé,
Atys vit fuir avec les ombres
De ses enchantemens la fantastique erreur;
Et honteux de ses rêves sombres,
L'œil sur les vastes flots, il pleura sa fureur.

Vers sa patrie alors tournant sa plainte amère;
« O ma patrie ! hélas ! Patrie, ô toi, ma mère !

- » Qu'en infidèle serviteur
- » Je quittai pour me perdre aux forêts solitaires
- » Dont la ténébreuse hauteur
- » Des monstres de l'Ida protège les repaires !
- » Où sera mon pays ? et quels lieux, quels remparts,
- » En rendront une image à mes tristes regards ?
- » Guéri déjà de ma furie,
- » Vivrai-je en ces déserts, si loin de mes foyers,
- » Loin des sages de ma patrie,
- » De son gymnase illustre et de ses jeux guerriers ?
- » Malheureux ! j'ai sujet de plaindre ma folie ?
- » Quelle forme adopta mon ivresse avilie ?
- » Moi, jeune, athlète adolescent,
- » Moi, qu'éclairaient les arts et les lettres savantes,
- » Moi, dont un peuple caressant
- » Ornait déjà le front de guirlandes brillantes !
- » Ministre de Cybèle en des champs isolés,
- » Que suis-je, sur ces bords des villes reculés ?
- » Ou Ménade, ou moitié stérile
- » D'un homme qui n'est plus, autrefois courageux,
- » Plus farouche qu'un daim agile,
- » Ou qu'un vil sanglier courait les monts neigeux. »

De ces regrets blessée, au même instant, Cybèle
Détache un des lions qu'à son char elle atèle :

Près d'Atys il rugit alors;
Il rend ses sens troublés à leur fougueuse ivresse;
Et lui, jouet de ses transports,
D'un vain culte mourut la servile prêtresse,

Loin, loin de toi, Numa, ce délire effréné
Où la retraite plonge un cœur efféminé !
Sois aussi grand que tu peux l'être :
De ta crainte modeste écarte le bandeau :
De Rome et d'Albe nouveau maître,
Charge ton équité de ce noble fardeau.

NUMA.

Je pars : aux vœux publics tu lèves tout obstacle.
O Nymphes de Numa, sois son divin oracle !
J'assierai la paix dans les murs
Que mes prédécesseurs ont assis par la guerre :
J'irai sur des fondemens purs
Du temple de Janus bâtir le sanctuaire.

Quand, favori de Mars autour de son destîn,
Romulus a planté sur le mont Pallatin
Sa lance, de fer toute armée ;
Son bois, s'enracinant, s'ouvrit en rameaux verts,
Grand arbre, image renommée
De sa ville étendant cent bras sur l'Univers.

C'est à moi d'illustrer sous son ombrage anguste
Les faisceaux de Thémis, les conquêtes du Juste
Sur le crime long-tems hardi ;
Et par ma patience encor victorieuse,
De forcer le peuple agrandi
A suivre des vertus la règle impérieuse.

Il dit ; et s'arrachant au silence des bois,
Parmi les bruits de Rome alla dicter des lois ;
Jusqu'à l'âge où son Egérie,
Pleurant ce demi-Dieu, vers les Dieux rappelé,
En source amère et non tarie
Sentit fondre son cœur plaintif et désolé.

Par le même.

ENIGME.

Plus je suis vide et plus je parais vain,
On m'aperçoit toujours levant la crête ;
Mais modeste quand je suis plein,
On me voit inclinant la tête.
Pour me ravir les biens que je possède,
On m'empoigne, on m'abat,
On me garotte, on m'enferme, on me bat.

Roué de coups, il faut bien que je cède
 A qui me traite ainsi. Dépouillé tout entier,
 L'ingrat m'envoie encor pourrir sur un fumier.

S.....

 LOGOGRIPE.

Sur six pieds, cher lecteur, je suis un minéral;
 Avec quatre aussitôt je deviens végétal;
 Combinés avec art, ils vont t'offrir encore,
 Une ville, un pronom, un instrument sonore;
 Un adjectif, enfin un métal précieux;
 Une masse de pierre, un élément fougueux.

A.... H.....

 CHARADE.

Mon premier n'est ni moi, ni toi, ni lui;
 On compte mon second; mon entier est celui
 Qu'on voit de plus en plus s'éloigner d'aujourd'hui.

S.....

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Chèvre*.
 Celui du Logogriphe est *Froid*, où l'on trouve *Roi*.
 Celui de la Charade est *Erable*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

ŒUVRES CHOISIES, littéraires, historiques et militaires du maréchal prince de Ligne, précédées de quelques détails biographiques sur l'auteur et publiées par un de ses amis. — Deux volumes in-8°. — Prix, brochés, 9 fr., et 11 fr. 50 c. francs de port par la poste. — A Genève, chez J. J. Paschoud, imprimeur-libraire; et à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

ŒUVRES CHOISIES DU MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE, publiées par M. DE PROPAC, faisant suite

aux *Lettres et Pensées* du même auteur, publiées par M^{me} la baronne DE STAEL-HOLSTEIN. — Un volume in-8°. — A Paris, chez J. Chaumerot, libr., Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

IL a paru, il y a quelques mois, un petit recueil de *Lettres et de Pensées* extraites des *Œuvres du prince de Ligne*, par M^{me} de Staël, et ce petit recueil, plein d'esprit, d'élégance et de bon goût, a obtenu un fort brillant succès : une seconde édition a promptement suivi la première. Mais tel est le malheur attaché à ce qu'en librairie on appelle *choix*, que, s'il en réussit un, quelque nouveau compilateur *choisit* dans le rebut du premier, un troisième dans celui de tous deux, et de *choix en choix* on finit par imprimer tout, au risque de déshonorer l'auteur et de dégoûter le public. Il existe de M. le prince de Ligne trente-un volumes d'*œuvres militaires* et d'*œuvres mêlées*, imprimés à Dresde : on voit qu'il y a là de quoi fournir encore à beaucoup de volumes d'*œuvres choisies*, et si le ralentissement du débit ne vient avertir à tems les éditeurs de ralentir eux-mêmes leur zèle, nous aurons bientôt lieu de maudire la fécondité du noble écrivain dont le petit volume de Madame de Staël nous a si bien fait goûter l'esprit et le caractère aimables. Ils lui ont déjà rendu un assez mauvais service, ce me semble, en nous apprenant qu'il est auteur de trente-un volumes. J'aimais à croire que, pour le seul amusement de ses loisirs, il laissait de tems en tems échapper de sa plume quelque production légère, qu'il n'en faisait confidence qu'à l'amitié, et que celle-ci, pour y faire participer le public, avait été obligée de forcer ou même de trahir sa modestie. Mais, je l'avoue, l'appareil de trente-un volumes desserrés coup sur coup, dérange mes idées et dénature mes impressions. J'y vois le résultat d'une longue fatigue et d'une grande prétention qui s'allient mal avec la futilité de presque toutes ces petites compositions. Ce n'est plus un homme du monde, c'est un auteur de profession que j'ai à lire et à juger ; je dois, pour être juste, changer de mesure et refuser à celui-ci l'indulgence que j'accordais à l'autre. Enfin, si quelques

morceaux véritablement piquans m'avaient donné une haute opinion de l'esprit de celui qui les a écrits, quand ils me semblaient former à peu près tout son capital littéraire, je suis obligé de rabattre quelque chose de cette opinion, lorsque j'apprends qu'ils ne sont qu'une infiniment petite partie d'une très-volumineuse collection; ils n'ont plus assez de mérite à mes yeux pour appartenir à un choix si resserré; j'en conclus involontairement que tout le reste est d'une médiocrité ennuyeuse; et ce préjugé devient un fait presque démontré, quand je vois que deux nouveaux compilateurs dont rien ne m'autorise à accuser le discernement, n'ont su exprimer de tant de volumes où ils avaient à butiner, qu'un ou deux volumes très-inférieurs au petit Recueil qui les a devancés. En littérature, je ne sais quelle idée de ridicule s'attache à la trop grande fécondité; l'agrément et l'utilité des écrits n'en garantissent pas toujours. Voltaire lui-même était embarrassé de se voir un si gros bagage. Si M. de Ligne, qui nous fait l'honneur d'écrire dans notre langue, veut bien se reconnaître justiciable de la critique française, j'oserai lui conseiller de s'en tenir à ses trente-un volumes, et de ne point travailler à augmenter ce nombre, comme on peut le craindre d'après les nouveaux choix dont je rends compte, où il est question d'objets récents, tels que le livre de M. de Châteaubriand sur le *Génie du Christianisme* et le *Système cranioscopique* du docteur Gall.

Les éditeurs des deux Recueils d'*Œuvres choisies* sont en procès entre eux pour la propriété de l'idée. Cela ressemble un peu à la dispute des deux pèlerins pour l'huitre.

. Il est bon de savoir

Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pu l'apercevoir,
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.

Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,

Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Et bien! vous l'avez vue; et moi, je l'ai sentie.

Perrin Dandin termina *tout ce bel incident* en grugeant l'huître qu'il trouva bonne. Je souhaite, pour MM. les éditeurs, que le public les mette d'accord de la même manière; ils y gagneront plus que nos deux pèlerins.

Les deux Recueils sont en partie composés des mêmes choses. Les morceaux qui leur sont communs sont des Mémoires sur la Pologne, sur les Juifs, sur les Bohémiens et sur le comte de Bonneval; des lettres sur les spectacles de société, quelques portraits, des rêveries morales, des jugemens et des anecdotes littéraires. Le Recueil en deux volumes diffère de l'autre, en ce qu'il contient des Mémoires sur la composition des armées des différentes nations, et des vues sur les moyens d'en améliorer le régime et l'emploi. Cette partie a d'autant plus d'intérêt dans les circonstances actuelles, que l'auteur semble avoir prophétisé les changemens les plus importans qui se sont faits dans l'organisation et dans la tactique des armées françaises. L'éditeur en fait la remarque dans des notes, dont l'objet est quelquefois aussi de redresser les faux jugemens que la prévention nationale et l'esprit de parti ont dictés au prince de Ligne. Un morceau d'un intérêt véritablement historique, c'est celui où l'auteur fait le portrait et le parallèle de tous ces grands généraux et de tous ces fameux partisans qui se sont signalés dans la guerre de trente ans. M. de Ligne, à qui tout le théâtre de cette guerre est connu par des voyages et de longues résidences, qui a trouvé des mémoires et des traditions dans toutes les maisons dont elle intéresse la gloire, et notamment dans celle de Wallenstein, à laquelle il est allié, a pu donner des particularités et des détails personnels dont tout autre historien aurait été privé. Je citerai de ce morceau sur la guerre de trente ans une anecdote que je crois peu connue. Wallenstein avait dit : *J'emporterai Stralsund, cette place fût-elle même attachée au ciel avec des chaines de fer.* Las de la résistance que lui opposait le bourguemaitre, il lui dit d'un ton de voix terrible : *Il faut que vous receviez dans votre bicoque garnison impériale.* Le bourguemaitre répondit : *C'est ce que nous ne ferons pas.* — *Il faut donc que vous donniez de l'argent.* — *C'est ce que nous n'avons pas.* —

Je vous apprendrai à vivre, bœufs que vous êtes. — C'est ce que nous ne sommes pas. Pour le nerf et la concision, cette réponse figurerait très-bien parmi les *dicts notables des Lacédémoniens*.

Le *Mémoire sur le comte de Bonneval* est aussi fort curieux, parce qu'il est composé sur des pièces authentiques et dégagé de tous les contes impertinens dont quelques romanciers faméliques avaient barbouillé la vie de ce personnage singulier. Cette vie, pour ressembler à un roman, n'avait pas besoin du secours de la fiction; la vérité suffisait. L'éditeur du *Recueil* en un volume a cru devoir supprimer les lettres qui sont à la suite de ce *Mémoire*, dont les unes sont de la comtesse de Bonneval et les autres de l'abbé Dubois. Je me crois obligé de signaler ces différences entre les deux ouvrages, afin que l'on puisse choisir entre eux d'après son goût. Ce qui est une raison de préférence pour l'un, est un motif d'exclusion pour l'autre. Moi, je suis du parti des lettres conservées; elles sont toutefois plus agréables qu'destructives.

Chacun des éditeurs a pris avec son auteur d'assez grandes libertés, et tout calcul fait, je crois que ces Messieurs ne se redoivent rien. Passe pour des suppressions; elles sont en général innocentes, et l'on ne peut les reprocher à quiconque ne vous promet qu'un choix; quoiqu'à dire vrai, elles doivent plutôt porter sur des morceaux entiers que sur des phrases, puisque, dans ce dernier cas, elles peuvent disjoindre et même dénaturer les idées de l'auteur. Mais je soupçonne au moins l'un des deux éditeurs d'avoir un peu travaillé son texte; cela ne serait pas loyal. Je ne puis me dispenser de dire sur quoi je fonde cette conjecture. Je lis dans la préface du *Mémoire sur Bonneval* (édition en deux volumes) : « Ainsi je sauve au moins Bonneval du reproche d'ingratitude; pour le reproche d'irréligion, » il n'y a pas moyen de le justifier. On citait alors un » homme qui n'avait pas de religion; et cela fait hon- » neur à ce tems-là, puisque dans celui-ci, malheureu- » ment en France, on cite celui qui en a. Mais j'en re- » viens à ma critique, etc. » Cette petite réflexion amère ne m'avait pas paru d'abord trop dans la tour-

nure d'esprit de M. le prince de Ligne qui, en général, est de fort bonne composition sur ces matières, jusqu'à qu'il croit que Voltaire n'en voulait qu'à la superstition et nullement à la religion chrétienne. J'ai donc eu recours à l'édition en un volume, et après la phrase : « Pour le reproche d'irréligion, il n'y a pas moyen de » le justifier. » J'ai lu ces propres mots : « J'ai réfléchi à » ce qui y a le plus contribué. Je crois que ce sont les » ouvrages de Bayle, le plus fameux pyrrhonien. » Comme du doute à l'incrédulité il n'y a qu'un pas, » c'est ce qui lui fit faire tant de progrès. Ainsi qu'on » n'accuse point les cinq ou six hommes d'esprit qu'on » nomme pour avoir perverti l'Europe. Bonneval ne » connaissait ni les plaisanteries de Voltaire, ni les con- » tradictions de Jean-Jacques Rousseau, ni les déclama- » tions de Diderot, ni la philosophie de d'Alembert. » Ce n'est certainement pas un grand effort d'équité, de la part de M. de Ligne, que d'avoir disculpé Voltaire, Rousseau, Diderot et d'Alembert, de l'irréligion du comte de Bonneval, qui n'avait pas pu lire leurs écrits; mais on sent que cela même pourrait déplaire à certaines personnes qui trouvent bon de les accuser de tout le mal, en y comprenant celui qui s'est fait avant qu'ils fussent au monde; et l'on peut croire que l'éditeur en deux volumes a fait à ces personnes-là le sacrifice d'une apologie aussi innocente que péremptoire, et qu'il a poussé le ménagement pour elles jusqu'à y substituer une phrase plus conforme à leur façon de penser; et cette supposition prend une couleur de vérité très-forte, quand on sait (si toutefois le rapport est fidèle) que cet éditeur est l'un des rédacteurs d'une feuille où l'opinion de ces mêmes personnes est constamment flattée. Je crois lui rendre un service véritable en relevant cette petite altération de texte qu'on aurait bien pu ne pas remarquer, et dont il eût ainsi perdu tout le fruit. Par-là j'obtiendrai peut-être pour lui l'absolution de certains passages qui n'appartiennent pas à la même doctrine. J'ai dit que M. le prince de Ligne avait parlé du docteur Gall. Voici ce qu'il en dit : « Ce qu'on a » écrit contre Gall, il y a un an, dans un journal, me » rappelle l'amateur des jardins, c'est-à-dire, que la re-

» l'igion souffre souvent de ses soutiens maladroits. J'ai
 » vu ses cours et ceux qui les suivaient : personne n'y a
 » attaché une idée irrégulière. C'est depuis ce journal
 » que cela est peut-être arrivé; les scandalisés sont plus
 » dangereux que les scandalisans.» M. de Ligne a mis
 ailleurs une phrase sur la révolution, qui pourrait bien
 déplaire à la fois aux deux partis très-opposés, dont l'un
 accuse de ce mouvement l'autre parti qui s'en glorifie.
 « Qu'on ne dise point : la philosophie a fait cette révo-
 » lution. Je n'y ai pas vu un philosophe, mais des
 » grands seigneurs qui se sont faits roturiers, et des ro-
 » turiers qui se sont faits grands seigneurs. Quelques
 » gens d'esprit ont eu tort de friser un système trop
 » hardi; mais ils n'ont jamais cru qu'on les prendrait
 » au mot, ou plutôt qu'on les interpréterait.» En gé-
 néral, tout ce que M. de Ligne dit de la révolution est
 d'un ton de modération très-remarquable de la part d'un
 prince de l'Empire qui a eu d'intimes liaisons avec la
 plupart de ceux qu'elle a frappés, et qui lui-même a
 perdu dans la guerre dont elle a été cause une partie de
 ses biens et l'un de ses fils.

Ce calme, cette impartialité vraiment méritoire, lui
 donnent le droit de se moquer un peu de l'emportement
 et de l'exagération de tant de gens qui n'ont pas de
 motifs pour crier si fort, et dont quelques-uns en au-
 raient de puissans pour se taire. A propos de Laharpe
 qui fit expier si cruellement à beaucoup d'écrivains le
 tort d'avoir persévéré dans des opinions qu'il avait
 abjurées, après les avoir portées bien plus loin qu'eux,
 il remarque que *les royalistes convertis sont terribles*;
 il demande si Horace, le flatteur d'Auguste, était jaco-
 bin pour avoir dit : *pauperum tabernas regumque*
turres, et s'il est juste, quand on absout Horace, de
 faire à Roucher un crime de ce vers : *Dans la nuit qui*
confond les pâtres et les rois. Ailleurs il fait cette obser-
 vation qui paraît fort sensée : « On se croit bon roya-
 » liste en méprisant le néologisme des révolutions. Il
 » n'est pas nécessaire d'admettre les trois mille mots
 » nouveaux-nés; mais qu'on en prenne tout ce qu'il y
 » a de plus sonore, de plus expressif, de plus fin et de
 » plus délicat. »

M. de Ligne a pour notre littérature un goût que malheureusement ses lumières n'égalent pas. Le Tacite d'Amelot de la Houssaye lui paraît *sublime et admirable* ; et il ajoute : « Apparemment que personne ne » l'a lu, car personne n'est de mon avis. » Il attribue l'ancien *Avocat Patelin* qui date du quinzième siècle, au médecin Gui Patin, né dans le dix-septième, et dont il fait un avocat. Il met la *Coquette corrigée* à côté du *Glorieux* et au dessus de *Turcaret*, et il prétend que Quinault, auteur de la *Mère coquette*, n'a fait que des comédies detestables. Puis il remarque (ce qui est juste en soi, mais un peu singulier de sa part après tant d'erreurs et d'hérésies) que Laharpe ne se connaissait pas autant en comédie qu'en tout autre genre de littérature.

Ses notes sur le *Cours de Littérature* et sur la *Correspondance russe* de Laharpe, dont chaque éditeur nous a donné un choix fait à sa manière ; offrent plusieurs anecdotes piquantes que l'on chercherait vainement ailleurs, puisque la plupart sont personnelles à l'auteur dont la vie en France se partageait entre les hommes de la cour les plus aimables et les gens de lettres les plus distingués. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire, à cause de sa longueur, le récit de ce fameux assassinat commis sur la personne de Beaumarchais dans une forêt d'Allemagne. M. de Ligne prétend que c'était une véritable mystification, et les renseignemens qu'il donne à ce sujet ne permettent guère d'en douter. On sait que Pezai joua pendant quelque tems à la cour un rôle important, quoique secret ; mais on ignore jusqu'où il lui était permis de porter avec le roi le droit d'avis et de représentation. Il écrivit un jour à Louis XVI : « Vous ne » pouvez pas régner par la grâce, Sire ; la nature vous » en a refusé : imposez-en par une grande sévérité de » principes. Votre Majesté va tantôt à une course de » chevaux ; elle trouvera un notaire qui écrira les paris » de M. le comte d'Artois et de M. le duc d'Orléans. » Dites, Sire, en le voyant : *Pourquoi cet homme ?* » *Faut-il écrire entre gentilshommes ? La parole suffit.* » Cela arriva, dit M. de Ligne ; j'y étais. On s'écria :

« *Quelle justesse et quel grand mot du roi ! Voilà son genre.* »

Il y a des pensées fines, fort spirituellement exprimées, dans ce qui est intitulé assez bizarrement : *Mes Écartés*, ou *ma tête en liberté*. La plus juste de ces pensées est peut-être celle-là même où l'auteur indique l'abus et le charlatanisme du genre. « Qu'on prenne garde » à ce genre-là, sur-tout dans un ouvrage comme celui-ci. Un faiseur de pensées songe souvent à être applaudi plus qu'à être entendu, et se laisse aller à un petit scintillement qui éblouit sans éclairer. Il y a un petit mécanisme de définitions, d'explication de synonymes, d'antithèses, de comparaisons, de ressemblances, de différences, qui fait, quand on veut, fort aisément de la réputation. »

Que dirai-je de plus ? C'est encore une lecture amusante que ces *Œuvres choisies du prince de Ligne* en un et même en deux volumes ; mais le peu de substance et d'intérêt dans quelques-uns des morceaux qui les composent, prouve qu'il est tems de s'arrêter. Il faut fermer la mine ; ce qu'on en extrairait maintenant ne couvrirait peut-être plus les frais d'exploitation ; laissons d'ailleurs à M. de Ligne sa réputation d'homme de beaucoup d'esprit ; et s'il a écrit des choses où il n'y en ait point tout à fait assez, pour sa gloire et pour nos plaisirs consentons à les ignorer. Entre une conversation aimable et du rabâchage, il n'y a souvent d'autre différence que d'avoir cessé à propos de parler ou d'avoir parlé trop long-tems ; or, les ouvrages de M. de Ligne ne sont guère que de la conversation. AUGER.

VIE DE VICTOR ALFIERI, écrite par lui-même, et traduite de l'italien par M. ***. — Deux vol. in-8°. — A Paris, chez Nicolle, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

(FIN DE L'EXTRAIT.)

LES puérilités dont les deux premières époques de cette Vie d'Alfieri sont remplies, ne sont rien encore auprès

auprès des révélations inutiles et peu honorables que l'on trouve dans la troisième. Elle embrasse, nous dit l'auteur lui-même, *environ dix ans de voyages et de dérèglements*. Mais ses voyages ne sont que des courses : ses dérèglements ressemblent, à peu de chose près, à ceux de tous les jeunes fous de son âge, de son état et de sa fortune. Presque rien, dans ce libertinage ambulatoire, ne laisse entrevoir ce qu'Alfieri sera un jour, ni ce qui le conduit à l'être. Vous le voyez, dans les trois premiers chapitres, parcourir l'Italie entière, ne faisant autre chose, dans chaque ville, qu'arriver, courir sans rien examiner, sans rien voir, et repartir. Une agitation sans curiosité le pousse ; un ennui fatigant le chasse. Un seul trait intéresse pour lui au milieu de cette nullité si active, c'est sa mélancolie, seul signe auquel on puisse reconnaître en lui une élévation future.

A Venise, où il passe quelques jours dans un moment où toute cette ville est en fêtes, que fait-il ? il reste chez lui, ne bougeant pas de sa fenêtre, d'où il fait des signes et dit quelques mots à une jeune personne qui lui répond. « Le reste de la journée qui était bien longue (1), je le passais, dit-il, ou à dormir, ou à rêver, je ne saurais dire à quoi, et souvent à pleurer sans aucun motif. J'avais perdu ma tranquillité, et je ne pouvais pas même soupçonner ce qui me l'ôtait. Quelques années après, ayant fait de nouvelles observations sur moi, j'ai trouvé que c'était une maladie qui me prenait tous les ans au printemps, quelquefois en avril, et quelquefois en juin. Elle durait plus ou moins, elle se faisait sentir avec plus ou moins de force, selon que mon cœur et mon esprit se trouvaient alors plus ou moins vides et oisifs, etc. » Tous les jeunes gens mélancoliques ne sont passans doute devenus de grands hommes, mais peu d'hommes destinés au grand n'ont pas éprouvé dans leur jeunesse de ces accès de mélancolie.

L'ennui, qui est autre chose, et qui naissait en lui de cette oisiveté totale où ses facultés intellectuelles étaient comme assoupies, le chasse de Venise à Gènes, de Gènes à Antibes, d'Antibes à Marseille ; le voilà en

(1) C'était en juin.

France, à dix-huit ans, pour la première fois. A Marseille, où il séjourne un mois, rien ne lui plaît que le Théâtre. Il avait déjà, pendant tout un été, suivi, à Turin, un spectacle français : il connaissait la plupart de nos Tragédies et de nos Comédies les plus célèbres. Il avoue qu'il était plus amusé par la Comédie qu'ému par la Tragédie, quoique naturellement plus enclin à pleurer qu'à rire; et voici comment il explique cet effet. « Quand j'y ai réfléchi dans la suite, il m'a semblé qu'une des principales causes de mon indifférence pour la Tragédie, venait de ce que dans presque toutes les pièces françaises il y a des scènes entières, et quelquefois des actes, remplis par des personnages secondaires, qui me glaçaient en prolongeant l'action sans nécessité, ou pour mieux dire en l'interrompant. » Selon le point de vue d'où l'on regardera cette observation, elle rendra compte en effet d'un vice de notre Théâtre, ou elle donnera la clé du principal défaut du sien.

Il ajoute une raison dont nous sommes peut-être mauvais juges. L'habitude nous rend insensibles à des choses qui peuvent choquer des étrangers; elle peut même nous faire trouver des beautés où ils ne voient que des défauts. « D'ailleurs, ajoute Alfieri, mon oreille, quoique je ne voulusse plus être italien, me servait malgré moi, en m'avertissant de l'ennuyeuse et insipide uniformité de cette manière de versifier, en rimes qui vont deux à deux et en vers coupés par la moitié, avec une si grande trivialité de tous (2) et une si désagréable abondance de sons du nez. » Rien de tout cela ne nous blesse, ou pour parler plus juste, ne trouble notre enchantement, quand nous entendons de beaux vers de Racine; mais nous ne pouvons pas exiger que

(2) *Di modi*, de manières de parler, de locutions, de tours. Le traducteur me pardonnera de suivre, dans toute cette phrase, le texte et non pas sa traduction qui le rend fort mal. Je regrette l'expression *nasalità di suoni* dont se sert l'auteur. *Nasalité* n'est pas français; et c'est dommage, avec tant de sons du nez (*an*, *in*, *on*, *un*, et les terribles *oin* et *ouin*), de n'avoir pas un substantif qui les désigne. J'observe que *nasalità* n'est pas plus italien que *nasalité* ne serait français; mais la faculté de créer des mots au besoin est dans le génie de l'une des deux langues et non de l'autre.

des oreilles italiennes sentent à cet égard comme les nôtres.

Le jeune voyageur, toujours chassé par l'ennui, arrive en poste de Marseille à Paris, courant nuit et jour, et sans rien regarder sur la route. A Paris, du moins, on croit qu'il va trouver remède à cet opiniâtre ennui ; mais malheureusement il entra par le faubourg Saint-Marceau ; quoique au mois d'août, la matinée était *nébuleuse, froide et pluvieuse* ; il se logea dans le faubourg St.-Germain, qu'il appelle *un tombeau fétide et fangeux* ; le tems continua d'être mauvais, et quinze jours après son arrivée, il n'avait pas encore salué le soleil ; aussi vit-il tout en noir et en laid, surtout les femmes, avec leur visage plâtré, auquel il en voulait toujours. Cette première impression de Paris ne s'effaça jamais de sa tête ; et l'on peut la compter, avec son maître de danse, et le rouge de la duchesse de Parme, pour troisième élément de ses préventions contre la France.

Pendant trois mois, les promenades, les théâtres, *les filles*, sont ses seules ressources contre l'ennui, et contre ce malaise qui le poursuit partout : il joue, ne perd ni ne gagne, s'ennuie du jeu, de Paris, de la France, et part pour l'Angleterre. Elle lui plaît dès le premier aspect. A Londres, il se jette dans le tourbillon du monde ; l'ennui l'y poursuit encore. Il quitte les assemblées, les soupers, les bals ; au lieu de les courir dans une bonne voiture qui est à lui, il s'en établit le cocher, même son jeune compagnon de voyage partout où ils allaient auparavant ensemble, et s'acquitte si bien de son métier, que même dans les combats à coups de timon qui sont d'usage entre cochers en sortant du Renelagh et des spectacles, il s'en tire avec honneur sans rien briser à la voiture, et sans blesser les chevaux. Monter à cheval pendant cinq ou six heures tous les matins, rester sur le siège pendant deux ou trois heures tous les soirs, quelque tems qu'il fasse, sont ses plaisirs pendant le reste de l'hiver. Au printemps une incursion dans les provinces lui redonne du goût pour le mouvement. Le désir de voir la Hollande l'appelle dans ce pays au com-

mencement de l'été; et il y passe, cette fois sans ennui, la belle saison toute entière.

Cet heureux changement naissait en lui de deux causes bien puissantes. Pour la première fois, il connut à La Haye l'amour et l'amitié; il put parler de son ami à sa maîtresse, et de sa maîtresse à son ami : il est vrai qu'il ne jouit pas long-tems de ce bonheur; des interruptions pénibles l'y troublèrent; une séparation douloureuse et nécessaire le réduisit au désespoir : il voulut mourir; l'amitié le rendit à la vie, et à peu près à la raison. Il regagna précipitamment l'Italie, poursuivi non plus par le vide, mais par les regrets et les peines du cœur. Pour les calmer, il se jeta pendant tout un hiver à Turin, dans des études; ou du moins, dans des lectures philosophiques; c'était une suite des conseils de son ami, don Joseph d'Acunha, qui l'avait fait rougir en Hollande de son oisiveté, de sa répugnance à ouvrir un livre quelconque, de son ignorance universelle. Alors on le croit sauvé; on croit que prenant à vingt ans cette bonne route, il y marchera désormais, et que l'on verra bientôt en lui poindre quelques rayons de goût littéraire et de génie poétique. Mais tout à coup il est repris par cette rage de courir et de voyager, sans autre but que de se mouvoir et de changer de lieu.

Il part pour l'Allemagne et pour les pays du Nord, sans autre guide qu'un valet de chambre de confiance, et sans autre société qu'une jolie et commode édition de Montaigne. De tous les philosophes qu'il venait de lire à Turin, c'était, après la traduction des grands hommes de Plutarque (3), celui qui lui avait plu davantage, et sans lui reprocher le jugement qu'il porte de quelques-uns des autres, nous devons observer que jusqu'alors, en dépit de son aversion pour la France, le peut qu'il savait était presque tout français. Où commença-t-il enfin à prendre goût à la littérature italienne? En Danemarck. L'envoyé de Naples en cette cour, qui était Pisan, lui apprit à mieux sentir les beautés de cette littérature

(3) Sans doute la traduction de Dacier. Pour préférer celle d'Amiot, il faut entendre notre vieux langage, ce qui n'arrive guère à un étranger.

qu'il ne l'avait fait dans son éducation piémontaise. On est peu surpris de le voir mettre au nombre de ses livres de choix les dialogues de l'Arétin, quand on se rappelle une des trois manières dont il passait son tems à Paris, et quand on sait qu'en Allemagne, pour se mettre en garde contre l'amour, il avait repris le même train de vie, à tout risque, et souvent avec des échecs très-nuisibles à sa santé. A Copenhague même, pendant tout l'hiver, il fut souvent réduit pour cette cause à garder la chambre et le lit ; dans ces réclusions forcées, il menait de front les lectures de Plutarque, de Montaigne et de l'Arétin : « de sorte, dit-il, que ma tête était un mélange bizarre de philosophie, de politique et de libertinage. »

L'Allemagne, le Danemarck, la Suède, la Russie, la Prusse, visités dans un an, il repasse en Hollande et de là en Angleterre. Sa vie, pendant sept ou huit mois, à Londres, n'est plus la même que la première fois ; elle est comme absorbée dans une passion qui va jusqu'à la frénésie, pour une grande dame qu'il ne nomme pas, mais que l'on sait être milady L.... Cette intrigue l'entraîne dans les plus grandes extravagances, et finit par un éclat scandaleux, un duel où il est blessé par le mari, qui était officier aux gardes, un procès, un divorce juridiquement prononcé, un aveu que lui fait indiscretement la Dame de s'être partagée, dans le tems de leur liaison la plus intime, entre lui et un misérable jockey. Séparé d'elle, et honteux de son amour, sans en être tout à fait guéri, il se réfugie d'abord en Hollande, auprès de son ami d'Acunha, et se décide à voyager en Espagne, seul pays de l'Europe qui lui reste, non à voir, mais à parcourir.

Point de distractions pour lui à Paris, où il séjourne un mois, et qui ne lui plaît pas plus qu'à son premier voyage. De Paris, il va tout d'une traite à Barcelonne, toujours en proie à sa mélancolie, et à l'amertume de ses souvenirs. « Pendant tout ce voyage, dit-il, je ne fis autre chose que pleurer tout seul. J'ouvrais de tems en tems quelques volumes de mon ami Montaigne, que depuis un an je n'avais plus regardé ; cette lecture entrecoupée me donnait peu à peu de la raison, du courage, et

quelquefois même des consolations. » Dans cet état qui pourrait refuser de plaindre un jeune homme de vingt-deux ans abandonné à lui-même ? Qui ne s'intéresserait pas vivement à lui, quand même il n'aurait pas été par la suite ce qu'Alfieri est devenu ?

Cet intérêt se soutient pendant qu'il traverse, pour se rendre à Madrid, les immenses déserts de l'Espagne, faisant marcher loin en avant sa voiture, ses domestiques, et voyageant le plus souvent à pied, n'ayant pour compagnie qu'un superbe cheval andaloux, qui le suit comme un chien fidèle. Mais à Madrid.... oh ! pourquoi nous a-t-il appris ce trait d'une brutalité plus que sauvage ? Ce pauvre Elie, son valet de chambre si dévoué, d'une si grande ressource pour lui dans toutes les épreuves de sa vie, en lui arrangeant les cheveux, en tire un trop fortement : un chandelier lancé de la main d'Alfieri vole à sa tête, le frappe à la tempe, fait jaillir le sang comme d'une fontaine. Elie veut se venger ; l'épée de son maître dirigée contre sa poitrine ne l'arrête pas. Un tiers, témoin de cette scène, ne suffit pas pour y mettre fin ; il faut que tous les domestiques de l'hôtel, tous les valets de chambre des voyageurs, que tout l'hôtel enfin accourent et séparent les combattans. Ni l'explication que donne Alfieri de cet accès de rage, ni ce qu'il fit pour expier sa faute, ni le regret et la honte qu'il paraît en avoir, ne m'empêcheront de regretter qu'il n'ait pas pris, pour ce trait ainsi que pour quelques autres qui sans lui seraient tout à fait ignorés, le sage parti du silence.

Il quitte Madrid, comme il a quitté la plupart des autres villes, sans y avoir rien vu. A Lisbonne, dont le premier aspect lui cause une sorte d'enchantement qui ne se soutient pas ; il fait une acquisition bien précieuse, celle d'un véritable ami. Le comte *Valperga di Masino*, alors ministre de Sardaigne en Portugal, avait avec lui l'abbé de *Caluso* son frère, jeune homme du plus grand mérite, d'un excellent caractère et d'un profond savoir, qui a été depuis, et est encore un des membres les plus distingués de la savante Académie de Turin ; il se forma dès lors entre Alfieri et lui une de ces amitiés qui durent toute la vie. C'était, il est aisé de le voir, du côté

d'Alfieri qu'était tout le profit de cette amitié; mais il a le bon esprit de le sentir, et la franchise de le dire : la chaleur qu'il met à louer son ami, l'autorité qu'il lui a toujours accordée sur ses travaux et sur ses études, la constance avec laquelle il l'a aimé; l'attachement non moins durable qu'il a su inspirer à un homme qui réunit tant de qualités rares à tant de lumières, sont peut-être de toutes les circonstances de sa vie celles qui parlent le plus en sa faveur.

Séville et Cadix l'appellent au sortir de Lisbonne. Les plaisirs du carnaval l'arrêtent quelque tems à Cadix. Il s'y livre avec trop peu de retenue et de choix; et il ne nous cache pas ce qu'il aurait dû nous cacher de leurs suites. Cette fois, elles furent graves et si tenaces, qu'elles l'accompagnèrent jusqu'en Piémont, où il revint en trois mois, à travers les plus belles provinces de l'Espagne, et tout le midi de la France. De retour enfin à Turin, guéri, remis de ses fatigues, « On devine, dit-il, que je n'avais pas encore parcouru toute l'échelle des erreurs, et que j'avais beaucoup de fautes à commettre avant de donner un essor louable et utile à mon caractère impétueux, superbe, intolérant. »

Il ne tombe cependant plus que dans une seule de ces erreurs, que l'on peut reprocher à sa jeunesse, si toutefois on peut raisonnablement reprocher à cet âge, ce qui tient à la fougue, à l'ivresse, à l'extravagance des passions. La position où il se trouvait alors, rend encore plus excusable en lui ce que l'âge suffit quelquefois pour excuser dans les autres. Entièrement libre à vingt-quatre ans, riche et noble dans un pays où ces deux qualités dispensaient alors de tant d'autres; tenant une maison magnifique, livré à une dissipation continue, à la société des jeunes gens et des femmes, à ses goûts de faste et de luxe, à celui des chevaux, dont il avait augmenté le nombre jusqu'à douze, végétant dans une oisiveté profonde, sans être un instant seul avec lui, sans ouvrir jamais un livre; une femme d'un rang distingué, mais d'une mauvaise réputation même dans le monde galant, plus âgée que lui de neuf à dix ans, mais belle encore, adroite et brillante, entreprend sa conquête, paraît l'aimer, l'enflamme, le subjugué, mais

ne l'aveugle pas, et le tient sans cesse auprès d'elle, mécontent d'y être, sans pouvoir la quitter.

Il fallut de longs efforts pour rompre une pareille chaîne. Un an, dix-huit mois, près de deux ans, se passèrent dans des transports, des fureurs, des repentirs, des résolutions sans effet, des victoires sur soi-même, suivies de nouvelles défaites. Enfin, le charme fut rompu; la raison et la liberté revinrent; un vide affreux, un horrible ennui devait suivre; mais pendant ce dernier orage, un nouveau goût s'était déclaré en lui : un sonnet, mauvais sans doute, mais enfin assez régulier dans sa structure, s'il n'était pas bon quant aux pensées et au style, et qui plus est, une espèce de dialogue tragique en vers, dont la principale interlocutrice était Cléopâtre, lui avaient appris qu'il pouvait donner une suite et une forme quelconque à ses idées. Quelque tems après, ayant jeté les yeux sur cette esquisse, il est frappé de la ressemblance de l'état de son cœur avec celui d'Antoine; il conçoit le projet de finir cette Tragédie et de la faire jouer sur le théâtre. « A peine, dit-il, cette idée me fut passée par la tête, que presque guéri, je commençai à barbouiller du papier, à rapiécer, à changer, à ôter, à ajouter, à continuer, à recommencer, enfin à devenir fou d'une autre manière pour cette malheureuse Cléopâtre née sous de si mauvais auspices. »

Enfin, à force de peines, après avoir usé des grammaires et des dictionnaires, et presque la patience d'amis dont il sollicite les conseils (car il lui fallut tous ces secours pour écrire en vers dans une langue qui avait presque cessé d'être la sienne), il parvient à rassembler cinq morceaux, qu'il appelle *actes*, et il intitule le tout *Cléopâtre, tragédie*. Il y joint une petite pièce en prose, intitulée *les Poètes*, où il se moque lui-même de sa Tragédie, et en même tems de celles des poètes de ce tems-là. Le tout obtient les honneurs d'une représentation publique et même de deux. Depuis cette fatale soirée, dit-il, un feu dévorant s'empara de son âme : il brûla d'obtenir un jour au Théâtre des succès mérités; et jamais fièvre d'amour ne lui donna de si brûlans transports.

Voilà Alfieri, à vingt-sept ans, engagé avec le Public et avec lui-même à devenir Auteur tragique; et voilà jusqu'où j'ai voulu suivre dans sa *Vie* le fil des évènements, pour que l'on sentît tout ce qu'il avait à acquérir et tout ce qu'il avait à vaincre pour atteindre, dans un art si difficile, à la sublimité du talent et au sommet de la renommée. J'ai aussi voulu faire mieux sentir quel tort il s'est fait à lui-même en remplissant tout un volume de ce qui tient ici quelques pages, dans lesquelles encore il y a du trop, puisqu'on y voit quelques détails honteux qu'il eût mieux valu reléguer dans un éternel oubli.

Il en est autrement du second volume. Presque tout y mérite d'être lu et se refuse à être resserré dans un extrait. On y voit Alfieri changer absolument de vie, se livrer opiniâtrément aux études les plus difficiles pour qui les commence si tard; apprendre le latin sous un maître, l'italien dans les sources les plus pures de la langue; écarter, et il le fallait bien, toute lecture française, pour italianiser sa pensée comme son style; se retirer à la campagne pour être tout entier à sa noble entreprise; concevoir des sujets, dresser des plans, les étendre et les développer en prose; les reprendre pour les mettre en vers : mécontent d'une première versification, en refaire une seconde, une troisième; se soutenir presque sans interruption pendant dix ou onze ans dans cette effervescence de tête, dans cette ardeur infatigable pour le travail; et sans compter d'autres productions qui viennent de tems en tems croiser ses compositions tragiques, parmi de fréquens déplacements, des voyages, des agitations que lui cause une passion plus digne de lui que les premières, se trouver, au bout de ce tems, auteur de dix-neuf Tragédies, créateur d'un nouveau genre, chef d'école dans sa patrie, modèle peut-être dangereux, mais modèle enfin, sûr de l'immortalité avant quarante ans, d'ignorant, d'appliqué, d'incapable de tout travail, qu'il était à près de trente.

Dans quelques circonstances de cette quatrième époque, si différente des trois autres, l'âme d'Alfieri n'offre pas un spectacle moins intéressant que son es-

prit. Voulant écrire toujours en homme libre, il se sent entravé par les lois despotiques de son pays qui peuvent l'atteindre même hors du Piémont, puisqu'il a sous la main du roi des propriétés féodales; il prend le parti de s'en défaire; il en fait donation entière à la comtesse de Cumiana, sa sœur, moyennant une pension annuelle de 14,000 livres de Piémont, qui ne représente que la moitié de leur valeur, content, dit-il, de perdre l'autre moitié, et d'acheter à ce prix l'indépendance de ses opinions, le choix de son séjour et la liberté d'écrire. Par une seconde opération, il change 5,000 livres de ce revenu en 100,000 livres de capital; vend ses meubles de Turin, son argenterie, ses chevaux, réalise à peu près 72,000 livres, place ces deux sommes en rentes viagères sur la France, et choisit pour sa nouvelle patrie la Toscane.

Un intérêt bien cher l'engageait à s'y fixer. Il aimait une femme d'un haut rang, d'un grand nom, qui joignait à ces dons de la fortune ceux de la nature et les qualités les plus aimables et les plus solides; et il en était aimé. Depuis ce moment, des obstacles purent les gêner, les tourmenter, les séparer même quelquefois, et à de grandes distances: ils se rejoignirent toujours. Réunis enfin, quand il n'exista plus d'obstacles, ils ne se sont quittés que lorsqu'Alfieri a quitté la vie, et cet amour mis à tant d'épreuves a été consacré en quelque sorte aux yeux de l'Europe entière par la grande épreuve du tems.

Ajoutons à cette constance celle qu'il eut en amitié; observons que dans sa jeunesse dissipée, au milieu de tant de liaisons de plaisir, il choisit pour premier ami le sage d'Acunha, pour second le vertueux et savant Caluso; que Gori Gandellini, qu'il aima peut-être encore davantage, était aussi, à ce qu'il paraît, un homme distingué par son caractère et par son savoir; qu'Alfieri l'ayant perdu, n'a cessé de le louer et de le regretter; que, mort avant les deux autres, il a laissé en eux pour sa mémoire un respect tendre et presque religieux; nous ne douterons plus que, parmi des défauts et même des vices dont il nous a malheureusement mis dans l'im-

possibilité de douter, il n'eût, des qualités solides et attachantes, qui ne vont jamais sans de hautes vertus.

Mais il nous reste, à nous autres Français, à le considérer sous un dernier aspect; il existe entre lui et nous un procès dans lequel il s'est donné des torts, qui ne doivent pas nous faire oublier les nôtres. Alfieri était à Paris depuis trois ans avec son amie. Il y avait fait imprimer chez notre célèbre Didot tout son Théâtre, et à Kehl ses Œuvres diverses, en prose et en vers, lorsque notre Révolution, qui, dans ses commencemens, se trouvait d'accord avec ses sentimens et ses opinions, qu'il avait approuvée et chantée (4), prit une direction et une marche qui cessèrent apparemment de lui convenir et qui effrayèrent sa compagne. Ils passèrent tous deux en Angleterre en 1791. Mais les trois-quarts de leurs revenus étaient en France : ils ne les touchaient qu'en papier qui perdait beaucoup par le change : après la fuite du Roi et son arrestation à Varennes, il perdit bien davantage. Ils se trouvèrent à Londres dans une gêne d'argent qui les força de revenir en France. Ils restèrent à Paris jusqu'au 10 août. A cette détonation terrible qui se fit au milieu de la capitale, et qui ébraula la France entière, deux étrangers, deux individus libres, qui jusqu'alors avaient vécu en amis de la France, étaient assurément bien les maîtres de la quitter. Les obstacles qu'ils éprouvèrent pour en sortir tenaient à ces circonstances mêmes; ils sortirent enfin; ils respirèrent en revoyant l'Italie et leur chère Toscane.

Mais à Paris, d'où ils étaient partis le 12, on descendit le 20 dans leur maison pour les arrêter : ne les trouvant pas, on confisqua chevaux, meubles, livres, tout ce qu'ils avaient laissé, et l'on séquestra leurs revenus en les déclarant émigrés. Quel effet ne dut pas avoir cette conduite inhospitalière sur une âme aussi passionnée que celle d'Alfieri ! Quelle haine contre les Français et contre leur cause ! Il se croyait du moins en Italie hors de leur portée :

(4) Dans son Ode intitulée *Parigi sbastigliato*. Sa tête était si exaltée qu'il y a décrit et célébré avec transport, dans sa dixième strophe, le massacre de Delaunay et de Flesselles, leurs têtes portées sur bout des piques, et leurs cadavres traînés dans les rues.

mais bientôt atteint par leurs armées, circonvenu pour ainsi dire dans sa retraite par leurs victoires, il s'aigrit, il s'exaspéra contre eux de plus en plus. De-là le trouble jeté dans tout le reste de sa vie; de-là, ces ouvrages imparfaits sur lesquels il se jetait en quelque sorte pour se distraire, mais qu'il n'avait plus la patience de revoir et de finir; de-là cette fureur tardive pour l'étude d'une langue ancienne qu'il regretait de ne pas savoir, ces excès d'un travail ingrat, ces privations à contre-tems, cette inattention pour des altérations de santé qui devinrent un mal incurable; de-là sur-tout ces flots de bile qu'il ne cessa plus de vomir sur nous, en prose, en vers, sous toutes les formes et dans tous les styles. Le même ressentiment, la même haine pouvaient sans doute s'exprimer autrement. Une âme aussi fière que la sienne, mais plus calme et plus véritablement grande, aurait vu de plus haut une telle injure; un esprit plus philosophique eût regardé ces convulsions politiques comme une suite fâcheuse mais nécessaire du cours des choses; et malgré ses pertes particulières, qui au reste lui laissaient encore une honnête aisance, il se serait, moins aperçu lui-même dans ce mouvement général, et n'eût pas avec un acharnement si furieux et si aveugle confondu jusqu'à la fin les torts d'un petit nombre à son égard, avec la conduite générale et la masse entière des Français : mais toujours porté aux extrêmes, il s'y précipita cette fois avec toute la violence et toute la tenacité de son caractère. Il nous haït, il nous exécra, sans mesure et sans retour.

Ferons-nous comme lui? Parce qu'il fut injuste envers la France, le serons-nous à son égard? Nous prévaudrons-nous contre lui des aveux gratuits et imprudens qu'il nous a faits? Il n'y aurait à cela pas plus de profit que de justice et de générosité. On se prive soi-même du plus grand plaisir que puissent goûter des âmes nobles, en s'autorisant de quelques torts et de quelques faiblesses pour retirer ce tribut d'admiration et de reconnaissance que l'on doit, dans la carrière des arts, à tout ce qui a de la grandeur.

D'après cette Vie même, qui peut fournir à la malveillance et à la vengeance de si fortes armes contre son

auteur, comment, pour être juste, doit-on considérer Alfieri? On doit voir en lui trois hommes différens et bien distincts. Le premier est un jeune écervelé, livré, par l'indépendance prématurée de sa fortune, à toutes les folies et à toutes les sottises qui sont presque généralement l'apanage de ses pareils; plus violent, plus frénétiquement passionné que la plupart d'entre eux; leur égal à tous en orgueil, en ignorance, en désordre de tête et de mœurs. Mais presque tous restent tels, périssent de bonne heure ou vieillissent sans éprouver d'autre révolution que l'affaiblissement et l'impuissance. Lui, tout à coup, et par ses propres forces, est passé de cette nullité à l'existence, de cette mort à la vie du travail, de l'instruction, de la création et de la gloire. Ce second Alfieri est le véritable, et doit être pour nous le seul. Le troisième, heurté, froissé par des chocs imprévus, blessé dans son orgueil et dans sa fortune, violemment jeté hors de la route, n'y rentre plus tel qu'il était d'abord, et se détruit par des travaux peu utiles à sa gloire, par des études forcées, des erreurs de régime, et des passions haineuses qu'il ne cesse d'exhaler, sans les pouvoir assouvir. Ce dernier Alfieri est à plaindre: il était vraiment frappé, troublé, malade; son esprit avait encore une partie de sa force, mais sa raison n'existait plus.

C'est ainsi, à ce qu'il me semble, que nous devons envisager cette *Vie*, qu'une traduction vient de faire connaître en France, mais dont il eût mieux valu qu'on se bornât à tirer une notice sur la vie littéraire et sur les ouvrages de l'auteur. L'ouvrage original plaît en Italie par la liberté de pensée et de style, par la négligence même avec laquelle il est écrit; par cette franchise presque cynique, ce dédain pour soi-même, cette insouciance de l'opinion, qui réussit presque toujours aux grands hommes, parce qu'elle console la médiocrité en les faisant quelquefois paraître petits. Chez nous, quand même elle conserverait ces derniers avantages, elle perdrait toujours ceux qui tiennent à la légèreté de la touche, aux grâces naturelles et à la fermeté du pinceau.

Cette traduction est-elle faite par un italien qui ne

sait pas bien le français, ou par un français qui n'entend pas assez l'italien? il y a des raisons pour croire tantôt l'un, tantôt l'autre; mais c'est sûrement l'un des deux. Un italien seul a pu conserver dans sa version des locutions tout à fait italiennes, comme *se prevaloir* d'un livre, au lieu de *s'en servir*, comme une taille *plutôt petite*, cette lecture n'avait *plutôt ennuyé*; *prevalersi* a ce sens, *piuttosto* s'emploie ainsi d'une manière absolue en italien dans le style familier, mais point du tout en français. Si un français avait cru ne pouvoir rendre un *ronzino* par un bidet, ou petit cheval, mais par *rossinante*, qui n'y a point de rapport, il n'aurait pas du moins changé le genre d'un mot si connu, et n'aurait pas dit *ma* au lieu de *mon rossinante*. Un français saurait qu'on ne va pas chez quelqu'un qui arrive lui *souhaiter un bon retour*, qu'on ne dit pas le *manifeste* pour le *prospectus* d'un libraire, quoique les Italiens disent dans ce sens *manifesto*.

Mais aussi un italien n'eût pas compté parmi les édifices bâtis par un oncle d'Alfieri, architecte célèbre dans son pays, le temple de Saint-Pierre *in Ginevra*, comme si c'était le nom d'une église de Turin, où il n'y a point d'église de Saint-Pierre, tandis que c'est à Genève, *in Ginevra*, qu'est en effet bâti ce temple; un italien n'eût pas fait dire à Alfieri que les élans lyriques de Pindare lui paraissaient souvent *bien bêtes*, sans s'apercevoir que *bestiale* signifie quelquefois, et signifie certainement ici, *démésuré*, *gigantesque*. C'est un français et non pas un italien qui a pu mettre l'Ode à la Fortune du *Guidi*, nom d'un peintre, au lieu de l'Ode du *Guidi*, nom d'un poète; qui a pu rendre le mot *manigoldi* par *bourreaux*, dans un endroit où il signifie misérables, gueux, canailles; qui a pu croire qu'une chose *che non va detta*, signifie une chose qu'on ne dit pas, au lieu d'une chose qu'il ne faut pas dire, et tomber par-là dans un vrai *non sense*, comme dans cette phrase qui devient ridicule par son air apophtegmatique: «J'ai toujours écouté sans peine même les discours des sots; on apprend d'eux tout ce qu'ils ne disent pas»; tandis que le texte dit avec finesse et simplicité: «J'ai toujours écouté sans peine, même les plus sots discours;

on y apprend tout ce qu'il ne faut point dire : *dai quali si apprende tutto quello che non va detto.*

Italien ou français, le traducteur aurait dû éviter au moins des contresens aussi forts que ceux-ci.

Alfieri rend compte des études qu'il a faites pour parvenir à donner dans sa langue au vers libre, *sciolto*, une harmonie, une coupe, une forme enfin toute particulière. Une de ces études fut sur-tout celle des vers de Virgile. Il apprit, dit-il, de son ami l'abbé de Caluso, à goûter, à sentir, à discerner la belle et immense variété des vers de Virgile; et tout le reste de la phrase se rapporte au même sens. Le traducteur lui fait dire : *C'est à cet ami que je dois d'avoir senti et distingué le génie de Virgile*; et le reste de la phrase n'a plus de sens, ni cela non plus.

A Florence, Alfieri faisait quelquefois jouer chez lui ses Tragédies, et y jouait lui-même. « Je jouai, dit-il, le *Filippo*, dans lequel je fis alternativement les deux rôles si différens de Philippe et de D. Carlos. » Selon son traducteur, il joua successivement les rôles de D. Carlos et de Philippe *dans les deux tragédies de ce nom*. Ce qui nous donne tout de suite deux Tragédies au lieu d'une.

Alfieri parlant de ses lectures grecques met de ce nombre Thucydide avec son Scholiaste, et deux fois Proclus sur le Timée de Platon, c'est-à-dire, le commentaire de Proclus sur ce dialogue. Le traducteur, qui ne paraît connaître ni Proclus, ni le Timée, fait dire à son auteur qu'il lut deux fois *Procle dans le Timée de Platon*, etc.

On a supprimé dans cette traduction beaucoup de choses de l'original, et l'on peut dire qu'il eût fallu peut-être en supprimer moins ou davantage. Plusieurs de ces suppressions sont absolument sans motif et ont été faites si légèrement qu'elles changent ou détruisent le sens de ce qui suit. Je demande, par exemple, au traducteur lui-même s'il sait pourquoi, (tom. 2, p. 6) lorsqu'Alfieri commence à étudier sérieusement la langue italienne, il lui a retranché ceci : *le premier pas vers la pureté de la langue toscane devait être et fut en effet de bannir entièrement toute lecture française*; et ce que signifie, immédiatement après cette lacune, *je ne*

voulus plus prononcer un mot de cette langue, quand on n'a point parlé de la langue française auparavant. Je lui demande comment, à la page suivante, n'ayant point dit qu'une certaine pièce qu'Alfieri composa pour un banquet de francs-maçons était un *Capitolo*, ou pièce en tercets, on peut comprendre ce qu'il dit ensuite de l'ignorance où il était des règles du tercet, etc.

Si je passais du traducteur à l'imprimeur, je pourrais aussi relever bon nombre de fautes typographiques comme *mon Dom Ivaldi*, pour *mon bon Ivaldi*; on me proposa *de me présenter la cour de France*, pour *à la cour de France*; ce qui, par la seule suppression d'un *à*, fait d'Alfieri un souverain à qui la cour de France est présentée; des louanges que *les livres seuls* donnent, au lieu de *que les lèvres seules* donnent; mais en voilà bien assez pour montrer que ce livre n'est pas moins négligemment imprimé que traduit. Cette destinée lui est commune avec la plupart de ceux qu'on traduit et qu'on imprime aujourd'hui. Je ne cesserai de répéter cette plainte que quand Messieurs les Traducteurs et les Libraires voudront bien cesser d'y donner lieu.

Je n'ai parlé d'Alfieri que relativement à sa vie, et j'ai presque uniquement considéré dans cette vie l'influence que sa publicité peut avoir sur la gloire de son auteur. Je ne l'ai point, en quelque sorte, examinée; je n'ai point chicané sur des faits qui seraient sujets à discussion, sur des jugemens hasardés, sur des contradictions palpables, sur des omissions visibles; je n'ai point non plus essayé de réduire à leur juste valeur des exagérations nombreuses, parmi lesquelles il faut compter peut-être celle qu'Alfieri se fait à lui-même de l'excellence et de la nouveauté de son système dramatique. J'ai encore moins voulu entrer dans l'examen du mérite réel de son Théâtre, de ses beautés, de ses défauts, et chercher à fixer la juste valeur de ce poète, trop admiré peut-être à certains égards, mais qui certes a et aura toujours de justes droits à l'admiration. Ce n'était ici ni le tems ni le lieu. Je l'essayerai ailleurs, et je m'éclairerai dans ce travail comme un étranger le doit faire toujours, des lumières déjà répandues en Italie, et qui conti-

nueront

JUIN 1809.

nueront sans doute de s'y répandre sur ce sujet intéressant.

Déjà l'Académie de Lucques a rendu à cet homme célèbre un honneur digne d'une Société éclairée; elle n'a point proposé pour sujet de prix son éloge, mais une dissertation sur ses ouvrages. Elle a prescrit d'examiner le style, l'esprit, et les nouveautés utiles ou dangereuses qu'il a introduites dans la Tragédie et dans l'art dramatique. M. Carmignani, professeur dans l'Université de Pise, a remporté ce prix, le 18 mai 1806, par une dissertation pleine de jugement, de goût, de connaissance de l'art et d'impartialité. Il en a paru en 1807 une seconde édition, augmentée d'une préface et de beaucoup de notes. C'est un très-bon morceau de littérature critique.

Un homme de beaucoup d'esprit, membre de l'Académie de Turin et du Sénat de France, M. Falletti de Barolo, vient de publier, à Turin, quatre Lettres sur les Œuvres posthumes d'Alfieri, adressée à M. *Prospero Balbo*, président de la même Académie, distingué comme lui par ses lumières, son savoir et ses talents. Je tiens de la complaisance du célèbre historien des *Révolutions d'Italie*, M. Denina, la communication de ces Lettres que j'ai lues avec autant de fruit que de plaisir. Elles sont terminées par une Notice sur la personne et les ouvrages d'Alfieri; cette Notice est en français, et a paru précédemment à Paris, dans les *Archives Littéraires*. M. Falletti de Barolo, qui écrit en italien avec une élégance remarquable, n'écrit pas moins purement en français, pense et s'exprime également bien dans les deux langues. Sa quatrième lettre contient une comparaison entre elles, et une discussion rapide sur la manière différente dont elles se sont formées, et sur certaines difficultés qui en résultent pour qui veut bien écrire dans l'une et dans l'autre : ce peu de pages suffit pour prouver avec quel soin et dans quel esprit philosophique il les a étudiées toutes les deux. Il est plus difficile et plus louable de les cultiver ainsi, que de donner à l'une, comme fit Alfieri, une préférence exclusive, et de rejeter entièrement l'autre avec un dédain qu'assurément elle ne mérite pas.

GINGUENÉ.

G g

LES MARTYRS, ou le Triomphe de la Religion chrétienne; par F.-A. de Châteaubriand. — Deux vol. in-8°. — Prix, 12 fr. et 15 fr. francs de port. — A Paris, chez Lenormand, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

(SECOND EXTRAIT.)

LE récit d'*Eudore* est, sans contredit, l'épisode le plus important des *Martyrs*, et la partie de l'ouvrage où le talent se montre avec le plus de vigueur et de flexibilité. Il règne une admirable variété de tons dans la peinture des champs paisibles de la Grèce, et dans celle de la capitale de l'Univers. A Rome, *Eudore* passe tour à tour du palais des Empereurs au cimetière des Chrétiens : c'est là qu'un solitaire, ignoré des maîtres du monde, élève au ciel, pour eux et pour leurs peuples, des mains pures et des vœux innocens, tandis que les fidèles viennent, des extrémités de la terre, entendre et reconnaître en lui l'organe du Dieu qu'ils adorent et le chef de l'église universelle. Quel contraste que celui d'un évêque chrétien, exerçant dans le silence et la pauvreté cette puissance inexplicable, irrésistible, immense, avec ces farouches Césars, toujours chancelans sur le trône, et forcés enfin, pour s'y maintenir, de fléchir le genou devant les autels d'une religion persécutée qui, du fond des prisons et du haut des échafauds, renversait les statues de la victoire et mettait en fuite les Dieux du Peuple-Roi ! On chercherait en vain dans l'histoire des hommes un second spectacle aussi imposant, aussi prodigieux ; et sans doute il appartenait à l'auteur du *Génie du Christianisme*, de l'offrir aux méditations d'un siècle qui se pique de tout approfondir et de tout expliquer. Suivons *Eudore* chez l'un de ces pasteurs de l'église naissante, si héroïque dans ses souffrances, si puissante dans son obscurité. « Marcellin, » évêque de Rome, habitait le cimetière des Chrétiens, » de l'autre côté du Tybre, dans un lieu désert, au » tombeau de St.-Pierre et de St.-Paul. Sa demeure, » composée de deux cellules, était appuyée contre le » mur de la chapelle du cimetière. Une sonnette, sus-

» pendue à l'entrée de l'asile du repos, annonçait à
 » Marcellin l'arrivée des vivans ou des morts. On
 » voyait à sa porte, qu'il ouvrait lui-même aux voya-
 » geurs, les bâtons et les sandales des évêques qui
 » venaient de toutes les parties de la terre lui rendre
 » compte du troupeau de Jésus-Christ. Là se rencon-
 » traient, et Paphnuce de la haute Thébaïde, qui chas-
 » sait les démons par sa parole ; et Spyridion de l'île
 » de Chypre, qui gardait les moutons et faisait des mi-
 » racles ; et Jacques de Nisibe, qui reçut le don de pro-
 » phétie ; et Osius, confesseur de Cordoue ; et Archélaüs
 » de Caschares, qui confondit Manès ; et Jean, qui
 » répandit dans la Perse la lumière de la foi ; et Fru-
 » mentius qui fonda l'église d'Ethiopie ; et Théophile,
 » qui revenait de sa mission des Indes ; et cette chré-
 » tienne esclave qui dans sa captivité convertit la
 » nation entière des Ibériens. La salle du conseil de
 » Marcellin était une allée de vieux ifs qui régnait le
 » long du cimetière : c'était là qu'en se promenant
 » avec les évêques, il conférait des besoins de l'église.
 » Etouffer les hérésies de Donat, de Novatien, d'Arius,
 » publier des Canons, assembler des Conciles, bâtir
 » des Hôpitaux, racheter des esclaves, secourir les
 » pauvres, les orphelins, les étrangers, envoyer des
 » apôtres aux Barbares ; tel était l'objet des puissans
 » entretiens de ces pasteurs. Souvent au milieu des
 » ténèbres, Marcellin, veillant seul pour le salut de
 » tous, descendait de sa cellule au tombeau des saints
 » apôtres. Prosterné sur les reliques, il priait la nuit
 » entière et ne se relevait qu'aux premiers rayons du
 » jour. Alors découvrant sa tête chenue, posant à terre
 » sa thiare de laine blanche, le pontife ignoré étendait
 » ses mains pacifiques, et bénissait la ville et le monde⁽¹⁾.
 » Lorsque je passais de la Cour de Dioclétien à cette
 » Cour chrétienne, ajoute *Eudore*, je ne pouvais m'em-
 » pêcher d'être frappé d'une chose étonnante. Au mi-
 » lieu de cette pauvreté évangélique, je retrouvais les

(1) *Urbi et Orbi* : telle est encore la formule de la bénédiction que, dans les fêtes solennelles, du haut du balcon de Saint-Pierre, le Pape donne à la ville de Rome et au monde chrétien.

» traditions du palais d'Auguste et de Mécène, une
» politesse antique, un enjouement grave, une élo-
» cution simple et noble, une instruction variée, un
» goût sain, un jugement solide : on eût dit que cette
» obscure demeure était destinée par le ciel à devenir
» le berceau d'une autre Rome, et l'unique asile des
» arts, des lettres et de la civilisation.»

Cependant *Eudore*, qui n'avait point encore cette sagesse, cette modération, cette inaltérable fermeté d'âme, qu'il puisa bientôt dans le sein de la Religion, et qu'il montrera dans le reste du poème, dédaignant alors les avis de Marcellin, les devoirs d'un chrétien et les anathèmes de l'Eglise, suit à Baïes la Cour des Césars. Lié d'une amitié tendre avec Jérôme et Augustin, il découvre, il peint, dans le premier, ce génie à la fois barbare et sublime qui le destinait à devenir l'exemple des plus grands désordres et le modèle des plus austères vertus. Il aime, il admire, dans le second, la noble douceur de son caractère, la tendresse de son âme, l'éclat et la fécondité de son imagination, qui en ont fait le plus bel ornement de l'Eglise latine et le Platon des Chrétiens. Les trois amis, errant un jour aux environs de Baïes, se trouvent auprès de Litterne, devant le tombeau de Scipion l'africain. Frappés de cette émotion profonde que les cœurs généreux éprouvent devant l'image d'un grand-homme qui supporta l'injustice de ses contemporains, ils se rappellent cet ouvrage philosophique où Cicéron a peint le vainqueur d'Annibal montrant, dans un songe, à Scipion - Emilien, qu'il existe une autre vie où la vertu reçoit sa récompense. Leur conversation est interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage, qui sort du tombeau : c'est un descendant de Thrasséas, qui, désabusé de toutes les grandeurs et consolé de toutes les infortunes humaines, a embrassé la Religion chrétienne, et vit dans une cellule d'hermite, sur le sommet du Vésuve. Son histoire, que je voudrais pouvoir transcrire, fait une vive impression sur l'esprit des trois jeunes gens; bientôt après des circonstances particulières les séparent. Vaincu par les larmes de sa mère, Augustin retourne à Carthage; Jérôme va visiter les Espagnes, les Gaules, la Pannonie,

les déserts habités par les solitaires chrétiens; Eudore, dénoncé par Hiérocès, dont il a déjà mérité la haine, reçoit l'ordre de se rendre à l'armée de Constance, campée sur les bords du Rhin.

C'est ici que M. de Châteaubriand a désarmé les critiques les plus sévères dans la description d'une bataille livrée par les Francs aux Romains et aux Gaulois réunis. Pour trouver quelque chose de supérieur ou d'égal à ce morceau, il faut chercher, dans l'*Iliade*, les combats les plus admirés; ou, dans le *Roland furieux*, l'attaque des portes de Paris par le roi d'Alger. Les plus grands tableaux de l'Epopée antique et moderne sont ici les seuls objets de comparaison, et c'est, je crois, le plus beau triomphe que la prose puisse ambitionner : mais aussi, malgré l'infériorité de son langage, il est impossible de ne pas reconnaître un poète à l'harmonie savante et variée de ses phrases, à la multitude de comparaisons brillantes, d'images sublimes, d'expressions créées ou pittoresques, dont ce récit est rempli. Eudore, à la fin du combat, séparé des légions romaines, accablé par le nombre, tomba percé de coups au milieu de ses compagnons morts à ses côtés, et fut secouru par un vieillard chrétien, esclave chez les Francs. Devenu le compagnon de sa captivité chez Pharamond, roi des Siscambres, il observe les commencemens du Christianisme parmi les barbares, décrit leurs mœurs, leurs chasses, leurs plaisirs féroces, leurs courses vagabondes, des rivages de l'océan Germanique jusqu'à ceux du Pont-Euxin; là, Eudore découvre le tombeau d'Ovide et sauve la vie à Mérovée. De retour au camp de Pharamond, il est témoin de la délibération des Francs sur la paix ou sur la guerre avec les Romains; et rendu à la liberté par la reconnaissance de Mérovée, il est chargé d'aller proposer la paix à Constance, et reconduit jusque sur la frontière des Gaules par Zacharie, son libérateur, devenu l'apôtre des Francs.

Eudore raconte ensuite les événemens de la cour de Constance et de Dioclétien pendant son séjour dans la Germanie; il passe dans l'île des Bretons, combat Carausius et obtient les honneurs du triomphe : à son retour dans les Gaules, il est nommé commandant de l'Ar-

morique, et va prendre possession de son gouvernement. Ici commence l'épisode de Welleda. Nous avons déjà vu la simplicité majestueuse du Christianisme naissant opposée, dans des tableaux poétiques, à la pompe ingénieuse, aux fables riantes du paganisme. Eudore nous a montré cette religion nouvelle, au fond de la forêt d'Hercynie, triomphant des prestiges barbares qu'enfantait la mythologie du Nord et des fêtes sauvages consacrées aux divinités de l'Edda. Voici maintenant le jeune chrétien aux prises avec la fille des Druides, indigné des sacrifices sanglans promis à Teutatés, mais faiblement défendu contre les charmes de sa prêtresse par les principes sévères d'une religion qu'il a trop négligée. Welleda paraîtra nouvelle, même après la Clémentine de Richardson et la Juliette de Sterne, quoiqu'elle intéresse par des moyens semblables; la différence des couleurs et l'intention du tableau suffisent pour éloigner une ressemblance trop marquée; d'ailleurs, cet épisode, qui contraste singulièrement avec le reste de l'ouvrage, en est un des morceaux les plus dramatiques et les plus attachans.

Après avoir avoué ses fautes et son repentir, Eudore raconte sa pénitence publique : désormais, sans crainte et sans ambition, il abandonne la carrière des armes, et passe en Egypte pour demander sa retraite à Dioclétien. Nouvelles descriptions des côtes d'Afrique, des monumens d'Alexandrie, des rives du Nil, des déserts de la Thébaïde; nouvelles preuves que, dans ce genre, il est peu de talens comparables à celui de l'auteur pour l'abondance, l'éclat et la variété. Enfin, après avoir assisté aux derniers momens de l'anachorète Paul, le fondateur du Christianisme dans les sables du désert; après avoir visité Jérusalem et les sept églises instruites par le prophète de Patmos; après avoir embrassé Constantin à Bysance, sur le théâtre de sa grandeur future, *Eudore*, après dix années d'absence et de malheurs, retrouve enfin les vallons de l'Arcadie et rentre sous le toit paternel.

J'ai remarqué, dans mon premier Extrait, que le récit d'*Eudore* remplit à peu près la moitié du Poème; cette observation pourrait n'être pas une critique. Le

récit d'Ulysse et celui de son fils occupent aussi beaucoup de place, et cependant paraissent beaucoup plus courts. N'est-ce point parce que l'un et l'autre font partie de l'action et forment en effet le commencement de l'*Odyssée* et du *Télémaque*, tandis que le récit d'*Eudore* ne tient que par des fils légers à l'action des *Martyrs*? Cette opinion a besoin d'être développée et d'être protégée par un exemple.

Un épisode d'Homère a fourni à Fénélon le sujet de son ouvrage : *Télémaque* en est le héros, et l'action du poème est dans les voyages que le fils d'Ulysse entreprend pour chercher son père. Une tempête l'ayant jeté dans l'île de Calypso, c'est là que commence la narration épique : il est donc nécessaire que le héros raconte les événemens qui l'ont amené sur ce rivage, et qui forment eux-mêmes la première partie de l'action. Dès lors son récit ne paraîtra long qu'autant que l'action elle-même sera sans intérêt pour nous.

Examinons à présent l'action des *Martyrs* ; elle est dans les amours d'*Eudore* et de *Cymodocée*, que la jalousie atroce d'Héroclès dévoue à la persécution, et qui, par le martyre des deux amans, préparent le triomphe de la Religion chrétienne. Cette action commence naturellement par la rencontre imprévue d'*Eudore* et de *Cymodocée* dans les bois du Taygète ; mais elle est interrompue tout à coup par un récit qui prend plus d'un tiers de l'ouvrage, et dont presque tous les détails sont étrangers, ou du moins faiblement liés à l'action principale. Aussi l'admirable combat des Francs, l'esclavage d'*Eudore* chez Pharamond et Mérovée, la découverte du tombeau d'Ovide, les conseils des peuples germains, les triomphes du Héros dans l'île des Buëtons, son aventure romanesque avec Welléda ; tous ces morceaux, isolément remplis de charme et d'un intérêt qui leur est propre, ne m'empêchent point de sentir que le véritable intérêt de l'ouvrage languit trop long-tems. Il est évident qu'*Eudore* pouvait aimer *Cymodocée*, en être aimé, braver le proconsul d'Achaïe et courir au martyre, sans aucun des événemens qu'il raconte, et dont le récit, tout beau qu'il est, ralentit le mouvement des personnages et la marche de l'action.

M. de Châteaubriand connaît trop bien la théorie de l'art pour n'avoir pas senti ce défaut, et il a trop de talent pour n'avoir pas heureusement tenté de l'affaiblir. Mais ne voulant point renoncer (et j'avoue que le sacrifice eût été dur), aux beautés du premier ordre qui étincellent de toutes parts dans le récit d'*Eudore*, il n'a pu l'attacher à l'action que par des fils presque imperceptibles, et qu'on perd de vue à chaque instant. Ainsi, par exemple, je veux croire que les égaremens et le repentir d'*Eudore* étaient nécessaires pour lui donner à la fin cette résignation sublime, cette inébranlable fermeté, qu'il porte dans les supplices en confessant la foi ; mais, quoique cette conception soit naturelle et facile à saisir dans l'esprit du Christianisme, il me semble qu'elle devait être développée dans le poëme, et l'auteur ne paraît pas y avoir songé. Le seul endroit où l'on aperçoive clairement l'intention de lier le récit d'*Eudore* au reste de l'ouvrage, est celui où les erreurs coupables du jeune chrétien forcent l'évêque de Rome à le séparer de la communion des fidèles. Ce passage est d'une beauté remarquable. Il a le mérite d'offrir au lecteur une scène très-imposante, et de faire entrevoir le dénouement de l'ouvrage sans en affaiblir la terrible impression. Je crois donc être obligé de placer ici comme la meilleure réponse aux objections que l'amour de l'art m'a fait élever sur la convenance et la longueur d'un épisode, dont personne n'admire plus que moi les riches détails.

« Ma vie, dit *Eudore*, était devenue un objet de scandale public : le Pontife fut enfin obligé de lancer ses foudres.

» J'étais allé chez Marcellin ; je sonne à la grille du cimetière : les deux battans de la grille se séparent et s'écartent l'un de l'autre en gémissant sur leurs gonds. » J'aperçois le Pontife debout, à l'entrée de la chapelle ouverte. Il tenait à la main un livre redoutable, image du livre scellé de sept sceaux que l'Agneau seul peut briser. Des diacres, des prêtres, des évêques, en silence, immobiles, étaient rangés sur les tombeaux environnans, comme des justes ressuscités pour assister au jugement de Dieu. Les yeux de Marcellin lançaient

» des flammes. Ce n'était plus le bon pasteur qui rap-
 » porte au bercail la brebis égarée, c'était Moïse dénon-
 » çant la sentence mortelle à l'infidèle adorateur du Veau
 » d'or; c'était Jésus-Christ chassant les profanateurs du
 » temple. Je veux avancer; un exorciste me ferme le
 » chemin. Au même moment, les évêques étendent le
 » bras, et lèvent la main contre moi, en détournant la
 » tête : alors le Pontife, d'une voix terrible :

» Qu'il soit anathème, celui qui souille par ses mains
 » la pureté du nom chrétien ! Qu'il soit anathème, celui
 » qui n'approche plus de l'autel du vrai Dieu ! Qu'il soit
 » anathème, celui qui voit avec indifférence l'abomination
 » de l'idolâtrie !

» Tous les évêques s'écrient : — Anathème !

» Aussitôt Marcellin entre dans l'église ; la porte sainte
 » est fermée devant moi : la foule des élus se disperse,
 » en évitant ma rencontre : je parle, on ne me répond
 » pas : on me fuit comme un homme attaqué d'un mal
 » contagieux. Ainsi qu'Adam banni du paradis terrestre,
 » je me trouve seul dans le monde couvert de ronces et
 » d'épines, et maudit à cause de ma chute.

» Saisi d'une espèce de vertige, je monte en désordre
 » sur mon char, je pousse au hasard mes coursiers, je
 » rentre dans Rome, je m'égare, et après de longs dé-
 » tours j'arrive à l'amphithéâtre de Vespasien. Là j'arrête
 » mes chevaux écumans. Je descends du char. Je m'ap-
 » proche de la fontaine où les gladiateurs qui survivent
 » se désaltèrent après leurs combats. Je voulais aussi
 » rafraîchir ma bouche brûlante. Il y avait eu la veille
 » des jeux donnés par Aglaé (1), riche et célèbre
 » romaine : mais dans ce moment, ces abominables
 » lieux étaient déserts. La victime innocente que mes
 » crimes ont de rechef immolée, me poursuit du haut du
 » ciel. Nouveau Caïn, agité et vagabond, j'entre dans
 » l'amphithéâtre : je m'enfonce dans les galeries obscures
 » et solitaires. Nul bruit ne s'y faisait entendre, hors celui
 » de quelques oiseaux effrayés qui frappaient les voûtes
 » de leurs ailes. Après avoir parcouru les divers étages,

(1) Sainte-Aglé.

» je me repose un peu calmé, sur un siège, au premier
 » rang. Je veux oublier, par la vue de cet édifice payen,
 » et la proscription divine, et la religion de mes pères.
 » Vains efforts! là même un dieu vengeur se présente à
 » mon souvenir. Je songe tout à coup que cet édifice est
 » l'ouvrage d'une nation dispersée, selon la parole de
 » Jésus-Christ. Étonnante destinée des enfans de Jacob!
 » Israël, captif de Pharaon, éleva les palais de l'Égypte;
 » Israël, captif de Vespasien, bâtit ce monument de la
 » puissance romaine; il faut que ce peuple, même au
 » milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes
 » les grandeurs.

» Tandis que je m'abandonnais à ces réflexions, les
 » bêtes féroces, enfermées dans les loges souterraines
 » de l'amphithéâtre, se mirent à rugir. Je tressaillis, et
 » jetant les yeux sur l'arène, j'aperçus encore le sang
 » des infortunés déchirés dans les derniers jeux. Un grand
 » trouble me saisit. Je me figure que je suis exposé au mi-
 » lieu de cette arène, réduit à la nécessité de périr sous
 » la dent des lions, ou de renier le Dieu qui est mort pour
 » moi : je me dis ; — tu n'es plus chrétien : mais si tu le
 » redevenais un jour, que ferais-tu ?

» Je me lève, et je me précipite hors de l'édifice ; je
 » remonte sur mon char, je regagne ma demeure. Toute
 » la nuit, la terrible question de ma conscience retentit
 » au fond de mon sein. Aujourd'hui même, cette scène se
 » retrace souvent à ma mémoire, comme si j'y trouvais
 » quelque avertissement du ciel. »

» Après avoir prononcé ces mots, *Eudore* cesse tout à
 » coup de parler. Les yeux fixes, l'air ému, il paraît
 » frappé d'une vision surnaturelle. L'assemblée surprise
 » garde le silence, et l'on n'entend plus que le murmure
 » du Ladon et de l'Alphée qui baignent le double rivage
 » de l'île.... etc. »

C'est par ce pressentiment sinistre que le récit d'*Eudore*
 et ses longues aventures se rattachent, *une seule*
fois, à l'action et au dénouement des *Martyrs*. Je ne
 décide point si cette combinaison est suffisante pour lier
 les deux parties de ce grand ouvrage, dont l'une em-
 brasse tous les événemens de la vie d'*Eudore* jusqu'à sa

rencontre avec *Cymodocée* ; et l'autre , tous ceux qui le conduisent , avec sa jeune amante , dans ce même amphithéâtre de Vespasien , pour y périr ensemble sous la dent du tigre. Je n'ai dissimulé ni mes doutes , ni la réponse que j'y trouve dans l'ouvrage même : c'est aux maîtres de l'art à prononcer. J'ajouterai seulement qu'on paraît s'accorder à trouver dans le second volume , quoique moins brillant peut-être de beautés originales et poétiques , plus de mouvement et plus d'intérêt : or il me semble que l'infériorité de la première partie , à cet égard , ne peut s'imputer qu'à la longueur et à la nature du récit.

Il me serait facile de citer encore un grand nombre de fragmens détachés , pour justifier la haute admiration que j'ai témoignée pour le talent de l'auteur des *Martyrs* : il serait encore plus utile de lui soumettre quelques observations critiques sur le caractère des deux principaux personnages , et sur l'abus du merveilleux dont il a cru devoir faire usage. Par exemple , dans cette grande et magnifique scène , où la cause des chrétiens est portée devant le trône des Empereurs et devant le Sénat romain ; quand le prêtre de Jupiter plaide avec une éloquence douce et modeste , pour ces Dieux de l'Empire dont on n'encense plus que les autels ; quand Hiérocès affiche , avec l'impudence d'un sophiste , le mépris de tous les cultes et de toutes les religions ; quand *Eudore* défend le christianisme avec les armes que lui fournissent Tertullien et Saint-Ambroise , au milieu du choc de tous les intérêts et de toutes les passions humaines , l'intervention des anges et des démons est-elle bien nécessaire , pour influencer si faiblement sur la résolution de Dioclétien ? Je ne hasarde cette question que sous le rapport littéraire et poétique : je sais que dans le tems où se passe l'action , le paganisme était encore un culte et n'était plus une croyance : on a dit , avec raison , qu'à cette époque les prêtres payens parlaient et pensaient comme Symmaque , et non point comme Démodocus. Mais toutes ces objections de l'histoire et de la philosophie me paraissent réfutées d'avance par la nature de l'ouvrage. Il s'agirait seulement de savoir si l'intérêt du poëme gagne quelque

chose à l'emploi de ce merveilleux, digne sans doute de la grandeur du sujet, mais qui paraît au-dessus de l'importance de l'action et des personnages. Les bornes de ce journal ne me permettent point de prolonger cette discussion. Je la terminerai donc en répondant à un reproche plus sérieux, qu'on adresse également à l'ouvrage et à l'auteur.

Des hommes d'une piété solide et d'une profonde doctrine ont blâmé le merveilleux prodigué dans les *Martyrs*, non point comme moyen épique (la gravité de leur caractère les éloignait de cet examen), mais comme un ressort dont le génie même ne doit point disposer à son gré. Ces hommes d'une foi constante et sévère, convaincus des vérités d'une religion mystérieuse, qui parle au cœur le plus simple et se dérobe à l'intelligence la plus élevée, ne permettent point de soulever le voile redoutable dont elle est couverte : ils défendent à la poésie de mêler ses fictions ingénieuses à ce que les livres sacrés nous enseignent sur le ciel, l'enfer et le purgatoire des chrétiens. De là le jugement rigoureux qu'ils ont porté sur l'ouvrage de M. de Chateaubriand ; de là, l'opinion assez accréditée qu'il est moins utile que dangereux pour cette même religion, dont il célèbre la gloire et les bienfaits. Il ne m'appartient d'approuver ni de combattre une austérité de principes, fondée sur des lumières qui n'ont point éclairé ma faiblesse. J'aime à regarder comme orthodoxe tout ce qui inspire l'amour et le respect de la religion ; et je laisse à des mains plus fermes et plus savantes que les miennes le soin d'élever une limite éternelle entre les droits de l'antique Sorbonne et les privilèges du Parnasse : toutefois, si le livre des *Martyrs* était jamais banni d'une bibliothèque chrétienne, il me semble qu'on ne pourrait se dispenser de traiter l'auteur comme Platon voulait qu'on traitât les poètes dans sa république imaginaire. « S'il se présente parmi nous, » dit-il, un de ces chantres divins qui savent tout imiter » et prendre toutes sortes de formes, et s'il vient nous » présenter ses poèmes, nous lui témoignerons notre » vénération comme à un homme sacré qu'il faut admirer » et chérir ; mais nous lui dirons : nous n'avons parmi

» nous personne qui vous ressemble ; et dans notre cons-
 titution politique , il ne nous est pas permis d'en avoir :
 » et ensuite nous le renverrons dans une autre ville ;
 » après avoir répandu sur lui des parfums et couronné
 » sa tête de fleurs. » Je ne sais si M. de Châteaubriand
 se consolera d'un exil prononcé avec des marques si
 flatteuses d'intérêt et d'estime ; mais M. de Laharpe a
 dit, avec raison, que si la république de Platon existait,
 un poète serait tenté d'y aller, ne fût-ce que pour en
 être renvoyé.

ESMÉNARD.



*JOURNAL DE MUSIQUE ÉTRANGÈRE, pour la guitare ou
 lyre, rédigé par CASTRO (1).*

On peut regarder la guitare comme le premier auxiliaire
 du chant, et comme le plus ancien instrument de musique
 depuis l'invention de la voix humaine. Elle appartient
 également, à tous les tems et à tous les pays ; c'est toujours
 elle que nous voyons sous des noms différens, et sous des
 formes variées dans les mains d'Isis et de Melpomène, d'Or-
 phée, de Linus, d'Amphion, d'Anacréon, d'Horace, etc.
 Le théorbe ; la mandoline, ne sont, l'un qu'une très-
 grande, l'autre qu'une très-petite guitare ; le sistre a été
 autrefois la guitare égyptienne ; à présent c'est la guitare
 allemande. La lyre, cet instrument cornu, comme on le
 voit partout, quelquefois même biscornu entre de certaines
 mains, n'est que la guitare poétique. Ce sont autant d'enfans
 d'une même famille dont la guitare, proprement dite,
 est la mère commune. On en peut juger par le nom grec
 de *kittara* qui est à la guitare ce que *musa* est à la muse, et
 par le nom latin de *cithara*, qui est exactement le même
 qu'en grec ; car nous sommes bien sûrs que parmi nos abon-
 nés et même nos abonhées, il n'y a personne qui ne sache
 que le *c* des latins est le représentant du *k* des grecs, et
 que *kittara*, et que *cithara* se prononçait chez les dames
 grecques et romaines, à peu près comme nos dames fran-
 çaises prononcent guitare à Paris.

(1) Chaque numéro de ce Journal sera composé de trois morceaux,
 dont un de chant espagnol, un de chant italien, et un pour l'instru-
 ment. Il paraîtra tous les mois deux cahiers. On s'abonne chez l'auteur,
 rue de Provence, n° 14, pour 36 fr. pour six mois. Les 12 premiers N°
 ont déjà paru.

On ne sait trop à qui adjuger l'invention de la guitare. Entre les dieux, est-ce l'antique Isis que nous voyons partout un sistre ou une guitare à la main ? est-ce Jupiter qui a voulu, si nous en croyons Horace, en joindre une à la brillante voix de sa fille Melpomène ?

Cui liquidam pater

Vocem cum citharâ dedit.

L'histoire parle ensuite de trois célèbres virtuoses sur l'instrument en question, dont chacun a passé pour l'avoir inventé, Orphée, Linus et Amphion. On ne sait rien de positif sur Linus, mais les deux autres paraissent avoir fait ce qu'on peut appeler des prodiges. L'un a su entraîner à sa suite les animaux des forêts, l'autre a bâti une grande ville, tous les deux au son de leur guitare ; et il faut convenir que c'est tirer un grand parti de l'instrument. D'après ces faits, en les supposant bien constatés, il paraît que l'avantage est du côté d'Amphion, car c'est le seul qu'on sache qui ait fait danser des pierres, au lieu que le miracle d'Orphée s'est réduit à faire danser des ours, ce qui n'est pas absolument sans exemple. Mais si à présent il fallait se décider entre l'Amphion grec et un certain Amphion espagnol, appelé vulgairement Monsieur Castro, nous en sommes fâchés pour le fondateur de Thèbes, mais il n'aurait que *l'accessit*, parce que nous avons entendu dernièrement M. Castro. Nous ne pouvons juger Amphion que sur la périlleuse parole des poètes, au lieu que nous jugeons M. Castro sur celle de sa guitare ; et certainement le véritable Amphion est celui qui nous enchante, comme le véritable Amphitryon celui chez qui l'on dîne.

La guitare a éprouvé ses petites révolutions comme toutes les choses d'ici bas : elle n'avait d'abord que quatre cordes, qui, pendant l'âge d'or et les tems héroïques, ont suffi pour faire plaisir à tout le monde. Therpandre crut bien faire d'y en ajouter trois ; il se proposait d'en jouer ainsi aux jeux olympiques, et se promettait le triomphe le plus éclatant ; mais il avait des rivaux qui peut-être étaient eux-mêmes de très-grands artistes, comme cela pourrait arriver à Monsieur Castro. Il est cité devant les juges ; ces juges étaient des Lacédémoniens, gens très-ponctuels et même un peu pédans, qui décidèrent que les trois nouvelles cordes n'étaient pas de jeu, et les coupèrent sans pitié. Au reste, la cabale en fut cette fois pour ses peines. Therpandre, tout désappointé, tout dégréé qu'il était, n'en sortit pas moins vainqueur du combat, et ce qu'on avait

retranché de sa guitare fut autant d'ajouté à sa gloire. Simonide, après Therpandre, y joignit une huitième corde ; mais l'histoire ne parle pas de l'effet que cette huitième corde a produit. Après Simonide, le premier musicien, le maître de Chapelle, d'Alexandre le Grand, Thimothee, qui avait le secret d'exciter à son gré les passions de son maître, et le secret plus désirable de les calmer, voulut égaler le nombre des cordes de sa guitare au nombre des Muses. Quant à la guitare de M. Castro, nous croyons qu'elle n'a pas plus de cordes que celle de Therpandre ; mais quand ses rivaux, s'il en a, lui joueraient le même tour qu'au musicien grec, nous oserions encore lui prédire le même triomphe.

La guitare a dans son histoire des époques très-glorieuses. Deux grands monarques, François I^{er} et Louis XIV lui ont fait l'honneur d'en jouer ; mais quoiqu'ils aient été sûrement bien applaudis, nous n'oserions pas répondre qu'ils en jouassent avec autant de goût que M. Castro : ils avaient été devancés par le roi David qui, n'en déplaît aux peintres et aux graveurs, n'a point joué de la harpe en dansant devant l'arche ; car ce serait à peu près comme sonner les cloches et aller à la procession. Ce n'est point une *épin* si nous nous en souvenons, que les septante lui donnent, mais une *kidaga*, c'est-à-dire, une *guitare*, et divers passages tant des psaumes que des cantiques, nous prouvent qu'elle était fort employée dans les cérémonies religieuses de Jérusalem. Pourquoi ne figure-t-elle pas de même dans nos solennités ? C'est peut-être parce que l'usage un peu profane que les Espagnols, tous dévots qu'ils sont, ne laissent pas d'en faire tous les soirs, lui aura fermé l'accès des lieux saints ; et, en effet, nous serions tous presque aussi étonnés de voir aujourd'hui une guitare dans une église que d'entendre à minuit un serpent de paroisse jouer une séguédille sous un balcon.

Malgré cette espèce d'excommunication, la guitare sera toujours la bien venue dans la meilleure compagnie ; et ce seront les goûts les plus délicats qui en sentiront le mieux tous les charmes. D'autant plus aimable qu'elle est moins ambitieuse, elle semble respecter les autres instrumens dans les concerts, et se taire devant eux ; son moment est-il arrivé, elle fait oublier (au moins dans les mains de Castro) tout ce qui l'a précédé. Se trouve-t-elle entre des mains moins savantes, ce qui est fort aisé à supposer, elle plaît moins sans doute, mais elle plaît encore, et du moins elle n'ennuie pas. Les plus petits appartemens lui conviennent de préférence ; elle n'y fait jamais plus de bruit qu'on ne

lui en demande, et joue avec la voix la moins forte le rôle d'une amie modeste, toujours attentive à faire briller son amie sans prétendre à détourner sur soi l'attention; et où trouve-t-on de ces amies-là? Dans le tête-à-tête même, c'est de tous les tiers le moins importun, le plus discret; elle ne se mêle de la conversation que pour l'animer, pour la rendre plus touchante, pour essayer d'exprimer encore ce qu'on craint de n'avoir pas fait assez comprendre, pour ajouter à ce que l'un dit, pour suppléer à ce que l'autre ne dit pas.

Êtes-vous seul? êtes-vous seule? elle vous entretient de ce qui vous occupe, elle a des tons brillans pour votre joie, elle en a de mélancoliques pour votre chagrin; elle se met en quelque sorte à l'unisson de vos nerfs, en accord avec votre pensée. Joignez à cela que, de tous les instrumens connus, c'est le plus facile pour les commençans; que les premiers sons qu'on tire de celui-ci ont déjà quelque chose de flatteur; ce qu'on ne peut pas dire à beaucoup près de tous les autres; enfin, que vous dirons-nous? en n'en jouant que médiocrement, vous êtes déjà sûr de vous faire plaisir à vous-même: mais, croyez-nous, tâchez d'en jouer comme *Castro*, et vous ferez plaisir à tout le monde.

Notre *Amphion* ne se borne pas à jouer de la guitare mieux que tout ce que nous avons entendu jusqu'ici, au rapport de quelques vrais connaisseurs qui ne manquent pas un concert; il compose aussi bien qu'il joue, et il improvise comme il compose. La tête vaut la main, *consilio manumque*. Nous verrons tous les mois de nouveaux morceaux de sa façon, ajustés au goût et en quelque sorte à la physionomie de la guitare; car pour la montrer à son avantage il faut savoir ce qui lui sied. La musique, en général, est un idiome commun à tous, mais dont chacun affecte un dialecte particulier que les autres parlent avec moins de grâce et de facilité; et le dialecte de la guitare paraît être la langue maternelle de M. *Castro*.

A ces nouvelles compositions, l'auteur a dessein de joindre différentes chansons en langues étrangères, et particulièrement espagnole, avec leurs traductions littérales; et ce sera une occasion toujours renaissante pour beaucoup de souscripteurs de se familiariser de plus en plus avec l'idiome, l'esprit, la galanterie, la naïveté, la gaité de cette nation intéressante que nous n'avons point assez connue, tant qu'il y a eu des Pyrénées.

BOUFFLERS.

VARIÉTÉS.



VARIÉTÉS.

REVUE LITTÉRAIRE.

Pensées, Remarques et Observations de Voltaire. Ouvrage posthume. — Un vol. in-8°. — Chez Barba.

UN manuscrit inédit de Voltaire est un appât pour les curieux, un sujet de critiques nouvelles pour ses ennemis et une bonne fortune pour ses admirateurs. Depuis quelque tems nous sommes tellement inondés d'ouvrages *posthumes, inédits et secrets*, et la bonne foi des lecteurs a été si souvent surprise, que nous commençons à devenir plus méfians. La première chose qu'on se demande lorsqu'on voit annoncée quelqu'une de ces nouveautés, c'est de savoir *si la dent est réellement d'or*. — L'ouvrage est-il de Voltaire ? Sa généalogie paraît assez bien établie pour qu'on ne puisse guères la révoquer en doute. Mais l'origine en fût-elle moins certaine qu'elle ne l'est en effet ; on ne pourrait pas se refuser à reconnaître, dans une foule de traits de cet ouvrage, la touche philosophique, et pour me servir de l'expression d'Hérault de Séchelles, *la pince mordicante* du philosophe de Ferney.

Cet opuscule est d'autant plus précieux que les morceaux qui le composent paraissent n'être que des bribes détachées, jetées au hasard sur des chiffons de papiers, et dont Voltaire était loin de prévoir la publication. Il est résulté de cette sécurité un abandon d'idées et une indépendance d'imagination qui rendent ce petit recueil très-piquant. Nous allons en rapporter quelques morceaux pris au hasard qui pourront donner une idée du genre et du mérite de l'ouvrage.

« Aujourd'hui, 23 juin 1764, dom Calmet, abbé de Sénonces, m'a demandé des nouvelles ; je lui ai dit que la fille de M^{me} de Pompadour était morte. *Qu'est-ce que Madame de Pompadour*, a-t-il répondu ? *Felix errore suo !* »

« Qui doit être le favori d'un roi ? le peuple. »

« Qui a dit que les paroles sont les jetons des sages et l'argent des sots ? »

« Un curé que ses paroissiens avaient volé, disait dans son prône : — Allez, Jésus-Christ a été bien sot de mourir pour des canailles comme vous. »

H h

« *Cromwell* disait qu'on n'allait jamais plus loin que lorsqu'on ne savait plus où on allait. »

« Le plus petit commis eût pu en affaires tromper *Corneille* et *Newton* : et les politiques osent se croire de grands génies ! »

« *Christophe Colombo* devine et découvre un nouveau monde : un marchand, un passager lui donne son nom. » Bel exemple des quiproquos de la gloire !

« Les beaux dits des héros ne font effet que quand ils sont suivis du succès. — *Tu conduis César et sa fortune.....* » Mais s'il s'était noyé ? — *Et moi aussi, si j'étais Parménion !... — Mais s'il avait été battu ? — Prends ses haillons et rapporte-les-moi dans le palais Saint-James..... — Mais Edouard est battu. »*

« César laisse tomber de sa main la condamnation de *Ligarius* quand *Cicéron* parle pour lui. Cela est plus beau que le trait d'*Alphonse*, roi de Naples, qui ne chassa une mouche de dessus son nez qu'après avoir été harangué. »

« Un anglais du parlement disait : *Si M. Robert Walpole ne m'envoie pas de l'argent, je voterai selon ma conscience.* »

Ces morceaux suffiront pour faire reconnaître la manière de Voltaire ; on y retrouve la finesse de ces aperçus, et l'originalité de ses rapprochemens.

Le manuscrit, écrit en entier de la main de Vanières, a été pendant long-tems à la disposition de M. de Villevieille ; il a été remis à M. Piccini fils, et c'est à lui que nous en devons la publication.

Euphrasie, ou le serment redoutable. Histoire du seizième siècle, par M. Coffin-Rony. — Trois vol. in-12. — Chez Fréchet.

Gil Blas n'a fourni qu'un opéra comique en trois actes ; *Tom-Jones* a été le sujet de deux ouvrages seulement ; on n'a pas pu tirer le moindre parti de *Clarisse*. Quelques personnes pourraient être tentées de croire que *Lesage*, *Filding* et *Richardson* n'étaient pas de fort grands génies, en voyant qu'il n'est pas de mince roman aujourd'hui qui ne puisse alimenter pendant plusieurs mois les théâtres des boulevards. Il y a dans celui que nous annonçons l'étoffe de trois ou quatre mélodrames bien conditionnés : effectivement on pourra trouver dans chacun un incendie, un combat et un

enlèvement au premier acte ; un combat , un enlèvement et un incendie au second ; enfin , un enlèvement , un incendie et un combat au troisième. Que faut-il de plus aujourd'hui pour être assuré de cent représentations ? Si vous ajoutez à cela le lieu de la scène en Allemagne , dans le seizième siècle ; les amours d'une demoiselle Euphrasie , fille d'un comte de Mansfield , partisan des erreurs de Calvin , avec un jeune catholique nommé Adolphe ; un méchant baron de Friberg qui persécute les amans par tous les moyens que peuvent fournir les tours , les cachots , les donjons , les poignards , etc. etc. ; qui leur suscite des attaques nocturnes et qui finit par succomber ; voilà certes un mélodrame tout fait , et ce ne sera plus la faute de M. Coffin-Rony s'il ne réussit pas. On pourra d'autant moins lui en vouloir , qu'il a poussé la complaisance jusqu'à écrire son ouvrage dans le style qui convient au genre ; le seul reproche qu'on puisse lui faire , est d'avoir laissé dans son roman quelques pages qui ne ressemblent pas du tout au reste de l'ouvrage. En s'y arrêtant , peut-être est-il permis de croire que l'auteur pourrait un jour obtenir des succès d'un genre tout différent.

Mémoires de Joseph-Jean-Baptiste Albouy - Dazincourt, comédien - sociétaire du Théâtre-Français , etc. ; par H.-A. K***s. — Un vol. in-8°. — Chez Favre , libraire , au Palais-Royal.

Les seizième et dix-septième siècles ont abondé en mémoires historiques ; il est peu de personnages marquans qui ne nous en aient laissé ; de nos jours cette mode existe encore ; mais elle a changé de classe et paraît être le partage exclusif des comédiens. L'importance qu'on a donnée au théâtre depuis quelques années leur a fait penser que le public serait curieux de connaître le derrière de la toile , et se verrait avec plaisir initié à leurs démêlés intérieurs. Aussi avons-nous vu successivement paraître les *Mémoires de M^{les} Dumesnil et Clairon*, de *Lekain et de Larive* ; Florence même , à ce qu'on assure préparait les siens , lorsque les destins l'ont appelé sur les bords de la Néva.

Les *Mémoires de Dazincourt* n'occuperont pas une place bien distinguée dans les Annales dramatiques. Le lecteur qui croirait y retrouver son esprit fin et délicat , son talent à conduire une intrigue d'acteur ou d'auteur , les révélations de ces tracasseries de coulisses , quelquefois récréatives pour le public ; quelques anecdotes sur les acteurs ses contemporains dont la mémoire est encore chère , tels que Prévillé et Molé ;

Hh 2

ceux, dis-je, qui, sur le nom de l'auteur, croiraient y trouver ces détails, seront désagréablement dé trompés; ils ils n'y verront qu'un historique froid et décharné des premières années du jeune Albouy, d'insipides particularités sur sa famille, sur les causes qui l'engagèrent à quitter le maréchal de Richelieu pour aller jouer la comédie à Bruxelles, sous la direction de *Dhannetaire*; une longue correspondance avec une dame R.... D.... C., qui lui reprochait son nouvel état; sa réception à la Comédie Française; enfin, une longue notice sur une princesse de Sch. ...; que *Praxitèle* (s'il faut en croire l'auteur) *n'eût pas manqué de prendre pour le modèle de sa Vénus modeste, pourvu qu'elle eût existé de son tems.*

Voilà tout ce qu'on trouve dans cet outrage. Rendons maintenant justice à Dazincourt: ces *Mémoires* ne sont pas de lui; ils ont été rédigés par un M. K....s, qui se dit son ami. Peut-être trouvera-t-on qu'ils font plus d'honneur à son cœur qu'à son esprit; le style nous en a paru lâche et diffus. M. K....s réclame l'indulgence et s'excuse sur le peu de tems qu'il a mis à ce travail. Bien que *le tems ne fasse rien à l'affaire*, en acceptant même cette excuse pour ce qu'elle vaut, on pourra lui reprocher d'avoir omis une foule d'anecdotes piquantes que la carrière dramatique de Dazincourt devait naturellement lui fournir.

Elvire, ou la Femme innocente et perdue.—Deux vol. in-12.
— Chez Barba.

On trouve dans le roman bourgeois de Furetière, le Catalogue des ouvrages qu'un certain auteur se proposait de mettre au jour, et l'on y voit entr'autres celui-ci : *Rubricologie, ou de l'Invention des titres et rubriques*; où il est démontré qu'un beau titre est le vrai proxénète d'un livre, et ce qui en fait faire le plus prompt débit. Il paraît d'après cela qu'autrefois, comme aujourd'hui, trouver un titre était une affaire importante pour un auteur; et il faut convenir que si ce n'est pas la meilleure manière pour se faire une réputation, c'est au moins le plus sûr moyen de se faire lire.

C'est là précisément ce que semble ignorer l'auteur du roman que nous annonçons. Son titre est la seule chose ridicule dans son ouvrage. *Une femme innocente et perdue*; qu'est-ce autre chose qu'une victime des apparences ?...

Elvire a fait, à sa pension, la connaissance de Gustave, frère de Sophie, son amie intime. Mariée, par la volonté de sa mère, à Emile de Verac, elle conserve toujours pour Gustave beaucoup d'amitié seulement. Celui-ci, marchant

sur les traces des Lovelaces et des Faublas, emploie tous les moyens pour détourner la jeune Elvire de ses devoirs. Ne pouvant y parvenir, il met au moins les apparences contre elle. Elvire, en butte aux séductions de Gustave et aux funestes conseils d'une duchesse de Mozardy, son amie, commet une foule d'inconséquences, qui, sans la rendre coupable, l'affichent aux yeux de tout Paris et la déshonorent à ceux de son mari. Reconnaisant alors les dangers de sa légèreté, et ne pouvant survivre à la douleur de paraître coupable aux yeux de son époux, qu'elle aime, elle s'en poisonne de désespoir dans le moment où il reçoit les preuves de sa justification de la bouche même de son prétendu séducteur.

Ce petit roman, dans le genre épistolaire, présente de l'intérêt; les caractères sont bien tracés, et contrastent d'une manière assez piquante. Le style est élégant, mais quelquefois prétentieux. Quelques passages visent un peu au jargon métaphysique de Marivaux; mais le moyen d'interdire aux auteurs de roman la prétention d'analyser le cœur humain! Ce serait les réduire aux simples bornes de la narration; ce qui s'accorderait fort mal avec la nécessité où ils se trouvent de *faire des volumes*.

On pourrait bien reprocher à l'auteur quelques réminiscences; mais qui ne copie pas à présent? On pourrait aussi lui reprocher quelques négligences dans le style; mais quel est aujourd'hui l'auteur de roman qui se donne la peine d'écrire seulement avec pureté, je ne dis pas avec élégance!

J. T.

CHRONIQUE DE PARIS.

DEPUIS que le printemps s'est paré de ses plus riches atours, la capitale a perdu la partie la plus brillante de sa population. On a quitté la ville pour la campagne, les merveilles de l'Opéra pour celles de la nature, et le chant de *Lainex* pour celui de la fauvette et du rossignol.

Plusieurs acteurs se disposent aussi à profiter de la belle saison pour goûter les charmes du repos, ou moissonner de nouveaux lauriers dans les départemens. Talma est parti pour Lyon : M^{me} Talma doit aller prendre les eaux. Elleviou, Martin et M^{me} Duret vont enrichir de leurs talens les théâtres de province, qui les enrichiront à leur tour de leurs libéralités. En leur absence, on réparera la salle de l'Opéra-Comique, et les doubles joueront dans la salle Olympique ou dans celle de la porte Saint-Martin.

Comme la solitude commence à se faire sentir sur quelques-uns de nos théâtres, pour ranimer la curiosité publique, on a essayé la ressource des débuts. C'est le remède ordinaire dans les tems nécessaires. L'Opéra nous a offert deux jeunes chanteurs, nommés *Labigne* et *Henrard*; ils sont l'un et l'autre dans la fleur de la jeunesse et méritent des encouragemens. L'un se présente pour l'emploi des jeunes premiers; il est beau, bien fait et chante agréablement : nul n'est plus propre à représenter les dieux les plus aimables de l'Olympe; l'autre se destine à un service plus grave; il a débuté dans les emplois de Lays, et s'est montré avec quelque avantage dans le rôle de Cinna de *la Vestale*.

Le Théâtre-Français, qui n'a plus de reine que M^{lle} Duchesnois, a essayé les talens de M^{lle} Laroche. Cette débutante est grande, bien faite, d'une figure assez intéressante : elle a paru d'abord dans le rôle de Clytemnestre, où elle n'a obtenu qu'un médiocre succès. Sa diction et son geste manquent d'art et de méthode; son débit est vague et sans intentions fixes; sa voix serait belle si elle ne la dénaturait pas. Elle a sur-tout le défaut de vouloir imiter; elle copie tantôt Talma, tantôt M^{lle} Georges. La bonne manière est d'étudier les bons modèles et de ne copier personne.

L'Opéra-Comique où les jolies voix de femmes sont rares, vient de s'adjoindre M^{lle} Regnault, qui chante d'une manière vive, légère, agréable.

L'Odéon, de son côté, s'est enrichi de M^{lle} Fleury, jeune personne d'une figure piquante et d'une intelligence remarquable : elle arrive de Hollande. Il s'est également attaché Chazelle, qui déjà s'était acquis de la réputation dans les départemens.

Enfin, pour ne rien omettre, le Vaudeville possède M^{lle} Rivière, et le théâtre des Variétés, Pothier. Celui-ci est destiné à doubler Brunet; il ne manque, dans cet emploi trivial, ni d'originalité, ni de gaité.

Après ces débuts, les spectacles n'offrent guères d'autre objet d'intérêt que la représentation d'une comédie en trois actes, jouée aux Français, sous le titre de *Secret du Ménage*. C'est une imitation de *la Nouvelle Ecole des Femmes* de Moissy : elle est à la quatrième représentation. On y reconnaît la touche d'un homme d'esprit, mais d'un esprit plus brillant que profond.

On nous promet pour la semaine prochaine, *M. de Probancourt*, ou *les Capitulations de conscience*, pièce en cinq actes et en vers, qu'on attribue à un auteur renommé pour sa fécondité, sa gaité et ses succès.

Mais une nouveauté qui écrasera vraisemblablement le *Secret du Ménage* et *M. de Probancourt*, c'est le *Colosse de Rhodes*, mélodrame, que l'on joue depuis quelques jours au théâtre de la Gaité. Rien ne manque à ce chef-d'œuvre pour captiver, séduire, enchanter le public : enlèvement de princesse, tyran, forban, rochers, citadelle, combats, tonnerre, éclairs, tempêtes, ouragans, et pour finir convenablement, un tremblement de terre qui renverse le colosse de Rhodes. Ce colosse est lui-même pour les spectateurs un sujet d'admiration et de ravissement. Ses pieds énormes s'appuient sur deux rochers, sa tête se perd dans les toiles qui servent de ciel, et son corps est peuplé de guerriers et de victimes. C'est le Gargantua du théâtre. Pour égayer le sujet, on y a joint des ballets; car que serait un tremblement de terre sans ballets! On croit que cette pièce rapportera 100,000 f. au théâtre de la Gaité. Ce genre de spectacle est toujours sûr de réussir; il ne faut pour en jouir que des yeux. Il faut, pour jouir des chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Molière, de l'esprit, du goût, du sentiment; ce qui n'est pas aussi commun que des yeux.

Le théâtre des Variétés, qu'on pourrait appeler les *saturnales de Thalie*, partage avec ceux des boulevards la faveur du public. On vient d'y donner une petite comédie en vaudevilles, intitulée *Malherbe*. N'est-il pas plaisant de voir figurer Malherbe à côté de *Jocrisse*, de *Cadet Roussel*, du *Chaudronnier de Saint-Flour*, du *Crieur de vieux galons* et des *Aveugles mendiants*?

Après les pièces de théâtre, les ouvrages qui présentent en ce moment le plus d'intérêt, sont le troisième volume de l'*Histoire du dix-huitième siècle*, par M. Lacretelle; une nouvelle *Histoire de l'Inquisition*, par M. Lavallée; des *Lettres russes*, par M. de Selles, et une *Description des Pyrénées*, par M. Azais. Nous avons aussi une traduction de l'*Illiade* en vers, par M. Aignan; un poème en douze chants, intitulé *Napoléon en Prusse*, par M. Bruguière, du Gard, et un autre poème de quelques pages, intitulé *la Felenoniade*, par M. Panard.

On rendra compte de la plupart de ces ouvrages dans le *Mercur de France*.

Les libraires nous promettent pour la semaine prochaine un roman de M^{me} Simons-Candeille, intitulé *Lydie*, et un *Voyage en Espagne*, de M. Lantier. On croit que nous jouirons aussi très-prochainement d'un poème de M. Cam-

penon, dont on connaît déjà quelques fragmens pleins de goût. Il a pour titre *la Maison des Champs*.

Si l'on veut, dans un autre genre, des ouvrages singuliers et curieux, il faut lire les *Considérations sur les causes et les effets de la Fièvre*, par le docteur Judel, médecin de Montpellier, et la *Médecine perfective*, par M. Millot.

Le but du docteur Judel est de prouver que, pour se bien porter, il faut avoir la fièvre; que la découverte du quinquina est une calamité pour le genre humain, et que tous les remèdes fébrifuges sont des poisons qu'il faut bannir de toutes les pharmacies. Il prouve la dignité de la fièvre par son antiquité. Son origine se confond avec celle du monde; elle entre comme partie essentielle dans le grand plan de la nature. Les Grecs et les Romains lui avaient érigé des autels, et les érudits ont découvert des inscriptions où la fièvre est qualifiée de *divine fièvre, sainte fièvre, grande fièvre*. Le docteur Judel entreprend aussi de nous démontrer notre ingratitude envers l'astrologie judiciaire et le mesmerisme; il nous assure qu'il existe une chaîne nécessaire entre les astres et les corps sublunaires, et que les émanations des corps célestes déterminent nos affections, notre santé et nos maladies. Ces émanations produisent aussi les orages, le calme, les vents, la pluie et le beau tems; de sorte que, si l'on veut se bien porter, il faut consulter les astrologues et non pas les médecins.

M. Millot est d'une opinion toute opposée; il croit au contraire que c'est au médecin qu'appartient l'honneur de régénérer la nature. Le but de sa *Médecine perfective* est d'améliorer la race humaine et de fournir aux nations des individus mieux conformés, plus robustes et plus sains. Il veut d'abord qu'un époux, avant d'aspirer aux honneurs de la paternité, choisisse un tems favorable, qu'il donne la préférence au printemps, cette saison si brillante, si jeune, si propre à communiquer la vie à tous les êtres! Il veut qu'une jeune épouse devenue mère règle ses passions, ses plaisirs, sa nourriture, afin que son enfant vienne au monde non-seulement avec une bonne complexion, mais avec une âme honnête et un bon naturel; car il est persuadé que l'âme des enfans dépend un peu de celle de leur mère, et la bonté du naturel de la bonté des alimens. Il n'est pas moins convaincu que le fœtus est sujet, dans le sein même de sa mère, aux mêmes passions que nous; qu'il est colère, jaloux, ambitieux, mutin, et voilà pourquoi il y en a tant qui donnent des coups de pied à leur mère.

Quant aux cris des nouveaux nés, M. Millot défend expressément de les apaiser. Il affirme qu'ils sont de la plus haute nécessité pour la santé de l'enfant, et plusieurs nations sont tellement pénétrées de ce principe, que dans l'Inde, où les enfans ne crient pas, leurs charitables parens ont soin de les fouetter avec des orties. Ces opinions paraîtront singulières, mais l'ouvrage de M. Millot n'en est pas moins utile sous beaucoup de rapports; il contient souvent des observations justes et des vues très-sages. Il est à présumer qu'en suivant ses préceptes, on épargnerait à l'humanité beaucoup de difformités qui avilissent quelquefois la majesté du roi des animaux.

Parmi ces difformités, on peut citer un enfant que l'on montre en ce moment sur le boulevard Poissonnière. Il a quatre ans et demi, et présente déjà tous les signes de la virilité. Sa taille n'excède pas les proportions de son âge; mais sa tête est forte et chargée d'une chevelure très-épaisse; sa face est large, joufflue et colorée. Sa poitrine présente des formes dont plusieurs dames pourraient s'honorer. Cet enfant est né à Saint-Aubin-sur-Yonne, village situé à une lieue de Joigny. Il est gai et annonce de l'intelligence.

S.....s.

POLITIQUE.

Paris, 2 Juin.

La paix entre la Russie et la Suède a paru long-tems le résultat nécessaire de l'armistice, mais des doutes se sont élevés à cet égard, et commencent à se convertir en certitudes contraires; les députés de Stockholm à Pétersbourg n'ont pas reçu l'accueil favorable qu'ils attendaient, et il paraît qu'on doit attribuer à deux causes l'éloignement de la Russie à suspendre la marche de ses troupes et ses progrès militaires; la première est que la politique du nouveau gouvernement de Suède n'a pas paru assez franchement opposée à celle de l'ancien, à l'égard des Anglais, que des ports leur ont été ouverts, que des relations commerciales ont été renouées, que même un de leurs amiraux a été, avec une pompe singulière, revêtu sur son bord de l'ordre suédois de l'Épée. La seconde, que le mouvement qui a donné au duc de Sudermanie les rênes du gouvernement, ne paraît pas lui assurer encore le caractère de stabilité nécessaire pour engager une puissance étrangère à contracter des traités; que le gouvernement provisoire paraît encore à la Russie, dominé ou

partagé par les factions militaires qui se sont déclarées, et dont on connaît les succès.

Dans cette circonstance, la Russie a déclaré qu'elle était portée à faire la paix, mais qu'elle ne la veut faire qu'avec un gouvernement légal : les bases de cette paix, suivant sa déclaration, doivent être : 1^o la possession de la Finlande, c'est-à-dire, des pays que ses armes ont conquis jusqu'à Kalix; cette province est déjà unie à l'empire russe sous les rapports civils et politiques; 2^o l'exclusion des Anglais des ports suédois dans la Baltique.

Pendant que cette déclaration semble instruire les Suédois que la paix pour eux est au prix d'une organisation stable, et d'une alliance intime au système général qui arme le continent contre les Anglais, la diète nationale convoquée et réunie à Stockholm a consolidé la révolution par un acte de la plus haute importance, dont ses remerciemens au duc de Sudermanie ont été l'avant-coureur. Le 10^o mai Gustave Adolphe IV a renoncé pour toujours à la couronne pour lui et tous ses héritiers et descendans. Après cette abdication, écrite de la main même du roi, tous les membres de la diète ont retiré leur serment d'obéissance et de fidélité; la déposition de Gustave s'est ainsi consommée. Une commission est chargée de présenter le projet de constitution que doit adopter le royaume, et tout fait présumer que le maintien de cette constitution, et la couronne établie par elle seront déferés au duc de Sudermanie. Il est à remarquer que la diète a compris dans ses remerciemens les militaires auteurs de la révolution, peu après l'abdication le ministre anglais a quitté Stockholm en laissant un chargé d'affaires.

La Russie a fait presque en même tems une déclaration bien plus importante, et bien plus immédiatement liée aux affaires qui excitent notre plus vif intérêt. Le motif de sa déclaration est l'entrée des troupes autrichiennes dans le duché de Varsovie, dans les états de Saxe et en Bavière. La Russie garante du traité de Presbourg, n'a pu le voir violer par une agression aussi positive, sans faire de suite une déclaration conforme à ses engagemens; l'Autriche devait connaître la conduite que tiendrait la Russie; elle a mis de côté cette considération qui devait être pour elle si importante; elle s'est décidée à rallumer le flambeau de la guerre: la Russie, a dû regarder cette conduite comme personnellement hostile, et l'ordre a été donné à la légation russe de quitter immédiatement la capitale de l'Autriche; en même tems,

M. de Scharzenberg, ambassadeur d'Autriche à St.-Petersbourg, a reçu la notification que toute communication diplomatique devait cesser entre le cabinet russe et lui. Depuis ce moment, il n'a plus paru à la cour, n'a point assisté au mariage de la grande duchesse, et n'a été considéré que comme un simple particulier.

Les faits ont suivi de près cette déclaration; l'Empereur a donné l'ordre au prince Galitzin de se mettre en marche avec les quatre divisions stationnées en Lithuanie, d'attaquer et de poursuivre les Autrichiens, soit dans le duché de Varsovie que déjà le prince Ferdinand a évacué, soit dans la Galicie qu'il traverse pour rejoindre l'armée autrichienne, et dont les habitans secondent de tous leurs efforts, les Saxons et les Polonais confédérés. Cette nouvelle a été officiellement publiée à Posen, et notifiée aux chefs militaires du grand duché de Varsovie. Le prince Poniatowski n'en pousse qu'avec plus d'ardeur sa marche et ses avantages; l'insurrection en Galicie s'organise; déjà des capitaines et des chefs de cercle sont nommés. Les troupes autrichiennes se replient sur Sandemir, et l'on présume que les Russes ont dû entrer à Lemberg vers le 15 mai. (On remarque qu'en effet l'un des derniers bulletins de l'armée française annonçait qu'ils devaient sortir de leurs cantonnemens le 10 de ce même mois.)

Cependant les Russes poursuivent aussi leurs succès sur le Danube; ils ont occupé quelques places, pris des magasins et fait des prisonniers. Les Serviens sont en mouvemens pour seconder celui du prince Prosdrowki.

Au milieu des événemens militaires qui occupent l'Allemagne, c'est une chose digne de remarque, que le repos profond dont jouissent tous les états protégés par le chef de l'empire: la Hollande n'éprouve aucune agitation; son roi continue de porter sur toutes les parties du territoire le coup-d'œil qui y répare un malheur ou qui y fait naître un bien. La Westphalie et le Hanovre sont tranquilles; les partisans qui ont jeté une alarme, qu'eux-mêmes avaient soin de grossir, en se montrant sur plusieurs points, cherchent les côtes du Mecklembourg, et les bâtimens anglais qui peuvent les soustraire, soit au ressentiment de leur prince, soit aux troupes qui les poursuivent; les Anglais n'ont tenté pour eux aucun coup de main. La Saxe est dans la plus profonde tranquillité, et l'on a même été jusqu'à remarquer que le mouvement de la guerre avait faiblement suspendu à Leipsick celui du commerce. La Franconie n'en ressent pas d'autres que celui des troupes alliées qui rejoignent la

Grande-Armée, ou qui s'organisent en armée de réserve ; sous les ordres du maréchal de Valmy. Le roi de Bavière a reçu la soumission du Tyrol, évacué par les Autrichiens et implorant sa clémence. La Suisse porte sur ses frontières les milices destinées à garantir cette neutralité dont la puissance de son médiateur lui assure le bienfait. Venise a retrouvé la plus parfaite sécurité ; Milan n'a pas cessé d'en jouir ; Florence ne s'occupe que des hommages rendus à sa grande duchesse, dont le voyage dans son gouvernement est une suite de fêtes et de plaisirs. Rome célèbre les triomphes de la Grande-Armée ; et Naples depuis long-tems n'avait vu ses côtes menacées par le brigandage : on annonce cependant, en ce moment, qu'un corps d'Anglais et de Siciliens combinés a fait une descente en Calabre, qu'attirés par le général Parthonaux, dans l'intérieur du pays, ils ont été tournés et surpris après quelques marches, et forcés de se rendre prisonniers au nombre de 2000 hommes.

Les nouvelles de Madrid contiennent et marquent les progrès des différens corps d'armée. La prise de Lisbonne par le maréchal Soult n'est pas publiée *officiellement*, mais des nouvelles de Valladolid, dont la source est très-respectable, donnent ce fait pour certain. Les Anglais réunis aux Portugais ont dû perdre une grande quantité d'hommes, et la junte doit avoir cherché son salut en Angleterre. Dans les Asturies, l'expédition combinée par le duc de Trévise et le général Kellermann a complètement réussi ; les insurgés ont été poussés jusqu'à la mer ; La Romana, après avoir été forcé dans Oviédo, doit être pris à Gison, ou contraint de se rembarquer. Le roi est à Aranjuez, déjà occupé des travaux du gouvernement dirigés vers l'administration intérieure, la prospérité de l'agriculture et de l'industrie.

Les succès de l'armée d'Italie signalent chacune de ses marches à la poursuite de l'archiduc Jean, qui, à chaque position, dispute vainement le terrain, et perd une partie de ses forces pour assurer la retraite du reste. Willach, Clagenfurth sont occupés. Le général Macdonald a emporté Laybach ; l'armée continue de se porter en avant ; elle est à Lœben, prête à faire sa jonction avec les corps qui ont pacifié le Tyrol et assurent les derrières de l'armée française, que nous allons suivre dans ses mouvemens en Autriche et sur un nouveau théâtre de gloire.

Le dernier bulletin désignait l'emplacement des divers corps, et annonçait que déjà une division avait été jetée sur

la rive gauche du Danube ; des événemens de la plus haute importance y ont signalé les armes françaises : on y a vu une partie de l'armée , dans une position imprévue , difficile et dangereuse , suppléer au nombre par le courage et l'ensemble , suppléer même au défaut de munitions , qu'un hasard cruel la forçait de ménager , rester trois fois maîtresse du champ de bataille , couvert des corps ennemis ; essuyer des pertes douloureuses , mais les faire tellement acheter aux assaillans , qu'ils n'ont pu troubler un changement de position qui était lui-même un danger et une opération difficile. Mais ici c'est plus que jamais la relation officielle qu'il faut laisser lire , puisqu'aucune autre n'a porté à un plus haut degré tous les caractères de la clarté , de la précision et de la véracité.

Ebersdorf, le 23 mai 1809.

Vis-à-vis Ebersdorf, le Danube est divisé en trois bras , séparés par deux îles. De la rive droite à la première île , il y a deux cent quarante toises : cette île a à peu près mille toises de tour. De cette île à la grande île , où est le principal courant , le canal est de cent vingt toises. La grande île , appelée *In-der-Lobau* , a sept mille toises de tour , et le canal qui la sépare du continent a soixante-dix toises. Les premiers villages que l'on rencontre ensuite sont Gross-Aspern , Esling et Enzersdorf. Le passage d'une rivière comme le Danube devant un ennemi connaissant parfaitement les localités et ayant les habitans pour lui , est une des plus grandes opérations de guerre qu'il soit possible de concevoir.

Le pont de la rive droite à la première île et celui de la première île à celle de *In-der-Lobau* ont été faits dans la journée du 19 , et dès le 18 la division Molitor avait été jetée par des bateaux à rames dans la grande île.

Le 20 , l'Empereur passa dans cette île et fit rétablir un pont sur le dernier bras , entre Gross-Aspern et Esling. Ce bras n'ayant que soixante-dix toises , le pont n'exigea que quinze pontons et fut jeté en trois heures par le colonel d'artillerie Aubry.

Le colonel Sainte-Croix , aide-de-camp du maréchal duc de Rivoli , passa le premier dans un bateau sur la rive gauche.

La division de cavalerie légère du général Lasalle et les divisions Molitor et Boudet passèrent dans la nuit.

Le 21 , l'Empereur , accompagné du prince de Neuchâtel et des maréchaux ducs de Rivoli et de Montebello , reconnut la position de la rive gauche et établit son champ de bataille , la droite au village d'Esling et la gauche à celui de Gross-Aspern , qui furent sur-le-champ occupés.

Le 21 , à quatre heures après-midi , l'armée ennemie se montra et parut avoir le dessein de culbuter notre avant-garde et de la jeter dans le fleuve : vain projet ! le maréchal duc de Rivoli fut le premier attaqué à Gross-Aspern , par le corps du maréchal Bellegarde. Il manœuvra avec les divisions Molitor et Legrand , et pendant toute la soirée fit tourner à la confusion de l'ennemi toutes les attaques qui furent entreprises. Le duc de Montebello défendit le village d'Esling , et le maréchal duc d'Istrie , avec la cavalerie légère et la division de cuirassiers Espagne , couvrit la plaine et protégea Enzersdorf : l'affaire fut vive ; l'ennemi déploya deux cents pièces de canon et à peu près 90 mille hommes composés des débris de tous les corps de l'armée autrichienne.

La division de cuirassiers Espagne fit plusieurs belles charges, enfonça deux carrés et s'empara de quatorze pièces de canon. Un boulet tua le général Espagne, combattant glorieusement à la tête des troupes, officier brave, distingué et recommandable sous tous les points de vue. Le général de brigade Foulers fut tué dans une charge.

Le général Nansouty, avec la seule brigade commandée par le général Saint-Germain, arriva sur le champ de bataille vers la fin du jour. Cette brigade se distingua par plusieurs belles charges. A huit heures du soir, le combat cessa, et nous restâmes entièrement maîtres du champ de bataille.

Pendant la nuit, le corps du général Oudinot, la division Saint-Hilaire, deux brigades de cavalerie légère et le train d'artillerie passèrent les trois ponts.

Le 22, à quatre heures du matin, le duc de Rivoli fut le premier engagé. L'ennemi fit successivement plusieurs attaques pour reprendre le village. Enfin, ennuyé de rester sur la défensive, le duc de Rivoli attaqua à son tour et culbuta l'ennemi. Le général de division Legrand s'est fait remarquer par ce sang froid et cette intrépidité qui le distinguent.

Le général de division Boudet, placé au village d'Esling, était chargé de défendre ce poste important.

Voyant que l'ennemi occupait un grand espace de la droite à la gauche, on conçut le projet de le percer par le centre. Le duc de Montebello se mit à la tête de l'attaque, ayant le général Oudinot à la gauche, la division Saint-Hilaire au centre, et la division Boudet à la droite; le centre de l'armée ennemie ne soutint pas les regards de nos troupes : dans un moment tout fut culbuté. Le duc d'Istrie fit faire plusieurs belles charges, qui toutes eurent du succès; trois colonnes d'infanterie ennemie furent chargées par les cuirassiers et sabrés. C'en était fait de l'armée autrichienne, lorsqu'à sept heures du matin un aide-de-camp vint annoncer à l'Empereur que la crue subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre de gros arbres et de radeaux coupés et jetés sur les rives, dans les événemens qui ont eu lieu lors de la prise de Vienne, les ponts qui communiquaient de la rive droite à la petite île, et de celle-ci à l'île de In-der-Lobau venaient d'être rompus. Cette crue périodique, qui n'a ordinairement lieu qu'à la mi-juin, par la fonte des neiges, a été accélérée par la chaleur prématurée qui se fait sentir depuis quelques jours. Tous les parcs de réserve qui défilaient se trouvèrent retenus sur la rive droite par la rupture des ponts, ainsi qu'une partie de notre grosse cavalerie, et le corps entier du maréchal duc d'Auerstaedt. Ce terrible contre-temps décida l'Empereur à arrêter le mouvement en avant. Il ordonna au duc de Montebello de garder le champ de bataille qui avait été reconnu, et de prendre position, la gauche appuyée à un rideau qui couvrait le duc de Rivoli, et la droite à Esling.

Les cartouches à canon et d'infanterie que portait notre parc de réserve ne pouvaient plus passer. L'ennemi était dans la plus épouvantable déroute, lorsqu'il apprit que nos ponts étaient rompus. Le ralentissement de notre feu et le mouvement concentré que faisait notre armée ne lui laissaient aucun doute sur cet événement imprévu. Tous ses canons et ses équipages d'artillerie qui étaient en retraite se représentèrent sur la ligne, et depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir il fit des efforts inouïs, secondé par le feu de deux cents pièces de canon, pour culbuter l'armée française. Ces efforts tournèrent à sa honte : il attaqua trois fois les villages d'Esling et de Gross-Aspern, et trois fois il les remplit de ses morts. Les fusiliers de la garde, commandés par le général Mouton, se couvrirent de gloire, et culbutèrent la réserve,

composée de tous les grenadiers de l'armée autrichienne, les seules troupes fraîches qui restassent à l'ennemi. Le général Gros fit passer au fil de l'épée 700 Hongrois, qui s'étaient déjà logés dans le cimetière du village d'Esling. Les tirailleurs sous les ordres du général Curial firent leurs premières armes dans cette journée, et montrèrent de la vigueur. Le général Dorsenne, colonel commandant la vieille garde, la plaça en troisième ligne, formant un mur d'airain, seul capable d'arrêter tous les efforts de l'armée autrichienne. L'ennemi tira quarante mille coups de canon, tandis que, privés de nos parcs de réserve, nous étions dans la nécessité de ménager nos munitions pour quelques circonstances imprévues.

Le soir, l'ennemi reprit les anciennes positions qu'il avait quittées pour l'attaque, et nous restâmes maîtres du champ de bataille. Sa perte est immense. Les militaires dont le coup-d'œil est le plus exercé ont évalué à plus de 12 mille les morts qu'il a laissés sur le champ de bataille. Selon les rapports des prisonniers, il a eu 23 généraux et 60 officiers supérieurs tués ou blessés. Le feld-maréchal lieutenant-Weber, 1500 hommes et quatre drapeaux sont restés en notre pouvoir. La perte de notre côté a été considérable; nous avons eu 1100 tués et 5000 blessés. Le duc de Montebello a eu la cuisse emportée par un boulet, le 22, sur les six heures du soir. L'amputation a été faite, et sa vie est hors de danger. Au premier moment on le crut mort : transporté sur un brancard auprès de l'Empereur, ses adieux furent touchants. Au milieu des sollicitudes de cette journée, l'Empereur se livra à la tendre amitié qu'il porte depuis tant d'années à ce brave compagnon d'armes. Quelques larmes coulèrent de ses yeux, et se tournant vers ceux qui l'environnaient : « Il fallait, dit-il, que dans cette journée mon cœur fût frappé par un coup aussi sensible pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. » Le duc de Montebello avait perdu connaissance ; la présence de l'Empereur le fit revenir ; il se jeta à son cou en lui disant : « Dans une heure vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été et d'être votre meilleur ami. »

Le général de division Saint-Hilaire a été blessé : c'est un des généraux les plus distingués de la France.

Le général Durosnel, aide-de-camp de l'Empereur, a été enlevé par un boulet en portant un ordre.

Le soldat a montré un sang-froid et une intrépidité qui n'appartient qu'à des Français.

Les eaux du Danube croissant toujours, les ponts n'ont pu être rétablis pendant la nuit. L'Empereur a fait repasser, le 23, à l'armée le petit bras de la rive gauche, et a fait prendre position dans l'île de In-der-Lobau, en gardant les têtes de pont.

On travaille à rétablir les ponts ; l'on n'entreprendra rien qu'ils ne soient à l'abri des accidens des eaux et même de tout ce que l'on pourrait tenter contre eux : l'élévation du fleuve et la rapidité du courant obligent à des travaux considérables et à de grandes précautions.

Lorsque le 23 au matin, on fit connaître à l'armée que l'Empereur avait ordonné qu'elle repassât dans la grande île, l'étonnement de ces braves fut extrême. Vainqueur dans les deux journées, ils croyaient que le reste de l'armée allait les rejoindre ; et quand on leur dit que les grandes eaux, ayant rompu les ponts et augmentant sans cesse, rendaient le renouvellement des munitions et des vivres impossible, et que tout mouvement en avant serait insensé, on eut de la peine à les persuader.

C'est un malheur très-grand et tout-à-fait imprévu que des ponts formés des plus grands bateaux du Danube, amarrés par des doubles ancrs et par des cinquenelles aient été enlevés; mais c'est un grand bonheur que l'Empereur ne l'ait pas appris deux heures plus tard. L'armée poursuivant l'ennemi aurait épuisé ses munitions et se serait trouvée sans moyens de les renouveler.

Le 23 on a fait passer une grande quantité de vivres au camp d'In-der-Lobau.

La bataille d'Esling, dont il sera fait une mention plus détaillée, qui fera connaître les braves qui se sont distingués, sera, aux yeux de la postérité, un nouveau monument de la gloire et de l'incébranable fermeté de l'armée française.

Les maréchaux ducs de Montbello et de Rivoli ont montré dans cette journée toute la force de leur caractère militaire.

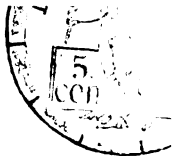
L'Empereur a donné le commandement du second corps au comte Oudinot, général éprouvé en cent combats, où il a montré autant d'intrépidité que de savoir.

Un nouveau bulletin confirme officiellement l'importante nouvelle de la reconstruction des ponts sur le Danube, dans les journées du 23 et du 24; le 25 au matin tout était en état. Les blessés avaient repassé sur la rive droite, ainsi que les caissons vides, et tous les objets qu'il était nécessaire de renouveler. La solidité des nouveaux ponts est assurée par des précautions extraordinaires et par des travaux qui se continuent avec activité; l'armée, ainsi maîtresse des deux rives, manœuvra à volonté sur l'une et sur l'autre; la cavalerie légère de l'armée a été dirigée sur Presbourg. Le général Lauriston est en Styrie, où le prince vice-roi doit avoir fait sa jonction avec lui. Le maréchal duc de Dantzick abandonne le Tyrol, où la soumission rend ses forces inutiles, et marche sur Vienne avec les Bavares. Toute la cavalerie de la garde et un grand parc d'artillerie ont rejoint l'armée.

Pendant que le prince vice-roi fait sa jonction avec l'armée d'Allemagne, le duc de Raguse est prêt à se réunir à l'aile droite de l'armée d'Italie. Enorgueilli de ses succès éphémères, l'archiduc Jean n'avait pas craint de lui adresser une lettre, dans laquelle perce bien tout l'orgueil de sa maison. Cette lettre, écrite de Conegliano, en date du 1^{er} avril, a pour objet d'inviter le duc de Raguse à rendre les armes. Le duc de Raguse n'a pas même répondu, *viens les prendre!* mais il en a fait sentir le poids à l'avant-garde ennemie dirigée sur lui, avant-garde qu'il a vivement repoussée et qui n'a pu retarder sa marche sur la Croatie autrichienne.

(N° CCCCXII.)

(SAMEDI 10 JUIN 1809.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

EXTRAIT DU POÈME DE LA MAISON DES CHAMPS;

PAR M. CAMPENON. (1)

ÉPISEDE DES AMOURS DES FLEURS.

SUR les amours des zéphirs et des roses
L'antiquité trop long-temps sut mentir ;
Quittons la fable et ses métamorphoses ;
Rompons l'hymen de Flore et du Zéphir,
Et, de dépit dû en pleurer l'Aurore,
Que, libre enfin de fabuleux atours,
Mon vers fidèle à vos yeux fasse éclore
L'hymen des fleurs et leurs chastes amours.

Le même Dieu qui plaça dans nos ames
Ces doux rapports des deux sexes entre eux,
Ces vifs désirs, ces amoureux flammes,
Du cœur de l'homme aliments dangereux,
Du même feu sut animer la plante.

(*) Cet ouvrage vient de paraître, et se vend chez Léopold-Collin, libr.,
rue Gilles-Cœur ; Giguet et Michaud, libraires, rue des Bons-Enfants ;
et Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-
l'Auxerrois, n° 17.

Il en sera rendu compte incessamment dans ce Journal.

Ainsi que nous , sa jeunesse bouillante
 A des penchans , des besoins , des desirs ,
 Des nœuds secrets , d'ineffables plaisirs ;
 Et du printems quand la sève l'inonde ,
 L'amour la brûle , et l'hymen la féconde.

Mais de ce peuple étudions les mœurs.
 Il est d'abord une tribu de fleurs ,
 De la nature admirable caprice ,
 Qui , résidant sur un même calice ,
 D'un double sexe y goûte les douceurs ,
 S'unissant en couple inséparable ,
 Dans les plaisirs de ce lieu charmant ,
 A chaque hymen , réalise la fable
 De Salmacis et de son jeune amant.
 Une autre habite une tige commune ,
 Mais des rameaux l'intervalle jaloux
 Vient séparer les vierges , des époux ;
 Une autre enfin , pleurant son infortune ,
 Qui la condamne à l'absence , aux regrets ,
 Voit , loin des fleurs où l'amante respire ,
 Naître la tige où son amant soupire.
 De leur hymen pénétrez les secrets ,
 Et quand la fleur échappée à l'enfance
 A déployé sa fraîche adolescence ;
 (O ! de l'instinct pouvoir miraculeux !)
 Soudain l'amant , qu'irrite la distance ,
 Confie aux vents ses filtres amoureux ;
 De ses parfums les plus voluptueux
 Flatte de loin son amante nouvelle ,
 Charme ses sens , et se combat sur elle ,
 Jusqu'en son sein qui s'ouvre avec transport ,
 Laisse jaillir sa poussière brûlante.
 La jeune épouse , interdite , tremblante ,
 Sur son bonheur se recueille et s'endort ;
 Et déployant son plus riche pétale ,
 Pour en couvrir le dépôt de l'amour ,
 Mère en espoir , sur son sein , tout le jour ,
 Laisse flotter la robe nuptiale.

De leur hymen si vous trompiez les feux ;
 Si votre main , par une loi cruelle ,
 Sur d'autres bords , loin du plant amoureux ,
 Voulait porter la plante maternelle ,
 Vous la verriez , victime de vos jeux ,

Se dessécher dans un mortel vœu-
 Près d'elle en vain mille plants étrangers
 Courbent leur cime, inclinent leur feuillage;
 Indifférente à leurs soins passagers,
 La triste fleur, en son deuil solitaire,
 Repousserait leur caresse adultère;
 Mais si les vents propices à ses feux,
 Jusqu'à son sein, par une heureuse haleine,
 Du jeune époux exilé de ces lieux,
 Faisaient voler la poussière lointaine;
 Son sein flétri par la stérilité,
 S'ouvrant encor à la maternité,
 Dans l'air brûlant qui la frappe au passage,
 Respirerait l'amour, la volupté,
 Et saisirait dans ce vague nuage
 Le germe errant de la fécondité.

Ainsi les fleurs, amusemens du sage,
 Charment ses goûts, occupent ses loisirs:
 Là, point d'ingrat qui trompe son attente,
 Point de méchant qui nuise à ses desirs,
 Point d'envieux que sa fortune tente,
 Point de remords qui suivent ses plaisirs.
 O ! des jardins douce et frêle richesse,
 A ton éclat quel oeil ne s'intéresse !
 L'enfant sourit à ta vive couleur ;
 De tes bouquets la pénétrante odeur
 Vient ranimer la vieillesse étonnée ;
 La jeune fille, aux autels d'hyménée,
 En pare encor sa mourante pudeur,
 Et de nos arts le luxe imitateur.
 Quand de tes dons se dépouille l'année,
 Rend à nos yeux leur prestige enchanteur.

Oui, loin des champs, il est une autre Flore,
 Que l'art fait naître et que Paris adore.
 Vous ne verrez dans ses temples trompeurs
 Que feston sec, que guirlande inodore ;
 Là, quand l'hiver nous livre à ses rigueurs,
 Un faux printems se reproduit sans cesse,
 Et sous les doigts de la jeune prêtresse,
 Qui par son art ose imiter les fleurs,
 Le lin docile en pétale se plisse,
 Se frise en feuille, on se creuse en calice :
 Sur ces bouquets méconnus des zéphirs,

Un pinceau sûr adroitement dépose
 L'or du genêt, le carmin de la rose,
 Ou de l'iris nuance les saphirs ;
 Puis on les voit dans nos folles orgies,
 Au sein des bals, loin des feux du soleil,
 S'épanouir au rayon des bougies.
 L'art applaudit à leur éclat vermeil ;
 Mais sur ces fleurs, enfans d'une autre Flore,
 Je cherche en vain les pleurs d'une autre Aurore.

N'envions point aux boudoirs de Paris,
 Ces faux bouquets dont l'éclat est fragile, etc.

~~~~~

### PARIS EN MINIATURE

VAUDEVILLE.

AIR : *du vaudeville du Sorcier.*

AMOUR, mariage, divorce,  
 Naissances, morts, enterremens,  
 Fatuës vertus, brillante écorce,  
 Petits esprits, grands sentimens,  
 Dissipateurs, prêteurs sur gages,  
 Hommes de lettres, financiers,  
     Créanciers,  
     Maltôtiers  
     Et rentiers,  
 Tièdes amis, femmes volages,  
 Riches galans, pauvres maris...  
     Voilà Paris. [ 4 fois. ]

Là des commères qui bavardent,  
 Là des vieillards, là des enfans,  
 Là des aveugles qui regardent  
 Ce que leur donnent les passans,  
 Restaurateurs, apothicaires,  
 Commis, pédans, tailleurs, voleurs,  
     Rimailleurs,  
     Ferrailleurs,  
     Aboyeurs,  
 Juges de paix et gens de guerre,  
 Tendrons vendus, quittés, repris...  
     Voilà Paris. [ 4 fois. ]

Maint gazetier, mainte imposture,  
 Maint ennuyeux, maint ennuyé,

Beaucoup de fripons en voiture ,  
 Beaucoup d'honnêtes gens à pied ,  
 Epigrammes , complimens fades ,  
 Vaudevilles , sermons , bouquets ,  
     Et ballets ,  
     Et placets ,  
     Et pamphlets ,  
 Madrigaux , contes bleus , charades ,  
 Vers à la rose , pots-pourris . . .  
     Voilà Paris. [ 4 fois. ]

Ici des fous qui se ruinent ,  
 Ici d'avidés grappleurs ,  
 Et plus loin d'autres fous qui diuent  
 Quand on va se coucher ailleurs ;  
 Là jeunes gens portant lunettes ,  
 Là vieux visages rajeunis ,  
     Bien munis ,  
     Bien garnis  
     De vernis ;  
 Acteurs vantés , marionnettes ,  
 Grands mélodrames , plats écrits . . .  
     Voilà Paris. [ 4 fois. ]

Hôtels brillans , places immenses ,  
 Quartiers obscurs et mal pavés ,  
 Misère , excessives dépenses ,  
 Effets perdus , enfans trouvés ,  
 Force hôpitaux , force spectacles ,  
 Belles promesses sans effets ,  
     Grands projets ,  
     Grands échecs ,  
     Grands succès ,  
 Des platitudes , des miracles ,  
 Des bals , des jeux , des pleurs , des cris . . .  
     Voilà Paris. [ 4 fois. ]

DÉSANGIERS.

## ENIGME.

PÉNÉTRANT en tous lieux , en tous lieux invisible ,  
 Je frappe , en certains jours , d'une façon terrible ;  
     On craint mes coups ; d'autres tems , d'autres mœurs !  
 En changeant de saison , je change aussi d'humeur ;  
 J'étais âpre , glacé ; mais plus douce , plus pure ,

Mon haleine bientôt va ranimer les cœurs,  
 Bientôt épanouir les fleurs,  
 Bientôt rajeunir la nature.

Pourtant ne chantez pas victoire ; car dans peu  
 Je serai brûlant, tout de feu ;  
 Déjà mon souffle est semblable à la flamme :  
 Tout respirait naguère : hélas ! déjà tout pâme.  
 Églé par le moyen d'un léger instrument  
 Qu'entre ses doigts elle agite avec grâce,  
 En me faisant voltiger sur sa face,  
 A mes ardeurs se soustrait un moment.

Lecteur, on fait sur moi plus d'une expérience ;  
 Mais tout ce que je sais de certaine science,  
 C'est que sans toi je puis bien exister,  
 Et que sans moi, tu ne peux subsister.

S.....

### LOGOGRIPE.

Je suis, ami lecteur, du règne végétal.  
 En m'arrachant le cœur, je change de nature ;  
 Je suis dans tous les corps, mais sous mainte figure ;  
 Sur trois pieds, j'offre un titre, et sur deux un métal.

A.... H.....

### CHARADE.

Mon premier n'est qu'une voyelle ;  
 Le reste inspirant la terreur,  
 Cause toujours la mort la plus cruelle ;  
 Et mon entier, fléau dévastateur,  
 Détruit les fleurs, les fruits et la moisson nouvelle.

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est l'*Epi de blé*.

Celui du Logogriphe est *Chrome* (métal), où l'on trouve *Orme* :  
*Rome, me, cor, cher, or, roche, mer.*

Celui de la Charade est *Autre-fois*.

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

## SUR LA MANIE D'ÉCRIRE.

. . . . . *Tenet insanabile multos*  
*Scribendi Cacoëthes.* Juv.

LES médecins ont remarqué que les maladies du cerveau ne sont jamais si fréquentes qu'au printems et en automne. Il faut que la manie d'écrire ait aussi quelque rapport avec les saisons, car ce printems a fait éclore une multitude d'ouvrages, remplis des idées les plus bizarres que l'on puisse imaginer. L'influence paraît même s'être étendue sur quelques journalistes, dont les jugemens sont devenus un peu plus impertinens qu'à l'ordinaire, si j'ose le dire.

Nous n'aurions pas arrêté les regards de nos lecteurs sur ces tristes bigarrures de l'esprit humain, si nous n'avions été nous-mêmes alarmés des progrès de l'épidémie que nous dénonçons aujourd'hui au public, et qui doit sa naissance à une indulgence excessive autant qu'à une crédulité trop générale. Si l'on se moquait à tems de tous les charlatans qui s'élèvent et qui veulent attirer l'attention publique, on sauverait la raison et la santé d'une foule d'honnêtes gens qui, par la force de l'imitation, se sont mis à devenir inspirés. L'un nous dit qu'avec l'attraction et une matière qu'il appelle expansive, il peut faire et défaire tous les corps de la nature. Point du tout, s'écrie cet autre, il n'y a pas d'attraction. Tout est l'effet de la rayonnance stellaire; les astres en tournant sur eux-mêmes lancent de toutes parts cette rayonnance lumineuse. On prétend, il est vrai, que le mouvement de rotation du soleil est incomparablement moindre que la vitesse de la lumière; mais croyez-moi, je suis très-sûr de tout ce que j'avance, car j'ai trouvé la vérité universelle. Vous vous trompez tous deux, leur dit un troisième (1). Tous les phénomènes de la nature, ceux de la vie même, sont produits par les forces opposées de l'attraction et du calorique. De petits esprits pourront me demander d'expliquer en détail comment cela se peut faire, je n'en sais rien; mais je suis sûr que cela se fait. J'ai observé les phénomènes de

(1) *Nouvelle théorie de la vie*, par A. Guilloutet, de plusieurs Sociétés savantes. A Paris, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.

la digestion dans le premier intestin, en me plaçant dans des situations favorables. On ne meurt point. On ne fait que changer d'état d'agrégation. A la vérité, votre azote, votre hydrogène, et votre carbone se séparent; ils se répandent dans l'atmosphère, pénètrent les animaux et les plantes, ou sont absorbés par la terre; mais comme rien de tout cela ne périt, vous existez toujours; vous vous trouvez seulement réduit à une plus simple expression. Au reste, on peut me faire toutes les objections que l'on voudra. Je crains peu l'improbation de certains hommes dont l'esprit n'est propre qu'aux petits détails; je déclare de même que je suis indifférent à la censure des hommes d'une certaine trempe; je ne fais cas que de ceux qui seront du même avis que moi. A ce jeune adepte succède un grave médecin (2), un président perpétuel de la Société de médecine établie dans une des premières villes de France. La seule liste de ses titres académiques occupe dix lignes. Suivant celui-ci, pour jouir du développement parfait de son intelligence, il faut être cataleptique. Dans cet état on voit clairement l'intérieur de son propre corps; on en connaît tous les secrets, tous les détails, et on les explique aux autres, sans avoir jamais eu aucune connaissance d'anatomie. Notre docteur soignait une dame affectée de cette maladie: dans les commencemens elle chantait et riait presque sans interruption. Il voulut la guérir de ces défauts par de sages représentations; la malade n'en tint compte. Le docteur comprit qu'elle n'entendait pas: Par le plus grand hasard du monde, il s'avisait de lui parler sur le bout des doigts, au lieu de lui parler à l'oreille; aussitôt elle entendit et comprit parfaitement. Il essaya de lui parler en plaçant la bouche sur sa poitrine, elle entendit encore mieux. En vérité on ne sait pas jusqu'où l'expérience aurait pu aller; mais le docteur, satisfait d'avoir trouvé une voie de communication suffisante, jugea convenable d'ar-

---

(2) *Electricité animale prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique*; par M. Petetin, père, D. M., président honoraire et perpétuel de la Société de Médecine de Lyon, membre ordinaire de l'Académie des sciences et de la Société d'agriculture de la même ville; associé correspondant des Sociétés de médecine de Grenoble, Nîmes, Aix-la-Chapelle. Ancien inspecteur des hôpitaux civils et militaires des 6<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> divisions de l'armée du Rhin. Membre du Conseil du département du Rhône, et commissaire pour le gouvernement près le jury d'instruction de l'Ecole vétérinaire du même département. — A Paris, chez Brunot l'Abbe. — 1808.

rêter ses tentatives. C'était par-là qu'il interrogeait sa malade sur sa maladie, et sur les remèdes qu'il fallait y apporter ; car, en vertu de la catalepsie, elle savait tout cela mieux que lui-même. Ces facultés merveilleuses, échauffant la tête du docteur, il ne put se défendre de tenter encore quelques expériences sur la poitrine de sa malade. « Je renfermai, » dit-il, sous différentes enveloppes de papier, des petits morceaux de pain au lait, de brioche, de mouton rôti, de bœuf bonilli, et je me rendis chez la malade avec l'inquiétude, je le confesse, de la trouver hors de son accès et peut-être entièrement guérie, tant je regrettais de ne pas avoir eu plus tôt l'idée de tenter ces nouvelles expériences (3). » Voilà, sans doute, pour un médecin, une disposition d'esprit bien charitable.

La première chose que le docteur exécuta en entrant, fut de lui demander, sur l'estomac, comment elle se trouvait. « — Assez bien. — Et la tête? — Toujours douloureuse et embarrassée. — Voyez-vous encore votre intérieur? — Si parfaitement, que je vous avertis qu'il ne faudra pas me baigner demain ni de quelques jours. Je tirai aussitôt de ma poche un petit papier; je le plaçai sur l'estomac de la malade, en le couvrant de ma main si parfaitement qu'on ne pouvait soupçonner que je tinsse quelque chose. Elle se mit à mâcher, et dit : Ah! que ce pain au lait est délicieux!... Je m'emparai d'une de ses mains, et je lui demandai sur le bout des doigts : Pourquoi faites-vous un mouvement de la bouche? — Parce que je mange du pain au lait. — Où le savourez-vous? — Belle question! dans la bouche. » Le docteur essaya de même successivement tous les petits paquets qu'il avait apportés ; la malade reconnut à merveille tout ce qu'ils renfermaient. Ceci est du bœuf, ou du mouton, ou de la brioche. — Monsieur le docteur, ne craignez-vous point de me donner une indigestion? — Mangez sans inquiétude, répondait le docteur, ce mets-là n'est point indigeste. En vérité, quand on lit de pareilles folies, on croit rêver soi-même. Mais quand on vient à en examiner les conséquences, quand on songe que l'auteur, qui a composé sur ces folies un volume in-8° de 400 pages, a été un médecin très-répandu, qu'il a nécessairement dirigé le traitement d'une infinité de malades d'après les principes extravagans nés du désordre de son cerveau, on ne peut s'empêcher de regarder autour de soi et

---

(3) *Electricité animale*, page 24 et suivantes.

de craindre que l'application de quelque autre système, tout aussi probable, ne nous réduise un peu trop tôt à notre plus simple expression. Ce médecin passionné pour la catalepsie est mort; mais son commentateur ne l'est point, et il a fait à cet ouvrage un discours préliminaire de 120 pages, où il professe la même doctrine, appuyée de tout l'appareil de l'érudition médicale. Dans Paris même on trouve des gens, très-respectables d'ailleurs, qui tiennent encore à ces idées, ou à d'autres non moins extraordinaires. Nous avons encore d'anciens partisans du mesmérisme et de nouveaux sectateurs de l'électricité organique, du pendule animal, de l'électrométrie souterraine avec de belles applications de toutes ces merveilles à l'art de guérir. Pauvres humains, multipliez bien les moyens de sortir de ce monde, vous n'en aurez jamais qu'un d'y entrer!

En même tems que ces folies attaquent l'homme du côté physique, l'ignorance et la sottise font la guerre à son intelligence; et, Dieu merci, ces deux fléaux de notre espèce n'ont aujourd'hui rien à se reprocher. Il y a des auteurs qui prennent l'homme dès son enfance et, comme s'ils craignaient que sa raison ne restât trop droite, si on en confiait le développement à la nature, ils s'empressent de la tordre de travers. Que de prétendus livres élémentaires, d'abrégés, de méthodes nouvelles pour tout apprendre! Et dans ce déluge universel d'ouvrages, combien peu sont faits avec l'ordre, la clarté, la netteté d'esprit qu'exige ce genre de composition! Il y en a même qui sont composés sans aucun autre soin que celui d'assembler les feuillets et de numérotter les pages. On met à la fin une table des matières, au commencement un titre, et voilà le livre en état d'être vendu. J'ai en ce moment sous les yeux une *Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie*, qui est exactement composée d'après ces principes (4). Assurément il n'y a pas de science plus variable que la géographie; il n'y en a point qui soit susceptible de plus de changemens et d'améliorations. Que fait donc l'auteur ou l'éditeur de cette belle *Méthode abrégée*? Il réimprime tout bonnement la *Géographie de Crozat*, qui date de l'an 1751, en ajoutant à tort et à travers ce qu'il faut pour la faire cadrer avec le tems présent, sans avoir même le discernement d'oter de l'ancien

---

(4) *Méthode abrégée et facile pour apprendre la géographie dite de Crozat*. Nouvelle édition. — A Paris, chez Delalain. — 1809.

texte ce qui peut être contradictoire avec ces nouveautés. Ainsi en 1809, il annonce que l'année 1800 sera bissextile. Il vous dit, *page* 243, que les Français, maîtres du Piémont, en ont formé les départemens du Pô, de la Sesia, etc. et, *page* 244, que Turin est le séjour du roi de Sardaigne. Le grand-duché de Toscane est resté, *page* 262, au fils de l'empereur François de Lorraine (l'avant dernier grand-duc), qui le possède *aujourd'hui* en toute souveraineté; mais, *page* 264, Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, vient d'en faire présent à sa sœur, et il n'est pas même question des événemens qui ont rendu cette donation possible. Le fils de Charles III, roi d'Espagne, règne aussi à Naples *page* 272, et ce n'est qu'à la *page* 285 qu'il est dépossédé. Il y a pourtant quelques sujets sur lesquels l'auteur donne des particularités qui sont encore vraies aujourd'hui. Par exemple, les jambons de Mayence (qui sont de Westphalie) et ceux de Bayonne se trouvent toujours à Bayonne et à Mayence; les *fruits de carême* viennent de Provence, et Meaux fournit toujours des fromages de Brie. Ajoutez à cela « que les Français ont l'air libre, l'humeur enjouée, et » agréable, mais malheureusement l'irréligion se glisse par- » mi eux, et ceux qui se laissent séduire par les écrits d'au- » teurs trop célèbres n'ont plus que des mœurs dissimulées » qui les conduisent au suicide. » N'est-il pas vrai que des enfans à qui on apprendra toutes ces belles choses en retireront un grand profit, et que cette étude contribuera beaucoup à perfectionner leur entendement? Pourtant de pareils livres se vendent, et de pauvres enfans seront punis pour ne les pouvoir pas faire entrer dans leur mémoire!

Mais ce n'est pas seulement sur la jeunesse que l'ignorance imprimée exerce son pouvoir. En s'unissant à l'amour-propre et à une grande confiance de soi-même, elle produit l'art de parler et d'écrire sur ce que l'on ne sait pas, art qui est aujourd'hui cultivé en France avec beaucoup de succès, surtout par les journalistes. Vous voyez des gens qui écrivent hardiment sur la botanique, la chimie ou l'astronomie, par pure inspiration, et sans avoir jamais songé à ces sciences. Dernièrement un de ces Messieurs s'est ainsi avisé de faire revivre Kepler long-tems après Dominique Cassini. Je dis qu'il l'a fait revivre, parce que, suivant l'ordre historique, Dominique Cassini n'a écrit que long-tems après la mort de Kepler. C'était en rendant compte d'un des plus extravagans systèmes d'astronomie que l'on ait jamais pu inventer. L'auteur du système ne veut point que ce soit la



terre qui marche dans l'espace , mais le soleil. Il fait de plus exécuter à ces deux astres une sorte de Valse , l'un vis-à-vis de l'autre , pour représenter l'effet des excentricités. Cela est sans doute très-ridicule , et il ne faut pour s'en apercevoir que les plus simples notions de la cosmographie ; mais , je l'avoue , ce qui me paraît plus plaisant , c'est l'extrême admiration de l'auteur de l'extrait pour ce beau système. Il dit que jusqu'à présent les astronomes se sont à la vérité occupés des passages des astres , mais très-peu de leurs mouvemens dans l'espace , ni de l'emplacement de leurs orbites , science qu'il appelle l'*astrostatique* ; comme si l'on pouvait prédire d'avance les positions des corps célestes , dans les éphémérides , si leurs orbites n'étaient point connues et déterminées. Sous ce rapport , l'auteur de l'extrait place sans façon l'auteur du système à côté de Copernic et de Ptolémée ; mais , dit-il , une forte objection s'opposait au système de Copernic ; c'était l'énorme rapidité du mouvement de la terre. Il est vrai qu'en rendant la terre immobile , il faut transporter au soleil toute sa vitesse , et donner à tous les autres astres des mouvemens bien plus compliqués , et encore plus rapides , ce qui simplifie extrêmement la difficulté. A ce propos , l'auteur de l'extrait indique le fils de Dom. Cassini comme le dernier défenseur du système de Ptolémée. Kepler , dit-il , *qui vint après* , imagina les orbes elliptiques dont Newton s'empara , et qu'il *transporta dans son système* : sur quoi l'auteur de l'extrait trouve que cette opinion produisit une contradiction frappante , *dans la démonstration mécanique des sphères armillaires , en ce que ces sphères offrent des cercles parfaits , tandis que l'Univers de Kepler et de Newton est ovale* ; comme si les sphères armillaires étaient autre chose qu'une représentation grossière que les mécaniciens ont faite du système du monde , sans qu'il doive , pour cela , venir dans l'idée de personne de prendre ces machines pour des données invariables , auxquelles il faut , bon gré mal gré , que l'arrangement des corps célestes se conforme. En vérité , je ne puis croire que des raisonnemens de cette force aient été réellement imaginés par le rédacteur auquel on les attribue , et qui est , dit-on , un littérateur. Je croirais plutôt qu'il a reçu l'extrait tout fait de la main de quelque ami , et qu'il a seulement mis au bas sa lettre accoutumée. Mais ce que je ne puis absolument concevoir , c'est comment on peut écrire ou signer de pareils articles quand on se vante de cent mille lecteurs et qu'on doit craindre cent mille juges.

Bior.

**ŒUVRES DE TURGOT**, ministre d'Etat, précédées et accompagnées de Mémoires et de Notes sur sa vie, son administration et ses ouvrages. — Neuf volumes in-8°. — A Paris, chez *Delance*, rue des Mathurins, hôtel de Cluny; *Firmin Didot*, rue de Thionville, *Léopold Collin*, rue Gilles-Cœur; *Cocheris*, quai Voltaire.

LE premier et le dernier volume de cette édition ne doivent paraître que dans l'espace de quatre mois. Ainsi nous n'avons à rendre compte que de sept volumes. C'est bien assez, diront peut-être beaucoup de gens? Au surplus, les deux volumes qui restent en arrière ne sont pas ceux dont la curiosité doit être plus avide, car l'un (le neuvième) contiendra des poésies avec quelques morceaux de littérature, et l'opinion des hommes de lettres est formée sur ce point : l'autre (le premier) sera rempli par les Mémoires sur la vie de Turgot, Mémoires qui furent publiés, quelque tems après la mort de ce ministre, par un ami de sa gloire. Tout semble garantir que c'est le même ami, resté adorateur du nom de Turgot, qui a dirigé et qui publie l'édition que nous essayons d'analyser. Si l'on y trouvait du superflu, nous venons d'en indiquer la cause et l'excuse.

Il y avait deux manières de faire connaître le mérite, l'utilité des travaux de Turgot : l'une aurait été de se placer à la distance où nous sommes de sa mort, et de peser, en l'absence des souvenirs personnels, ses titres à l'estime et à la reconnaissance; de réunir en un faisceau ses principes les plus féconds avec les améliorations qui en furent, ou qui pourraient toujours en être les conséquences. L'autre manière était de recueillir et de publier tout ce qui est émané de lui, d'indiquer même ce qui s'en est perdu. C'est ce dernier parti qu'a pris l'éditeur.

Les personnes qui voudraient qu'on n'imprimât plus que ce qui est substantiel, afin d'économiser le tems, et de ne pas trop multiplier les livres, dont le nombre, déjà presque infini, menace d'effrayer les générations futures, pourront penser que la collection des **Œuvres**

de Turgot a été grossie de beaucoup de morceaux d'un faible intérêt, si on les considère isolément ; peut-être croiront-elles aussi que même, après cette édition complète, l'analyse raisonnée dont nous venons de parler serait encore utile ?

Mais les esprits studieux qui s'occupent dans les méditations du cabinet, d'approfondir ou de mettre en ordre la science de l'économie politique ; les hommes d'Etat, les administrateurs, les jeunes candidats qui entrent dans cette belle carrière, et pour lesquels la sagesse de l'Empereur a créé une école pratique auprès de son conseil, préféreront probablement qu'on leur ait rassemblé tous les élémens dont se compose la célébrité du ministre le plus estimé du dernier siècle, de celui qui essaya de mettre dans l'administration publique le plus de principes fixes.

Puisque nous soumettons à l'opinion de nos lecteurs des considérations accessoires, comme une sorte d'introduction qui peut les aider à mieux pénétrer l'esprit et les détails du Recueil qu'on leur annonce, il ne sera point inutile de remarquer que l'éditeur présumé fut l'un des collaborateurs les plus intimes de Turgot ; qu'ayant passé ses plus belles années en communication de talens, de sentimens et de vertus publiques avec cet administrateur, son Mécène, qui devint un ami, personne ne pouvait en faire l'histoire avec autant de connaissance de causes, et éclairer comme lui, les ouvrages de Turgot, de l'esprit et des intentions qui les inspirèrent : et quand il serait vrai qu'on eût besoin de se tenir en garde contre l'influence de l'admiration et les séductions de l'amitié, les avantages seraient bien au-dessus de l'inconvénient. Dans les livres de faits et de principes, la raison trouve aisément des compensateurs pour ces petites aberrations ; ne sait-on pas d'ailleurs, qu'il a toujours été également difficile d'être parfaitement impartial pour ses amis et ses ennemis, pour ou contre ses goûts et ses études de prédilection ? Ce n'est point aux mains des hommes qu'ont été remises les balances d'or, emblème poétique de l'inviolable équité.

Mais c'est trop différer d'entrer dans l'analyse de

l'édition elle-même. Je demanderai seulement qu'on ne prenne pas à la rigueur le mot analyse. Les sept volumes que j'ai examinés contiennent quelques centaines d'articles, dont un grand nombre ne pourraient point trouver place dans une chaîne analytique très-serrée. C'est donc plutôt une espèce d'inventaire que je consigne ici, qu'une analyse exacte.

Le second volume (le premier des sept qui paraissent) montre d'abord Turgot débutant d'une manière remarquable dans la carrière ecclésiastique qu'il avait commencée. Mais en même tems qu'il étudiait la théologie, on le voit écrire, à l'âge de vingt-deux ans, sur le papier monnaie en général, et sur la banque de Law, un morceau où l'on distingue des principes d'une sagesse et d'une profondeur prématurées. Peu de tems après, étant encore en Sorbonne, il réfute les *Observations de Maupertuis sur les langues et la formation des mots*, ouvrage qui avait agrandi la réputation de ce philosophe. Le texte réfuté est en regard de la réfutation, et nous ne croyons rien hasarder à dire qu'on pourrait apprendre de celle-ci comment il faut embrasser de pareilles questions pour y porter de la lumière.

Viennent ensuite des esquisses développées de grands ouvrages : 1° d'une *Géographie politique*, où les peuples de l'antiquité et les peuples modernes ne seraient pas seulement considérés sous leurs diverses formes de Gouvernement, sous leurs rapports et leurs contrastes, mais dans leurs variations, dans leurs degrés et leur nature de richesses, dans leur caractère, leur génie propres, etc. 2° d'une *Histoire universelle*, liée au même plan, et qui aurait compris les progrès des Gouvernemens et de leur morale, ainsi que les progrès de l'esprit humain; 3° d'un plan plus resserré, où l'auteur se renfermait dans l'histoire des progrès et des époques de la décadence des sciences, des lettres et des arts. Quand on a lu ces grands aperçus et leurs esquisses, on aime à s'étonner qu'elles soient nées d'un esprit de vingt-cinq ans, et l'on ne peut nier qu'il n'eût son horizon immense.

Les *Lettres sur la tolérance* et le morceau intitulé *le Conciliateur*, sont, pour ainsi dire, la transition des études philosophiques de Turgot, aux matières d'administration. Ces écrits avaient pour objet d'éteindre, jusque dans leur germe, les querelles qui venaient de diviser et d'agiter le clergé et les parlemens, au sujet des *billets de confession*. On avait proposé à Louis XV de contenter ces deux grands corps en permettant au clergé de tourmenter les protestans, en vertu d'anciennes lois non abrogées, mais au devant desquelles s'étaient élevées, comme un rempart, l'opinion publique et la modération du Gouvernement. Les parlemens auraient eu, pour leur part de transaction, le droit de forcer les évêques à faire participer les *jansénistes* aux sacremens. Cette manière de gouverner convenait au caractère de Louis XV : ce fut pour empêcher qu'on ne l'a mît en pratique, au moins dans cette circonstance, que Turgot entreprit de prouver qu'il n'y avait qu'un seul bon moyen à employer, une sage tolérance. Il revint sur cette matière étant ministre, comme on le voit par un Mémoire adressé au Roi, et qui est inséré dans le septième volume. Mais dès lors il fut lu des hommes d'état et du monarque lui-même, qu'il contribua, dit-on, à éclairer : la transaction n'eut pas lieu. Ces utiles écrits étaient anonymes, et ne montraient d'autre ambition que celle du bien public. M. Turgot, alors âgé de vingt-sept ans, quittait la carrière de l'église, et venait d'être nommé *Maître des requêtes*.

On trouve encore, dans ce même volume, de courts fragmens ou pensées détachées qu'il se proposait d'insérer ou de développer dans les trois ouvrages ci-dessus désignés. Nous citerons quelques-unes de ces pensées, parce qu'elles paraissent propres à faire connaître la manière dont M. Turgot les dirigeait à vingt-cinq ans, vers de grands sujets. Nous n'y mettrons d'autre choix que de prendre les citations les plus courtes.

« Lorsque la physique était ignorée, les hommes ont attribué la plupart des phénomènes dont ils ne pouvaient pénétrer la cause, à l'action de quelques êtres intelligens et puissans, de quelques Dieux dont ils ont supposé la volonté déterminée.

JUIN 1809.

déterminée par des passions semblables aux nôtres. Cette idée a beaucoup retardé les progrès des sciences. Quand un homme regarde une eau profonde, fût-elle claire, il lui est impossible d'en voir le fond, s'il n'y voit que sa propre image. »



« En dirigeant les forces de votre esprit à découvrir des vérités nouvelles, vous craignez de vous égarer. Vous aimez mieux demeurer paisiblement dans les opinions les plus généralement reçues, telles qu'elles soient; c'est-à-dire, que vous ne voulez point marcher, de peur de vous casser les jambes; mais par là vous êtes dans le cas de celui qui aurait les jambes cassées : les vôtres vous sont inutiles. — Et pourquoi Dieu a-t-il donné des jambes aux hommes, si ce n'est pour marcher? ou de l'esprit, si ce n'est pour s'en servir? »

Le troisième volume forme la seconde époque du développement de l'esprit et de la raison de M. Turgot. Il est riche en morceaux de philosophie. On y trouve d'abord les articles qu'il fit pour l'Encyclopédie, et qui eurent pour la plupart un très-grand succès. En effet, quelques-uns sont de savans traités, tels que les articles *Etymologie*, *Existence*, qui font ensemble près de 140 pages. D'autres, sans avoir la même étendue, n'en sont pas moins profonds, ni moins complets : de ce nombre sont les articles *Foires et Marchés*. — *Fondations*, où il considère, en philosophe et en homme d'Etat, l'influence des centres et de la liberté de commerce, ainsi que de la concurrence, sur le bien-être des peuples, sur la civilisation, la population, etc., ainsi que les inconvéniens des *fondations* en général, par rapport au bien public. Ce dernier article seul suffirait pour donner de M. Turgot l'idée d'un homme d'Etat, d'un homme de bien, et d'un esprit supérieur.

M. Turgot n'avait pas cru se borner aux sept ou huit articles dont il enrichit l'Encyclopédie; il se proposait d'en composer une suite, savoir ceux : *Immatérialisme*, *Sensation*, *Probabilité*, *Mémoire*, *Certitude*, pour combattre le pyrrhonisme effréné de Berckley. Mais l'Encyclopédie ayant été prohibée solennellement, quoique protégée en secret, il se persuada que les convenances graves de la magistrature lui interdisaient la violation d'une loi, même lorsqu'il ne l'approuvait pas. Quoi-

Kk

qu'il n'ait point exécuté entièrement son projet de réfutation de Berckley, il y a néanmoins dans ce même volume, indépendamment de l'article *Existence*, deux Extraits de lettres, assez étendus, où il l'attaque fortement.

Le troisième volume contient encore un *Mémoire sur la théorie des valeurs et monnaies*. — *L'Eloge de M. de Gournay*, que les économistes respectent comme l'un de leurs fondateurs, et qui méritait d'être loué par Turgot; — des *Pensées et Observations diverses* qui ne se lient pas, comme celles du second volume, à un plan d'ouvrage déterminé; enfin des *Observations géologiques*. Nous ne dirons rien de ces dernières, ni de tout ce qui se rencontre de relatif aux sciences, dans les Œuvres de Turgot : ces sciences étaient si loin alors de ce qu'elles sont devenues ! D'ailleurs M. Turgot ne s'étant pas voué entièrement à leur culture, sa gloire se borne, sur ce point, à en avoir eu le goût, à les avoir aimées et respectées, à s'être paré de leurs couleurs, ainsi que quelques autres hommes du premier rang qui suivaient, comme lui, les cours très-fréquentés de Rouelle.

Voici un échantillon des *Pensées diverses* :

« Les hommes ont une vanité assez noble, peut-être la seule excusable, parce qu'ils y mettent de la grâce et de l'affection. Ils font aux femmes les honneurs de la société, comme on fait les honneurs de son bien. »

« Dans tous les tems, il y a un certain nombre de pédans, qui, pour se donner un air de gens raisonnables, déclament contre ce qu'ils appellent le mauvais goût de leur siècle, et louent avec excès tout ce qui est du siècle précédent. Du tems de *Corneille*, on n'osait pas soupçonner qu'il égalât *Malherbe*. Racine, cet admirable peintre des passions, a presque passé pour un faiseur de madrigaux. Et quand il s'agit de fixer le mérite de notre siècle, à peine paraît-on songer qu'il y ait un Voltaire. Si toutes ces critiques qui ont autrefois attaqué les ouvrages de tant d'hommes immortels, pouvaient sortir de l'obscurité où elles ont été plongées presque en naissant, tous ces insectes du Parnasse, qui s'enor-

gueillissent de piquer les plus grands hommes au talon, rougiraient de la ressemblance. »

« On peut apprendre par les critiques que de *Visé* publiait autrefois contre Molière et Racine, par celles de Scudéri contre Corneille, quel sera un jour le sort de celles qu'on fait contre *Mérope*, contre *Alzire*, contre l'*Essai sur l'Esprit des Nations*, contre tant d'autres ouvrages qui font honneur à notre siècle. Quand donc les hommes pourront-ils juger avec impartialité, et ne considérer dans les ouvrages que les ouvrages mêmes ? Avec les femmes, les absents ont quelquefois tort ; avec les littérateurs critiques, ce sont toujours les présens. »

Mais un des morceaux les plus piquans à lire est une sorte d'introduction de l'éditeur à l'éloge de M. de Gournay : il est intitulé *Sur les Economistes*. Il y a peu de dénominations qui eussent plus besoin d'être définies, même aujourd'hui. Je n'analyserai point ce morceau, parce qu'il est de nature à être inséré presque en entier une autre fois. Il suffira donc de dire en ce moment, pour le caractériser, que c'est une espèce de filiation généalogique des économistes, qui commence à Sully et se prolonge jusqu'à nos jours avec des noms estimés.

Le docteur Quesnay et M. de Gournay firent école chacun, ce qui produisit deux doctrines, mais deux familles plutôt que deux sectes. MM. de Malesherbes et Trudaine, etc., étaient de l'une (de celle de Gournay) ; l'archiduc Léopold (depuis Empereur), M. Bertin, le marquis de Mirabeau, etc., étaient de l'autre.

Les volumes IV, V et VI sont presque uniquement consacrés aux travaux administratifs de Turgot pendant son intendance en Limousin, c'est-à-dire, depuis 1761 jusqu'en 1774. C'est ce qu'il nommait ses *Ouvres limousines*.

Les soins pénibles, le zèle, les lumières, le courage, la longanimité que M. Turgot fut obligé d'employer pour corriger quelques-uns des vices attachés aux divers impôts de cette époque, et sur-tout à leur perception, lui concilient une profonde estime. Ces détails administratifs ne peuvent qu'être indiqués ici : mais ce sont des sujets d'étude précieux. On y trouve réunis la science et l'art d'administrer. Les édits, les



déclarations émanés de Turgot contiennent toujours des énoncés clairs et précis de leur objet et de leurs motifs. De nombreuses circulaires, adressées aux agens de l'administration et aux curés, qu'il avait su associer à ses travaux, faisaient passer dans les classes les moins éclairées la mesure d'instruction nécessaire, pour qu'en obéissant à l'autorité, on sût aussi qu'on obéissait à la raison. C'est le caractère particulier de l'administration de Turgot, et il mérite d'être remarqué.

Les travaux de l'intendance sont entremêlés, dans les trois volumes que je signale, de Mémoires, de petits Traités destinés à faire connaître les principes des décisions sur des matières ou des circonstances difficiles. Ainsi des années de disette, devenues calamiteuses par de fausses mesures, donnèrent naissance à plusieurs écrits lumineux sur le commerce et la libre circulation des grains dans l'intérieur du royaume, à des ateliers de charité, etc., etc.

Mais au milieu de ces détails du métier d'intendant, si l'on pouvait appliquer cette expression à Turgot, le cinquième volume offre un ouvrage d'une vaste théorie, savoir un *Traité sur la formation et la distribution des richesses*, Traité antérieur de neuf ans à l'ouvrage de Smith; et comme ce dernier avait conféré, discuté souvent sur ce sujet avec Quesnay et Turgot, il y a un double intérêt à connaître en quoi Smith et Turgot s'accordent ou diffèrent. L'éditeur a rendu ce service en une dizaine de pages d'observations.

Le Mémoire sur les prêts d'argent à intérêt et dans lequel l'intendant de Limoges, saisissant l'occasion d'un procès survenu dans le ressort de sa Généralité, traita *ex professo* la question de l'usure, sous les rapports de haute législation, d'économie politique, et même de théologie (puisque l'Eglise a voulu aussi être juge dans cette matière), est encore un des morceaux distingués du Recueil.

Nous sommes arrivés à l'époque la plus brillante du ministère de Turgot. Elle est comprise dans les volumes VII et VIII. Cet espace de moins de deux années (depuis le 24 août 1774 jusqu'au 12 mai 1776), est d'un grand intérêt sous quelque point de vue qu'on le con-

aidère. D'abord c'est un jeune Roi montant sur le trône, désirant le bien du Peuple, et choisissant d'après ce vœu, pour ministre restaurateur, non-seulement des finances déjà en désordre, mais du système entier d'administration, qui était vermoulu (qu'on me passe cette expression triviale), l'homme le plus capable, le plus laborieux, le plus intègre, le plus courageux, le plus ami de ses devoirs et soutenu par l'estime publique : pouvait-on désirer de meilleurs élémens ? Par malheur le plus essentiel manquait, la force d'esprit et de caractère dans le monarque. Sans recourir à des combinaisons de faits, ni à des rapprochemens, on se convainc, en lisant avec attention les matériaux épars dans ces deux derniers volumes, que l'ancienne monarchie touchait à sa fin, mais que M. Turgot aurait pu la sauver.

La première pièce du VII<sup>e</sup> volume est une lettre de M. Turgot au Roi, écrite au sortir de l'audience où il venait d'être investi du ministère : c'est une espèce de contrat entre le monarque et le ministre, dans lequel sont consignées les bonnes intentions de l'un et de l'autre, avec l'aperçu général des moyens à employer pour atteindre le but, la désignation des obstacles à vaincre, et une prophétie qui ne s'est que trop vérifiée, de l'inutilité de ces bonnes intentions réciproques.

On doit s'attendre que M. Turgot fit passer dans la législation administrative la plupart des mesures qu'il n'avait pu appliquer, comme intendant, qu'au bien-être d'une province. Ainsi naquirent une foule d'arrêts, d'édits, d'ordonnances, etc., sur la liberté et les franchises du commerce des blés dans l'intérieur du royaume, sur l'encouragement de diverses branches d'agriculture ou d'industrie, sur les travaux publics, sur les hôpitaux, sur les moyens de guérir et soulager les malades dans les campagnes, sur les épizooties, sur les vices de perception des impôts, et de la comptabilité, sur des améliorations de produits, sans augmenter les impositions ; car le noble pacte passé entre le monarque et ce ministre était : *point d'augmentation d'impôts ; point d'emprunts ; point de banqueroute (expresse ou masquée par des réductions forcées) ; nivellement de*

*la dépense au-dessous de la recette.* Les Mémoires sur la vie de Turgot serviraient beaucoup pour lier toutes les idées qui surviennent, les questions qu'on se fait, ou les doutes où l'on peut être quelquefois, lorsque l'on n'est pas au courant de cette époque. On n'aura pas de peine du moins à s'apercevoir que M. Turgot avait un parti contre lui dans le conseil, en lisant (vol. VIII) les observations du garde des sceaux sur le projet d'édit que le premier avait proposé pour la suppression des corvées. Au dessous des objections sont les réponses de Turgot. C'est encore une grande question complètement traitée. On trouve, dans le même volume, le Mémoire pour le Roi, sur la manière dont la France et l'Espagne devaient envisager *les suites de la querelle entre la Grande-Bretagne et ses colonies.*

Nous finirons par le plus important de tous les ouvrages de Turgot, quoiqu'il ne soit pas ici à son rang chronologique : c'est un Mémoire au Roi, imprimé dans le VII<sup>e</sup> vol., et rédigé pendant la première année de son ministère. Il ne paraît pas qu'il ait été mis sous les yeux de Louis XVI, puisque l'auteur ne l'avait point encore achevé, c'est-à-dire, complété et revu. Mais il est infiniment probable que Turgot n'aurait pas conçu, ni rédigé un projet de cette nature, dont il croyait commencer l'exécution, au 1<sup>er</sup> octobre 1775, sans s'être assuré des intentions du souverain.

Le titre du Mémoire est celui-ci : *Sur les Municipalités, sur la Hiérarchie qu'on pourrait établir entre elles, et sur les services qu'on pourrait en retirer.*

Sous cette modeste annonce d'*administrations municipales*, c'était une réorganisation politique de l'Etat que voulait faire M. Turgot. Mais il l'aurait opérée par la main du monarque, par degrés, et par parties séparées, quoiqu'en peu de tems.

« La France, dit-il au Roi, est une société composée d'ordres mal unis et d'un peuple dont les membres n'ont entre eux que très-peu de liens sociaux, où, par conséquent, presque personne n'est occupé que de son intérêt particulier exclusif; presque personne ne s'embarrasse de remplir ses devoirs, ni de connaître ses rapports avec les autres : de sorte que, dans cette guerre perpétuelle de prétentions et

d'entreprises que la raison et les lumières n'ont jamais réglées, V. M. est obligée de décider tout par elle-même ou par ses mandataires. On attend vos ordres spéciaux pour contribuer au bien public, pour respecter les droits d'autrui, quelquefois même pour user des siens propres. Vous êtes forcé de statuer sur tout, et le plus souvent par des volontés particulières, tandis que vous pourriez gouverner, comme Dieu, par des lois générales, si les parties intégrantes de votre Empire avaient une organisation régulière et des rapports connus. »

Ce peu de lignes indiquent assez le but que se proposait Turgot. Ses moyens pour y arriver étaient d'abord un système d'instruction et de corps enseignant qui commençassent par attacher la jeunesse au système général du Gouvernement.

Il place ensuite le premier anneau de la chaîne municipale, qui s'attache au peuple des campagnes, pour le lier au plan général d'administration, sous des rapports proportionnés aux lumières, aux communications, au service à en tirer. Le principe de municipalité pour les villes est le même; il s'enchaîne avec celui des campagnes et avec celui des municipalités d'arrondissemens: ces dernières tiennent de même aux municipalités provinciales, et la pyramide se termine par la *grande municipalité*, la municipalité royale, ou municipalité générale du royaume.

L'on conçoit que ce n'est point par de simples aperçus qu'on peut se faire une opinion sur le mérite d'un pareil projet dans l'étendue du *Mémoire*, qui est d'environ 200 pages: on pourrait trouver assez d'élémens pour juger la théorie et la liaison des diverses parties entre elles, mais il resterait à préjuger les moyens d'exécution. Aussi ce n'est ni un jugement que nous prétendons porter, ni une apologie que nous voulons faire, d'une constitution que Turgot lui-même n'avait pas terminée, dont il n'avait pas fait les lois organiques. Mais le but et les conséquences sont grandement exposés. Il est impossible de ne pas jeter ici ses regards en arrière, et de voir que la révolution se trouvait prévenue par ce projet, conçu il y a trente-trois ans.

M. Turgot croyait n'avoir plus besoin que d'une année pour organiser son plan.

Mais la prédiction qu'il avait faite s'accomplissait, et il fut bientôt réduit à se la rappeler. La lettre qu'il écrivit au Roi, en lui renvoyant sa démission exigée, termine le VIII<sup>e</sup> volume : elle est noble comme celle qui commence le VII<sup>e</sup> volume. Dans la première, c'est une âme généreuse qui s'ouvre et s'épanche; dans la dernière, c'est la même âme qui se contracte avec fierté, et même avec un peu d'humeur, ce qui ne vaut pas la fierté.

Il avait écrit au Roi, lorsqu'il accepta la place de contrôleur-général des finances :

« Votre Majesté n'oubliera pas qu'en recevant la place de contrôleur-général, j'ai senti tout le prix de la confiance dont elle m'honore; j'ai senti qu'elle me confiait le bonheur de ses peuples, et, s'il m'est permis de le dire, le soin de faire aimer sa personne et son autorité. Mais en même tems j'ai senti tout le danger auquel je m'exposais; j'ai prévu que je serais seul à combattre contre les abus de tout genre, contre les efforts de ceux qui gagnent à ces abus, contre la foule des préjugés qui s'opposent à toute réforme et qui sont un moyen si puissant dans les mains de gens intéressés à éterniser le désordre. J'aurai à lutter même contre la bonté naturelle, contre la générosité de V. M. et des personnes qui lui sont les plus chères. Je serai craint, haï même de la plus grande partie de la Cour, de tout ce qui sollicite des grâces. On m'imputera tous les refus; on me peindra comme un homme dur, parce que j'aurai représenté à V. M. qu'elle ne doit pas enrichir, même ceux qu'elle aime, aux dépens de la substance de son peuple. Ce peuple, auquel je me serai sacrifié, est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine, par les mesures même que j'aurai prises pour le défendre contre la vexation. Je serai calomnié, et peut-être avec assez de vraisemblance, pour m'ôter la confiance de V. M. Je ne regretterai point de perdre une place à laquelle je ne m'étais pas attendu. Je suis prêt à la remettre à V. M. dès que je ne pourrai plus espérer de lui être utile; mais son estime, la réputation d'intégrité, la bienveillance publique, qui ont déterminé son choix en ma faveur, me sont plus chères que la vie, et je cours le risque de les perdre, même en ne méritant à mes yeux aucun reproche.

» V. M. se souviendra que c'est sur la foi de ses promesses que je me charge d'un fardeau peut-être au-dessus de mes

forces; que c'est à elle personnellement, à l'honnête homme, à l'homme juste et bon que je m'abandonne.....»

En sortant du ministère, par un renvoi dur, il écrivait au même Monarque :

« M. Bertin, en s'acquittant des ordres qu'il avait, m'a dit qu'indépendamment des appointemens attachés au titre de ministre, V. M. était disposée à m'accorder un traitement plus avantageux et qu'elle me permettait de lui exposer mes besoins. Vous savez, Sire, ce que je pense sur tout objet pécuniaire. Vos bontés m'ont toujours été plus chères que vos bienfaits. Je recevrai les appointemens de ministre, parce que sans cela je me trouverais avoir environ un tiers de revenu de moins que si j'étais resté intendant de Limoges. Je n'ai pas besoin d'être plus riche, et je ne dois pas donner l'exemple d'être à charge à l'Etat.....

» Je ne dissimulerai pas que la forme dans laquelle V. M. m'a fait notifier ses intentions, m'a fait ressentir dans le moment une peine très-vive. V. M. ne se méprendra pas sur le principe de cette impression, si elle a senti la vérité et l'étendue de l'attachement que je lui ai voué.

» Si je n'envisageais que l'intérêt de ma réputation, je devrais peut-être regarder mon renvoi comme plus avantageux qu'une démission volontaire; car bien des gens auraient pu regarder cette démission comme un trait d'humeur déplacé. D'autres auraient dit qu'après avoir entamé des opérations imprudentes et embarrassé les affaires, je me retirais au moment où je ne voyais plus de ressources: d'autres, persuadés qu'un honnête homme ne doit jamais abandonner sa place, quand il peut y faire quelque bien, ou empêcher quelque mal, et ne pouvant pas juger comme moi de l'impossibilité où j'étais d'être utile, m'auraient blâmé par un principe honnête, et moi-même j'aurais toujours craint d'avoir désespéré trop tôt et d'avoir mérité le reproche que je faisais à M. de Malesherbes. . . . »

« J'ai fait, Sire, ce que j'ai cru de mon devoir, en vous exposant avec une franchise sans réserve et sans exemple, les difficultés de la position où j'étais et ce que je pensais de la vôtre. Si je ne l'avais pas fait, je me serais cru coupable envers vous. . . . . Tout mon désir est que vous puissiez toujours croire, Sire, que j'ai mal vu et que je vous montrais des dangers chimériques. Je souhaite que le tems ne me justifie pas et que votre règne soit aussi heureux, aussi tranquille, et pour vous et pour vos peuples, qu'ils se le

sont promis d'après vos principes de justice et de bienfaisance. . . . . »

Telle est la substance , autant du moins que j'ai pu l'extraire , des sept volumes de l'édition de Turgot. Si je ne m'abuse point , on peut s'en former une idée assez exacte. Pour me faire pardonner l'étendue de cet article, il me reste à dire que j'ai considéré cet ouvrage sous trois points de vue dignes d'intérêt, savoir : par rapport à la science de l'administration, à l'économie politique, et à l'histoire.

LE BRETON.

---

*MÉMOIRES DE LA COMTESSE DE LICHTENAU, écrits par elle-même en 1803 ; suivis d'une Correspondance relative à ces Mémoires et tirée de son portefeuille. Traduits de l'allemand par J. F. G. P. — A Paris, chez I<sup>r</sup>. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10 ; Delaunay, libraire, Palais-Royal.*

IL y a peu de femmes aussi célèbres en Allemagne que la comtesse de Lichtenau. D'abord maîtresse , puis intime amie du Roi de Prusse Frédéric Guillaume II , elle fut encensée par toute la Cour pendant la vie de ce monarque. Arrêtée à sa mort , emprisonnée pendant trois ans , elle fut accablée d'autant de satires qu'elle avait reçu d'éloges ; rendue à la liberté , mais dépouillée de la plus grande partie de sa fortune , elle occupa beaucoup moins la malignité publique ; et peut-être en eût-elle été tout à fait oubliée , sans la catastrophe qu'éprouva la monarchie prussienne en 1806. On se rappelle combien de plumes se déchainèrent à cette époque contre quiconque avait eu la moindre influence à la cour de Berlin depuis la mort du Grand Frédéric. Tout sembla permis , tout fut accueilli favorablement pour expliquer comment avait pu se ternir la gloire du trône du Roi philosophe. La favorite de son successeur fut une des premières victimes de la solution de ce problème. Son nom fut diffamé dans les journaux , dans les libelles , dans les ouvrages politiques.

M<sup>me</sup> de Lichtenau résolut enfin , l'année dernière , de leur répondre et de publier son apologie ; rien n'était

plus juste ni plus naturel, et nous désirons vivement que les *Mémoires* dont nous avons la traduction sous les yeux, l'aient pleinement justifiée aux yeux de ses compatriotes. Parmi les favorites des monarques il en est peu qui lui aient ressemblé; il n'en est point peut-être qui, après avoir partagé la gêne, la pauvreté même d'un prince royal, aient négligé comme elle d'assurer leur fortune et l'indépendance de leur situation lorsque ce prince fut sur le trône. Il nous paraît que ces faits sont complètement démontrés dans ses *Mémoires*. Sa famille, en effet, est réduite à une médiocrité voisine de l'indigence. Elle-même n'a jamais reçu de Frédéric-Guillaume qu'un seul bienfait vraiment considérable; elle le reçut peu de tems avant sa mort; et les soins qu'elle prodigua au prince pour adoucir ses derniers jours ne lui ayant pas permis de songer à mettre en sûreté ces dernières marques de la munificence royale, elles lui furent enlevées et jamais elle n'en a joui.

Nous sommes persuadés qu'une telle conduite mise en évidence d'une manière qui semble défier toute contradiction, aura inspiré aux Allemands et sur-tout aux sujets Prussiens, le plus vif intérêt pour la comtesse, et que ses *Mémoires* auront été lus avec empressement dans un pays où l'on recherche avec avidité jusqu'aux moindres anecdotes de tout personnage qui jouit de quelque célébrité. Il pourrait bien en être autrement en France. Nous ne sommes point aussi curieux que nos voisins. Les ouvrages de ce genre concernant des personnages français, trouvent moins de lecteurs chez nous même qu'en Allemagne. Nous pourrions en citer plusieurs qui bien qu'imprimés à Paris, n'ont eu de la vogue qu'au-delà du Rhin : il est donc à craindre que les *Mémoires* d'une maîtresse de F.-Guillaume ne soient fort négligés parmi nous. Ce n'est pas que la vie de M<sup>me</sup> de Lichtenau ne pût offrir plus de singularités et d'intérêt que beaucoup de romans. La fille d'un simple musicien de la chapelle du Grand-Frédéric, devenue la maîtresse et l'amie de son successeur, élevée au rang de comtesse, prête à se voir souveraine de Pyrmont, inspirant des passions romanesques, mariée à un premier époux avec qui elle n'a jamais habité, puis à un second qui l'a délaiss-



née; des voyages en France, en Italie, dans toute l'Allemagne, et tout cela à l'époque des plus grands événemens politiques, dont elle a connu plusieurs des principaux acteurs : quel aperçu plus séduisant d'aventures non moins curieuses pour le politique que piquantes pour l'observateur ! Malheureusement pour son traducteur et pour nous, mais très-honorablement pour elle, M<sup>me</sup> de Lichtenau s'est bornée à cet aperçu ; ce ne sont point des *Mémoires* qu'elle a écrits, comme le titre le ferait croire, mais un *Mémoire justificatif*. Elle n'a point prétendu amuser le public, mais confondre ses ennemis. En conséquence elle s'est bien gardée de livrer à notre curiosité les détails de son premier mariage avec M. Rietz, ceux de ses amours avec le roi et ses relations d'amitié avec ce monarque, les intrigues de ses rivales, les circonstances de son interrogatoire, de sa prison, de sa délivrance, ni aucune des anecdotes innombrables qu'elle doit savoir sur la cour de Berlin et sur beaucoup d'autres pendant un laps de tems assez considérable ; toutes choses très-curieuses sans doute, mais qui n'auraient servi en rien à sa justification. Au lieu de cela, elle nous donne l'état exact des présens qu'elle a reçus de Frédéric-Guillaume, tant en argent qu'en immeubles et en bijoux ; elle cite les lettres de la famille royale de Prusse, qui prouvent qu'elle a toujours conservé le respect qu'elle devait à ses membres, dans le tems même de sa plus haute faveur. Elle nomme les individus qui ont composé sa société particulière aux différentes époques de sa vie afin d'en démontrer la régularité ; elle répond en détail aux moindres accusations intentées contre elle ; elle invoque le témoignage des gens de tout étage qui ont pu être présens à quelques-unes de ses actions qu'on a voulu empoisonner ; d'où il résulte que dans les *Mémoires* de la maîtresse d'un souverain, on voit figurer plus souvent d'honnêtes bourgeois, des commis, des femmes de chambre, des valets même et des palefreniers, que des dames de la cour, des chambellans ou des ministres.

Nous le répétons avec plaisir ; il faut louer cette retenue de M<sup>me</sup> de Lichtenau, il faut lui savoir gré de son exactitude scrupuleuse à ne pas laisser, sans la combattre,

l'accusation la plus minutieuse et la plus absurde; on peut même admirer sa modération envers ses ennemis, et sur-tout son attachement pour Frédéric-Guillaume. Mais il faut convenir aussi qu'en France, une telle apologie offrira bien peu d'intérêt; peut-être même que, sous un autre point de vue, il aurait mieux valu pour M<sup>me</sup> de Lichtenau qu'elle n'eût pas été traduite. Elle n'est pas très-généralement connue en France; il paraît qu'elle ne croit avoir à se plaindre que d'un seul écrivain de cette nation, et cet écrivain n'a parlé d'elle qu'assez brièvement, en deux endroits d'un ouvrage où elle ne pouvait figurer que comme un personnage subalterne. Elle lui répond, il est vrai, dans ses *Mémoires*; mais elle y rapporte aussi toutes les calomnies des écrivains de son pays, qui, par ce moyen, circuleront dans le nôtre. Or, certainement M<sup>me</sup> de Lichtenau aimerait mieux qu'elles n'y eussent jamais été publiées, que de les voir s'y répandre avec la réfutation.

Au reste, la traduction de ses *Mémoires* a été faite très-probablement sans la consulter, et le but de l'auteur eût-il été de servir sa cause, ce ne serait point à elle à répondre de l'effet que la traduction produira. Il n'en est pas ainsi de la *Correspondance* qu'un ami trop officieux et trop zélé a fait imprimer, de son aveu, à la suite de ses *Mémoires*, et que le traducteur nous a transmise fidèlement. M<sup>me</sup> de Lichtenau s'en était longtemps défendue, et nous croyons qu'elle a eu tort de céder. Cette *Correspondance* est presque d'un bout à l'autre sans intérêt pour tout autre que M<sup>me</sup> de Lichtenau et ses amis. Qu'importe au public l'attachement qu'ont pu avoir pour elle quelques individus dont il n'a jamais entendu parler? Que lui fait le galimathias de quelques italiens, l'amour mystique d'un chapelain anglais, l'amour moins métaphysique et plus heureux du chevalier de Saxe, les inquiétudes diplomatiques de sir Arthur Paget, la passion sérieuse d'un baron de C..., les commissions de l'ambassadeur Hamilton, l'anti-aristocratie de M. de Brenkenhoff, et les pieuses exhortations de Lavater? Disons plus, qu'est-ce que tout cela prouve en faveur de la comtesse? Elle a eu des amis, il n'y a pas là de quoi s'étonner; elle en a conservé, cela n'est pas inoui,

quoique plus rare; elle a inspiré de l'amour, elle a fait tourner des têtes : cela est flatteur pour une femme ! Mais ses amans n'écrivaient pas comme Jean-Jacques, pour qu'on nous conservât leurs lettres, qui d'ailleurs ne prouvent rien contre ses calomniateurs. Dans toute cette *Correspondance*, on ne peut guères lire, sans y être obligé, que les lettres du lord Bristol. C'est un singulier spectacle que celui d'un évêque anglais, à soixante-quinze ans, parlant à une jolie femme le langage de la galanterie la plus passionnée et la plus familière, lui proposant un établissement en Angleterre et un voyage en Egypte, dogmatissant en faveur du matérialisme et déclarant que sa politique est de partager la France en deux parties, une république au Nord et une monarchie au Midi; le tout pour la plus grande prospérité de l'Angleterre. Rien n'est plus plaisant sans doute, et un jeune lord sortant tout frais de l'université de Cambridge n'aurait pas mieux déraisonné. Nous demanderons seulement à l'éditeur de la *Correspondance* s'il croit avoir fait à la réputation de M<sup>me</sup> Lichtenau une réparation bien honorable, en livrant ainsi au ridicule un ancien ami, dont elle a pu avoir depuis à se plaindre, mais qui avait voulu lui assurer une existence, lorsque son royal ami semblait en avoir oublié le soin. Toutefois n'accusons pas trop légèrement l'officieux éditeur de ces lettres; il y a des manières de voir si bizarres qu'il serait fort possible qu'on eût cru faire autant d'honneur à lord Bristol qu'à la Comtesse, en publiant tout ce fatras.

Plus réservés nous-mêmes que M<sup>me</sup> de Lichtenau et que son ami, nous ne citerons point d'autres lettres, où l'on étale à la fois et la bienfaisance de la Comtesse ou de lord Bristol envers des familles émigrées, et la misère de ces familles que l'on nomme par leurs noms. Nous ferons aussi grâce à nos lecteurs de l'enthousiasme de l'un des correspondans pour les jolis petits pieds de Madame de Lichtenau, et du bon mot de cette Dame qui se trouve en note. Nous terminerons ici cet article, dont le but sera rempli, si l'on y a reconnu dans la maîtresse et l'amie de Frédéric-Guillaume, une femme courageuse, bienfaisante, désintéressée, fidèle à la reconnaissance et à l'amitié, mais dont la conduite sous d'autres

rapports ne demande pas à être plus sévèrement examinée que celle de la plupart des maîtresses des rois. Ajoutons qu'elle n'a pas été moins distinguée par son esprit, ses talens, son goût pour les arts que par sa beauté; et peut-être alors nos lecteurs pourront-ils se dispenser de lire ces *Mémoires*, tâche plus ennuyeuse que profitable, et dont nous nous féliciterions d'avoir fait les frais pour eux.

VANDERBOURG.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

PERSUADÉS que le meilleur moyen de faire connaître un livre étranger qu'une traduction complète n'a pas encore mis dans la circulation publique, est d'en extraire les fragmens où l'esprit, la manière et le style de l'auteur sont le plus fortement empreints, nous continuerons à mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques morceaux détachés de l'*Histoire de Jacques II*, par M. Fox.

L'époque de la restauration nous a paru tracée avec autant d'énergie que de profondeur.

« Le règne de Charles II forme un des plus singuliers et des plus importans chapitres de notre histoire : c'est l'époque des bonnes lois et des mauvais gouvernemens; l'abolition de la *cour des gardes*, la révocation de l'édit de *heretico comburendo*, le bill *triennal*, l'établissement des droits de la chambre des communes relativement à celui d'*impeachment*, l'expiration de l'acte de *licence*, et sur-tout le glorieux statut du *habeas corpus*, motivent suffisamment l'opinion d'un écrivain célèbre qui pense que l'année 1679 est l'époque où la théorie de la langue anglaise atteignit son plus haut degré de perfection : mais il ajoute ensuite que dans les tems qui suivirent immédiatement, la *pratique* de l'oppression ne fit pas des progrès moins remarquables. Quel vaste champ de méditations doit ouvrir une pareille remarque ! Que de réflexions elle fait naître sur l'inefficacité des lois et sur l'imperfection des meilleures constitutions politiques ! Nous avons envisagé les progrès de la nôtre ; nous sommes avertis de l'époque où la meilleure constitution qui soit sortie de la main des hommes, atteint toute la perfection dont elle est susceptible. Que va-t-il en résulter ? Un tems d'oppression et de misère, provenant, non d'une cause fortuite, telle que la guerre, la peste ou la famine, non pas même d'une alté-

ration dans les lois, mais d'une administration corrompue, à laquelle cette constitution tant vantée oppose en vain ses fragiles barrières. Que devient donc cette frivole et présomptueuse assertion, que les lois font tout et qu'il faut considérer les mesures et non pas les hommes?

« Les premières années de ce règne, sous l'administration de Southampton et de Clarendon, en sont à tous égards la partie la moins répréhensible, et cependant l'exécution d'Argyle et de Vane, la conduite du Gouvernement dans les affaires ecclésiastiques en Angleterre et en Ecosse, offrent, à cette même époque, de nombreux exemples d'injustice et de tyrannie. Relativement à la condamnation des hommes qui furent accusés d'avoir pris une part active au procès du dernier roi, celle de Scrope qui s'était présentée en vertu de la proclamation, et des officiers militaires qui avaient assisté au jugement, est une violation manifeste de tous les principes et de toutes les lois : mais le sort des autres (deshonorant pour Monk qui tenait d'eux son pouvoir ; humiliant pour la nation dont une partie avait applaudi, dont l'autre avait souffert, et qui, presque toute entière, avait acquiescé à la sentence portée contre la personne royale), ne peut être imputé à crime à Charles II et à ses adhérens. La passion de la vengeance, quoique justement condamnée par la philosophie et la religion, lorsqu'elle est excitée par le spectacle et par le souvenir de l'injure faite à ceux qui doivent nous être chers, est un des défauts les plus excusables de notre nature ; et si Charles, dans sa conduite générale, eût montré plus de reconnaissance pour les services personnels rendus à son père, son caractère, aux yeux de bien des gens, ne recevrait aucune atteinte de la sévérité qu'il déploya en vengeant sa mort.

« On prétend que Clarendon s'entendit avec le roi pour recevoir de l'argent de Louis XIV, mais sur quelle preuve cette accusation est-elle fondée ? Je l'ignore. Southampton était, parmi les royalistes, un de ceux qui conservaient encore quelque respect pour la liberté publique, et ce sentiment, accru par les dégoûts qu'il dut essuyer, l'avait, dit-on, déterminé à quitter le service du roi, et à se retirer en même tems des affaires. Eût-il exécuté cette résolution ? c'est ce que sa mort, arrivée en 1667, ne permet pas d'affirmer.

« Après la chute de Clarendon, qui suivit de près la mort de son collègue, le roi se jeta dans une carrière de désordres, qu'à la honte de la nation il parvint à parcourir dans toute son étendue. Si quelque chose pouvait ajouter au dégoût qu'on

qu'on éprouve à le voir solliciter des secours d'argent auprès de Louis XIV, c'est le prétexte hypocrite dont il colorait ses instances. Après avoir fait passer une loi qui ne permettait pas d'affirmer qu'il fût papiste (quoiqu'il le fût en effet), il prétendit (contre toute vérité) qu'il était papiste très-dévo, et le malaise de sa conscience, dans l'obligation où il se trouvait de différer l'aveu public de sa conversion, fut plus d'une fois l'argument dont il se servit pour faire augmenter sa pension, et accélérer les secours qu'il recevait de la France.

« Le ministère, connu sous le nom de *la cabale*, paraît avoir été composé d'hommes si corrompus, si vicieux, qu'il a mérité l'espèce de flétrissure que lui ont imprimée tous les écrivains qui en ont fait mention : mais s'il est probable que ses membres étaient disposés à trahir indifféremment leur roi ou leur pays, il est certain que le roi les trahit lui-même, en leur cachant à tous ses relations secrètes avec la France et à quelques-uns d'entre eux, le secret de ce qu'il appelait sa religion. Que cette dissimulation fût une suite de sa perfidie habituelle, ou qu'elle vint de la crainte d'être obligé de partager avec ses ministres le produit de ses intrigues avec la cour de France, c'est ce qu'il est impossible de déterminer d'une manière positive. Quoi qu'il en soit, c'est à ce défaut de confiance réciproque entre le prince et ses agens, que la nation fut redevable alors d'échapper à la servitude où elle fut réduite dans la dernière partie de son règne. »

( Le portrait suivant de Charles II ne répond pas à l'idée que l'on se fait généralement de ce monarque; il contredit tout à la fois le panegyrique de Hume et la satire historique de l'évêque Burnet; cependant M. Fox ne tient pas entre eux la balance tellement égale qu'on ne puisse encore l'accuser (à ce qu'il nous semble du moins) d'un excès de sévérité envers un roi que la plupart des historiens représentent sous un aspect beaucoup moins odieux.)

« Relativement au caractère de ce prince, dit-il, on doit convenir que les faits précédemment exposés, loin de le présenter avec avantage, fournissent la preuve que l'ambition de ce monarque était uniquement dirigée contre ses *sujets*, et qu'indifférent à l'opinion de l'Europe pour son peuple et pour lui-même, aucun amour, aucune idée de gloire ne se mêlait à cette soif de pouvoir dont il était tourmenté : ingrat, immoral et fourbe, tels sont les traits principaux du caractère de Charles II : on peut ajouter, avec Burnet, qu'il se montra constamment vindicatif, et l'on a

peine à concevoir sur quels fondemens ses panégyristes ont exalté sa clémence, lorsqu'on chercherait en vain la moindre trace de cette vertu dans l'histoire entière de son règne. Qu'on me cite en effet un seul homme dont ce prince ait épargné la vie, sans égard aux motifs de politique ou de vengeance qu'il pouvait avoir de le perdre. Alléguer sa conduite envers Monmouth serait en même tems un affront à la nature humaine et de toutes les satires la plus sévère; j'ajouterai même la plus injuste, qu'on puisse se permettre envers ce monarque. Pour que l'on dût envisager comme un acte de clémence, qu'il n'ait point imité Constantin et Philippe II en trempant ses mains dans le sang de son propre fils, il faudrait supposer d'abord qu'il ait été dénué de toute affection naturelle, et rien ne justifie cette odieuse imputation; il affirma, dira-t-on, qu'il eût pardonné au comte d'Essex; mais de quel poids une pareille déclaration, faite après la mort de ce seigneur, et dont aucune action subséquente ne prouva la sincérité; de quel poids, dis-je, une pareille déclaration peut-elle être aux yeux d'un homme raisonnable? Si Charles eût eu l'honorable intention dont il se vantait, n'eût-il pas témoigné quelque intérêt à la famille du mort, quelque indulgence pour ses amis? Cette affectation de générosité, où l'on ne peut voir qu'un trait d'hypocrisie, doit être mise au nombre des plus honteuses circonstances de son histoire.

¶ « D'un autre côté, ce serait manquer de bonne foi que de s'obstiner à ne reconnaître dans ce prince aucune qualité estimable, et je n'imagine pas qu'il soit jamais venu à l'esprit d'un autre que Burnet d'établir une comparaison entre le roi Charles II et l'empereur Tibère. Charles était affable, gai, et sinon susceptible d'élévation dans les sentimens, du moins exempt d'orgueil et d'insolence. Le mérite de la politesse (que les stoiciens ont peut-être raison de mettre au nombre des vertus morales, s'ils se contentent de lui assigner un des principaux rangs), ce mérite, dis-je, ne lui a jamais été contesté. Il possédait à un degré très-remarquable cette facilité de caractère, trop voisine du vice, s'il faut en croire quelques moralistes sévères, mais qui n'en est pas moins une qualité estimable, puisqu'elle contribue au bonheur de tout ce qui nous entoure. Les secours qu'il donna à la reine pendant les troubles suscités par les papistes prouvent seulement qu'il n'était pas un monstre, mais sa conduite envers son frère, quelque part que la politique puisse et

doive y réclamer, ressemble du moins beaucoup à de la vertu.

« Le côté le plus honorable du caractère de Charles II paraît avoir été son attachement à ses maîtresses et son affection pour ses enfans et ses parens les plus proches. Sa tendre sollicitude envers la duchesse de Portsmouth et Madame Gwyn, qu'il recommanda, quelques heures avant de mourir, à son successeur, doit l'honorer à tous les yeux; et ceux qui, par sévérité de principes, blâment une pareille action, semblent confondre d'une manière bien étrange les notions du vice et de la vertu. Les liaisons de ce prince pouvaient avoir été criminelles; mais au moment où la mort s'apprêtait à les rompre, l'intérêt touchant qu'il témoignait encore pour le bonheur de celles qu'il avait aimées, doit s'appeler du nom de vertu. Pour l'intérêt de la morale, ne confondons pas les bonnes et les mauvaises actions, même lorsqu'il est question d'un méchant homme. L'attachement du roi Charles au duc de Gloucester et à la duchesse d'Orléans paraît avoir été sincère. Attribuer, comme quelques historiens l'ont fait, le chagrin que lui causa la perte du premier, à des considérations politiques, fondées sur une prétendue balance de pouvoir entre ses deux frères, me semble dans toutes les suppositions un raffinement absurde; mais lorsque l'on réfléchit à cette extrême insouciance, qui fut dans tous les tems, mais principalement dans sa jeunesse, le trait le plus remarquable de son caractère, l'absurdité devient encore plus évidente. J'ajouterai (sans égard à l'insinuation de Burnet et à l'opinion plus prononcée de Ludlow, qui supposent un motif criminel à sa tendresse pour sa sœur) que je n'ai rien pu découvrir qui motivât un pareil soupçon, et qu'il est impossible d'y trouver le moindre prétexte dans le peu qui nous reste de leur correspondance épistolaire. Concluons que Charles II était un méchant homme et un mauvais roi; ne pallions pas ses crimes, mais n'adoptons pas des imputations fausses ou douteuses, dans la seule vue d'en faire un monstre. »

---

**VARIÉTÉS ÉTRANGÈRES.** — *Disette de papier.* — Les observations suivantes extraites du *Monthly magazine*, pourront donner une idée de l'espèce de pénurie qu'éprouve l'Angleterre, par l'effet même de la guerre qu'elle a provoquée, et qu'elle continue à ses risques et périls.

« Nous sommes privés depuis long-tems de toute espèce

Ll 2



de relation littéraire et scientifiques avec le Continent, et ( si l'on excepte quelques notices bien informées, bien insignifiantes que nous fournissent de temps à autre les feuilles politiques de France que le hasard fait tomber entre nos mains ), nous nous trouvons dans l'impossibilité de faire connaître à nos lecteurs les découvertes dans les arts et dans les sciences qui se multiplient sur le continent d'Europe, et dont le *Monthly magazine* est le premier, et depuis plusieurs années, le principal moyen de communication.

» Dans l'intervalle d'un mois, qui s'est écoulé depuis notre dernier Numéro, le papier a subi une augmentation de six pour cent, de sorte que la même qualité de papier que nous employions il y a douze ans, et qui nous coûtait alors 20 schillings (à peu près 24 francs) la rame, nous en coûte aujourd'hui 35.

» Cette prodigieuse augmentation, résultat nécessairement de l'interruption de commerce avec l'Allemagne et la Hollande, d'où nous tirions la matière première, nous autorise à solliciter de nouveau, ceux qui prennent quelque intérêt au bien-être de leur patrie, de diminuer, autant qu'il est possible, la consommation du papier. Il résulterait une économie, plus importante qu'elle ne paraît au premier coup d'œil, de la suppression de ces enveloppes cérémonieuses que l'usage a introduites sans aucun objet d'utilité. Les administrations pourraient encore, sans inconvénient, diminuer le nombre des *circulaires*, auxquels il est tant de moyens de suppléer.

» Les libraires de Londres, par suite de l'enchérissement du papier, se sont vus contraints à publier beaucoup moins de livres nouveaux, de manière que nous avons à lutter contre la double disette des ouvrages nationaux et étrangers. Quelque dommage qui puisse en résulter pour nous-même, il est de notre devoir d'inviter les libraires des provinces Britanniques à suivre l'exemple de ceux de Londres, et à déjouer par ce moyen, l'esprit de monopole et de spéculation qui s'empare avec avidité de toutes les circonstances difficiles où la nation se trouve, ou même qu'elle peut craindre.

» On ne peut que faire des vœux pour que les commissaires de l'impôt et les comités de parlement adoptent des mesures propres à diminuer l'énorme consommation de papier qui se fait dans leurs bureaux. En nous élevant contre un abus qui décèle le gaspillage des deniers publics, nous avons sur-tout en vue de fixer l'attention du Gouvernement sur les résultats plus graves qu'il peut avoir, si la

guerre se continue, et qu'on se trouve contraints par un nouvel accroissement du prix du papier, à suspendre les travaux des milliers d'artisans que la presse fait vivre. »

*Femmes à vendre.*

Av nombre des inconvéniens qui résultent des communications entre la France et l'Angleterre, il faut encore compter celui de recevoir trop tard les informations de la nature de celle-ci ; car nous ne pouvons nous dissimuler que, vu l'ancienneté de sa date, l'avis que nous donnons dans cet article, aux amateurs du continent, ne peut être pour eux qu'un objet de pure curiosité. En annonçant aujourd'hui, d'après l'*Observateur anglais*, du 10 novembre 1808, qu'un maître cordonnier, nommé Smith, résidant à Kington-Gravel, et un juif anglais demeurant à Londres, ont mis leurs femmes en vente, la corde au cou, au marché de Smithfiel ; qu'un fabricant de Billingsgate a exposé la sienne le même jour, avec la même formalité ; nous sommes obligés d'ajouter, qu'à défaut de concurrence parmi les acquéreurs, ces honnêtes marchands ont été forcés de donner à vil prix des objets dont ils auraient pu, dans un autre tems, tirer un parti plus avantageux ; ce qui prouve entre beaucoup d'exemples, combien l'état de guerre est fatal au commerce de l'Angleterre.

*Spéculation du même genre.*

UN autre journal anglais nous apprend que mylord B...y, plaidant contre sa femme, accusée par lui d'adultère, après avoir prouvé le fait le plus clairement du monde, 1° par la déposition d'une foule de témoins des deux sexes ; 2° par la lecture publique d'une correspondance olographe entre elle et son séducteur le colonel de S.... ; a obtenu par arrêt de la cour, en dédommagement de l'injure à lui faite, une somme de 500 liv. sterlings, que le colonel a été condamné à lui payer en sortant de l'audience. On se tromperait néanmoins si l'on croyait que le noble lord eût mis à l'honneur de sa femme et au sien, un prix aussi modique ; il n'appréciait pas à moins de 4,000 guinées la réparation d'un pareil outrage ; mais le tribunal délibérant sur le soupçon de connivence qui s'élevait entre l'accusateur et l'accusée, ou du moins sur la facilité débonnaire avec laquelle l'époux outragé s'était prêté à son malheur, le tribunal, disons-nous, a cru, sans injustice pouvoir réduire des 7 huitièmes les prétentions de sa seigneurie.

*Combat singulier.*

A la suite de cet article, le même journal rend un compte détaillé d'un combat très-remarquable qui avait eu lieu le dimanche précédent sur la place de Newmarket, entre les deux plus célèbres *boxeurs* que possèdent en ce moment les trois royaumes. Une foule immense, dans laquelle se faisaient remarquer beaucoup d'hommes et même de femmes de qualité, assistait à cet agréable spectacle. Quelle que soit la partialité de certaines gens en faveur des usages de nos voisins d'outre-mer, nous doutons encore que le plus grand nombre de nos lecteurs entende, sans dégoût, un récit que nous croyons devoir épargner à leur délicatesse : il leur suffira d'apprendre qu'après une heure et demie du combat le plus opiniâtre, le moins âgé des deux lutteurs eut la gloire de briser d'un coup de poing les deux os maxillaires de la mâchoire supérieure de son rival, et qu'il fut reconduit en triomphe dans la voiture d'un sir baronnet à qui cette victoire faisait gagner un pari de 300 guinées.

« Peut on citer de pareils traits (s'écrie avec une noble indignation le journaliste anglais qui rend compte de la vente des femmes!) sans élever la voix contre un scandale public qui dépose si hautement contre la justice, l'humanité et la pudeur de la nation anglaise? En quel lieu (ajoute-t-il du ton le plus comiquement emphatique) voit-on chaque jour se reproduire un spectacle aussi révoltant? sur ton sol noble et chère Albion; sur cette terre, qui, semblable à un soleil dans le système politique du monde, se meut majestueusement dans une orbite lumineuse de richesse, de gloire et de liberté! L'orgueil anglais enchérit cette fois sur la vanité chinoise. Les géographes de Pékin se contentent de placer la Chine au milieu de la carte du monde, dont ils supposent que leur pays occupe les trois-quarts; plus généreux envers le sien, le journaliste breton fait de l'Angleterre un soleil, et des autres parties du globe autant de petites planètes soumises à l'influence de cet astre lumineux. *Risum teneatis!* JOUY.

---

*M. TUL. CICERO SAEMTLICHE BRIEFE, übersetzt und erläutert von C. M. WIELAND. — Zurich, bey Gessner.*

RECUEIL COMPLET DES ÉPÎTRES DE CICÉRON, traduites et expliquées par C. M. WIELAND. — Zurich, chez Gessner.

LORSQUE l'on se rappelle les nombreuses productions dont Wieland a enrichi la littérature de son pays, lorsque l'on

se retrace tous les titres qui lui ont acquis le glorieux surnom de *Voltaire de l'Allemagne*, on ne peut voir sans un vif intérêt cet illustre écrivain, parvenu à l'âge du repos, ne chercher de délassement que dans de nouvelles entreprises littéraires. Il ne pouvait s'en présenter une à son esprit qui lui procurât de plus douces jouissances, et dont le résultat fût plus agréable à ses compatriotes, que celle qu'il vient de terminer.

La traduction complète des *Épîtres de Cicéron* a reçu d'abord, en Allemagne, tout l'accueil que devait lui assurer le nom de son auteur; mais elle est aujourd'hui recherchée avec un empressement qu'elle ne doit qu'à elle-même. On a trouvé dans ce dernier ouvrage d'un homme de 75 ans, toute la force, toute l'ardeur *juvénile* (a dit un excellent critique) qui animent ses plus brillantes productions. Toujours fidèle, mais toujours élégant, on ne peut assez admirer l'art avec lequel il a forcé sa langue à lui fournir des équivalens, lorsque le mot propre tuait l'esprit de l'original. Il est peu de passages de sa version qui, pris au hasard, et rapprochés du texte, ne confirmassent cet éloge; mais tout ce qu'un critique pourrait dire, à ce sujet, ne peut valoir le plaisir d'entendre Wieland lui-même. Nous allons traduire quelques fragmens de sa préface, où l'on retrouve cette finesse d'observation qui a toujours fait un des caractères de son beau talent :

« Parmi tous les écrivains de la Grèce et de Rome, il » n'en est point qui ait été, et qui soit encore, d'une utilité » ou d'un intérêt plus général que Cicéron. Dans la multitude d'individus qui, depuis plus de trois siècles, ont reçu » quelque éducation libérale, on en compterait peu qui ne » lui aient été redevables de la première culture de leur » esprit. J'oserais dire qu'il n'est peut-être pas de signe qui » annonce avec plus de certitude un heureux naturel, et le » sentiment inné du beau et du bon, que le degré de goût » qu'apporte un jeune homme à la lecture des ouvrages de » cet illustre romain. Jamais la nature ne fut aussi prodigue » de ses dons, qu'elle le fut envers cet homme extraordinaire; jamais un mortel ne parvint à donner un si prodigieux développement à ses facultés morales. »

Après avoir démontré l'importance historique des *Épîtres de Cicéron*, l'illustre traducteur ajoute :

« Quelque valeur, au reste, que l'on puisse attacher à » ces lettres dans leur rapport avec l'histoire du tems, elle » est, à mon sens, infiniment au dessous d'un autre mérite

» qui leur est propre : c'est qu'elles nous font faire une con-  
 » naissance intime avec leur auteur ; elles nous dévoilent  
 » entièrement son caractère ; elles nous font voir tout à  
 » tour en lui le citoyen, l'homme d'Etat, l'orateur, et ce  
 » qui est plus précieux, l'homme ; elles nous mettent enfin  
 » dans une liaison si étroite, si familière avec lui, que ce  
 » serait trop peu de les comparer à un portrait tracé de la  
 » main d'un habile artiste : c'est une empreinte prise sur le  
 » nu. Ceci s'applique spécialement aux lettres adressées à  
 » *Atticus* et à *Quintus*, ceux de ses amis dans le cœur des-  
 » quels il a le plus souvent épanché le sien. »

« Dans la partie de sa correspondance avec d'autres per-  
 » sonnages ( c'est-à-dire, dans les lettres vulgairement appe-  
 » lées *ad diversos* ), nous le voyons tantôt enveloppé de la  
 » robe consulaire, tantôt derrière un voile plus ou moins  
 » transparent, tantôt enfin couvert d'un masque qui nous  
 » dérober ses traits, chercher évidemment à échapper aux  
 » regards indiscrets d'un ami faux ou peu sûr ; mais dès  
 » qu'il se retrouve en présence de ceux dont il sait être  
 » chéri, plus de voile, plus de masque. Sans le vouloir, et  
 » même sans y songer, il nous laisse lire jusque dans les  
 » replis de son cœur ; il nous découvre son côté faible, sa  
 » vanité, sa manie de briller, ses contradictions assez fré-  
 » quentes avec lui-même, ses transitions rapides de la con-  
 » fiance la plus absolue dans la prospérité, à la plus timide  
 » irrésolution dans le péril, à l'abattement le plus complet  
 » dans l'infortune ; son impuissance à résister à ceux qui  
 » s'étaient emparés de son affection, ou qui par des avan-  
 » tages importants avaient pris de l'ascendant sur lui ; en un  
 » mot, il nous révèle si franchement, si naïvement toutes  
 » les faiblesses inhérentes à son individu, qu'en faveur de  
 » cette confiance même on se sent porté irrésistiblement à  
 » lui pardonner tous ses défauts, comme de simples limites  
 » de ses hautes qualités, ou comme les suites naturelles  
 » d'une organisation singulièrement délicate, et d'une exces-  
 » sive vivacité d'esprit. Oui, là même où il perd un peu  
 » dans notre estime, nous sommes encore forcés de le trouver  
 » aimable et séduisant. Si dans l'homme de la classe la plus  
 » commune, la fréquentation nous fait quelquefois décou-  
 » vrir un point qui nous le rend intéressant, que ne sera-ce  
 » pas lorsqu'il s'agit d'un être qui, par la richesse de ses  
 » attributs naturels, et par l'incompréhensible étendue de  
 » l'usage qu'il en a fait, s'est placé au premier rang parmi  
 » les hommes qui honorent leur espèce ? »

« Si ces lettres confidentielles nous réconcilient si facilement avec ses défauts, comment se défendre de lui payer un tribut d'estime et d'affection, lorsque dans des écrits où l'art, ni la politique, ni aucune considération secrète n'ont eu part, nous reconnaissons, à la première vue, le type inaltérable du plus heureux naturel : délicatesse exquise de sentimens, amour de la justice et de l'humanité, modération, désintéressement, tendre et profond attachement pour sa patrie, reconnaissance envers ses bienfaiteurs, empressement zélé, abnégation de soi-même pour secourir celui qui réclame son assistance; enfin tant d'autres vertus étrangères à ces tems de la plus hideuse corruption? »

« Eh ! que n'aurais-je pas encore à ajouter, si je voulais considérer ces lettres sous d'autres points de vue ; si je voulais, par exemple, m'étendre sur une sorte de mérite qui élève Cicéron si fort au dessus de tous les autres modèles du style épistolaire, c'est-à-dire, le talent merveilleux avec lequel il sait prendre tous les genres, tous les tons ? Quelle inépuisable richesse pour semer de la variété sur le même sujet, pour revêtir la même pensée de formes nouvelles ! Que d'originalité, que de charmes dans les caprices mêmes de son esprit ! S'il plaisante, c'est avec tout le sel de l'atticisme ; s'il veut verser le ridicule ou le blâme, c'est par des allusions piquantes à des passages d'Homère ou d'autres poètes grecs. Que d'objets d'étude et d'admiration pour celui qui veut approfondir les causes de cette fraîcheur de coloris, de ces grâces naïves, de cette facilité entraînante, qu'au premier aperçu il semblerait si aisé d'imiter ! *ut sibi quivis speret idem.* »

Wieland a voulu que sa traduction réunît tous les avantages ; outre ceux qu'elle doit à son grand talent d'écrivain, à sa parfaite connaissance de l'antiquité, elle en présente un qui lui est propre, et que les lecteurs éclairés ne sauraient trop apprécier : c'est l'ordre chronologique dans lequel il a pris la peine de ranger toutes les lettres de Cicéron. Éparses, jusqu'ici, sans aucun plan, n'ayant nul rapport avec les époques où elles devraient cependant se rattacher, il est résulté de cette confusion que trop souvent elles n'ont pas offert les éclaircissemens qu'on aurait pu en attendre, ou, ce qui est pis encore, qu'elles ont été faussement interprétées.

*Kleine romane , erzählungen , anekdoten und miscellen , von Kotzebue : 4 baend.*

Petits romans , contes , anecdotes et mélanges , par M. de Kotzebue : 4 volumes.

Beaucoup de Français qui ne jugent pas du mérite réel de M. de Kotzebue d'après les 100 représentations de *Misanthropie et Repentir*, et encore moins d'après l'empressement de curiosité dont sa personne a été l'objet à Paris, reprochent tous les jours aux Allemands de compter ce dramaturge au rang des grands hommes qui honorent leur patrie. Jamais accusation ne fut plus mal fondée : M. de Kotzebue est tellement déchu en Allemagne, que peut-être même n'y jouit-il plus de la seule réputation qu'on ne puisse lui contester : celle d'avoir quelque esprit naturel. Fort peu considéré de ses compatriotes, et n'habitait plus parmi eux, il ne pourra du moins faire valoir contre les Allemands le fameux motif de la haine burlesque qu'il a cent fois manifestée contre les Français, en disant : « Comment voulez-vous que j'aime ces gens-là ? Ils m'ont accablé de politesses et d'indigestions ? »

Pour donner un aperçu de l'opinion qui prévaut généralement en Allemagne à l'égard de M. de Kotzebue, nous citerons quelques passages du compte qu'a rendu de sa dernière production un journal très-accrédité. (*Allg. Lit. Zeitung v. Jena.*)

« Un trait caractéristique dont on est d'abord frappé en » parcourant les romans ou nouvelles de M. de Kotzebue, » c'est ce manque total de plan, cette absence de toute espèce » de goût, cette prolixité de détails, ce flux de paroles » inutiles, tous défauts particuliers à l'auteur, et qui, lors » même qu'il a rencontré un sujet intéressant, rendent la » la lecture de son ouvrage pénible et même rebutante pour » tout homme doué de quelque délicatesse d'esprit. Dans la » folle espérance de donner plus de variété, plus de mouvement à son style, il fait de toutes les manières un monstrueux » mélange ; il croit être neuf quand il abandonne sa plume » à tous les écarts de son imagination, original quand il a » franchi toutes les bornes, voluptueux quand il est cynique. » Se figurerait-on que dans un conte intitulé *le Voyage de* » *Deux Amis*, il n'a pas eu une prétention moindre que de » rivaliser avec *Candide* ? et il nous a donné du *Voltaire à la* » *Kotzebue.* »

Un peu plus bas, le même critique s'égaye sur les préten-

tions de M. de Kotzebue à joindre à tous ses titres celui d'homme érudit. Dans la traduction d'un morceau français qui fait partie des 4 volumes annoncés, ayant rencontré le nom d'*Aulu-Gelle*, et ignorant que cet auteur conserve en allemand son nom latin d'*Aulus-Gellius*, il en a fait, de son autorité privée, un être nouveau qui s'appelle *Aulu-Gella*, et qui par ce moyen ne se trouve ni latin, ni français, ni allemand.

M. de Kotzebue raconte avec une complaisance particulière que Lamotte, pour échapper à la rage de ses envieux, eut soin de garder l'anonyme, en faisant représenter une pièce nouvelle. « De même, se hâte d'ajouter le Dramaturge, lorsque je donnai mon *Octavie* à Vienne, je m'enveloppai du plus rigoureux *incognito*. » M. de Kotzebue se fait illusion : il n'était pas un spectateur qui ne sût que cette tragédie était de lui, et particulièrement la scène où Cléopâtre, armée d'un grand éventail de plumes, chassait les mouches qui auraient pu troubler le sommeil d'Antoine, nonchalamment étendu sur son lit.

L'extrait d'un *Journal du dernier roi de Pologne* fait beaucoup d'honneur au discernement de M. de Kotzebue. Une des anecdotes qu'il paraît rapporter avec le plus d'intérêt, est celle où il montre le comte Louis de Cobenzel, vice-chancelier de la cour d'Autriche, déguisé en grosse poule, et défendant contre un renard une bande de petits enfans habillés en poulets.

Comme si ce n'était rien encore que 4 volumes de contes et d'anecdotes, M. de Kotzebue promet au public d'en augmenter considérablement le nombre par la traduction progressive des *Mémoires Étonnement curieux* d'un de ses meilleurs amis. Cet ami, qu'il s'est fait dans son passage à Casan, se nomme *Iwan Iwanow Tschudrin*. Cet homme singulier, à ce qu'affirme M. de Kotzebue, étant tourmenté du désir insurmontable de connaître la Chine, imagina de s'y introduire en se donnant hardiment pour Chinois lui-même. Il fit la cour à une jolie chinoise qu'il épousa ; il examina attentivement tout ce qui se passa autour de lui pendant 18 ans, et quand il jugea en avoir assez vu, il vint reprendre son domicile à Casan, où il s'amusa à écrire une relation qui ne ressemblera à rien de tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur la Chine et les Chinois. Tout le monde semble très-disposé à en croire M. de Kotzebue sur sa parole.

L. S.



## REVUE LITTÉRAIRE.

VIENNE. — *Précis historique, Description, Gouvernement, Finances, Commerce.* — A Paris, chez Latour, libraire, au Palais-Royal.

L'A PROPOS est chez nous le garant du succès; il y a vingt ans qu'une Notice historique sur Vienne n'eût présentée aucun intérêt; les circonstances actuelles donnent à celle-ci un intérêt indépendant de son mérite littéraire. Tout le monde sera, sans doute, curieux de connaître avec quelques détails l'histoire, la statistique et la description d'une ville qui a honoré à deux reprises la valeur de nos armées et la clémence de celui qui les commande.

Le petit ouvrage que nous annonçons, composé de trois parties, contient dans la première, une notice historique sur la fondation, les agrandissemens et les révolutions de la ville de Vienne. L'auteur, remontant à son origine, en fait un cantonnement régulier des Romains (*castra stativa*). Vers la fin du douzième siècle elle a acquis par les soins du duc Léopold VII, des accroissemens et des embellissemens considérables. Rodolphe d'Habsbourg la soumit en 1276, en fit la capitale du duché d'Autriche, dont il donna l'investiture à son fils Albert I<sup>er</sup>, et jeta ainsi les fondemens de la grandeur de sa famille. Sans chercher à suivre l'auteur dans tous les développemens historiques de son ouvrage, qui arrivent jusqu'à ce jour, nous nous bornerons à rapporter une anecdote qui lui est sans doute échappée, et qui prouve que, si la force de la maison de Lorraine avait répondu à son ambition, elle aurait envahi depuis long-tems la monarchie universelle.

On trouve sur plusieurs monumens en Allemagne ces cinq lettres A. E. I. O. U. qui sont une énigme; dont peu de gens savent le mot. C'est une devise qui fut donnée à Rodolphe d'Habsbourg par un poète du tems, et qui devint depuis celle de ce prince; elle contient les initiales des mots de cette phrase : *Austriacæ est imperare orbi universo.*

Les deux autres parties de ce petit opusculé contiennent des détails topographiques et statistiques très-curieux, qui supposent des recherches nombreuses sur les finances, le commerce, les mœurs et le gouvernement de la ville de Vienne, et qui, joints au mérite d'un style clair et précis, mêlé de réflexions judicieuses, le feront lire avec intérêt.

*Ode sur la guerre présente, par J. M. Mossé. — Paris, chez Ballard, rue J. J. Rousseau, N° 8.*

IL faut toujours savoir gré à un poète des efforts qu'il fait pour chanter le triomphe de la patrie et de son prince ; et si le talent ne répond pas au mérite de l'intention, on voit encore le citoyen estimable, où l'on ne voit pas le bon poète. L'ode est d'ailleurs le genre de poésie qui exige le plus d'inspiration, et où le travail supplée le moins à l'instinct poétique.

M. Mossé, comme de raison, cherche à nous prouver dans sa première strophe, qu'il est possédé du délire pindarique, il nous annonce que *sous ses pas incertains il sent trembler la terre, que l'atmosphère est en feu, que l'air siffle, que ses cheveux se hérissent, enfin que tous ses sens frémissent d'une sainte fureur* : il assure tout, et ne prouve rien.

Il serait trop long de relever les négligences que le délire pindarique a fait commettre à M. Mossé ; nous nous bornerons à lui faire apercevoir une faute qui désigne trop son pays natal : il dit dans sa 7<sup>e</sup> strophe.

« Braves soldats français ! légions valeureuses,  
» Qui semblez de César, les troupes belliqueuses.

*Sembler* pris dans ce sens, est un gasconisme avéré. Nous voudrions savoir maintenant, dans quel sens il prend le mot *triste*, quand il dit :

.....  
» Nous armons, prévoyant son infaillible perte,  
» Et d'Ulm et d'Austerlitz la campagne est couverte.

De ses *tristes* soldats.

*Triste*, est-il là opposé à joyeux ? ou bien l'auteur a-t-il voulu dire tristes soldats, comme on dirait *triste poète*, pour poète médiocre ? ni l'un ni l'autre sens ne nous paraissent dans ce cas fort poétique. Cette ode est en général faible, et manque de verve, d'élévation et d'idées : quelques strophes cependant, ne sont pas dénuées d'harmonie. Nous citerons la meilleure.

« Notre armée a déjà des champs de la Bavière  
« Exklusé les Germains, et jonché la carrière  
» Des cadavres sanglans des ennemis vaincus.  
« De cent foudres d'airain ils menaçaient nos têtes ;

» Nous arrivons !.... Soudain, honteux de leurs défaites ,

» Ils sont tous disparus. »

Les mots *vaincus* et *disparus* ne riment pas suffisamment dans une Ode.

J. T.

## VARIÉTÉS.

**SPECTACLES.**—*Opéra Buffa.*—*L'Angiolina*, rôle de début de M<sup>me</sup> Festa, n'était pas très-bien choisi : l'Opéra serait peut-être médiocre s'il était donné tel que son auteur l'a écrit ; Salieri peut avoir eu des inégalités, mais on a cru devoir en faire un *Pasticcio* ; et tel qu'il est, il prouve qu'il y a des degrés du médiocre au pire. Cet Opéra, grâce à la belle voix de M<sup>me</sup> Festa, qui eût pu briller dans un autre ouvrage d'un bien plus vif éclat, a eu de suite de nombreuses représentations très-suivies ; mais en s'y portant en foule, les amateurs se réunissaient à dire : Nous accourons pour la cantatrice ; bientôt, sans doute, nous viendrons pour un bon Opéra et pour elle. Cet opéra était un *avertimento ai Gelosi*, dans lequel M<sup>me</sup> Festa a chanté deux fois assez bien pour donner de justes regrets. C'est encore un mauvais choix : comme c'est le second, on va penser que M<sup>me</sup> Festa manque de goût : la vérité est qu'elle manque seulement d'habitude, et qu'elle connaît encore assez peu le public qui la connaît déjà, l'apprécie dignement, et veut encore l'estimer davantage. Tous les étrangers débuteut ainsi maladroitement. Ne se rappelle-t-on pas que l'inégale, mais admirable Strina Sacchi, débuta dans deux opéras dont le nom même est à peine retenu ; *il Furberia e puntiglio*, et *le Pietra sympathica* ? Son beau talent y était enfoui ; qui l'aurait pu deviner ? personne, sans doute ; aussi ce début ne fut-il pas brillant ; Raffanelli, déjà connu, en obtint les honneurs ; le touchant et pur Lazzarini les partagea, M<sup>me</sup> Strina fut méconnue, et ne prit sa revanche qu'avec le *Matrimonio segreto*, qui prit, dès le premier instant, le rang qui lui est irrévocablement assigné. N'en doutons pas, M<sup>me</sup> Festa possède un assez beau talent pour ne pas ignorer long-tems quel usage le public de Paris veut qu'on en fasse. On la cherche trop, on la désire trop, on ne la possède pas assez dans la pièce nouvelle, dont les petites proportions s'accordent mal d'ailleurs avec les intérêts du théâtre. Cet opéra n'est qu'en un acte : on est forcé de le faire précéder par un intermède, où un acteur,

tout seul sur le théâtre, finirait, si l'on n'y prenait garde, par être seul dans la salle, ou par le premier acte d'un autre opéra. Ici je ne sais si l'on a fait attention à la manière dont se perfectionne notre organisation musicale, mais ce premier acte a été entendu isolément, sans réclamation ni murmure; de zélés amateurs, ou des barbares en fait de comédie, ont vu tomber la toile sans réclamation, et partager une pièce en deux, sans mot dire. Il y a là certainement ou des progrès dans l'art chéri de l'Italie, ou des pas rétrogrades dans notre raison dramatique : on peut choisir.

L'*Avvertimento ai Gelosi* est une bouffonnerie dont le sujet est emprunté de quelques scènes de Molière, qui peut-être les devait à un théâtre étranger; mais le sel du dialogue s'est évaporé dans cette nouvelle *Ecole des Maris*. Un passage cependant mérite d'être remarqué; c'est un trait de caractère de la part d'un poète amoureux. Les nôtres avouent quelquefois qu'Apollon a dicté leurs vers; celui-ci accuse Apollon jaloux d'avoir volé les siens; on voit la différence qui existe entre la modestie française, et l'exagération des métromanes ultramontains.

Rien de tout cela n'aurait peut-être été le sujet d'une observation, si la musique eût eu plus de caractère, de verve, d'originalité, un style plus varié, plus de mouvement d'esprit, de comique et de vie; allez, allez vite l'entendre, aurions-nous dit! et c'eût été là tout notre article. Mais vous l'avez entendu déjà, vous à qui les partitions de Cimarosa et de Fioraventi sont familières : cette musique aussi est un *pasticcio* sous le nom d'un seul compositeur qui a retenu trop d'idées de ses maîtres. Les preuves seraient ici trop longues et trop peu intéressantes à fournir; je les donnerais au compositeur, si, placé près de lui, j'entendais son opéra; et, malheureusement pour lui, je ne serais pas le seul à lui prouver une mémoire musicale exercée : mais il m'entendrait applaudir avec sincérité un excellent quatuor, d'une coupe très-heureuse et d'un beau style, des duo assez comiques et un terzetto assez bouffon. Il me verrait reconnaître que de tous les dons, il a le plus précieux, celui du chant et de la mélodie, et que cette qualité même, sans donner naissance à des idées toujours originales, en produit toujours de gracieuses.

Madame Festa joue et chante bien son rôle de paysanne coquette. De graves personnages sont divisés d'opinion sur son costume, qu'on trouve trop fidèle à la vérité et pas assez fidèle aux grâces; mais sur sa voix admirable, sur la beauté

des sons qu'elle fait retentir, il n'y a qu'une opinion : sur la nécessité d'un nouvel opéra, il n'y a qu'un vœu.

~~~~~  
CHRONIQUE DE PARIS.

IL est rare qu'il s'écoule une semaine à Paris sans que les théâtres ne nous enrichissent de quelque nouveauté. Celui du Vaudeville nous a donné la semaine dernière une pièce en un acte, intitulée : *Arlequin sorcier*. C'est à tous égards une composition fort malheureuse. L'auteur transporte son héros en Espagne, lui fait enlever la fille d'un alcade, le loge au sixième étage, dans un galetas qu'habitait avant lui une sorcière fort renommée. Arlequin découvre dans une armoire tout l'appareil de la sorcellerie et se met à prophétiser : cette idée pourrait fournir des scènes spirituelles et comiques ; l'auteur n'en a tiré que des effets usés et rebattus. Les familiers de l'Inquisition, l'arrivée imprévue de Cassandre et de Gilles, un pâtissier et un chirurgien qui viennent réclamer ce qui leur est dû ; voilà tout ce que son imagination lui a fourni de plus saillant. La pièce a été très-mal accueillie, et l'un des acteurs, en récitant son rôle, ayant dit : *Faut-il donc mourir aujourd'hui ?* l'impitoyable parterre a répondu cruellement : *Oui*, et cet arrêt paraît irrévocable.

Le sort des *Capitulations de conscience*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 7 au Théâtre-Français, n'a pas été heureux, quoiqu'on ait reconnu dans le cours de l'ouvrage la touche d'un homme d'esprit familier avec l'art théâtral, et capable de prendre sa revanche avec honneur.

L'Opéra vient de perdre un sujet d'un talent distingué ; c'est le jeune St.-Amand, danseur plein d'élégance et de grâce, qui a succombé aux douleurs d'une longue et pénible maladie. On rend généralement justice à sa bonne conduite et à ses excellentes qualités. Il emporte avec lui l'estime et les regrets de tous ses camarades.

Il est rare qu'un des théâtres des Boulevards s'enrichisse d'un nouveau mélodrame, sans que son voisin ne cherche aussitôt à rivaliser avec lui. Pour soutenir la concurrence avec le *Colosse de Rhodes*, le théâtre de l'Ambigu-Comique vient de faire jouer *le Prince de la Newa*. L'action se passe dans un climat un peu froid ; mais le génie d'un auteur de mélodrames sait tout réchauffer. Ce genre de pièces fait aujourd'hui courir tout Paris ; car il nous faut des objets nouveaux, et dans le besoin où l'on est de sensations fortes, on préfère



préfère souvent les folies du mélodrame aux inestimables combinaisons de la sagesse.

Quelques personnes néanmoins savent encore se contenter de spectacles moins bruyans. Les amateurs des arts vont voir avec beaucoup d'intérêt les tableaux sur glace de M. Diib, et le plan en relief du canal de Languedoc. La peinture sur verre fera le sujet d'un article de quelque étendue dans ce journal.

Le plan en relief du canal de Languedoc est un ouvrage d'une extrême patience et dont l'exécution suppose beaucoup d'application, de justesse et de connaissances. Ce plan est l'image fidèle du canal de Languedoc. On y voit et dans les plus exactes proportions tout ce que le génie des Riquet et d'Andreossy ont inventé pour triompher d'une nature rebelle. Il n'est pas une écluse, pas une fabrique, pas un ruisseau, pas un arbre qui ne soit indiqué avec la plus grande précision. Le jeu des machines y est imité avec une fidélité qui fait le plus grand honneur aux auteurs de ce plan. On le voit au Palais-Royal, où il occupe plusieurs salles.

S.....s.

~~~~~
Annnonce de quelques recherches scientifiques.

SANS vouloir donner trop de place aux sciences, dans ce journal qui est plus particulièrement destiné à la littérature, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les entretenant quelquefois des nouvelles découvertes. En effet, les personnes instruites, dans quelque genre que ce soit, ont aujourd'hui le bon esprit de se plaire à tout ce qui est intéressant; et si les sciences doivent gagner beaucoup à cette bienveillance générale qui contribue à les répandre, on peut dire que les lettres y trouveront aussi quelque avantage, puisque l'extension des idées et des connaissances ne peut que contribuer à les perfectionner.

Pour nous conformer, autant qu'il nous est possible à ce que nous croyons être le goût du public, nous nous proposons de donner de temps en temps un extrait des divers journaux spécialement consacrés aux sciences. Nous bornerons ces extraits aux résultats susceptibles d'être présentés avec intérêt à la généralité des lecteurs, et si cette condition indispensable nous force quelquefois à omettre des résultats importants ou des recherches utiles, nous prions les auteurs de ne voir dans notre silence que l'impossibilité où nous nous sommes trouvés de rendre leurs idées aussi clairement qu'ils l'auraient pu faire eux-mêmes.

Nous commençons aujourd'hui cette revue par les Numéros LXXIV.

M in

à LXXV des *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, qui viennent de paraître depuis quelques jours.

Ces Annales sont, en grande partie, formées de Mémoires composés par les professeurs du Muséum. On y admet aussi des Mémoires étrangers lorsqu'ils ont été lus devant l'assemblée des professeurs, et qu'elle les a jugés dignes de l'impression. Cette collection forme déjà une suite du plus grand intérêt pour les naturalistes, et le succès en a toujours été tel que les talens et le soin des savans rédacteurs devaient le faire espérer.

On trouve dans ce numéro un très-beau Mémoire de M. Cuvier, sur les *brèches osseuses*, c'est-à-dire, sur des amas de terre, de pierre et d'ossements pétris ensemble, qui se trouvent dans les fentes de certains rochers d'une nature particulière, principalement à Gibraltar et dans plusieurs autres lieux des côtes de la Méditerranée. On en a découvert à Cette, à Nice, à Antibes, dans l'île de Corse, sur les côtes de Dalmatie, dans l'île de Cérigo, etc. M. Cuvier, par un examen approfondi, s'est assuré que tous les ossements contenus dans ces brèches viennent d'animaux terrestres herbivores, ou d'oiseaux, sans aucun mélange d'animaux marins. Les coquilles même qui y sont quelquefois mêlées sont terrestres, comme de limaçons, etc. : de plus, ce qui est fort remarquable, le très-grand nombre de ces ossements appartient à des animaux connus, ou même dont les espèces existent encore aujourd'hui sur les lieux. Il paraît que leurs débris sont tombés ainsi successivement dans les fentes du rocher, mêlés avec les pierres qui se détachaient de ces fentes ou de la surface, et qu'ils y ont été agglomérés par l'espèce de ciment qui les réunit aujourd'hui. Ce phénomène est fort différent de celui que présentent les grandes couches pierreuses régulières, où l'on ne trouve que des animaux maintenant inconnus. La formation de ces dernières paraît beaucoup plus ancienne, quoique celle des brèches osseuses le soit aussi par rapport à nous, puisque rien n'annonce qu'il s'en forme encore de semblables dans l'état actuel du globe. On voit aussi qu'elles n'ont point été produites ou occasionnées par une irruption de la mer, puisque l'on n'y trouve aucun indice d'animaux marins. Il est presque superflu de dire que parmi tous ces ossements on n'en a pas trouvé un seul qui appartienne à l'homme. Cela est général pour tous les ossements fossiles jusqu'à présent découverts.

D'après les caractères que M. Cuvier assigne aux roches qui contiennent des brèches osseuses, je présume que l'on en devrait découvrir dans la montagne du Mongo, située en Espagne, près de Denia dans le royaume de Valence. Le Mongo s'avance dans la mer, comme la montagne de Cette et le rocher de Gibraltar; il paraît avoir la même composition. Malheureusement, dans un séjour de plusieurs mois que nous avons fait sur cette montagne, pour la mesure de la Méridienne, nous n'avions point les indications précises que M. Cuvier donne aujourd'hui.

Ceci me conduit à dire deux mots d'un Mémoire de M. Laroche, jeune naturaliste très-zélé qui a voyagé en Espagne comme adjoint à la commission de la Méridienne. Il publie aujourd'hui les observations qu'il a faites dans les îles Baléares et Pithiuses, sur les différens genres de pêches usités dans ces îles, sur plusieurs espèces nouvelles de poissons qu'il a rapportées, et principalement sur l'existence de ces animaux dans les grandes profondeurs de la mer. M. Laroche prouve par ses propres expériences, et par d'autres précédemment faites en Espagne que l'on trouve encore des poissons à 660 mètres ou 2000 pieds de profondeur; ce qui est sans doute bien remarquable, quand on pense qu'ils supportent alors une colonne d'eau égale au poids de 62 atmosphères; mais leur corps, entièrement pénétré de liquide, contrebalance sans effort cette énorme pression. Ainsi l'air contenu dans les cavités de notre corps contrebalance celui qui pèse sur nous. La lumière du soleil, totalement interceptée par une épaisseur d'eau aussi considérable ne peut plus pénétrer dans ces abîmes. Il doit y régner une obscurité profonde, éternelle, et une température beaucoup plus basse qu'à la surface. Cependant les espèces qui y vivent ont de très-grands yeux et il n'est pas probable que la nature les leur ait donnés inutilement. Ont-ils la faculté de recueillir, de concentrer dans cet organe le peu de lumière qui peut y parvenir, et qui serait mille fois insensible pour nous? ou bien portent-ils dans leurs yeux mêmes quelque principe de phosphorescence qui les éclaire et les guide à travers cette nuit profonde, dans laquelle quelques espèces vivent sans en jamais sortir pour voir la lumière du jour? Ce sont des phénomènes que nous ignorons. Ce Mémoire de M. Laroche sera bientôt suivi d'un autre où il a réuni plusieurs autres faits également curieux.

Enfin, nous rapporterons une observation très-intéressante de M. Vauquelin. Dans les fusions de minerais de fer, il y a souvent des portions de fonte qui se figent avant le moment de la coulée et restent par conséquent attachés aux parois du fourneau. On trouve quelquefois dans ces morceaux de fer, des cavités remplies d'une substance blanche, filamenteuse, semblable à l'amiante flexible. M. Vauquelin, en analysant cette substance, a trouvé que c'était de la silice pure, c'est-à-dire, une des substances que l'on croyait le plus difficilement fusibles. Il paraît qu'ainsi exposée à une très-forte chaleur, elle se volatilise, et qu'ensuite en se condensant dans les parties du fourneau qui sont les moins échauffées, elle se dépose et cristallise sous la forme de filamens.

Ces deux Numéros contiennent encore d'autres Mémoires intéressans de MM., Geoffroy, Thouin, Mirbel et Latreille, mais le défaut d'espace nous prive du plaisir d'en entretenir nos lecteurs. ETOT.

ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE MILAN.

PROGRAMME. — L'Académie royale des Beaux-Arts invite les artistes italiens et étrangers à prendre part au concours qu'elle ouvre pour l'an 1810. Voici les sujets proposés :

Architecture. — Une vaste et magnifique galerie destinée à recevoir les ouvrages choisis des peintres et sculpteurs du Royaume, les statues des princes de la Maison royale, les portraits des grands-officiers de la couronne, des ministres, des militaires et magistrats illustres. Les dimensions des constructions et celles des dessins sont au gré des concurrents. Les dessins comprendront au moins l'ichnographie générale et l'orthographe intérieure et extérieure.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de soixante sequins.

Peinture. — Publius-Cornelius Scipion, rendant à Allutius, prince des Celtibères, son épouse faite prisonnière par les Romains dans la ville de Celtibère, et ajoutant à ce riche présent tout l'or que ses parens avaient déposé à ses pieds pour la racheter. (*Tit. Liv. Decad. III, lib. VI, Cap. XXXVII.*) Tableau sur toile, de 5 pieds de hauteur, sur 7 de largeur (mesure de Paris).

Prix : Une médaille d'or de la valeur de cent vingt sequins.

Sculpture. — Pyrrhus accompagné de Périphante et d'Automédon, suivi d'une troupe de soldats armés de haches, abattant les portes du palais de Priam. (*Virg. Eneid. liv. II.*) Bas-relief en terre cuite de 2 pieds de hauteur sur 4 de largeur.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de trente sequins.

Gravure. — La gravure en cuivre d'un ouvrage d'un bon maître, qui n'ait pas encore été bien gravé. La dimension de la planche sera au moins de 60 pouces carrés. L'auteur sera tenu d'en envoyer six épreuves avant la lettre, avec un certificat en bonne forme, qui atteste que l'ouvrage n'a point été publié avant le concours, ni présenté à aucun autre.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de quarante sequins.

Dessin de figures — Ulysse, après avoir recueilli le sang des victimes dans la fosse creusée par lui sur les rives des fleuves infernaux, en éloigne avec son épée les ombres qui se sont approchées, et entr'autres celle de sa mère, jusqu'à ce sang ait été goûté par le devin Tiresias, dont il attend

l'oracle sur son retour dans sa patrie. (*Odyssée*, liv. X et XI.) La grandeur de ce dessin sera au gré des concurrents.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de trente sequins.

Dessin d'ornement. — Une cheminée magnifique et convenable à l'appartement d'un prince, avec tout ce qui sert au foyer, comme chentes, pelle, pincettes et soufflet. Les parties et leurs détails seront dessinés sur des feuilles séparées et eu grand comme pour l'exécution.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de vingt sequins.

CONDITIONS GÉNÉRALES. — Tous les ouvrages destinés au concours devront être remis au secrétaire ou au concierge de l'Académie, par une personne chargée de ce soin de la part de l'auteur, et avant la fin d'avril 1810, terme de rigueur.

Chaque ouvrage devra porter une épigraphe, et être accompagné d'un billet cacheté, contenant les nom, prénom, patrie et domicile de l'auteur, avec la même épigraphe. Ce billet ne sera ouvert qu'autant que l'ouvrage serait couronné. Il faudra aussi envoyer une description qui indique l'intention de l'auteur dans l'exécution de son ouvrage.

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

TOULOUSE. — *Programme pour le Concours de 1810.* — L'Académie a célébré sa fête du 3 mai, et a fait la distribution des prix avec la solennité ordinaire.

Le prix de l'Ode qui est une Amarante d'or, a été remporté par M. Auguste Rigaud, Négociant, membre résident de la Société libre des Sciences et Belles-Lettres de Montpellier.

Les autres prix de Poésie ont été réservés; mais l'Académie a couronné trois discours, dont le sujet était l'éloge de P.-Paul Riquet, auteur du canal des deux mers.

Le prix de l'année qui est une Églantine d'or, a été remporté par M. J.-B. Lapene de S.-Gaudens, étudiant en droit.

Un prix réservé qui est aussi une Églantine d'or, a été obtenu par L.-A. Decampe de Narbonne, professeur de Belles-Lettres à Toulouse.

L'auteur du troisième discours M. Pague chef de bureau à la Préfecture, a obtenu une Violette d'argent, à titre d'encouragement.

L'Amarante vaut 400 francs; l'Églantine 450; la Violette 250; le Souci 200; le Lys 60.

L'Amarante est destinée à une Ode; l'Églantine à un Discours en Prose; la Violette à un Poème ou à une Épître; le Souci à une Eglogue,

ou à une Idylle, ou à une Élégie : le Lys à un Sonnet ou à un Hymne, qui doivent être nécessairement en l'honneur de la Vierge.

Pour les autres prix de poésie le sujet est au choix des auteurs.

Le 3 de mai 1810, l'Académie aura dix prix à distribuer : une Amarante, trois Violettes, deux Soucis, deux Lys, et deux Églantines.

Elle donne pour sujet du discours *les avantages que les poètes et les orateurs peuvent retirer de l'étude approfondie des Livres Saints et de la Littérature ancienne.*

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1810 inclusivement.

Les auteurs qui voudront concourir feront remettre, par quelqu'un qui soit domicilié à Toulouse, trois exemplaires de chaque ouvrage à M. Poitevin, ancien avocat, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui en fournira un récépissé. Ces trois exemplaires sont nécessaires pour le premier examen qui se fait séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur. Chaque exemplaire sera désigné non seulement par le titre de l'ouvrage, mais encore par une devise que le secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur.

Les fonctionnaires publics de Toulouse se font un plaisir de remettre au secrétariat de l'Académie, les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu qu'on ait soin d'affranchir les lettres et les paquets.

Tout ouvrage qui blesserait les mœurs, la religion ou le Gouvernement, est rejeté du concours. L'Académie rejette aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations : ceux qui seraient écrits en style marotique ou qui contiendraient quelque chose de burlesque, de satirique ou de familier ; ceux qui auraient été présentés aux Jeux Floraux, ou à d'autres Académies ; ceux qui auraient été publiés ; et le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il publiait son ouvrage avant la distribution.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage.

Ceux qui ne viendront pas eux-mêmes doivent envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclarent auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

On ne peut remporter que trois fois chacun des cinq prix que l'Académie distribue.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des *Jeux-Floraux*.

Ceux qui auront remporté trois fleurs, autres que le Lys, et dont une au moins soit l'Amarante, pourront obtenir des lettres de *Maître à Jeux Floraux*, qui leur donneront le droit d'assister et d'opiner avec les

académiciens aux assemblées publiques et particulières, concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Ceux qui auront remporté trois fois le prix du discours, pourront obtenir aussi des lettres de *Maître es Jeux Floraux*.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

PARIS.— La Société philotechnique, composée de plusieurs membres de l'Institut des différentes classes, de savans, d'hommes de lettres et d'artistes distingués, a tenu sa séance publique, le 4 de ce mois.

Cette séance a été ouverte par un *Rapport sur les travaux de la Société* pendant le dernier trimestre. Parmi les ouvrages des membres de la Société, le rapporteur a particulièrement cité le *Chevalier d'Industrie*, de M. Alexandre Duval, comédie qui, malgré d'injustes critiques, continue d'attirer la foule, et obtient toujours le plus brillant succès; la tragédie d'*Hector*, par M. Luce de Lancival; l'opéra de *la Mort d'Adam*, par MM. Guillard et Lesueur; l'*Histoire des Inquisitions*, par M. Lavallée; la seconde édition de l'*Eloge de Corneille*, par M. Victorin Fabre, etc. Le rapporteur, M. Mangourit, s'est ensuite étendu sur un ouvrage encore inédit, que l'auteur, M. Victorin Fabre, avait communiqué à la Société dans les séances particulières. Le titre suffit pour en faire connaître l'importance; c'est une introduction à l'histoire moderne de l'Europe.

Les lectures particulières ont succédé au rapport. L'auteur de l'ouvrage dont nous venons de parler, a lu un morceau d'un genre bien différent. C'était un fragment de *Féline*, poème en quatre chants. Cette lecture a été couverte d'applaudissemens.

C'était un jour de triomphe pour les fragmens. Celui que M. Bouilli a extrait d'un ouvrage intitulé: *Contes à ma fille*, qu'il se propose de publier, a obtenu le succès le moins équivoque. Les *Contes à ma fille* sont des moralités utiles, cachées sous le voile des fictions. M. Bouilli les dicte à sa fille elle-même, et semble les composer avec elle.

M. Millevoye a lu un *Discours* en vers, très-bien tournés, sur les *Jalousies littéraires*. Nous croyons ce morceau déjà imprimé; M. Raboteau, trois fables écrites avec soin, et, ce qui vaut mieux, avec originalité; M. Delrieu, une imitation énergique du *Discours de Régulus* dans l'ode 5^e du 3^e livre d'*Horace*; M. Lemazurier, une pièce de vers dans le genre satirique, intitulée: *Conseil à mon cousin Nicolas*;

M. Le Bouvier des Mortiers, un *Mémoire de Physiologie végétale*.

La séance a été agréablement terminée par une *sonate* et des *variations* exécutées sur la harpe, avec accompagnement de basse et de violons, par M^{me} Simonin-Pollet.

POLITIQUE.

Paris, 9 Juin.

M. le maréchal, duc de Montebello, a succombé le 31 du mois dernier : treize blessures, glorieusement reçues en combattant dans trois parties du monde, rendaient plus dangereuse encore celle dont il fut atteint à la bataille d'Essling. Une fièvre pernicieuse s'est déclarée et a privé l'armée d'un de ses plus illustres capitaines. Il a pu faire ses adieux à l'Empereur, et lui renouveler les expressions touchantes que son cœur lui avait dictées sur le champ de bataille. L'Empereur a pu l'entretenir une heure, le jour même de sa mort. Les regrets de son prince, qui le nomma constamment son ami, sont le plus beau monument élevé à sa gloire : ils sont l'expression honorable de ceux de la nation et de l'armée. Le corps du maréchal sera embaumé et transporté à Paris où ses obsèques auront lieu avec toute la solennité due à son rang et plus encore à ses éminens services, à son noble caractère, à sa loyauté parfaite, à son dévouement inaltérable et constant. Les braves disaient de lui qu'il était brave tous les jours : sa famille et ses amis rediront qu'il était bon à toute heure, et qu'une admirable réunion de qualités faisait reconnaître le meilleur époux et le meilleur des pères ; dans le plus intrépide soldat, dans un guerrier d'une ardeur et d'une impétuosité indomptables ; sa modestie était égale à la grandeur de ses services, et sa franchise à la pureté de son âme. On recueillera avec empressement les traits qui honorent sa générosité et son désintéressement ; des actions d'une délicatesse parfaite ; des pensées d'un sens exquis, exprimées d'une manière vive et piquante ; c'est de lui qu'on pourra dire : *que tout le monde l'admirait sans en être jaloux*. La duchesse, son épouse, l'une des femmes les plus faites pour être présentées comme les modèles de leur sexe, était partie sur le champ, accompagnée de son père, pour porter à son époux tous les soins qu'il eût tant aimé à recevoir d'elle : on

ignore en quel lieu elle aura été arrêtée dans son douloureux voyage.

Le grand quartier-général est toujours à Ebersdorf. Les travaux pour la reconstruction des ponts de ce fleuve, ont encore une fois été emportés par le courant du Danube, les bateaux, les bois, les moulins détachés de l'autre rive : ils ont été repris une troisième fois avec plus de précautions encore ; ils sont achevés : des ponts volans sont jetés, des estacades formées ; bien plus, des croisières sont établies dans les îles du Danube pour assurer les travailleurs et favoriser les communications ; et l'on remarquera peut-être comme une preuve nouvelle de ce génie qui embrasse l'ensemble d'un vaste plan, et saisit tous les plus petits détails ; on remarquera, dis-je, que des équipages de marins formés à Boulogne, ont été avec l'armée transportés à Vienne, et naviguent maintenant sur le Danube. L'armée manœuvre librement sur l'une et l'autre rives : les travaux de la tête du pont, formée sur la rive gauche, sont immenses. Cet ouvrage formidable aura 1600 toises de développement. L'armée marque glorieusement par ces travaux respectés de l'ennemi, sans doute hors d'état de les troubler, qu'elle est restée maîtresse de ses positions dans les journées du 21 et du 22, et maîtresse du fleuve qu'elle avait passé, et qui s'est refermé derrière elle, sans ébranler son courage. L'Empereur a constamment visité ces ouvrages, et passé en revue les corps chargés de leur protection. Tous les rapports s'accordent à dire que l'armée autrichienne a été écrasée dans ses attaques répétées ; l'élite de cette armée a péri ; son inaction le prouverait sans doute, si les rapports ne l'attestaient pas.

Vienne est tranquille ; une agitation passagère dans la journée du 21 et 22 a bientôt été calmée : quelques prisonniers ont été enlevés ; la modération et la fermeté du gouverneur ont suffi pour tout calmer : l'immense majorité des Viennois sait ce qu'elle doit au vainqueur, et ce qu'elle doit à ceux qui devaient la défendre. Les vivres commencent à y devenir rares : le pain et le vin y sont encore en très-grande abondance, mais la viande arrive moins facilement. Les moulins construits sur la rive gauche, pour la subsistance de la capitale, ont été détruits par les Autrichiens eux-mêmes, peu inquiets d'affamer leurs compatriotes : un touchant rapprochement est fait, à cet égard, dans le dernier bulletin ; les paroles en sont bien dignes d'être retenues : *Ce n'est pas ainsi, y est-il dit, que se con-*

duisait notre Henri IV donnant lui-même des vivres à sa capitale qu'il tenait assiégée.

Le 27, une agréable nouvelle a été portée à l'Empereur : l'aide-de-camp du prince vice-roi, le capitaine Bataille, a paru au quartier-général, annonçant que le prince était entré à Bruck et s'était réuni au général Lauriston. Les deux corps d'armée en marche, à la rencontre de l'un de l'autre, n'avaient point de leurs nouvelles depuis douze jours. La reconnaissance de leurs premiers postes a donné lieu à des scènes que le caractère français rend toujours intéressantes.

Un honorable témoignage est rendu au prince vice-roi. Il a montré dans cette campagne, porte le treizième bulletin, un sang-froid et un coup-d'œil qui présagent le grand capitaine. Il a poussé devant lui l'archiduc Jean avec cette infatigable activité, le caractère distinctif de cette grande école de guerre à laquelle il a été élevé. Il ne l'a pas laissé respirer un moment, l'a constamment atteint dans sa fuite, et à force de rompre des arrière-gardes, a réduit à 20 ou 25,000 hommes au plus, cette belle armée qui était descendue en Italie, précédée de provocations à la révolte, et de toutes les manœuvres de la séduction. Les proclamations ont été sans effet; les manœuvres ont été vaines : l'Empereur, dans la correspondance même des agens de l'insurrection, a trouvé des preuves touchantes de la fidélité de ses sujets : les peuples de la Piave, du Tagliamento, du Frioul avaient revu les Autrichiens avec terreur; ils ont salué avec des acclamations de la joie la plus vive le retour de l'armée triomphante et libératrice. Les habitans se sont montrés les frères du soldat français et italien, l'ont aidé dans ses travaux, soutenu dans ses fatigues, guidé dans sa marche, secouru dans ses besoins. Les régimens italiens, qui de Milan avaient été portés à Ostrolénka, de Pologne à Madrid, et d'Espagne sur les bords de l'Isonzo, ne se distinguent plus des vieilles bandes françaises : le tribut d'éloges qui leur est payé se termine par ce trait remarquable : « les peuples » d'Italie marchent à grands pas vers le dernier terme » d'un changement. Cette belle partie du continent où » s'attachent de si grands et de si illustres souvenirs, que » la cour de Rome, que cette nuée de moines, que ses » divisions avaient perdue, reparait avec éclat sur la scène » du monde. »

L'Empereur a dit aux soldats de l'armée d'Italie : « Soyez les bien venus; je suis content de vous. » Sa proclamation applaudit à leur courage au passage de la Piave, aux combats

de Saint Daniel, de Tarvis, de Gorice, aux assauts de Malborghetto et de Preval, enfin aux combats de Saint-Michel où le corps de Jellachich détruit, n'a plus laissé de barrières entre les deux armées françaises. Soldats, y est-dit encore, cette armée autrichienne d'Italie, qui un moment, a souillé par sa présence mes belles provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, battue, dispersée, anéantie, grâces à vous; sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio la mi diede, guai a chi la tocca.*

Le prince vice-roi s'est rendu de sa personne au quartier-général impérial; son armée a marché sur Vienne. L'aile droite, victorieuse à Laybach sous les ordres du général Macdonald, suit ce mouvement combiné avec celui du duc de Raguse qui a culbuté le corps envoyé par l'archiduc Jean. Trieste a été enveloppée par ce double mouvement, et est tombée sans défense avec ses immenses dépôts de marchandises anglaises. Le résultat de ces marches a cerné tellement les forces ennemies et les a coupées avec tant de bonheur, qu'après la défaite de Jellachich, ses colonnes erraient sans direction et sans ordre, et tombaient de toutes parts au pouvoir des nôtres. C'est dans ces circonstances que l'intelligence et le caractère de l'officier français se déploient avec un rare avantage, et multiplient les succès dus au courage par ceux dus au sang-froid et à la présence d'esprit. Un officier d'état-major, nommé Mathieu, envoyé par le vice-roi sur la route de Saltzbourg, trouva un bataillon autrichien égaré avec ses pièces; il n'avait avec lui qu'un dragon d'ordonnance, et tous deux semblaient n'avoir qu'à se rendre. Sans doute le souvenir du grand exemple de Lonado se présenta à l'officier : il marche à la colonne, lui montre les ordres de son général qui attestent la défaite de Jellachich, la somme de mettre bas les armes devant les forces qui le suivent : on lui obéit. Plus loin, 2,000 hommes de milices reçoivent de lui la même sommation, et près de 3,000 hommes capitulent devant un officier et une ordonnance.

Le corps d'armée du prince de Ponte-Corvo a quitté Lintz, et se porte sur Vienne : il laisse à la défense des ouvrages qui défendent le passage du Danube, les Wurtembourgeois qui, à l'affaire du 27, se sont couverts de gloire en défendant ce point attaqué par les Autrichiens, dont le but était de faire une diversion utile. Le général Collowrath voulait pénétrer sur la rive droite, inquiéter les

derrières de l'armée française , et chercher à se mettre en communication avec les rebelles du Tyrol ou les corps en retraite de l'armée d'Italie. Il était instant que cette tentative hasardeuse fût vivement repoussée. Le prince de Ponte-Corvo a fait échouer tous les plans de l'ennemi, lui a pris 2,000 hommes, une partie de son artillerie ; quelques jours après , 100 coups de canon , tirés de ces mêmes ouvrages de Lintz , si bien défendus , ont appris aux Autrichiens la nouvelle de la jonction de l'armée d'Italie. Le duc de Dantzick ramène aussi près de l'Empereur , la brave armée bavaroise victorieuse des rebelles du Tyrol , et les divisions françaises combinées avec elle ; parmi les corps sous les ordres du général Beaumont , qui ont pu aussi se mettre en marche pour l'Autriche , on compte 3,000 dragons ; ces forces laissent en réserve l'armée du maréchal de Valmy dont plusieurs divisions sont déjà complètement organisées , prêtes à se porter où les mouvemens de quelques partisans sans moyens , sans plan , sans ensemble , pourraient les rendre nécessaires.

Parmi les partisans , on ne nomme plus ce Schill , dont on a beaucoup trop parlé , et dont les gazettes ont à l'envi grossi l'existence éphémère , et la triste renommée ; on ne sait encore quel point de la côte il a gagné : son exemple n'était pas fait pour trouver un imitateur : il en a trouvé un cependant dans la personne du prince de Brunswick-Cels , fils du dernier duc , mort de ses blessures reçues à Jéna. Sorti de la Bohême avec quelques mille hommes , et la mission spéciale donnée par l'ancien électeur de Hesse de lui reconquérir des provinces à gouverner , et des soldats à vendre , il s'est présenté sur les frontières de Saxe , par Zittau , où il avait prétendu établir un quartier-général. Voici un échantillon des nouvelles que ses proclamations répandent sur sa route.

« Les habitans de Vienne se défendent , 100,000 Hongrois ont pris les armes ; le général Legrand a été pris : les armées françaises manquent de vivres. Les Hongrois sont à Marienzele , le général Collowratz a pris Lintz. Le général Jellachich est à Munich , et le général Chasteler est réuni aux Suisses. »

On voit que le nom de l'auteur de cette proclamation s'attache à un genre de productions peu honorables ; c'est un défaut de famille d'en signer de semblables , dictées par une haine aveugle , et une insatiable soif de domination et de vengeance. Précédé de ce pamphlet , M. de

Brunswick a fait mine d'inquiéter Dresde , d'où un corps de Saxons est sorti sous les ordres du général Dyhen : on a appris qu'il était rentré en Bohême. Le corps d'armée formé à Erfurt , sous les ordres du roi de Westphalie , garantit la Saxe de toute incursion : dans ces circonstances , si quelques déserteurs , quelques bandes se forment sous les ordres d'un partisan , dans l'espérance du pillage , il est à remarquer que , sur différens points , les habitans , éclairés sur la nature des intentions de leurs *libérateurs* , prennent les armes contre eux , les surprennent dans leurs marches furtives , et les livrent à l'armée. Les Bava-rois ont sur-tout donné , à cet égard , des preuves de zèle , de courage et de fidélité : on cite un trait de dévouement des habitans de Neubourg sur le Danube. Quatre mille prisonniers Autrichiens allaient se soustraire à une faible escorte wurtem-burgeoise. Les habitans se sont réunis , ont pris les armes et ont assuré la marche du convoi prisonnier.

Les derniers bulletins officiels ne parlent ni de l'archiduc Ferdinand ni des Polonais qui le poursuivent dans sa retraite en Gallicie. Cependant on sait , par la voie de Saxe , qu'après une attaque extrêmement vive , où les Polonais ont déployé leur courage et leur valeur accoutumés , la ville de Sandomir a capitulé. L'ennemi a perdu beaucoup d'hommes et des magasins considérables. La cavalerie polonaise s'étend vers Lemberg , et fait des mouvemens sur Cracovie. Chemin faisant , elle délivre des prisonniers que les Autrichiens emmenaient dans leur retraite. Ces affaires ont été glorieuses pour les Polonais ; mais leur armée regrette la perte du colonel Lubomiski tué à la tête de son régiment , jeune prince dont on peut se rappeler que le pinceau brillant de madame Lebrun avait rendu la beauté célèbre.

Les dernières nouvelles de Madrid ne font mention que d'un voyage de S. M. à Tolède , et de quelques actes de son administration. On regarde l'expédition des Asturies comme entièrement terminée , et le Nord de l'Espagne comme totalement pacifié. On a reçu avec , une vive allé-gresse , la nouvelle des triomphes de la Grande-Armée ; ils ont été l'objet d'une solennité religieuse et d'une fête publique à Sarragosse. Les lettres de Séville parlent d'un ridicule décret de la junte contre les cavaliers espagnols prévenus de se battre avec peu de courage et de sacrifier l'infanterie ; après ce décret , on assure que la junte , en reconnaissant son insuffisance , a pris le parti de la retraite ;

des lettres de Cadix parlent de la mise en liberté de tous les Français détenus prisonniers ; quant à la position des armées sur le Tage, on présume, et les papiers anglais le déclarent, que les divers corps du duc de Bellune et de Dalmatie ont fait leur jonction, et présentent aux Anglais descendus, et aux Portugais, une force très-imposante.

Les nouvelles anglaises font connaître qu'un nouveau traité a lié l'Autriche à la cause du cabinet de Londres, que les secours à donner ne sont cependant pas stipulés encore. L'Autriche avait passé par dessus cette formalité, et déjà des traites avaient été présentées ; elles ont été *provisoirement* refusées. *Provisoirement*, cependant l'Autriche livre ses provinces au ravage de la guerre, répand le sang de ses sujets, et compromet à jamais son existence, tandis que le parlement délibère sur la nature, la quotité des subsides, et les termes de leur paiement.

La même indécision, le même défaut de franchise de la part du cabinet anglais se font remarquer dans ses transactions actuelles avec les Etats-Unis. L'envoyé anglais M. Erskine déclare à Philadelphie, que les ordres de son gouvernement relatifs aux relations commerciales avec les Etats-Unis, sont révoqués, à dater du 10 juin prochain ; le président proclame en conséquence, qu'à dater de cette époque, le commerce avec la Grande-Bretagne pourra être renouvelé ; mais aussitôt que cet acte fut connu à Londres, le gouvernement sans démentir son envoyé, ne confirma pas sa transaction ; M. Canning a avoué qu'on a conseillé à S. M. de ne pas la reconnaître. On a craint la concurrence du commerce américain, au préjudice de celui de l'Angleterre, et la prompte arrivée en Europe des cargaisons toutes prêtes dans les ports d'Amérique ; un ordre du conseil a donc paru, interprétant la transaction d'une manière à en laisser l'effet ou nul ou incertain ; nous ne pouvons à cet égard entrer dans des détails plus précis, mais ils appellent l'attention des personnes intéressées aux hautes relations commerciales.

La diète de Stockholm continue ses opérations. Un discours du régent, duc de Sudermannie, a été rendu public ; il rend compte des premières opérations de la régence, qui toutes ont eu pour but le rétablissement de la paix. Il annonce qu'il espère y parvenir, si la nation toute entière est convaincue que son salut dépend de son union, de sa prudence et de sa sagesse. Le bruit de l'élévation du duc de Sudermanie au trône de Suède a couru dans le Nord :

rien d'officiel n'a paru à cet égard. Les dispositions russes ne paraissent point encore pacifiques et amicales. Le régent, dans son discours, n'a point parlé des Anglais, dont les dispositions dans la Baltique, contre les îles danoises, sont toujours l'objet de nouvelles contradictoires. La marche des Russes sur la Pologne autrichienne est toujours confirmée par toutes les nouvelles de Saxe et de Varsovie.

ANNONCES.

Œuvres diverses de l'abbé Radonvilliers, de l'Académie française, précédées du discours prononcé par S. Ex. Mgr. le cardinal Maury, le jour de sa réception dans la Classe de la langue et de la littérature française de l'Institut de France; publiées par Fr. Noël, inspecteur-général de l'Université impériale, et membre de la Légion d'honneur. — Trois vol. in-8°. — Prix, 12 fr., et 15 fr. 50 c. francs de port.

On vend séparément chaque Œuvre du même auteur, savoir :

De la manière d'apprendre les langues, précédée de son éloge par S. Ex. le cardinal Maury: 1 vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port.

Opuscules, etc.: 1 vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port.

Cornelius Nepos, Vies des grands capitaines, etc.: 1 vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 7 fr. franc de port.

Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Napoléon en Prusse, poème en douze chants, orné des portraits de LL. MM. l'Empereur et de l'Impératrice des Français, l'Empereur de Russie, les rois d'Espagne, de Naples, de Hollande, de Westphalie et de Prusse; dédié à S. Exc. Monseig. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, Ministre-d'Etat; par J. T. Bruguière, du Gard. — Prix, 6 fr. sans gravures, 14 fr. avec gravures, 50 fr. sur vélin, avec gravures. — Se trouve à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Nota. MM. les souscripteurs des Départemens sont invités à faire retirer l'ouvrage chez Lenormant, excepté ceux qui ont indiqué où il doit être remis.

Almanach des Protestans de l'Empire Français, pour l'an de grâce 1809, divisé en deux parties; la première contenant, 1° les lois et actes relatifs au culte et à l'instruction publique, émanés du Gouvernement pendant l'année 1808; 2° l'organisation des églises consistoriales et oratoriales, avec la nomenclature de leurs pasteurs et de leurs anciens;

5^e les *Annales Protestantes*, ou Mémorial des événemens et des traits les plus remarquables arrivés dans les églises protestantes dans le cours de l'année révolue.

La seconde partie contenant, 1^o un Précis historique et apologetique de la vie et du caractère de Jean Calvin, avec le catalogue raisonné de ses ouvrages, par M. J. Senebier, ministre du Saint-Evangile, et bibliothécaire à Genève; 2^o des mélanges ou variétés relatifs au protestantisme. — Seconde année, rédigée et mise en ordre par M.-A.-M. D. G., orné du portrait de Calvin, dessiné et gravé par d'habiles artistes, d'après le tableau original déposé à la bibliothèque publique de Genève. — Un fort vol. in-18, caractères petit-texte — Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c., franc de port. — A la librairie Protestante, chez Gautier et Bretin, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n^o 30.

Il reste, chez les mêmes libraires, quelques exemplaires de la première année de cet Almanach, pour les personnes qui voudront en faire collection. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port.

Albert et Ernestine, ou le Pouvoir de la Maternité, par M^{me} de Saint-Legier, ex-chanoinesse. — Deux vol. in-12. — Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. francs de port. — A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n^o 23.

Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie, avec des notions sur l'Égypte; manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par M. de Lantier, ancien chevalier de Saint-Louis; dixième édition, avec cinq jolies gravures. — Trois vol. in-8^o. — Prix, 11 fr. et 14 fr. francs de port. — Chez le même.

Le même ouvrage, 5 vol. in-18, neuvième édition, avec 5 gravures, 6 fr. et 9 fr. francs de port.

Autres ouvrages de M. de Lantier, qui se trouvent à la même adresse.

Les Voyageurs en Suisse, 3 gros vol. in-8^o, avec le portrait de l'auteur, gravé par Gaucher. Prix, 15 fr., et 20 fr. francs de port. — Le même, sur papier vélin, 30 fr., et 35 fr. francs de port.

Contes en Prose et en Vers, suivis de Pièces fugitives, du Poème d'Erminie, et de Métastase à Naples; deuxième édition, 2 vol. in-8^o; augmentée de plusieurs Contes inédits; avec cinq jolies gravures. Prix, 8 fr., et 11 fr. francs de port.

Sous presse :

Voyage en Espagne du chevalier Saint-Gervais, officier français, et les divers événemens de son Voyage; 2 vol. in-8^o, avec de jolies planches gravées en taille-douce, et le portrait de l'auteur. Prix, 10 fr., et 15 fr. francs de port.

Le même ouvrage, en papier vélin, figures avant la lettre, 20 fr., et 25 fr. franc de port.

(N^o CCCCXIII.)

(SAMEDI 17 JUIN 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

RADÔTAGE.

De notre Pinde le grand maître
A dit : rien n'est beau que le vrai.
Mais sur notre Pinde peut-être
Le beau vieillit, et maint essai
Nous promet sa chute prochaine.
La sottise est féconde et vaine.
Vous le voyez, un vrai nouveau,
Qui ne veut rien de la nature,
Un vrai dont la raison murmure,
Menace le vrai de Boileau.
Les novateurs à la critique
Opposent la faveur publique,
Celle au moins de leurs feuilletons,
De leurs amis, de leurs patrons,
Et du commis à la boutique.

D'où vient que loin du droit chemin
Se disperse leur vague essaim ?
Une femme élégante et belle
Avertit les yeux et le cœur.
O quelle gloire et quel bonheur
D'en faire une amante fidelle !
Mais combien de fâcheux rivaux,
De jours et de nuits sans repos !
Que de soins peut-être inutiles !

Non, non ; abaissons nos désirs ,
 Cherchons des conquêtes faciles ,
 Et moins cher payons nos plaisirs.
 On prend quelque laide grisette ;
 Soudain sa laideur est beauté ;
 Et la crédule vanité
 Y voit une Vénus complète.

Plurès a le talent des mots ;
 Son esprit est dans son oreille ;
 On ne sait où son cœur sommeille ;
 Il arrondit son style faux ,
 Orne le vide et le colore ;
 Et l'ampleur d'un habit pompeux
 De sa muse à la voix sonore
 Cache le squelette honteux.

Quand Despréaux voulait écrire ,
 Si riche de pensers divers ,
 Il avait quelque chose à dire ,
 Et le disait en quelques vers.
 A genoux devant sa méthode ,
 On s'en fait une plus commode.
 Nous écoutons peu les bavards ,
 Mais nous les lisons , et sans peine
 Nous suivons tous les longs écarts ,
 Et les détours et les retards .
 De nos romans à la douzaine.
 En trois volumes leurs auteurs
 Étendent l'intrigue légère
 De quelque amourette vulgaire ,
 Et leur goût enseigne aux lecteurs
 Comme on file un enfant à faire.

Romanciers , favoris des cieux ,
 Vous seuls vraiment avez des yeux.
 La nature est pour vous sans voiles.
 O combien de pensers profonds ,
 Combien de sentimens féconds ,
 Dans un clair de lune ou d'étoiles !
 Un précipice ? avidement
 J'écoute sa voix sympathique.
 Un désert ? quel tressaillement ;
 A cette voix si romantique !
 Dans les ruines , dans les bois ,
 Sous les rochers , partout des voix.

Je hais la tienne, sottie histoire.
 Chez toi jamais d'illusion ;
 Rien pour l'imagination :
 Ta froideur glace ma mémoire.
 Il faut refaire le passé.
 Déjà l'ouvrage est commencé.
 Oui, nous allons de notre France
 Retoucher les siècles obscurs,
 Siècles de sang et d'ignorance,
 Dont nous ferons des siècles purs.
 Fiers barons, faciles baronnes,
 Gros abbés d'abbeses mignonnes,
 Princes et voleurs suzerains,
 Maîtresses, royales catins,
 Brigands avec ou sans couronnes,
 Soyez vierges et presque saints.

Auteurs, on a dans cette lice
 Profit et gloire ; courez tous.
 Certes, le moment est propice,
 Et les paris s'ouvrent pour vous.
 Le vrai toujours est inflexible ;
 Il désenchante ; quels regrets !
 Eh bien, combattez ses progrès ;
 Réenchantez, s'il est possible.
 Les sciences et la raison
 Gênent un peu notre Apollon.
 Vous le savez, ces malheureuses,
 Dont nous dédaignons le soutien,
 Froides et quelquefois railleuses,
 A la prose, aux rimes pompeuses,
 Résistent et ne passent rien.
 Mais ce sont personnes tranquilles ;
 Quand elles sifflent, c'est tout bas.
 Avec elles point de débats.
 Chantez pour gens moins difficiles ;
 Chantez haut ; du bruit, des éclats :
 Il est des oreilles débiles
 Que persuade le fracas.
 Quittez la prosaïque plaine ;
 Cherchez sur la cime lointaine
 Du vieux Liban, du vieux Athos,
 La nébuleuse rêverie,
 La sublime niaiserie,

Et la vaste sensiblerie
Des grands romans à grand pathos.

ÉVARISTE PARNT.

CONSOLATION A UNE LAIDE.

ÉLÉGIE.

Pourquoi regretter de vains charmes ?
Pourquoi du matin jusqu'au soir
Lever languissamment vos yeux chargés de larmes
Sur un trop fidèle miroir ?

L'absence des attraits que nous doit ravir l'âge
Vaut-elle qu'on nourrisse une vive douleur ?
La beauté n'est souvent qu'un funeste avantage ;
Son prestige brillant fatal à la plus sage ,
Semblable au fièle éclat que prête la faveur
Donne des envieux , sans donner le bonheur.

Une belle , il est vrai , marchant en souveraine
Partout traîne à sa suite un peuple adorateur ,
Mais de ceux qui portent sa chaîne
Elle n'a pas toujours le cœur.

La folle vanité qu'on attache à lui plaire
Revêt du nom d'amour un désir éphémère.
Comme de faux amis , il est de faux amans.

Les belles non moins que les grands ,
Dupes de leurs nombreux esclaves ,
Ne doivent quelquefois des soins trop séducteurs
Qu'au besoin orgueilleux de briser des entraves
Ou de publier des faveurs.

On les aime peu pour elles ,
Elles ne font point d'heureux
Sans faire des infidèles.

Mais avec moins d'appas objet de moins de vœux
Une femme jamais ne voit la jalousie
Rembrunir l'humble asile où se cache sa vie.

Inaccessible , ainsi que l'indigent ,
Aux pièges de la flatterie ,
Elle peut s'embellir d'un sourire obligeant
Sans éveiller la calomnie.

Sa petite cour
N'est jamais grossie
D'amans sans amour.

Les cent voix de la renommée
 Ne se fatiguent point à redire en tous lieux ,
 L'agréable danger que font courir ses yeux ,
 Le nom du cher ingrat qui l'a trop enflammée.
 Forme-t-elle de tendres nœuds ?
 Du sensible vainqueur dont son ame est charmée
 Le bonheur est mystérieux :
 Moins souvent que la belle elle se voit aimée ,
 Mais quand on l'aime , on l'aime mieux.
 Rendez donc grâce à la nature
 Qui vous parant d'ailleurs de ses dons les plus chers ,
 En ne vous refusant que ceux de la figure ,
 Vous sauva de chagrins amers.
 Sans trouble , sans dépit , laissez jouir la belle
 De l'hommage inconstant de mille amans divers.
 Le tems les verra tous échapper à ses fers :
 Vous n'aurez qu'un amant , mais il sera fidèle.

Par M^{me} DUFRENOY.

PETIT BONHOMME VIT ENCORE.

VAUDEVILLE.

AIR : *Le souvenir de notre amour.*

J'AI vu le moment où la Parque ,
 Sans respect pour un chansonnier ,
 Me forçait d'entrer dans la barque
 Du redoutable nautonnier :
 Malgré les soins d'un Esculape ,
 Grand pourvoyeur du sombre bord ,
 Pour cette fois-là j'en réchappe ;
Petit bonhomme vit encor.

Bientôt une force nouvelle
 Me rend l'amour et la gaité ;
 Bien vite je cours à ma belle
 Faire hommage de ma santé.
 Contre son cœur elle me presse :
 Je vous revois , mon cher Victor !
 Moment de bonheur et d'ivresse !
Petit bonhomme vit encor.

Lise , à seize ans propriétaire
 D'une fleur bien rare à trouver ,
 Prétendait que dans son parterre

Elle saurait la conserver ;
 L'Amour , qui veut punir sa faute ,
 Lui dit : Pour garder ce trésor
 Vous avez compté sans votre hôte ;
Petit bonhomme vit encor.

Harpagon tombe en défaillance ;
 Ses neveux , qui le croyaient mort ,
 Tout en pleurant par bienséance ,
 Ont fait ouvrir son coffre-fort.
 Tout à coup mon homme s'écrie ,
 En s'éveillant au bruit de l'or :
 Fermez le coffre , je vous prie ;
Petit bonhomme vit encor.

Au sonnet du Pindé Voltaire
 Pense qu'on ne peut l'attaquer ;
 Des gens que tout Paris révère
 Espèrent bien l'en débusquer ;
 Poussez , messieurs de la cabale ,
 Redoublez un si noble effort ;
 Pour le siècle c'est un scandale ;
Petit bonhomme vit encor.

Des gens de science profonde ,
 Dont j'estime fort le savoir ,
 Au petit cercle de ce monde
 Voudraient limiter notre espoir :
 C'est par trop de philosophie ;
 Je ne suis pas un esprit-fort ;
 Et je crois que dans l'autre vie
Petit bonhomme vit encor.

DE JOUY.

ENIGME.

Des secrets de l'Etat je suis depositaire ,
 Je fais au nom des Rois et la paix et la guerre ,
 Rendre heureux leurs sujets est mon premier devoir ,
 Mais bien souvent , hélas , abusant du pouvoir ,
 Par des forfaits nombreux rapportés dans l'histoire
 Aux siècles reculés j'ai transmis ma mémoire !

Humble et pauvre , je vais apposer aux humains
 La parole du Dieu qu'adorent les Chrétiens ;
 Des immenses forêts qui couvrent l'Amérique ,

Jusqu'aux déserts affreux de la brûlante Afrique,
Ma voix se fait entendre aux peuples égarés,
Au culte des faux Dieux trop long-tems consacrés.

A.... H.....

LOGOGRIPE.

Je cours et par monts et par vaux,
Otez une voyelle et j'invite au repos.

DE PRECY, du Collège électoral de Mâcon.

CHARADE.

Mon premier est le nom des habitans du ciel,
A mon second un prince a donné la naissance,
Mon tout est le théâtre où les maux de la France
Ont cessé par le bras d'un héros immortel.

Par le même.

*Mots de l'ENIGME, des LOGOGRIPE et de la CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est l'*Air*.

Celui du Logogripe est *Poire*, où l'on trouve *pore*, *Roi* et *or*.

Celui de la Charade est *O-rage*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

LES DEUX VEUVES.

NOUVELLE.

MADAME DE VALCÉ, femme intéressante et vertueuse, bonne mère de famille, veuve depuis un mois d'un époux qu'elle avait tendrement aimé, habitait encore une terre assez belle que M. de Valcé possédait dans l'Orléanais, et qu'elle n'avait pas quittée depuis son mariage. Elle avait une fille âgée de seize ans, d'une figure charmante et dont le caractère aimable avait encore été perfectionné par une sage éducation. M^{me} de Valcé, entourée de voisins opulents, tenait une fort bonne maison, voyait beaucoup de

monde , se faisait adorer du pauvre et considérer du riche. Le jeune Henri de Pernillac ne quittait presque pas le château de Valcé ; on se doute sans peine qu'il y était attiré et retenu par l'amour ; comment aurait-il pu voir Emilie sans l'aimer ? Henri n'avait que vingt ans , sa figure était noble et son âme l'était aussi. Les qualités qui nous font aimer , celles qui nous rendent estimables , il les réunissait toutes. Le cœur d'Emilie et celui de Henri se ressemblaient trop pour ne pas s'entendre ; ils s'aimaient dès l'enfance , et se le disaient avec l'ingénuité de cet heureux âge où l'âme ne sait point dissimuler. Et pourquoi se seraient-ils cachés leurs sentimens mutuels ? D'accord avec toutes les convenances , leur amour semblait ne leur promettre que la plus pure félicité.

Le jour du mariage d'Emilie et de Henri était déjà désigné. Il n'était plus question que des intérêts , article ordinairement confié au soin des parens ; car deux amans ne connaissent qu'un seul intérêt , celui de leur amour. M. de Pernillac , père de Henri , était arrivé au château , et le soir , tandis que les jeunes gens s'entretenaient de leur tendresse mutuelle , il eut avec M^{me} de Valcé une conversation moins agréable , mais non moins importante. — Pour moi , dit M. de Pernillac , je donne en mariage à mon fils la terre que j'habite. Elle vaut bien au moins vingt mille livres de rente. — Moi , dit M^{me} Valcé , je ne puis rien donner à ma fille. Je n'avais rien lorsque j'épousai M. de Valcé , mais mon Emilie aura pour dot la terre que mon mari possédait en Alsace. Je n'en connais pas au juste la valeur ; mais M. de Valcé m'a toujours assuré qu'elle rendait vingt-cinq mille livres de rente au moins. — L'habitation est-elle belle ? — Non , le château n'est pas même habitable ; du moins M. de Valcé me l'a toujours dit. — Comment , Madame , vous ne l'avez jamais vu ? — Jamais. Vous savez que M. de Valcé allait tous les ans y passer six mois. « Cette terre , me disait-il , est une terre de détail ; elle exige ma présence pendant une moitié de l'année. Je ne puis vous y conduire ; vous n'y seriez pas logée convenablement. Une seule chambre est meublée , c'est celle que j'occupe. » J'insistais quelquefois pour le suivre , mais il s'y refusait constamment et je finis par me soumettre aux volontés d'un homme à qui j'obéissais tout. Il est vrai que pendant son absence il me donnait souvent de ses nouvelles. L'éducation de ma fille abrégéait pour moi un tems qui m'aurait paru bien long s'il n'avait été rempli par une occupation aussi douce. — Et

puis, dit en riant M. de Pernillac, un mari qui s'absente six mois de l'année a bien son mérite ! Il revient plus tendre, plus empressé. — Oh ! Monsieur, interrompit M^{me} de Valcé, je vous assure qu'il m'a toujours rendue heureuse. — Tout à coup une voiture se fait entendre dans la cour du château, et bientôt une femme d'une quarantaine d'années, belle encore, et vêtue de deuil, entre dans le salon. Henri tenait sur son cœur la main d'Emilie. A l'aspect de cette femme inconnue tout le monde se regarde en silence. L'étrangère s'avance vers M^{me} de Valcé et lui demande un entretien particulier pour une affaire de la plus grande importance. Je n'ai rien de caché pour les personnes qui sont ici, Madame, lui répond M^{me} de Valcé ; me parler devant mes amis c'est me parler en particulier. Eh bien, Madame, dit l'étrangère, je viens vous apprendre une nouvelle qui frappera douloureusement votre cœur. C'est moi qui suis M^{me} de Valcé ; c'est moi qui suis la femme légitime de l'homme dont vous portez le nom.

A ce discours inattendu, M^{me} de Valcé ne peut s'empêcher de sourire. — Voilà une plaisante nouvelle, dit M. de Pernillac. — Fort plaisante en effet, dit Henri. — Taisez-vous, dit Emilie tout bas, ne voyez-vous pas que cette pauvre femme est folle. Il ne faut jamais se moquer du malheur, car il peut nous atteindre au moment où nous nous y attendons le moins. — Oui, Madame, continue l'étrangère, sans faire attention aux propos qui se tiennent autour d'elle ; oui, je suis M^{me} de Valcé et je viens réclamer ici mes droits et mon nom. Je porte avec moi les preuves de ce que j'avance. — Les preuves, dit M. de Pernillac en riant encore ? c'est où je l'attends : voyons les preuves. — Les voilà, Monsieur, dit l'étrangère en montrant une liasse de papiers. Voici les lettres que j'ai reçues de mon mari. Tandis qu'il passait la moitié de l'année dans cette terre, il m'écrivait à sa terre d'Alsace où je vivais confinée depuis vingt ans. Madame de Valcé prend les lettres d'une main tremblante ; elle reconnaît l'écriture de son mari ; elle ne peut douter que ces lettres n'aient été écrites par lui. Elle pâlit, une terreur secrète s'empare de son cœur. — Voici, ajoute l'étrangère, mon contrat de mariage, fait il y a vingt ans ; il doit être antérieur au vôtre, Madame. Nous avons été trompées toutes les deux, mais je suis la première femme de M. de Valcé et par conséquent la seule reconnue par les lois. — A l'aspect de tant de preuves multipliées, la mère d'Emilie n'a pas la force de répondre. Les papiers

tombent de ses mains. M. de Pernillac prend le contrat de mariage, le lit d'un bout à l'autre en répétant sans cesse : voilà un contrat fort bien fait ; il est dans les formes ; il n'y a rien à dire à cela.... — Sa malheureuse amie, hors d'elle-même, s'écrie avec l'accent de la plus profonde douleur ! Quoi ! ce serait-là M^{me} de Valcé ! et moi, grand dieu ! qui suis-je donc ? quel nom dois-je porter ? quel nom donner à mon Emilie ? ma chère enfant ! vous êtes perdue.... et elle tombe sans connaissance.

Emilie et Henri volent à son secours et lui prodiguent tant de soins qu'ils la rappellent à la vie. Son premier mouvement est de les presser sur son cœur. Ma fille, dit-elle, est-il vrai que les lois te rejettent ? te voilà donc privée de ton nom, de ta fortune, comme ces infortunées, fruits et victimes du vice ou de la faiblesse de leurs mères. Les héritiers avides de ton père vont venir te dépouiller, et moi, malheureuse mère, je n'ai pas même du pain à te donner. Mais non... non... cela est impossible... M. de Valcé était honnête homme, il était incapable de commettre un tel crime, ces lettres sont fausses, ce contrat est supposé... C'est une horrible imposture, inventée pour troubler le bonheur d'une mère. — Madame, répond l'étrangère avec beaucoup de dignité, je pardonne à votre juste douleur des expressions que vous désavoueriez si vous me connaissiez mieux. Mais, je vous le répète, nous avons été trompés toutes les deux. Nous avons cru M. de Valcé incapable d'un aussi grand crime ; il n'en est pas moins vrai qu'il l'a commis. — Mais comment avez-vous pu ignorer un mariage contracté depuis dix-huit ans ? — Je pourrais vous faire la même question avec plus de justice encore ; j'étais mariée deux ans avant vous. C'est à Strasbourg que M. de Valcé me connut et m'épousa. Quelques jours après mon mariage, il me conduisit dans la terre qu'il possédait à quatre lieues de cette ville. Pendant les deux premières années, il ne s'absenta que deux mois, pour visiter les biens qu'il possédait dans l'Orléanais. Son troisième voyage dura beaucoup plus longtemps. A son retour, je me plaignis de la longueur de son absence ; il me dit que sa terre de l'Orléanais exigeait l'œil du maître pendant six mois de l'année ; que malheureusement elle n'était pas habitable pour moi et qu'il ne pouvait m'y mener avec lui. Tous les ans, il avait le projet de réparer le château ; mais l'énorme dépense que devait, disait-il, entraîner cette entreprise, était le motif dont il se servait pour la reculer. Il fallut donc me soumettre à une sépa-

ration de six mois tous les ans. D'abord elle me parut cruelle ; mais je finis par m'y habituer en pensant qu'elle était nécessaire. D'ailleurs , il m'écrivait régulièrement , je puis produire toutes ses lettres. Enfin , Madame , un mois entier s'écoule et je ne reçois point de ses nouvelles. J'écris ; point de réponse. J'envoie dans l'Orléanais un homme de confiance , qui bientôt m'apprend que M. de Valcé vient de mourir dans ce pays , laissant une veuve douée de toutes les vertus. Vous pouvez juger , Madame , de mon étonnement par celui que vous avez éprouvé. Si une telle explication ne suffit pas pour vous inspirer quelque confiance dans la légitimité de mes droits , demain , je remettrai mon contrat de mariage entre les mains d'arbitres nommés par vous ; ils prononceront sur mon sort et sur le vôtre.

A ces mots , l'étrangère sort du salon , remonte dans sa voiture et s'éloigne , laissant cette malheureuse famille dans une consternation difficile à peindre. M^{me} de Valcé semble frappée de la foudre. Ses yeux expressifs se portent sur sa fille , elle ne verse point de larmes , sa douleur est encore toute entière dans son cœur. Henri et Emilie sont près d'elle et tiennent chacun une de ses mains , en se regardant avec l'expression d'un amour qui , pour la première fois , redoute le malheur. Cette scène muette n'est interrompue que par les exclamations de M. de Pernillac qui se promène dans le salon et ne cesse de répéter : « Mauvaise affaire !... très-mauvaise affaire !... Cela tournera mal... Ce contrat de mariage est excellent... Cette femme est bien la femme de M. de Valcé , elle a la jouissance de la terre d'Alsace... pas le moindre doute à cela. »

Il était tard ; M^{me} de Valcé avait grand besoin de repos ; elle rentre dans son appartement et donne un libre cours à ses larmes. Avant de quitter Emilie , Henri s'approche d'elle , lui serre tendrement la main et lui dit tout bas : Emilie , vous êtes malheureuse , raison de plus pour vous aimer toujours.

Cependant M. de Pernillac appelle son fils : Parbleu , mon cher Henri , lui dit-il , nous sommes bien heureux ! — Heureux , mon père ! heureux , lorsque le malheur vient accabler les personnes qui nous sont les plus chères. — Tu as raison , mon ami , tu as raison ; mais avoue du moins que cet éclaircissement est venu bien , à propos. — Pour troubler ma félicité. — Pour t'empêcher de commettre une faute irréparable. — Quelle faute ? — Celle d'épouser une jeune personne sans état et sans bien ; une fille illégitime...

— Eh ! que m'importe ? n'est-elle pas toujours Emilie, celle que mon cœur a choisie, celle que vous m'avez permis d'aimer ? Sa mère a-t-elle commis un crime en lui donnant le jour ? non, l'honneur, la confiance, toutes les vertus accompagnaient M^{me} de Valcé à l'autel, son cœur était pur comme le ciel qu'elle prenait à témoin de ses sermens. Doit-elle donc être punie, dans ses affections les plus chères, d'une faute qu'elle n'a point commise ? Les lois humaines la condamnent, mais le ciel la reconnaît et l'absout. — Ce que vous dites-là, mon fils, est fort beau, mais nous ne sommes pas au ciel ; nous vivons avec les hommes et nous devons nous conformer aux lois qu'ils ont faites pour le maintien de l'ordre et des bonnes mœurs. Vous devez sacrifier à leur opinion et au rang que vous occupez dans la société, des inclinations qui blessent toutes les convenances. Il ne sera pas dit que mon fils, pouvant faire un mariage avantageux, aura renoncé à tout pour épouser une fille naturelle. — Quoi, mon père ! vous prétendez... — Que vous renonciez à Emilie. — Dites donc à l'honneur. — L'honneur, mon fils, consiste à tout sacrifier à l'opinion publique, et pour obéir à l'honneur vous voulez vous déshonorer ? La passion vous égare, c'est à votre père à vous guider. Dans ce moment, vous n'êtes pas en état d'apprécier les raisons qu'il vous donne, les motifs qui le font agir. Confiez-vous à sa prudence. Demain matin nous quitterons cette maison. Je vais écrire à M^{me} de Valcé, ou, pour mieux dire, à la mère d'Emilie, et je vais retirer ma parole. Ecrivez à la jeune personne, instruisez-la de ma volonté. Ecrivez-lui, si vous le voulez, une lettre bien tendre, bien pathétique, plaignez-vous du sort cruel qui vous sépare au moment où le plus doux des liens allait vous unir ; rien de plus naturel. Jetez même feu et flammes contre moi, je vous le pardonne ; mais écrivez, je l'exige. Henri ne répond rien à cet ordre absolu, il se retire et va s'affermir dans la résolution d'aimer celle qu'on lui ordonne d'abandonner.

Dans ce moment la jeune infortunée est auprès de sa mère qu'elle cherche à consoler par l'éloquence de sa tendresse ; elle ne soupçonne pas encore tout son malheur. « Pourquoi pleurer, dit-elle à M^{me} de Valcé ? votre fille vous reste, elle ne vous abandonnera jamais. Lorsque je serai la femme de Henri, vous viendrez demeurer avec nous ; il est riche, nous mettrons tout en commun. Vous serez sa mère, n'êtes-vous pas la mienne ? Ah ! vous savez combien Henri vous aime, combien son cœur est noble et délicat ! »

Le lendemain, de très-grand matin, M. de Pernillac envoie à M^{me} de Valcé la lettre qu'il vient d'écrire pendant la nuit. Cette lettre est polie, mais froide : les expressions sont mesurées, mais en dernier résultat, il annonce à cette mère infortunée que l'alliance projetée ne peut plus avoir lieu. M^{me} de Valcé n'avait pas besoin de cette nouvelle secousse. « O ma chère Emilie, se dit-elle, tu te berçais d'une fausse espérance ! ton amant t'abandonne avec la fortune ; tu le jugeais d'après ton cœur généreux. Henri au comble du malheur, réprouvé par son père, par les lois, par la nature toute entière, serait toujours Henri pour toi. Il n'est plus pour lui d'Emilie !... »

Dans cet instant Emilie paraît ; elle sourit à sa mère avec tendresse. M^{me} de Valcé fond en larmes, et faisant asseoir sa fille sur son lit : Que tu dois me haïr, lui dit-elle ! pour quoi t'ai-je donné le jour ? pauvre enfant, tu vas détester l'existence. Tu ne connais pas encore tous tes malheurs. — Eh quoi, dit Emilie, d'un air consterné, vous me cachez donc encore quelques-unes de vos peines ? — Je voudrais te cacher la dernière et la plus cruelle de toutes. Pauvre Emilie !... rassemble tout ton courage... lis cette lettre, si tu le peux... « Emilie prend la lettre, elle la déploie, elle est prête à la lire, lorsque la porte s'ouvre et laisse voir l'étrangère de la veille, accompagnée de M. de Pernillac et de Henri. M^{me} de Valcé tremble à cet aspect et s'adressant à l'étrangère : Vous venez sans doute m'annoncer, Madame, l'arrêt décisif de mon malheur ? Il eût été plus généreux et plus délicat peut-être de ne pas venir si matin. — Madame, répond l'étrangère, j'ai cru que dans une affaire aussi importante je ne devais pas perdre un instant. J'ai rencontré ces Messieurs lorsqu'ils se disposaient à vous quitter, je les ai rappelés, ils sont vos amis. Ils ont été témoins de la scène d'hier, et j'ai désiré qu'ils en vissent le dénouement. — Eh bien, Madame hâtez-vous donc de m'apprendre devant eux qu'il ne me reste plus que la pitié. — Calmez votre douleur, Madame, et daignez m'écouter. Je suis la seule femme légitime de M. de Valcé. Mes droits ne peuvent être contestés. Quand j'ai appris son second mariage, j'ai cru devoir réclamer un titre qui m'appartenait exclusivement. Je vous ai vue au milieu de votre famille, je me suis mise dans votre situation, et vos larmes maternelles sont descendues jusqu'au fond de mon cœur. Vous avez des enfans, je n'en ai point. Je jouis d'une fortune indépendante, vous ne possédez rien. Si M. de Valcé vivait encore et s'il était obligé de faire un choix entre

nous deux, il donnerait et devrait donner la préférence à la mère de ses enfans; c'est vous qu'il reconnaîtrait pour sa femme légitime. Ne déshonorons point la mémoire d'un homme qui nous fut cher à toutes deux. Qu'un voile impénétrable soit jeté sur sa faute! Je vous fais l'abandon de tous mes droits. Je remets entre vos mains mon contrat de mariage et les lettres de M. de Valcé. Souffrez seulement que je conserve, dans le pays que j'habite, le nom que j'ai porté si long-tems. Vous y êtes intéressée; et si j'en prenais un autre, je ferais soupçonner peut-être une partie de la vérité.

Qu'entends-je, s'écrie M^{me} de Valcé avec l'accent d'une joie convulsive? est-ce un ange qui vient de descendre du ciel pour me rappeler du désespoir à la félicité? Ah, Madame! quelles expressions pourraient vous peindre ma reconnaissance, mon admiration? ma fille, tombez à ses pieds, embrassez ses genoux; c'est votre bienfaitrice, votre ange tutélaire. « L'étrangère profondément émue verse des larmes d'attendrissement; elle prend la main d'Emilie et celle de Henri, puis s'adressant à M^{me} de Valcé: hier, dit-elle, j'ai deviné leur amour; je suis venue les affliger; laissez-moi jouir aujourd'hui du bonheur qu'il m'est permis de leur rendre. — Hélas! dit M^{me} de Valcé, une telle union fut long-tems ma plus chère espérance; à présent elle est impossible. Lisez, Madame, lisez la lettre que M. de Pernillac vient de m'écrire, et voyez si je puis pardonner un tel procédé. — Oui, Madame, s'écrie M. de Pernillac, en prenant et déchirant la lettre fatale. Mon fils et votre Emilie plaideront ma cause en plaissant la leur. Les punirez-vous d'une faute dont je suis seul coupable et que je me reproche? — Ah, maman! dit Emilie, si une lettre a pu vous brouiller avec M. de Pernillac, une autre lettre, il me semble, doit vous réconcilier avec lui. Lisez donc celle que j'ai reçue aussi ce matin. « Aussitôt elle la présente à sa mère qui y lit ces mots: *Plus Emilie sera malheureuse, plus je jure de l'aimer. Ce serment est sacré, comme s'il avait été prononcé à l'autel. Henri n'aura jamais d'autre femme qu'Emilie.* » Ah! tout est oublié; je vous pardonne, s'écrie M^{me} de Valcé en tendant la main à M. de Pernillac. Viens, mon Henri, mon gendre, mon fils, viens recevoir le baiser d'une mère; ma fille est à toi.

Je voudrais peindre la joie de cette intéressante famille, mais le lecteur la devine. Le lendemain de ce jour fortuné, Henri conduisit Emilie à l'autel. La généreuse étrangère ne

voulut pas rester plus long-tems au milieu des êtres dont elle venait d'assurer le bonheur. Elle craignit que les expressions de leur reconnaissance ne dévoilassent le secret de sa grandeur d'âme et de sa délicatesse, secret qu'ils avaient un si grand intérêt à tenir caché. Elle partit pour l'Alsace, emportant avec elle le plus précieux des trésors, le plaisir d'avoir fait une belle action.

ADRIEN DE S. . . . N.

MÉMORIAL POUR LA FORTIFICATION PERMANENTE ET PASSAGÈRE ; ouvrage posthume de CORMONTAINGNE, maréchal de camp, directeur des fortifications, etc.—A Paris, chez *Magimel*, libraire, rue de Thionville, n° 9.

LA fortification a pour objet de multiplier la force des hommes par les formes du terrain sur lequel ils combattent. Les places fortes épargnent en tems de paix l'entretien des armées permanentes : dans le cas d'une attaque subite elles forment le bouclier de l'Etat. Elles donnent à l'attaqué le tems de tirer l'épée et lui offrent des points d'appui d'où il peut s'élancer sur le territoire ennemi.

L'invention des bouches à feu a produit une révolution subite dans tous les arts qui tiennent à la guerre : à des moyens de destruction violens et rapides, il a fallu opposer des défenses nouvelles. Jusqu'alors de simples enceintes flanquées de tours avaient opposé une résistance suffisante aux efforts ingénieux ou bizarres de l'ancienne balistique ; mais ces murs nus et élevés, battus de loin par le canon, s'écroulaient en peu d'heures sous le feu des batteries, et l'assiégé toujours inférieur en nombre était exposé à succomber dès que l'égalité des armes était rétablie. Alors l'esprit des militaires s'exerça de toutes parts sur la possibilité de rétablir l'équilibre entre la défense et l'attaque ; et on vit paraître une foule d'inventions nouvelles sous le nom de systèmes de fortification. De la discussion de tant d'opinions diverses jaillit un grand nombre d'idées heureuses et la fortification se perfectionna peu à peu, jusqu'à l'époque où Vauban parut.

Cet homme célèbre, doué d'un esprit juste et d'un

génie extraordinaire, distingua du premier coup-d'œil dans les travaux de ses prédécesseurs les rêves ingénieux qu'il fallait oublier et les conceptions utiles qu'il pouvait mettre à profit. Il créa et perfectionna en peu de tems les différentes branches de son art, et pendant le cours d'une longue et honorable carrière, joignant l'exemple au précepte dans l'attaque et la défense des places, il entraîna et fixa l'opinion de ses contemporains sur cette partie importante de l'art militaire. Enfin, en apprenant aux ingénieurs à balancer la dépense des places avec leur importance et à calculer la durée relative des sièges il donna à leur art le caractère d'une véritable science.

Les principes de cette science ont été recueillis par Cormontaingne qui fut un des successeurs de Vauban. Ils sont renfermés dans l'ouvrage qu'on publie sous le titre de *Mémorial*. Le volume qui vient de paraître et qui contient les traités de fortification permanente et passagère, a été extrait de ses *Mémoires*. On y a joint l'indication des légers changemens qui ont été faits à ses méthodes. Ce livre est l'introduction des traités de l'attaque et de la défense des places, qui ont déjà été publiés sous le titre de *Mémorial de Cormontaingne*. Ces trois volumes forment un corps de doctrine qui renferme tous les principes que l'expérience a consacrés dans cette partie de l'art militaire. Ils réunissent tout ce qu'on sait de positif sur l'art de mettre un nombre déterminé d'hommes en état de combattre et de balancer avec certitude des forces très-supérieures.

On pourrait être étonné que depuis Cormontaingne l'art de fortifier n'ait pas fait de progrès sensibles; mais dans une matière qui d'un côté touche aux finances de l'Etat, par les dépenses qu'elle entraîne, et de l'autre à son système militaire, on s'est constamment méfié de la manie des innovations: et comme une grande révolution dans les armes peut seule en amener une dans la fortification, on n'a admis qu'un petit nombre de changemens dont l'avantage était démontré.

Le sort des armées dépend du moral des troupes et du génie qui les dirige; entre ces masses mobiles l'équilibre est toujours de courte durée, et la première bataille
fait

fait prévoir l'issue d'une campagne. La stabilité d'un Etat n'est assurée et indépendante des événemens journaliers de la guerre que lorsqu'elle est appuyée sur une frontière solide. La ligne des places fortes forme une large base dont le poids sert à ramener l'équilibre dans les ébranlemens et les secousses d'une campagne malheureuse. La France entourée d'une ceinture de forteresses a seule sous ce rapport, comme sous tant d'autres, l'avantage de jouir d'un état complet de sécurité; grâces au génie prévoyant qui, malgré l'étonnante supériorité de ses armes, a conservé et enrichi le système défensif des frontières et rendu la stabilité de l'Empire indépendante des faveurs de la victoire.

D.

PEINTURES DE VASES ANTIQUES, vulgairement appelés *étrusques*, tirées de différentes collections et gravées par A. CLÉNER, accompagnées d'explications par A. L. MILLIN, membre de l'Institut national et de la Légion d'honneur; publiée par M. DUBOIS MAISONNEUVE, et dédiée, à S. M. L'IMPÉRATRICE REINE (1).

Les vases appelés *étrusques* sont classés parmi les monumens les plus précieux pour l'histoire et la connaissance de l'art chez les anciens. Aussi voit-on les riches amateurs, les gouvernemens eux-mêmes, rivaliser entre eux dans la recherche de ces vases d'argile légère, qui furent autrefois la vaisselle du pauvre et qu'aujourd'hui

(1) Cette collection formera deux volumes in-folio de 144 planches gravées, avec un texte explicatif d'environ 130 feuilles. Elle n'est tirée qu'à 300 exemplaires. Il en paraît tous les mois une livraison composée de 6 planches et de leur texte. Le prix de la livraison est de 15 fr., en noir, et de 45 fr. coloriée. La dernière livraison sera accompagnée d'un discours préliminaire servant d'introduction à l'ouvrage, et qui sera un précis de ce qu'on peut apprendre par l'étude des vases peints. Des 24 livraisons qui doivent composer la collection, il en a déjà paru onze en dix mois.

On souscrit chez l'Editeur, rue de Condé, n° 5; Didot aîné, rue du Pont de Lodi; Treuttel et Wurtz, à Strasbourg; et Tournesein, fils, à Cassel.

l'or de l'opulence peut seul acquérir. Tant il est vrai que les beaux arts créent des richesses , en même tems qu'ils créent des plaisirs !

Le parlement d'Angleterre ne crut pas au-dessous de sa dignité et de l'intérêt national , d'acheter (en 1772), la collection de vases étrusques qu'Hamilton avait faite en Italie , et le trésor public la paya *huit mille livres sterlings* (environ 200,000 fr.)

Ce n'est point un luxe futile , un luxe de mode , puisque ces vases marquent une des grandes époques de l'art , puisqu'ils sont et seront toujours les modèles des plus belles formes , puisque les peintures qui les décorent offrent une mine féconde de compositions ingénieuses , d'ornemens variés et d'un goût exquis que le statuaire , l'architecte , le peintre , le manufacturier , transportent sur les monumens , sur des meubles , des étoffes , des bijoux.

Tantôt ce sont des sujets puisés dans la mythologie , dans l'histoire des tems fabuleux , ou dans les annales et les usages des peuples de la belle antiquité ; tantôt ce sont des ornemens imités d'une plante , ou de l'élégant assemblage de plusieurs plantes , telles qu'elles existent réellement , ou telles que l'ingénieuse fantaisie du dessinateur les a modifiées. Ainsi l'on voit la feuille d'acanthé , qui décore si magnifiquement les chapiteaux de l'ordre corinthien , se plier mollement pour embrasser les contours d'un vase : ailleurs c'est le lierre qui étale en serpentant ses feuilles découpées en fer de flèche et ses grappes de fruits dorés ; ou le myrthe de Vénus , ou le laurier d'Apollon , ou l'olivier de Minerve , ou la simple fougère aux feuilles profondément dentelées.

Aussi la découverte d'un vase étrusque inconnu , la publication d'un vase étrusque inédit , sont des événemens du plus vif intérêt pour l'antiquaire et pour tous les arts auxquels s'applique le dessin.

L'on a cru , jusqu'à nos jours , que ces vases appartenaient à l'industrie particulière des Etrusques , et c'est ce qui leur en a fait donner le nom. Certes , de tels monumens autorisaient à regarder l'Etrurie comme très-avancée dans les beaux arts , lorsque toutes les autres

contrées de l'Italie étaient encore barbares ; et quoique ce problème n'eût point été résolu d'une manière satisfaisante, il s'était transformé en une vérité historique convenue. Winkelmann, d'Hancarville, l'abbé Lanzi ont sappé cette opinion, maintenant abandonnée, et lui ont substitué celle qui attribue la plupart des vases dits *étrusques* aux Grecs, soit à ceux qui vinrent s'établir sur les côtes méridionales de l'Italie, soit à ceux qui n'ont pas cessé d'habiter la Grèce proprement dite. Plusieurs vases de ce genre, découverts depuis peu, aux environs d'Athènes, semblent achever cette démonstration qui avait déjà reçu une grande force de l'examen des peintures dont ils sont généralement ornés. En effet, les sujets en sont pris, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ou dans les fables, ou dans les particularités *paléographiques* grecques qui décèlent, de même que le style de leur exécution, des époques antérieures au règne d'Alexandre-le-Grand.

Une antiquité si reculée, le goût, l'intelligence, le sentiment qu'attestent ces peintures, la pureté, la grâce, l'élégance des formes, la singularité des costumes, des usages, enfin les traditions que ces vases retracent, leur ont donné un grand prix. Préservés par la religion des tombeaux, ils sont parvenus jusqu'à nous, malgré leur fragilité, en plus grand nombre que les monumens de marbre ou de bronze des mêmes époques.

Devenus à tous ces titres l'ornement des plus riches cabinets de l'Europe, ils ne pouvaient pas manquer d'occuper l'attention des antiquaires. Depuis environ un demi-siècle, ces derniers ont trouvé, en les étudiant, matière à plusieurs grands ouvrages, tels que la description de *Menaldini* en 3 volumes *in-folio*, avec des explications latines par l'abbé *Passeri* (1) ; la description que l'antiquaire d'*Hancarville* publiait en même tems à Naples, en 4 vol. *in-folio*, avec un texte français et anglais, et celle qu'a donnée depuis, dans la même ville, un littérateur russe, M. *Italinski* en 4 volumes, aussi *in-folio*, sous la direction de Tischebein, peintre allemand dis-

(1) Cette description parut à Rome en 1767.

tingué, avec des explications également dans les deux langues, française et anglaise.

Au jugement du savant Visconti, qui porte dans l'étude de l'antiquité un esprit si judicieux, la première de ces descriptions pêche sous le rapport de la fidélité du dessin, la gravure en est grossière et l'esprit de système s'est introduit dans les explications. On y suppose toujours que ces vases sont l'ouvrage des Etrusques, que les sujets de leurs peintures n'ont rapport qu'au culte, aux usages et à l'histoire des Etrusques.

Selon le même savant, la collection de d'Hancarville est très-supérieure à celle de Menaldini, par le mérite des gravures qui rendent avec une rare fidélité les couleurs des corps de vases et de leurs peintures. Malheureusement le trait du dessin n'est pas exact, il ne représente point le style simple et sévère de ces antiques monumens. L'imagination de d'Hancarville est féconde et hardie pour conjecturer, mais on trouve trop de vague dans ses explications; il s'égare dans des digressions presque étrangères au sujet.

Quoique plus sage, M. *Italinski* n'est cependant guère plus heureux dans ses descriptions. Mais son ouvrage l'emportent par les gravures même sur celui de d'Hancarville, en ce qu'elles rendent mieux le style des originaux. Cependant il mérite le reproche d'avoir donné l'imitation plus de correction et de fini que n'en ont les modèles.

La France n'avait point encore publié de collection de vases étrusques, car si d'Hancarville était né français c'est en Italie et en Angleterre, et pour ainsi dire engagé des étrangers qu'il a travaillé. Sous ce rapport l'ouvrage dont on rend compte doit intéresser ceux qui aiment notre gloire littéraire, d'autant qu'on peut garantir que l'édition de M. Dubois Maisonneuve a des titres incontestables à un plus haut degré d'estime que les trois collections ci-dessus caractérisées.

D'abord le choix des vases décrits est mieux fait; beaucoup sont inédits; il y a plus de fidélité dans le dessin; le genre de gravure adopté convient à des peintures *monochromes*; le trait en est fin; le texte est instructif.



sans être surchargé d'une oiseuse érudition : il contient plutôt le résultat des connaissances acquises qu'il ne s'abandonne à des conjectures ingénieuses ; la critique consiste en observations, en remarques, plus qu'en dissertations. Enfin, l'exécution typographique est digne des presses de Didot l'aîné.

M. A. Clener, dessinateur et graveur de cette collection, est le même à qui l'on doit les principaux avantages qu'on reconnaît à celle de M. Italinski, car si Tischeboïn dirigeait l'entreprise, A. Clener exécutait. Le nouvel ouvrage prouve qu'il s'est formé à ce genre : il a renoncé, et nous l'en félicitons, au soin minutieux de trop finir les extrémités des figures, persuadé sans doute qu'embellir et corriger les originaux, c'est leur ôter leur caractère et frapper de discrédit la description où ils sont ainsi altérés.

L'énumération des soixante-six vases déjà décrits étendrait cet article au-delà des bornes que nous lui avons prescrites. Nous reviendrons une autre fois aux détails ; aujourd'hui c'est un aperçu général que nous offrons. En conséquence nous n'avons indiqué que très-généralement le genre de sujets que les anciens ont peints sur leurs vases d'argile, mais comme il a été dit qu'on y trouvait un degré de conviction assez fort, pour prononcer que ces vases appartiennent aux Grecs et à des tems antérieurs au règne d'Alexandre, voici quelques désignations précises pour servir d'appui, non-seulement à cette opinion, mais encore à celle qui enlève aux Etrusques le droit de réclamer ces vases comme une portion de leur gloire. En effet ce ne sont ni leurs usages, ni leur histoire qui ont fourni les sujets suivans que nous prenons au hasard parmi beaucoup d'autres de même genre : la planche 3 représente Hercule au jardin des Hespérides ; la planche 9 Vulcain ramené dans le ciel par le Bacchus indien ; la planche 10 retrace le combat de Thésée avec l'amazone Hippolyte ; la planche 14 paraît avoir pour sujet la colère d'Achille ; dans les planches 19 et 20 l'on croit reconnaître le combat d'Achille avec Memnon, et un sujet relatif à des initiations ; dans la planche 25 le pieux Enée emporte son père Anchise ;

la planche 26 représente la mort de Priam ; la planche 34 offre la rencontre de Thésée et du terrible Sinis surnommé le *Courbeur de pins* : enfin ce sont des bacchantes , des sacrifices , des sujets de la mythologie.

Parmi les vases inédits , il y en a qui appartiennent à la précieuse collection de S. M. l'Impératrice : d'autres qui avaient été décrits infidèlement sont rectifiés.

La première planche représente douze vases de diverses formes et la seconde planche offre cinq sortes de bordures. Sans doute que l'on ajoutera par la suite et d'autres formes et d'autres ornemens , car quoique le nombre des unes et des autres ne soient pas aussi variés que les sujets des peintures dont l'imagination est une source presque inépuisable , l'utilité et l'intérêt de l'ouvrage exigent qu'il soit aussi riche que possible en beaux modèles à imiter.

LE BRETON.

L'ILIADÉ, traduite en vers français; suivie de la *Comparaizon des divers passages de ce Poëme avec les morceaux correspondans des principaux poëtes Hébreux, Grecs, Français, Allemands, Italiens, Anglais, Espagnols et Portugais*; par M. AIGNAN. — Trois vol. in-12. — A Paris, chez Giguët et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34. — 1809.

(PREMIER EXTRAIT.)

L'ILIADÉ est le chef-d'œuvre d'Homère; et Homère, le plus ancien écrivain que l'on connaisse, est aussi le plus grand des poëtes qui ont jamais existé. Le plan de *l'Iliade* est si heureusement conçu, que lorsque le génie de l'observation, en analysant les impressions qu'il avait reçues des chefs-d'œuvres des arts, a voulu tracer les règles qui doivent présider à toute composition régulière, c'est-là qu'il a trouvé le modèle de cette régularité, fondée à la fois sur les principes de la plus saine raison et sur le sentiment le plus exquis de tout ce qui peut ou plaire à l'esprit, ou émouvoir le cœur. L'abondance, la variété, la magnificence des détails qui vien-

ment enrichir ce fonds, d'une admirable simplicité, sont telles que, comme ce grand poète a dit de l'Océan que du trésor de ses eaux sont tirées les pluies qui fertilisent la terre, les ruisseaux, les rivières, les fleuves qui l'embellissent et la décorent, on a pu dire aussi avec vérité d'Homère lui-même, que ses immortels ouvrages ont été pour tous les poètes, et même pour tous les artistes des âges postérieurs, comme une source intarissable où ils ont puisé les beautés de tout genre qui ont illustré leurs plus sublimes productions; que leur imagination s'est allumée au feu de son génie; qu'en un mot, il a été comme le dieu qui les inspirait tous.

La langue dans laquelle Homère a écrit a probablement été celle du peuple au milieu duquel il vivait, et prodigieusement perfectionnée par lui; mais tous les monumens de l'existence de ce peuple contemporain ont disparu dès long-tems, c'est-à-dire, depuis plus de deux mille ans, et la langue de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* n'est plus que la langue d'Homère. Formée des plus heureux et des plus riches élémens, et susceptible de se prêter avec une extrême facilité à toutes les compositions, à toutes les analyses qui pouvaient la rendre propre à l'expression de l'infinie variété de nos sensations, de nos idées, de nos sentimens et de leurs nuances les plus délicates et les plus fugitives; seule, elle a suffi pour former dans les siècles suivans quatre idiômes divers appartenant à une même langue fondamentale, ayant chacun un caractère particulier de finesse, de grâce ou de majesté, et consacrés chacun par des chefs-d'œuvres dans tous les genres de poésies et d'éloquence, qui font encore aujourd'hui l'admiration et les délices de tous les esprits cultivés, de tous les hommes capables de penser et de sentir.

Plus on médite les poèmes d'Homère, plus on s'est familiarisé avec son langage, plus on se sent en quelque sorte confondu par l'éclat et par la grandeur de son génie. Aussi, chez tous les peuples de l'Europe qui ont une littérature, les ouvrages de ce grand poète, et particulièrement l'*Iliade*, ont-ils été traduits en vers. Quelques nations même, comme les Italiens et les Allemands, en possèdent jusqu'à deux traductions estimées,

et l'on sait que les Anglais comptent celle de Pope parmi les belles productions de leur langue. C'est dans la France seule, illustrée par tant d'immortels ouvrages, en prose et en vers, et dont la littérature tient le premier rang entre celles des peuples modernes, que le premier et le plus sublime de tous les poètes n'a point encore trouvé d'interprète digne de lui.

Cette réflexion, qui s'est présentée à M. Aignan, lui a inspiré la noble émulation de remplir cette lacune vraiment affligeante dans le magnifique ensemble de nos richesses littéraires; et quand on songe aux difficultés sans nombre qu'offrait l'exécution d'une si grande entreprise, au talent et aux connaissances de plus d'un genre qu'elle suppose dans celui qui ose en avoir la pensée, on conçoit que c'est ici sur-tout que l'auteur a le droit de dire au censeur le plus sévère,

Et si de t'agréer je n'emporte le prix
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Mais avant que d'entrer dans l'examen de l'ouvrage que nous annonçons, il convient peut-être de déterminer avec quelque précision ce que doit et ce que peut être la traduction d'un grand écrivain, et de faire juges le lecteur et l'auteur lui-même des principes d'après lesquels nous nous proposons d'apprécier son travail.

On conçoit d'abord qu'une traduction parfaitement exacte, c'est-à-dire, dans laquelle on retrouve en détail toutes les impressions qu'on peut recevoir de la lecture de l'ouvrage original, est une chose tout à fait impossible, parce qu'il n'y a dans aucune langue un mot qui puisse être regardé comme l'équivalent de quelque mot d'une autre langue. En effet, les circonstances primitives qui président à l'établissement d'un peuple et celles qui contribuent ultérieurement à former ses mœurs, ses usages, ses opinions, ses institutions, ont une influence directe et nécessaire sur la formation et sur le perfectionnement de sa langue; or, ces circonstances ne sont et ne peuvent jamais être les mêmes d'un peuple à l'autre. Voilà pourquoi un traducteur, quelque mérite et quelque talent qu'il ait, étant forcé d'employer des matériaux tout à fait différens de ceux qu'a eu-

ployés l'écrivain original, ne peut jamais le reproduire avec une fidélité qui ne laisse rien à désirer; et, pour le dire en passant, voilà aussi pourquoi on ne peut se former une idée exacte et complète du mérite des grands écrivains de l'antiquité et des grands écrivains étrangers parmi les modernes, qu'en les lisant dans leur propre langue.

Mais, s'il est impossible de rendre avec une exactitude parfaite chaque trait dont se composent les tableaux, les sentimens et les pensées des poètes ou des orateurs qu'on entreprend de traduire, il est sans doute très-possible d'en représenter les formes générales, si l'on peut s'exprimer ainsi, et même quelques-uns des détails les plus fins ou les plus piquans, de manière qu'ils soient sur le champ reconnus par ceux qui sont familiarisés avec la manière de l'écrivain original, et qu'ils reçoivent de la copie une grande partie des impressions qu'ils ont trouvées en contemplant ou en étudiant le modèle. Un plus un écrivain a su décrire avec fidélité les mœurs, les usages et les opinions de son tems, plus il a peint avec vérité les grandes scènes de la nature qu'il avait sous les yeux, les mouvemens des passions qu'il a observés dans les hommes, suivant la différence de leurs humeurs, de leurs qualités naturelles ou acquises, de leur situation, de leur condition, etc.; plus son ouvrage est marqué d'une empreinte profonde et ineffaçable qui le fait distinguer de tout ce qui n'est pas lui. C'est ce qu'on appelle proprement sa couleur, et c'est ce qu'on a droit d'exiger que le traducteur reproduise avec le détail les images, des sentimens et des pensées, autant du moins que la différence des langues le permet; c'est donc suivant cette manière de voir que nous considérerons la traduction de M. Aignan.

Il fait précéder d'un assez long discours préliminaire en grande partie d'une dissertation philologique l'abbé Césarotti sur Homère; et dans les Remues qui suivent chaque chant, il a recueilli les imitations en vers qui ont été faites dans un grand nombre de langues, soit anciennes, soit modernes, des divers passages de l'*Iliade*. C'est un luxe d'érudition dont on ne peut que savoir gré à l'éditeur, et quand il se trou-

verait dans ces Remarques des rapprochemens un peu forcés ou quelques citations inexactes, on aurait mauvaise grâce d'insister sur l'un ou l'autre de ces deux inconvéniens, très-peu graves assurément. Mais on ne saurait avoir la même indulgence pour des jugemens injustes et tout à fait hasardés sur les personnes. Par exemple, après avoir cité un fragment assez considérable du second Chant traduit par feu M. Cabanis, M. Aignan pouvait bien dire comme il l'a fait (*page 225 du t. I^{er}*) : « Ces vers ne sont dépourvus ni de noblesse, ni d'énergie; mais il est facile de voir qu'ils n'ont pas la couleur Homérique. » Ce jugement sera plus ou moins juste, suivant que celui qui le porte aura lui-même un sentiment plus ou moins juste de ce qu'il appelle *la couleur Homérique*. Mais il a tort d'ajouter : « Je crois » qu'une traduction d'Ossian ou de Lucain aurait eu » plus d'analogie avec le talent de M. Cabanis. » Ce jugement est bien certainement hasardé, puisque M. Aignan ne se fonde que sur un fragment d'environ deux cents vers écrits par l'auteur à l'âge de dix-huit ou vingt ans; j'ose même assurer qu'il paraîtra tout à fait faux ceux qui ont connu M. Cabanis, et ce sont la plupart des gens de lettres les plus célèbres de notre tems. Ils savent que cet homme, distingué par l'étendue et la variété de ses connaissances, autant que par les plus rares qualités de l'âme, joignait à un talent éminemment flexible, le goût le plus pur et le sentiment le plus profond du beau en littérature.

Mais pour mettre les lecteurs à portée de reconnaître par eux-mêmes la vérité de ce que j'avance, et comme l'écrivain que je réfute était peu autorisé à manifester une opinion aussi peu avantageuse sur le compte d'un homme qu'il n'a point connu, je comparerai avec sa traduction quelques fragmens tirés de la traduction manuscrite de cet illustre académicien, qui m'a été confiée, et l'on jugera qui de lui ou de M. Aignan a le plus approché du modèle sublime d'après lequel ils ont travaillé l'un et l'autre.

On sait que le début de l'*Illiade* a été universellement admiré par la manière franche et rapide dont l'auteur vous fait en quelque sorte entrer au milieu de son sujet.

La colère d'Achille, la cause de cette colère, les Dieux s'intéressant aux destinées de Troie ou à celles des Grecs, le caractère des deux héros qui jouent le rôle le plus important dans tout le poème, l'un parce qu'il est le chef de l'armée, et que rien ne se fait sans son ordre ou sans sa participation; l'autre, parce qu'il en est le plus grand guerrier et que son absence seule donne lieu à des désastres qui rappellent à chaque instant vers lui les vœux et les pensées; tout cela est annoncé ou du moins indiqué presque dès les premiers vers avec un art d'autant plus admirable qu'il se montre moins. Voici comment le nouveau traducteur a rendu ce début :

Chante le fier Achille et sa longue colère,
O Dèité ! raconte un repos sanguinaire
Qui plongea les héros au ténébreux séjour,
Et de leurs corps sanglans engraisa le vautour :
Ainsi l'avait permis le maître du tonnerre.
Depuis le jour fatal, où, planant sur la terre,
La Discorde frappa de son sceptre odieux
Atride, roi des rois, Achille, fils des Dieux ;
Quel céleste courroux alluma cette haine ?
Le courroux d'Apollon. Quand le roi de Mycène
Eut du prêtre Chrysès outragé les bandeaux
Ce Dieu livra les Grecs aux rapides fléaux,
Et la Contagion, poursuivant ses ravages,
Du Simois vengé dépeupla les rivages.

J'ai souligné ici plusieurs expressions qui me paraissent repréhensibles, raconte un repos sanguinaire, n'est point dans le texte, et ne pouvait pas y être ; car on ne peut pas raconter un repos ; de plus un repos sanguinaire ne signifie pas, comme le traducteur l'a sans doute entendu, un repos qui a été cause que beaucoup de sang a été versé ; et si le lecteur devine ici la pensée de l'écrivain, il a le droit de lui dire ce que disait Fontenelle dans une circonstance à peu près pareille : « Je » vous comprends bien, mais je ne dois pas vous com-
» prendre. »

Ainsi l'avait permis le maître du tonnerre.

Homère dit : « Ainsi s'accomplissait le décret de Jupiter. » Et cette idée était d'autant plus nécessaire à conserver que le poète veut déjà faire entendre par là que la volonté

nous deux, il donnerait et devrait donner la préférence à la mère de ses enfans ; c'est vous qu'il reconnaîtrait pour sa femme légitime. Ne déshonorons point la mémoire d'un homme qui nous fut cher à toutes deux. Qu'un voile impénétrable soit jeté sur sa faute ! Je vous fais l'abandon de tous mes droits. Je remets entre vos mains mon contrat de mariage et les lettres de M. de Valcé. Souffrez seulement que je conserve, dans le pays que j'habite, le nom que j'ai porté si long-tems. Vous y êtes intéressée ; et si j'en prenais un autre, je ferais soupçonner peut-être une partie de la vérité.

Qu'entends-je, s'écrie M^{me} de Valcé avec l'accent d'une joie convulsive ? est-ce un ange qui vient de descendre du ciel pour me rappeler du désespoir à la félicité ? Ah, Madame ! quelles expressions pourraient vous peindre ma reconnaissance, mon admiration ? ma fille, tombez à ses pieds, embrassez ses genoux ; c'est votre bienfaitrice, votre ange tutélaire « L'étrangère profondément émue verse des larmes d'attendrissement ; elle prend la main d'Emilie et celle de Henri, puis s'adressant à M^{me} de Valcé : hier, dit-elle, j'ai deviné leur amour ; je suis venue les affliger ; laissez-moi jouir aujourd'hui du bonheur qu'il m'est permis de leur rendre. — Hélas ! dit M^{me} de Valcé, une telle union fut long-tems ma plus chère espérance ; à présent elle est impossible. Lisez, Madame, lisez la lettre que M. de Pernillac vient de m'écrire, et voyez si je puis pardonner un tel procédé. — Oui, Madame, s'écrie M. de Pernillac, en prenant et déchirant la lettre fatale. Mon fils et votre Emilie plaideront ma cause en plaidant la leur. Les punirez-vous d'une faute dont je suis seul coupable et que je me reproche ? — Ah, maman ! dit Emilie, si une lettre a pu vous brouiller avec M. de Pernillac, une autre lettre, il me semble, doit vous réconcilier avec lui. Lisez donc celle que j'ai reçue aussi ce matin. » Aussitôt elle la présente à sa mère qui y lit ces mots : *Plus Emilie sera malheureuse, plus je jure de l'aimer. Ce serment est sacré, comme s'il avait été prononcé à l'autel. Henri n'aura jamais d'autre femme qu'Emilie.* » Ah ! tout est oublié ; je vous pardonne, s'écrie M^{me} de Valcé en tendant la main à M. de Pernillac. Viens, mon Henri, mon gendre, mon fils, viens recevoir le baiser d'une mère ; ma fille est à toi.

Je voudrais peindre la joie de cette intéressante famille, mais le lecteur la devine. Le lendemain de ce jour fortuné, Henri-conduisit Emilie à l'autel. La généreuse étrangère ne

voulut pas rester plus long-tems au milieu des êtres dont elle venait d'assurer le bonheur. Elle craignit que les expressions de leur reconnaissance ne dévoilassent le secret de sa grandeur d'âme et de sa délicatesse, secret qu'ils avaient un si grand intérêt à tenir caché. Elle partit pour l'Alsace, emportant avec elle le plus précieux des trésors, le plaisir d'avoir fait une belle action.

ADRIEN DE S. . . . N.

MÉMORIAL POUR LA FORTIFICATION PERMANENTE ET PASSAGÈRE ; ouvrage posthume de CORMONTAINGNE, maréchal de camp, directeur des fortifications, etc.—A Paris, chez *Magimel*, libraire, rue de Thionville, n° 9.

LA fortification a pour objet de multiplier la force des hommes par les formes du terrain sur lequel ils combattent. Les places fortes épargnent en tems de paix l'entretien des armées permanentes : dans le cas d'une attaque subite elles forment le bouclier de l'Etat. Elles donnent à l'attaqué le tems de tirer l'épée et lui offrent des points d'appui d'où il peut s'élancer sur le territoire ennemi.

L'invention des bouches à feu a produit une révolution subite dans tous les arts qui tiennent à la guerre : à des moyens de destruction violens et rapides, il a fallu opposer des défenses nouvelles. Jusqu'alors de simples enceintes flanquées de tours avaient opposé une résistance suffisante aux efforts ingénieux ou bizarres de l'ancienne balistique ; mais ces murs nus et élevés, battus de loin par le canon, s'écroulaient en peu d'heures sous le feu des batteries, et l'assiégé toujours inférieur en nombre était exposé à succomber dès que l'égalité des armes était rétablie. Alors l'esprit des militaires s'exerça de toutes parts sur la possibilité de rétablir l'équilibre entre la défense et l'attaque ; et on vit paraître une foule d'inventions nouvelles sous le nom de systèmes de fortification. De la discussion de tant d'opinions diverses jaillit un grand nombre d'idées heureuses et la fortification se perfectionna peu à peu, jusqu'à l'époque où Vauban parut.

Cet homme célèbre, doué d'un esprit juste et d'un

génie extraordinaire, distingua du premier coup-d'œil dans les travaux de ses prédécesseurs les rêves ingénieux qu'il fallait oublier et les conceptions utiles qu'il pouvait mettre à profit. Il créa et perfectionna en peu de tems les différentes branches de son art, et pendant le cours d'une longue et honorable carrière, joignant l'exemple au précepte dans l'attaque et la défense des places, il entraîna et fixa l'opinion de ses contemporains sur cette partie importante de l'art militaire. Enfin, en apprenant aux ingénieurs à balancer la dépense des places avec leur importance et à calculer la durée relative des sièges il donna à leur art le caractère d'une véritable science.

Les principes de cette science ont été recueillis par Cormontaigne qui fut un des successeurs de Vauban. Ils sont renfermés dans l'ouvrage qu'on publie sous le titre de *Mémorial*. Le volume qui vient de paraître et qui contient les traités de fortification permanente et passagère, a été extrait de ses *Mémoires*. On y a joint l'indication des légers changemens qui ont été faits à ses méthodes. Ce livre est l'introduction des traités de l'attaque et de la défense des places, qui ont déjà été publiés sous le titre de *Mémorial de Cormontaigne*. Ces trois volumes forment un corps de doctrine qui renferme tous les principes que l'expérience a consacrés dans cette partie de l'art militaire. Ils réunissent tout ce qu'on sait de positif sur l'art de mettre un nombre déterminé d'hommes en état de combattre et de balancer avec certitude des forces très-supérieures.

On pourrait être étonné que depuis Cormontaigne l'art de fortifier n'ait pas fait de progrès sensibles; mais dans une matière qui d'un côté touche aux finances de l'Etat, par les dépenses qu'elle entraîne, et de l'autre à son système militaire, on s'est constamment méfié de la manie des innovations: et comme une grande révolution dans les armes peut seule en amener une dans la fortification, on n'a admis qu'un petit nombre de changemens dont l'avantage était démontré.

Le sort des armées dépend du moral des troupes et du génie qui les dirige; entre ces masses mobiles l'équilibre est toujours de courte durée, et la première bataille fait

fait prévoir l'issue d'une campagne. La stabilité d'un Etat n'est assurée et indépendante des événemens journaliers de la guerre que lorsqu'elle est appuyée sur une frontière solide. La ligne des places fortes forme une large base dont le poids sert à ramener l'équilibre dans les ébranlemens et les secousses d'une campagne malheureuse. La France entourée d'une ceinture de forteresses a seule sous ce rapport, comme sous tant d'autres, l'avantage de jouir d'un état complet de sécurité; grâce au génie prévoyant qui, malgré l'étonnante supériorité de ses armes, a conservé et enrichi le système défensif des frontières et rendu la stabilité de l'Empire indépendante des faveurs de la victoire.

D.



PEINTURES DE VASES ANTIQUES, vulgairement appelés étrusques, tirées de différentes collections et gravées par A. CLÉNER, accompagnées d'explications par A. L. MILLIN, membre de l'Institut national et de la Légion d'honneur; publiée par M. DUBOIS MAISONNEUVE, et dédiée, à S. M. L'IMPÉRATRICE REINE (1).

LES vases appelés *étrusques* sont classés parmi les monumens les plus précieux pour l'histoire et la connaissance de l'art chez les anciens. Aussi voit-on les riches amateurs, les gouvernemens eux-mêmes, rivaliser entre eux dans la recherche de ces vases d'argile légère, qui furent autrefois la vaisselle du pauvre et qu'aujourd'hui

(1) Cette collection formera deux volumes in-folio de 144 planches gravées, avec un texte explicatif d'environ 130 feuilles. Elle n'est tirée qu'à 300 exemplaires. Il en paraît tous les mois une livraison composée de 6 planches et de leur texte. Le prix de la livraison est de 15 fr., en noir, et de 45 fr. coloriée. La dernière livraison sera accompagnée d'un discours préliminaire servant d'introduction à l'ouvrage, et qui sera un précis de ce qu'on peut apprendre par l'étude des vases peints. Des 24 livraisons qui doivent composer la collection, il en a déjà paru onze en dix mois.

On souscrit chez l'Editeur, rue de Condé, n° 5; Didot aîné, rue du Pont de Lodi; Treuttel et Wurtz, à Strasbourg; et Tournesin, fils, à Cassel.

l'or de l'opulence peut seul acquérir. Tant il est vrai que les beaux arts créent des richesses, en même tems qu'ils créent des plaisirs !

Le parlement d'Angleterre ne crut pas au-dessous de sa dignité et de l'intérêt national, d'acheter (en 1772), la collection de vases étrusques qu'Hamilton avait faite en Italie, et le trésor public la paya *huit mille livres sterlings* (environ 200,000 fr.)

Ce n'est point un luxe futile, un luxe de mode, puisque ces vases marquent une des grandes époques de l'art, puisqu'ils sont et seront toujours les modèles des plus belles formes, puisque les peintures qui les décorent offrent une mine féconde de compositions ingénieuses, d'ornemens variés et d'un goût exquis que le statuaire, l'architecte, le peintre, le manufacturier, transportent sur les monumens, sur des meubles, des étoffes, des bijoux.

Tantôt ce sont des sujets puisés dans la mythologie, dans l'histoire des tems fabuleux, ou dans les annales et les usages des peuples de la belle antiquité ; tantôt ce sont des ornemens imités d'une plante, ou de l'élégant assemblage de plusieurs plantes, telles qu'elles existent réellement, ou telles que l'ingénieuse fantaisie du dessinateur les a modifiées. Ainsi l'on voit la feuille d'acanthé, qui décore si magnifiquement les chapiteaux de l'ordre corinthien, se plier mollement pour embrasser les contours d'un vase : ailleurs c'est le lierre qui étale en serpentant ses feuilles découpées en fer de flèche et ses grappes de fruits dorés ; ou le myrthe de Vénus, ou le laurier d'Apollon, ou l'olivier de Minerve, ou la simple fougère aux feuilles profondément dentelées.

Aussi la découverte d'un vase *étrusque* inconnu, la publication d'un vase *étrusque* inédit, sont des événemens du plus vif intérêt pour l'antiquaire et pour tous les arts auxquels s'applique le dessin.

L'on a cru, jusqu'à nos jours, que ces vases appartenaient à l'industrie particulière des Etrusques, et c'est ce qui leur en a fait donner le nom. Certes, de tels monumens autorisaient à regarder l'Etrurie comme très-avancée dans les beaux arts, lorsque toutes les autres

contrées de l'Italie étaient encore barbares ; et quoique ce problème n'eût point été résolu d'une manière satisfaisante, il s'était transformé en une vérité historique convenue. Winkelmann, d'Hancarville, l'abbé Lanzi ont s'appé cette opinion, maintenant abandonnée, et lui ont substitué celle qui attribue la plupart des vases dits *étrusques* aux Grecs, soit à ceux qui vinrent s'établir sur les côtes méridionales de l'Italie, soit à ceux qui n'ont pas cessé d'habiter la Grèce proprement dite. Plusieurs vases de ce genre, découverts depuis peu, aux environs d'Athènes, semblent achever cette démonstration qui avait déjà reçu une grande force de l'examen des peintures dont ils sont généralement ornés. En effet, les sujets en sont pris, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ou dans les fables, ou dans les particularités *paléographiques* grecques qui décèlent, de même que le style de leur exécution, des époques antérieures au règne d'Alexandre-le-Grand.

Une antiquité si reculée, le goût, l'intelligence, le sentiment qu'attestent ces peintures, la pureté, la grâce, l'élégance des formes, la singularité des costumes, des usages, enfin les traditions que ces vases retracent, leur ont donné un grand prix. Préservés par la religion des tombeaux, ils sont parvenus jusqu'à nous, malgré leur fragilité, en plus grand nombre que les monumens de marbre ou de bronze des mêmes époques.

Devenus à tous ces titres l'ornement des plus riches cabinets de l'Europe, ils ne pouvaient pas manquer d'occuper l'attention des antiquaires. Depuis environ un demi-siècle, ces derniers ont trouvé, en les étudiant, matière à plusieurs grands ouvrages, tels que la description de *Menaldini* en 3 volumes *in-folio*, avec des explications latines par l'abbé *Passeri* (1) ; la description que l'antiquaire d'*Hancarville* publiait en même tems à Naples, en 4 vol. *in-folio*, avec un texte français et anglais, et celle qu'a donnée depuis, dans la même ville, un littérateur russe, M. *Italinski* en 4 volumes, aussi *in-folio*, sous la direction de Tischebein, peintre allemand dis-

(1) Cette description parut à Rome en 1767.

tingué, avec des explications également dans les deux langues, française et anglaise.

Au jugement du savant Visconti, qui porte dans l'étude de l'antiquité un esprit si judicieux, la première de ces descriptions pèche sous le rapport de la fidélité du dessin, la gravure en est grossière et l'esprit de système s'est introduit dans les explications. On y suppose toujours que ces vases sont l'ouvrage des Etrusques, que les sujets de leurs peintures n'ont rapport qu'au culte, aux usages et à l'histoire des Etrusques.

Selon le même savant, la collection de d'Hancarville est très-supérieure à celle de Menaldini, par le mérite des gravures qui rendent avec une rare fidélité les couleurs des corps de vases et de leurs peintures. Malheureusement le trait du dessin n'est pas exact, il ne représente point le style simple et sévère de ces antiques monumens. L'imagination de d'Hancarville est féconde et hardie pour conjecturer, mais on trouve trop de vague dans ses explications; il s'égare dans des digressions presque étrangères au sujet.

Quoique plus sage, M. *Italinski* n'est cependant guère plus heureux dans ses descriptions. Mais son ouvrage l'emportent par les gravures même sur celui de d'Hancarville, en ce qu'elles rendent mieux le style des originaux. Cependant il mérite le reproche d'avoir donné à l'imitation plus de correction et de fini que n'en ont les modèles.

La France n'avait point encore publié de collection de vases étrusques, car si d'Hancarville était né français, c'est en Italie et en Angleterre, et pour ainsi dire aux gages des étrangers qu'il a travaillé. Sous ce rapport, l'ouvrage dont on rend compte doit intéresser ceux qui aiment notre gloire littéraire, d'autant qu'on peut déjà garantir que l'édition de M. Dubois Maisonneuve aura des titres incontestables à un plus haut degré d'estime que les trois collections ci-dessus caractérisées.

D'abord le choix des vases décrits est mieux fait; beaucoup sont inédits; il y a plus de fidélité dans le dessin; le genre de gravure adopté convient à des peintures *monochromes*; le trait en est fin; le texte est instructif.

sans être surchargé d'une oiseuse érudition : il contient plutôt le résultat des connaissances acquises qu'il ne s'abandonne à des conjectures ingénieuses ; la critique consiste en observations, en remarques, plus qu'en dissertations. Enfin, l'exécution typographique est digne des presses de Didot l'aîné.

M. A. Clener, dessinateur et graveur de cette collection, est le même à qui l'on doit les principaux avantages qu'on reconnaît à celle de M. Italinski, car si Tischeboïn dirigeait l'entreprise, A. Clener exécutait. Le nouvel ouvrage prouve qu'il s'est formé à ce genre : il a renoncé, et nous l'en félicitons, au soin minutieux de trop finir les extrémités des figures, persuadé sans doute qu'embellir et corriger les originaux, c'est leur ôter leur caractère et frapper de discrédit la description où ils sont ainsi altérés.

L'énumération des soixante-six vases déjà décrits étendrait cet article au-delà des bornes que nous lui avons prescrites. Nous reviendrons une autre fois aux détails ; aujourd'hui c'est un aperçu général que nous offrons. En conséquence nous n'avons indiqué que très-généralement le genre de sujets que les anciens ont peints sur leurs vases d'argile, mais comme il a été dit qu'on y trouvait un degré de conviction assez fort, pour prononcer que ces vases appartiennent aux Grecs et à des tems antérieurs au règne d'Alexandre, voici quelques désignations précises pour servir d'appui, non-seulement à cette opinion, mais encore à celle qui enlève aux Etrusques le droit de réclamer ces vases comme une portion de leur gloire. En effet ce ne sont ni leurs usages, ni leur histoire qui ont fourni les sujets suivans que nous prenons au hasard parmi beaucoup d'autres de même genre : la planche 3 représente Hercule au jardin des Hespérides ; la planche 9 Vulcain ramené dans le ciel par le Bacchus indien ; la planche 10 retrace le combat de Thésée avec l'amazone Hippolyte ; la planche 14 paraît avoir pour sujet la colère d'Achille ; dans les planches 19 et 20 l'on croît reconnaître le combat d'Achille avec Memnon, et un sujet relatif à des initiations ; dans la planche 25 le pieux Enée emporte son père Anchise ;

la planche 26 représente la mort de Priam ; la planche 34 offre la rencontre de Thésée et du terrible Sinis surnommé le *Courbeur de pins* : enfin ce sont des bacchantes , des sacrifices , des sujets de la mythologie.

Parmi les vases inédits , il y en a qui appartiennent à la précieuse collection de S. M. l'Impératrice : d'autres qui avaient été décrits infidèlement sont rectifiés.

La première planche représente douze vases de diverses formes et la seconde planche offre cinq sortes de bordures. Sans doute que l'on ajoutera par la suite et d'autres formes et d'autres ornemens , car quoique le nombre des unes et des autres ne soient pas aussi variés que les sujets des peintures dont l'imagination est une source presqu'inépuisable , l'utilité et l'intérêt de l'ouvrage exigent qu'il soit aussi riche que possible en beaux modèles à imiter.

LE BRETON.



L'ILIADÉ, traduite en vers français; suivie de la *Comparaison des divers passages de ce Poëme avec les morceaux correspondans des principaux poëtes Hébreux, Grecs, Français, Allemands, Italiens, Anglais, Espagnols et Portugais*; par M. AIGNAN. — Trois vol. in-12. — A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34. — 1809.

(PREMIER EXTRAIT.)

L'ILIADÉ est le chef-d'œuvre d'Homère; et Homère, le plus ancien écrivain que l'on connaisse, est aussi le plus grand des poëtes qui ont jamais existé. Le plan de *l'Iliade* est si heureusement conçu, que lorsque le génie de l'observation, en analysant les impressions qu'il avait reçues des chefs-d'œuvres des arts, a voulu tracer les règles qui doivent présider à toute composition régulière, c'est-là qu'il a trouvé le modèle de cette régularité, fondée à la fois sur les principes de la plus saine raison et sur le sentiment le plus exquis de tout ce qui peut ou plaire à l'esprit, ou émouvoir le cœur. L'abondance, la variété, la magnificence des détails qui vien-

nent enrichir ce fonds, d'une admirable simplicité, sont telles que, comme ce grand poëte a dit de l'Océan que du trésor de ses eaux sont tirées les pluies qui fertilisent la terre, les ruisseaux, les rivières, les fleuves qui l'embellissent et la décorent, on a pu dire aussi avec vérité d'Homère lui-même, que ses immortels ouvrages ont été pour tous les poëtes, et même pour tous les artistes des âges postérieurs, comme une source intarissable où ils ont puisé les beautés de tout genre qui ont illustré leurs plus sublimes productions; que leur imagination s'est allumée au feu de son génie; qu'en un mot, il a été comme le dieu qui les inspirait tous.

La langue dans laquelle Homère a écrit a probablement été celle du peuple au milieu duquel il vivait, et prodigieusement perfectionnée par lui; mais tous les monumens de l'existence de ce peuple contemporain ont disparu dès long-tems, c'est-à-dire, depuis plus de deux mille ans, et la langue de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* n'est plus que la langue d'Homère. Formée des plus heureux et des plus riches élémens, et susceptible de se prêter avec une extrême facilité à toutes les compositions, à toutes les analyses qui pouvaient la rendre propre à l'expression de l'infinie variété de nos sensations, de nos idées, de nos sentimens et de leurs nuances les plus délicates et les plus fugitives; seule, elle a suffi pour former dans les siècles suivans quatre idiômes divers appartenant à une même langue fondamentale, ayant chacun un caractère particulier de finesse, de grâce ou de majesté, et consacrés chacun par des chefs-d'œuvres dans tous les genres de poésies et d'éloquence, qui font encore aujourd'hui l'admiration et les délices de tous les esprits cultivés, de tous les hommes capables de penser et de sentir.

Plus on médite les poëmes d'Homère, plus on s'est familiarisé avec son langage, plus on se sent en quelque sorte confondu par l'éclat et par la grandeur de son génie. Aussi, chez tous les peuples de l'Europe qui ont une littérature, les ouvrages de ce grand poëte, et particulièrement l'*Iliade*, ont-ils été traduits en vers. Quelques nations même, comme les Italiens et les Allemands, en possèdent jusqu'à deux traductions estimées,

et l'on sait que les Anglais comptent celle de Pope parmi les belles productions de leur langue. C'est dans la France seule, illustrée par tant d'immortels ouvrages, en prose et en vers, et dont la littérature tient le premier rang entre celles des peuples modernes, que le premier et le plus sublime de tous les poètes n'a point encore trouvé d'interprète digne de lui.

Cette réflexion, qui s'est présentée à M. Aignan, lui a inspiré la noble émulation de remplir cette lacune vraiment affligeante dans le magnifique ensemble de nos richesses littéraires; et quand on songe aux difficultés sans nombre qu'offrirait l'exécution d'une si grande entreprise, au talent et aux connaissances de plus d'un genre qu'elle suppose dans celui qui ose en avoir la pensée, on conçoit que c'est ici sur-tout que l'auteur a le droit de dire au censeur le plus sévère,

Et si de t'agréer je n'emporte le prix
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Mais avant que d'entrer dans l'examen de l'ouvrage que nous annonçons, il convient peut-être de déterminer avec quelque précision ce que doit et ce que peut être la traduction d'un grand écrivain, et de faire juges le lecteur et l'auteur lui-même des principes d'après lesquels nous nous proposons d'apprécier son travail.

On conçoit d'abord qu'une traduction parfaitement exacte, c'est-à-dire, dans laquelle on retrouve en détail toutes les impressions qu'on peut recevoir de la lecture de l'ouvrage original, est une chose tout à fait impossible, parce qu'il n'y a dans aucune langue un mot qui puisse être regardé comme l'équivalent de quelque mot d'une autre langue. En effet, les circonstances primitives qui président à l'établissement d'un peuple et celles qui contribuent ultérieurement à former ses mœurs, ses usages, ses opinions, ses institutions, ont une influence directe et nécessaire sur la formation et sur le perfectionnement de sa langue; or, ces circonstances ne sont et ne peuvent jamais être les mêmes d'un peuple à l'autre. Voilà pourquoi un traducteur, quelque mérite et quelque talent qu'il ait, étant forcé d'employer des matériaux tout à fait différens de ceux qu'a eui-

ployés. l'écrivain original, ne peut jamais le reproduire avec une fidélité qui ne laisse rien à désirer; et, pour le dire en passant, voilà aussi pourquoi on ne peut se former une idée exacte et complète du mérite des grands écrivains de l'antiquité et des grands écrivains étrangers parmi les modernes, qu'en les lisant dans leur propre langue.

Mais, s'il est impossible de rendre avec une exactitude parfaite chaque trait dont se composent les tableaux, les sentimens et les pensées des poëtes ou des orateurs qu'on entreprend de traduire, il est sans doute très-possible d'en représenter les formes générales, si l'on peut s'exprimer ainsi, et même quelques-uns des détails les plus fins ou les plus piquans, de manière qu'ils soient sur le champ reconnus par ceux qui sont familiarisés avec la manière de l'écrivain original, et qu'ils reçoivent de la copie une grande partie des impressions qu'ils ont eues en contemplant ou en étudiant le modèle. Plus un écrivain a su décrire avec fidélité les mœurs, les usages et les opinions de son tems, plus il a peint avec vérité les grandes scènes de la nature qu'il avait sous les yeux; les mouvemens des passions qu'il a observés dans les hommes, suivant la différence de leurs habitudes, de leurs qualités naturelles ou acquises, de leur situation, de leur condition, etc.; plus son ouvrage est marqué d'une empreinte profonde et ineffaçable qui le fait distinguer de tout ce qui n'est pas lui. C'est ce qu'on appelle proprement sa couleur, et c'est ce qu'on a droit d'exiger que le traducteur reproduise avec le détail les images, des sentimens et des pensées; autant du moins que la différence des langues le permet; c'est donc suivant cette manière de voir que nous considérerons la traduction de M. Aignan.

Il fait précéder d'un assez long discours préliminaire en grande partie d'une dissertation philologique l'abbé Césarotti sur Homère; et dans les Remarques qui suivent chaque chant, il a recueilli les imitations en vers qui ont été faites dans un grand nombre de langues, soit anciennes, soit modernes, des divers passages de l'*Iliade*. C'est un luxe d'érudition dont on ne peut savoir gré à l'éditeur, et quand il se trou-

verait dans ces Remarques des rapprochemens un peu forcés ou quelques citations inexactes, on aurait mauvaise grâce d'insister sur l'un ou l'autre de ces deux inconvéniens, très-peu graves assurément. Mais on ne saurait avoir la même indulgence pour des jugemens injustes et tout à fait hasardés sur les personnes. Par exemple, après avoir cité un fragment assez considérable du second Chant traduit par feu M. Cabanis, M. Aignan pouvait bien dire comme il l'a fait (*page 225 du t. I^{er}*) : « Ces vers ne sont dépourvus ni de noblesse, ni d'énergie; mais il est facile de voir qu'ils n'ont pas la couleur Homérique. » Ce jugement sera plus ou moins juste, suivant que celui qui le porte aura lui-même un sentiment plus ou moins juste de ce qu'il appelle *la couleur Homérique*. Mais il a tort d'ajouter : « Je crois » qu'une traduction d'Ossian ou de Lucain aurait eu » plus d'analogie avec le talent de M. Cabanis. » Ce jugement est bien certainement hasardé, puisque M. Aignan ne se fonde que sur un fragment d'environ deux cents vers écrits par l'auteur à l'âge de dix-huit ou vingt ans; j'ose même assurer qu'il paraîtra tout à fait faux à ceux qui ont connu M. Cabanis, et ce sont la plupart des gens de lettres les plus célèbres de notre tems. Ils savent que cet homme, distingué par l'étendue et la variété de ses connaissances, autant que par les plus rares qualités de l'âme, joignait à un talent éminemment flexible, le goût le plus pur et le sentiment le plus profond du beau en littérature.

Mais pour mettre les lecteurs à portée de reconnaître par eux-mêmes la vérité de ce que j'avance, et combien l'écrivain que je réfute était peu autorisé à manifester une opinion aussi peu avantageuse sur le compte d'un homme qu'il n'a point connu, je comparerai avec sa traduction quelques fragmens tirés de la traduction manuscrite de cet illustre académicien, qui m'a été confiée, et l'on jugera qui de lui ou de M. Aignan a le plus approché du modèle sublime d'après lequel ils ont travaillé l'un et l'autre.

On sait que le début de l'*Illiade* a été universellement admiré par la manière franche et rapide dont le poète vous fait en quelque sorte entrer au milieu de son sujet.

La colère d'Achille, la cause de cette colère, les Dieux s'intéressant aux destinées de Troie ou à celles des Grecs, le caractère des deux héros qui jouent le rôle le plus important dans tout le poème, l'un parce qu'il est le chef de l'armée, et que rien ne se fait sans son ordre ou sans sa participation; l'autre, parce qu'il en est le plus grand guerrier et que son absence seule donne lieu à des désastres qui rappellent à chaque instant vers lui les vœux et les pensées; tout cela est annoncé ou du moins indiqué presque dès les premiers vers avec un art d'autant plus admirable qu'il se montre moins. Voici comment le nouveau traducteur a rendu ce début :

Chante le fier Achille et sa longue colère,
O Dêité ! raconte un repos sanguinaire
Qui plongea les héros au ténébreux séjour,
Et de leurs corps sanglans engraisa le vautour :
Ainsi l'avait permis le maître du tonnerre.
Depuis le jour fatal, où, planant sur la terre,
La Discorde frappa de son sceptre odieux
Atride, roi des rois, Achille, fils des Dieux;
Quel céleste courroux alluma cette haine ?
Le courroux d'Apollon. Quand le roi de Mycène
Eut du prêtre Chrysès outragé les bandeaux
Ce Dieu livra les Grecs aux rapides fléaux,
Et la Contagion, poursuivant ses ravages,
Du Simois vengé dépeupla les rivages.

J'ai souligné ici plusieurs expressions qui me paraissent reprehensibles, raconte un repos sanguinaire, n'est point dans le texte, et ne pouvait pas y être; car on ne peut pas raconter un repos; de plus un repos sanguinaire ne signifie pas, comme le traducteur l'a sans doute entendu, un repos qui a été cause que beaucoup de sang a été versé; et si le lecteur devine ici la pensée de l'écrivain, il a le droit de lui dire ce que disait Fontenelle dans une circonstance à peu près pareille : « Je » vous comprends bien, mais je ne dois pas vous com- » prendre. »

Ainsi l'avait permis le maître du tonnerre.

Homère dit : « Ainsi s'accomplissait le décret de Jupiter. » Et cette idée était d'autant plus nécessaire à conserver que le poète veut déjà faire entendre par là que la volonté

expresse du maître des Dieux était que les Grecs éprouvassent, pendant l'absence d'Achille, des revers qui les forçassent à réparer l'outrage fait à ce héros. Les trois vers suivans s'éloignent aussi beaucoup trop du texte, et ont quelque chose de vague, qui ne nuit pas moins à l'intérêt qu'à la clarté. *Quel céleste courroux*, etc., ne signifie pas : « Quel fut celui des Dieux ; etc. » Ces mots, *le courroux céleste*, présentent, en français, une idée très-précise et très-déterminée, en sorte qu'on ne peut pas dire : *Quel céleste courroux*. Enfin le dernier vers :

Du Simois vengé dépeupla les rivages,

manque tout à fait de clarté. Les habitans des rivages du Simois étaient proprement les Troyens, et assurément Homère ne dit point qu'ils furent victimes de la contagion. On trouvera dans les remarques sur ce chant la traduction du même morceau attribuée à M. Lebrun, et l'on sera forcé de convenir qu'il y a tout à la fois plus de poésie et plus de fidélité.

J'avoue que celle de M. Cabanis me paraît aussi préférable ; la voici :

Chante, fille du Ciel, la colère d'Achille,
 Funeste à tous les Grecs, en douleurs si fertile,
 Qui, de tant de héros, frappés avant le tems,
 Envoya chez Pluton les mânes palpitans,
 Tandis que leurs débris, jettés à l'aventure,
 Des chiens et des vautours devenaient la pâture.
 Ainsi fut accompli l'arrêt du roi des Dieux,
 Quand l'aveugle fureur d'un débat orgueilleux
 Enflamma tout à coup d'une haine homicide
 Achille, fils des Dieux, et le puissant Atride.
 Qui divisa ces rois ? brillant Dieu de Délos,
 Ce fut toi, qui t'armant de sombres javalots
 Du crime de son chef punis la Grèce entière ;
 Des refus inhumains, une menace altière
 Avaient de ton ministre insulté les douleurs,
 Quand tenant dans ses mains tes bandeaux producteurs,
 Ton sceptre redoutable ; il vint des fils d'Atée
 Racheter à grand prix une fille adorée.

Dans le troisième chant Homère nous présente une scène d'un intérêt touchant, et dont le charme et la

grâce reposent délicieusement l'imagination fatiguée de l'appareil de la guerre et du bruit des combats. Hélène, sur les remparts de Troie, fait connaître à Priam les chefs de l'armée ennemie, qui paraissent dans la plaine. Je mettrai d'abord sous les yeux du lecteur la traduction de M. Aignan, puis celle de M. Cabanis.

Vers les remparts de Scée elle a porté ses pas.

Là, des lois de Minerve augustes interprètes,

Discouraient et Priam et Clytus et Thymètes,

Panthoüs, Anténor, Lampus, Icétaon,

Et l'amî de son roi, le noble Ucalégon.

La lice des combats à leur âge est fermée ;

Mais par leurs faibles voix la sagesse exprimée

Parle en accens pressés ; pareils aux légers sons

De la maigre cigale annonçant les moissons.

Vers les vieillards Hélène avec trouble s'avance ;

Ils admirent tout bas sa beauté, *sa décence* :

» Non, disent-ils entr'eux, ne nous étonnons plus

» De tant de flots de sang pour elle répandus (1).

» Voilà le port brillant, les traits d'une Déesse ;

» Cependant qu'on la rende aux peuples de la Grèce ;

» Qu'elle parte ; éloignons ces attraits dangereux,

» Qui perdraient avec nous nos enfans malheureux. »

Voici la traduction de M. Cabanis :

Mais autour de Priam, assis sur les murailles

Des chefs, jadis fameux dans le champ des batailles,

Prévoient, préparaient les destins d'Ilion.

Là sont Panthus, Lampus, Thymise, Icétaon,

Clitius, éprouvé dans de longues traverses,

Anténor, qui vainquit ses fortunes diverses,

Le noble Ucalégon, ce rejeton de Mars.

Plus jeunes, ils cherchaient, ils bravaient les hasards ;

Aujourd'hui que le tems les livre à la vieillesse,

En tribut à l'Etat ils offrent leur sagesse.

Leur dispute est paisible ; et leur débat prudent.

Telles, dans les étés, sous un soleil ardent,

(1) Ces expressions sont évidemment trop fortes, et peu convenables pour des vieillards sensés et calmes, tels qu'ils sont représentés ici ; Homère dit simplement : « On ne doit pas trop s'indigner (ou s'étonner) » que les Grecs et les Troyens supportent de si longs travaux pour une telle femme. »

Du milieu des buissons de nombreuses cigales
 Poussent de faibles cris, des voix toujours égales.
 Tandis qu'ils s'occupaient d'un siège hasardeux,
 Hélène, sur les murs paraît à côté d'eux :
 Tous ces sages vieillards, étonnés à sa vue,
 Laissent de leurs discours la suite interrompue :
 « Quelle est belle, en effet, se disent-ils tous bas !
 » Tant d'attraits ont bien pu causer tant de combats ;
 » L'œil toujours enchanté croit voir une déesse,
 » Cependant qu'elle parte, et qu'*Ilion* renaisse. »

Ce dernier hémistiche est faible sans doute, et la pensée du poète, rendue avec fidélité par M. Aignan, n'y est point du tout exprimée ; mais dans tout le reste, il me semble que M. Cabanis l'emporte par la clarté, l'élégance et la douceur du style, et qu'il n'y a rien là qui ressemble ni à Lucain, ni à Ossian. Continuons : Priam rassure Hélène par des paroles pleines de bonté, et lui montrant celui qui paraît le chef des guerriers ennemis, il lui en demande le nom.

Je reprends la traduction nouvelle :

» Mon père, illustre roi que révere l'Asie,
 » De crainte et de pudeur ton aspect m'a saisi.
 » Pourquoi, quand j'ai quitté pour un hymen nouveau
 » Mon époux, mes parens et ma fille au berceau,
 » N'ai-je pas dans la tombe enseveli mon crime ?
 » Quel est, *demandes-tu*, ce héros magnanime ?
 » C'est. . . je me sens rougir à ce funeste nom,
 » C'est le chef de vingt rois, l'auguste Agamemnon,
 » Monarque *non moins grand* que guerrier redoutable.
 » Mon frère enfin, mon frère ! ô crime détestable ! »
 Priam, jette sur lui des regards étonnés.
 « Grand roi, de quels honneurs tes jours sont couronnés !
 » Pour te suivre aux combats trop heureux fils d'Atrée
 » Que de Grecs ont quitté leur fertile contrée !
 » Et moi, jadis aussi, j'obtins quelque renom,
 » Lorsqu'à la voix d'Otrée et du brave Migdon,
 » Contre les bataillons de l'Amazone altière,
 » Des Troyens sous mes lois a flotté la bannière ;
 » Je comptais cependant de moins nombreux soldats. »

Traduction de M. Cabanis :

« Mon père, dit Hélène, à votre auguste aspect,
 » Mon cœur, qui se retrace une vie imprudente,

- » Est pénétré d'amour , et glacé d'épouvante.
- » Votre bonté facile irrite mes remords....
- » Oh Dieux ! que n'ai-je vu le noir séjour des morts
- » Avant le jour coupable , où , quittant ma famille ,
- » Un époux outragé , mes amis et ma fille ,
- » Je voguai vers ces bords !... partageant vos alarmes
- » Hélas ! je dépéris , je me fonds dans les larmes...
- » Mon père ! quel guerrier me faites-vous revoir ?
- » C'est celui dont la Grèce adore le pouvoir ,
- » L'auguste Agamemnon , l'exemple de la terre ,
- » Grand dans l'art de régner , grand dans l'art de la guerre.
- » Long-tems il m'appela d'un nom plein de douceur ;
- » C'était mon frère , hélas ! puis-je être encor sa sœur ? »

Priam , du fils d'Atrée admirant la puissance :

- « Oh ! quel astre propice éclaira ta naissance ,
- » Mortel aimé du sort , menarque trop heureux !
- » J'ai vu dans mon printemps les camps les plus nombreux ;
- » J'ai vu , sous les drapeaux de Migdon et d'Otrée ,
- » Des flots de combattans couvrir cette contrée ,
- » Lorsque près du Sangar , alarmés pour ses bords ,
- » Ses Rois de l'Amazone arrêtaient les efforts ,
- » Et qu'en hâte , au secours de ces amis fidèles ,
- » J'amenai d'Ilion les forces fraternelles ,
- » Mais nos peuples nombreux sans doute n'auraient pas
- » Egalé ceux qu'Atride entraîne sur ses pas . »

Je ne pousserai pas plus loin cette comparaison des deux traductions de cet admirable Episode , la supériorité de celle de M. Cabanis sur celle du nouveau traducteur , doit paraître évidente à tout lecteur qui a quelque sentiment de la poésie et des beautés d'Homère. Au reste , je n'ai voulu que détruire , par ces observations , les préventions défavorables que pouvait donner le jugement de M. Aignan contre un ouvrage qui n'est pas encore publié , parce que malheureusement l'auteur ne l'a pas pu terminer , et que même il n'a pas pu mettre la dernière main à ce qu'il avait fait.

THUROT.

(La suite au numéro prochain.)

LA MAISON DES CHAMPS; poëme par M. CAMPENON.

— A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

CE n'est pas en poésie un nom tout à fait nouveau et sans honneur, que celui de M. Campenon. Il y a plusieurs années, les Journaux et les Recueils littéraires ont offert sous ce nom des pièces de vers que les connaisseurs ont distinguées, et dont ils n'ont pas perdu le souvenir. Ce qui en faisait le charme et le caractère particulier, c'était la douceur des sentimens, la grâce des images, l'expression spirituelle et de bon goût, enfin un peu de ce vague mélancolique dont on voudrait faire l'attribut exclusif des poètes du nord, mais qui, n'en déplaît aux auteurs de ce système, se fait sentir aussi dans les vers de tout ce que nous avons de poètes nés, comme M. Campenon, sous le soleil brûlant de nos Antilles. Un autre fruit de leur climat, c'est cette paresse épicurienne qui leur a inspiré quelquefois de fort jolis vers, mais qui leur a trop souvent fait négliger leur lyre, et rarement leur a permis de la monter sur un ton plus élevé que celui de l'amour et du plaisir. Jusqu'ici M. Campenon paraissait plus qu'un autre mériter ce reproche, puisque depuis long-tems il avait cessé de rien publier, et qu'aucune production, même légère, n'attestait qu'il exerçât encore l'aimable talent dont les essais avaient donné de si heureuses espérances. Mais enfin sa muse a rompu le silence, et ses nouveaux chants, plus propres à augmenter qu'à diminuer nos regrets, prouvent que sa voix, pour s'être tue si long-tems, n'a rien perdu de sa douceur, et qu'elle a même acquis plus de force, d'éclat, de souplesse et de pureté. Le poëme de la *Maison des Champs* n'annonce pas seulement une sensibilité vraie; une imagination riante et facile, en un mot ce qu'on pourrait appeler un heureux naturel poétique; on y reconnaît encore un homme à qui les anciens sont familiers, qui a joint à l'observation de la nature le commerce assidu de ceux qui s'en sont montrés les meilleurs peintres, et qui

qui a longuement étudié dans nos plus habiles poètes, toutes les ressources de notre prosodie, tous les secrets de notre versification. Ces justes éloges ne surprendront pas ceux qui auront lu l'excellent discours préliminaire que M. Campenon a mis en tête d'un choix des poésies de Marot. Ce morceau, bien pensé et bien écrit, renferme une analyse très-fine du talent de Marot; et une histoire bien suivie des révolutions de notre langue poétique depuis son origine connue, jusqu'à l'époque où elle fut si glorieusement fixée par les chefs-d'œuvres de Boileau et de Racine. Les faits et les réflexions dont se compose cette dissertation, n'ont pas été puisés dans l'*Histoire de la poésie française* de l'abbé Massieu, comme à peu près tout ce qu'on a écrit depuis sur cette matière. Le procès a été instruit sur les pièces mêmes, et les observations de l'auteur sont le fruit de ses propres méditations. On conçoit sans peine tout ce que des études si bien faites ont dû donner de vigueur et de maturité à son talent qu'en secret l'exercice contribuait encore à fortifier. *La Maison des Champs* est l'heureux produit des dispositions du poète et des travaux du littérateur.

Quelques lecteurs pourraient être surpris de ce qu'après tant de poèmes sur l'art de cultiver ou d'embellir la terre, on a imaginé d'en publier un dont le titre annonce à peu près le même sujet; ils pourraient être tentés de s'écrier avec le berger de Virgile :

Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.

Il est juste de leur répondre, et c'est M. Campenon lui-même qui se chargera de ce soin. « Ce petit poème, » dit-il, est composé depuis long-tems. Il avait été fait » d'abord sur un plan bien plus étendu; il était divisé » en quatre chants, qui traitaient séparément des divers objets que j'offre aujourd'hui réunis dans un » seul. L'ouvrage était presque entièrement terminé; » mais plein d'une trop juste défiance, j'attendais du » tems et de mes amis les conseils qui devaient m'aider » à le rendre moins indigne des regards du public. Ce- » pendant M. Delille fit paraître son *Homme des Champs*, » et je vis qu'une partie des objets décrits dans mon » poème l'était aussi dans le sien, avec toute la diffé-

Pp

» rence de talent qu'on peut supposer, mais quelquefois
» aussi avec un rapport très-sensible d'idées, d'images
» et même d'expressions.» M. Campenon nous apprend
ensuite que très-flatté, mais pour le moins aussi contrarié de ces rencontres, et désespérant de soutenir la concurrence, il avait pris le parti de céder le terrain à son redoutable adversaire, en sacrifiant tous les morceaux où il avait le dangereux honneur de se rapprocher de lui; et qu'un peu découragé par ce sacrifice qui lui enlevait peut-être ses meilleurs vers, puisqu'ils avaient quelque ressemblance avec ceux de M. Delille, il avait laissé là son poème pendant long-tems, sans réparer le désordre causé par les nombreuses suppressions qu'il avait faites, ni chercher dans son sujet de nouvelles ressources pour y suppléer. « Ces délais, ajoute-t-il, » me furent encore une fois funestes. M. Delille, qui » avait déjà étendu si loin ses conquêtes dans le domaine » de la poésie pittoresque, finit par l'envahir tout entier, en publiant successivement ses deux poèmes » de l'*Imagination* et des *Trois Règnes de la Nature*. » Mes petites possessions s'étaient encore trouvées sous » les pas du vainqueur et avaient encore été ravagées » par lui. Je fus réduit à ce coin de terre, à ce petit » champ où j'ai recueilli et rassemblé, de mon mieux, » les faibles débris de ma fortune poétique.» Il est clair, d'après ce détail, que si M. Campenon paraît arriver un peu tard, c'est moins sa faute que celle des circonstances qui lui ont suscité les embarras d'une rivalité dont sa modestie a envisagé tout le danger, et l'ont jeté dans une espèce de découragement dont il ne s'est pas remis assez promptement pour prévenir, par la publication de son poème, celle de plusieurs autres qui ont été entrepris postérieurement. Au reste, l'objection ne pourrait être faite qu'avant la lecture de l'ouvrage; elle s'évanouira d'elle-même dès qu'on aura entamé cette lecture : de bons vers arrivent toujours à tems et sont toujours les bien venus. Je me hâte de passer aux citations qui, dans tous les cas, sont la manière de louer la moins suspecte, et dans celui-ci seront sans doute la meilleure. Le début du poème en indique bien l'objet : on y voit tout de suite ce que c'est que cette *Maison*

des Champs, et à quelle classe d'hommes le poète s'adresse.

L'hiver a fui; la verdure nouvelle
 Déjà s'étend et couvre les buissons.
 Déjà le fleuve où j'ai vu des glaçons,
 D'une eau rapide entoure la nacelle,
 Et sur ses bords, où naissent les gazons,
 J'ai vu voler la première hirondelle.

Ah ! lorsqu'enfin le ciel sur nos climats
 Verse un jour pur et des nuits sans frimas,
 Qui n'aime à voir, vers son humble hermitage,
 L'ami des champs, en habit de voyage,
 S'acheminer, un Virgile à la main ?
 Comme, de l'œil abrégant le chemin,
 Il cherche à voir, au travers du feuillage,
 De son logis le faite encor lointain,
 Le toit, les murs et jusqu'à la fumée
 Qui, dans les airs, en colonne animée,
 Monte et se mêle au nuage flottant !
 Avec quel charme il écoute, il *entend*
 De son vieux chien la voix accoutumée,
 Et quels plaisirs lorsqu'enfin, de plus près,
 A ses regards la maison se découvre,
 Et qu'il *entend* de la porte qui s'ouvre,
 Crier les gonds depuis long-tems muets !

Ce petit poëme, de sa nature, n'est point susceptible d'analyse ; c'est une succession d'agréables tableaux qui n'ont point entre eux une liaison, un enchaînement nécessaire : la variété et les douces oppositions sont les seules lois d'après lesquelles les objets ont pris place. L'auteur lui-même a exprimé ceci par une image qui se rattache au sujet même de son poëme. Il suppose que le propriétaire de *la Maison des Champs*, surpris par un ami dans son petit domaine, veut lui montrer successivement toutes les parties qui le composent. « Il ne se » piquerait point sans doute dans cette revue, dit-il, de » suivre bien exactement les rapports d'analogie ou les » degrés d'importance. Il prendrait le premier sentier » qui s'offrirait à lui, et se laissant aller à ses molles sinuosités, jusqu'à ce qu'un autre sentier vînt détourner ses pas, il indiquerait à droite et à gauche les objets

P p 2

» placés sur son passage, sans s'embarasser de revenir
 » quelquefois sur les mêmes traces, et d'allonger un peu
 » son chemin. » Je supposerai à mon tour que je veux,
 en l'absence du maître, faire les honneurs de la maison
 et du jardin; et sans y mettre cette complaisance in-
 commode qu'en pareil cas tout propriétaire déploie, je
 ferai remarquer aux curieux quelques jolis sites qui
 leur donneront sûrement envie d'aller voir le reste eux-
 mêmes.

M. Campenon n'a pas accusé tout à fait juste, en di-
 sant qu'il avait sacrifié tous les morceaux de son poëme,
 où il était en concurrence avec M. Delille, et on lui saura
 certainement gré d'en avoir conservé quelques-uns. Ces
 sortes de luttes ne sont pas des combats à outrance; il
 ne faut pas de toute nécessité qu'un des deux champions
 succombe : ils peuvent rester debout tous deux avec
 honneur et se partager entre eux la victoire. M. Delille,
 dans ses *Jardins*, dessinés à grands frais pour les riches,
 a fait entrer de grandes fabriques, des ruines monumen-
 tales, telles qu'un vieux château fort et une antique
 abbaye. M. Campenon, qui ne peut conseiller à son pro-
 priétaire de renfermer des débris de vieux bâtimens
 dans un enclos de quelques arpens, dont le terrain sera
 plus convenablement occupé par des légumes, des fruits
 et même des fleurs, l'engage toutefois, si la mélancolie
 a pour lui des charmes, à établir de préférence sa mai-
 son des champs dans le voisinage d'un presbytère aban-
 donné ou d'une église de village à demi-détruite.

Ces débris même ont leurs enchantemens.
 Eh ! pourquoi fuir leur voisinage austère ?
 Cette maison qui fut un presbytère ;
 De ce vieux temple ouvert à tous les vents
 L'*humble* portique, aujourd'hui solitaire,
 Mais où jadis, aux jours du saint repos,
 L'*humble* habitant des campagnes voisines
 Venait prier ; cette église en ruines
 Dont le soleil enflamme les vitraux ;
 Son toit brisé, ces murs, ce cimetière,
 Où, vers le soir, délivré de tout soin,
 Quelque orphelin, sur une froide pierre,
 Apporte encor sa douleur sans témoin :

Vers ces objets quelle est l'âme opprimée
Qui, malgré soi, ne se sent pas poussée !
On songe alors à ses amis perdus ;
On se peint mieux leur image effacée ,
Et sans effroi , sur le tems qui n'est plus ,
Le souvenir ramène la pensée.

Le morceau de M. Delille et celui-ci ont chacun un caractère, un ton différent qu'ils ont reçus de la différence même du sujet et de la manière des deux poètes. Il ne s'agit point de les balancer et de choisir entre eux ; il faut les goûter l'un et l'autre, si tous deux sont bien amenés, bien placés et bien exécutés.

M. Delille, dans de pompeux alexandrins, a deux fois prodigué les trésors de sa brillante palette et les prestiges de sa touche spirituelle, pour faire le portrait du coq, qu'avaient déjà peint avant lui, de couleurs très-vives et très-heureuses, Colardeau et sur-tout Rosset, à qui Ange Politien et Vanière avaient fourni, dans la langue de Virgile, de beaux traits qu'ils surent bien imiter. Venant après eux tous, M. Campenon, dans le mètre plus modeste du vers décasyllabe, a su trouver encore de nouveaux traits et de nouvelles couleurs pour peindre ce noble oiseau, dont les combats sont un fort beau spectacle et les amours un fort doux produit, et qui, par cette double raison, ne pouvait manquer d'orner de sa présence la *Maison des Champs*.

Je placerais, par un contraste heureux,
Le coq si fier près du pigeon timide.
Amant jaloux et monarque intrépide,
Si d'un rival l'aspect frappait ses yeux ,
Vous le verriez , athlète furieux ,
Lui déclarer une guerre sanglante.
Tout son cortège, en une morne attente,
De ce combat inquiet spectateur,
Attend encor sa haine et sa valeur.
Triomphe-t-il ? Dieu ! quel transport éclate ,
Il fait flotter son casque d'écarlate ;
D'un rouge obscur son œil s'est coloré ;
Son bec sanglant proclame sa victoire ;
Je vois s'enfler son plumage doré,
Et chaque plume a tressailli de gloire.

On a fait abus de la description, genre froid et facile, où la médiocrité a obtenu assez de succès pour en dégouter le vrai talent. Nous avons vu des poèmes, sans plan, sans tissu, sans aucun but instructif, où l'on avait mis en rimes la prose des botanistes et décrit minutieusement tous les phénomènes de la floraison et de la fructification. Le port des plantes, la découpeure et la disposition de leurs feuilles, la forme et la couleur de leurs fruits; voilà ce que de prétendus poètes nous peignaient avec une exactitude digne de Linnée ou de Jussieu. La sévérité des critiques et sur-tout l'ennui des lecteurs ont promptement fait justice de ces insipides productions; mais comme il arrive presque toujours qu'un excès n'est détruit et remplacé que par un autre, le genre descriptif, trop goûté d'abord, est tombé dans un trop grand décri peut-être; du moins l'on paraît trop disposé à proscrire sans examen tous les ouvrages soupçonnés d'appartenir à ce genre disgracié. Les *Géorgiques* et les *Jardins*, s'ils paraissaient aujourd'hui pour la première fois, auraient quelque peine à trouver grâce devant des juges si fortement prévenus. M. Camperon me semble avoir défini judicieusement l'usage et l'abus de la description. « Ce qui n'est qu'un moyen, » dit-il, « ne doit pas être une fin, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas décrire sans ces- » décrire et sans autre but que d'entasser dans un poème » des peintures minutieuses de tous les phénomènes et » de tous les produits de la nature ou des arts. Il faut » que ces peintures, sagement distribuées, n'aient pas » seulement le stérile mérite de la difficulté vaincue, » qu'elles se lient à quelque objet d'instruction, qu'il » s'y mêle d'utiles préceptes, quelquefois des traits de » morale ou de sentiment, etc. » Cette doctrine est sage, et celui qui la professe, l'a mise fidèlement en pratique. Je pourrais citer dix endroits de son ouvrage, où la description et le précepte sont fondus ensemble et forment un tout vraiment poétique. Je me bornerai à ce passage sur le moyen qu'il convient d'employer pour écarter les moineaux d'un verger.

Il est pourtant une ruse en usage
Qui loin des fruits dans leur maturité

Chasse par fois ce voleur effronté.
 Eprouvez-la ; qu'au travers du feuillage
 Un long fantôme , habillé de lambeaux ,
 Lève la tête , et du sein des rameaux ,
 De vos vergers sentinelle assidue ,
 Tout à l'entour semble porter la vue.
 Trompé d'abord par ce faux surveillant ,
 L'oiseau s'abstient d'un larcin difficile ;
 Mais l'erreur cesse , et bientôt , moins tremblant ,
 Vous le verrez frapper d'un bec agile
 Le fruit que garde un géant immobile ,
 Puis revenir , et , vainqueur insolent ,
 S'aller percher sur le spectre inutile.

Dans le genre purement didactique ou même moral ,
 le poète habile se fait également reconnaître à cette élégante précision , à cette heureuse propriété de termes qui ennoblissent l'expression des maximes vulgaires , et sur-tout à cette teinte de sentiment qui en adoucit la sévérité.

Je ne vois point , autour de vingt châteaux ,
 S'étendre au loin vos domaines superbes ;
 Un pâtre seul peut garder vos troupeaux ;
 Un jour suffit à moissonner vos gerbes ;
 C'en est assez. Dieu mit sous votre main
 Deux grands trésors , l'ordre et l'économie.
 On les augmente , en y puisant sans fin.
 Voilà les biens où le sage se fie.
 Il sait qu'aux champs soi-même il faut tout voir ;
 Que chaque jour , chaque matin , chaque heure
 Donne une tâche et prescrit un devoir ;
 Que le tems suit , que son emploi dementie ,
 Et que les jeux , les fêtes , le repos ,
 Pour mieux nous plaire , ont besoin des travaux.

Ce qui domine dans le poëme de *la Maison des Champs* , ce qui permet à l'auteur de lutter peut-être avec avantage contre ceux de nos meilleurs poètes qui ont célébré comme lui les charmes de la campagne , c'est un sentiment vrai , une peinture fidèle des objets et des impressions qu'ils produisent. Il n'a point pris pour modèle cette nature de convention que nos paysagistes en vers répètent sans cesse dans leurs tableaux si brillamment colorés , dont les principales teintes, emprun-

tées à Virgile ou à Théocrite, et souvent gâtées par une enluminure moderne, n'offrent à des yeux français que l'image défigurée des sites et du ciel de l'Italie et de la Sicile. Il a peint la nature elle-même, et il a peint celle de nos climats : c'est le sol, c'est l'atmosphère, ce sont les bois, les eaux, les productions de notre patrie ; ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, nous l'avons vu, nous l'avons senti nous-mêmes ; et ses descriptions toujours exactes sans sécheresse, plairont aux lecteurs à proportion du charme que la présence même des objets leur aura fait éprouver. Je ne crois point en avoir trop dit, et je consens à voir taxer tous mes éloges d'exagération, si le seul morceau que je vais citer encore, ne les justifie pas complètement.

Mais le soir même offre encor des tableaux
 D'un ton plus frais, d'un plus doux caractère :
 Ce paysage éteint dans l'atmosphère ;
 L'ombre du soir qui descend des coteaux,
 L'odeur des prés ; la moiteur du feuillage ;
 Le chant lointain des pâtres du village,
 De l'abreuvoir ramenant les troupeaux,
 Le bord des lacs, des sources, des ruisseaux,
 Couvert d'enfans qui vont, en troupe agile,
 Plonger dans l'eau la cruche aux flancs d'argile ;
 Tous ces aspects, confusément épars,
 Du solitaire attachent les regards ;
 Ces vieux récits de la mythologie
 De rois pasteurs, de bergers d'Arcadie,
 Tout l'âge d'or par Homère enfanté,
 Renait soudain à l'esprit enchanté ;
 Et si de loin une humble métairie
 Offre à mes yeux sur la campagne errans,
 Ses volets verts, ses vergers odorans,
 Ses ruisseaux purs, et déploie à la vue
 De quatre arpens la fertile étendue,
 Je porte envie à l'heureux possesseur,
 D'Alcinous agreste imitateur ;
 De son bonheur mille images charmantes,
 Illusives sans cesse renaissantes,
 Errent en foule autour du cœur ému ;
 Il vit, me dis-je, où son père a vécu ;
 Là, son hymen est exempt de querelle,
 Son ami sûr, son épouse fidelle,

Son enfant croît en vigueur, en vertu,
 Et, sans nul art, la mère de famille
 Est jeune encore aux noces de sa fille.

Je crois que l'on pourrait défier l'homme le plus sévère et, si je l'ose dire ainsi, le plus janséniste en matière de goût, de découvrir dans tout ce petit poème une seule trace de manière et d'affectation; la grâce n'y dégénère jamais en mignardise, ni l'esprit en subtilité. On pourrait y reprendre seulement quelques négligences, telles que des mots trop prodigués ou répétés à trop peu de distance. Il y a des sujets où ces répétitions sont très-difficiles à éviter : quel est le poème sur la campagne où les mots *frais*, *pur* et *doux* ne se rencontrent pas à chaque page? Il ne faut pas toutefois s'en faire un trop grand scrupule. Pascal a dit : « Quand » dans un discours on trouve des mots répétés, et qu'es- » sayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on » gâterait le discours, il faut les laisser; c'en est la » marque, et *c'est la part de l'envie* qui est aveugle, et » qui ne sait pas que cette répétition n'est pas fautive en » cet endroit; car il n'y a pas de règle générale. » Que M. Campenon, suivant le conseil de Pascal, laisse donc à l'envie sa part, s'il ne peut varier les expressions trop répétées, qu'aux dépens de la propriété et de l'effet.

Le poème est suivi de notes assez nombreuses, dont plusieurs ne sont pas d'une utilité frappante. Il n'en est cependant point qui n'offre quelque citation agréable ou curieuse; d'ailleurs elles ne consistent pas toutes, il s'en faut, en pages de vers et de prose prises çà et là dans les ouvrages des autres; ce sont souvent des morceaux de la façon de l'auteur et originaux comme le poème lui-même, puisqu'ils en faisaient partie, lorsqu'il avait quatre chants au lieu d'un seul. De telles notes valent le texte, et ne ressemblent en rien à ce fatras de passages étrangers dont tout petit poème aujourd'hui marche escorté, qui ne se rattachent à l'ouvrage que par des fils d'une finesse ou, si l'on veut, d'une grossièreté risible, et qui ne sont qu'un moyen peu délicat de faire payer fort cher au public la petite peine qu'on a prise d'ouvrir des volumes et d'en copier des pages. AUGER.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

DAS GOLDNE A B C FÜR HERRN UND DAMEN, IN UND AUSSER DER EHE. — Berlin, bey Hayn.

L'alphabet d'or pour les hommes et les femmes, mariés ou célibataires. — Berlin, chez Hayn.

CE simple volume représente à lui seul plusieurs rayons de la plus riche bibliothèque; c'est l'abrégé, ou plutôt l'essence de tout ce qu'ont jamais écrit et pensé les plus profonds moralistes des tems anciens et modernes. C'est bien plus encore ! L'auteur, ne se bornant pas à une théorie stérile, a fait l'application de tous les grands préceptes à chacune des circonstances les plus importantes, ou à chacun des plus frivoles détails de la vie humaine. Voulez-vous purger votre âme de toutes les passions qui l'attachent à la terre ? Voulez-vous atteindre à la perfection des Socrate, des Marc-Aurèle et des Epictète ? prenez l'Alphabet d'or. Avez-vous une fille à marier ou une femme à mettre à la raison ? prenez encore l'Alphabet. Enfin, ne s'agirait-il que de l'ordonnance d'un repas ou du choix d'un habit ? ne prenez point d'autre conseil que de notre Alphabet : il répond à tout.

Plus d'un lecteur voudrait déjà savoir d'où vient à un si bel ouvrage l'humble nom d'A B C : c'est de ce que les matières y sont classées par ordre alphabétique. Quant à la pompeuse qualification que l'auteur lui a donnée, qui pourrait-elle surprendre ? fut-il jamais un livre plus réellement digne d'être appelé un livre d'or ?

Destiné à la régénération totale, ou au perfectionnement de l'espèce humaine, c'est néanmoins pour une certaine classe d'individus qu'il a été composé. C'est celle de ces gens qui, selon l'expression de l'auteur, *moralement* malades ou perclus, ont besoin de s'appuyer sur une béquille pour cheminer dans la route de la vertu. C'est la classe, en un mot, de ces êtres qui, plus richement dotés des biens périssables de ce monde que des trésors de l'âme, sont trop heureux de trouver un

guide qui les conduise, sans les fatiguer, à la félicité suprême. Les préceptes contenus dans cet inappréciable volume, ont un caractère si habilement saisi, entre l'excessive rigueur et la trop grande indulgence, qu'ils arrivent sans peine au cœur le plus endurci.

Il est même plus d'un endroit où l'on voit que l'auteur a pris un soin extrême de bien emmieller les bords du vase; ce sont tous ceux où il s'adresse particulièrement au beau sexe. Les Français qui croient que les Allemands leur sont inférieurs en galanterie, seront promptement détrompés en lisant quelques pages de l'Alphabet d'or. On y apprend aux belles quel est le pouvoir de leurs charmes; on y enseigne aux laides l'art si difficile de réparer les torts de la nature à leur égard. On y révèle, en un mot, à tout être féminin la secrète tactique qu'il doit employer pour contrebalancer la supériorité de moyens, dont le destin trop partial a favorisé l'espèce masculine.

Les hommes sont, avec justice, traités moins complaisamment. Le réformateur impitoyable ne s'abaisse point à user de détours envers eux, à semer de fleurs la morale qu'il leur prêche; il commande impérieusement, il menace, il tonne. Il faut convenir néanmoins, qu'il fait leur part très-belle dans l'état de mariage; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur l'exhortation qu'il adresse aux dames, dans le chapitre intitulé : *Bagatelles (Kleinigkeiten)*.

« Une tendre et fidelle épouse écoute avec intérêt les
» projets conçus par l'ambition de son mari; elle le
» ramène avec adresse sur des objets dont il aime à
» s'entretenir; quelquefois même, elle s'informe délicatement des affaires qui l'occupent; elle témoigne
» de la considération pour son état, de l'estime pour
» ses talens, de la vénération pour sa probité. Cependant, qu'elle ne prétende pas tout savoir! bien plus,
» qu'elle apprenne à fermer prudemment les yeux sur
» l'infidélité passagère de son mari, si un regard involontaire la lui a fait découvrir! Qu'elle redouble d'attention, qu'elle cherche à prévenir ses désirs les plus
» légers, à couvrir sa table des mets qui flattent le plus
» son goût! Mais, s'il venait à éprouver l'atteinte de

» quelque maladie, c'est alors qu'elle doit se sacrifier,
 » tout doit lui devenir possible pour sauver cette pre-
 » mière moitié d'elle-même. »

Dans ce chapitre, si modestement nommé *bagatelles*, l'auteur aborde des questions du plus haut intérêt, et soulève le voile qui couvre les mystères les plus délicats; son style devient tout à coup figuré, poétique, et même amphigourique :

« Souffrez, Mesdames, leur dit-il, que je vous donne
 » ici la plus importante de toutes mes leçons. Mais,
 » non ! n'en prenez que de la colombe elle-même.
 » Sachez, comme elle, vous rendre toujours nouvelles
 » aux yeux du compagnon de vos destinées ; rallumez
 » sans cesse dans son sein la flamme active qui dévorait
 » l'amant ; et, sans jamais irriter l'orgueil de l'époux,
 » faites néanmoins qu'il ait encore plus de plaisir à de-
 » mander qu'à recevoir.

» Mais pourquoi m'égarer, sur les pas de la volupté,
 » dans les bosquets de Paphos ? Pourquoi suivre l'oiseau
 » de Vénus dans les airs ? Deux vertus bien terrestres,
 » bien simples, peuvent par vous devenir des arts ma-
 » giques ; l'une est l'ordre, et l'autre est la *propreté*.
 » Qu'elles vous escortent sans cesse, et que ces deux
 » brillans soleils, embellissant de leurs rayons enchan-
 » teurs votre boudoir et votre alcove, les transforment
 » en temples resplendissans, dont le mortel même qui
 » règne sur votre âme, ne puisse approcher sans
 » éprouver un frémissement religieux, et bientôt un
 » délire extatique ! »

L'auteur a pris un vol moins sublime pour endoc-
 triner les vieilles filles, auxquelles il consacre un
 chapitre particulier ; il est fort court, à la vérité, car
 il se borne à peu près à les renvoyer au chapitre
Patience.

Il nous serait facile de prouver que chacun de nous
 peut trouver son chapitre, ou du moins son article
 dans ce précieux Alphabet. Heureux ceux qui sauront
 y lire !

— *Friedrich der zweyte, koenig von Preussen; über seine person und privat-leben. — Berlin, bey Oehningke.*

Frédéric II, roi de Prusse, considéré dans sa personne et sa vie privée. — Berlin, chez Oehningke.

DEPUIS la mort de ce grand prince, il a été publié une si prodigieuse multitude d'écrits sur son règne ou sa personne, qu'il semble à peu près impossible de fournir quelque aliment nouveau, dans ce genre, à la curiosité publique. Le petit volume qui vient de paraître à Berlin mériterait donc à peine d'être remarqué, s'il n'avait pour auteur un homme qui, pendant les vingt dernières années de Frédéric II, ne s'est, pour ainsi dire, pas éloigné un seul instant d'auprès de lui. C'est le conseiller privé *Schoening*, ci-devant housard de la chambre (*kammer-husar*). On sait que, par la nature de ce service, ceux qui en étaient chargés acquéraient près du monarque une sorte d'intimité et de familiarité, que les plus grands personnages de la cour se fussent vainement efforcés d'obtenir.

Au reste, l'ouvrage de M. *Schoening*, quoiqu'il y parle toujours comme témoin oculaire et auriculaire, a moins pour but de faire connaître quelques particularités nouvelles relatives au maître qu'il a si long-temps servi, que de réfuter plusieurs anecdotes ou assertions, hasardées par divers biographes de Frédéric.

Par exemple : « il est faux que le roi fit fermer les portes de son cabinet au verrou, lorsqu'il y tenait son conseil ; il est même arrivé souvent qu'elles sont restées ouvertes pendant toute la séance. »

« On a ridiculement exagéré l'intempérance et même la gourmandise de Frédéric II ; jamais il n'a fait, comme on l'a dit, un usage immodéré des épices pour exciter son appétit. On n'aurait pu lui reprocher qu'un défaut de soin dans le choix des mets, ce dont il résultait d'assez fréquentes indispositions. »

« Sa manie de tabatières est connue ; mais où a-t-on été prendre que ses boîtes et bijoux montaient à 4 ou 5 millions de rixdales (16 à 20 millions tournois) ? On a trouvé, il est vrai, à sa mort, 130 tabatières ; mais il

n'y en avait pas une qui eût coûté plus de 10,000 écus, et beaucoup ne valaient pas le quart de cette somme. Il n'avait que très-peu de bagues, et deux montres assez simples, »

Le respect religieux des Prussiens pour la mémoire de leur héros leur fait attacher un grand prix aux plus petits détails de sa vie privée.

M. Schoening trouve très-mauvais que l'on ait imprimé que lorsque Frédéric II sonnait, avant de se lever, ses valets de pied de service lui apportaient du vin de Bourgogne. Le roi, dit-il, pendant vingt ans que j'ai passés auprès de lui, n'a pas bu une seule fois dans son lit; d'ailleurs, il n'aimait pas beaucoup le vin de Bourgogne. Quant au vin du Rhin, si chéri de sa nation, il avait coutume de dire, que c'était *un avant-goût de la pendaison*. Il croyait que c'était à ce vin qu'il devait imputer sa goutte.

Il est faux que le roi ait fait retourner ses habits, mais il est vrai qu'il y faisait mettre des pièces.

Les lecteurs qui s'attachent aux observations plus graves, trouveront, dans ce petit ouvrage, des aperçus intéressans sur les opinions religieuses de Frédéric-le-Grand, sur son faible pour la noblesse, sur sa prévention contre la littérature et contre les lettrés de l'Allemagne, etc.

L. S.

Essai sur l'histoire de la poésie espagnole.

(1^{er} Article. — Des premiers poètes espagnols jusques à Juan de Mena.)

Sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, la langue et la littérature espagnoles furent cultivées en France avec un grand succès. Deux alliances consécutives de nos rois avec des princesses de cette nation, rendirent cette langue d'un usage presque général. Anne d'Autriche en établit des chaires dans plusieurs universités, et les plus grands génies du dix-septième siècle ne dédaignèrent pas de puiser dans les auteurs espagnols les sujets de plusieurs de leurs chefs-d'œuvres.

L'avènement de Philippe V au trône d'Espagne, qui

aurait dû être pour cette langue une nouvelle occasion de s'établir en France , fut au contraire ce qui la fit tomber chez nous dans un oubli presque total. La mé-sintelligence continuelle qui régna entre ce prince et le régent détruisit cette alliance que Louis XIV avait formée si péniblement et à si grands frais, et rendit plus que jamais les Pyrénées une barrière insurmontable entre les deux royaumes.

Les affections de la France se tournèrent vers l'Angleterre. La liaison du régent avec Stairs, son alliance avec Georges I^{er}, l'influence du cardinal de Fleury gouverné toute sa vie par les Walpole, et plus que tout cela peut être le voyage de Voltaire à Londres, nous firent porter nos regards sur une littérature absolument inconnue pour nous, et dès-lors Shakespéar, Milton et Pope firent oublier entièrement Lopez de Vega, Exilla et Cervantes.

J'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt, dans un moment où les événemens politiques viennent de jeter les bases d'une nouvelle alliance avec l'Espagne; de présenter un tableau rapide de l'histoire de la poésie chez les Espagnols. J'ai puisé dans les meilleures sources, et il me suffira de citer M. *Quintana*, qui jouit en Espagne de la réputation justement méritée d'un savant profond, d'un littérateur du premier ordre et d'un poëte distingué.

On a vu quelques nations favorisées passer avec rapidité de la faiblesse des premiers essais à la force des plus sublimes conceptions poétiques. En Grèce, par exemple, le génie de la poésie a compté à peine quelques années d'enfance et s'est élevé d'un seul essor jusques aux immortels poëmes d'Homère; il en fut ainsi dans l'Italie moderne, où l'on vit, du milieu de la nuit des siècles de barbarie le Dante et Pétrarque faire luire sur leur patrie l'aurore des arts et du goût. D'autres nations moins heureuses, et l'Espagne est de ce nombre, ont lutté pendant des siècles entiers contre les ténèbres de l'ignorance.

C'est vers le milieu du douzième siècle que parut le poëme du *Cid*, le premier ouvrage connu dans la littérature espagnole. Si l'on considère ce poëme sous le rap-

port du choix du sujet, il présente des beautés qui le classent dans un rang distingué. Peu de héros ont en effet montré un plus beau caractère que *Rodrigo de Vivar*, surnommé le *Cid*. Sa gloire, qui éclipsa celle de tous les rois de son tems, est parvenue jusqu'à nous au milieu des fables que l'admiration ignorante a accumulées sur son histoire; elle est célébrée en Espagne par des poèmes, des tragédies, des comédies et des chansons populaires.

Il était presque impossible de rencontrer à cette époque un écrivain qui pût s'élever à la dignité de l'épopée, avec une langue informe jusqu'alors dans ses terminaisons, vicieuse dans sa construction, dénuée de toute harmonie et qui ne s'est débarrassée que long-tems après des entraves que l'invasion des Barbares avait mises à son perfectionnement, pour s'élever enfin à la majesté des écrits de *Garcilazo*, *Hererera*, *Rioja*, *Cervantes* et *Mariana*. La poésie, sans mesure certaine et sans rimes déterminées, ne présentait qu'une période poétique remplie de pléonasmes vicieux, et de puérités ridicules. On ignore absolument en Espagne quel fut l'auteur de ce premier essai poétique, où l'on remarque, pour le tems, quelque mérite d'intentions épiques, soit dans l'invention, soit dans les pensées, soit enfin dans le choix des expressions.

Dans le siècle suivant florissaient deux écrivains, chez lesquels on commence à découvrir quelques-uns des progrès de la langue et de la versification; l'un et l'autre laissent apercevoir plus de douceur, plus de liaison et des formes plus arrêtées. Les poèmes sacrés de *Don Gonsalo de Berceo* et celui d'Alexandre, de *Juan Lorenzo*, joignent à une marche moins pénible quelques détails plus brillans que le poème du *Cid*. La différence entre ces deux auteurs, c'est que *Berceo*, par la nature de ses sujets, qui ne sont pour la plupart que des légendes de saints, si l'on en excepte quelques narrations et quelques pensées morales, n'offre que peu d'imagination, de variété et de connaissance; *Lorenzo*, au contraire, a plus d'élévation et laisse entrevoir une grande instruction en histoire, en mythologie, en philosophie.

losophie et en morale, ce qui rend son ouvrage un des plus intéressans de cette époque.

Alphonse X régnait alors en Castille; ce prince, à qui la fortune, pour compléter sa gloire, aurait dû donner des fils plus soumis et des sujets moins barbares, sut réunir aux vœux paternelles et bienfaisantes du législateur les combinaisons profondes d'un habile mathématicien, le calcul et les connaissances de l'historien et les lauriers du poète. C'est à lui que l'on doit d'avoir le premier honoré la langue de sa patrie, en ordonnant que les actes publics, jusqu'alors écrits en latin, le seraient désormais en espagnol. *Ortiz de Zuniga* a rassemblé dans ses *Annales de Séville* quelques fragmens des ouvrages de ce prince. On y trouve un poème sur la pierre philosophale, intitulé *El Tezoro*, et un Recueil de cantiques en dialecte gallicien. C'est lui qui a le premier fait usage des rimes croisées, espèce de poésie à laquelle on a donné le nom de *coplas de arte mayor*.

Si l'impulsion donnée aux lettres par ce prince eût été suivie par ses successeurs, la littérature espagnole compterait des richesses plus considérables; mais l'élan barbare de cette époque ne permettait pas qu'un pareil exemple fût imité. Les dernières années de la vie d'*Alphonse* furent troublées par la désobéissance et la révolte; et sous le règne orageux de *Don Pedre*, les Castillans ne paraissaient avoir une âme que pour se haïr, et des forces que pour s'exterminer.

Il était difficile que le chant des Muses se fît entendre au milieu des cris de la guerre civile; aussi ne compte-t-on pendant cette époque qu'un petit nombre de poètes. *Juan de Ruiz*, archi-prêtre de Hida; l'infant *Don Manuel*, auteur du *Comte Lucanor*; le juif *Don Santo* et *Ayala* le chroniqueur, sont les seuls dont les noms nous soient parvenus. Les vers de ces auteurs ont été perdus pour la plupart, et ceux qui existent encore sont inédits; ceux de *Juan de Ruiz* seulement ont été publiés, et ils se trouvent par hasard les plus dignes d'être connus.

Le sujet de ses poésies est l'histoire de ses amours, entremêlées d'apologues, d'allégories, de contes, de satires, de proverbes et de quelques épisodes pieux. Cet auteur

Qq

est fort supérieur à ses devanciers, et parmi ses successeurs bien peu l'ont surpassé pour la richesse de l'imagination, pour la vivacité de l'esprit et pour la fécondité des saillies; s'il avait su choisir une mesure de vers plus déterminée, et s'il avait écrit d'un style moins dur, ses ouvrages seraient un des monumens les plus précieux du moyen âge.

Don Thomas Antonio Sanchez a publié les Œuvres de presque tous les auteurs dont je viens de parler, et il les a enrichies d'excellentes notices sur chacun d'eux, ainsi que de notes très-curieuses propres à faciliter l'intelligence du texte. On admire cette collection comme une suite d'armures antiques dans un arsenal; elle est devenue un sujet d'observation pour les savans, de conjectures pour les grammairiens et de méditations pour le philosophe; mais le poète, sans perdre son tems à l'étudier, la contemple avec respect comme le berceau de sa langue et de l'art qu'il cultive. J. T.

(*La suite à l'un des numéros prochain.*)

VARIÉTÉS.

LE Gouvernement a donné l'ordre de restaurer un des plus beaux monumens que les Romains aient construits dans les Gaules, et un des mieux conservés jusqu'ici, les *Arènes de Nîmes*. Toutes les maisons gothiques que l'ignorance ou la cupidité avaient élevées dans l'intérieur de ce monument précieux, seront démolies sans délai, ainsi que celles qui en obstruent les issues extérieures et en masquent la vue. L'Empereur, aux yeux de qui rien de tout ce qui est grand ne peut échapper, et qui, au milieu des soins d'une guerre opiniâtre qu'a excitée contre lui la haine de l'Angleterre et la mauvaise foi de l'Autriche, s'occupe constamment des arts, de l'industrie et de toutes les améliorations de son Empire, a ordonné cette opération, dont les frais, qui s'élèveront, dit-on, à 200,000 francs, seront par tiers, aux charges de l'Etat, du département et de la ville.

— La première classe de l'Institut royal de Hollande s'est agrégé, en qualité d'associés étrangers, MM. J. Banks, d'Angleterre; C.-L. Berthollet, de France; N.-J. Jacquin, d'Autriche; T. Jefferson, d'Amérique; P.-S. Pallas, de Russie;

P.-S. Laplace, de France; A. Volta, d'Italie; J.-G. Walter, de Berlin.

CHRONIQUE DE PARIS.

Disons-nous quelque chose d'un nouveau drame qui vient d'être représenté *avec succès* sur le théâtre de l'Impératrice (Odéon)? En faire l'éloge serait contre nos principes; le genre est proscrit par tous les amis de la bonne comédie, par tous les véritables hommes de lettres. Blâmer le public d'avoir pluré, d'avoir applaudi, ce serait une injustice, et d'ailleurs ne croyons pas que nos droits, comme journalistes, s'étendent jusque-là.

Contentons-nous d'observer que M. Aude, auteur de *Monval et Sophie*, a eu l'art de faire oublier à de nombreux spectateurs toutes les invraisemblances sur lesquelles pose la fable de son drame; qu'il y a souvent dans sa pièce de l'intérêt, de la chaleur; qu'elle est écrite en vers, et plus correctement que ne le sont ordinairement les ouvrages de ce genre.

A propos de spectacles, nous devons relever une grave erreur qui nous est échappée dans notre dernier Numéro. Nous avons annoncé comme ayant déjà joui des honneurs de la représentation, un mélodrame nouveau, qui a pour titre, *le Prince de la Neva*. Un journaliste, qui sait beaucoup mieux que nous ce qui se passe sur les treize Boulevards, nous apprend que cette pièce n'est encore qu'en répétition.

L'été est pour la librairie, comme pour les spectacles, *la saison morte*. Cependant, s'il ne paraît pas d'ouvrages nouveaux très-importans, les grandes en reprises se continuent. Par exemple, on voit toujours paraître à des époques très-rapprochées, des livraisons du *Musée Napoléon*, par MM. Robillard-Péronville et Laurent; des *Liliacées*, par M. Redouté; des *Arbres et Arbustes que l'on cultive en pleine terre*, par Duhamel, publiés par Etienne Michel; des *Peintures des Vases antiques*, par MM. Millin, Cénér et Maisonneuve; des *Hindoux*, par M. Solvyns, etc., etc. Tous ces ouvrages font honneur aux artistes français.

Parmi les ouvrages importans dont la publication sera, dit-on, assez prochaine, on annonce deux *Nouveaux Dictionnaires historiques* plus complets que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. La rédaction en est confiée à un

grand nombre de savans et gens de lettres estimables , parmi lesquels il y a plusieurs membres de l'Institut.

La perte de l'historien *Muller*, mort tout récemment à Cassel, dans un âge peu avancé, a été vivement sentie par les hommes de lettres de tous les pays. Sa belle histoire des Suisses avait été admirée à Paris comme en Allemagne. Son talent était encore dans toute sa force , et les lettres pouvaient, ainsi que l'administration publique du royaume de Westphalie , dans laquelle il occupait une place éminente, en espérer de nouveaux services. Nous donnerons une Notice plus étendue sur sa vie et ses ouvrages (1).

(1) Nous avons sous les yeux une lettre que M. Muller a écrite, tout récemment, à M. Langlès , de l'Institut. Le fragment que nous en allons citer , donnera une idée de son caractère et de ses travaux , à l'instant où la mort est venue le surprendre : l'auteur n'étant pas français , son style ne doit point être jugé rigoureusement.

«Ce serait une entreprise digne du grand homme qui achève tant de choses qu'on croyait impossibles, de faire présent au monde littéraire, d'un recueil : *Scriptorum orientalium de rebus orientalibus*, aussi vaste , aussi bien ordonné , aussi judicieux que ceux de Muratori et de la Congrégation de Saint-Maur. Une Société de jeunes savans sous vos auspices , achèverait un tel ouvrage en peu d'années. Ce serait-là *Patefactus oriens* , et un monument auquel ni l'Angleterre , ni aucune autre nation n'aurait rien à comparer. La traduction mettrait tout le monde à portée de cette source d'instruction nouvelle. En peu d'années on connaîtrait tous les tems de cette intéressante partie de la terre , comme on connaît l'histoire d'Allemagne. Les trésors de l'Escurial , réunis à ceux de la Bibliothèque impériale de Paris , y mettraient un degré de perfection , qu'il était autrefois impossible d'atteindre.

» Ajoutez les travaux sur les manuscrits d'Herculanum , et la vraisemblance d'y trouver quelques bons auteurs , et nous conviendrons que les lettres auraient leur bonne part des triomphes du nouveau César.

« J'ai publié la première partie du cinquième volume de l'*Histoire des Suisses*, parce que je désespère de faire la seconde. Je suis tellement surchargé d'affaires courantes , que je ne peux qu'avec peine me sauver deux heures avant mon coucher pour lire un peu ; il m'est impossible de composer.... Je n'ai pas même pu revoir ce dernier ouvrage ; je crains qu'il n'y ait bien des imperfections. Beaucoup de détails , comme

SOCIÉTÉS SAVANTES.

LA Société d'agriculture, des sciences et des arts, du département de la Haute-Vienne, séant à Limoges, présidée par M. Texier-Olivier, préfet du département, membre de la Légion d'honneur, a décerné, dans sa séance publique du 24 mai dernier, le prix d'éloquence, à M. Gédéon Genty-de-la-Borderie, bachelier en droit, fils de M. Genty-de-la-Borderie, président du tribunal de Bellac, pour le discours qu'il a composé sur Vergniaud, membre de la Convention, né à Limoges.

La Société propose au concours pour l'année 1810, les prix suivans :

Pour la classe des sciences physiques, etc., *premier prix*. — Etablir, par un Mémoire, quels sont les vices qui s'opposent le plus à la prospérité de l'agriculture dans le département de la Haute-Vienne, et quels, seraient les moyens d'y remédier ?

Si entr'autres moyens d'amélioration on adoptait les prairies artificielles, il serait bon d'examiner si notre sol ne fournirait pas spontanément quelques plantes, sur-tout légumineuses, appropriées à la nourriture d'hiver des bêtes à laine, et dont on pourrait composer une partie de ces prairies.

Second prix. — Des hommes exerçant différentes professions émigrent périodiquement, chaque année, de plusieurs cantons de la Haute-Vienne, et portent ailleurs leur industrie. Ils rentrent ensuite avec des bénéfices plus ou moins considérables pour parcourir de nouveau le même cercle de départ et de retour, jusqu'à une certaine époque de leur vie.

Ces émigrations sont-elles avantageuses ou nuisibles à notre départe-

l'histoire des Républiques en présente, supportables à ceux qui aiment les anciens; d'ailleurs bien des choses et des faits.

Samota à nostris moribus sejuncta quæ longè.

» Nos établissemens littéraires se sont soutenus cette année; mais les universités, dotées d'anciens fonds de couvent, ont perdu tout au moment où ces fonds ont été qualifiés de domaines. Ils pèsent donc pour plus d'un demi-million sur le trésor public, sans les lycées, sans les écoles primaires. Je prévois la triste nécessité des réductions, des suppressions. Les districts qui en ont vécu et tant de familles s'en lamentent d'avance; et moi,.... J'aimerais mieux mettre mon nom à la tête de quelque ouvrage, qu'au bas d'une lettre qui leur annoncera leur anéantissement.—N'en parlons plus. D'ailleurs je me porte encore assez bien, et je me réjouis de tout ce qu'on fait chez vous, des vastes plans, des grandes conceptions, des moyens analogues et des succès toujours renouvelés! — etc. »

J. MULLER, *Conseiller-d'Etat,*
Directeur général de l'Instruction publique.

ment, sous les rapports de la population, de la morale, de l'agriculture et des arts?

Chacun de ces deux prix sera une médaille d'or.

Ces questions ont été déjà mises au concours pour les années 1808 et 1809, mais elles n'ont pas été résolues encore d'une manière satisfaisante.

Pour la classe de littérature, etc., la Société décernera une médaille d'or à la meilleure pièce de vers, dont l'auteur choisira le sujet, mais qui ne pourra avoir moins de cent vers.

Idem, à l'éloge d'un homme célèbre, militaire, jurisconsulte ou littérateur, né dans l'étendue de la sénatorerie de Limoges.

La Société n'indique pas le sujet des discours, quoique la perte de MM. Cabanis et Ventenat, membres de l'Institut national, et ce dernier, associé correspondant de la Société, fournissent matière à de justes éloges.

La Société d'agriculture du département de l'Escaut voulant encourager l'étude de la botanique, la culture des plantes indigènes et la multiplication des bons arbres fruitiers, a résolu, dans sa dernière séance publique, d'accorder trois médailles d'argent, savoir :

1°. A celui qui, né dans ce département, possédera tous les principes de botanique établis dans la *Philosophia Botanica* de Linnæus, et répondra d'une manière satisfaisante à toutes les questions qui lui seront faites à ce sujet;

2°. A celui qui aura rassemblé dans un herbier le plus grand nombre de plantes indigènes du département de l'Escaut, avec leurs noms génériques et spécifiques, et la désignation des lieux où elles croissent naturellement;

3°. Au marchand pépiniériste qui aura formé à Gand, ou dans les environs de cette ville, la pépinière la mieux tenue et la plus riche en bonnes espèces d'arbres fruitiers.

ACADÉMIES ÉTRANGÈRES.

Société royale des Sciences de Göttingue.

Le 10 novembre 1808, cette Société a célébré la cinquantième fête anniversaire de sa fondation.

M. Heeren a ouvert la séance par la lecture d'un *Mémoire sur les Ruines de Persépolis*.

Ensuite M. Heyne a lu un rapport sur les travaux de la Société dans le cours de l'an 1807 à 1808. Il en résulte que la Société a perdu par la mort M. Wrisberg, membre ordinaire, et MM. de Lalande, J.-F. Lorenz et C.-S. Zichen, membres correspondants.

Ont été reçus membres, MM. Jean de Muller, Frédéric de Hoevel, Barbié Dubocage, P.-F.-G. Gosselin, L.-M. Langlès et Charles Villers.

Le comte Joseph Ossolinsky a été nommé membre honoraire et MM. Garnier, médecin du roi de Westphalie, Michel Beer, Ch.-L. Mollevaux de Nanci, L. de Haller, professeur à Berne; J. Heineken et Brak de Gènes ont été nommés membres correspondans.

Les Mémoires présentés ou lus à la Société depuis novembre 1807, sont :

- 1°. Heyne, *de Interpretatione sermonis mythici*;
- 2°. Gauss, *Theorematis arithmetici demonstratio*;
- 3°. Meiners, *de dubiis quibusdam in obscuris locis in mythicorum in primis eleusiniarum historia*;
- 4°. Heyne, *de Usu sermonis romani in administrandis provinciis*;
- 5°. Gauss, *Summatio serierum quarundam singularum*;
- 6°. Tychsen, *Nomi veterum Persarum illustrati*, et
- 7°. Heeren, *de Monumentis Persepolitanis*.

Plusieurs de ces Mémoires ont été insérés dans le XVI^e volume des *Commentaires*; les autres paraîtront dans le volume prochain.

Quant aux prix proposés, la Société a déclaré qu'elle n'a reçu aucun Mémoire sur le prix de la classe des sciences physiques,

De Arterioso et venioso foetus humani sanguinis an diversus, et quæ sint partes constitutivæ?

Elle a reçu quatre Mémoires sur le prix économique concernant la *meilleure organisation d'une ferme rurale*. Deux de ces Mémoires ont partagé le prix. Les auteurs sont MM. C.-G. Muller, C.-F. Hager et Seitz. Les nouveaux prix proposés sont :

Prix de la classe des sciences, mathématiques et physiques, pour le mois de novembre 1809.

Quæ est gaz oxigenii azotici, aliorumque fluidorum æriformium, seu eorum vasium, vis et efficacia ad excitandam electricitatem ope attritus?

Prix d'histoire pour le mois de novembre 1810.

Desiderat Societas Geographiam Carpini, Rubruquis et imprimi. Marci Pauli veneti, quæ non solum horum virorum itinera, verum etiam regiones, populi, urbes, montes et fluvii ab iis memorati, excutiantur, atque cum optimorum et recentissimorum auctorum narrationibus ita componantur, ut vera a falsis, certa ab incertis facile distinguî queant.

Le prix pour chacune de ces deux questions est de cinquante ducats.

Prix d'économie.

- 1°. Pour le mois de juillet 1809 : *Déterminer les dédommagemens*

que les paysans doivent aux propriétaires, en raison de la suppression de la corvée;

2°. Pour le mois de novembre 1809 : *Déterminer l'influence du changement de la monnaie sur l'industrie;*

3°. Pour le mois de juillet 1810 : *Quels sont les effets observés jusqu'ici, produits par la différence des plantes, du climat et de la saison; sur la quantité du miel et de la cire?*

4°. Pour le mois de novembre 1810 : *Quelle est la meilleure organisation de la médecine pour les bourgs et les villages?*

Le prix de chacune de ces quatre questions est *douze ducats*, et le terme de l'envoi des mémoires est fixé à deux mois avant la distribution.

POLITIQUE.

Paris , 16 Juin.

UNE nouvelle heureuse et inespérée vient de faire quitter le deuil aux familles de deux de nos braves capitaines; on crut morts à la bataille d'Essling, les généraux Durosnel et Foulers: le premier, aide-de-camp de Sa Majesté, avait été renversé en portant un ordre à la division de cuirassiers qui chargeait; l'autre était également tombé au moment où l'Empereur, apprenant la rupture des ponts, ordonnait à l'armée d'arrêter le mouvement qui la portait en avant, et de se concentrer pour rentrer dans ses ouvrages: tous deux, blessés, étaient restés dans des blés, où l'ennemi les a faits prisonniers. Cent cinquante soldats partagent leur sort, et, placés sur la liste des prisonniers, diminuent d'autant l'état de notre perte réelle. L'évaluation en a été déclarée; celle de l'ennemi est plus considérable de beaucoup qu'on ne l'avait cru d'abord: tous les renseignemens reçus de la rive gauche la portent à près de vingt mille hommes.

Depuis cette terrible journée, où, suivant l'expression des plaisans de Vienne, le général Danube a sauvé l'armée autrichienne, cette armée a prouvé par son inaction quelle eût été sa situation sans le hasard qui l'a servie: elle n'a pas reparu devant les faibles retranchemens faits à la hâte par les Français sur la rive qu'elle occupe, et elle a permis à l'armée française de donner à ses travaux, dirigés par le général du génie Lazowski, et souvent visités par l'Empereur, toute l'étendue et toute la force nécessaires; les ponts rompus ont été rétablis, et malgré la crue du Da-

nube, que les gens du pays regardent encore comme inévitable vers la mi-juin, ces ponts sont parvenus à un degré de solidité qui paraît ne plus laisser d'inquiétude. De son côté, l'armée autrichienne ne s'occupe que de réparer ses pertes, de rallier ses corps et d'établir des retranchemens qui la secondent dans la nouvelle attaque qu'elle redoute; elle a fait sur deux points du Danube de légères démonstrations : la première à Krems; mille hommes ont passé le fleuve; les Wurtembourgeois sont accourus et les ont en un moment rejetés sur l'autre rive. On croit que, dans cette circonstance, la sûreté de ses postes a contraint le général Vandamme, qui combat à la tête des Wurtembourgeois, à détruire une partie de la ville de Krems qui lui cachait ou qui secondait les mouvemens de l'ennemi.

La seconde démonstration a été faite sur la droite de l'armée française. Neuf mille hommes se sont présentés sur le rive droite du fleuve, vis-à-vis Presbourg; ils s'étaient retranchés dans la ville d'Engereau. Le maréchal duc d'Auerstaedt les a fait attaquer par les tirailleurs d'Hesse-Darmstadt, soutenus par le 12^e d'infanterie de ligne. Le village a été emporté rapidement; le régiment de Beaulieu a été détruit; une partie a été tuée, l'autre prise, l'autre jetée dans l'eau. Parmi les prisonniers se trouvent beaucoup d'officiers, et parmi eux le petit-fils du feld-maréchal Beaulieu, combattant avec le régiment qui porte son nom. Le reste de la division autrichienne a repassé le fleuve, en protégeant sa retraite par une île du Danube dont elle était couverte.

Voici les seuls événemens militaires qui aient eu lieu sur ce point.

L'Empereur était à Vienne le 8; il y a passé la revue de toute sa garde, et il y a reçu le colonel Gorgoli, aide-de-camp de l'empereur de Russie, porteur d'une lettre de son souverain pour S. M. Cet aide-de-camp a annoncé que l'armée russe, marchant sur Olmutz, avait passé la frontière le 24 mai.

Le vice-roi s'est porté avec l'armée d'Italie à Odenbourg en Hongrie.

L'impératrice d'Autriche a quitté Bude et s'est retirée à Peterwardin; les effets précieux de la couronne ont aussi suivi le cours du Danube; les Hongrois ont encore peu de troupes dans l'armée autrichienne. La ville de Raab est le dépôt de l'armée insurrectionnelle, qui n'a fait encore aucun mouvement et ne paraît pas disposée à dépasser les frontières. On parle de division entre l'archiduc Palatin et le ca-

binet autrichien, et de la diversité des opinions qui, dans ces derniers événemens, se sont formées en Hongrie : le vœu d'une diète paraîtrait être celui de la nation ; mais on sent que, dans de pareilles circonstances, la cour de Vienne doit s'y refuser, et ce refus ne peut qu'accroître la mésintelligence.

Les débris de l'archiduc Jean sont entrés en Hongrie, où l'on voit que le prince Eugène s'attache encore à sa poursuite. Le général Macdonald est maître de Gratz, le duc de Raguse est à Laybac. Des forces considérables se réunissent à Lintz sous les ordres du duc de Dantzick, qui paraît devoir y rassembler sous ses ordres toutes les troupes de la Confédération. Ainsi tous les corps de la grande armée et de ses alliés sont en communication, et manœuvrent pour s'assurer un mutuel appui.

Les travaux de l'armée de Dalmatie, commandée par le général Marmont, duc de Raguse, ont mérité une mention particulière. Ses lettres à l'Empereur, datées de Fiume, sur sa marche combinée avec l'armée d'Italie, ont été publiées officiellement ; on y suit avec un vif intérêt les progrès de cette troupe peu nombreuse, mais forte de sa discipline, de son instruction et de l'habileté de ses chefs, qui depuis trois ans s'indignait du repos, et ne trouvait de relâchement que dans l'image et le simulacre des combats qu'elle brûlait de livrer. Au signal de l'Empereur, elle a franchi les montagnes avec rapidité et s'est portée en Croatie : l'armée autrichienne, nombreuse et fortifiée dans des positions très-avantageuses, l'attendait avec une sorte de confiance. Ces positions de villes en villes, de défilés en défilés, ont été successivement emportées ; l'armée a signalé son courage aux combats vifs et sanglans de Golpich et d'Ottochatz. « J'ai été blessé d'un coup de feu à la poitrine, dit le général en chef dans ses lettres à Sa Majesté ; mais la balle n'a » fait qu'effleurer, et je n'ai pas quitté mes fonctions. » Les généraux Launay et Soyez ont été blessés plus grièvement ; les chefs des corps ont fait preuve de ce talent qui supplée au nombre par l'instruction, et remédie avec promptitude aux difficultés imprévues que présente la nature du terrain et les pays peu connus où l'on est engagé. Le duc de Raguse voudrait nommer tous les chefs qui ont combattu sous ses ordres, tous l'ont mérité ; mais il est obligé à se borner, et nomme seulement les généraux blessés Soyez et Launay, le général Clauzel, le général Montrichard, les colonels Bertrand, Pianzonne, Bachelu et Bonté. Dans cette courte cam-

pagne, l'ennemi a eu environ 6,000 hommes hors de combat. Il a eu un très-grand nombre de déserteurs. L'armée a marché ou combattu tous les jours pendant quatorze heures; les soldats, au milieu des dangers et des fatigues, se sont montrés dignes de fixer l'attention de S. M., et n'ont eu pour objet que de mériter son suffrage. L'armée laisse la Dalmatie tranquille, sous la surveillance de son zélé provvediteur Dandolo; quelques assassins y ont été vomis par l'Autriche, mais ils sont connus, surveillés; ils n'entraînent aucune partie de la population vers des excès coupables, et subiront tous la peine due à leurs crimes.

De leur côté, les Polonais battent les Autrichiens sur deux points à la fois, et sur leur propre territoire, et sur celui de leurs ennemis, en Galicie et sur la Basse-Vistule. En Galicie, le prince ministre de la guerre Poniatowski, après la prise glorieuse de Sandomir, s'est mis en marche sur Cracovie. Il a pris d'assaut la forteresse de Zamoc, où il a fait 3,000 prisonniers. Dans sa marche victorieuse, il menace de prendre à dos l'archiduc Ferdinand, forcé par le général Dombrowski de renoncer à son projet de suivre le cours de la Vistule et de recevoir à Dantzick les secours des Anglais. L'archiduc a été repoussé de Thorn; il remonte le fleuve et cherche à gagner la Silésie autrichienne, où il n'arrivera pas avec le tiers de son monde. On assure que l'archiduc Charles l'a déjà rappelé par les ordres les plus pressans, auxquels il a jusqu'ici résisté; son armée éprouve une désertion considérable. Nous ne savons plus que faire, écrit le général Dombrowski, et de ceux que nous prenons, et de ceux qui désertent. On remarque que la prise de Zamoc a été due en partie aux bonnes dispositions du général français d'artillerie Lepelletier; cette place domine le pays jusqu'à Léopold et Brody, et sa prise était importante.

L'aventurier Schill a terminé son destin, et il a été assez heureux pour recevoir la mort les armes à la main. Après avoir parcouru les bords de l'Elbe, inquiété quelques parties du territoire Westphalien, cherchant un port et un asile sur les vaisseaux anglais, il avait fait mine d'inquiéter Hambourg et Lubeck, et s'était précipitamment retiré sur Rostock; de là il avait gagné Stralsund, devenu une ville ouverte depuis la démolition de ses fortifications.

Le général français Gratien, lieutenant-général au service d'Hollande, au premier bruit de son apparition, avait quitté les côtes de la Baltique où il commandait, et s'était

mis en marche contre lui avec les troupes hollandaises sous ses ordres. Il l'avait suivi dans ses contré-marches, dans ses nombreux détours, avec le désavantage que doivent avoir dans de telles poursuites des troupes réglées contre des bandits qui se réunissent, se dispersent à volonté, et trouvent partout des moyens de vivre en laissant les traces du pillage et de la dévastation. Enfin, le général Gratien a atteint, à Stralsund, le corps de Schill réuni, retranché, et déterminé à se défendre : un corps de danois venu en hâte du Holstein, s'était réuni aux hollandais commandé par le général major Ewald. Schill était entré dans Stralsund le 25 mai. Une garnison de quelques hommes ne put faire résistance ; les employés français coururent des dangers, l'irruption était imprévue. M. l'intendant français d'Hondetot et son secrétaire furent atteints par les brigands. Le secrétaire fut massacré par eux ; M. d'Hondetot allait subir le même sort, si l'estime qu'il avait inspirée aux habitans, et la reconnaissance qu'ils lui portent pour son administration éclairée et paternelle, n'avait fait de ces habitans autant de défenseurs de sa personne ; il fut sauvé. Les jours suivans se passèrent, de la part de Schill, à se fortifier, à établir des batteries et des redoutes : aucun vaisseau anglais ne paraissant, il résolut de se défendre dans Stralsund jusqu'à la dernière extrémité. Le 30, il apprit que le général Gratien était à une marche de la ville. Le lendemain les Hollandais et les Danois réunis parurent ; et un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie s'établit sur une partie de l'enceinte. La résistance fut vive ; mais un assaut aux retranchemens, donné avec la plus grande vigueur, jeta les assiégés dans la ville et dans les rues, où les vainqueurs s'élancèrent et les poursuivirent de quartier en quartier ; les rues étaient jonchées de morts. Schill, désespéré, voulait incendier la ville ; les moyens ne lui en furent heureusement pas donnés. Enfin, dans un de ces combats corps à corps qu'il eut à soutenir dans cette mêlée, un coup de feu l'étendit mort dans la rue dite Falerstrasse. Les vainqueurs portèrent son corps à l'Hôtel-de-Ville. Sa troupe est anéantie ; ce qui est échappé est pris ou a fui vers l'île de Rugen, où un très-petit nombre a pu arriver. Des ordres de Danemarck l'y attendent : tous les bâtimens danois dans ces parages doivent s'assurer des individus faisant partie du corps de Schill, et s'emparer de leurs butin et effets de quelque nature que ce soit, même des bâtimens qui les portent.

Dans cette action brillante et heureuse , les Danois et les Hollandais ont fait des prodiges de valeur contre un ennemi désespéré dont les moyens de défense étaient redoutables. Les Hollandais ont perdu le général Carteret , les colonels Battenbourg , Dolmann , et d'autres officiers. Les Danois ont aussi perdu des officiers qu'ils regrettent beaucoup. Les braves des deux nations ont été enterrés avec tous les honneurs de la guerre ; les troupes et les magistrats ont assisté à leur convoi. Le corps de Schill a été inhumé sans aucun appareil.

Cet événement n'a pas encore été publié officiellement à Paris , mais les détails qu'on vient de lire sont extraits des relations publiées à Stralsund. Les autorités d'Hambourg et d'Altona ont fait proclamer la nouvelle ; et la gazette royale d'Amsterdam a publié un rapport provisoire fait au roi de Hollande par le lieutenant-général Gratien. Tous les caractères de l'authenticité sont donc obtenus , et il n'y a aucun doute à former sur la réalité de cet événement qui était devenu inévitable , mais qui a pour résultat heureux de rétablir la paix et de calmer les inquiétudes élevées à la fois sur un grand nombre de points attaqués ou menacés par ces partisans.

Leurs émules en Lusace ne sont pas plus heureux. Le général saxon Thielmann , tient en échec le corps du duc de Brunswick , contre lequel marche le roi de Westphalie , déjà arrivé à Erfurt , tandis que le duc de Valmy dont les divisions se forment avec l'activité infatigable qui caractérise ce vieux guerrier , tient en réserve l'armée qui s'organise sous ses ordres.

S. M. a signé de son camp impérial d'Ebersdorf un assez grande quantité de décrets. Les premiers sont un hommage à la valeur , et décernent la Couronne de fer à une assez grande quantité de généraux , officiers et soldats qui se sont distingués en combattant pour justifier sa devise ; d'autres admettent de jeunes filles de légionnaires aux maisons impériales d'Ecouen ; d'autres admettent des legs charitables et de pieuses offrandes aux hôpitaux dotés de nouveau par la bienfaisance publique.

Un autre décret contient diverses mesures relatives à la prospérité de nos haras , des races de chevaux , à l'art hippiatric et vétérinaire , et à l'équitation. Onze écoles d'équitation , divisées en trois classes , seront établies à Paris et dans les principales villes de France où les écoles peuvent être convenablement placées. De plus , deux avis du Conseil

d'Etat, adoptés par S. M., ont reçu force de loi; l'un, relatif à la répression de l'exercice illimité de la fonction d'agens de change et de courtiers, applique à toutes les bourses du commerce les dispositions du décret du 10 septembre 1808, relatif à la bourse d'Amiens, et ordonne aux tribunaux de poursuivre toute contravention aux lois sur cette partie, même sans dénomination des syndics des agens de courtiers de change; l'autre avis est relatif aux sociétés commanditaires.

Nos chambres de commerce ont reçu de S. Ex. le Ministre de la marine la notification officielle des mesures du congrès américain, tendantes à suspendre les relations commerciales avec l'Angleterre et la France. Par suite de ces mesures, il est défendu, à compter du 20 mai dernier, d'importer dans les Etats-Unis aucune denrée, marchandises et autres produits du sol et de l'industrie de France et d'Angleterre. La saisie et la confiscation sont les peines prononcées dans le cas de la violation de cette prohibition. « Il importe, dit le Ministre dans sa circulaire, que le ministre dans sa circulaire soit instruit de ces dispositions, afin que les armateurs s'abstiennent jusqu'à nouvel ordre de toute expédition maritime et commerciale pour les Etats-Unis.

ANNONCES.

Atlas portatif, contenant la *Géographie universelle ancienne et moderne*. Cet Atlas, composé de 49 Cartes neuves dressées par M. Hérisson sur un plan nouveau et uniforme, offre les découvertes des Voyageurs et des Géographes; les noms donnés aux terres, îles, golfes, archipels, caps et baies de la Nouvelle-Hollande, par le capitaine Baudin et ses compagnons de voyage; les changemens politiques opérés par suite des Traités de Presbourg, de la Confédération du Rhin et de Tilsitt, jusques et compris la réunion de la Toscane à la France, et son érection en grand Duché; et précédés de Notices ou Elémens de Géographie, extraits des ouvrages et des cartes de d'Auville pour la Géographie ancienne, et pour la moderne, des cartes les plus nouvelles et les plus estimées publiées en Europe, ainsi que des ouvrages de Malte-Brun, Pinkerton, Guthrie, etc. *Nouvelle édition*, rectifiée et considérablement augmentée, et pour laquelle le nombre des Cartes, de 45, a été porté à 49 (pour rendre cet Atlas complet), et toutes ont été dessinées de nouveau par l'auteur, et gravées au burin sans eau forte, afin de n'offrir que des Cartes neuves, et non des copies de vieilles Cartes anglaises sur d'anciens plans et de mauvaises productions, comme on en reproduit sans cesse

qui ont paru il y a plus de 60 ans. On n'a négligé ici aucun des moyens propres à porter cet Atlas au dernier degré de perfection que son utilité et son adoption presque générales réclamaient ; les Cartes qu'ils contiennent indiquent , avec exactitude , les dénominations , divisions et subdivisions actuelles de tous les états de l'Europe , ce qui le rend plus utile qu'auparavant aux Voyageurs et aux Négocians , pour lesquels on a tracé les routes , plus propre pour l'instruction de la Jeunesse , plus complet pour la lecture de l'Histoire et des Voyages , et enfin indispensable pour substituer à la lecture les dénominations , divisions et subdivisions actuelles , qu'il retrace seul , aux anciennes qui se trouvent encore suivies dans tous les ouvrages modernes de Géographie , même dans ceux de Malte-Brun , Pinkerton et Guthrie , et dans tous les Dictionnaires de Géographie , même ceux annoncés le plus récemment (en 1809) ; pour celle des Feuilles publiques et des Bulletins des armées , etc. etc. — Un vol in-4° oblong , Cartes coloriées , précédées d'un texte d'environ 200 pages , broché en carton. — Prix , 20 fr. — Le même , Cartes noires , 16 fr. 60 c. — Le même , sans le texte , les 49 Cartes coloriées , 1 vol. in-4° broc. 16 fr. 50 c. — Chez Desray , libraire , rue Hautefeuille , n° 4.

Nota. Le même libraire vient de publier une très-belle Carte générale et détaillée de l'Europe , dans son état politique actuel ; dessinée par M. Hérisson , et gravée au burin , sans eau forte , sur quatre grandes feuilles de papier colombier , colorié. — Prix , 12 fr. et 13 fr. , franc de port.

Tableaux analytiques et synoptiques des Minéraux , ou nouvelle méthode applicable à tous les systèmes , avec l'indication particulière de celui de M. Haüy : Ouvrage formant les moyens de trouver en peu de tems les noms des Minéraux , et d'abrégér les recherches de ceux qui veulent les étudier ou les classer d'après les caractères propres à chaque Genre et à chaque Espèce ; par A. Drapiez , professeur de Chimie , et secrétaire-général de la Société des Sciences et Arts de Lille. — Le texte est suivi de dix grands tableaux portant chacun 18 pouces de haut sur 2 pieds de large. — Un vol. très-grand in-4° , broché en carton. — Prix , 7 fr. 50 c. — Chez le même.

Les Bucoliques de Virgile , avec le texte en regard , traduites en vers français et accompagnées de notes ; par Charles Millevoye. — Un vol. in-18 , papier fin , grand raisin. — Prix , 2 fr. 50 c. et 2 fr. 90 c. , franc de port. — Papier vélin , grand raisin , 5 fr. et 5 fr. 40 c. , franc de port. — Chez H. Nicolle , librairie stéréotype , rue de Seine , n° 12.

Persils et Sigismonde , ou les Pèlerins du Nord ; traduits de l'espagnol de Cervantes ; par H. Bouchon Dubournial , ancien professeur de l'Académie royale et militaire espagnole. — Six vol. in-18. — Prix , 10 fr. et 12 fr. 50 c. francs de port. — Chez le même.

Ou trouve , à la même adresse , le *Don-Quichotte* du même auteur ;

traduit par Florian. — Six vol. in-18, avec 6 figures. — Prix, 6 fr. et 8 fr. francs de port. — Papier fin, avec 24 gravures, 15 fr. et 17 fr., francs de port.

Théâtre complet et Poésies fugitives, de J. F. Collin d'Harleville, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, auxquels on a fait les *Querelles des Deux-Frères*, ouvrage posthume de cet auteur. — Quatre vol. in-8°. — Prix, 16 fr. 50 c. et 22 fr., francs de port. — Chez le même.

Lettres de Mademoiselle de l'Espinasse, écrites depuis l'année 1773, jusqu'à l'année 1776, suivies de deux chapitres dans le genre du *Voyage sentimental de Sterne*, par le même auteur. — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr. et 13 fr., francs de port. — Chez Léopold-Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

La Maison des Champs, poème; par M. Campenon. — Un vol. in-18, papier grand raisin. — Prix, 2 fr. 50 c. et 2 fr. 75 c. francs de port. — En papier vélin, 5 fr. francs de port. — Chez le même.

Le Buffon des Ecoles, ou Histoire naturelle mise à la portée de la jeunesse et rangée d'après la méthode de Linné, traduit de l'anglais de W. Mavor. — Seconde édition entièrement revue et augmentée par M. Breton, traducteur de la bibliothèque géographique de Campe, ornée de 132 figures en taille-douce. — Deux vol in-12. — Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 25 c. francs de port. — A Paris, chez H Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Delphine, par Mad^{me} de Staël-Holstein. — Seconde édition. — Six vol. in-12. — Prix, 12 fr., et 16 fr. francs de port. — Chez le même.

Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie; dite de Crozat, où l'on décrit la forme du Gouvernement, de chaque pays, ses qualités, les mœurs de ses habitans, et ce qu'il y a de plus remarquable; avec un abrégé de la sphère et une table des longitudes et latitudes des principales villes du Monde, d'après les observations astronomiques les plus modernes, et leur distance de Paris. *Nouvelle édition*, revue corrigée et augmentée de la division de la France par départemens et de tous les changemens survenus en Europe et dans les trois autres parties du Monde, par suite de tous les Traités qui ont eu lieu depuis dix ans jusqu'à l'avènement du roi Joseph Napoléon au trône d'Espagne, la réunion de la Toscane à la France et son érection au grand duché, etc. Par N. L. M^{***}, professeur de géographie et d'histoire; ornée de quinze cartes géographiques, nouvellement gravées et refondues conformément aux nouvelles divisions occasionnées par les différens Traités de Presbourg, Tilsitt, etc. — Un vol. in-12 de plus de 500 pages. — Prix, relié, 3 fr. 75 c., et broché, 4 fr. 25 c. franc de port. — Chez Auguste Delalain, libraire, successeur des Barbou et Lallemand, rue des Mathurins, n° 5.

(N^o CCCCXIV.)

(SAMEDI 24 JUIN 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

MÉLUSINE, ROMANCE (*).

Qui n'a pas su de Mélusine
Et les amours et les malheurs ?
Lusignan ! tes murs en ruine
Attestent ses longues douleurs.
C'est en vain qu'à sa voix puissante,
Furent asservis les enfers ;
En vain sa beauté ravissante,
Avait mis des rois dans ses fers :
Le sort qui sans choix nous dispense,
Et nous retire son appui,
A tant de biens, mêlé d'avance
Le poison d'un secret ennui.
Mais tandis qu'une loi cruelle,
De ses jours troublait la douceur ;
Mélusine était un modèle
D'amour, de grâce et de candeur.

Un jour que cette aimable Fée,
Suivait d'un bois le frais sentier,
Seul, assis au pied d'un trophée,
Elle aperçut un beau guerrier.

(*) Tout le monde connaît la fable de la Fée Mélusine. C'est sur cette ancienne tradition que la Romance suivante a été composée.

Rr

C'était Raimond ; vivante image
Du noble Comte de Forez,
Jeune héros, dont le courage
Surpassait les mâles attraits.

Le voir, lui plaire, en être aimée,
Partager son tendre tourment,
Pour l'enchanteresse charmée,
Ce fut l'ouvrage d'un moment.
Mais avant de serrer la chaîne
Qui devait les unir tous deux,
L'imprudente magicienne
Dit à son esclave amoureux :

« O Raimond ! charme de ma vie,
Espoir de ce cœur agité,
Oui, c'en est fait : je vous confie
Le soin de ma félicité.
Mais au sein des nuits les plus sombres,
Quand je m'enfuirai de vos bras,
Jurez-moi, qu'à travers les ombres,
Jamais vous ne suivrez mes pas. »

En proie à la plus douce ivresse,
Raimond jura par son amour.
Si jamais j'enfreins ma promesse,
Dit-il, quittez-moi sans retour.
A ces mots, un pouvoir magique
L'enlève et le porte soudain,
Au fond d'un château magnifique,
Quelle avait bâti de sa main.

Sur les bords qu'arrose la Vienne,
S'élevait ce palais brillant,
Dont les tours dominaient la plaine,
Et les remparts de Lusignan :
C'est là que d'un hymen prospère,
Elevant les doux rejetons,
Ces époux, soigneux de se plaire,
Du ciel épuisaient tous les dons.

Dès que l'aurore sur leurs têtes
Rallumait ses timides feux,
L'amour, les tournois et les fêtes,
Partageaient leurs momens heureux ;
Et la nuit, près de ces demeures,
Des Silphes portés dans les airs,

De leur sommeil charmaient les heures,
Par de voluptueux concerts.

Cependant une humeur chagrine,
Se glissait au cœur de Raimond ;
Souvent, il voyait Mélusine
S'enfermer dans un noir donjon ;
Personne alors, n'osait la suivre,
Et seul, jusques à son retour,
Le guerrier s'indignait de vivre
En proie aux tourmens de l'amour.

Fuyant la couche nuptiale,
Et de jalousie éperdu,
Une nuit enfin, nuit fatale !
Il pénètre au lieu défendu ;
La faible lueur qui l'éclairc,
Le guide vers un souterrain,
Dont jamais un œil téméraire
Ne devait approcher en vain.

Il regarde, et voit sur le sable
Mélusine, le front baissé.
Un double cercle impénétrable,
Autour d'elle est déjà tracé.
Là, contre toute la nature,
La Fée en plaintes se répand ;
Et des pieds jusqu'à la ceinture,
Devant lui se roule en serpent.

Raimond contemplait ce prodige,
Pâle, et d'épouvante glacé,
Mais voici qu'un plus doux prestige
Ranime son cœur oppressé.
A ses yeux s'offre une fontaine ;
Mélusine s'arrête auprès,
S'y plonge, et recouvre sans peine
Sa forme et ses premiers attraits.

A cet aspect qui le rassure,
Confus, il veut quitter ces lieux ;
Mais la Fée a vu le parjure,
Et poussant un cri douloureux :
Hélas ! il est donc vrai, dit-elle ;
En vain j'ai compté sur ta foi !

Raimond ! Raimond ! ton cœur rebelle ,
N'a donc pu se fier à moi !

Maintenant que de ma misère ,
Le secret est en ton pouvoir ,
Oubliant que je t'eus chère ,
Sans dégoût me pourras-tu voir ?
Non , une si folle espérance ,
Ne saurait entrer dans mon cœur ;
Et ta jalouse défiance ,
A renversé tout mon bonheur .

O toi , qui seul eus ma tendresse ,
Tu le sais , tu m'as dit un jour :
« Si jamais j'enfreins ma promesse ,
» Abandonnez-moi sans retour . »
Eh ! bien ! je t'obéis perfide ;
Reçois mon éternel adieu ;
Elle dit , et dans l'ombre humide ,
Disparaît sur un char de feu .

En la perdant , cette demeure
Perdit tous ses enchantemens :
Mais son cœur , aux fils qu'elle pleure ,
Garda ses premiers sentimens .
Contre le crime et le mensonge ,
La Fée arma leurs jeunes mains ;
Et souvent , elle vint en songe ,
Leur inspirer de grands desseins .

Bientôt sa vertu , son courage ,
Le secours de son bras puissant ,
S'étendit comme un héritage ,
A tous les fils du même sang :
Et depuis , quand l'âge ou la guerre ,
De l'un d'eux terminait le sort ,
Inconsolable messagère ,
Mélusine annonçait sa mort .

A l'heure où vers le toit champêtre ,
La nuit ramenait les troupeaux ,
On voyait la Fée apparaître ,
Debout , au sommet des tréneaux .
Là sous les habits du veuvage ,
Dans l'ombre , elle poussait des cris ;
Et ces cris étaient le présage ,
Du malheur qui frappait ses fils .



JUIN 1809.

Aujourd'hui, bien que dans la plaine,
Le tems ait fait crouler ces tours ;
La mystérieuse fontaine,
Sur ses bords la revoit toujours :
On dit même, qu'avant l'aurore,
A tous les regards échappant,
Elle vient, s'y baigner encore,
Moitié femme, moitié serpent.

Et moi, qui déplore comme elle,
Un espoir lâchement trahi,
Moi, qu'une maîtresse infidèle,
Du plus tendre amour a puni ;
Quand la nuit couvre la colline,
A cette onde mêlant mes pleurs,
De la plaintive Mélusine,
J'aime à redire les malheurs.

S. H. GÉRAUD.

ENIGME.

De contradictions je présente l'ensemble :
On ne peut définir mes principes secrets,
J'ai des effets sans nombre, et dans moi je rassemble
D'objets capricieux les bizarres portraits ;
Je cause tous les biens, comme les maux du monde.
Par moi l'esprit reçoit la plus vive clarté,
Je l'entraîne aussi vite en une nuit profonde,
Je lui montre le faux, comme la vérité.
J'ai vu bien des destins : je naquis dans la Grèce,
Mon école y forma les plus rares esprits ;
Les uns de leurs pays obtinrent la tendresse,
Les autres n'en ont eu que les justes mépris :
Sous des dehors grossiers, je formai Diogène,
D'un éclat orgueilleux je revêtis Dion,
Démocrite avilit ma puissance hautaine,
Et je me ranimai à la voix de Platon.
J'ai dans Rome obtenu quelque tems des hommages ;
Mais croyant voir en moi la source des discords,
On me chassa bientôt de ces tristes rivages ;
Je répandis ailleurs mes maux et mes trésors.
Un lieu presque ignoré chérissait mon empire,
La raison éternelle y maintenait mes droits,
C'est de là que bientôt ma force allait détruire

Tout empire contraire à mes divines lois.
 Mais déjà des erreurs je rouvre la barrière ;
 Je livre l'Univers à de nouveaux malheurs ,
 Tandis que mon flambeau , ramenant la lumière ,
 Console les humains , en les rendant meilleurs.
 Ces derniers tems ont fait et ma honte et ma gloire ,
 Les esprits et les cœurs vers moi se sont tournés ,
 Et les âges futurs à peine pourront croire
 Les prodiges nouveaux , qui de mon sein sont nés :
 Je condamnais le luxe et ma voix le ranime ,
 Je respectais un Dieu ; je détruis ses autels ,
 J'exaltais la vertu , je propage le crime ,
 J'apportais le bonheur , je proscriis les mortels.
 La liberté par moi fait naître la licence ,
 La puissance des lois ne produit que discords ,
 Les talens de l'esprit amènent l'ignorance ,
 Enfin la pauvreté naît du sein des trésors.
 J'élève sur le sang mes pompes triomphales ,
 De théâtres pervers , je couvre mes Etats ,
 Des peuples les plus doux je fais des cannibales ;
 Les édifices saints s'écroulent sous mon bras.
 Pourrait-on s'étonner d'un sort aussi contraire ?
 J'ai créé les Jean-Jacques , ainsi que les Pascal ;
 Descarte et Diderot, Racine avec Voltaire ,
 Les fils de saint Ignace et ceux de Port-Royal.
 Ne soyez pas surpris de voir en moi sans cesse
 Des contradictions les emblèmes divers ;
 Je prêche en vain partout l'amour de la sagesse ,
 Sous mon nom la Folie enchaîne l'Univers.

DE PRECY , du Collège électoral de Mâcon.

LOGOGRIPHE.

DEUX consonnes et trois voyelles
 Me rangent dans le végétal :
 Deux lettres disparaissent-elles ,
 Je suis un fort sot animal
 Qui , malgré sa bêtise extrême ,
 A su se faire un grand renom.
 On trouve , en moi , le doux prénom
 Que l'on prodigue à ce qu'on aime ;
 Le métal chéri d'Harpagon ,
 Le titre d'un pouvoir suprême ,
 Ce qu'à Valogne oh fait le mieux ,

Enfin, ce morceau d'harmonie
Qui peut charmer, sans symphonie,
Et qu'on ne chante pas à deux.

Par M. M..

CHARADE.

MON premier de forme cubique
Sert, ou trompe l'avidité ;
Mon dernier, en arithmétique,
Est préférable à l'unité.

Si vous n'êtes mon tout, craignez l'ignominie
Où du moins n'allez pas en bonne compagnie.

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPIE et de la CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Ministre*.

Celui du Logogriphe est *Li-è-vre*.

Celui de la Charade est *Saint-Cloud*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

SUR L'ÉTAT ACTUEL DES SCIENCES MATHÉMATIQUES

EN ANGLETERRE.

IL y a en France un certain nombre de beaux esprits qui, possédant le droit incontestable de juger de tout sans rien savoir, ont décidé que les sciences obtiennent dans ce siècle une trop grande faveur, et qu'une nation aussi aimable que la nôtre ne doit pas, pour son honneur, conserver plus long-tems le goût de ces spéculations abstraites. Nous nous faisons un cas de conscience de les prévenir que l'article qu'on va lire n'est point fait pour eux : il est tout entier à la gloire des savans, et sur-tout des géomètres du continent. C'est un étranger, c'est un Anglais qui leur rend justice, et il le fait en homme capable de les apprécier.

Dans l'ouvrage périodique intitulé *la Revue d'Edimbourg*, on a donné un extrait de la mécanique céleste

de M. La Place. Cet extrait est fait de manière qu'il n'y a qu'un homme du premier mérite qui puisse en être l'auteur. L'ensemble des découvertes s'y trouve exposé d'une manière supérieure. Leurs rapports y sont indiqués, leur étendue et leur importance y sont senties et appréciées. Nous n'hésitons pas à dire que très-peu de personnes en France et en Angleterre sont capables d'écrire aussi bien sur ces matières et de les envisager d'un point de vue aussi élevé. Si la conformité des opinions était un indice certain de l'identité des personnes, nous croirions reconnaître dans cet écrit un des premiers physiciens de l'Angleterre, actuellement professeur à Edimbourg.

Mais ce qui le rend sur-tout remarquable, ce sont les aveux qu'il contient. L'auteur confesse que le sceptre des sciences n'est plus dans la patrie de Newton, et il déclare avec autant de vérité que d'indépendance les causes de ce changement. Il y a peu de phénomènes plus intéressans pour le philosophe que ces directions générales de toute une nation vers un même système d'idées dans lequel elle devient tout à coup supérieure; après quoi l'effervescence venant à diminuer et à s'éteindre, le mouvement des esprits se porte vers un autre objet. La physique et la chimie sont maintenant cultivées en Angleterre avec le plus grand succès; quoique dans ces deux sciences, et sur-tout dans la dernière, on ne leur soit pas inférieur sur le continent; mais pour les mathématiques, Lagrange et La Place ont succédé à Newton.

Ce sont sur-tout les réflexions de l'auteur anglais sur cette révolution des sciences que nous désirons faire connaître à nos lecteurs. Nous les tirerons de la *Bibliothèque Britannique*, où l'extrait a été traduit en entier. Nous saisissons avec empressement l'occasion de rendre justice aux auteurs de cet excellent Recueil, le seul bon journal de sciences que nous ayons. Occupant eux-mêmes un rang distingué dans les sciences dont ils traitent, ils ont toujours cherché à les servir et ils y ont souvent réussi. Non-seulement ils se sont toujours empressés de nous faire connaître de l'étranger ce qui pouvait nous être utile, mais ils ont toujours recherché

les occasions, je dirais presque les prétextes, d'introduire dans leur ouvrage les découvertes des savans français; et la publication d'un extrait de la mécanique céleste en est une nouvelle preuve.

Voici comment l'auteur anglais s'exprime sur ce grand ouvrage : Il a exposé les théories astronomiques contenues dans les diverses parties qui le composent; il a parlé des mouvemens des corps célestes, de leur forme, des oscillations des fluides qui recouvrent leur surface, des mouvemens de rotation qu'ils exécutent autour de leurs centres de gravité; il a insisté sur les grandes lois mathématiques qui assurent la stabilité du système du monde et l'immuabilité des orbites planétaires; arrivé au terme de ces résultats, il ajoute :

« Non-seulement l'ouvrage dans lequel ce tableau sublime est tracé honore son auteur, mais la race humaine peut s'en faire un titre de gloire. Il marque certainement le terme le plus élevé que l'homme ait atteint dans l'échelle du perfectionnement intellectuel. On peut dire dans ce sens que le mérite de cette production n'appartient pas tout entier à l'auteur, et que des physiciens et des mathématiciens de tous les siècles pourraient y réclamer quelque part. Leurs efforts depuis Euclide et Archimède, jusqu'à Newton et Laplace, ont tous concouru à élever ce monument. Tous ont été nécessaires pour former l'auteur capable de produire ce grand ouvrage et le petit nombre d'hommes qui peuvent l'entendre. Tout mathématicien qui a contribué à reculer les bornes de la science, tout astronome qui par des observations exactes a grossi le nombre des faits, tout artiste qui a perfectionné les instrumens d'astronomie, peut être considéré comme ayant coopéré à conduire la science jusqu'au terme où un pareil ouvrage a pu naître, et où il a paru des hommes en état d'apprécier son mérite. Les premiers collaborateurs ont rassemblé les matériaux, aiguisé les outils ou construit les machines pour le grand édifice fondé par Newton et terminé par La Place.

» Par ces réflexions, nous sommes loin de prétendre atténuer le mérite de l'auteur. Son originalité, sa fertilité d'invention, sa faculté de généraliser, sont au-dessus de tout éloge; il ne peut avoir de rival en renommée que le génie de la race humaine; et certes cette place est encore honorable dans l'échelle des réputations. »

« Lorsque l'on considère l'histoire des progrès de l'astronomie physique, une autre réflexion se présente naturellement. Dans la liste des mathématiciens ou des physiciens qui depuis près de soixante-dix ans, ont contribué à faire avancer cette science, on trouve à peine le nom d'un seul anglais. D'où provient cette lacune? Comment se fait-il que dans un si beau champ de recherches, dans une carrière où il y avait tant de gloire à acquérir, dans la contrée qui produisit Bacon et Newton, on ait gardé le silence, et que personne ne soit entré dans la lice où de si beaux génies ont remporté des palmes dans l'étranger? Nous n'avons guères nommé que cinq de ces hommes éminemment distingués; mais nous aurions pu en citer bien d'autres: Fontaine, Lambert, Frisi, Condorcet, Bailly, qui ont aussi contribué essentiellement au grand ouvrage dont nous avons donné l'esquisse. Même dans ce second tableau aucun nom anglais ne trouve place; il est vrai qu'avant la période dont nous parlons, Maclaurin avait indiqué un perfectionnement dans la théorie des forces centrales qui a été d'un grand usage dans cette classe de recherches; c'est la résolution des forces en d'autres, parallèles à deux ou trois axes donnés de position, et réciproquement à angles droits. Simpson et Walmesly prirent part à la discussion qui fut occasionnée par la différence de moitié, qui paraissait exister entre l'observation et le résultat de la théorie de Clairaut dans le mouvement des apsides, et on convient que leurs essais ont du mérite. Feu le docteur Mathieu Stewart a aussi traité ce sujet avec beaucoup d'habileté et de succès dans son *Essai sur la distance du soleil*. Ce même excellent géomètre a établi dans ses *Traité de Physique* diverses propositions qui avaient pour objet la détermination des irrégularités de la lune; mais ses démonstrations sont toutes géométriques. Elles nous donnent lieu de regretter qu'un mathématicien dont le génie était aussi original ait préféré les méthodes élégantes de l'ancienne géométrie à l'analyse bien autrement puissante que lui offrait l'algèbre moderne. A l'exception de ces savans, nous ne nous rappelons aucun de nos compatriotes qui se soit distingué dans cette période par ses recherches d'astronomie physique, et ceux-là même que nous avons rappelés ne se sont jamais occupés des grands problèmes qui occupaient alors les physiciens et les mathématiciens du continent. Cette observation est d'autant plus frappante que les grands intérêts de la navigation sont en rapport direct et intime avec les perfectionnemens de la théorie lunaire, et que les motifs ordinairement les plus puissans sur le cœur humain concou-

raient à pousser les mathématiciens anglais vers cette classe de recherches ; rien donc n'a pu les empêcher de s'y livrer que le sentiment intime de leur infériorité relative dans les hautes mathématiques. Cette conclusion est évidente et elle n'est que trop bien confirmée par un coup-d'œil jeté sur les particularités que nous avons signalées au commencement de notre extrait, comme contribuant essentiellement aux progrès de l'astronomie physique.

» Le calcul des sinus n'est connu en Angleterre que depuis peu d'années. Je ne crois pas qu'il soit fait mention du calcul aux différences partielles dans aucun auteur Anglais, bien moins l'y trouve-t-on employé dans aucune recherche particulière, les méthodes générales d'intégration des équations différentielles, les signes de l'intégrabilité, les propriétés des équations homogènes, etc. Tout cela était inconnu à nos savans ; et on doit convenir que nous avons laissé la doctrine des fluxions à peu près au même point où son inventeur l'avait amenée. Au moment où nous écrivons, les traités de Maclaurin et de Simpson sont encore les meilleurs qu'on ait en Angleterre sur le calcul différentiel, quoiqu'on ait fait depuis la publication de cet ouvrage des progrès immenses sur le continent dans cette branche des mathématiques. Voilà des faits qu'on chercherait vainement à déguiser ; et les choses en sont au point, qu'un homme peut connaître à fond tout ce qu'on a écrit en mathématiques dans notre pays, et se trouver arrêté à la première page d'Euler ou de d'Alembert. Il ne sera point embarrassé par suite de la différence dans le mode de notation algébrique, difficulté qu'on surmonte aisément ; il ne le sera pas par l'obscurité de ces auteurs, qui l'un et l'autre, et sur-tout le premier ont un style très-clair ; mais ce sera faute de connaître les principes et les méthodes avec lesquels on suppose implicitement en France et en Allemagne que tout lecteur mathématicien et familiarisé. Si nous remontons à des ouvrages encore plus difficiles, tels, par exemple, que la *Mécanique céleste*, nous oserons dire que le nombre des individus qui, en Angleterre, peuvent lire cet ouvrage avec quelque facilité est très-peu considérable. Si nous en comptons deux ou trois à Londres et dans les écoles militaires voisines de la ville ; le même nombre dans chacune des deux universités anglaises ; peut-être quatre dans toute l'Ecosse, à peine passerons-nous une douzaine ; et cependant nous sommes persuadés que notre évaluation est trop forte. » (1)

(1) En France, ce même ouvrage fait partie de l'enseignement public.

(Note de l'auteur de l'article.)

« On a cherché à expliquer cette infériorité, par la préférence que, depuis le tems de Newton, les mathématiciens Anglais ont donné aux méthodes synthétiques des anciens géomètres, comparativement à l'analyse moderne. Plusieurs écrivains du continent ont indiqué cette cause, et nous sommes persuadés qu'elle a beaucoup contribué à l'effet. L'exemple de Newton lui-même a pu nuire à la science, sous ce rapport. Ce grand homme, imbu des préjugés de son tems, paraît avoir considéré l'algèbre et le calcul des fluxions comme de simples moyens, utiles dans les recherches, mais qu'il fallait abandonner dans l'exposition des vérités trouvées, en leur substituant, s'il était possible, des démonstrations synthétiques. Cette marche chargeait la science d'un appareil lourd et embarrassant, et retardait ses progrès d'une manière incalculable. La dispute qui s'éleva à l'occasion de la découverte du calcul différentiel, tendit à confirmer ces préventions et à éloigner les géomètres Anglais de ceux du continent, et des méthodes analytiques que ceux-ci suivaient de préférence. On voit que ce sentiment étendait son influence plus loin que sur les hommes ordinaires, par la manière dont Robins censure Euler et Bernouilli, sur-tout à cause de leur attachement pour l'algèbre, tandis qu'il aurait dû voir que dans ces ouvrages même qu'il critique avec tant d'apreté, on trouve résolus des problèmes que ni lui ni aucun de ses compatriotes, au tems où il vivait, n'aurait osé attaquer.

» Nous croyons que c'est sur tout dans les écoles publiques de l'Angleterre, qu'il faut chercher la cause du défaut que nous relevons, et particulièrement dans les deux centres principaux desquels on suppose que la science rayonne sur toute l'île. Dans l'un d'eux (2), où les décisions d'Aristote sont encore des lois infailibles, et où l'on confond l'enfance de la science avec sa prétendue maturité, on n'a jamais cultivé les sciences mathématiques, et les élèves n'ont aucun moyen de dépasser les élémens de la géométrie. L'empire des préjugés n'est pas aussi complet dans l'autre séminaire (3); on y prend les ouvrages de Locke et de Newton pour texte des leçons. Les mathématiques y sont l'étude principale; mais nous ne pouvons approuver la méthode qu'on suit pour les enseigner. On prescrit à l'aspirant aux grades académiques

(2) L'université d'Oxford. (B.)

(3) L'université de Cambridge. (B.)

l'étude d'une certaine portion des ouvrages de Newton ou de quelqu'un des auteurs qui ont traité des mathématiques pures ou mixtes. Il s'en occupe nuit et jour ; il les étudie , non pour y puiser le véritable esprit de la géométrie ou pour acquérir la *divine inspiration* (puissance d'invention) qui a fait découvrir tant de beaux théorèmes , mais pour les apprendre par cœur comme un catéchisme et pour pouvoir répondre avec prestesse à toutes les questions. L'invention n'est pour rien dans cette marche ; l'esprit de l'élève est comme emprisonné entre des bornes étroites ; sa curiosité ne s'émeut point , l'esprit de découverte ne s'éveille pas. »

« Les lois qui ramènent les mouvemens périodiques dans des courbes régulièrement rentrantes conviennent fort sans doute au système planétaire , mais elle s'adaptent mal aux institutions académiques. Nous voudrions voir paraître dans celles-ci quelques-unes de ces accélérations séculaires qui renouvellent et perfectionnent de tems en tems les institutions ; mais ces événemens sont rares , et il est triste de penser que les préjugés et l'erreur ont pris poste dans un certain nombre d'universités en Europe comme dans autant de forteresses , avec l'intention bien évidente de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Nous n'entendons point mettre dans ce nombre celle dont nous venons de parler , où le mérite d'enseigner les doctrines de Locke et de Newton peut faire pardonner beaucoup ; mais là même , nous osons le dire , on enseigne Newton de la manière la moins propre à faire des mathématiciens qui puissent marcher sur ses traces. »

» Peut-être aussi pourrions-nous ajouter qu'une autre institution particulièrement consacrée au progrès des sciences , la Société Royale de Londres , n'a pas donné assez d'encouragement aux mathématiques durant la plus grande partie du dernier siècle. Mais ceci conduirait à une longue discussion. »

La discussion dont veut parler ici l'auteur Anglais , serait sans doute relative à l'influence des mathématiques sur les progrès des autres sciences , et au degré d'importance qu'il est nécessaire de leur accorder. Ce sont les mathématiques qui chassent l'esprit de système et qui l'empêchent de s'établir. Elles ne souffrent point les aperçus vagues , elles n'admettent que des théories précises et rigoureuses. C'est donc à devenir mathématicques que toutes les autres sciences doivent aspirer ; car

ce serait seulement alors qu'elles seraient fixées irrévocablement. Sans doute nous sommes encore bien éloignés de ce degré de perfection, principalement dans les sciences ou les phénomènes de la vie compliquent et modifient l'action réciproque des substances inertes; mais si le calcul n'est pas toujours applicable, l'esprit de calcul doit régner partout, lui seul peut diriger sûrement nos recherches, et en assurer les résultats. Mais ces vérités qui sont maintenant pratiques en France, ne seraient peut-être pas aussi bien comprises en Angleterre que chez nous, BIOT.

~~~~~  
**ŒUVRES DE M. TURGOT. — SUR LES ÉCONOMISTES.**

( FIN DE L'ARTICLE. )

NOUS avons promis de revenir sur un morceau qui sert d'introduction à l'éloge de M. de Gournay ( 3<sup>e</sup> vol. des *Œuvres de Turgot* ), parce qu'il présente des notions claires et précises que beaucoup de gens aimeront à substituer à l'idée vague et confuse qu'ils ont reçue, ou qu'ils se sont faite des *Economistes*.

Il est d'abord de convention de les regarder comme une secte de philosophes, occupés d'économie politique. Cette idée est exacte. Mais ne doit-on pas au moins quelque haine à toute secte, quelque soient l'intention, les motifs et le mérite des sectaires? Si la raison pouvait en douter, l'exemple de tous les tems résoudrait la question d'une manière assez affirmative. Voltaire a beau dire :

Hair est bon, mais aimer vaut bien mieux !

La maxime ne s'applique point ici, et elle est d'ailleurs un peu discréditée par son auteur lui-même, qui n'a pas prêché d'exemple.

Quant aux *Economistes*, ils ont eu à essuyer, pendant long-tems, une assez bonne part de critique et même de saïres, sur-tout un déluge de sottises, et l'on se demande encore souvent ce qu'il faut entendre par *Economistes*? Il n'y a point, ce me semble, d'inconvénient à le dire. D'ailleurs le vent des injures ne souffle pas sur eux en ce moment.

La dénomination d'*Economistes* est le sobriquet de ces philosophes; elle a pour synonymes, auprès de bien des personnes, les mots *rêveurs*, *visionnaires*, et peut-être pis. L'on est déjà bien avancé dans l'art de déprécier les hommes et les objets de leurs études, quand on a trouvé un bon *homonyme*, un nom et une couleur qui dispensent de connaître et de discuter. Quoiqu'il en soit, désirons aux Economistes et à leur science une prolongation de la trêve dont ils jouissent; et puisse cette mention très-désintéressée, ne pas leur valoir quelques hostilités!

Voici la substance d'une espèce de Notice chronologique et historique faite par un des plus spirituels d'entre eux.

« Les Economistes français, dit-il, fondateurs de la science moderne de l'*économie politique*, ont eu pour précurseurs le duc de Sully qui disait, *le labourage et le pâturage sont les mamelles de l'État*; le marquis d'Argenson, de qui est la belle maxime *ne pas trop gouverner*, et M. Trudaine le père, qui, dans la pratique opposait avec courage cette utile maxime aux préventions des ministres et aux préjugés de ses collègues, les autres conseillers d'état. »

« Les Anglais et les Hollandais avaient entrevu quelques vérités qui n'étaient qu'une faible lueur au milieu d'une nuit obscure : l'esprit de monopole arrêtait la marche de leurs lumières. »

Dans les autres pays aucun homme d'état n'avait considéré l'agriculture et le commerce autrement que pour les soumettre à des opérations fiscales, et Montesquieu lui-même y avait jeté un regard si superficiel, qu'un chapitre de l'esprit des lois porte ce titre étrange aujourd'hui : *à quelles nations il est désavantageux de faire le commerce?*

Vers 1750, MM. Quesnay et de Gournay, doués l'un et l'autre d'une grande force d'attention et d'un amour égal du bien public, examinèrent si l'on ne trouverait pas dans la nature des choses les principes de l'*économie politique*, et si l'on ne pouvait point les lier de manière à en faire une science. Il arrivèrent par deux routes différentes aux mêmes résultats qui leur parurent

positifs ; et quoique chacun regardât la méthode de l'autre comme la démonstration de la même vérité, ils formèrent deux écoles qui eurent chacune des disciples zélés et même célèbres. L'auteur de la notice expose ensuite comment M. de Gournay, fils de négociant, et ayant été négociant lui-même, s'attacha au principe de la liberté et de la concurrence du commerce, tandis que M. Quesnay, fils d'un cultivateur habile, arrêta ses regards plus particulièrement sur l'agriculture et ses produits, et les considéra comme les véritables sources de la richesse et de la prospérité des nations. Il fit cet adage : *Pauvres paysans, pauvre royaume : pauvre royaume, pauvre souverain*, et par une circonstance plus singulière qu'heureuse, puisqu'elle ne devait point avoir de résultat, il parvint à faire imprimer ce même adage, de la propre main de Louis XV, à Versailles.

Les disciples les plus marquans de l'école de Gournay furent M. de Malesherbes, l'abbé Morellet, Herbert, Trudaine père, Trudaine de Montigny, d'Invaux, de Boisgelin (le cardinal), de Cicé (archevêque d'Aix), Dangeul, le docteur Price, le doyen Josias Tucscher, David Hume, Beccaria, Filanghieri, etc.

L'école de Quesnay produisit le marquis de Mirabeau (l'auteur de l'*Ami des Hommes*), Abeille, Fourqueux, Bertin, Dupont de Nemours, le chancelier de Lithuanie, comte Creptowicz, le comte Pietro Verri, Tavanti, (ministre d'état à Florence); l'abbé Roubaud, le Trosne, Saint-Pérvy, Vauvilliers, le Margrave, aujourd'hui grand-duc de Bade, l'Archiduc Léopold, depuis empereur d'Autriche, et qui fit sur la Toscane l'application de la doctrine.

Le Mercier de la Rivière et l'abbé Beaudeau se détachèrent de l'école de Quesnay, pour en établir les principes et en obtenir les résultats d'une autre manière. Quesnay et son école prétendaient arriver, par les seuls progrès et l'emploi de la raison, à fonder plus vite la liberté du commerce et du travail, ainsi qu'une bonne théorie des contributions publiques. Croyant qu'il était plus aisé de persuader un prince qu'une nation, ils attendaient tout de l'autorité des souverains et y rapportaient tout, persuadés aussi que les lumières généra-  
lement

lement répandues fourniraient un contre-poids suffisant et un régulateur certain au pouvoir absolu. L'empereur Joseph II se rangea de cette opinion.

Entre ces divergences d'un même système se placent quelques philosophes Eclectiques, pour nous servir des propres expressions de l'auteur, et qui affectaient de n'appartenir à aucune école, l'auteur nomme Turgot, l'abbé de Condillac, Adam Smith et son excellent traducteur (le sénateur Germain Garnier), Sismonde et Say de Genève, etc. Tous, dit-il, ont été unanimes sur les principes qu'ils croient fondamentaux, particulièrement sur celui de la propriété foncière, comme base de la société politique.

Il se plaint ensuite de ce quelques hommes, sans connaissance de la doctrine et des faits, sans instruction préliminaire et sans expérience, ont traité, depuis peu, cette même doctrine de *réverie*, ses partisans de *visionnaires*, et il oppose « à ces censeurs » orgueilleux, qui ne savaient ni de qui, ni de quoi il » était question, » une chaîne de beaux noms, dont *Sully* fait le premier anneau, et un grand résultat progressif de population, qu'il attribue à l'influence qu'ont eue les Economistes, pendant environ trente ans, enfin, l'adoption, par le Gouvernement actuel, du principe de la propriété foncière et de plusieurs autres principes qui en dérivent.

On pourrait désirer que l'auteur eût donné plus de développement au morceau sur les Economistes; mais tel qu'il existe, il était en quelque sorte indispensable de l'extraire pour compléter notre examen ou notre aperçu des *Œuvres de M. Turgot*. LE BRETON.



*VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE*; par M. DE CHOISEUL-GOUFFIER. — Tome II, 1<sup>re</sup> Partie. — Paris, 1809. (Grand in-folio.)

(PREMIER EXTRAIT.)

Le premier volume de ce grand ouvrage parut en 1782, et dès-lors fut regardé, dans l'Europe savante, comme un magnifique monument élevé par l'opulence,

S.

l'érudition et le goût, à la gloire des lettres et à la perfection de tous les beaux arts. Un sentiment général de bienveillance et même d'admiration devait accueillir les travaux d'un écrivain qui, dans l'âge et dans le pays des illusions, se dérobaît aux jouissances réelles de son rang et de sa fortune, et, trouvant de plus nobles plaisirs dans le sein de l'étude et de la philosophie, consacrait son crédit et sa jeunesse à des recherches pleines d'intérêt, mais souvent périlleuses, et toujours dignes de ranimer, avec l'amour de l'antiquité, l'enthousiasme des talens et de la vertu. Aussi la critique, désarmée par le mérite de l'auteur, aperçut à peine les imperfections de l'ouvrage ; elle eût désiré sans doute plus d'étendue dans les discussions utiles aux progrès de la géographie, plus de réflexion dans le tableau brillant et contrasté des mœurs de la Grèce, et, si j'osais médire de ce qui m'a plusieurs fois séduit, un peu moins de luxe dans les ornemens et les descriptions dont ce premier volume est rempli. Mais il est une époque de la vie où dans un beau caractère, les erreurs de l'esprit ont quelque chose d'aimable et de généreux : et même dans la maturité de l'âge et de la raison, comment se défendre d'une ivresse continuelle, en décrivant un pays où, pour me servir des expressions de M. de Choiseul, chaque monument, chaque débris, chaque pas, transporte à trois mille ans la pensée du voyageur, et le place tout à la fois au milieu des scènes merveilleuses de la fable et des grands spectacles d'une histoire non moins féconde en prodiges ! Comment parcourir, sans enchantement, cette mer semée d'îles, dont les aspects délicieux varient sans cesse aux yeux du navigateur, et dont le moindre rocher s'offre à l'imagination peuplé de dieux ou de héros ! Comment aborder sans une émotion profonde, et la terre de Délos, et le rivage de Troye, et ce port d'Athènes où tant de siècles et de générations n'ont point encore effacé le souvenir de Thémistocle ! Voici les vestiges de ces longues murailles qui joignaient le Pirée à la ville : sous ces forêts antiques d'oliviers et de platanes, se promenaient Démosthène et Socrate : quel ennemi des muses et de la beauté les a jamais traversées sans se rappeler Aspasia ? Cet édifice imposant que le temps

a respecté, et que le soleil près de l'horizon dore de ses feux, c'est le monument que les Grecs, vainqueurs à Salamine, consacrèrent à Thésée; et déjà sur le sommet de la citadelle s'aperçoivent les ruines précieuses de ce temple de Minerve; chef-d'œuvre des arts de l'Attique dans le beau siècle de Périclès.

Si quelque censeur austère se plaint de trouver souvent des tableaux pareils dans le premier volume du *Voyage pittoresque de la Grèce*, je doute qu'il les juge avec autant de sévérité que l'auteur se juge lui-même. « Plus de vingt ans se sont écoulés, dit-il, depuis » que j'osai publier le premier volume de cet ouvrage. » Cette entreprise était une témérité de mon âge. Quel » talent, et en même tems quelle maturité de réflexion, » n'eût-il pas fallu pour parler dignement de ces ré- » gions enchantées par la fable, consacrées par l'his- » toire; de tous ces lieux jadis si féconds en prodiges, » aujourd'hui si riches de souvenirs, et si imposans » jusque dans leurs ruines! Je les avais parcourus avec » l'enthousiasme de la jeunesse, et c'était sur-tout des » illusions de cet enthousiasme, qu'en écrivant j'avais à » me défendre. Prêt à retracer cette foule d'impressions » diverses dont le sentiment était en moi si présent et » si vif, je devais craindre qu'on ne m'accusât à la fois » d'exagérer ce que j'avais vu, et de parler trop légère- » ment de ce que je n'avais pas su voir. Déjà s'annonçait » à l'Europe littéraire le bel ouvrage qui allait présenter » les trésors d'une vaste érudition sous les formes les plus » séduisantes (1), et qui, à l'aide d'un style pur et noble » comme l'âme de son auteur, devait faire revivre » l'antique gloire de la contrée que je venais de par- » courir. Je ne pouvais donc prétendre qu'au faible » mérite de décrire avec exactitude et simplicité les » débris encore existans de sa grandeur passée: je le » sentis d'abord; je m'aperçus trop tard que je l'avais » souvent oublié. Aussi, tandis qu'on daignait accueillir » mes premiers essais avec indulgence, je n'en recevais » les témoignages qu'avec embarras, avec une sorte de

---

(1) *Le Voyage du jeune Anacharsis.*

» remords; je me promettais bien de réparer un jour  
 » de nombreuses négligences, et de présenter dans la  
 » suite un tableau moins indigne d'un si beau sujet. »

Il est impossible de parler de soi-même avec plus de modestie; mais il y a ici beaucoup trop de sévérité. Pour mon compte, je serais bien fâché qu'un écrivain dont le goût est si pur et l'esprit si juste, dont tous les sentimens sont d'une âme élevée, et tous les tableaux d'une brillante imagination, se fût borné à décrire les ruines de la Grèce *avec exactitude et simplicité*. Je ne crois point que le bel ouvrage de Barthélemy (et je rends un hommage sincère au talent de l'auteur) dût interdire toute autre ambition à M. de Choiseul; il me semble, au contraire, qu'après avoir parcouru la Grèce moderne avec lui, le cœur encore ému des souvenirs qu'il rappelle avec un noble enthousiasme à l'aspect des lieux qui les ont conservés, on doit se retrouver avec plus de connaissances dans la Grèce antique, et relire avec plus d'intérêt et de charme le *Voyage du jeune Anacharsis*.

Heureusement M. de Choiseul est resté plus fidèle à son talent qu'à un projet trop modeste : on trouve, dans le second volume de son ouvrage, des recherches plus savantes, des aperçus plus vastes, des observations plus fécondes, tout ce qui peut éclairer la géographie, l'histoire, les arts, et la politique, dans l'état actuel de l'Asie mineure et de la Grèce, en un mot, tout ce qui caractérise la maturité d'un excellent esprit. Mais on y retrouve aussi cette sensibilité d'imagination, cette chaleur, cette vérité de sentimens qui, dans le premier volume de son ouvrage, recevaient de la jeunesse de l'auteur un charme particulier. Après avoir exposé brièvement les motifs de son second voyage dans la Grèce (il fut nommé en 1784 à l'ambassade de Constantinople), il reprend à Smyrne la route qu'il avait quittée à la fin de son premier volume. Il reconnaît franchement qu'en 1782, il n'avait donné sur le commerce, alors si florissant dans cette grande ville, que des détails vagues et superficiels. « Je devrais » peut-être, dit-il, avant de passer à d'autres objets, » réparer ces torts d'une instruction trop jeune et trop



» légère; mais que pourrai-je dire aujourd'hui de ce  
 » commerce des Français, alors si riche, et qui n'est  
 » plus? Ne serait-ce pas exciter d'inutiles regrets? Les  
 » événemens n'ont que trop fait disparaître les motifs,  
 » et jusqu'au prétexte de me reprocher cette négligence. » — J'ose n'être point ici de l'avis de M. de Choiseul; l'image des biens qu'on a perdus afflige sans doute, mais elle instruit. D'ailleurs, qui sait si le commerce de Marseille avec la métropole de l'Asie mineure n'est pas prêt à renaître? Qui sait jusqu'où peut s'étendre l'influence de cette main victorieuse à laquelle il fut donné d'effacer tous les crimes et de réparer tous les malheurs? Il me semble que le tableau de l'industrie française et de son ancienne puissance dans les mers et dans les ports du Levant, aurait offert à la fois des leçons et des espérances, et n'eût point déparé l'ouvrage de M. de Choiseul.

Quoi qu'il en soit, après avoir visité avec notre illustre voyageur le plus grand nombre des îles de la mer Egée, et traversé la Carie et l'Ionie, depuis Rhodes jusqu'à Smyrne, nous allons le suivre jusqu'aux Dardanelles à travers l'Eolide et la Phrygie. Il jette d'abord un coup-d'œil sur l'ancien royaume de Pergame, fondé par l'eunuque Philetærus, fils d'une danseuse, qui, par sa politique et par ses armes, enleva l'Eolide à tous ces conquérans,

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort ;

VOLT.

et qui parut plus digne de régner que la plupart d'entre eux. Parmi ses successeurs, M. de Choiseul remarque sur-tout Attale I<sup>er</sup>, qui mérita de donner son nom à la dynastie des Attalides. Tous ces princes firent fleurir dans leurs états les lettres et les arts : leurs tombeaux subsistent encore, tandis qu'on cherche en vain les monumens des compagnons d'Alexandre. M. de Choiseul décrit ensuite la ville de Pergame, célèbre dans l'antiquité par le culte d'Esculape, et qui serait plus digne de l'être par celui qu'elle rendit à Trajan, si d'avance elle n'avait pas déshonoré sa piété en disputant à onze villes de l'Asie mineure l'honneur honteux d'élever un



temple à Tibère. L'un des meilleurs esprits qui aient porté la philosophie et la critique dans l'étude des arts et de l'antiquité, rendra compte dans ce journal de la partie scientifique de ce Voyage, et décrira sans doute, à l'article de Pergame, les médailles de cette ville et le beau vase de marbre blanc qui représente les jeux asclépiens. Je remarquerai seulement que le célèbre antiquaire milanais adopté par la France, M. Visconti, a déjà fait connaître une médaille dont le revers offre un vase soutenu par des centaures portant, comme ceux du vase de Pergame, des ailes de papillon, et il a jugé qu'ils étaient destinés à figurer les génies des jeux équestres : suivant M. de Choiseul, le vase de Pergame vérifie et complète cette idée.

En quittant cette ville, et poursuivant sa route à travers les solitudes de l'Eolide, l'auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce*, visite et décrit un khan ou kiârvan-serai (*palais des caravanes*). Ces édifices sont dus, presque tous, à la pitié de quelques pachas ou de quelques riches particuliers, qui les ont placés sous la sauve-garde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire. Leur description amène une digression intéressante sur l'hospitalité des anciens et des peuples orientaux. Je ne crois pas qu'on lise sans émotion la fin de ce morceau, qui suffit pour donner une idée du style et du talent de l'auteur.

« Heureux, s'écrie M. de Choiseul, heureux les  
» peuples qui conservent encore les nobles monumens  
» de l'humanité de leurs pères, chez qui le voyageur  
» égaré connaît d'avance la porte où il peut frapper,  
» l'indigent, l'asyle où il exposera ses besoins; où des  
» secours assurés attendent les maux de tous genres, et  
» où les plus douces consolations sont promises à toutes  
» les douleurs ! Heureuses les nations qui n'ont jamais  
» repoussé l'opprimé que les discordes civiles privaient  
» de sa patrie ! On pourra, sans craindre de les blesser,  
» sans les condamner à d'humiliantes comparaisons,  
» célébrer la bonté généreuse et compatissante. Les  
» infortunés sur-tout qui trouvèrent chez elles un refuge  
» aux jours du malheur, sentiront le charme attaché  
» au rapprochement de ces antiques et de ces modernes

» souvenirs. Ce ne seront pas eux du moins qui me repro-  
 » cheront, lorsque je n'avais annoncé que de simples  
 » notions sur la piété musulmane envers les voyageurs,  
 » d'avoir pu me laisser entraîner à rappeler d'autres  
 » bienfaits de l'hospitalité. Celui qui en éprouva si long-  
 » tems l'heureuse influence, n'est-il pas excusable de  
 » s'être oublié dans un tel sujet, de ne le quitter même  
 » qu'à regret ? Je puis, en effet, dire comme Ménélas : *et*  
 » *moi aussi, je fus errant ; et moi aussi, je fus étranger ;*  
 » mais plus heureux que le prince grec, qui promena  
 » chez des peuples divers ses malheurs et ses longs  
 » ennuis, la nation qui accueillit mon infortune, ne  
 » laissa pas un moment égarer mon espérance. »

Après avoir rendu ce touchant hommage aux souve-  
 rains de la Russie et aux peuples qui vivent sous leurs  
 lois, M. de Choiseul décrit les côtes inhospitalières de  
 la Thrace, et avant d'entrer dans la Troade, visite  
 les îles d'Imbros, de Samothrace et de Lemnos ; il  
 expose son opinion et les calculs de M. Delambre sur la  
 hauteur du mont Athos, et rassemble les monumens,  
 les médailles, les pierres gravées inédites, qui peuvent  
 éclaircir l'histoire de ces îles et du continent voisin. Il  
 revient enfin en Asie, et se prépare à tracer le tableau  
 de l'ancienne Phrygie et du royaume de Priam. C'est  
 ici qu'ont eu lieu les premières recherches de M. de  
 Choiseul, ses découvertes les plus curieuses, et les tra-  
 vaux dont le souvenir lui est le plus cher. Trois voya-  
 geurs anglais ont marché sur ses traces dans ces contrées  
 poétiques, et n'ont pas attendu l'impression de cette  
 partie de son ouvrage pour lui rendre une éclatante  
 justice. Mais comme cette partie n'est point encore  
 publiée, il faut nécessairement attendre, pour la com-  
 parer à ce qu'on a écrit sur le même sujet, dans le long  
 intervalle qui a séparé l'impression des deux volumes du  
*Voyage pittoresque de la Grèce*. Toujours est-il certain  
 que ce grand ouvrage ( qui sera, dit-on, complètement  
 terminé dans moins d'une année ), est déjà fort supérieur  
 à ceux qui l'ont précédé par la réunion de l'ensemble,  
 par la richesse des détails, et par la magnificence de  
 l'exécution. C'est, je le répète, un des plus beaux mo-  
 numens élevés à la gloire des arts et des lettres ; et je ne

sais pas si ceux qui reprochent sans cesse au siècle dernier la direction qu'il avait donnée aux esprits, pourraient citer à une autre époque, comme sortant des premières classes de la société, des ouvrages qui réunissent, au même degré que celui-ci, la pureté du goût, l'étendue des lumières, l'étude de la littérature ancienne, et qui prouvassent une plus rare alliance du savoir et de la modestie, avec un plus digne emploi de la richesse, de l'instruction et du pouvoir. ESMÉNARD.

---

*DES NOUVELLES TRADUCTIONS EN VERS DES  
BUCOLIQUES DE VIRGILE, et principalement de  
celle de M. CH. MILLEVOYE. — A Paris, chez Nicolle,  
libraire, rue de Seine, n° 12.*

LA traduction des *Géorgiques de Virgile*, par M. Delille, offrant à la fois un phénomène littéraire et un titre de gloire étranger au dix-septième siècle, dut exciter à son apparition un enthousiasme universel. Voltaire même, qui dans son discours de réception à l'Académie, avait paru croire impossible la traduction de cet ouvrage, confessa noblement qu'il s'était trompé, et donna le premier le surnom de Virgile à son brillant interprète. Frédéric le Grand rendit au poète français un hommage non moins flatteur; cette traduction, disait-il ingénieusement, est l'ouvrage le plus original que j'aie vu depuis bien des années.

Le tems n'a fait qu'ajouter à l'estime et à l'admiration qu'avait inspiré ce chef-d'œuvre; et par une conséquence naturelle, l'éclat d'un pareil succès a rejailli du poète sur le genre où il avait puisé sa gloire. Bientôt, en jetant les yeux sur un peuple toujours rival, on observa que le Parnasse anglais citait avec orgueil les traductions d'Homère et de Virgile par Pope et Dryden; l'émulation devint générale, et l'on se fit honneur d'entrer à la suite de ces hommes célèbres dans une carrière qu'ils avaient ennoblie.

Un seul ouvrage de Virgile, celui que l'on peut

regarder comme le prélude de ces chants immortels, *les Bucoliques*, restaient à traduire. Tous les amis des lettres espéraient que l'interprète du chantre d'Aristée essaierait la flûte champêtre du pasteur de Mantoue : leur attente n'a pas été remplie.

Tenter une entreprise dans laquelle avait complètement échoué le brillant et facile Gresset ; essayer ce que M. Delille n'avait pas voulu, n'avait pas osé peut-être entreprendre, c'était au moins une grande hardiesse. Sans s'arrêter au danger des souvenirs qu'il allait réveiller, M. Tissot fit paraître, au commencement de l'an VIII, une traduction en vers des *Bucoliques*. Sa témérité ne fut pas malheureuse. On parut s'accorder à reconnaître dans cette traduction une fidélité peu commune, même en prose, le sentiment et le goût de l'antiquité, quelquefois de l'élégance, et presque toujours de l'harmonie : ces qualités, il est vrai, étaient obscurcies par des défauts. La critique impartiale lui reprochait une concision extrême qui altérerait trop souvent la couleur du tableau de Virgile ; des vers durs, pénibles, ou mal faits, des constructions embarrassées ; effets trop visibles des lois rigoureuses auxquelles il avait cru devoir s'astreindre : mais néanmoins en observant ces fautes on sentait avec plaisir que celui qui les avait commises avait en lui les moyens de les corriger. On verra dans la suite de cet article jusqu'à quel point il a justifié les espérances qu'il avait fait naître.

Quelques années après M. Tissot, en 1806, MM. D. L. et Firmin Didot, donnèrent, à quelques mois l'un de l'autre, une traduction en vers des *Bucoliques*. On trouva dans la première de la grâce, de la douceur et quelques vers heureux ; mais on y chercha vainement les nuances, la variété de ton, et sur-tout cette harmonie Virgilienne entièrement étrangère au talent de ce traducteur. On se plaignit de rencontrer fréquemment des additions malheureuses, des ornemens recherchés, en un mot le vernis moderne dans un ouvrage de l'antiquité.

M. Didot, moins facile et moins élégant au premier coup-d'œil, a quelquefois (pour nous servir de l'expres-

sion d'un poëte) baisé les traces de Virgile. Ce respect uni au travail le plus opiniâtre, et beaucoup de fidélité dans les images et dans les détails, assurent à sa traduction l'estime des connaisseurs, en leur laissant le regret de n'y pas découvrir la verve, la chaleur et l'inspiration du modèle. Du moment où le génie particulier des deux langues force M. Didot à s'éloigner de l'auteur original, son style devient vague, son vers se traîne avec effort, et la grâce, le charme continu du poëte latin abandonne entièrement son traducteur.

Tel était l'état de la dispute élevée entre les trois concurrens, lorsqu'en 1808 M. Tissot reparut dans la carrière. La seconde édition de ses *Bucoliques* est réellement un nouvel ouvrage. Il a su profiter avec autant de docilité que de succès, des critiques qui lui avaient été faites : sans cesser d'être aussi fidèle, sans rien perdre d'une heureuse précision, il est parvenu, en grande partie du moins, à reproduire l'original avec ses formes variées, sa couleur harmonieuse et ses nuances délicates. Cette seconde édition, quelque supérieure qu'elle soit à la première, n'est sans doute pas à l'abri de toute critique; quelques taches s'y font remarquer encore, et M. Tissot doit redoubler d'efforts et de persévérance pour les faire successivement disparaître.

Il nous reste à parler du nouvel adversaire qui vient d'entrer en lice. Celui-ci se présente sous les auspices les plus favorables. Ses débuts ont été brillans; d'honorables suffrages et la faveur publique ont accompagné ses premiers pas dans une carrière où l'on s'empresse d'applaudir au mérite lorsqu'il s'annonce à la fois avec éclat et modestie : à ces traits on peut reconnaître M. Millevoxe. Quelques personnes, au nombre desquelles il compte plus d'un ami, ont paru s'étonner, s'affliger même, que ce jeune auteur se détournât si promptement de sa route pour disputer une palme qu'un de ses rivaux était prêt à saisir : le succès pouvait le justifier; mais nous craignons, cette fois, qu'il ne trompe ses vœux.

Ce n'est pas assez, pour traduire Virgile, que de l'aimer et de l'entendre; il faut en être pénétré, avoir entretenu avec lui un commerce habituel, s'être nourri

des ouvrages de l'antiquité, et, suivant le conseil de Claudien,

..... *Nec desinat unquam  
Tecum grāia loqui, tecum romana vetustas.*

Il faut sur-tout connaître dans leurs plus secrets procédés le génie des langues grecque et latine. Aux nombreux avantages qu'il possède, M. Millevoye joint-il ces qualités indispensables pour la tâche qu'il s'est imposée ? Sans prononcer négativement sur cette question, nous nous contenterons de dire que sa traduction des *Bucoliques* ne semble pas annoncer les études préliminaires que ce travail exige impérieusement; il ne paraît pas même avoir lu ses prédécesseurs de manière à mettre à profit leurs fautes.

M. Tissot, après avoir eu le tort dans sa première édition de vouloir lutter de précision avec l'original, dans la seconde avait sagement renoncé à cette erreur. M. Millevoye n'en adopte pas moins le système vicieux que son prédécesseur abandonne; quelquefois même il en presse l'application au point de vouloir rendre en quatre vers la pensée que Virgile n'a pu exprimer qu'en cinq; le début de la seconde églogue en fournit un exemple. Ne craignons pas de le dire, la traduction de M. Millevoye est souvent aussi rapide que l'original; mais cet avantage frivole est presque toujours acheté aux dépens de la grâce, de l'harmonie, ou même des règles de la langue; son moyen le plus ordinaire pour arriver à la brièveté qu'il s'impose est de supprimer ces épithètes d'un choix si judicieux, d'un effet si pittoresque dont Virgile anime ou colore ses vers. Pour n'en citer qu'un exemple, dans la seconde églogue (où l'auteur français, par un scrupule peut-être assez mal entendu, a cru devoir substituer la belle Daphné au bel Alexis), Virgile fait dire au berger Coridon,

*O fomose puer, niniūm ne crede colori :  
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.*

M. Millevoye traduit :

Mais que cette blancheur ne te rende pas vaine,  
On cueille l'hyacinthe on laisse le tiéncp.

N'est-il pas évident que la suppression des épithètes *alba* et *nigra*, qui motivent si bien le *nimium ne crede colori*, rendent le second vers français inintelligible?

La richesse de la rime, à laquelle M. Millevoye paraît attacher trop d'importance, contribue encore à répandre sur sa composition l'air de la contrainte et de l'esclavage. Jusqu'ici ses vers avaient annoncé une oreille délicate et sensible à l'harmonie; comment se fait-il donc qu'en traduisant le plus harmonieux des poètes, il semble avoir dénaturé son propre talent? Des réflexions aussi sévères ont besoin d'être justifiées par quelques citations.

Tout le monde sait par cœur le commencement de la première églogue,

*Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi  
Silvestrem, etc.*

M. Millevoye :

Etendu, cher Tityre, au pied d'un large hêtre  
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre.  
Nous, hélas ! nous quittons nos doux champs et nos toits,  
Nous fuyons la patrie, et paisible en ces bois,  
Tu leur apprends le nom, le beau nom d'Amarylle.

Un large hêtre n'est pas heureux.

Mais ce vers charmant,

*Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva*

est-il rendu par celui-ci ?

Mais ; hélas ! nous quittons nos deux champs et nos toits.

*Paisible en ces bois* à la place de *lentus in umbrâ*, est bien vague, bien commun. M. Tissot avait du moins cherché à rendre *lentus* par ces mots, *dans un mol abandon*, qui s'en rapprochent un peu.

*Formosam resonare doces Amaryllida silvas.*  
Tu leur apprends le nom, le doux nom d'Amarylle.

Où est le *resonare* si nécessaire ? Mais sur-tout où trouve-t-on dans le vers sourd et tourmenté du traducteur le plus léger sentiment de cette harmonie pleine et sonore du vers de Virgile ?

— *Non unquam gravis ore domum mihi destra redibat.*

D'une ingrate cité le plus modique airain  
De son poids au retour ne chargeait point ma main.

Le sens est là tout entier; mais quel vers! quel langage! Que veux dire en français *le modique airain d'une cité*? C'est bien le cas de dire avec M. Delille que la fidélité extrême peut devenir la plus grande des infidélités.

Passons au plus beau morceau de cette même églogue, à ce *fortunate senex*, qui faisait verser des larmes à Fénélon :

O fortuné vieillard , que *les Dieux favorisent* ,  
Ces champs qu'ils t'ont laissés , *assez grands* , *te suffisent*.  
Bien qu'un profond marais et des joncs limoneux  
Resserrent de ton sol les confins sablonneux.  
Des troupeaux *infestés* , ni des herbes *amères*  
N'empoisonneront pas tes brebis bientôt mères.  
O fortuné vieillard ! près des fleuves *aimés* ,  
Sous la fraîche épaisseur des bois accoutumés ,  
*Tu respires* ; tantôt ce rempart d'aubépine  
T'endort au bruit *errant* de l'essaim *qui butine* ;  
Tantôt d'un roc altier l'*émondeur protégé*  
*Ebranle les échos de son chant prolongé* ,  
Pendant que sur l'ornement *roule au loin* , gémissante  
Des ramiers tes amours , la plainte renaissante.

*Que les Dieux favorisent*, est uniquement amené par le besoin de la rime.

Ces champs qu'ils t'ont laissés, assez grands, te suffisent.

Cette ligne dure et incorrecte, qui n'est ni prose ni vers, vient encore à l'appui de l'observation déjà faite qu'on peut traduire tous les mots latins sans rendre la pensée; mais, sans insister sur les fautes du même genre, sur l'impropriété des expressions, sur les tournures forcées qui se reproduisent presque à chaque vers de ce morceau, voyons de quelle manière M. Tissot a rendu ce même passage.

Heureux vieillard ! ainsi tu conserves tes champs !  
Ces champs te suffiront, bien que des marécages,  
*Que des lits de cailloux assiègent nos herbages.*  
Vos brebis n'iront pas tenter un sol nouveau,  
Et pleines ou déjà mères d'un faible agneau,



Mourir d'un mal secret *lentement dévorées*.  
 Heureux viellard ! nos lacs , nos fontaines sacrées ,  
 Nos forêts te verront sous leur sombre épaisseur  
 De l'ombrage et des eaux respirer la fraîcheur.  
 En effleurant le saule et ta verte clôture ,  
 L'essaim du mont Hybla , par son léger murmure ,  
 T'invitera souvent à goûter le repos.  
 Du haut de ces rochers et d'échos en échos ,  
 Entends de l'émondeur la voix claire et sonore ,  
 Tandis que la colombe et tes ramiers *encore*  
 Suspendus dans les airs aux ormeaux d'alentour ,  
 Roucouleront sans cesse un *nouveau chant d'amour*.

On peut observer plusieurs taches dans ce morceau ; mais quelque loin qu'il soit encore de l'original , on y sent , si l'on peut s'exprimer ainsi , la pensée et la poésie de Virgile , qui manquent entièrement à celui de M. Millevoye.

Dans la seconde églogue de sa traduction , après ces vers facilement tournés ,

Ni mes pleurs , ni les veis que pour toi je soupire ,  
 Rien ne peut t'émonvoir ; tu veux donc que j'expie !  
 Le troupeau haletant sous l'ombrage est couché ,  
 Le verd lézard s'endort , sous l'épine caché :

on est fâché de rencontrer ceux-ci :

Thestile préparant , *soigneuse ménagère* ,  
 L'ail et le serpolet à l'odeur *bocagère* ,  
 Aux moissonneurs lassés *broie un piquant repas*.

Pourrait-on croire que la même Muse qui inspira si heureusement M. Millevoye dans son charmant *Poème de l'Amour maternel* , ait dicté ces vers de la troisième églogue ?

Damète qu'on voyait sur les places errant ,  
 Perdre les durs fredons de son fifre ignorant.

Et me laisser gardien de l'embûche tendue.

Lie au joug le renard , trait le bouc indocile.

Virgile dit avec autant de grâce que de sentiment :

*Phyllida , amo ante alias ; nam me discedere flevit ,  
 Et longum , formosæ vale , vale inquit , Iola.*

Et son traducteur :

Mon cœur est à Phyllis ; j'en atteste ses charmes,  
Ses longs adieux : adieu , dit-elle avec des larmes.

Les vers suivans de la sixième églogue sont encore plus repréhensibles.

Il raconte Térée *en vautour s'envolant*,  
Les dons de Philomèle et son festin sanglant,  
Et sa fuite *aux déserts*, et Térée *à toute heure*  
Planant sur ce palais qui n'est plus sa demeure.

Raison , intelligence du texte , poésie , tout manque dans ce morceau , dont nous n'avons cité que la fin , où se trouve un contre-sens manifeste. Virgile ne dit pas que Térée , changée en vautour , voltigeait *à toute heure* autour de sa demeure ; il dit , au contraire , qu'avant de se réfugier dans les forêts , il voltigeait autour du palais qu'il avait habité.

Nous ne pousserons pas plus loin ces remarques critiques , qu'il nous serait malheureusement trop facile de multiplier , et nous nous hâtons , après avoir censuré avec regret , de chercher l'occasion de louer avec franchise. Ces vers , qui terminent l'églogue de Pollion , aux deux derniers près , nous paraissent irréprochables :

Voici les tems : revêts ta splendeur immortelle ,  
O du grand Jupiter noble postérité !  
Sur son axe éternel vois le globe agité ;  
Vois les mers , vois des cieux la profondeur immense  
Tressaillir à l'aspect du siècle qui commence.  
Oh ! que s'il me restait des jours assez nombreux  
Pour chanter dignement tant de faits généreux ,  
L'harmonieux Linus , le chantre du Rodope ,  
L'un fils du Dieu des vers , l'autre de Calliope ,  
Bien qu'illustres tous deux , tous deux d'un sang divin ,  
De surpasser mes chants se flatteraient en vain.  
Pan même en Arcadie *envia-t-il* ma gloire ;  
Pan même en Arcadie avouerait ma victoire.  
Connais ta mère , enfant , et qu'un premier souris  
De dix mois de douleurs lui paye enfin le prix :  
Connais ta mère , enfant , *digne par ses caresses*  
Et du banquet des Dieux , et du lit des Déesses.

A qui se rapporte *digne par ses caresses* ? La règle

grammaticale veut que ce soit à la mère et le sens à l'enfant ; dans tous les cas le *cui non risere parentes* n'est pas rendu.

Ce début de la sixième églogue, où la gêne de la concision se fait encore sentir, a néanmoins quelque chose de l'élégance et de la couleur poétique dont il brille dans l'original :

Ma muse, la première, *au chalumeau docile*,  
 Apprit à répéter les chansons de Sicile ;  
 Elle n'a point rougi de vivre au sein des bois,  
 Alors que je chantais les combats et les Rois.  
 Apollon *vint et dit* : « Le pâtre à sa houlette  
 Ne doit associer que la simple musette. »  
 Phébus *veut, j'obéis* : assez d'autres mortels,  
 Varus, diront ta gloire, et les combats cruels :  
 Plus humble, mon hautbois médite un air rustique.  
 Si l'on daigne sourire à mon chant bucolique  
 Tout *redira Varus*, tout, les bois, le vallon :  
 Phébus chérit les vers décorés de ce nom.  
 Poursuivez, doctes sœurs, etc.

Je voudrais pouvoir taire que, même dans ces morceaux de choix, M. Tissot est évidemment supérieur à son jeune rival ; mais de quoi servirait-il de nier un fait qui résulte d'une simple comparaison que chacun est maintenant à portée de faire ?

Que conclure de tout ce que nous avons dit ? Que le nouveau traducteur a fait un mauvais ouvrage ? non, sans doute ; mais qu'il est resté cette fois au-dessous de lui-même ; qu'il n'a peut-être pas assez consulté dans cette entreprise le vœu particulier de son talent, la nature de son sujet et l'étendue des moyens qu'il pouvait y appliquer. La plus forte séduction contre laquelle ait à se prémunir ceux qui entrent dans la carrière des lettres avec autant de mérite et de bonheur que M. Millevoie, est le desir qui les porte à se présenter à tous les chemins qui conduisent à la réputation, sans leur permettre de s'arrêter à la seule voie qui puisse les y conduire.

Ces observations nous ont été dictées (et nous desirons que M. Millevoie en soit bien convaincu) par l'intérêt véritable que nous prenons avec tous les gens de lettres

aux

aux succès qu'il a déjà mérités, et à ceux qu'il ne peut manquer d'obtenir, en dirigeant avec plus de réserve ses talens et ses efforts.

JOUY.



*L'ILIADÉ*, traduite en vers français; suivie de la *Comparaison des divers passages de ce Poëme avec les morceaux correspondans des principaux poëtes Hébreux, Grecs, Français, Allemands, Italiens, Anglais, Espagnols et Portugais*; par M. AIGNAN. — Trois vol. in-12. — A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34. — 1809.

( SECOND EXTRAIT. )

EN général, cette nouvelle traduction annonce un écrivain qui a beaucoup de facilité, le sentiment du rythme et de l'harmonie propres à la poésie française, et l'habitude d'écrire en vers; ils'y trouve même beaucoup de pensées ingénieuses qui appartiennent au traducteur: mais c'est précisément ce que j'oserai lui reprocher; il me semble qu'il aurait dû prendre le plus grand soin de ne laisser paraître que l'esprit du grand poëte, dont il se rendait l'interprète, ou plutôt son génie si sublime dans sa simplicité, et ne pas hasarder plusieurs traits, qui, malgré leur éclat, ou même par leur éclat inattendu, choquent le goût du lecteur qui s'est familiarisé avec le style toujours majestueux, la manière toujours noble et grande d'Homère et des écrivains qui l'ont pris pour modèle. Lorsqu'on rencontre des vers comme ces suivans :

Nos victimes, nos vœux seraient-ils un vain songe ?

Nos sermens un parjure, et l'oracle un mensonge ?

La terreur le précède et le trépas le suit,

ou lorsqu'on vous parle de la pensée, qui

Des objets absens prompte à s'entretenir,

Des fruits de la mémoire enrichit l'avenir;

il est aisé de sentir que toutes ces antithèses brillantes, cette espèce de cliquetis de mots ou d'idées qu'on fait

T t

ressortir par l'opposition des mots ou des idées contraires, sont une de ces ressources à l'aide desquelles l'esprit des modernes a trop souvent tenté de remplacer les beautés plus réelles et d'un ordre bien supérieur, que les anciens et leurs plus illustres imitateurs ont répandues dans leurs ouvrages; mais lorsque le nouveau traducteur nous représente Alceste, qui,

Victime volontaire offerte au Dieu jaloux,  
 Entra dans le tombeau d'où sortait son époux;

on ne peut s'empêcher de se rappeler la plaisante indignation qu'éprouvait Boileau, lorsqu'en entendant Tourreil lire certains passages de sa traduction de Démosthène, il saisissait avec force le bras de Racine, et lui disait : « Vous verrez qu'il donnera de l'esprit à Démosthène. »

A cette première cause d'infidélité, qu'on pourrait attribuer à l'abus de l'esprit, il s'en joint une autre qui peut également donner une fausse idée d'Homère aux lecteurs qui ne le connaîtraient que par la traduction de M. Aignan; c'est qu'il ne s'est pas assez défié du penchant naturel que nous avons à substituer nos idées, nos connaissances, les notions familières que nous nous sommes faites des choses, à celles que veut ou que peut nous donner l'auteur que nous traduisons: et c'est un inconvénient dont on ne peut se garantir que par une étude approfondie de l'écrivain original, et par des méditations suivies sur l'ensemble et sur les détails de ses connaissances et de ses opinions sur l'état de la société à l'époque où il a vécu. Une invocation aux Muses, exprimée en ces termes :

Vous qui des hauts sommets de la voûte azurée,  
 Des siècles, comme un point, embrassez la durée, etc.

ne peut pas être fidèlement traduit d'Homère; la notion mathématique du *point*, l'idée abstraite de *durée*, l'idée plus abstraite encore de la durée des siècles comparée à un point; que de choses entièrement étrangères au siècle où vécut l'auteur de l'*Illiade*, et que rien ne peut même faire soupçonner dans tout ce qui nous vient de lui! Les deux vers suivans,

Hector, tu ne lis plus, au milieu des combats,  
 Sur mon casque ondoyant l'arrêt de ton trépas,



donnent lieu à des observations du même genre; car d'abord il est très-douteux que l'écriture fût connue dans l'Asie au tems d'Hector, ou du moins que l'usage en fût familier à cette époque au point qu'on écrivit les décisions des juges ou des tribunaux, et bien certainement rien ne porte à le croire.

Lorsqu'il est question du sommeil de quelque héros, ou de quelque dieu, M. Aignan ne manque guère de représenter *Morphée lui versant ses pavots*. Mais quoique Homère ait personnifié le sommeil, le nom de Morphée ne se trouve pas une seule fois dans ses poèmes, et dans les seuls endroits de l'*Iliade* où il parle du pavot, il compare des guerriers mourans à cette fleur qui tombe surchargée de rosée ou coupée par le fer. *La sphère étoilée*, pour désigner le séjour des Dieux, *ce globe malheureux*, pour désigner la terre, sont encore des expressions que le texte d'Homère, et l'ensemble des notions que nous donnent ses ouvrages, ne sauraient autoriser, et dont il me semble par conséquent que le nouveau traducteur n'aurait pas dû se servir. C'est pécher, en quelque sorte, contre le costume.

Une faute qui serait plus grave, parce qu'elle donnerait une notion tout à fait contraire à la vérité historique, mais qui n'est sans doute qu'une distraction du traducteur, c'est que dans deux endroits (*tome II, page 110, et tome III, page 355*), il nomme les Grecs *enfans d'Hélénus*. J'avoue que je ne saurais deviner quel est cet Hélénus dont les Grecs seraient descendus; il n'est question dans l'*Iliade* et dans tous les écrivains qui ont traité de cette époque reculée de l'histoire ancienne que d'un Hélénus troyen, fils de Priam, habile dans l'art de la divination, et que Virgile, au troisième livre de l'*Enéide*, nous représente comme ayant succédé à Pyrrhus dans le royaume d'Épire, et comme devenu l'époux d'Andromaque. Il faut donc croire que c'est d'Hellen, fils de Deucalion, que le traducteur a voulu parler.

La fidélité, qui est le premier devoir dans ce genre d'ouvrages, souffre toujours quelque atteinte du peu de soin qu'on met à reproduire les formes propres de l'original, auxquelles on en substitue d'autres qui lui sont

plus étrangères; c'est encore une des causes qui contribuent à donner à la nouvelle traduction une physionomie, si l'on peut s'exprimer ainsi, différente de celle d'Homère. Ce poète, par exemple, ne fait presque jamais parler ses personnages d'eux-mêmes comme d'une troisième personne, et M. Aignan a très-fréquemment employé cette forme d'expression. Lorsqu'Homère fait dire à Agamemnon : « Nous nous sommes portés, Achille » et moi, à de violens débats, à des discours outrageans » au sujet d'une jeune fille, et c'est moi qui ai commencé à montrer de la colère; mais si nous nous réunissons pour les mêmes desseins, le malheur des Troyens ne pourra être retardé d'un seul instant. »

M. Aignan traduit ainsi :

Offensé par Atide, Achille se repose;  
De moi, de mes destins, il sépare sa cause;  
Divorces malheureux, qu'une femme à produits,  
Cessez, et d'Ilion les murs seront détruits.

On sent qu'il n'y a là ni la clarté ni le naturel du poète grec; et si ces apostrophes soudaines se répètent souvent dans la traduction, tandis qu'Homère les emploie très-rarement, si ce style indirect, qui n'est presque jamais celui d'Homère, est très-fréquemment employé par son traducteur, les impressions produites par ce dernier finiront par être assez différentes de celles que produit la lecture de son modèle.

Je m'arrêterai peu sur les détails du style; celui de M. Aignan est en général correct et poétique, comme je l'ai déjà dit; j'observerai seulement qu'il a péché quelquefois contre l'une des principales règles du style figuré ou métaphorique. On sait que toutes les fois que l'on désigne quelque être physique et matériel par une expression métaphorique, il n'est pas permis de lui prêter des actions ou de le représenter dans des situations dont l'expression ne se trouverait plus d'accord avec celles dont on s'est servi pour le désigner; par exemple, si l'on dit *la Grèce* pour désigner les guerriers grecs, on ne pourra pas dire,

Mais Ajax reconnaît la main toute-puissante  
Qui livre à la terreur *la Grèce palissante*,

et lorsqu'Hector s'avance au milieu du champ de bataille pour faire des propositions aux chefs ennemis, on ne dira pas,

Faites silence, Hector veut parler à la Grèce.

De même, si l'on peut dire d'un héros qui passe pour être le fils d'une Déesse, qu'il est un *rejeton des Dieux*, il est bien évident qu'on ne pourra pas dire,

Le rejeton des Dieux

*Tombe sur ses genoux, etc.*

parce qu'il y aurait ici contradiction entre l'expression figurée et l'expression physique et naturelle. Qu'on voie avec quel art Racine emploie les mots propres et prépare les expressions métaphoriques qu'il veut y joindre, dans ces vers de son *Iphigénie*:

Déjà Priam pâlit, déjà Troye, en alarmes,  
Redoute mon bûcher et frémit de vos larmes,

et dans presque tout ce qu'a écrit ce grand poète.

Au reste, les observations critiques que je me suis permis de faire jusqu'ici ne portent que sur des détails; et, en supposant que je ne me sois pas trompé, il serait aisé à l'auteur, avec le talent facile dont il paraît doué, de faire disparaître de son ouvrage les taches légères que j'ai indiquées, quand même elles seraient plus nombreuses encore qu'elles ne le sont en effet. Mais je dois avouer que j'ai été généralement frappé dans cette nouvelle traduction d'un inconvénient qui m'a paru extrêmement grave, c'est que presque toujours les traits particuliers et caractéristiques par lesquels Homère signale en quelque sorte ses personnages, les objets, les situations, les sentimens qu'il décrit, se trouvent fondus dans des expressions vagues et générales, et plutôt résuimées, s'il le faut ainsi dire, qu'imitées fidèlement ou copiés avec exactitude par le traducteur. Il me semble, en un mot, que ce qui manque essentiellement à son ouvrage, c'est ce qu'on doit appeler proprement la couleur Homérique.

Qu'il me soit permis, pour mieux faire entendre ma pensée, d'emprunter les expressions de l'homme célèbre dont j'ai déjà cité quelques morceaux dans



mon précédent article, et qui, non content de consacrer à la traduction d'Homère quelques-uns de ses momens de loisir, avait profondément médité sur le génie et sur le caractère particulier de l'écrivain qui faisait ses délices. Dans une lettre à un de ses amis, destinée à servir de préface à une partie de la traduction qu'il avait dessein de publier, pour sonder le jugement du public sur cet ouvrage, il s'exprimait ainsi :

« Une qualité qui distingue éminemment Homère, c'est celle d'*individualiser*, pour ainsi dire, ses tableaux. L'imagination se plaît à ce rapprochement, qui, de traits épars dans la nature, forme un ensemble régulier; mais le sentiment ne s'attache point à ces généralités artistiques; il lui faut ou tel homme, ou tel être quelconque, ou telle particularité dans les images qui lui sont offertes pour que son émotion, se joignant à l'admiration de l'esprit, en fixe les souvenirs par des empreintes ineffaçables. Cette qualité seule a suffi plus d'une fois pour rendre intéressante la lecture d'écrivains d'ailleurs très-médiocres; et lorsqu'elle se trouve jointe à ce choix des objets et des traits qui constitue le beau, elle répand sur les travaux du génie un charme sans lequel ils peuvent étonner, mais non plaire dans tous les tems, ni sur-tout laisser dans les âmes ces traces aimables qui ramènent vers un livre comme vers un ami..... »

« Je ne parlerai point de cette scrupuleuse attention à décrire les lieux tels qu'ils sont dans la réalité, de ce respect pour les traditions, pour le caractère connu de ses héros, pour les récits des événemens passés, genre de mérite où les anciens et les modernes ont unanimement reconnu qu'il avait surpassé même les géographes et les historiens de profession; je parle seulement de cet art avec lequel il donne toujours à chaque objet une manière d'être et une couleur propres : car ce n'est point une manière d'être et une couleur convenables à tout autre objet de la même espèce, mais à celui-là particulièrement qu'il veut mettre sous vos yeux. Peint-il un orage, un lion, le cours d'un fleuve, les bois et les rochers d'une montagne, ce ne sont ni un fleuve, ni un orage, ni un lion, ni des rochers et des bois tels que l'imagination peut les créer au hasard; tous ces objets sont parti-

cularisés; souvent le poète les prend dans la réalité des choses, il les a vus et il les caractérise avec une vérité parfaite; mais lors même qu'ils ne sont que des fictions de son esprit, il lui suffit, pour les faire confondre avec la nature elle-même, de quelques-uns de ces traits fins qui semblent n'avoir aucun rapport avec le but dont il est occupé dans le moment, et qui, sans ajouter au tableau comme tableau, ne permettent pas à l'esprit de rester en doute sur l'existence réelle de l'original.»

Il me semble qu'il est impossible de caractériser avec plus de netteté et de précision ce genre de mérite si éminent dans Homère, et que j'avoue à regret que M. Aignan me paraît avoir trop rarement conservé dans sa traduction; et pour qu'on puisse juger jusqu'à quel point cette opinion peut être fondée, je suis obligé de citer un morceau d'une certaine étendue et de le comparer avec le morceau qui lui correspond dans la traduction manuscrite que j'ai entre les mains; mais je supplie les lecteurs de ne pas croire que mon intention soit ici de prévenir leur jugement en faveur de celle-ci et de déprécier le talent du nouveau traducteur. J'avertis expressément que je choisis à dessein un morceau dans lequel il me semble n'avoir pas réussi au même degré que son illustre devancier; et certes ce procédé serait l'effet d'une partialité révoltante, s'il était question de comparer le mérite respectif des deux ouvrages, et non pas uniquement de faire comprendre par un exemple en quoi je trouve que M. Aignan n'a pas saisi la couleur et le caractère de son modèle. Le lecteur équitable ne peut et ne doit en effet que juger des morceaux isolés qui sont mis sous ses yeux, sans rien préjuger sur l'ensemble des deux ouvrages, puisqu'il n'y en a qu'un qui soit soumis à son examen.

Je choisirai dans le vingt-deuxième Chant le discours touchant d'Andromaque, au moment où, après avoir aperçu du haut des murailles le corps sanglant d'Hector entraîné par l'impitoyable Achille, elle revient du long évanouissement où cet affreux spectacle l'avait fait tomber. Voici d'abord ce discours tel qu'il est dans la traduction manuscrite :

D'un époux malheureux épouse infortunée,

Hector, dès le berceau la même destinée  
 Nous avait réunis ; toi né dans Iliou ,  
 Moi dans les murs de Thèbe , Empire d'Ætion ,  
 Où les bois dont l'ombrage entoure Hippoplasie  
 Ont vu dans ses palais mon enfance nourrie.  
 Fruit amer de ses soins et du plus tendre amour ,  
*Pour moi-même et pour lui*, devais-je voir le jour ?  
 Et toi, naguère encor le charme de ma vie ,  
 Mon soutien, mon espoir, Hector, ombre chérie,  
 Tu me fuis ; tu descends vers ces lieux souterrains ,  
 Sombre abyme où vont tous s'engloutir les humains ,  
 Me laissant après toi, dans un triste veuvage ,  
 Avec ce tendre enfant, notre vivante image.  
 Enfant de la douleur, pour protéger ses jours ,  
 Pour guider sa faiblesse, il n'a plus de secours !  
 Homme, il ne pourra point veiller sur son vieux père !  
 A la fureur des Grecs quand un hasard prospère  
 Le ferait échapper, quelques voisins puissans  
 Enlèveront bientôt les bornes de ses champs.  
 Les jours de l'orphelin délaissés, solitaires ,  
 S'écoulent sans amis, sans conseils salutaires ;  
 Assiégé de besoins, de craintes, de regrets ,  
 La honte abat son front et déforme ses traits ;  
 Toujours des pleurs amers sillonnent son visage.  
 Des amis de son père attendant le passage ,  
 S'il s'attache à leur robe, à leur manteau flottant ,  
 Leur avare pitié s'enfuit en l'écoutant ;  
 Ou de leurs faibles dons la coupe presque vide  
 Irrite encor sa faim, rend sa soif plus avide. (\*)  
 Et l'enfant du bonheur, dont les riches parens  
 Font sous le toit natal fleurir les jeunes ans ,  
 S'il voit l'infortuné dans un banquet aimable ,  
 Il le frappe, il l'insulte, et l'arrachant de table ,  
 — Sors d'ici, tu n'as point de père parmi nous !  
 L'orphelin l'œil en pleurs, revient à mes genoux.  
 Veuve faible, indigente, hélas ! que peut ta mère ,  
 Enfant trop cher ? jadis dans les bras de ton père  
 Nourri des plus doux mets, chaque jour par nos soins  
 L'abondance et le choix prévenaient tes besoins :  
 Bientôt las de ces jeux qu'appelait ton caprice ,

---

(\*) Il est à regretter que le traducteur n'ait pas pu rendre ici le sens littéral d'Homère : « Mouille ses lèvres, mais ne mouille pas son palais. »

Tu dormais sur le sein d'une tendre nourrice ,  
 Ou sur des lits moëlleux la joie et le sommeil  
 Peignaient d'un vif éclat ton visage vermeil.  
 Mais ô Dieux ! maintenant , jouet de la fortune ,  
 Ces tems ne sont pour toi qu'une image importune.  
 Le nom d'Astyanax , de *Roi de la cité* ,  
 Ce nom n'est plus permis à ta témérité....  
 Hector ne défend plus les murs sacrés de Troie !

Voici le même discours traduit par M. Aignan :

O malheureux Hector , épouse malheureuse !  
 De son astre et du mien l'influence est affreuse ,  
 Quel nœud fatal vous joint , Priam , Eétion ;  
 Champs de la Cilicie et plaines d'Ilion !  
 D'un père infortuné fille plus déplorable ,  
*Ce jour que je respire est un poids qui m'accable !*  
 Cher époux , tu descends au séjour de la mort ,  
 Et seule , sans appui , je reste *sur ce bord*.  
 Ton fils , de notre amour ce triste et tendre gage ,  
 Connaît déjà le deuil à la fleur de son âge.  
 De sa plaintive enfance il perd l'heureux appui ;  
 Il n'attend rien de toi , tu n'attends rien de lui.  
 Ah ! dût-il échapper aux malheurs de la guerre ,  
 Souffrir est désormais son destin sur la terre.  
 D'avidés étrangers vont dévorer ses biens ;  
 En vain dans ses amis il cherche des soutiens.  
 Va-t-il à ces flatteurs qu'attirait sa fortune ,  
 Peindre , les yeux baissés , sa misère importune ?  
 Va-t-il à leurs genoux mendier des secours ?  
 Il trouve tous les cœurs inflexibles et sourds ,  
 Ou si par la Pitié la coupe est présentée ,  
 L'Avarice accourant l'a bientôt écartée.  
 De la table où ses yeux les verront tous assis ,  
 La main de ses égaux repoussera mon fils.  
 Ton père ne vit plus , supporte la misère ,  
 Lui diront ces enfans *heureux d'avoir un père*.  
 Et je verrai mon fils gémissant , indigné ,  
 Se jeter sur mon sein , de ses larmes baigné !  
 Souvenirs déchirans pour ma douleur mortelle !  
 Il recevait les mets de la main paternelle ;  
 Lorsque , rassasié de plaisirs et de jeux ,  
 Mon fils au doux sommeil abandonnait ses yeux ,  
 Les bras de sa nourrice où la pourpre moëlleuse  
 Prolongeaient le repos de son enfance heureuse.  
 Astyanax ! ô nom si chéri des Troyens !

De leur reconnaissance il serrait les liens ;  
 Hector, il rappelait tes exploits, ton courage ;  
 Seul, de nos ennemis tu repoussais la rage.

Que sont devenus ici les traits précis par lesquels le poète caractérise d'une manière si touchante le malheur d'un enfant orphelin et le malheur particulier du fils d'Hector ? Combien les idées et les expressions que le traducteur y substitue sont vagues, et combien le lecteur, pénétré des beautés pathétiques d'Homère, regrette de les voir remplacées par des traits d'esprit !

Ou si par la *Pitié* la coupe est présentée,  
 L'*Avarice* accourant, l'a bientôt écartée

cette antithèse recherchée n'est assurément pas aussi touchante que l'image de la coupe étroite et presque vide qui mouille à peine les lèvres de celui à qui elle est présentée dans sa détresse. Et c'est ainsi qu'en généralisant les traits et les idées, on détruit ou on efface presque toujours le sentiment, qui, par sa nature, ne peut en effet s'attacher qu'aux objets particuliers et déterminés.

On s'étonnera peut-être que je n'aie cité avec éloge aucun fragment de cette traduction, tout en rendant hommage aux talens et aux connaissances de l'auteur. Ce n'est pas que je ne pusse en effet trouver un assez grand nombre de morceaux purement écrits et élégamment versifiés ; mais en les considérant, comme j'ai dû le faire, sous le rapport de l'exactitude et de la fidélité au texte grec, et en m'interdisant même toute critique de détail sur la manière dont les expressions isolées étaient rendues, j'avoue que je n'ai point trouvé de fragmens un peu considérables où les observations générales que j'ai faites précédemment ne s'appliquassent ; en sorte que si l'ouvrage que je viens d'examiner est généralement bien écrit, ce n'est pas au moins une traduction suffisamment exacte de l'*Iliade* d'Homère.

Je n'ajouterai plus qu'une remarque sur un passage du discours préliminaire de cette traduction, au sujet des opinions diverses qui partagent les savans sur la question de savoir si l'écriture était généralement connue des Grecs d'Asie à l'époque où l'on place l'existence d'Homère. M. Aignan se décide pour l'affirmative ; et

pour prouver qu'Homère lui-même a consigné l'existence de l'écriture au sixième Chant de l'*Iliade*, dans l'épisode de Bellérophon, il cite ces vers de sa traduction :

Vers le roi de Lycie avec pompe exilé,  
Dans un *perfide écrit* que la baine à scellé,  
Le guerrier de sa mort porte l'arrêt funeste.

Véritablement la question serait complètement résolue si le texte grec était aussi positif que le sont les vers du traducteur; mais on se tromperait fort si l'on croyait qu'Homère eût employé ici aucun des mots grecs qui expriment les idées d'*écrit* ou de *lettres*; il ne les emploie même nulle part dans aucun de ses poèmes; et dans le passage cité, il dit seulement que Prétus chargea Bellérophon de porter au roi de Lycie *des signes funestes*; ce qui ne peut guère s'entendre que d'une espèce de *quipos* ou de *chiffres*, dont le sens ne pouvait pas même être deviné par celui qui les portait. THUROT.

~~~~~

CONTES EN PROSE ET EN VERS, suivis de pièces fugitives, du poème d'*Erminie* et de *Métastase à Naples*; par M. DE LANTIER, ancien chevalier de Saint-Louis, auteur des *Voyages d'Anténor* et des *Voyageurs en Suisse*; avec trois planches gravées en taille-douce. *Seconde édition*, augmentée de plusieurs Contes inédits. — A Paris, chez *Arthur Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

IL fallait avoir bien jugé son siècle, c'est-à-dire, avoir conçu une bien juste idée de sa futilité, pour penser que le *Voyage du jeune Anacharsis*, ce livre où l'érudition est employée avec tant de réserve, de goût et d'agrément, était encore trop grave, trop substantiel pour la plupart des lecteurs, et que ce ne serait point une entreprise absolument folle que de parodier ce bel ouvrage, en fondant le détail des mœurs et des usages de l'ancienne Grèce dans une suite d'aventures galantes, libertines et romanesques. Ce que l'auteur avait imaginé en habile observateur, il l'a exécuté en homme d'esprit; et il a obtenu un succès qui lui fait certainement

plus d'honneur qu'au public. L'*Anacharsis des Boudoirs* (c'est ainsi qu'on a qualifié les *Voyages d'Antenor*) en est à sa dixième édition, nombre que le véritable Anacharsis est loin, je crois, d'avoir atteint. L'ouvrage de l'abbé Barthélemy finira sans doute par prévaloir de toute façon sur celui de M. de Lantier; mais enfin M. de Lantier aura joui de tous les avantages que peut procurer une heureuse idée agréablement mise en œuvre, et il lui restera le renom plus ou moins durable d'un écrivain frivole, mais ingénieux, qui s'est trouvé tout propre à amuser ses légers contemporains, en ayant l'air de vouloir les instruire.

Tout ce que publie un pareil écrivain, promet, sinon ces longues jouissances de l'esprit et du goût, que procurent les ouvrages d'un vrai mérite littéraire, du moins ce plaisir prompt et fugitif que causent de légères productions sorties d'une plume facile, aimable et enjouée. Des deux volumes dont je vais parler, le premier contient des contes en prose. Ces contes sont intitulés, le *Petit Candide*, *Fête bien per voi*, et le *Provincial élevé à Paris*, ou *Histoire de Nicolas Remy*. Le héros du premier n'est pas, comme on pourrait se l'imaginer d'après le titre, infatué de ce système d'optimisme dont le Candide de Voltaire trouve à chaque pas la réfutation si triste et si plaisante à la fois; c'est un jeune provincial à qui sa mère a répété sans cesse qu'on ne périt jamais quand on a la crainte de Dieu et la haine du mensonge; qui, envoyé à Paris pour y faire son chemin, s'y conduit toujours d'après cette maxime; va disant à chacun des vérités inutiles ou désagréables; indispose tous ceux qui voulaient et pouvaient le servir; et après dix mécomptes de ce genre, finit par retourner dans son pays et s'y établir au milieu des siens, à qui il peut désormais dire la vérité tout à son aise sans craindre de nuire à sa fortune. L'idée de ce petit conte n'est pas absolument neuve; l'auteur n'a fait qu'y retourner en plusieurs façons la fameuse aventure de Gilblas avec l'archevêque de Grenade, cet infatigable faiseur d'Homélies, qui exige qu'on l'avertisse quand ses écrits commenceront à annoncer le déclin de son esprit, et qui met poliment à la porte le garçon assez simple pour

avoir cru qu'on pouvait être sincère impunément avec un grand seigneur qui à la prétention d'être un grand écrivain. La véritable difficulté de ces ouvrages où l'on établit un caractère dont le continuel développement doit continuellement amener les mêmes effets, c'est de mettre assez de variété dans la nature et la forme des incidens, pour que cette identité de résultats ne devienne pas fatigante. Cet art-là, Voltaire l'a eu d'une manière prodigieuse dans ce même roman de *Candide*, auquel M. Lantier eût peut-être dû éviter de nous faire songer. Je ne le punirai point de ce petit tort, en disant qu'il est fort loin de son modèle : il pourrait me répondre qu'il a assez d'esprit pour ne pas s'en croire autant que Voltaire, et que je ne lui dis rien là qu'il ne sache déjà très-bien. Je lui conseillerai seulement d'éviter à l'avenir ces ressemblances volontaires de titres et de noms de personnages ; elles ne font point de tort à l'auteur en qui elles seraient plutôt un indice d'humilité que d'orgueil ; mais elles en font à l'ouvrage, en plaçant, pour ainsi dire, sous l'œil du lecteur un objet de comparaison qu'on n'en saurait tenir trop écarté. Le dur Martin dont le pessimisme triomphe par les faits de la douce chimère de Candide, forme un contraste admirable avec le naïf disciple de Pangloss. A quoi bon avoir donné ce même nom de Martin à l'aubergiste intéressé qui remontre sans cesse au *petit Candide* que la vérité n'est bonne à rien, et ne le lui prouve que trop victorieusement par toutes les disgrâces qu'elle lui attire ? C'est nous avoir appris que celui-ci a été fait à l'imitation de l'autre, tout exprès pour nous faire mieux sentir combien il lui est inférieur ; c'est s'être nui à soi-même de gaité de cœur.

Un vieillard aimable qui veut épouser la fille de son ami, s'aperçoit que cette jeune personne lui préfère son neveu dont elle est adorée, et que tous deux font les plus généreux efforts pour cacher, et même pour étouffer leur passion. Il prend le parti de vaincre la sienne, qui est sans doute moins forte, et de couronner celle des deux amans. Voilà exactement tout le sujet du petit conte qui a pour titre, *Fate ben per voi* ; Faites le bien pour vous-même. On prétend que les mendiants d'Italie

disent impertinemment cette phrase à ceux dont ils sollicitent la charité. Je ne vois pas qu'elle s'applique bien rigoureusement au sujet du conte. Elle renferme un assez bon précepte, qui est de ne considérer que la justice et sa propre satisfaction en faisant une bonne action, sans s'attendre à la reconnaissance et à l'approbation des autres. Mais cela ne convient pas plus au généreux procédé de Verdac, qu'à mille autres d'une espèce toute différente. On pourrait cependant, en forçant un peu l'interprétation de cette maxime, l'adapter plus exactement au conté dont elle est le titre et la moralité, et dire qu'un vieillard se rend un fort bon service à lui-même lorsqu'il n'épouse pas malgré elle une jeune fille qui aurait des moyens tout prêts pour se venger de cette violence faite à ses sentimens. J'ignore si c'est ainsi que M. de Lantier l'a entendu.

L'Histoire de Nicolas Remy a beaucoup plus d'importance et d'étendue : l'analyse n'en serait pas aussitôt faite. Je ne veux point nuire au plaisir de ceux qui pourront avoir envie de lire le conte, en leur racontant d'avance les événemens assez compliqués dont il se compose ; je dirai seulement aux autres, que M. Remy est un de ces jeunes gens idolâtrés de leurs mères, qui, envoyés par elles à Paris pour s'y former au beau langage et aux nobles manières, y font toutes les sottises imaginables, échangent leur probité et leur gaucherie contre beaucoup de vices et de ridicules, retournent un moment dans leur province pour s'y faire admirer et détester, et, bientôt dégoûtés d'un monde qui n'est plus digne d'eux, viennent se replonger dans le gouffre de la capitale, y passent du rôle de dupe à celui de frippon, et quand ils sont ruinés et presque flétris, mettent le peu d'honneur qui leur reste à s'arracher la vie. Puisque le romancier est un dieu qui tient le cœur des hommes dans sa main et le tourne comme il lui plaît, j'aurais bien voulu que M. Lantier disposât autrement du cœur de Nicolas Remy ; qu'il n'en fit pas à la fin un si mauvais sujet ; que les fautes de ce jeune homme se bornassent à de fortes équipées, au lieu de dégénérer en escroqueries, et qu'il lui fût encore permis, après avoir mangé son bien, mais non volé celui des autres, de se reconcilier

avec ses parens, avec sa maîtresse, et sur-tout avec lui-même. Ce qui me fait parler ainsi, c'est le tendre intérêt que l'auteur a su m'inspirer pour l'aimable et vertueuse Pauline. Le véritable amour épure l'ame et les sentimens : Remy aimait trop Pauline pour devenir aussi indigne d'elle, et Pauline ne méritait par aucune faute le malheur d'aimer un garnement et d'en être aimée. A ce dénouement près, l'histoire se fait lire avec plaisir; la narration en est rapide et attachante; les situations y sont bien amenées, bien enchainées, et peignent des mœurs véritables : pour tout dire, c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit qui a vu le monde, et qui sait décrire avec vivacité ce qu'il a observé avec attention. Le but de l'*Histoire de Nicolas Remy* est plus réellement moral que celui du *petit Candide*, où se trouvent établies ces deux vérités, l'une de principe, l'autre de fait; savoir qu'on déplaît inutilement aux gens, en leur apprenant qu'ils sont dupes ou ridicules, et que les filles entretenues ont le meilleur cœur du monde. L'excès de la franchise n'est pas un défaut contre lequel il soit bien urgent de s'élever; et l'éloge des filles est une petite mortification qu'il convient d'épargner aux honnêtes femmes.

Le second volume est entièrement consacré à la poésie. J'ai pris moins de goût, je l'avouerai, aux vers de M. de Lantier qu'à la prose. Il y a certainement de la facilité, quelquefois du tour, de l'élégance et même de la poésie; mais plus souvent le style en est prosaïque, languissant et diffus. Les négligences n'y sont pas rachetées par assez de grâces; les *nudités* n'y sont pas voilées par une assez grande délicatesse d'expressions. Le conte libre est un genre ingrat et périlleux à traiter: il faut désespérer d'atteindre au talent de La Fontaine; il faut trembler de n'être que l'égal de Grécourt.

Je voudrais bien persuader à tous les faiseurs de contes que c'est un fort mauvais parti à prendre que de rimer des mots connus; plus ils sont simples, plus il y a à parier, qu'on les estropiera en les faisant entrer dans la forme du vers. Tout le monde connaît cette anecdote relative à M^{me} de Mailly, qui remplacée comme maîtresse du roi par M^{me} de Châteauroux sa sœur, s'était

jetée dans les bras de Dieu, et faisait publiquement pénitence. Elle entraît un jour à l'église et causait quelque dérangement parmi l'assistance. Un brutal s'écrie : *Voilà bien du train pour une catin !* M^{me} de Mailly répond : *Puisque vous la connaissez, Monsieur, priez donc Dieu pour elle.* Comment M. de Lantier a-t-il arrangé en vers cette réponse si touchante ?

. Cette ame douce et belle

Soudain répond : si vous la connaissez,

Monsieur, si bien, priez le ciel pour elle.

Cette phrase est pénible et gauche en comparaison de l'autre. *Priez le ciel*, n'est pas *priez Dieu* ; il y a ici une différence énorme. Ajoutez à cela, que l'héroïne du conte, est une jeune comtesse *Aurore*, femme galante simplement et non pas maîtresse de roi, et vous concevrez qu'une anecdote intéressante, ne peut pas être plus complètement gâtée. C'est ce que font toujours les vers, quand ils n'embellissent pas.

Je ne sais pas si c'est aussi une anecdote véritable que M. de Lantier a arrangée en forme de drame sous le titre de *Métastase à Naples* ; en tout cas, il aurait pu y mettre plus d'art, d'adresse et de bienséance. Métastase, placé par son père chez un vieux légiste, avec défense expresse de faire encore des vers, attend des nouvelles d'une pièce qu'il vient de faire jouer, en gardant l'*incognito* le plus sévère. Une certaine marquise Rosa, fille du vice-roi, que le jeune poète a vue dans un bal et à qui il a adressé des vers fort tendres, le soupçonne d'être l'auteur de cette pièce qui vient d'obtenir le plus brillant succès. Elle arrive dans l'étude, déguisée en plai-deuse et arrache à Métastase son secret. Quelques instans après, elle revient sous son véritable nom et enlève le jeune disciple de Thémis qu'elle veut rendre au culte des Muses. Ce n'est pas là tout son projet ; à l'inconséquence de ses démarches et à la vivacité de ses propos, on peut conjecturer sans trop d'impertinence que cette grande dame veut aussi faire de Métastase son amant. Cette prodigieuse facilité à s'enflammer et à satisfaire ses desirs est peut-être dans les mœurs napolitaines ; mais cela ne prendrait certainement point à

Paris.

Paris. Le dialogue de l'ouvrage n'y réussirait pas davantage. En voici un échantillon :

Le vieux docteur demande à sa gouvernante son chocolat.

L'as-tu fait mousser ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur, très-joliment.

Il me saute au visage.

BOURRASCA.

Ah ! tant mieux.

JEANNETTE.

Mais vraiment

La perruque vous sied et vous coiffe à merveille.

BOURRASCA.

Notre cher président en porte une pareille.

Cela m'a fait plaisir.

JEANNETTE.

Je le crois aisément.

Il la faut ménager, Monsieur, je vous conseille.

L'auteur de l'*Impatient* à quelquefois mieux écrit la comédie.

AUGER.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — Le *Théâtre des Variétés* place quelquefois dans sa galerie des *Jocrisses* et des *Cadets Roussel*, les portraits de quelques hommes célèbres. *Saint-Foix* y a précédé *Malherbe*, et le père de notre poésie, malgré la contagion de son nouveau domicile, ne s'y est permis ni pointes, ni calembourgs. Voici à peu près comment l'auteur, *M. Georges Duval*, l'a offert au public.

Le poète *Sarazin* est amoureux de la nièce de *Malherbe*, qui la lui destine secrètement en mariage. Le père de la jeune personne a disposé de sa main en faveur d'un gentilhomme bas-Normand nommé *M. de Manantville*. En vain *Malherbe* cherche à dissuader son frère de cet hymen, un *Normand n'a que sa parole*, et d'ailleurs *Sarazin* est pauvre et roturier. Heureusement *Racan*, qui s'intéresse aux amans, fait obtenir à *Sarazin* la charge de secrétaire des commandemens du prince de *Conti*; et le voilà noble : heureusement encore le poète *Desyvetaux*, voulant se retirer du monde et vivre dans la retraite, fait donation de tous ses biens à la jeune

V r

personne, qui se trouve être sa filleule : le père ne résiste plus, et sur-tout quand il apprend que *Sarazin est noble*, en qualité de secrétaire d'un prince, et de fils d'Apollon.

Cette pièce que le public a trouvée froide, n'est pourtant pas sans mérite : le dialogue est en général spirituel et de bon goût ; et, quoiqu'elle manque de fonds et de gaieté, on y trouve quelques détails amusans. On a fait répéter plusieurs couplets ; un entre autres dont l'idée appartient à Malherbe, et dans lequel ce poète se défend d'avoir blâmé le cardinal de Richelieu dans la conduite du vaisseau de l'Etat. En voici les quatre derniers vers :

C'est au pilote à le conduire,
Pour moi je demeure étranger
A la manœuvre d'un navire
Où je ne suis que passager.

A Malherbe a succédé le *Petit Candide*. On s'attendait à voir figurer les personnages du roman de Voltaire, le docteur Pangloss, la belle Cunégonde, le baron de Tunder-ten-Tronck ; mais Voltaire, dans cette pièce, n'a fourni que le titre. Candide est un jeune homme de Poitiers qui vient à Paris dans l'intention de faire fortune, comme son oncle M. de Marinville ; sa naïveté lui fait commettre beaucoup de méprises et d'inconséquences, dont quelques unes font rire, pour peu qu'on y soit disposé ; si l'on joint à cela quelques couplets agréables, et, ce qui vaut encore mieux, le jeu de Brunet, on ne sera pas étonné que cette pièce ait obtenu du succès. L'auteur est M. *Sewrin*.

Le Siège du Clocher, à l'Ambigu-Comique, partage avec *le Colosse* de la Gaieté, les suffrages des amateurs de mélodrames. Le premier est d'un genre tout nouveau : les bonnes femmes n'y trouveront pas une seule larme à répandre ; mais les enfans en revanche y riront beaucoup de l'étourderie de deux jeunes gens, qui, ayant été poursuivis par des gardes-chasse, soutiennent dans un clocher un siège dans toutes les règles. Il serait difficile et même assez fastidieux de suivre cette intrigue dans tous ses développemens ; ce qu'il importe de savoir, c'est qu'on y rit beaucoup, sur-tout de la caricature comique de *Melcour* dans le rôle du commandant de la citadelle de Strannitz. Le genre gai est une nouvelle mine que les auteurs de mélodrames peuvent exploiter avec succès, et qui ne sera pas moins productive que celle de la *sensiblerie*, qui doit enfin commencer à s'épuiser. L'auteur de cette nouvelle production est M. *Bernos*. J. T.

AUX AUTEURS DU MERCURE.

Sur la petite édition de ma traduction en vers des Fastes d'Ovide.

Messieurs, par un sous seing-privé, j'avais autorisé M. Tourneisen fils, successeur des Editeurs de ma traduction des *Fastes d'Ovide*, en deux volumes in-8°, à en faire une petite édition en un volume in-12, sans le texte latin, ni les remarques, mais avec des corrections. Nous convînmes que l'impression commencerait aussitôt, et qu'elle serait achevée en trois mois. En effet, elle fut commencée d'abord à Paris, et tout à coup interrompue; puis recommencée à Bâle, et encore interrompue; enfin elle fut reprise à Versailles, et cette fois-ci abandonnée pour long-tems.

Après un délai de dix-huit mois, je citai M. Tourneisen au Tribunal civil, pour qu'il remplît enfin l'engagement qu'il avait contracté, ou qu'il fût débouté des droits que je lui avais cédés. Je croyais que ma cause ne pouvait pas se perdre, et néanmoins je l'ai perdue. Le libraire a obtenu un nouveau délai de huit mois, qu'il a prolongé jusqu'à dix, et le poète a été condamné à ne pas corriger les vers de son poëme : de sorte que les nombreuses corrections que j'avais faites n'ont servi de rien. Le libraire n'a pas compris qu'il nuisait à son intérêt autant qu'à ma réputation; il ne m'a pas communiqué les épreuves. Je me vois donc forcé de déclarer publiquement que je ne suis nullement responsable des défauts poétiques et typographiques, qui, à mon grand regret, défigurent son édition.

DESAINTEANGE.

POLITIQUE.

Paris, 23 Juin.

Notre intention et notre objet, dans cette notice analytique des événemens politiques et militaires, toujours puisée dans les publications officielles, ou dans les documens les plus authentiques, ne peut être de relever les bruits mensongers, les fausses nouvelles, les faits controuvés, que de tout tems, la malveillance répand, que la crédulité colporte, et que l'oisiveté et l'ignorance recueillent. Cependant il est des circonstances où les faiseurs de nouvelles sont si malheureux ou si maladroits, où les événemens qu'ils supposent sont si formellement démentis par les événemens qui arrivent, qu'il n'est pas sans intérêt d'opposer un moment un image infidèle au tableau, et la fiction à la vérité. On se tromperait cependant, et on connaîtrait peu les habitudes d'une grande ville, si l'on s'imaginait qu'une intention coupable anime également tous ceux qui accueillent ces bruits

avec trop de complaisance , ceux même qui contribuent à les faire circuler. De tout tems il a existé une secte de nouvellistes de profession , à la conversation desquels il faut un perpétuel aliment ; ils ont un crédit à soutenir , des auditeurs bénévoles et assidus à satisfaire ; il faut paraître instruit ; il faut faire croire à des correspondances particulières et sûres , qu'on ne nomme pas pour les laisser supposer respectables : annoncer des événemens heureux serait se rendre l'écho de tous ceux qui croient habituellement que la fortune est fidèle au génie , comme la victoire au courage ; mettre chaque fois toutes les formes d'une confidence particulière au récit d'une fable , qu'on répète à vingt personnes dans une heure , paraît bien plus piquant ; il entre dans tout cela , comme on le voit , beaucoup de manie , de ton , de mode , de petitesse ; on ne peut pas mettre plus d'esprit à prouver qu'on en a un mauvais ; cependant qu'un homme de bon sens , et d'une instruction toute ordinaire paraisse , qu'il établisse la conversation sur la nouvelle débitée , qu'il compare avec attention les dates citées , et les lieux indiqués , et les personnages mis en action ; qu'il réfute la nouvelle du jour , ou par l'effet du raisonnement , ou par une publication authentique ; il a en un moment réduit au silence les plus intrépides distributeurs de nouvelles , trop souvent enhardis par une basse complaisance , et qui pensent toujours être entendus , parce qu'on a fait semblant de les écouter ; la crédulité qu'ils rencontrent , mais sur-tout celle qu'ils supposent fait toute leur force : ils ne luttent pas un moment avec celui qui veut prendre la peine de leur résister.

Nous rappellerons donc en peu de mots ce qui a été dit dans ces derniers jours ; nous retracerons ensuite ce qui a été fait. La vérité n'a pas besoin sans doute de cette sorte d'artifice ; mais il n'est pas défendu de l'employer quelquefois pour la faire paraître avec plus d'éclat.

Le duc de Dalmatie , a-t-on dit en Angleterre , puis en Hollande , puis à Paris , a capitulé devant le marquis de Welesley : il avait avec lui 24,000 français qui sont ainsi que lui prisonniers en Angleterre ; de son côté le duc d'Elchingen a été pris par les Asturiens ; Barcelonne est retombée au pouvoir des insurgés , et ces événemens ont déterminé le roi Joseph à quitter Madrid.

Au Nord , Schill a vu ses bandes subitement grossies d'une foule innombrable de déserteurs de la Confédération , et de Prussiens jaloux de suivre sa fortune. Il a envahi la Westphalie ; il en a enlevé le roi ; et cependant son émule dans cette guerre , à laquelle on ne peut que donner le nom



de brigandage , le duc de Brunswich à la tête de 20,000 hommes a inondé l'Allemagne. Les rébelles Tiroliens ont pris Munich : quant à la grande armée française , cernée , manquant de vivres , elle a essuyé des échecs considérables , et son chef a posé les armes.

Tels sont en partie les contes auxquels il est très-remarquable que personne n'ajoute foi , et qui , débités de bouche en bouche , sans acquérir jamais un caractère d'authenticité , qu'ils ne peuvent avoir , réussissent cependant à inquiéter , à tourmenter même les meilleurs esprits. Pour notre réfutation , nous suivrons le même ordre , en commençant par les affaires d'Espagne. Ici nous ne sommes embarrassés que du choix des matériaux , et de la nécessité de les renfermer dans les bornes d'une courte analyse.

Barcelonne approvisionnée par la manœuvre habile de la division sortie de Toulon , sous les ordres du contre-amiral Gantheaume , n'a rien à craindre pour sa défense. En Catalogne , les affaires vont bien : le duc de Castiglione s'y rend sur le théâtre de ses anciens exploits ; et sa présence va donner aux opérations une activité nouvelle dans la même direction. Le siège de Gironne se continue ; il sera réservé au duc de Castiglione de s'en rendre maître : quant à l'Arragon , cette province , de toutes celles de l'Espagne , est actuellement la plus soumise , et la plus tranquille. Le roi continue de prouver son séjour à Madrid , où le général Dessolles commande , par les actes d'une administration paternelle , vigilante et réparatrice. Il a visité quelques villes où il a trouvé des témoignages touchans des sentimens qui lui sont voués. La levée du bouclier de l'Autriche avait pu rallumer quelques espérances coupables ; la prise de Vienne les a bientôt anéanties ; c'est à Vienne que l'Empereur Napoléon aura réellement achevé la conquête de l'Espagne.

Le lendemain de la tournée que S. M. avait faite , elle a reçu les complimens de l'armée qu'elle commande , comme lieutenant de l'Empereur , à l'occasion de l'entrée triomphante de S. M. à Vienne. L'audience a été très-brillante. Le soir , S. M. s'est promené en voiture au Prado : elle s'est rendue de là au théâtre italien , où elle a été accueillie avec les plus vives acclamations. Dans le même moment , on apprenait à Madrid de nouveaux avantages remportés aux pieds de la Siera Morena par le général Sébastiani ; l'enlèvement du pont d'Alcantara , par le duc de Bellune ; la soumission entière des Asturies , par le duc d'Elchingen ; la prise d'Oviedo et de Gison , et l'embarquement de la Romana ; enfin , la jonction désirée des corps du maréchal ,

Soult, duc de Dalmatie, avec celui du duc d'Elchingen. Comme cet événement est majeur, que c'est à cet égard que les bruits ont été le plus contradictoires, et que depuis long-tems le défaut de communication entretenait les incertitudes, nous entrerons dans quelques détails sur cette intéressante opération, l'une de celles qui trompent le plus les espérances des Anglais.

Elle est annoncée à Paris par l'arrivée du colonel Alexandre Girardin, et de l'aide-de-camp du maréchal duc de Dalmatie, le chef d'escadron Brun : tous deux se rendent au grand quartier-général impérial, et ont remis des dépêches particulières au ministre de la guerre. Voici le précis des événemens.

« Après le rembarquement des Anglais à la Corogne, qui eut lieu le 17 janvier 1809, S. Exc. le maréchal duc de Dalmatie s'est dirigé sur le Portugal en passant par Santyago et par Vigo. Les difficultés qu'il éprouva à passer le Minho vers son embouchure dans la mer, l'obligèrent à remonter ce fleuve jusqu'à Orense, où il arriva le 5 mars, première époque de ses opérations.

» Le 6 mars, il passa le pont du Minho à Orense, et rencontra dans sa marche sur Chavez l'armée de la Romana, qu'il battit à Juzo et à Allaritz : à Osogne, près de Monterey, il détruisit l'arrière-garde de la Romana, composée de 3000 hommes, fit 2000 prisonniers et prit quelques drapeaux. L'ennemi fit alors sa retraite dans le plus grand désordre sur le val d'Orez.

» Le 13 mars, M. le duc de Dalmatie parut devant Chavez sur la frontière du Portugal, et cerna cette place qui capitula trois jours après ; la garnison composée de quelques mille paysans et de quelques milices, fut renvoyée.

» Le 16 mars, le duc de Dalmatie marcha sur Draga, où l'armée des Portugais insurgés avait pris position ; la difficulté des chemins ne permit à l'artillerie d'arriver que le 19, et ce jour-là les ennemis furent attaqués. On a évalué leurs forces à 20,000 hommes, qui furent enfoncés de toutes parts ; ils en perdirent plus de 6000, toute leur artillerie, et se retirèrent sur Oporto.

» Le 24 mars, le 2^e corps marcha sur Oporto, où toutes les forces portugaises du nord du royaume se trouvaient réunies dans un même camp retranché, flanqué d'un très-grand nombre de redoutes, et défendu par une artillerie extrêmement nombreuse.

» Deux jours se passèrent en escarmouches, et les troupes françaises parvinrent à se loger dans les redoutes, à l'abri du canon.

» Le 29 mars, le duc de Dalmatie livra une bataille aussi glorieuse que mémorable, et dans laquelle l'ardeur des troupes françaises fut extrême. Plus de dix mille hommes furent tués ou pris, et l'ennemi perdit non-seulement toute l'artillerie qu'il avait en position, mais toute celle qui était attelée. Cette journée mit à la disposition du 2^e corps plus de 200 pièces de canon.

» Le 10 mai, l'avant-garde de M. le duc de Dalmatie était sur la Vouga. Elle fut attaquée par quelques mille hommes d'infanterie, par 1500 chevaux et par six pièces de canon. Ce corps faisait partie de l'armée du général Wellesley, débarqué depuis peu en Portugal. L'avant-garde française se retira en arrière de Feira, et le 11, elle repassa le

Duero avec la division du général Mermet. L'augmentation des forces anglaises en Portugal, celle que l'or britannique donna à cette époque aux troupes portugaises insurgées, avaient, dès le 10 mai, déterminé M. le duc de Dalmatie à opérer sa retraite par Amarante, Villa-Réal et Bragança, en côtoyant la rive droite du Duero. Mais un corps de Portugais fort nombreux auquel des troupes anglaises s'étaient mêlées, ayant mis le général Loison, qui était à Amarante, dans la nécessité de quitter cette position, le duc de Dalmatie se vit obligé de se jeter dans les défilés de Salamonde.

» Les Anglais n'ont pu réussir à entamer le 2^e corps dans sa retraite ; il n'a eu, à proprement parler, qu'un seul combat d'arrière-garde à Oporto, les Anglais ayant trouvé moyen de faire passer sur la rive droite du Minho environ mille hommes d'infanterie et 50 chevaux. C'est de ce combat qu'ils ont fait une bataille, dont le pompeux récit (d'ailleurs très-peu militaire) n'a eu d'autre but que de tromper le peuple de Londres, et peut-être le ministère anglais lui-même, afin de les dédommager des frais immenses que l'expédition de Portugal n'a pu manquer de coûter au trésor britannique.

» Le 19 mai, le duc de Dalmatie était à Allaritz ; le 20, il passa le Minho à Orence ; et le 23 du même mois, il était en communication avec le corps de M. le maréchal duc d'Elchingen et de sa personne à Lugo.

» Telle était la situation des choses en Galice et sur les bords du Minho dans les premiers jours de juin, et les Anglais paraissaient peu disposés à vouloir se mesurer avec les 2^e et 7^e corps réunis. »

La destruction du corps de Schill et la mort de ce chef de bandes est annoncée officiellement. Le général Gratien a fait au roi de Hollande, sur l'audacieuse et brillante attaque de Stralsund, un rapport détaillé qui confirme ceux donnés par les feuilles publiques de Hambourg, d'Altona et de Stralsund. Ce fait d'armes, dans lequel on a vu deux nations alliées réunir leur braves contre un ennemi dangereux des Français, le suivre dans sa course, et l'atteindre au point même où il pouvait le devenir davantage, mérite d'être rapporté avec quelque étendue.

Le général Gratien s'était déterminé à poursuivre Schill jusqu'au fond de la Poméranie, dans le triple dessein de couvrir les villes anseatiques, depuis long-tems sous son commandement, de délivrer le Mecklembourg, et de s'emparer de Domitz. Cette dernière ville fut prise par un corps de troupes hollandaises.

Schill était maître du Mecklembourg ; il y levait des contributions et des recrues ; il occupait Vismar et Rostock. Il entra à Stralsund le 26 mai, y commit des horreurs, fit prisonniers quelques Français qui s'y trouvaient, et en assassina plusieurs de sa main.

Maître de Stralsund, il songea bientôt à s'y défendre, s'y retrancha avec une très-grande activité ; et profitant habilement de tous les avantages naturels que lui donnaient.

les localités, il s'y couvrit de redoutes, et arma toutes les portes d'une artillerie formidable.

La porte de Knieper, quoique couverte par un ouvrage à corne, garnie de 18 pièces de canon, dont le feu était croisé par une autre batterie de 9 pièces, parut au général Gratien le point le plus accessible, attendu qu'il est moins couvert par des marais, et que le fossé n'était pas entièrement achevé de ce côté. Ce général ayant fait une fausse attaque sur la porte de Tribsec, revint avec sa colonne derrière une hauteur, et se déploya sous le feu de l'ennemi devant l'ouvrage à corne. Le 6^e régiment hollandais s'avança au pas de charge sur cet ouvrage, tandis que le 9^e régiment, en tournant cet ouvrage, pénétra par la porte dans la ville.

L'avant-garde, composée de chasseurs hollandais et de tirailleurs danois, qui avait fait une attaque simulée sur la porte de Tribsec, tout le 6^e régiment qui venait de tuer ceux qui se trouvaient dans la redoute, et les troupes danoises, sous le général Ewald, suivirent le mouvement du 9^e régiment.

Un combat furieux s'établit alors dans chaque rue ; assaillans et assiégés combattaient sans direction, et de leur propre mouvement, corps à corps, de rues en rues, de maison en maisons. Schill est tombé sur l'esplanade ; un Danois l'avait blessé, il invoquait la mort ; un Hollandais a eu la générosité de la lui donner. Vingt de ses officiers sont morts avec lui. Huit cents hommes de son corps ont été faits prisonniers ; tout le reste a péri.

Le général Gratien ne termine pas son rapport sans rendre hommage à la valeur du général Ewald, commandant les troupes danoises, qui, à un âge avancé, a conduit lui-même ses troupes sous le feu le plus meurtrier.

Le roi de Danemarck a élevé cet officier au rang de lieutenant-général. Le roi de Hollande a envoyé au général Gratien la croix en brillans de l'Ordre de l'Union, a nommé chef d'escadron l'aide-de-camp Migeon qui lui a apporté la nouvelle, et fait de nombreuses promotions dans les corps qui ont combattu. Les Danois sont rentrés dans le Holstein. Le corps du général Gratien a quitté Stralsund et rejoint l'armée du roi de Westphalie, destinée ainsi que celle de l'armée de réserve, dont M. le duc d'Abrantès va prendre le commandement, à défendre la Saxe des incursions des partis autrichiens aux ordres du duc de Brunswick, et à garantir des entreprises ultérieures des Tirolais encore soulevés les frontières du Wurtemberg, et celles de la

Bavière. Les généraux Picard et Beaumont, deux divisions bavaroises, les troupes disponibles de Wurtemberg et de Bade sont réunies à cet effet, et ont déjà pénétré jusqu'au foyer de l'insurrection que le général Chasteler était parvenu à rallumer dans quelques districts. Ce général a passé le 4 mai à Clagenfurth, dans le dessein de se jeter en Hongrie. Le général Rusca l'a arrêté dans sa marche, l'a attaqué, et lui a fait 900 prisonniers; cependant le prince vice-roi manœuvre au cœur de la Hongrie, et vient d'y remporter une victoire importante.

La bataille de Raab signale d'une manière brillante l'anniversaire de l'immortelle journée de Marengo, et l'entrée de l'armée française en Hongrie, sous les ordres du prince qui la conduit triomphante depuis l'Adige jusqu'au-delà du Danube, en poursuivant constamment l'archiduc Jean l'épée dans les reins. Le 13 de ce mois, après quelques marches, où des partis de cavalerie se sont engagés, l'armée s'est portée sur Raab. L'archiduc Jean y avait fait sa jonction avec l'archiduc Palatin. Sa position était belle : sa droite s'appuyait sur Raab, ville fortifiée; sa gauche couvrait le chemin de Comorn.

Le 14, à onze heures du matin, le vice-roi range son armée en bataille, et avec 35,000 hommes en attaque 50,000. L'ardeur de nos troupes est encore augmentée par le souvenir de la victoire mémorable qui a consacré cette journée. Tous les soldats poussent des cris de joie à la vue de l'armée ennemie qui était sur trois lignes et composée de 20 à 25,000 hommes, restes de cette superbe armée d'Italie, qui naguère se croyait déjà maîtresse de toute l'Italie; de 10,000 hommes commandés par le général Haddick, et formés des réserves des places fortes de Hongrie; de 5 à 6,000 hommes composés des débris réunis du corps de Jellachih et des autres colonnes du Tirol, échappées aux mouvemens de l'armée par les gorges de la Carinthie; enfin de 12 à 15,000 hommes de l'insurrection hongroise, cavalerie et infanterie.

Le vice-roi plaça son armée, la cavalerie du général Monbrun, la brigade du général Colbert et la cavalerie du général Grouchy sur sa droite; le corps du général Grenier, formant deux échelons, dont la division du général Seras formait l'échelon de droite en avant; une division italienne, commandée par le général Baraguay-d'Hilliers, formant le troisième échelon, et la division du général Puthod en réserve. Le général Lauriston, avec son corps d'observation, soutenu par le général Sahuc, formait l'extrême gauche et observait la place de Raab.

A deux heures après-midi, la canonnade s'engagea. A

trois heures, le premier, le second et le troisième échelons en vinrent aux mains. La fusillade devint vive; la première ligne de l'ennemi fut culbutée, mais la seconde ligne arrêta un instant l'impétuosité de notre premier échelon qui fut aussitôt renforcé, et la culbuta; alors la réserve de l'ennemi se présenta. Le vice-roi, qui suivait tous les mouvemens de l'ennemi, marcha, de son côté, avec sa réserve; la belle position des Autrichiens fut enlevée, et à quatre heures la victoire était décidée.

L'ennemi en pleine déroute se serait difficilement rallié, si un défilé ne s'était opposé aux mouvemens de notre cavalerie. Trois mille hommes faits prisonniers, six pièces de canon et quatre drapeaux sont les trophées de cette journée. L'ennemi a laissé sur le champ de bataille 3000 morts, parmi lesquels on a trouvé un général-major. Notre perte s'est élevée à 900 hommes tués ou blessés. Au nombre des premiers se trouve le colonel Thierry, du 23^e régiment d'infanterie légère, et parmi les derniers, le général de brigade Valentin et le colonel Expert.

Le vice-roi fait une mention particulière des généraux Grenier, Montbrun, Séras et Danthouars. La division italienne Sevaroli a montré beaucoup de précision et de sang-froid. Plusieurs généraux ont eu leurs chevaux tués; quatre aides-de-camp du vice-roi ont été légèrement atteints. Ce prince a été constamment au milieu de la plus grande mêlée. L'artillerie commandée par le général Sorbier a soutenu sa réputation.

Le 15, l'ennemi a été vivement poursuivi sur la route de Comorn et de Pest.

Il est à remarquer que dans cette affaire il n'a paru aucun homme d'insurrection hongroise nouvellement formée; ce qui a combattu est depuis long-tems sous les drapeaux, en exécution d'anciens ordres de la diète. La Hongrie reste encore incertaine et presque neutre dans la guerre que la France soutient contre l'agression de l'Autriche. Les opinions y sont partagées, et la proclamation où l'Empereur Napoléon a fait entrevoir à la Hongrie le jour de son indépendance, laisse presque sans effet celle où l'Autriche appelle ce peuple à son secours. Parmi les braves de cette nation prêts à dire : MORIEMUR PRO REGE, le plus grand nombre sait le prix d'une épithète, et veut dire PRO REGE NOSTRO.

A Vienne, tout est tranquille: les derniers bulletins sont datés de cette ville, et portent que la progression des eaux du Danube a été à peu près telle qu'on l'avait présumée. Le maréchal duc de Dantzick doit avoir passé le fleuve à

Lintz, laissant derrière lui les ouvrages inexpugnables qui couvrent cette place; il menace, en manœuvrant sur la rive gauche, l'aile droite de l'armée du prince Charles, toujours tenue en échec devant Ebersdörff par les troupes aux ordres du maréchal de Rivoli.

L'archiduc Ferdinand, pressé dans sa retraite par le général Dombrowski, et menacé d'être pris à revers par le prince Poniatowski, a évacué silencieusement Varsovie dans la nuit du 1^{er} au 2 juin. On ne conçoit pas dans l'armée même de cet archiduc son obstination à conserver Varsovie, tandis que la Gallicie, son propre territoire, était envahie et le théâtre d'une insurrection formidable, militairement organisée sous l'aigle polonais, et la direction du prince Poniatowski.

Les Russes, de leur côté, arrivent sur le théâtre de la guerre; le prince Galitzin les commande. Des nouvelles prématurées peut-être annoncent que l'empereur Alexandre et son frère vont y paraître : mais les termes de la proclamation qui a précédé l'armée russe sur le territoire autrichien sont à la fois décisifs et historiques; il importe de les relater ici.

Aux peuples de la Galicie.

La guerre qui a éclaté entre la France et l'Autriche, ne pouvait être envisagée par la Russie d'un œil indifférent.

On a tout fait, de la part de la Russie, pour étouffer cet incendie à sa naissance. On a déclaré sur le champ à la cour d'Autriche qu'en vertu des traités et de l'union étroite qui subsistent entre les Empereurs de Russie et de France, les Russes agiraient parfaitement de concert avec la France.

L'Autriche n'a point écouté les représentations qu'on lui a faites. Elle a long-tems caché ses armemens de guerre, sous prétexte de mesures défensives, devenues nécessaires, jusqu'à ce qu'enfin par une attaque ouverte elle manifesta ses intentions orgueilleuses et arrogantes, en allumant de nouveau le flambeau de la guerre.

La Russie ne tarda pas à prendre à cette guerre la part qu'exigeaient des traités solennels. Aussitôt qu'elle eut appris le commencement des hostilités, elle rompit toutes les relations avec l'Autriche, et envoya à ses armées l'ordre d'entrer en Gallicie.

En pénétrant dans cette province, afin de s'opposer aux projets de l'Autriche et de repousser la force par la force, le général commandant en chef l'armée russe a reçu l'ordre exprès de S. M. I. de donner aux habitans pacifiques de la Gallicie l'assurance solennelle que les vues de la Russie ne sont nullement celles d'un ennemi, et que pendant ses opérations militaires, la sûreté des personnes et celle des propriétés seront religieusement respectées partout et avant tout; enfin que l'on cherchera à ne point troubler la paix et la tranquillité intérieures du pays.

Le général en chef prouvera par les faits combien lui sont sacrés ses principes, dictés par un auguste monarque.

Donné au quartier-général, le 11 mai 1809.

Signé, le prince GALITZIN, commandant en chef, général d'infanterie, et chevalier.

Pendant que ce vaste ensemble de dispositions militaires et de travaux guerriers semble devoir occuper tout entier le chef suprême de l'Etat et de l'armée, des actes d'une haute importance signalent à Vienne ses méditations politiques et les travaux de son cabinet. Rome rentre dans le domaine de César; le 10 juin on y a publié, au bruit de l'artillerie du fort Saint-Ange, un décret de S. M. qui réunit les Etats du Pape à l'Empire français. Le décret est daté de Vienne le 17 mai. Le voici :

NAPOLÉON, etc., considérant que, lorsque Charlemagne, Empereur des Français, et notre auguste prédécesseur, fit don aux évêques de Rome de diverses contrées, il les leur céda à titre de fief, pour assurer le repos de ses sujets, et sans que Rome ait cessé pour cela d'être une partie de son Empire;

Considérant que, depuis ce temps, l'union des deux pouvoirs, spirituel et temporel, ayant été, comme elle est encore aujourd'hui, la source de continuelles discordes; que les souverains pontifes ne se sont que trop souvent servi de l'influence de l'un pour soutenir les prétentions de l'autre, et que, par cette raison, les affaires spirituelles qui, de leur nature, sont immuables, se trouvèrent confondues avec les affaires temporelles qui changent suivant les circonstances et la politique des temps;

Considérant enfin que tout ce que nous avons proposé pour concilier la sûreté de nos armées, la tranquillité et le bien-être de nos peuples, la dignité et l'intégrité de notre Empire avec les prétentions temporelles des souverains pontifes a été proposé en vain :

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1^{er}. Les Etats du Pape sont réunis à l'Empire français.

2^e. La ville de Rome, premier siège du christianisme, et si célèbre par les souvenirs qu'elle rappelle, et les monumens qu'elle conserve, est déclarée *ville impériale et libre*. Son gouvernement et son administration seront réglés par un décret spécial.

3. Les monumens de la grandeur romaine seront conservés et maintenus aux dépens de notre trésor.

4. La dette publique est déclarée dette de l'Empire.

5. Les revenus actuels du Pape seront portés jusqu'à deux millions de francs, libres de toute charge et redevance.

6. Les propriétés et palais du Saint-Père ne seront soumis à aucune imposition, juridiction, visite, et jouiront, en outre, d'immunités spéciales.

7. Une consulte extraordinaire prendra, le 1^{er} juin prochain, possession, en notre nom, des Etats du Pape, et sera en sorte que le gouvernement constitutionnel y soit en vigueur le 1^{er} janvier 1810.

Un autre décret du même jour a fixé l'organisation de la consulte extraordinaire; elle sera composée de MM. le gouverneur-général Miollis, président; Salicetti, ministre du roi de Naples; Lacuée, Janel del Pozzo, maîtres des requêtes. M. de Balbe, auditeur, en sera le secrétaire. S. M. le roi de Naples est chargée du commandement des forces réunies dans les Etats Romains; déjà il est parti de Naples avec sa garde, et s'est dirigé vers Rome.

La consulte extraordinaire a adressée aux Romains et aux habitans de l'Etat la proclamation que l'on va lire :

ROMAINS, la volonté du plus grand des héros vous réunit au plus grand des Empires. Il était juste que le premier peuple de la terre partageât l'avantage de ses lois et l'honneur de son nom avec celui qui jadis le précéda dans le chemin de la gloire. Quand vos ancêtres conquièrent le monde, tels étaient les conseils de leur générosité, et les résultats de leur gloire.

Le seul désir de votre prospérité a dicté le décret de votre réunion. Le moment choisi pour l'opérer, vous découvre le motif qui l'inspira. Vous devenez partie de l'Empire français au moment où tous les sacrifices exigés pour l'établir sont consommés : vous êtes appelés aux triomphes, sans en avoir partagé les dangers.

Parcourez les annales de votre histoire ; depuis long-tems elle ne contient que le récit de vos infortunes.

Votre faiblesse naturelle vous rendait la facile conquête de tous les guerriers qui voulaient franchir les Alpes.

Unis à la France, sa force devient la vôtre. Tous ses maux qui résultaient de votre faiblesse ont cessé.

Malheureux comme nation, vous ne l'étiez pas moins comme citoyens. La misère et l'insalubrité qui régnaient dans vos villes et dans vos campagnes, attestent depuis long-tems à l'Europe et à vous-mêmes, que vos souverains, partagés entre des soins trop différens, se trouvaient dans l'impuissance de vous procurer cette félicité que vous allez obtenir.

Romains ! non conquis mais réunis, concitoyens et non asservis, non-seulement notre force devient la vôtre ; mais nos lois vont assurer votre repos, comme elles ont assuré le nôtre.

Tandis que par cette réunion vous recueillez tous les biens qui vous manquaient, vous n'en perdez aucun de ceux que vous possédiez.

Rome continue d'être le siège du chef visible de l'Eglise, et le Vatican richement doté et à l'abri de toute influence étrangère, comme au-dessus de toutes les vaines considérations terrestres, présentera à l'Univers la religion plus pure et entourée de plus de splendeur. D'autres soins conserveront, dans vos monumens, le patrimoine de votre ancienne gloire ; et les arts, enfans du génie, encouragés par un grand homme, enrichis de tous les exemples et de tous les modèles, ne seront plus contrainsts de chercher ailleurs ni l'occasion, ni le prix de leurs inspirations divines.

Tel est, Romains, l'avenir qui s'ouvre devant vous, et dont la consulte extraordinaire est chargée de préparer les bases.

Garantir votre dette publique, ranimer votre agriculture et vos arts, améliorer, de toute manière, votre destinée actuelle ; prévenir, enfin, et empêcher les larmes que la réforme des abus fit tant de fois verser ; tels sont les ordres, telle est l'intention de notre auguste souverain.

Romains ! en secondant nos efforts, vous pouvez rendre à vous plus prompt, à nous plus facile, le bien que nous sommes chargés, et que nous avons le désir de vous plaire.

Rome, 10 juin 1809.

L'annonce de ce grand changement n'a donné lieu à aucun mouvement qui ait troublé la tranquillité. Les Romains ont manifesté une satisfaction sincère de voir leur sort fixé, et ont accueilli avec les démonstrations de l'allégresse et de la reconnaissance un acte qui met fin à toutes les incertitudes auxquelles était livrée depuis long-tems leur existence politique.

TABLE

Du deuxième Trimestre de l'année 1809.

TOME TRENTE-SIXIÈME.

POÉSIE.

E LEGIE sur la Mort de M ^{me} Cottin ; par M. Phedelin.	Page 3
Arthur , chant guerrier ; par M. Pierret de St.-Séverin.	5
Fragment des quatre Saisons en Provence ; par M. Demore.	49
Dorer la Pilule, vaudeville ; par M. Em. Dupaty.	53
Scène d'une Tragédie inédite ; par M. Arnault.	97
Épître à Alcippe ; par ***.	143
Le jour des Cendres ; par M. de Molières.	147
L'Amour docteur en Médecine ; par M. Pierret de St.-Séverin.	ibid.
La Pélerine de l'Apennin , romance ; par M. Lorando.	193
Martial envoie son livre à Pline ; par M. Kérivalant.	196
Fragment d'un poème sur la Prise de Palmire ; par M. Esprit Leterne.	211
Vers à un Ami ; par Lefilleul.	ibid.
Les épitaphes , vaudeville ; par M. Jouy.	211
Fragment du sixième chant de l'Argonautique de Valerius Flaccus ; par M. Dureau de la Malle , fils.	289
Épître à l'Illusion ; par M. Yduag.	337
A un jeune Poète ; par M. de Parny.	339
Chant de Mort d'un Sauvage américain ; par M. Jouy.	340
Visite à mon Pays natal ; par M. Ogier.	385
Elégie ; par M. Géraud.	387
Deux Hérologues ; par M. Lemercier.	433
Extrait du Poème de la Maison des Champs ; par M. Campenon.	497
Paris en Miniature, vaudeville ; par Desaugiers.	500
Radotage ; par M. de Parny.	561
Consolation à une Laide ; par M ^{me} Dufrenois.	564
Petit Bonhomme vit encore , vaudeville ; par M. Jouy.	565
Mélusine, romance ; par M. S. E. Géraud.	615
Enigmes. 6, 54, 104, 148, 196, 246, 295, 341, 388, 439, 501, 566, 629.	
Logogriphe. 6, 55, 104, 148, 197, 246, 295, 341, 389, 440, 502, 567, 630.	
Charades. 7, 55, 105, 149, 197, 246, 296, 341, 389, 440, 502, 567, 631.	

LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS.

Dialogue entre Archimède et Cicéron ; par M. <i>Andrieux</i> .	Pages 7
Douglas, tragédie ; par M. <i>Home</i> .	13
Histoire de Fénélon ; par M. <i>de Baüsson</i> .	24
Voyage en Crimée et sur les bords de la Mer-Noire ; par M. <i>de Reuilly</i> .	55
Histoire grecque de Thucydide ; par M. <i>J.-B. Gail</i> .	63
Nouvelles de Michel Cervantes.	68
Idyles ou Contes champêtres ; par M ^{me} <i>Pétigny-Lévesque</i> .	78
Manuel de Littérature.	75
Kaloud le Voyageur, Conte oriental ; par M. <i>Adrien S....n</i> .	105
De la Comédie au 16 ^e siècle ; par M. <i>Ginguené</i> .	114, 149
Nouvel Art poétique ; par M. <i>Leduc</i> .	122
Lois des Bâtimens ; par M. <i>Le Page</i> .	132
Les Antiquités d'Athènes ; par J. <i>Stuart</i> .	160
Histoire romaine ; par M. <i>Royou</i> .	166
Nouveau Cours complet d'Agriculture.	171
Du Style, fragmens ; par M. ****.	197
Nouveau Dictionnaire de Synonymes ; par M. <i>Guzot</i> .	201
Voyage aux Glaciers des Alpes ; par M. <i>Vernes</i> .	208
Connaissance des Temps et des Mouvements célestes, etc.	216
Archives des Découvertes et Inventions.	224
Sur l'Esprit de Système ; par M. <i>Biot</i> .	247
Essai sur l'influence des Croisades ; par MM. <i>A. Hécrin et Charles Villiers</i> .	253
OEuvres de Caron de Beaumarchais.	268, 305
Grammaire et Logique ; par M. <i>Andrieux</i> .	296
✓ Les Martyrs ; par M. <i>de Châteaubriand</i> .	315, 466
Sur l'antiquité de l'Empire de la Chine ; par M. <i>Biot</i> .	342
Notice sur deux ouvrages publiés par M. <i>Coumas de Larisse</i> , en <i>Thessalie</i> .	355
Voyage de Santo-Domingo ; par M. <i>Dorvo Soulestre</i> .	363
De la formation et de la décomposition des Corps.	389
Galerie de l'Hermitage ; par M. <i>Labenski</i> .	394
Vie de Victor <i>Alfieri</i> .	400, 448
OEuvres du prince de Ligne.	440
Journal de Musique étrangère ; par <i>Castro</i> .	477
Sur la Manie d'Ecrire ; par M. <i>Biot</i> .	503
OEuvres de Turgot.	509, 638
Mémoires de la comtesse de Lichteneau.	522
Les Deux Veuves ; nouvelle ; par M. <i>Adrien de S....n</i> .	567
Mémorial pour les Fortifications ; ouvrage posthume de <i>Cormontaigne</i> .	575

Peintures de Vases antiques ; par M. <i>Dubois Maisonneuve</i> .	Pages 577
Etat actuel des Sciences mathématiques en Angleterre ; par M. <i>Biot</i> .	631
La Maison des Champs ; par M. <i>Campehon</i> .	592
Voyage pittoresque de la Grèce ; par M. de Choiseul-Gouffier.	641
Nouvelles traductions en vers des Bucoliques de Virgile ; par M. <i>Ch. Millevoye</i> .	648
L'Iliade , traduite en vers français ; par M. <i>Aignan</i> .	657
Contes en prose et en vers ; par M. <i>de Lantier</i> .	667
<i>Littérature étrangère</i>	527, 602

VARIÉTÉS.

<i>Nouvelles Littéraires</i> .	Pages 34, 82, 133, 179, 226, 279, 327, 367, 413, 542, 610, 673.
<i>Revue littéraire</i> .	481, 540.
<i>Chronique de Paris</i> .	485

NOUVELLES POLITIQUES.

Pages 38, 85, 134, 181, 230, 282, 334, 371, 423, 489, 548, 616, 675.

ANNONCES.

Pages 48, 96, 143, 237, 549, 622.

Fin de la Table des Matières du second Trimestre.

JUL 30 1930

